



HAL
open science

**Aux origines de la Coupe du monde de football :
Montevideo 1930. Culture de masse, usages politiques
du sport et construction nationale**

Lorenzo Emilio Jalabert d'Amado

► **To cite this version:**

Lorenzo Emilio Jalabert d'Amado. Aux origines de la Coupe du monde de football : Montevideo 1930. Culture de masse, usages politiques du sport et construction nationale. Histoire. Université de la Sorbonne nouvelle - Paris III, 2021. Français. NNT : 2021PA030072 . tel-04165402

HAL Id: tel-04165402

<https://theses.hal.science/tel-04165402>

Submitted on 19 Jul 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE

ÉCOLE DOCTORALE 122

EUROPE LATINE - AMÉRIQUE LATINE

CREDA UMR 7227

CENTRE DE RECHERCHE ET DE DOCUMENTATION DES AMÉRIQUES

T H È S E

pour obtenir le titre de

DOCTEUR EN HISTOIRE CONTEMPORAINE

Présentée et soutenue par

Lorenzo Emilio JALABERT D'AMADO

le 18 octobre 2021

AUX ORIGINES DE LA COUPE DU MONDE DE FOOTBALL : MONTEVIDEO 1930

**Culture de masse, usages politiques du sport et
construction nationale**

Sous la direction de M. Olivier COMPAGNON et M. Denis MERKLEN

Jury

<i>Rapporteurs :</i>	Daphné BOLZ	Université de Rouen
	Gerardo CAETANO	Universidad de la República
<i>Examineurs :</i>	Fabien ARCHAMBAULT	Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne
	Patrick CLASTRES	Université de Lausanne
	William GASPARINI	Université de Strasbourg
<i>Directeurs :</i>	Olivier COMPAGNON	Université Sorbonne Nouvelle
	Denis MERKLEN	Université Sorbonne Nouvelle

**AUX ORIGINES DE LA COUPE DU MONDE DE FOOTBALL :
MONTEVIDEO 1930.**
**Culture de masse, usages politiques du sport et construction
nationale.**

Résumé

Du 13 au 30 juillet 1930, alors qu'il fêtait son centenaire de vie indépendante, l'Uruguay a accueilli dans sa capitale, Montevideo, la première Coupe du monde de football de l'histoire. Malgré son caractère pionnier, celle-ci a été relativement peu explorée par les sciences sociales en raison principalement de la difficulté d'accès aux sources la concernant. L'objet de cette thèse est de contribuer à historiciser cet événement sportif qui constitue à la fois un des exemples les plus aboutis d'utilisation politique du sport à des fins de construction nationale et un jalon majeur dans le processus de globalisation du football à l'œuvre durant l'entre-deux-guerres. Indifféremment désignée par ses contemporains comme « Tournoi du Centenaire » ou comme « Championnat du monde de football », cette diversité terminologique reflète le caractère protéiforme d'un événement se situant à la confluence de deux temporalités distinctes. Celle, nationale, d'un pays dont les élites cherchaient à investir les grandes célébrations patriotiques pour mettre en avant leur bilan politique et social et celle d'une discipline sportive et de son institution reine, la FIFA, qui cherchaient, en dépit des rivalités sportives intercontinentales, à poser les bases d'une hégémonie planétaire.

Mots clés : COUPE DU MONDE, FOOTBALL, URUGUAY, 1930, NATIONALISMES, CONSTRUCTION NATIONALE, HISTOIRE DU SPORT, SOCIO-HISTOIRE, FIFA.

**AT THE ORIGINS OF THE FOOTBALL WORLD CUP :
MONTEVIDEO 1930.**

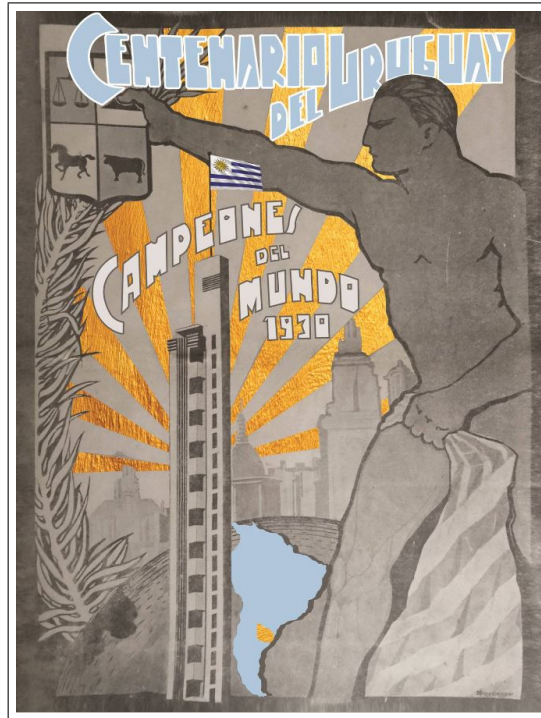
Mass culture, political uses of sport and nation building.

Abstract

From July 13 to 30, 1930, as it celebrated the centenary of its independence, Uruguay hosted the first ever FIFA World Cup in its capital, Montevideo. In spite of its pioneering status, this event has rarely been studied by academic research mainly because of the difficulty to access the sources concerning it. The aim of this thesis is to shed light on this sporting premiere which represents both one of the most accomplished examples in the use of sport as a nation-building tool and a key milestone in the globalization of football during the interwar period. This first World Cup was named by its contemporaries both the "Centennial Tournament" and the "Football World Championship". This shows the two facets of an event that answers to two different temporalities. First, on the national scale, the one of Uruguayan elites who wanted to seize the opportunity of the great patriotic celebrations of the centenary to showcase their political and social achievements. Second, on the sporting scale, the one of football and its main authority, the FIFA which sought, despite intercontinental sporting rivalries, to lay the foundations for a planetary hegemony.

Keywords : FOOTBALL, WORLD CUP, URUGUAY, 1930, NATIONALISM, NATION BUILDING, SPORTS HISTORY, SOCIAL HISTORY, FIFA.

Lorenzo JALABERT D'AMADO



AUX ORIGINES DE LA COUPE DU MONDE DE FOOTBALL : MONTEVIDEO 1930

Culture de masse, usages politiques du sport
et construction nationale

Image de couverture : Sans titre.
D'après une illustration originale de M. Buscasso.
Crédit : Luisa Loudière et Lucie Laroche.

*A Olga Rilla Tarallo,
Rodolfo D'Amado Campos
y Teresita del Niño Jesús Muñoz Rodríguez,
los uruguayos de mi infancia.*

Remerciements

Malgré la solitude proverbiale du travail doctoral, cette thèse n'aurait pas été possible sans les nombreux soutiens dont elle bénéficia à chacune de ses étapes. Nous souhaitons pour cela témoigner notre profonde reconnaissance à toutes ces personnes qui apportèrent leur pierre à l'édifice.

Nous remercions tout d'abord les professeurs Olivier Compagnon et Denis Merklen d'avoir accepté de diriger ce projet de recherche présenté à l'ED 122 en 2015 et pour l'avoir suivi depuis avec la plus grande des bienveillances.

Notre gratitude va également à la Région Île-de-France pour avoir jugé pertinent d'investir dans cette thèse les avoirs franciliens grâce auxquels nous avons pu bénéficier d'un financement durant nos trois années de contrat doctoral.

Nos pensées vont également à tous ceux qui nous ont facilité en Uruguay l'accès aux sources sans lesquelles notre recherche n'aurait pu aboutir. Il s'agit de Josefina Serrato, Ana María Ayçaguer, José Rilla, Gerardo Cal, Gabriela Olivera, feu Jorge Batlle Ibáñez, Pablo Franzini Batlle, Bernardina Moreira, Álvaro Navascués, Andrés Morales, Juan Capelan, Eduardo Belza et tout particulièrement du Dr Mario Romano Alonzo ; sans sa générosité et sa confiance, cette thèse se serait vue tronquée de son fonds d'archives le plus précieux.

Pour les conditions de travail qu'ils nous ont offertes en Uruguay, nous tenons à remercier notre ami feu Fernando Lema et Milton et Bettina Álvarez ainsi que l'ensemble du personnel de la Biblioteca Nacional de Montevideo. Outre-Atlantique, ces remerciements vont avant tout au département de STAPS de l'Université de Limoges pour son accueil pendant nos années d'ATER dans le Limousin et pour la mise à disposition du bureau 003 dans lequel nous avons « prit racine » au cours des longs derniers mois de rédaction. Ce fut un luxe dont seuls les précaires doctorants parisiens saisiront la portée.

Nous tenons également à remercier nos collègues historiens et/ou latinoaméricanistes, Philippe Vonnard, Clément Astruc, Florencia Dansilio, Jean-Jacques Herr, Lucie Hémeury, Juliette Dumont, Fabien Archambault, Sylvain Duffraisse, Grégory Quin, Gilles Martinet, Lucía Bello, Chloé Nicolas Artero et Anna Schmit pour leur aide, nombreux conseils et pistes formulés en vue d'améliorer la qualité de ce manuscrit.

Pour leur temps, leur patience et leurs minutieuses relectures, notre gratitude va à Camille Bari, Lucie Amir, Julie Haag, Émilie Gimenez, Julie Drevet, Frédéric Campoy, Marion Lotin, Jean-Claude Lotin et tout particulièrement à Luisa Loudière et Anselmo Jalabert D'Amado, présents jusqu'à la dernière minute pour aider leur thésard de frère. À l'ensemble d'entre eux, nous voulons demander pardon pour les fractures oculaires que leur a infligées notre barbarisme grammatical et orthographique.

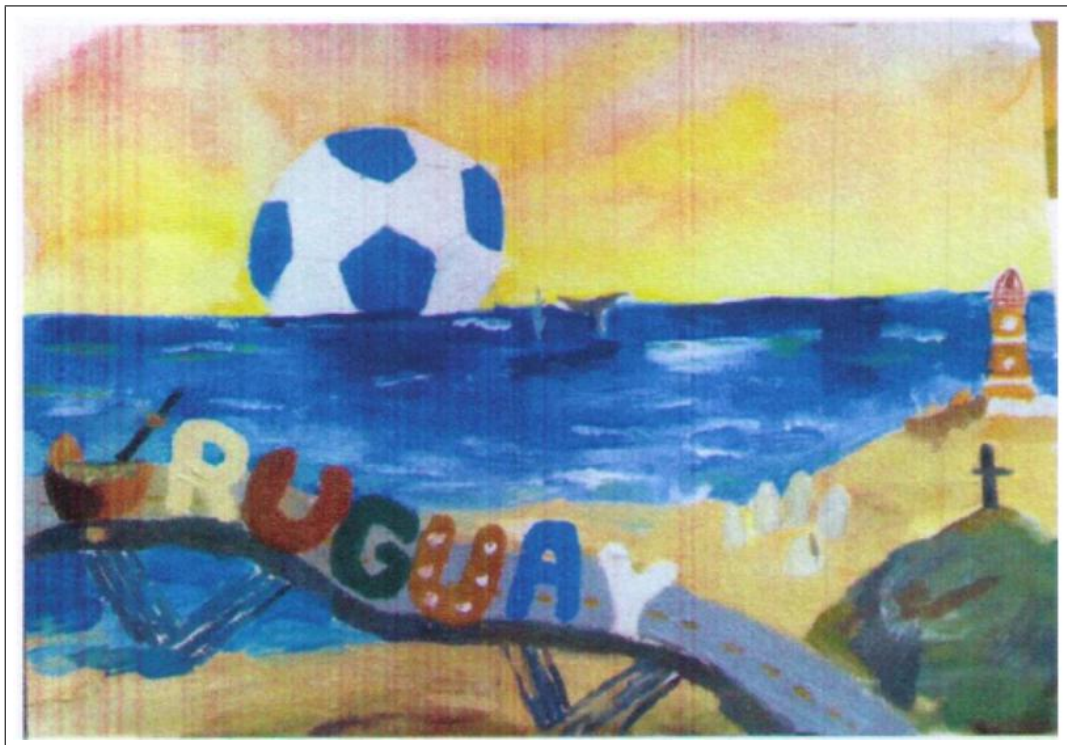
II

Enfin, car il serait tout à fait injuste de les reléguer au silence, nous tenons à élargir notre reconnaissance aux masses anonymes qui font vivre le logiciel Libre Office (avec lequel ce manuscrit a été écrit) et l'environnement Latex (avec lequel il a été compilé). Leur altruisme et leur désintéressement constituent une preuve de plus, s'il en faut, qu'un autre monde est possible.

Sigles et abréviations

ACJ	Asociación Cristiana de Jóvenes
AFA	Asociación del Fútbol Argentino
AGN	Archivo General de la Nación
AUF	Asociación Uruguaya de Fútbol
BAEHS	Buenos Aires English High School
CAFO	Comisión Administradora del Field Oficial
CAP	Club Atlético Peñarol
CIO	Comité International Olympique
CdF	Centro de Fotografía de Montevideo
CNdF	Club Nacional de Football
CNEF	Comisión Nacional de Educación Física
CONMEBOL	Confederación Sudamericana de Fútbol
CURCC	Central Uruguay Railway Cricket Club
DFK	Deutscher Fussball Klub
EHS	English High School
FA	Football Association
FFFA	Fédération Française de Football Association
FIGC	Federazione Italiana Giuoco Calcio
FIFA	Fédération Internationale de Football Association
FSFI	Fédération Sportive Féminine Internationale
FUF	Federación Uruguaya de Football
GREFU	Grupo de Estudios de Fútbol del Uruguay
IFAB	International Football Association Board
INE	Instituto Nacional de Estadística
IRS	Internationale Rouge du Sport
JO	Jeux olympiques
MEC	Ministerio de Educación y Cultura
MIP	Ministerio de Instrucción Pública
MRREE	Ministerio de Relaciones Exteriores

PCU	Partido Comunista de Uruguay
RFEF	Real Federación Española de Fútbol
s/d.	<i>sin datos</i>
s/ref.	sans référence
SDN	Société des Nations
SGTM	Société Générale de Transports Maritimes à Vapeur
SODRE	Servicio Oficial de Difusión Radio Eléctrica
TSF	Transmission sans fil
UAC	Uruguay Athletic Club
UdelaR	Universidad de la República
URBSFA	Union Royale Belge des Sociétés de Football Association
URSS	Union des Républiques Socialistes Soviétiques
UTE	Usinas y Teléfonos del Estado
YMCA	Young Men's Christian Association
YWCA	Young Women's Christian Association



Sofia María Guillamon, 11 ans – Arlington, Virginie, États-Unis, Premier prix dans la catégorie des 11 - 13 ans. Premier concours de peinture pour les enfants uruguayens résidant à l'étranger (2015). Ministère des relations étrangères, Montevideo, Uruguay

Introduction

Entre le 20 juillet et le 31 octobre 2015, le Ministère des Relations Étrangères (MRREE¹) de l'Uruguay a organisé un concours de dessin à destination des enfants uruguayens résidant à l'étranger. Le thème choisi pour cette première édition fut : « Raconte-nous comment tu vois l'Uruguay ». D'après les dires des organisateurs, l'objet de l'initiative était de « promouvoir l'identité nationale [sic] et l'attachement [de ces jeunes] à leur pays d'origine ». Il s'agissait par ailleurs de contribuer à « diffuser la culture uruguayenne dans leurs différentes contrées de résidence » tout en « renforçant les liens unissant l'État uruguayen à ses expatriés »². Avec de telles consignes, on comprend mieux les choix esthétiques faits par la jeune Sofía María Guillamon, résidant à Arlington, en Virginie (États-Unis), dont le dessin remporta le premier prix du jury dans la catégorie des 11-13 ans. Sa création réunit plusieurs composants de « la liste des éléments symboliques et matériels que doit [selon Anne-Marie Thiesse] présenter une nation digne de ce nom »³. On y retrouve par exemple la référence à un « paysage typique » ; figuré dans ce cas par une longue plage de sable fin comme il en existe sur tout le littoral Est du pays. Pour meubler quelque peu cette déclinaison locale du *locus amoenus*⁴, la jeune artiste a agrémenté son paysage côtier de certains « monuments culturels » tels les cinq doigts d'une main (de la sculpture éponyme de l'artiste chilien Mario Irarrázabal) émergeant mystérieusement de la Playa Brava de Punta del Este. Elle n'a pas non plus oublié de faire apparaître divers « hauts lieux » marquant la géographie du pays ; on voit ainsi se découper sur les eaux agitées de l'océan la silhouette élancée du phare de José Ignacio. On remarque également au premier plan la masse du Cerro Pan de Azúcar⁵ surmonté de sa croix, ou encore le profil singulier du pont Leonel Viera sur l'estuaire de la rivière Maldonado. Sur les ondulations de ce dernier, Sofía María a apposé des lettres multicolores pour former le nom « Uruguay ». Ingénieusement, elle a fait figurer le 'u' initial du mot par une calebasse à maté – la boisson traditionnelle par excellence du pays – lui permettant ainsi d'introduire dans sa composition un élément supplémentaire de la liste de Thiesse : la « spécialité culinaire ».

1. Ministerio de Relaciones Exteriores.

2. Primer Concurso de Pintura de niños uruguayos residentes en el exterior : « Contanos cómo ves al Uruguay ».

3. THIESSE, Anne-Marie, *La création des identités nationales : Europe XVIII^e-XX^e siècle*, Éd. du Seuil, Paris, 1999, p.14.

4. Littéralement « lieu agréable » en latin, il s'agit d'un concept utilisé en littérature pour désigner un espace idyllique.

5. À ne pas confondre avec son homonyme Morro Pão de Açúcar de Rio de Janeiro.

Malgré l'abondance des références côtières qui renvoient au versant balnéaire du petit pays sud-américain aux 600 kilomètres de côtes – ou tout du moins à l'expérience éminemment vacancière que Sofía María entretient avec son pays d'origine – le bouquet marin de l'ensemble est littéralement éclipsé par une référence écrasante au football. Au large, brisant la ligne d'horizon formée par le ciel et l'océan, apparaît en lieu et place du soleil, un colossal ballon de football dont les panneaux pentagonaux ne sont pas noirs, comme à l'ordinaire, mais bleu ciel. Dans l'ampleur de sa disproportion, ce gigantesque ballon semble illuminer le paysage des rayons qui en émanent. Qu'une petite fille de 11 ans – qui plus est résidant dans un pays où le football demeure jusqu'à ce jour un divertissement secondaire⁶ – réalise un tel dessin est significatif à plusieurs égards. La position centrale attribuée à cette énorme balle aux couleurs de la Celeste⁷, dominant ainsi les autres symboles nationaux disposés pêle-mêle à ses pieds, laisse transparaître la place de choix dont semble jouir le football dans l'imaginaire de la jeune artiste. Le caractère isolé de ce dessin rend logiquement artificielle toute tentative d'extrapolation concernant le reste de ses compatriotes. Mais c'est moins le dessin en lui-même qui nous renseigne sur l'imaginaire national uruguayen que la réception dont il a bénéficié dans le cadre de ce concours. En effet, l'œuvre de Sofía María a remporté le premier prix. De toute évidence, le jury – composé « d'autorités appartenant à l'éducation, d'autorités du Ministère des Relations Extérieures et d'artistes plastiques [uruguayens] » – a considéré la composition de la jeune fille comme étant tout à fait appropriée et en accord avec le cahier des charges évoqué plus haut. Cette mise en scène du football comme élément central d'une synthèse picturale de la « nationalité » uruguayenne ne relèverait manifestement pas d'une excentricité infantile, mais semblerait au contraire être partagée – ou tout du moins approuvée – par un collège d'adultes, formé essentiellement de hauts fonctionnaires.

Un autre indice renforçant ce constat est donné par le détail des récompenses attribuées aux vainqueurs. Comme l'indique la page du MRREE, le premier prix consiste en un billet aller-retour vers l'Uruguay pour l'enfant accompagné d'un adulte, mais également d'un maillot officiel de la sélection nationale uruguayenne. Ce choix est loin d'être anodin. Si une entité publique

6. Malgré les efforts entrepris pour implanter durablement le ballon rond en terres étatsuniennes (avec, en 1994 notamment, l'organisation sur son sol de la 15^e édition de la Coupe du monde de la FIFA), le football et sa ligue locale, la Major League Soccer (MLS), se classent loin derrière les sports phares que sont le football américain, le base-ball, le basket-ball et le hockey sur glace. Pour un aperçu de la relation des États-Unis au ballon rond, voir par exemple : DIETSCHY, Paul, *Histoire du football*, Perrin, Paris, 2010. p.488-494.

7. Celeste signifie « bleu ciel » en langue espagnole. C'est le surnom donné à la sélection d'Uruguay d'après la couleur de son maillot.

organise un événement autour de l'idée de promotion de « l'identité nationale », on s'attend naturellement à ce qu'elle gratifie les meilleures créations d'un prix en cohérence avec le thème du concours. Et, dans ce cas, rien n'a paru plus pertinent aux organisateurs pour symboliser cette thématique que le maillot de la Celeste. Ainsi, lorsque la petite Sofía María s'est proposé de dessiner comment elle « voyait » l'Uruguay, son choix s'est porté sur cet astre-ballon aux couleurs de la sélection et, bouclant la boucle, elle s'est vu récompensée pour cela par un maillot officiel de la sélection nationale. Cet exemple a le mérite de laisser entrevoir assez explicitement l'existence d'un lieu commun des représentations mentales de la nation uruguayenne : celui de la centralité du football en général et du football de sélection en particulier.

Un pays traversé par le football

Ce concours de dessin n'est qu'un exemple parmi tant d'autres débouchant de façon similaire sur ce même constat de l'importance du football dans l'imaginaire collectif national. Le voyageur averti se rendant en Uruguay peut d'ailleurs apprécier sans difficulté la situation par lui-même. Les annonces commerciales à l'effigie des joueurs phare de la sélection sont omniprésentes dans la ville et sur les écrans, tout comme les maillots bleu ciel le sont dans les rues. Quand la Celeste dispute un match, le pays semble s'arrêter. Si, avec le décalage horaire, la rencontre a lieu en pleine journée, il n'est pas rare de voir les amphithéâtres universitaires se vider, les professeurs ajourner leurs cours, les commerçants fermer boutique et le personnel de guichets publics disparaître temporairement. Là où l'activité n'est pas suspendue, on retrouve inmanquablement les reflets d'une télévision en arrière-plan ou les grésillements d'une radio, pour suivre du coin de l'œil ou d'une oreille les vicissitudes de la rencontre en cours. Où que l'on aille, le football est là, partout, tout le temps.

Pour tenter de décrire l'étendue du phénomène sportif contemporain, l'historiographie spécialisée – et celle du football tout particulièrement – a depuis quelques années abondamment mobilisé la notion de « fait social total »⁸. Ce concept, forgé en 1924 par Marcel Mauss dans son *Essai sur le don*⁹, désigne les pratiques dont l'importance, la généralisation et la centra-

8. Voir par exemple : POCIELLO, Christian, « Le sport, un fait social total », dans VIGARELLO, Georges (dir.), *L'esprit sportif aujourd'hui : des valeurs en conflit*, Universalis, Paris, 2004, p.101-116.

9. MAUSS, Marcel, *Essai sur le don : forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Presses universitaires de France, Paris, 2012 (édition originale : 1925).

lité les conduisent à jouer un rôle structurant dans l'organisation des sociétés étudiées. Bien que l'application de ce terme au monde sportif soit sujette à caution¹⁰, il permet néanmoins de rendre compte efficacement de l'impact et de l'influence exercés par la pratique sportive dans les sociétés contemporaines. Au vu de la capacité de la Celeste à mobiliser l'ensemble du pays et ses institutions derrière ses acteurs, ses rencontres et ses résultats, il apparaît que s'il y a bien un « fait social total » dans le sport, celui-ci est particulièrement bien incarné par l'exemple du football uruguayen.

À la lumière d'autres contextes nationaux, l'ubiquité dont jouit le football de sélection dans cette nation australe apparaît comme un phénomène tout à fait singulier. En France par exemple, pays où le football est implanté de longue date, celui-ci n'a jamais, malgré son enracinement, réussi à s'immiscer durablement sous toutes les coutures du tissu social¹¹. Même la récente victoire des Bleus à la Coupe du monde de Russie 2018 – qui a certes éveillé son lot d'enthousiasme et donné lieu à des scènes de liesse sur les Champs Élysées – n'a pas suffi. D'aucuns diront que la France, du fait de l'histoire de son rapport au football, est un mauvais exemple, et que le cas uruguayen se conjugue bien mieux aux réalités régionales auxquelles il se rattache. Il est vrai que le reste de l'Amérique latine offre des ressemblances infiniment plus nettes en la matière. Après tout, sur « L'autre continent du football »¹², ce sport est une affaire sérieuse. Les supporters, les journalistes, mais aussi les universitaires¹³ n'hésitent pas, pour décrire le football et ses effets, à utiliser à outrance le qualificatif de « *pasión* ». Pourtant, ici encore, l'exemple uruguayen se démarque ostensiblement de celui de ses voisins ; la « passion » suscitée par le football y est bien plus tributaire des rencontres de sélection qu'en Argentine par exemple. Comme l'a très clairement décrit Lucie Hémeury¹⁴, sur l'autre rive du Rio de la Plata, la centralité du phénomène footballistique est avant tout occupée par le football de club, celui de sélection étant relégué à un rôle secondaire dont l'importance fluctue à travers le temps en fonction des succès

10. Voir notamment WENDLING, Thierry. « Us et abus de la notion de fait social total. Turbulences critiques », *Revue du MAUSS*, vol. 36, n° 2, 2010, p. 87-99.

11. SOREZ, Julien, *Le football dans Paris et ses banlieues de la fin du XIX^e siècle à 1940 : un sport devenu spectacle*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2013, p.373.

12. D'après le titre du numéro du Cahier des Amériques : ARCHAMBAULT, Fabien (dir.), « L'autre continent du football », *Cahiers des Amériques latines*, n°74, éditions de l'IHEAL, 2013.

13. Voir par exemple : SCHER, Ariel, PALOMINO, Héctor, *Fútbol, pasión de multitudes y de élites : un estudio institucional de la Asociación de Fútbol Argentino (1934 – 1986)*, Centro de Investigaciones Sociales sobre el Estado y la Administración, Buenos Aires, 1988.

14. HÉMEURY, Lucie, « 'Volver a abrazarnos todos'. L'Argentine et l'Albiceleste », dans ARCHAMBAULT, Fabien et al., *Le Football des Nations, Des terrains de jeu aux communautés imaginées*, Éditions de la Sorbonne, Paris, 2018, p.67-84.

et des déroutes de l'équipe nationale et en fonction de sa capacité conjoncturelle à générer la figure du joueur providentiel, tel un Maradona ou un Messi.

Par ailleurs, la quasi sacralité acquise par le maillot de la Celeste en Uruguay dépasse tout clivage politique, économique ou social. Indifféremment du sentiment d'appartenance ou de l'idéologie de chacun, le maillot bleu ciel est porté pour signifier une adhésion et un soutien sans faille à la sélection. Ce qui n'est en réalité, rien de plus qu'un simple accessoire vestimentaire est devenu aujourd'hui un élément essentiel du patrimoine culturel commun à l'ensemble des Uruguayens. Mise en perspective comparatiste, cette situation diffère radicalement du cas brésilien par exemple. Chez le voisin du Nord, le fameux maillot jaune des Canarinhos s'est vu investi dernièrement d'une dimension politique en devenant un des symboles de ralliement majeur des partisans de l'impeachment de 2016 de la présidente Dilma Rousseff ; et plus récemment encore, il a été un accessoire incontournable de la campagne présidentielle victorieuse de 2018 du controversé Jair Bolsonaro. Ce type de récupération est un impensable en Uruguay, où le maillot national incarne l'idée d'une union sacrée. De toute évidence, quelles que soient les comparaisons, quels que soient les points d'observation, la petite république sud-américaine semble être liée au football par un attachement spécial.

Les Uruguayens eux-mêmes reconnaissent volontiers entretenir une relation *sui generis* avec le ballon rond ; relation qui se démarquerait selon eux de celle de leurs voisins et du reste du monde. Malgré la subjectivité inhérente de leur ressenti, cette place de choix qu'ils donnent au football – vécu comme une spécificité nationale – assume mécaniquement une fonction structurante dans la perception qu'ils ont d'eux-mêmes. L'identité nationale uruguayenne est donc traversée par le football voire organisée autour de celui-ci. C'est ce constat de la centralité du ballon rond dans l'architecture identitaire uruguayenne, conjugué à la totalité maussienne dont semblerait jouir le football de sélection dans le pays, qui constituent les éléments déclencheurs de notre travail de réflexion scientifique. En effet, la simple existence de cette configuration pose d'emblée une énigme au chercheur en sciences sociales : de quoi est-elle le résultat ? Et par extension, peut-on la déconstruire ? Si oui, quels sont les processus sociaux et politiques complexes ayant abouti à sa cristallisation ? Ou, pour faire plus simple encore, comment en est-on arrivé là ?

Si l'on pose cette dernière question aux habitants du pays, un premier élément revenant de façon récurrente dans les réponses est que cette forte mobilisation de la nation autour de sa sélection de football représente une constante atemporelle. De mémoire, ils ont de tout temps soutenu la sélection et leurs aïeux avant eux. La *pasión* pour la Celeste reposerait donc sur une dynamique de transmission intergénérationnelle qui assurerait sa reproduction à travers le temps. Un simple survol des tribunes un soir de match

de la sélection met parfaitement en évidence cet élément : dans la mer bleu ciel des gradins, de nombreux enfants en bas âge jouxtent autant vieillards, offrant ainsi – au regard des réalités avec lesquelles se conjugue d’ordinaire le football dans le reste du monde – un spectacle pour le moins inhabituel. Cette transversalité générationnelle dont semble faire preuve la capacité de convocation de la sélection uruguayenne offre un premier indice ; manifestement, le phénomène jouit d’une importante profondeur temporelle. Lancé sur cette piste, l’historien peut questionner toujours plus loin ce public pour s’enquérir sur les origines putatives de cette ferveur. Les réponses sont là unanimes : l’attachement du peuple à la Celeste remonte aux grands succès de la sélection durant la première moitié du XX^e siècle – qu’il s’agisse du retentissant Maracanazo lors de la Coupe du monde de 1950 ou, plus tôt encore, des « glorieuses victoires » de Colombes, d’Amsterdam et de Montevideo de 1924, 1928 et 1930.

Ces occurrences ont été sanctuarisées dans la mémoire collective du pays¹⁵. Malgré l’éloignement dans le temps, les compositions de ces sélections victorieuses sont, à peu de choses près, connues du plus grand nombre. Il en va de même pour les péripéties des principaux matches. D’aucuns citeront religieusement la harangue de 1950 d’Obdulio Varela à ses coéquipiers en rentrant sur la pelouse d’un stade Maracanã en ébullition lors du match contre le Brésil : « *los de afuera son de palo* »¹⁶ ; ou encore les interminables protestations du Negro Jefe¹⁷ à l’arbitre après le but brésilien, laissant ainsi le temps à ses camarades de se ressaisir et instillant le doute chez ses adversaires. Quelques épisodes de ces matches d’anthologie laissèrent même une empreinte durable dans la langue uruguayenne. L’expression « ¡tuya Héctor ! »¹⁸ est régulièrement utilisée dans le langage courant pour signifier que l’on laisse la main à quelqu’un ou pour l’encourager à prendre la suite d’une initiative¹⁹. Elle tire ses origines d’un fait de jeu de la finale des Jeux olympiques d’Amsterdam entre l’Argentine et l’Uruguay du 13 juin 1928²⁰. Cette mémoire des

15. FRAU, Manuel, « Fútbol e Historia : la esquizofrenia oriental », *Caravelle*, 2007, n°89, p.129-137.

16. Littéralement « ceux d’en dehors sont en bois ». Varela indiquait par là que l’issue du match serait décidée par les 22 joueurs sur le terrain et que les centaines de milliers de personnes dans les tribunes n’avait aucune importance.

17. Littéralement « le Noir chef ». C’était le surnom d’Obdulio Varela en référence à sa couleur de peau et à sa condition de capitaine de l’équipe jouissant d’un fort ascendant sur ses camarades.

18. Littéralement « elle est à toi Héctor ».

19. BALSAS, Héctor, « El fútbol y su injerencia en el habla de los uruguayos », *Foro Literario*, 1987, vol. 10-17, p.57-62.

20. C’est lors de ce match que l’avant Tito Borjas aurait tout en disant ces mots passé de la tête une balle centrée à son camarade Héctor Scarone, qui arrivait en pleine course, pour que celui-ci frappe de volée et inscrive le but de la victoire.

hauts faits du football uruguayen ne se voit pas cantonnée à la dimension immatérielle du souvenir, mais jouit également d'un ancrage physique. Outre le travail de patrimonialisation de ce passé opéré par le Museo del Fútbol de Montevideo, c'est surtout le paysage urbain lui-même qui porte les vestiges de ces gloires d'antan. Située en plein cœur de la capitale, l'imposante silhouette du stade Centenario – avec sa Tour de l'Hommage qui en élance les contours – rappelle inlassablement à qui la regarde le profond enracinement dont jouit le football dans la société uruguayenne.

La mémoire du football en Uruguay

L'ubiquité des références à ce passé footballistique fait de tout Uruguayen un détenteur en puissance de la mémoire nationale et le convertit *de facto* en un spécialiste auto-proclamé de l'histoire du sport. Combien de fois au cours de ces longues années de thèse, nous sommes nous vu doctement expliquer – par l'économiste ou le garçon de café, le chauffeur de taxi ou le haut fonctionnaire – les tenants et les aboutissants de notre projet de recherche. Promesse de discussions aussi passionnées qu'interminables, ce trait présente l'énorme avantage de voir notre travail susciter la plus grande curiosité dans le milieu extra-académique local. Mais cette sur-visibilité du passé footballistique national entraîne également un fâcheux corollaire. Le sujet est si évident, si universellement connu, si accessible à tous, qu'il semble, à quelques rares exceptions près, avoir poussé les universitaires – si ce n'est à s'en tenir éloignés – tout du moins à ne pas l'approcher de trop près. Est-ce sa banalité qui ne le rend pas digne d'un effort de réflexion scientifique ? Est-ce sa quasi-sacralité qui empêche tout travail sérieux sur un objet réifié ? Sont-ce les passions qu'il pourrait déchaîner qui le rendraient particulièrement périlleux ? Ou est-il, du fait de la masse documentaire disponible, tout simplement trop indigeste à traiter ? Sûrement un peu de tout cela à la fois.

Outre ces probables motifs de désaffection, un dernier, de taille, doit être pris en compte. Dans le pays, le football en général et l'écriture de son passé en particulier sont depuis longtemps l'apanage d'une catégorie bien précise, celle des journalistes sportifs. La fonction mémorielle assurée par ces derniers est le prolongement logique du rôle quotidien qui est le leur dans le champ footballistique. Côté tout au long de leurs carrières les joueurs et les dirigeants de clubs et de fédérations, produisant un discours périodique sur l'actualité footballistique, étant le plus souvent dotés d'une mémoire prodigieuse couplée à un goût prononcé pour les données chiffrées et à un sens aigu de l'anecdote, qui mieux qu'eux pourrait transmettre cette histoire ? A priori, personne. Ces

dispositions organiques ont fait des journalistes sportifs les premiers passeurs de la mémoire footballistique nationale. Au début des années 1940, les frères Magariños Pittaluga compilèrent une série d'articles publiés dans la presse sur les débuts du ballon rond en Uruguay. Leur ouvrage intitulé *Del Fútbol Heroico*²¹ constitue une référence pionnière en la matière. Nombreux furent ceux qui par la suite les prirent pour émules. Depuis les années 1960 et encore jusqu'à aujourd'hui, ce genre littéraire est en constante expansion et a connu des périodes de fortes accélération, notamment dans les années 1990 et 2000 et à partir de 2010, probablement entraîné par le renouveau de la Celeste qu'a signifié sa quatrième place à la Coupe du monde en Afrique du Sud. Les publications de Diego Lucero²², Eduardo Galeano²³, Franklin Morales²⁴ ou plus récemment de Luis Prats²⁵, Atilio Garrido²⁶ ou encore Gerardo Bassorelli²⁷, sont la face la plus visible d'un authentique foisonnement éditorial. Celui-ci est particulièrement hétéroclite. S'y côtoient des témoignages précieux de figures tutélaires du milieu footballistique, des textes de grande qualité littéraire, des productions faisant preuve d'une sensibilité historique certaine, des hagiographies de clubs, de dirigeants ou d'athlètes et parfois, d'ouvrages aguicheurs principalement motivés par leur finalité commerciale.

Dans le cas de Franklin Morales par exemple, les ouvrages conjuguent l'habitus journaliste de l'auteur à une certaine sensibilité académique, qui l'a parfois amené à travailler de pair avec des universitaires. Surtout, il est à l'origine de la collection *100 años de fútbol*, publiée entre 1969 et 1970 et dont la trentaine de numéros ont longtemps fait office dans le pays de référence absolue en terme d'histoire du football. À l'instar de F. Morales, d'autres auteurs

-
21. MAGARIÑOS PITTALUGA, Juan Antonio & Mateo, *Del Fútbol Heroico*, Talleres Gráficos de A. Ruíz, Buenos Aires, 1942.
 22. LUCERO, Diego, *Siento ruido de pelota... (Crónicas de medio siglo)*, Editorial Free-land, Buenos Aires, 1975.
 23. GALEANO, Eduardo, *El fútbol a sol y sombra*, Ed. del Chanchito, Montevideo, 1995.
 24. FRANKLIN, Morales, *Fútbol : mito y realidad*, Ed. Nuestra Tierra, Montevideo, 1969 ; —, *Maracaná : los laberintos del carácter*, Aguilar, Montevideo, 2000 ; —, *Andrade : el rey negro de París*, Fin de Siglo, Montevideo, 2002 ; —, *Peñarol Nacional : ignorada herencia de Batlle y Aparicio*, Arca, Montevideo, 2003 ; —, *Reyes, príncipes y escuderos del fútbol nuestro : desde los años 40*, Ed. de la Plaza, Montevideo, 2004.
 25. PRATS, Luis, *La crónica celeste : historia de la selección uruguaya de fútbol*, Fin de Siglo, Montevideo, 2000 ; —, *Montevideo la ciudad del fútbol*, Ed. de la Banda Oriental, Montevideo, 2007 ; —, *Goles y votos : la íntima y agitada relación histórica entre fútbol y política en Uruguay*, Fin de Siglo, Montevideo, 2013.
 26. GARRIDO, Atilio, *Maracaná : la historia secreta*, Tradinco, Montevideo, 2013 ; —, *100 años de la Conmebol : Héctor Gómez : un hombre de acción*, Ediciones de la AUF, Montevideo, 2016.
 27. BASSORELLI, Gerardo, *La ráfaga olímpica : Colombres y Ámsterdam*, Fin de Siglo, Montevideo, 2012 ; —, *El código celeste : historias íntimas, anécdotas y polémicas de Uruguay en los mundiales*, Ed. de la Plaza, Montevideo, 2014

– jouissant d’un parcours et parfois même d’un ancrage dans le supérieur – comme Alfredo Etchandy²⁸, Pierre Arrighi²⁹, Aldo Mazzuccheli³⁰ ou Andreas Campomar³¹ par exemple, ont également produit des ouvrages sur ces thématiques. Parce que plus sérieuses et dotées d’une épaisseur analytique plus conséquente, ces œuvres font *de facto* office d’*ersatz* pour les travaux que les historiens n’ont pas pris le temps d’écrire. Ces ouvrages, ainsi que ceux évoqués précédemment issus du milieu purement journalistique, ont l’immense mérite – grâce à leur vocation grand-public – d’avoir perpétué et parfois même contribué à exhumer des pans entiers du riche passé footballistique national. Pour l’historien en revanche, ils offrent une matière difficilement exploitable³². Très factuels, volontiers linéaires et portés sur l’anecdote, ils adoptent le plus souvent le chemin d’une narration s’apparentant à la chronique sans s’aventurer (et peut-on leur en vouloir ?) sur les questionnements centraux de la discipline historique axés sur la compréhension des sociétés passées. Surtout, l’administration de la preuve est le plus souvent foncièrement déficitaire dans ces productions littéraires.

Même lorsque le propos s’appuie sur des documents et autres preuves, l’absence de méthodologie historique et de garde-fous institutionnels en font des objets qui, pour plus intéressants qu’ils soient, restent difficilement utilisables et par voie de conséquence n’offrent pas la possibilité de capitaliser sur leurs résultats pour bâtir les étages successifs du grand édifice de la connaissance scientifique. *Stricto sensu*, les pierres que l’on peut apporter à cet édifice sont particulièrement rares dans le cas uruguayen. En termes de monographies, elles se limitent pour la période qui nous concerne à deux ouvrages aussi incontournables que nécessaires. Il s’agit du *El football del novecientos : orígenes y desarrollo del fútbol en el Uruguay (1875-1915)*, publié en 2009 par l’historien Juan Carlos Luzuriaga, qui, comme son titre l’indique, explore les premiers balbutiements de la pratique footballistique dans le pays et sa structuration progressive au tournant du XX^e siècle, ainsi que le *Fútbol, identidad y poder, 1916-1930*, publié en 2013 par son collègue Andrés Morales,

28. ETCHANDY, Alfredo, *Memorias de la pelota : más de un siglo de fútbol uruguayo*, Ed. del Caballo Perdido, Montevideo, 2003 ; —, *Uruguay : Tierra de campeones*, Agua Clara Editorial, Montevideo, 2018.

29. ARRIGHI, Pierre, *1924 primera copa del mundo de fútbol de la FIFA*, Zonalibro, Montevideo, 2014 ; —, *Los juegos olímpicos nunca fueron amateurs*, Books on Demand, Paris, 2017.

30. MAZZUCHELLI, Aldo, *Del ferrocarril al tango : El Estilo del Fútbol Uruguayo, 1891-1930*, Taurus, Montevideo, 2019.

31. CAMPOMAR, Andreas, *¡Golazo ! : A History of Latin American Football*, Quercus Publishing, Londres, 2014.

32. TORRES, César R. « South America », dans POPE, S.W. et NAURIGHT, John (éds.), *Routledge Companion to Sports History*, Routledge, London, 2010, p.559.

qui chronologiquement lui fait suite et centre son regard sur les ponts qui se construisent progressivement entre football et politique durant les premières décennies du XX^e siècle. Ces publications offrent deux points d’ancrage essentiels pour l’effort d’historicisation du phénomène et sont amplement mobilisés tout au long de cette thèse. Si leurs travaux occupent une place centrale dans la très maigre historiographie uruguayenne du football, J.C. Luzuriaga et A. Morales ne sont pas pour autant les seuls chercheurs à avoir travaillé sur cet objet. Plusieurs publications, comme les deux numéros des *Cuadernos de la Biblioteca Nacional* parus en 2012 et 2014 et plus récemment le dossier « Fútbol y Sociedad. Perspectivas plurales » de la *Revista Encuentros Uruguayos* paru en décembre 2020, marquent l’intérêt croissant de la recherche scientifique uruguayenne pour le ballon rond. La contribution d’historiens majeurs du champ académique local comme Gerardo Caetano ou Carlos Demasi (à l’origine des préfaces de deux numéros des Cuadernos évoqués) ou celle de sociologues comme Rafael Bayce, ainsi que la multiplication de papiers de jeunes chercheurs sont une preuve de l’intérêt grandissant que revêt la question. De fait, depuis 2011 et grâce notamment à l’investissement de Luzuriaga, Morales et Demasi, l’Universidad de la República accueille les activités du Groupe d’Études sur le Football en Uruguay (GREFU). En organisant des séminaires et des journées d’étude et en officiant comme pépinière pour étudiants et jeunes chercheurs se lançant dans l’étude du ballon rond, le GREFU offre une plateforme salubre pour l’exploration de ce sous-champ de recherche encore largement en friche.

Mais, conséquence de ce déficit de structuration et d’autonomisation, ces productions scientifiques prennent encore le plus souvent la forme d’*apuntes*, de *primeros abordajes*, d’*aproximaciones* et d’*acercamientos*³³ trahissant par là la faible épaisseur de la stratigraphie académique disponible. Sous d’autres latitudes au contraire, l’étude scientifique du football est confortablement installée dans le champ universitaire. Outre l’Angleterre – dont la condition d’inventrice du sport lui-même explique sûrement le rôle pionnier qu’elle assume depuis le début des années 1980 dans son étude³⁴ – d’autres pays, pourtant

33. Littéralement « notes », « premiers abordages », « approximations » et « rapprochements ».

34. Nous pensons ici bien évidemment, parmi les travaux les plus reconnus, à ceux, pionniers, de Tony Mason (MASON, Tony, *Association football and English society 1863-1915*, The Harvester Press, Brighton, 1980 ; —, *Sport in Britain : a social history*, Cambridge university press, Cambridge, 1989 ; —, *Passion of the people ? : football in South America*, Verso, Londres, 1995), mais également aux ouvrages de Richard Holt (HOLT, Richard, *Sport and the British : a modern history*, Clarendon press, Oxford, 1992), de Richard Giulianotti (GIULIANOTTI, Richard, *Football : a sociology of the global game*, Polity Press, Cambridge, 1999) et plus récemment de Matthew Taylor (TAYLOR, Matthew, *The leaguers : the making of professional football in England*,

secondaires footballistiquement, empilent eux aussi depuis des décennies déjà les strates de travaux scientifiques consacrés au ballon rond. Dans le cas de la France par exemple, quatre générations de chercheurs se sont penchés sur ces questions. Aux travaux précurseurs d'Alfred Wahl³⁵ ou Pierre Lanfranchi³⁶ qui posèrent dès les années 1990 les premières balises pour l'historicisation du football en France, fit suite la génération de Paul Dietschy³⁷, Stéphane Mourlane et Yvan Gastaut³⁸ qui en charpenta la connaissance et qui fit de l'histoire de ce sport une spécialité de la discipline historique à part entière. Depuis, des jeunes universitaires pleinement établis et reconnus en tant que spécialistes du football comme Fabien Archambault³⁹ ou Julien Sorez⁴⁰ par exemple, multiplient les travaux et les monographies consacrées au ballon rond. La quatrième génération qui leur emboîte le pas – dont nous pensons faire partie – est constituée par le nombre toujours plus grand de masterants, doctorants et jeunes docteurs ayant fait du sport roi l'objet central de leurs recherches, prolongeant ainsi l'effort de compréhension scientifique de cette pratique, de sa portée et de ses liens avec d'autres objets d'étude historiques.

Les enjeux de l'histoire uruguayenne du football

En termes d'historiographie du football, il existe donc un fort déphasage quantitatif et qualitatif entre celle produite en France et en Europe d'une part et celle produite en Uruguay de l'autre⁴¹. Cet écart est problématique à

1900-1939, Liverpool University Press, Liverpool, 2005 ; —, *The association game : a history of british football*, Pearson Education, Londres, 2008).

35. WAHL, Alfred, *Les archives du football : sport et société en France, 1880-1980*, Gallimard, Paris, 1989 ; —, *La balle au pied : histoire du football*, Gallimard, Paris, 1990 ; —, *Football et histoire : recueil d'articles*, Centre de recherche histoire et civilisation de l'Université de Metz, Metz, 2004.
36. LANFRANCHI, Pierre et WAHL, Alfred, *Les footballeurs professionnels : des années trente à nos jours*, Hachette, Paris, 1995 ; — et TAYLOR, Matthew, *Moving with the ball : the migration of professional footballers*, Berg, Oxford, 2001.
37. DIETSCHY, Paul, *Football et société à Turin : 1920-1960*, 1997 ; —, *Histoire du football*, Perrin, Paris, 2010.
38. GASTAUT, Yvan et MOURLANE, Stéphane (dir.), *Le football dans nos sociétés : une culture populaire, 1914-1998*, Éd. Autrement, Paris, 2006 ; — et DIETSCHY, Paul, *Histoire politique des coupes du monde de football*, Vuibert, Paris, 2006.
39. ARCHAMBAULT, Fabien, *Le contrôle du ballon : les catholiques, les communistes et le football en Italie, de 1943 au tournant des années 1980*, École française de Rome, Rome, 2012.
40. SOREZ, Julien, *Le football dans Paris... op.cit.*
41. Notons que ce constat ne s'applique pas aux cas argentin et brésilien, où depuis les travaux d'Eduardo Archetti et de Roberto Da Matta dans les années 1980 et 1990 et

plusieurs égards. Le différentiel de spécialisation des acteurs de la recherche par exemple, rend quelque peu malaisée la mise en place de coopérations et de partenariats scientifiques entre les deux rives de l'Atlantique, initiatives qui seraient pourtant des plus fécondes. Surtout, cette carence académique du côté sud-américain a eu pour effet de reléguer le riche passé footballistique uruguayen à un angle mort de l'histoire internationale du football⁴². À titre d'exemple, mis à part le très bon chapitre de Dietschy consacré à la Coupe du monde de 1930 paru dans son *Histoire Politique des Coupes du monde*, ou le court article de 2014 de Stefan Rinke sur ce même sujet⁴³, rien ou presque n'a été publié de convaincant en Europe sur cet épisode pourtant majeur de l'histoire du ballon rond et de l'histoire de sa compétition phare : la Coupe du monde de la FIFA. Pour des raisons évidentes de rigueur scientifique, les publications vernaculaires uruguayennes ne sont pas, ou très rarement, prises en compte dans la littérature scientifique étrangère⁴⁴. C'est ainsi que l'on aboutit, pour cette histoire du ballon rond uruguayen, à une configuration paradoxale caractérisée, d'un côté par un espace mémoriel local saturé de productions grand-public, et de l'autre une surface scientifique internationale à peu de choses près inexistante. Une des visées de ce travail doctoral est de tenter de contribuer à casser ce *statu quo*.

Les enjeux sont donc doubles. Premièrement, il s'agit de réinsérer l'apport exceptionnel offert par l'exemple uruguayen dans l'histoire mondiale du sport et du football. Comme cela sera démontré tout au long de ces pages, l'Uruguay offre un véritable cas d'école pour observer distinctement la ma-

aujourd'hui de Julio Frydenberg, Pablo Alabarces, Ronaldo Helal ou encore Bernardo Buarque de Holanda, ce sous-champ bénéficie d'une structuration bien plus solide. Pour une vue d'ensemble (datant de 2010) de l'historiographie sud-américaine du sport, voir par exemple : TORRES, César R. « South America... *op.cit.* p.553-570.

42. On notera comme exception à la règle l'article méritoire de Richard Giulianotti de 1999 sur le cas uruguayen. Partant d'un constat très juste (« whereas the more vogueish football cultures of Argentina and Brazil have been well documented by historians and social analysts, the remarkable case of Uruguay has been largely ignored by Western investigators ») le sociologue se propose – en retraçant dans ses grandes lignes les évolutions du football uruguayen de la fin du XIX^e siècle à la fin du XX^e – de contribuer à combler cette lacune historiographique. GIULIANOTTI, Richard, « Built by the two Varelas : The rise and fall of football culture and national identity in Uruguay », *Sport in Society*, 1999, vol. 3, p.134-154.
43. RINKE, Stefan, « Globalizing Football in Times of Crisis. The First World Cup in Uruguay in 1930 », dans RINKE & SCHILLER, *The FIFA World Cup 1930 - 2010 : Politics, Commerce, Spectacle and Identities*, Wallstein Verlag, Göttingen, 2014, p.49-65.
44. Une exception surprenante est justement l'article de Giulianotti. Faute de bibliographie scientifique et de travail d'archives, il utilise des textes romancés comme ceux d'Eduardo Galeano en guise de références bibliographiques ouvrant ainsi la porte aux imprécisions et erreurs filtrées dans l'article.

nière dont se créent et se tissent sur la courte et moyenne durée ces puissants liens entre football et nation qui accaparent si souvent l'attention des sciences sociales. La prise en compte par les historiens du sport du cas uruguayen de l'entre-deux-guerres devrait par ailleurs permettre de repenser les jalons et les dynamiques de la mondialisation sportive à l'œuvre dans la période, mais également de contrebalancer ou tout du moins de relativiser la symbiose apparente entre sport et régimes totalitaires qui semble – si l'on applique un regard uniquement européen – caractériser l'époque. En effet, durant l'entre-deux-guerres, l'Uruguay aussi cherchait à définir « un Homme nouveau qui se situait dans le prolongement des civilisations antiques »⁴⁵, mais à sa manière. Quatre ans avant la Coupe du monde de Mussolini, six ans avant les Jeux olympiques d'Hitler, le Mondial de Montevideo mobilisait déjà les mêmes ressources symboliques et profitait de la mise en scène à l'international offerte par le sport pour faire la promotion de son modèle politique. Mais celui-ci différerait radicalement des paradigmes représentés par ces repoussoirs européens : ses piliers étaient un système démocratique intégral et une population presque exclusivement issue de l'immigration de masse. Réinsérer le cas uruguayen dans l'historiographie mondiale serait redonner toute sa place à ce revers important de la médaille, essentiel pour saisir la complexité de l'époque. Notons tout de même que ce premier enjeu relève de l'intention et nous dépasse entièrement. Il dépendra, entre autres, de la diffusion et de la réception dont bénéficiera, ou non, ce travail.

Le deuxième enjeu en revanche relève lui de l'action et a directement conditionné la manière dont notre travail a été effectué. C'est celui déjà évoqué, de contribuer à historiciser la place de choix dont bénéficie aujourd'hui le football dans l'imaginaire collectif uruguayen ; d'en dépasser les mythes et les narrations légendaires pour en tirer une matière historique tangible et surtout, une compréhension rationnelle du phénomène. Le rapport privilégié au football qu'entretient l'Uruguay est un fait qui n'échappe à personne, même aux observateurs étrangers (pour peu qu'ils s'y intéressent⁴⁶). Pourtant, dans l'état actuel des recherches, les sciences sociales et l'histoire notamment, ne répondent pas de manière convaincante aux questions posées par ce phénomène. Nous avons donc voulu profiter du format privilégié de la thèse (par sa durée et par le degré de spécialisation qu'elle autorise) pour nous plonger dans

45. BOLZ, Daphné, « L'événement en histoire culturelle du sport : essai d'historiographie », *Movement Sport Sciences*, 2014, vol. 86, n°4, p.81-91.

46. « Parfois, l'identité d'un pays est perçue comme consubstantielle des fortunes de son équipe nationale dans certains sports particuliers. L'Uruguay [...] avec [...] le football [est un] bon exemple ». MAGUIRE, Joseph, *Global sport : identities, societies, civilizations*, Polity press, Cambridge, 1999, p.178 cité par NAURIGHT, John, « Rugby et identité nationale en Nouvelle-Zélande », *Staps*, 2007, vol. 78, n°4, p. 101-114.

un travail de longue haleine qui dépasse les intuitions formulées à l'emporte-pièce sur le football uruguayen pour aller chercher, au plus près des sources primaires, les fondements mêmes de ce phénomène. Nous avons voulu par la même occasion dépasser les œillères purement sportives dont pâtit parfois l'histoire du ballon rond (notamment sud-américain) pour tenter de reconnecter ce passé footballistique à son contexte historique et surtout social. C'est pour cette raison que notre projet de thèse s'est inscrit sous les auspices de la discipline historique, mais aussi sociologique. Bien que ce double ancrage soit particulièrement asymétrique, nous avons tenté, quand cela était pertinent et utile, de mobiliser les apports – et ils sont nombreux – que la sociologie offre à la compréhension du phénomène footballistique. Nous nous sommes de ce fait aventurés sur les terrains aux frontières poreuses de la socio-histoire et avons mobilisé celle-ci dans sa dimension de « boîte à outils »⁴⁷ au service de l'étude d'un cas historique précis. En explorant à la fois le contexte d'émergence du football en Uruguay – avec ses acteurs et ses réalités sociales – mais également en nous penchant sur les significations et le système de représentations dans lequel se déclinait le ballon rond dans le pays, nous avons en outre inscrit notre travail dans la continuité des apports de l'histoire sociale et de l'histoire culturelle.

La combinaison du double enjeu évoqué nous a poussé à faire certains choix qui ont conditionné la forme finale de ce travail de doctorat. La volonté de contribuer à combler un relatif vide historiographique et la prise en compte (que nous pensons urgente) de cette pièce manquante du puzzle, nous a notamment incité à réaliser une thèse d'écriture accessible, donc facilement assimilable sans ériger des herses scientifiques et s'enfermer dans une aridité académique que nous jugeons éminemment contre-productive à la circulation des savoirs. Parce que répondant à cette volonté double de favoriser la prise en compte de l'exemple uruguayen dans l'étude mondiale du sport et de souligner les apports du sport et du football dans la compréhension de l'histoire de l'Uruguay, ce manuscrit s'adresse principalement à deux populations relativement distinctes de scientifiques : les historiens du sport d'une part et les latino-américanistes de l'autre. Pour que le propos soit intelligible pour l'un comme pour l'autre, nous nous sommes parfois vu contraint de développer certains points et thématiques qui pourraient être considérés comme d'authentiques truismes pour un historien du sport et, inversement, des évidences se passant de commentaires pour un historien de l'Uruguay. C'est un mal qui nous a paru nécessaire.

À l'heure de s'atteler à l'historicisation du lien unissant la nation uruguayenne à son football de sélection, les pistes privilégiées sont bien évidem-

47. NOIRIEL, Gérard, *Introduction à la socio-histoire*, La Découverte, Paris, 2006, p.6.

ment celles, déjà évoquées, offertes par les grands succès de la Celeste. Ces victoires offrent autant d'instantanés permettant d'étudier des moments précis où s'est opérée l'alchimie entre ces deux ingrédients : la nation et le ballon rond. Logiquement, ce phénomène est palpable dès le début du XX^e siècle avec l'organisation pour l'Uruguay de ses premiers matchs internationaux. Il se diffuse ensuite au cours de la décennie suivante grâce à la création de la Copa América et de ses rendez-vous continentaux qui voient l'Uruguay affirmer une première suprématie régionale. Mais ce furent sans nul doute les conquêtes d'échelle mondiale de la Celeste qui scellèrent *ad æternam* le fort attachement du pays à sa sélection. Au nombre de quatre, ces victoires sont matérialisées aujourd'hui sur les quatre étoiles que porte le maillot officiel de la sélection. Elles représentent les conquêtes de 1924, 1928, 1930 et 1950. Les triomphes olympiques de Paris et d'Amsterdam – parce que les plus anciens et parce qu'acquis sur le Vieux Continent – revêtent naturellement une place de choix dans l'imaginaire collectif national. Ils entretiennent en ce sens une relative parenté – pouvant sembler à première vue contre-intuitive – avec la victoire de 1950. Cette dernière, plus récente et jouissant de l'aura d'un authentique fait d'armes d'une ampleur proportionnelle au retentissement de la défaite infligée à l'hôte de la compétition, se caractérise en effet, comme les deux premières étoiles, par une dynamique centrifuge et une géométrie marquée du sceau de l'asymétrie. Les réussites de 1924, 1928 et 1950, furent des victoires acquises dans un rapport de forces symbolique disproportionné entre d'une part un « petit État » se complaisant à se reconnaître comme tel⁴⁸ et de l'autre des puissances mondiales – les Européens pour l'entre-deux-guerres et le Brésil pour l'après-guerre – entendues comme étant des 'colosses' géopolitiques⁴⁹.

Au contraire, la troisième étoile du maillot, celle correspondant à 1930, ne suit pas les mêmes configurations que ses trois sœurs et brille donc d'un éclat différent. L'adversité, cet ingrédient essentiel dont se nourrit l'imaginaire du football uruguayen, y est presque absente (tout du moins sur le terrain de jeu). La victoire de 1930 est une victoire annoncée. C'est une victoire conquise dans le pays, au cours d'un tournoi organisé par le pays sur fond de commémorations patriotiques importantes pour le pays. Là où les autres consécration suivent une logique centrifuge, celle-ci est éminemment centripète. Si la domesticité de cet événement en fait, paradoxalement, une conquête moins précieuse que les autres (d'où peut-être le plus grand vide historiographique qui l'entoure en Uruguay), elle offre aussi, en raison de son

48. BAYCE, Rafael, « El sinuoso proceso de constitución de la identidad nacional y futbolística », *A romper la red : miradas sobre fútbol, cultura y sociedad*, Cuadernos de historia n°14, Biblioteca Nacional, Montevideo, 2014, p.47-62.

49. Ajoutons qu'en 1950, le Brésil, contrairement aux Européens quelques années avant, faisait non seulement office de colosse en dehors du terrain, mais aussi sur le terrain.

intentionnalité, une occasion unique d'observer de l'intérieur la construction de l'attachement de ce pays à son football ainsi que les rouages mis en œuvre à cet effet. C'est pour cette raison que nous avons fait le choix de prendre la première Coupe du monde de football comme point d'ancrage pour notre travail de thèse. En effet, si les autres victoires mondiales de la sélection se virent investies a posteriori de significations nationalistes (le plus souvent le fait de récupérations opportunément formulées par la presse contemporaine), la Coupe du monde de 1930 en revanche – parce que les événements sportifs « répondent » avant tout « aux besoins de ceux qui les créent »⁵⁰ – avait été pensée, dès le départ, dans une finalité patriotique. Bien que, formellement, l'Association Uruguayenne de Football (AUF) eut été en charge de l'organisation du tournoi, sa grande force motrice fut avant tout l'État. Or, le « besoin » spécifique de l'État au moment de l'organisation de la Coupe du monde était de relever le déficit mémoriel posé par la commémoration de son Centenaire de vie institutionnelle en offrant à la nation la mise en spectacle de sa propre réussite. C'est cet objectif spécifique qui conditionna l'ensemble du processus allant de la gestation de l'idée d'un mondial montevidéen à sa concrétisation sur le gazon du Centenario. À chacune de ses étapes, le projet de Coupe du monde se vit insuffler cette finalité nationale. Cette volonté transversale qui forgea les contours de cette première édition du tournoi phare de la FIFA, marqua logiquement de son empreinte la conséquente traînée de sources que généra sur place l'organisation du tournoi, fournissant de ce fait autant de prises pour amorcer un travail d'analyse historique à son sujet.

L'événement Coupe du monde de 1930

Dans ses réflexions épistémologiques sur la place de l'événement en histoire, Arlette Farge nous rappelle que l'événement, ce « fragment de réalité perçue qui n'a pas d'autre unité que le nom qu'on lui donne »⁵¹, échappe à sa propre temporalité. Parfois annoncé et fabriqué en amont, toujours vécu ou subi puis mis en mémoire ou oublié, il constitue un objet « éclaté » dont l'historien doit étudier les différents morceaux pour prétendre en saisir le sens et la portée. C'est pourquoi ce travail, bien qu'il prenne pour objet la Coupe du monde de 1930, ne peut se limiter à ses strictes bornes chronologiques et donc aux faits qui eurent lieu à Montevideo entre le 13 et le 30 juillet 1930.

50. BOLZ, Daphné, « L'événement en histoire culturelle du sport... *op.cit.*

51. FARGE, Arlette, « Penser et définir l'événement en histoire. Approche des situations et des acteurs sociaux », *Terrain. Anthropologie et sciences humaines*, 2002, n°38, p.67-78.

L'événement en lui-même n'est que le nœud se formant à la surface d'un dense maillage tissé en amont. L'étudier, c'est donc reprendre un à un les fils qui le composent ; fils qui, en les remontant progressivement, nous éloignent de l'événement en lui-même pour nous permettre de mieux le saisir éclairé d'une lumière nouvelle. Ce cheminement nous a nécessairement poussé à nous distancer des préoccupations qui habitent les nombreux amoureux de cette Coupe du monde⁵², celles par exemple, consistant à retracer l'événement minute par minute et de chercher à savoir si tel corner a été tiré par tel joueur ou par tel autre, si tel attaquant a effacé tel défenseur d'un grand pont sur son flanc gauche ou son flanc droit, si tel but a été inscrit à la 41^e ou à la 42^e minute de jeu... Ces questionnements, bien que tout à fait légitimes, ne nous ont intéressé que très modérément. Pour nous, l'enjeu se situe ailleurs. Il nous importe surtout d'identifier les lignes de forces qui ont structuré l'événement, comprendre les dynamiques qui lui ont donné corps ou encore saisir les positionnements et les stratégies parfois complexes des acteurs impliqués.

Par ailleurs, comme le rappelait à son époque déjà Georges Duby « l'événement à l'avantage [de rassembler] un faisceau d'informations sur des choses dont on parle rarement, de faire apparaître ce qui est latent, ce qui est quotidien. Et donc autour de lui [...], par l'éclairage qu'il projette, on peut retrouver des choses qui ne sont pas du tout événementielles, mais qui participent à ce long mouvement de coulée du temps historique »⁵³. Pour l'historien, l'étude de l'événement – « parce qu'il révèle soudain des mécanismes jusque-là invisibles »⁵⁴ – peut donc dépasser l'événement en lui-même et ses diverses temporalités pour se transformer en grand révélateur de ces réalités connexes qui ne relèvent pas, elles, de la circonstance. L'événement s'érige ainsi en formidable clef de lecture pour comprendre les sociétés et les époques qui les ont vu naître. C'est en ce sens d'ailleurs que, comme l'évoque Daphné Bolz dans son essai d'historiographie, l'événement constitue un objet privilégié en histoire du sport⁵⁵. En effet, parce qu'il balise le temps historique par la périodicité de son calendrier, mais surtout parce qu'au cours de son déroulement il met en branle des pans entiers de la société et suscite à son sujet une discursivité des plus abondantes, l'événement sportif projette un éclairage unique sur son contexte de production.

Dans le cas qui nous intéresse, ce contexte de production fut – à l'image

52. Dans le cadre de ces années de thèse, nous avons de nombreuses fois été contacté par des auteurs, journalistes, vidéastes ou simple curieux en quête de détails infinitésimaux sur la Coupe du monde. Dans beaucoup de cas, nous n'avons pas été en mesure de répondre à leurs sollicitations d'une précision souvent déroutante !

53. « Entretien avec le médiéviste Georges Duby », 1^{er} février 1980, TF1. INA ref. 01154.

54. FARGE, Arlette, « Penser et définir l'événement... *op.cit.*

55. BOLZ, Daphné, « L'événement en histoire culturelle du sport... *op.cit.*

des enjeux de cette thèse – double. Cette dualité se reflète notamment dans la terminologie employée par ses contemporains pour nommer l'événement, qualifié tantôt de « Tournoi du Centenaire » et tantôt de « Championnat du monde ». Pour cause, ce qui est aujourd'hui connu comme étant la première Coupe du monde de football est un événement né à la confluence de deux temporalités distinctes qui, au tournant de l'année 1930, se superposèrent momentanément pour lui donner vie. Une des difficultés, mais aussi un des intérêts de cette thèse, est de tenter de mettre en lumière cette combinaison impliquant d'une part, la temporalité propre du football – alors en pleine expansion et sur le point de parvenir à s'imposer comme le sport planétaire par excellence – et de l'autre, celle d'un pays se posant tardivement la question de son centenaire et trouvant dans le ballon rond et dans la culture de masse mondialisée de l'entre-deux-guerre, un puissant vecteur de rayonnement national et international.

Concrètement, l'Uruguay de l'époque traversait un moment charnière de son histoire, celui de « l'État batlliste ». Sous l'influence des courants de pensée progressistes incarnés par la figure de Batlle y Ordóñez et à la faveur d'une vie politique nationale apaisée et d'une économie prospère – le pays s'était lancé durant les trois premières décennies du XXe siècle dans un ambitieux programme de réformes sociales qui aboutirent à la mise en place d'une authentique sociale-démocratie avant l'heure. Durant cette phase d'expérimentation politique, la question sportive bénéficia d'une attention privilégiée de la part des pouvoirs publics, favorisant ainsi un développement général des pratiques athlétiques dans le pays. Cet essor se conjugua – en particulier dans le cas du football – avec une accélération des conquêtes sur la scène sportive internationale, qui permirent à leur tour de rétroalimenter les laïus progressistes prêchés depuis la sphère étatique. Ainsi, cette période particulière de l'histoire uruguayenne se caractérisa-t-elle par l'établissement d'une puissante synergie entre progressisme politique d'une part et promotion du sport de l'autre.

Avec l'entrée de la sélection sur la scène mondiale lors des Jeux olympiques de Paris et d'Amsterdam, les discours entourant le fait footballistique uruguayen se dotèrent promptement d'une forte dimension nationale qui finit par s'imposer sur toutes ses autres significations. Comme l'évoque Barbara Keys dans ses travaux sur la mondialisation sportive :

« almost everywhere in the twentieth century sports became an important way to instill a sense of belonging to a nation, to solidify loyalty, to create a bond of attachment to an abstract entity. At the same time participation in international sport competitions became statement of

membership in a community of nations »⁵⁶.

Ainsi, au moment clé de l'approche de son Centenaire, ce pays, qui comme le reste des États de l'époque cherchait à élaborer des récits structurants pour donner de l'épaisseur à sa nation, découvrit presque fortuitement dans le football un outil de fabrication de sentiment national qui se révéla aussi efficace que puissant et durable. En ouvrant ainsi la voie à l'utilisation politique du football à des fins nationales – élément qui constitue aujourd'hui une norme de l'espace latino-américain – l'Uruguay offre au chercheur un cas d'école pour l'observation des procédés de « fabrique des traditions » et d'avènement des « communautés imaginées » au sens où les ont définies Eric Hobsbawm, Terence Ranger⁵⁷ et Benedict Anderson⁵⁸ dans leurs travaux sur le fait national.

Cette approche de l'étude de l'événement sportif par le prisme de la question nationale constitue un choix privilégié dans l'historiographie spécialisée⁵⁹. Il permet à la fois de saisir « le ressenti » des acteurs, mais aussi les « significations symboliques au niveau international »⁶⁰ que revêtirent les événements en question. Dans le cas du football uruguayen, ces différents niveaux de lecture sont particulièrement apparents et se répondent continuellement tout au long de la période étudiée. Un des principaux points d'achoppement de l'histoire du Mondial de 1930 d'ailleurs consiste justement dans le décalage entre une vision européenne du tournoi pour le moins frileuse, et un ressenti local marqué par la transcendance des célébrations du Centenaire.

À l'heure de mettre en lumière l'importance donnée sur place à l'événement, nous avons fait un abondant recours aux citations des acteurs de l'époque. Gardons à l'esprit que cette nation uruguayenne avec un grand 'N' telle qu'elle apparaît dans ces discours est bien entendu une fiction créée de toutes pièces. Cependant, malgré sa nature par définition allégorique, cette personnification de la nation sur les terrains de football semblait d'autant plus réelle, palpable et séduisante pour ses contemporains que l'Uruguay jouit durant toute la période – et notamment au cours des années 1910 et 1920 – d'une réussite sportive hors du commun. Cette réussite insolente dont bénéficia le pays – si elle eut le don d'énerver ses adversaires (et peut-être bientôt le lecteur) – ne doit pas seulement être retranscrite pour comprendre le déroulement des événements, mais doit surtout être prise en considération à

56. KEYS, Barbara, *Globalizing sport : national rivalry and international community in the 1930s*, Harvard University Press, Cambridge (Mass.), 2006, p.17.

57. HOBBSAWM, Eric et RANGER, Terence, *L'invention de la tradition*, Éd. Amsterdam, Paris, 2006.

58. ANDERSON, Benedict, *L'imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Éd. la Découverte, 1996.

59. BOLZ, Daphné, « L'événement en histoire culturelle du sport... *op.cit.*

60. *Ibidem.*

l'heure d'évaluer la profondeur de l'adhésion que connut la lecture nationale du football en Uruguay.

Le problème des sources

Évoquons maintenant la question centrale des sources. La relative invisibilité de la Coupe du monde de 1930 dans l'historiographie européenne est en partie tout simplement la conséquence de l'absence de sources afférentes sur le Vieux Continent. Non seulement l'événement a eu lieu loin de l'Europe, mais en plus, il n'a laissé que peu de traces dans les archives du continent. Les sites où l'on aurait pu s'attendre à trouver du matériel historique pertinent n'en disposaient que de très peu ou pas du tout. Les archives de la FIFA à Zurich notamment ne contiennent presque rien à ce sujet. Leurs fonds ne deviennent conséquents qu'à partir de la Coupe du monde de 1934. Pour cause, au début du XX^e siècle, l'existence institutionnelle de la FIFA n'était pas encore fermement établie. Sans bureau à proprement parler, son adresse – et par extension son possible point d'archivage – était le domicile personnel de son secrétaire général et trésorier, l'Hollandais C.A.W. Hirschman. Mais au silence relatif des sources européennes répond de l'autre côté de l'Atlantique un foisonnement inversement proportionnel.

L'Uruguay du début du XX^e, dans sa condition de pays lettré, riche et doté d'une grande culture bureaucratique était un lieu de production naturelle de sources écrites. Officines publiques, ministères et diverses institutions notaient, compilaient et classaient avec minutie l'ensemble de leurs faits et gestes sur des supports de qualité qui ont admirablement survécu au passage du temps. Qui plus est, les élites du football de l'époque étaient pour la plupart avocats, médecins, journalistes, et surtout et avant tout : hommes d'État. Rompus à l'exercice de l'écriture, leurs réflexes archivistiques ne s'en voyaient que décuplés.

C'est pour ces raisons que, mis à part un séjour de recherche à Zurich pour écumer les fonds de la FIFA ainsi que l'exploitation en France des collections de l'Institut National de l'Audiovisuel et des archives diplomatiques du Ministère de l'Europe et des Affaires étrangères sur ses sites de Nantes et de La Courneuve, la quasi-totalité de notre recherche a été réalisée en Uruguay. Nous y avons effectué entre 2013 et 2018 trois séjours d'une durée respectivement de dix, neuf et deux mois, passés principalement dans la capitale du pays. Au cours de ces trois terrains, nous avons tenté d'épuiser les possibilités offertes par les archives locales. Ainsi, outre les fonds de la Biblioteca Nacional (pour la presse notamment) et de l'Archivo General de la Nación, nous avons

exploré ceux de l'Archivo Parlamentario, du Ministerio de Relaciones Exteriores, de l'Intendencia Municipal de Montevideo, de la Junta Departamental de Montevideo, de l'Universidad de la República et de l'Asociación Uruguaya de Fútbol. Nous avons par ailleurs prolongé nos recherches au sein de l'Archivo de la Imagen y la Palabra du Servicio Oficial de Difusión, Representaciones y Espectáculos⁶¹, consulté les fonds du Centro de Fotografía de Montevideo et avons pu avoir accès aux collections du Departamento de Historia de la Facultad de Humanidades y Ciencias de la Educación (UdelaR), du Club Filatélico del Uruguay, du Museo del Fútbol ainsi que l'Archivo Caruso (détenu par le journal *El País*) et le précieux index détaillé de l'archive familiale de José Batlle y Ordóñez.

Les résultats obtenus lors de ces nombreuses visites ont été très inégaux tant sur le plan quantitatif que qualitatif. De certaines archives, pourtant à priori prometteuses comme celles du SODRE ou de la Municipalité de Montevideo, nous n'avons pu tirer rien ou presque. D'autres, bien qu'elles livrèrent du matériel non-négligeable furent – au regard de la place qui aurait dû être la leur – particulièrement décevantes. Ce fut le cas notamment pour les Archives Générales de la Nation, pourtant dépositaire attitrée des versements documentaires de l'État uruguayen. Dans le cadre de notre recherche, mis à part les boîtes consacrées à l'archivage des fonds du Ministerio de Instrucción Pública et quelques dossiers provenant de la Comisión Nacional de Educación Física, l'AGN ne livra que peu de matériel sur le football en général et sur la Coupe du monde de 1930 en particulier. Pourtant, plusieurs indices apparaissant dans les sources elles-mêmes (notamment les livres d'entrées des institutions versantes ou encore l'usage de citations référencées renvoyant à des documents antérieurs), semblent indiquer que les collections aujourd'hui disponibles auprès de l'AGN ne représentent qu'une infime partie de la masse documentaire effectivement produite par les diverses institutions publiques concernées au moment des faits. Leur absence des fonds consultables ne veut pas dire pour autant que les documents en question n'existent pas ou plus. En effet, de l'aveu même des fonctionnaires de l'AGN – faute de temps, de moyens et de personnel – une grande partie des versements réalisés au cours de la deuxième moitié XX^e siècle par les divers organismes publics n'ont pas encore pu être classés et correctement archivés. Cette situation est loin d'être exclusive à l'AGN et elle aboutit sur un trait essentiel du paysage archivistique uruguayen. Celui-ci est marqué – pour l'époque nous concernant en tout cas – par le double sceau d'une très grande richesse documentaire générée par un appareil bureaucratique d'époque aussi considérable que prolifique, ainsi

61. Il s'agit de son nom actuel. Comme nous le verrons dans la suite de ce travail, l'institution fut fondée en 1929 avec le même sigle, mais un nom différent, à savoir : Servicio Oficial de Difusión Radio Eléctrica.

que par un traitement contemporain et une mise en valeur des dites sources malheureusement lacunaire, voire vertement déficitaire⁶².

Par voie de conséquence, notre travail a dû s'adapter à cette 'topographie' archivistique particulière. Celle-ci a dicté notre approche qui a consisté à élargir au maximum le spectre des prospections documentaires réalisées sur le terrain dans l'espoir de combler par cette amplitude – ne serait-ce que partiellement – le caractère incomplet de chacune d'entre elles. Surtout, cette configuration et ces dynamiques archivistiques locales signifient que nous avons effectué ce travail sur les sources qui nous étaient disponibles à l'instant 'T'. Ces dernières étant appelées à évoluer dans le temps au gré du travail de rattrapage éventuellement entrepris par les services d'archives du pays sur leurs collections non-indexées, les résultats apportés dans cette étude pourront très probablement être complétés et affinés dans un futur plus ou moins proche par les apports de ces nouvelles disponibilités de matériel.

Cette perspective d'enrichissement peut sembler d'autant plus probable que des progrès technologiques dans le domaine de l'archivage – dont commencent à profiter les historiens d'aujourd'hui et qui seront pleinement exploités par ceux de demain – sont actuellement à l'œuvre. Depuis la fin des années 2000 par exemple – à l'instar de la plateforme Gallica de la Bibliothèque Nationale de France (BNF) – le projet Anáforas mené en Uruguay par la Facultad de Información y Comunicación de l'Universidad de la República (UdelaR), procède à la digitalisation progressive des collections publiques de journaux et de revues du pays ; les documents numérisés étant ensuite mis en libre accès sur internet. Outre l'énorme avantage de rendre disponible ce matériel au plus grand nombre en tout temps et en tout lieu, des projets comme celui-ci permettent également des synergies prometteuses avec d'autres technologies en développement. Ainsi, la technique de Reconnaissance Optique de Caractères (OCR) par exemple, en constante évolution depuis quelques années, offre aujourd'hui la possibilité aux chercheurs de décupler la surface de leur dépouillement de sources typographiques. Dans le cas des archives de presse par exemple, dont le traitement classique manuel par microfilm est si chronophage, l'OCR représente donc un atout essentiel. Dans le cadre de ce travail de thèse nous n'avons pu profiter de ces avancées que de manière marginale⁶³, mais ils convient tout de même de les souligner car elles représentent

62. En décembre 2020 par exemple la presse du pays (et les historiens surtout) s'était émue de découvrir un dépôt sauvage de documents d'archives appartenant au SODRE dans un conteneur sur la voie publique. Le SODRE se fendit d'un communiqué évoquant une simple « erreur » de leur part. Comme l'évoque l'Association Uruguayenne d'Historiens (AUDHI), cet épisode n'est pas isolé, mais témoigne d'un problème contemporain systémique concernant le traitement des archives dans le pays.

63. Concrètement, l'écrasante majorité du dépouillement de presse réalisé a été effectué

des possibilités prometteuses pour le prolongement de ce travail.

Enfin, si la gestion parfois chaotique des sources en Uruguay a entraîné quelques déceptions et déconvenues, elle est également à l'origine de l'une des principales fortunes de notre projet de recherche : l'exploitation des archives inédites de l'Association Uruguayenne de Football, qui représente le principal gisement documentaire de ce travail. À l'instar du pays lui-même, dès sa fondation en 1900, l'AUF a généré une masse documentaire conséquente de très grande qualité. Mais faute de moyens (la valorisation et la mise à disposition de ces matériaux impliquant des coûts d'inventaire, d'archivage et de gestion considérables) et, ne craignons pas de l'écrire, parce qu'à cause de son habitus entrepreneurial, l'archétype du dirigeant de football latino-américain contemporain est en règle générale bien peu sensible à l'administration du patrimoine historique, ces fonds sont restés à peu de chose près à l'état de friche. Depuis quelques années cependant, la prise de conscience chez certains acteurs du champ footballistique local de la valeur inestimable du patrimoine historique de l'AUF a permis l'établissement de certains ponts avec le monde de la recherche historique. C'est à ce récent mouvement d'ouverture et plus particulièrement à l'intervention du Dr. Mario Romano Alonzo, à l'époque directeur général de la Comisión Administradora del Field Oficial, que nous devons d'avoir eu accès durant nos différents terrains en Uruguay aux archives de l'AUF par ailleurs fermées au public.

Cet accès s'est fait clé en mains, sans la médiation d'un personnel de l'institution pour nous administrer les documents⁶⁴. Ce fut à nous-même d'explorer ces archives en totale liberté. D'ailleurs, le terme 'd'archives' est peut-être un peu ambitieux. Il s'agit plutôt d'un dépôt d'une centaine de mètres carrés situé sous la tribune Olímpica du stade Centenario, où sont entreposés sur des étagères de stockage, et parfois à même le sol, l'ensemble des papiers, publications, documents et objets qu'il a, à un moment donné, semblé souhaitable aux dirigeants du football uruguayen de conserver. S'y côtoient des trophées mineurs qui ne méritaient pas leur place dans les vitrines du Musée du football adjacent, une multitude de souvenirs et de bibelots offerts à la sélection uruguayenne par ses homologues au cours de ses nombreux déplacements, des ballons, des maillots, des enregistrements de matchs et

sur les microfilms conservés à la Biblioteca Nacional et à la bibliothèque du Palacio Legislativo. Nous n'avons pu profiter des avancées technologiques que dans le cas de la presse française, exploitée sur Gallica et sur les quelques collections digitalisées disponibles sur Anáforas.

64. Pour d'autres cas d'archives cette médiation a parfois pu être problématique. En effet, il nous est arrivé plus d'une fois d'avoir à faire à du personnel peu formé ou peu familier des fonds administrés, rendant ainsi tout à fait ardue et parfois impossible l'obtention des documents souhaités.

surtout, les versements administratifs de l'Association Uruguayenne de Football. Entreposée sans autre classement apparent que les couches successives de ses arrivées, cette documentation comporte dans le meilleur des cas des étiquettes sommaires donnant ainsi une idée approximative (mais parfois erronée) du contenu des différents cahiers, pochettes, boîtes ou cartons déposés. Face à ce foisonnement dont le traitement rationalisé dépassait de très loin nos modestes moyens, nous avons tenté d'adopter une approche pragmatique en nous concentrant sur la recherche des éléments les plus pertinents pour notre travail. Parmi la diversité des pistes ainsi ouvertes, nous avons par exemple consulté les mémoires et les rapports annuels de l'AUF dans le but d'obtenir une vision synthétique de l'évolution du football dans le pays durant les trois premières décennies du XX^e siècle, ainsi que l'ensemble des documents se référant aux expéditions olympiques de 1924 et 1928, dans l'espoir d'y déceler la mise en place progressive de la dimension patriotique alors insufflée au football de sélection. Surtout, et c'est là le cœur même de notre étude de terrain, nous avons consulté la vingtaine de boîtes portant pour seule mention 'Archivo General-Campeonato del Mundo 1930'. Celles-ci renferment – en vrac – l'ensemble de la documentation générée au moment de la Coupe du monde. Elles contiennent notamment les nombreux comptes rendus rédigés par les différentes commissions de l'AUF en charge de l'organisation du mondial, la correspondance entre l'AUF et ses homologues à l'international ainsi qu'avec la FIFA, les appels d'offres et propositions commerciales formulées par les différents partenaires commerciaux et sous-traitants de l'AUF, une quantité considérables de télégrammes, mais également les compte rendus détaillés envoyés par le MRREE à l'AUF lui retranscrivant les rapports du personnel diplomatique uruguayen en action à l'étranger pour faire la promotion de la première Coupe du monde de football. Ces documents d'une richesse inestimable permettent de saisir, pays par pays, la réception parfois enthousiaste, parfois mitigée et parfois vertement hostile qu'y reçut le projet montevidéen.

Au total, toutes archives confondues, nous avons amassé au cours de nos différents terrains quelque 8 500 photographies de documents jugés pertinents et dont le dépouillement a fourni le noyau documentaire à partir duquel s'est bâtie cette thèse. Si celui-ci nous a paru par moments bien trop conséquent, nous pourrions tout de même regretter de n'avoir, dans le cadre de ce doctorat, pu le compléter et le mettre en dialogue, dans une approche transnationale, avec d'autres apports documentaires notamment les archives de fédérations de football étrangères invitées mais non représentées à Montevideo. Ce travail qui reste donc à faire, devrait permettre de pousser plus en avant la compréhension du désintéressement général de l'Europe vis-à-vis de la Coupe du monde de 1930. Au registre des autres dettes scientifiques que nous pourrions formuler, se trouve celle de n'avoir pu effectuer un exercice de prosopographie appliquée

aux figures tutélaires du football en Uruguay. Une étude détaillée des parcours, des réseaux et éventuellement de la circulation des idées dans les sphères de sociabilité de ces hommes appartenant à la fois aux champs politique et footballistique à l'origine de la diffusion du ballon rond dans le pays aurait été un apport de taille pour la compréhension du phénomène. Mais ce travail, correctement effectué, mériterait une thèse à part entière. Aussi nous sommes-nous pour l'instant contenté d'un index et gardons cette idée en tête pour des projets de recherche futurs.

Enfin, concernant la structure de la thèse, celle-ci a été dictée par la spécificité de notre objet à savoir, celui déjà évoqué d'un événement historique précis, pensé, organisé et vécu en tant que tel, qui offre une porte d'entrée pour l'étude d'une société passée, de ses pratiques, de ses valeurs et de son imaginaire. Cette approche, parce qu'elle fait de l'événement non pas le cœur mais le seuil de l'analyse, nous a poussé à rejeter l'idée d'un déroulement linéaire débouchant sur l'événement en lui-même. Au lieu de cela, nous avons préféré traiter celui-ci dès les premières pages de ce travail dans un prologue lui étant entièrement consacré. Cette partie doit permettre au lecteur de se familiariser avec l'événement dans son déroulement précis et détaillé. Pour ce faire, le texte adopte la forme d'une narration dénuée de toute dimension analytique essentiellement basée sur l'abondante couverture médiatique de l'époque conjuguée aux quelques témoignages d'acteurs contemporains. Ce choix pour une approche exclusivement descriptive (qui peut paraître singulière) n'est pas gratuit. En redonnant vie par la narration à ces lointaines journées de juillet 1930, ce prologue remplit un objectif bien défini : celui d'introduire discrètement çà et là les différents points et thématiques qui seront ensuite abordés dans le corps du travail et qui constituent autant d'amorces à la réflexion scientifique. Ce *modus operandi* pour le moins inusuel nous a été inspiré par la lecture d'un classique de l'historiographie française : *Le Dimanche de Bouvines (27 juillet 1214)* de Georges Duby qui avait réussi à faire de l'événement – cette « écume de l'histoire » – une clé de compréhension recevable pour l'étude des sociétés médiévales du XIII^e siècle, de leur rapport à la guerre et au pouvoir. La formule de Duby nous a donc paru opérante dans le cas présent pour traiter l'histoire de cette Coupe du monde⁶⁵.

Après ce prologue mis sous le signe de la narration, nous entamons le traitement historique de notre objet avec une première partie consacrée à la compréhension du phénomène footballistique dans l'Uruguay allant de la

65. Remarquons que dans son ouvrage Duby s'intéresse également à la construction de la mémoire de l'événement, qui suit sa propre logique et une temporalité propre. Un tel exercice sur les 'héritages' serait tout à fait faisable dans le cadre de notre étude sur la première Coupe du monde de 1930, mais il dépasse les visées de cette thèse de doctorat. Aussi n'est-il abordé que très superficiellement dans la conclusion.

fin du XIX^e siècle à 1930. Outre les phases successives de l'implantation de ce sport allogène, il s'agit ici de re-situer la place de cette pratique dans la société uruguayenne et ses évolutions. De quoi le 'football' est-il le nom au tournant du XX^e siècle? Que signifie jouer au ballon rond dans le système des représentations mentales de l'époque? Qui le joue, avec quelles réalités sociales se conjugue-t-il? Est-ce d'emblée une pratique transversale à l'ensemble de la société ou le devient-il peu à peu avec la conquête progressive de nouvelles catégories sociales jusque-là exclues? Dans cette première partie, nous tentons également de ne pas nous limiter au sport en lui-même, mais de s'intéresser aussi aux discours qui l'entourent, aux courants de pensée et aux idéologies mobilisées pour en faire la promotion ou le combattre, ainsi qu'au rôle déterminant joué par l'État et ses supplétifs dans ce processus d'enracinement du ballon rond en terres uruguayennes.

Dans la deuxième partie, nous explorons les dynamiques d'identification du peuple uruguayen à sa sélection nationale. Il s'agit là de mettre en lumière les mécanismes et les événements – souvent fortuits – qui servirent de catalyseurs à cette union. Nous étudions également la projection multiscalaire de la Celeste depuis une excellence régionale jusqu'à une suprématie continentale puis mondiale et comment cette marche ascendante s'inscrit dans un mouvement général dans le sens d'une plus grande projection sur la scène internationale alors à l'œuvre dans le pays. Les tournois olympiques de football de Paris et d'Amsterdam prennent là toute leur place avec un chapitre entier qui leur est consacré. Au-delà de ces épisodes en eux-mêmes, nous nous attardons surtout sur les profonds effets qu'ils eurent dans la reconfiguration de l'imaginaire sportif de l'époque et par extension, sur le jeu de miroirs transatlantique qui se mettait alors en place.

Enfin, dans une troisième partie, nous recentrons notre regard sur l'événement en lui-même et mettons plus directement en lumière les riches fonds d'archives de l'AUF. Après avoir, lors des deux premières parties, posé le contexte d'émergence de la Coupe du monde de 1930, nous effectuons ici un travail plus linéaire, directement formaté par ces sources. Concrètement, nous nous attardons consécutivement à la naissance du projet en Uruguay d'une Coupe du monde à Montevideo et à sa mise en dialogue avec les enjeux de la temporalité nationale. Nous explorons ensuite l'hyper-étatisation du tournoi, trait caractéristique de cette édition qui pose un jalon essentiel dans l'étude de la compétition phare de la FIFA. Puis nous achevons notre travail sur le volet le plus épineux concernant cette compétition : le cheminement accidenté de sa réalisation et notamment l'adhésion inégale qu'il suscita en Europe et dans les Amériques au point de s'ériger en pomme de la discorde ou *casus belli* entre les deux continents du football.

Prologue

Montevideo, le vendredi 18 juillet 1930

⁶⁶La nuit fut courte pour les patriotes uruguayens. La veille au soir, les plus enthousiastes d'entre eux s'étaient réunis à 23 heures pour une première commémoration civique sur la Plaza Constitución ⁶⁷, au cœur de la Ciudad Vieja ⁶⁸. C'est là que cent ans auparavant, le 18 juillet 1830, les membres de l'Assemblée Constituante, accompagnés des autorités civiles, religieuses et militaires de l'époque, avaient tour à tour prêté serment devant la première constitution dont venait de se doter la jeune République Orientale de l'Uruguay. Un siècle après, malgré le froid de l'hiver austral, ils étaient plusieurs centaines à accompagner les membres du gouvernement lors de cette modeste cérémonie nocturne destinée à marquer, dès son amorce, le début du Centenaire de la nation ⁶⁹. Quelques heures plus tard, à l'aube, alors que les premiers rayons de soleil tentaient timidement de sortir Montevideo de sa léthargie, la ville fut réveillée par des claquements sourds dans le ciel. Du haut de sa position surplombant la baie de Montevideo, l'artillerie de l'emblématique forteresse du Cerro saluait cette aurore centenaire en faisant résonner au-dessus de la capitale le tir de 101 coups de canons ⁷⁰.

Hélaient les premiers passants dans les rues, les jeunes crieurs de journaux portaient à bout de bras des fardeaux plus lourds que d'habitude ⁷¹. Adhérant pleinement aux festivités du centenaire, les principaux quotidiens du pays avaient pour l'occasion agrémenté leurs tirages habituels de dossiers spéciaux, voire de numéros hors-série. Tous saluaient, à renfort de patriotisme

66. Pour atténuer la lourdeur descriptive du prologue nous avons fait le choix stylistique d'adopter une écriture 'vivante' qui nous a semblé à la fois plus digeste et mieux adaptée à la fonction exclusivement narrative de cette partie de la thèse. Malgré cette légèreté de façade, les éléments rapportés restent le fruit d'un travail scientifique effectué à partir notamment du dépouillement approfondi de la presse pour les journées en question.

67. L'actuelle Plaza Matriz dans la Ciudad Vieja de Montevideo.

68. Les principaux lieux de Montevideo mentionnés dans cette thèse figurent sur une carte de la ville en annexe. Voir Annexes, document 14, p.557.

69. Lettre du Ministre de France en Uruguay, signée M. Velten, adressée à son Excellence Monsieur Briand, Ministre des Affaires Étrangères, datée de 22 juillet 1930, Montevideo. Centre des Archives diplomatiques de Nantes, fonds Uruguay, Direction des Affaires Politiques et Commerciales, boîte n°145.

70. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 19 juillet 1930.

71. Magazine *Mundo Uruguayo*, Montevideo, édition du 18 juillet 1930.

débordant, le premier siècle de vie indépendante. Les héros d'antan, ces visionnaires dont les luttes et les sacrifices avaient permis l'indépendance de la nation, se voyaient hissés sur des piédestaux par la chronique. Sans s'encombrer d'une quelconque critique historique, Artigas, Lavalleja, Oribe, Rivera et tous les grands hommes qui avaient participé au soulèvement contre la Couronne d'Espagne de 1810, à la Croisade Libératrice de 1825 ou au serment de la Constitution de 1830, furent mis en avant comme autant de figures vertueuses dont les parcours exemplaires synthétisaient les plus profondes aspirations indépendantistes de tout le peuple uruguayen. Après les hommes de guerre des premiers temps qui avaient façonné le pays par leurs campagnes victorieuses, ce fut sur les premiers hommes d'art et de lettres nationaux que se porta l'exubérance des plumes journalistiques. Entendus comme les véritables parangons de la nation, ils avaient par leurs œuvres et leurs talents contribué à enfanter une glorieuse culture nationale qui avait permis au pays de devenir, en l'espace de quelques décennies à peine, un peuple éclairé, marchant résolument vers une destinée pleine de promesses. Parcourant ces lignes à la hâte en battant le pavé ou plus calmement installés dans un café, ce matin-là, les Uruguayens se sentaient fiers de leur prestigieux héritage et éprouvaient le besoin de se montrer à la hauteur de leurs glorieux ancêtres.



FIGURE 1 – « À la concorde, paix et tranquillité de l'État Oriental ». Décoration de la Plaza Constitución pour le centenaire de la constitution de 1830. Photographie, détail, Centro de Fotografía de Montevideo, s.d., 0047FMHD.

Un peu plus tard dans la matinée, c'est une foule bien plus nourrie que

la veille qui se rassembla à nouveau sur la Plaza Constitución. La grande estrade d'honneur dressée au centre de la place était occupée par les membres du gouvernement, à peine remis de leur courte nuit. Certains d'ailleurs, avaient succombé au froid de la veille, comme le président de la République qui, malade ce matin-là, brilla par son absence⁷². Suivant le protocole de la cérémonie, les hommes d'État uruguayens partageaient les planches de l'estrade avec les invités de marque. Les membres des principales représentations diplomatiques étrangères auprès de l'Uruguay côtoyaient ainsi des militaires étrangers aux uniformes impeccables. C'étaient les officiers supérieurs de la canonnière Libertad venue de Buenos Aires, du croiseur léger HMS Dragon envoyé par Londres et de deux bâtiments contre-torpilleurs brésiliens au mouillage dans le port de Montevideo⁷³. En 1830, le serment de la Constitution s'était fait sous les auspices des anciens belligérants de la Guerre Cisplatine, l'Argentine et le Brésil, rejoints par le médiateur du conflit, la Grande-Bretagne. Cent ans plus tard, ces puissances étaient à nouveau réunies pour commémorer la date au côté de la jeune République qu'elles avaient vu naître.

L'Uruguay sut mettre à l'honneur, durant ses commémorations, les trois nations qui avaient joué un rôle fondamental dans son processus d'indépendance. Après les discours patriotiques de rigueur, le défilé militaire fut ouvert par les cadets de l'École de la marine nationale. Ils furent suivis dans leur lente marche le long de la rue Sarandí, par les matelots et les *marines* du Dragon⁷⁴. Derrière les Anglais, ce furent les élèves officiers de l'École militaire qui prolongèrent la longue marche des hommes en armes. Ils étaient suivis par les 3^e, 4^e, 5^e et 8^e bataillons d'infanterie qui revêtirent pour l'occasion les anciens uniformes de 1830 que le public connaissait bien grâce aux illustrations des manuels d'histoire scolaire. Parés de baudriers blancs portés sur des jaquettes ajustées où se dessinaient les contours des fourragères, les fantassins défilaient sous leurs coiffes étincelantes ; en face, l'assistance nombreuse qui se pressait aux balcons surplombant la scène applaudissait copieusement ce spectacle coloré digne d'une image d'Épinal. La parade fut ensuite prolongée par le passage des hommes du 4^e bataillon de télégraphistes qui, arrivés devant la

72. « Monsieur Campisteguy, souffrant depuis la veille et alité n'a pas pu, en effet, assister aux diverses manifestations du 18 ». Lettre du Ministre de France en Uruguay, signée M. Velten, adressée à son Excellence Monsieur Briand, Ministre des Affaires Étrangères, datée du 22 juillet 1930, Montevideo. Centre des Archives diplomatiques de Nantes, fonds Uruguay, Direction des Affaires Politiques et Commerciales, boîte n°145.

73. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 19 juillet 1930.

74. L'Ambassadeur britannique avait demandé cet honneur quelques jours plus tôt aux autorités uruguayennes. Lettre n°39, d'Ernest S. Scott, adressée à Son Excellence Don Rufino T. Domínguez, Ministre des Affaires Étrangères, datée du 1^{er} juillet 1930. Archivo Histórico, Ministerio de Relaciones Exteriores.

tribune d'honneur, libérèrent une immense volée de pigeons voyageurs sous les hurras du public. Puis, faisant résonner le pavé sous le fer de leurs chevaux, entrèrent en scène les unités montées de la Garde Républicaine, des cadets de l'École de Cavalerie et de la garde d'honneur des Blandengues d'Artigas⁷⁵, reconnaissables à leurs chatoyantes tenues de cérémonie. La procession s'éloigna ensuite sous les applaudissements de la foule vers la principale artère de la ville, la bien nommée Avenida 18 de Julio.



FIGURE 2 – Défilé des fantassins uruguayens en tenue de 1830. Photographie, détail, magazine *Mundo Uruguayo*, Montevideo, édition 24 juillet 1930.

Sur la tribune officielle, parmi le corps diplomatique, l'ambassadeur de France, M. Gaston Velten avait de quoi se lamenter. La prestation millimétrée des *royal marines* anglais, marchant au pas derrière l'Union Jack, avec leurs uniformes impeccables et leurs casques coloniaux visés sur la tête attiraient les regards admiratifs des Sud-américains et suscitaient les commentaires les plus élogieux parmi l'assistance⁷⁶. À travers la démarche martiale des troupes

75. Il s'agit d'une unité de cavalerie de l'armée uruguayenne occupant la fonction de Garde présidentielle.

76. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 19 juillet 1930.

de Sa Majesté, celle-ci faisait étalage de sa puissance et rappelait aux yeux de ce public du bout du monde toute la grandeur de l'Empire Britannique. Pour que la France ne soit pas en reste, l'Ambassadeur français avait sollicité à son ministère de tutelle l'envoi « en Uruguay de l'une de nos unités navales les plus modernes »⁷⁷. Voyant les choses en grand, il comptait organiser à bord du « navire qui serait envoyé » plusieurs réceptions, dont « au minimum » : « un déjeuner en l'honneur du président de la République, une réception en l'honneur de la colonie française et une réception dansante ». Frustrant ses ambitions, le département de la Guerre et de la Marine n'avait pas donné suite à sa demande. Privé de ces ressources qui l'auraient catapulté au premier rang dans le protocole des festivités, il dut donc subir l'affront – ancienneté oblige – d'être placé derrière l'ambassadeur allemand. Malgré cette déconvenue voulue par la rigidité des règles du cérémonial, M. Velten pouvait se consoler, la France allait tenir dans ces festivités uruguayennes – bien que par une voie moins conventionnelle – un rôle unique à la hauteur de la traditionnelle admiration (voir adoration) que lui vouait la jeune nation sud-américaine.

Quelques jours plus tôt déjà, dans le cadre des festivités du Centenaire de la nation uruguayenne, une cérémonie célébrant la création du drapeau national avait été organisée le 12 juillet sur cette même Place de la Constitution⁷⁸ et la France avait été mise à l'honneur. Depuis la tribune, l'œil impassible et les traits vieillis, Juan Campisteguy, le vingt-cinquième président de la République, avait assisté au déploiement d'un imposant pavillon uruguayen⁷⁹. Dessinant une version humaine de ce dernier, les jeunes filles de l'Instituto Normal de Señoritas⁸⁰, toutes de blanc, de bleu ou de jaune vêtues, s'étaient ensuite alignées devant l'estrade pour former le soleil et les neuf bandes de l'emblème avant d'entonner les notes de l'hymne national. Dans la tribune ce jour-là, aux côtés du chef de l'État uruguayen, se trouvait un autre président. Non pas le représentant d'un pays ami qui aurait fait le déplacement pour l'occasion, mais un président d'un autre type. C'était Jules Rimet, un Français à la tête depuis 1921 de la Fédération Internationale de Football Association⁸¹.

77. Lettre du Ministre de France en Uruguay, signée M. Velten, adressée à son Excellence Monsieur Briand, Ministre des Affaires Étrangères, datée du 9 juin 1930, Montevideo. Centre des Archives diplomatiques de Nantes, fonds Uruguay, Direction des Affaires Politiques et Commerciales, boîte n°110.

78. Journal *El Plata*, Montevideo, édition du 9 juin 1930.

79. Lettre du Ministre de France en Uruguay, signée M. Velten, adressée à son Excellence Monsieur Briand, Ministre des Affaires Étrangères, datée du 22 juillet 1930, Montevideo. Centre des Archives diplomatiques de Nantes, fonds Uruguay, Direction des Affaires Politiques et Commerciales, boîte n°145.

80. Journal *El Diario*, Montevideo, édition du 12 juillet 1930.

81. Né en 1873 dans la Haute-Saône, Rimet commença très tôt – en marge de ses activités professionnelles en tant qu'avocat – une carrière de dirigeant sportif. Il fonda en 1897

Ce dernier, accoutumé à la rigueur du protocole européen, était fort étonné de l'honneur qu'on lui faisait dans cet étrange petit pays en le plaçant ainsi aux côtés du président de la République. Il tomba même des nues peu de temps après lorsque le chef d'État l'invita personnellement dans sa *quinta* pour y déguster – sans fioritures de cérémonial – un traditionnel *asado*⁸². M. Rimet allait de surprise en surprise. Cette stupéfaction avait débuté quelques jours plus tôt déjà lors de son voyage l'emmenant de Villefranche-sur-Mer à Montevideo. Lorsque son navire le SS Conte Verde avait fait escale à Rio de Janeiro, il avait été surpris de constater que des dizaines de journalistes uruguayens l'attendaient de pied ferme dans le port de la capitale brésilienne. À peine l'ancre jetée, ces derniers s'étaient rués vers sa cabine pour lui soutirer une interview exclusive⁸³. Les 2 000 kilomètres qu'ils avaient parcourus depuis Montevideo pour recueillir en avant-première ses impressions sur la Coupe du monde en disaient long sur la place de choix qui lui serait réservée une fois arrivé à destination.

Cette intuition se confirma effectivement lorsque le Conte Verde s'amarra finalement dans le port de Montevideo le 5 juillet 1930. Mais plus que sa condition de président de la FIFA, ce fut celle de Français qui fut mise à l'honneur. Il avait fait le voyage avec un des cinq vice-présidents de la FIFA, le Hongrois Maurice Fischer – formant à eux deux la mince délégation envoyée sur place par l'institution régente du football mondial. Sur le navire se trouvaient également – en plus de l'équipe de France de football – les sélections de Belgique, de Roumanie et du Brésil (cette dernière embarquée à Rio). Pourtant, lorsque les voyageurs descendirent à quai où les attendait une foule nombreuse en dépit d'un retard de cinq heures et d'une longue attente dans la bise hivernale, ce fut une nuée exclusivement parée de drapeaux tricolores qui les accueillit, rehaussée de banderoles grimées du message en français « soyez les bienvenus »⁸⁴. Puis, entre les cris de « *j Viva Francia!* »⁸⁵, la fanfare militaire présente sur le ponton entonna la Marseillaise en guise de réception. Tous les peuples étaient conviés à la grande fête du centenaire de la nation uruguayenne, mais manifestement certains invités étaient plus précieux que d'autres. En 1924, aux Jeux

à Paris, le Red Star (aujourd'hui basé à Saint-Ouen) et entra à la direction de Union des sociétés françaises de sports athlétiques (USFSA) avant de la quitter pour fonder la Ligue de Football Association. En 1914, il fut le représentant de la France au sein de la FIFA et en 1921, alors que la Fédération Internationale sortait péniblement du premier conflit mondial, il accéda à la présidence de celle-ci. Il occupa ce poste jusqu'en 1954, faisant ainsi de son mandat, le plus long de l'histoire de l'institution.

82. RIMET, Jules, *L'histoire merveilleuse de la Coupe du monde : (Les championnats du monde de football)*, Union européenne d'éditions, Monaco, 1954, p.46-47.

83. Journal *El Imparcial*, Montevideo, édition du 3 juillet 1930.

84. Journal *Diario del Plata*, Montevideo, édition du 6 juillet 1930.

85. Journal *El Plata*, Montevideo, édition du 14 août 1930.



FIGURE 3 – Festivités pour le centenaire du pavillon national. Au centre, les jeunes filles de l'École Normale de Jeunes Femmes forment le drapeau uruguayen devant la tribune d'honneur. 12 juillet 1930, Plaza Constitución, Montevideo. Photographie, détail, Centro de Fotografía de Montevideo, s.d., 0040FMHD.

olympiques de Paris, lorsque la sélection uruguayenne – la Celeste – s'était présentée sur le terrain, elle avait arboré systématiquement deux drapeaux : le français et l'uruguayen. Les observateurs hexagonaux qui assistaient aux rencontres – dont M. Rimet – avaient pris cette excentricité des Sud-américains comme une tentative de « mieux capter, sans doute, la sympathie de nos nationaux »⁸⁶. Six ans plus tard, il se rendait compte que cela n'avait en rien été une habile démarche de séduction, mais tout simplement un indice de la francophilie aiguë qui frappait la jeune nation australe. Comme le remarquait Pierre Billotey, le reporter de *Le Journal de Paris*, débarqué avec lui, le peuple uruguayen était « francophile à l'extrême. Mieux encore, il [avait] le cœur français »⁸⁷.

À Montevideo, les nouveaux venus rejoignirent les équipes du Mexique et des États-Unis, arrivés ensemble le 1^{er} juillet à bord du Numargo⁸⁸, ainsi que celles du Chili et du Pérou débarquées plus tôt dans la matinée. Dans les jours qui suivirent, le groupe des nations participantes fut complété par

86. Hebdomadaire *Le Miroir des Sports*, Paris, édition du 12 juin 1924.

87. Journal *El Plata*, Montevideo, édition du 14 août 1930.

88. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 1^{er} juillet 1930.



FIGURE 4 – La délégation française posant sur le pont du SS Conte Verde durant son voyage vers Montevideo. Photographie, détail, (image prise sur www.FIFA.com.)

l'arrivée des Yougoslaves, des Argentins, des Paraguayens et des Boliviens arrivés juste à temps pour participer le 10 juillet sur la Plaza Independencia à l'hommage solennel rendu au héros fondateur de la nation uruguayenne : José Gervasio Artigas⁸⁹. Sous les hospices de la FIFA, ces treize équipes – en comptant la sélection locale – s'étaient donné rendez-vous à Montevideo, pour disputer ce qui serait la première édition de la Coupe du monde de football. Pour éviter qu'un tirage au sort capricieux ne gâte le spectacle – comme ce fut le cas aux Jeux olympiques d'Amsterdam de 1928 – et ne mettent en péril les recettes financières du tournoi⁹⁰, les organisateurs décidèrent de procéder à la mise en place de chapeaux. Les têtes de liste choisies furent l'Argentine pour le groupe 1, le Brésil pour le 2, l'Uruguay pour le 3 et, car inférieurs en valeur, le tandem États-Unis/Paraguay pour le 4⁹¹. À chacune de ces poules fut assignée une des quatre nations européennes prenant part au tournoi, puis elles furent complétées par les cinq équipes restantes réparties au hasard⁹².

89. Journal *El Diario*, Montevideo, édition du 10 juillet 1930.

90. Dès la planification de l'événement au courant de l'année 1929, les dirigeants uruguayens avaient prévu qu'une élimination précoce de l'Argentine ou de l'Uruguay « serait un désastre financier » pour le tournoi. « Sería un desastre financiero para ella la posibilidad de que el Uruguay y la Argentina fueran eliminados en los primeros encuentros ». Diario de Sesiones de la Honorable Cámara de Representantes, 38.a Sesión Ordinaria, tome 352, 1929 p.112-113.

91. AUF, « Actas del Comité organizador del 1^{er} Campeonato Mundial de Football. Acta n°1 », 1^{er} juillet 1930, Actas Campeonato Mundial. Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

92. Le groupe 1 fut constitué par l'Argentine, la France, le Chili et le Mexique. Le groupe 2 par le Brésil, la Yougoslavie et la Bolivie, le groupe 3 par l'Uruguay, la Roumanie et

Les rencontres débutèrent dès le 13 juillet, mais l'inauguration officielle du tournoi fut déplacée au 18 pour correspondre ainsi à la grande date que commémorait le pays hôte. Les discours solennels de la veille et l'austère parade militaire du matin n'étaient en réalité que de sobres mises en bouche pour conférer un caractère quelque peu guindé au férié national. La vraie cérémonie, celle qui, en amont, avait mobilisé tous les moyens des pouvoirs publics et qui toucherait la totalité de la population – directement ou à distance grâce aux ondes hertziennes – se fit cet après-midi-là dans l'ancre colossale de l'Estadio Centenario, bâti et nommé spécialement pour l'occasion. Sa pelouse allait recevoir son baptême lors de l'entrée en lice dans le tournoi de la sélection uruguayenne qui y affronterait, au cours du deuxième match de poule du groupe 3, le Pérou.

Le choix de différer la cérémonie d'ouverture du tournoi et de faire ainsi correspondre le début sportif de la Celeste et l'inauguration du stade avec la date précise du Centenaire de la nation uruguayenne était hautement symbolique. Fête patriotique et fête footballistique devaient, dans l'esprit des organisateurs, être aussi liées que possible. Pour désigner l'événement, la presse le qualifiait indistinctement de « Championnat du monde de football » ou de « Tournoi du Centenaire ». D'ailleurs, certains journalistes faisaient remarquer non sans une pointe d'humour que :

« d'aucuns diraient que nous avons pris très footballistiquement cette illustre date du Centenaire, car ces jours-ci, nous ne parlons presque de rien d'autre que de football. Et ils énonceraient là une vérité. Cependant, il convient de faire remarquer que pour nous, parler de football, c'est parler de choses sérieuses »⁹³.

Il est vrai que depuis l'arrivée à Montevideo, début juillet, des premières délégations étrangères, les publications de presse ne cessaient d'être envahies par des notes sportives toujours plus nombreuses. Et, à partir du 13 juillet, à la suite des deux premiers matchs du tournoi – disputés entre la France et le Mexique et entre la Belgique et les États-Unis dans les stades de Pocitos et du Parque Central respectivement – leurs pages s'étaient agrémentées de copieux compte rendus riches en détails et en analyses tactiques. Au total, huit rencontres avaient eu lieu entre le 13 et le 18 juillet. Certaines avaient créé la surprise, telle la victoire inattendue des Yougoslaves sur le Brésil⁹⁴ lors

le Pérou et le groupe 4 par les États-Unis, le Paraguay et la Belgique. *Ibidem*.

93. « Cualquiera diría que hemos tomado en footballístico la magna fecha del Centenario, porque en estos días casi no hablamos de otra cosa más que de football. Y diría una verdad. No obstante, conviene hacer notar que para nosotros, hablar de football es hablar en serio ». Magazine *Mundo Uruguayo*, Montevideo, édition du 24 juillet 1930.

94. Ces derniers, privés de leurs joueurs Paulistas, étaient, notamment en attaque, en dessous de leur niveau de performance nominal. Journal *La Tribuna Popular*, Montevideo,

de la première rencontre du groupe 2, ou encore la victoire arrachée de peu par l'Argentine contre la France lors de la deuxième journée du groupe 1⁹⁵. À l'image de ce match – marqué par l'erreur de l'arbitre qui en siffla la fin cinq minutes trop tôt⁹⁶, certaines rencontres comme Argentine-Chili, qui donna lieu à une bagarre générale entre les deux équipes, ou encore les quelques incidents observés aux abords du stade, monopolisèrent la une des quotidiens et donnèrent parfois lieu à des fortes polémiques médiatiques. Le tournoi était donc bien entamé lorsque la Celeste entra en lice. Cette attente ne rendait l'occurrence que plus palpitante pour le public uruguayen impatient de voir enfin se produire sous ses yeux, dans un tournoi d'envergure mondiale, cette équipe qui avait traversé les océans pour décrocher l'or olympique aux Jeux de Paris de 1924 et d'Amsterdam de 1928.

Le 18, en fin de matinée, la tension était palpable. Dans les rues, « les cafés, les salons de coiffure ou les bureaux, [...] partout, le football monopolisait l'attention et suscitait discussions et commentaires enflammés proportionnels à la hauteur des enjeux »⁹⁷. L'inauguration officielle du Mondial prévue à 14 heures était sur toutes les langues. La journée allait donner sa substance aux neuf longs mois d'attente pendant lesquels les citoyens avaient vu sortir de terre, dans le plus grand parc de la ville, l'immensité bétonnée du stade Centenario. Au cours des dernières semaines précédant son inauguration, le fourmillement des ouvriers était même devenu constant. À la lumière du jour – ou de nuit sous celle des projecteurs, les travailleurs du chantier s'étaient acharnés pour finir de sculpter – par le tissage d'interminables maillages d'acier et par coulées de béton successives – les formes de ce Colisée des temps modernes. Les pluies torrentielles de l'hiver austral avaient causé un certain retard dans son exécution. La pelouse, trempée, dut être artificiellement séchée par des braseros et des radiateurs électriques. Surtout, le béton moulé dans ses coffrages n'avait pas eu le temps de sécher entièrement. Aussi, par mesure de sécurité, les autorités décidèrent-elles de ne pas permettre l'accès à l'anneau supérieur de la tribune Colombes dont le ciment frais, les bordages en bois et les échafaudages encore en place présentaient autant de risques d'accidents.

édition du 6 juillet 1930.

95. Pour décrire ce match, *La Tribuna Popular* parle d'un « Verdun footballistique ». Journal *La Tribuna Popular*, Montevideo, édition du 16 juillet 1930.

96. À sa décharge, l'arbitre brésilien de la rencontre, M. Gilberto de Almeida Rêgo expliqua qu'il n'avait pas l'habitude de gérer le temps car au Brésil cette tâche ne revenait pas à l'arbitre, mais à un « chronométriste » spécialement désigné pour cela. Journal *La Tribuna Popular*, Montevideo, édition du 16 juillet 1930.

97. « En los cafés, en las peluquerías, en las oficinas públicas, en todos los lugares [...] el fútbol lo llena todo, y se discute y se comenta con un enardecimiento proporcional a la extraordinaria importancia que el acto encierra ». Magazine *Mundo Uruguayo*, Montevideo, édition du 17 juillet 1930.

Pour certains observateurs, les délais de construction trop serrés et les finitions effectuées à la hâte rendaient impossible l'accueil serein du public ce jour-là. Des rumeurs couraient dans la ville qu'aller au stade serait dangereux et que les autorités publiques, aveuglées par l'impératif des festivités patriotiques, avaient refusé de se rendre à l'évidence. Les Cassandres prédisaient déjà la catastrophe : pris sous le poids des spectateurs, les pans de tribune encore frais ne manqueraient pas de s'effondrer⁹⁸.

Mais ni ces nouvelles alarmistes, relayées par quelques journaux à sensations, ni les appels du Parti communiste à boycotter la Coupe du monde en tant que glorification chauvine de la « nation bourgeoise »⁹⁹ ne suffirent à décourager le public uruguayen. Dès le matin, ils étaient plusieurs centaines à avoir délaissé les défilés de la Ciudad Vieja¹⁰⁰ pour converger à l'ombre de l'imposant Centenario, à la recherche de tickets pour l'après-midi ou d'informations sur où s'en procurer. Pour éviter les contrefaçons, les billets n'avaient été mis en vente que la veille aux guichets du stade, mais ils s'étaient épuisés en un battement de cils plongeant de nombreux Montevidéens dans le désarroi. Anticipant cette détresse, quelques individus aussi entreprenant que malhonnêtes s'étaient procuré des billets en quantité. Ils étaient là également ce matin. Créant de véritables attroupements autour d'eux, ils revendaient discrètement ces cartons si convoités aux plus offrants. La police présente sur les lieux tentait tant bien que mal de mettre un terme à ce manège. Elle verbalisait les revendeurs pris en flagrant délit et les embarquait au commissariat le plus proche. Mais, le regard méfiant, ces derniers disparaissaient dans la foule à la vue des uniformes, et tel des mouches chassées du revers d'une main, leur essaim réapparaissait une fois la menace éloignée. À midi, les quelques fonctionnaires de police quittèrent les lieux et le bal des revendeurs reprit en toute impunité. Les honnêtes gens étaient remontés : le gouvernement avait plafonné le prix des entrées pour que tout le monde – sans distinction de ressource – puisse participer à la fête. Mais par l'action de ces coquins, le jeu de l'offre et la demande se déchaînait et les prix montaient atteignant parfois entre douze et quinze fois la somme initiale¹⁰¹. Et, bien que parcouru par l'amer sentiment de s'être fait dépouiller, quelques badauds repartirent avec le précieux sésame entre leurs mains ; c'était le sacrifice à faire pour ne pas rater l'ouverture de la première Coupe du monde de football.

Le bruit d'après lequel le match Uruguay-Pérou se jouerait à guichet fermé parcourut la ville comme une traînée de poudre. Alors que le début de la

98. Journal *El Diario*, Montevideo, édition du 19 juillet 1930.

99. Journal *Justicia*, Montevideo, édition du 12 juillet 1930.

100. Littéralement la « Veille ville », c'est le quartier historique de Montevideo situé au Sud du port et où se trouvait la Plaza Constitución.

101. Journal *El Día*, Montevideo, éditions du 27 et 31 juillet 1930.

cérémonie était fixé à 14 heures pour un coup d'envoi à 14h30¹⁰², dès la fin de matinée, une foule compacte s'attoupa – malgré la timidité du thermomètre – devant les portes du stade¹⁰³. Les plus prévoyants apportèrent de quoi casser la croûte, les autres s'arrachaient à prix d'or les quelques fruits et victuailles proposés par les vendeurs ambulants qui avaient flairé l'aubaine. Puis, les portes s'ouvrirent enfin à un flot ininterrompu de spectateurs, hommes et femmes, s'engouffrant sous les porches bétonnés des dix portes d'accès au stade. Imperceptiblement, celui-ci se remplit d'une marée humaine qui ne cessa de monter et bientôt, bien avant 14h, les tribunes étaient pleines. Malgré la numérotation des places et leur matérialisation par des marquages au sol, les derniers venus arrivèrent dans des gradins combles et, ne réussissant pas à trouver leur siège attitrés où à en déloger les occupants, durent se résoudre à investir les espaces libres des escaliers et des rampes d'accès dont la visibilité n'était, il est vrai, pas si mauvaise.

L'enceinte était tellement bondée que les autorités décidèrent, par précaution, d'en clôturer les accès. Face aux portes qui se refermaient, la foule restée dehors, prise de panique, se déchaîna : à l'indignation légitime des retardataires en possession de leurs billets, se joignit la colère de ceux qui n'avaient pas réussi à s'en procurer. Ensemble ils assiégèrent le stade : les quelques portails désertés par les agents de contrôle après leur fermeture furent facilement forcés par les plus déterminés qui s'y engouffrèrent en nombre. Dans la confusion et la cohue générale, certains se ruèrent vers les guichets à la recherche de tickets ; l'un d'eux, prit d'assaut, fut réduit en décombres par la fureur de la multitude¹⁰⁴. Face à ces débordements, les quelques effectifs de police montée présents aux abords du stade n'hésitèrent pas à charger et à distribuer çà et là des coups du plat de leur sabre pour tenter de dégager les accès du Centenario. Si elles renforcèrent le sentiment de révolte parmi les citoyens offusqués d'être traités de la sorte, ces interventions eurent surtout pour conséquence de dévier les poussées de la foule. Celles-ci se portèrent alors vers les clôtures des zones de chantier des pans de tribunes encore en construction. Se frayant un chemin entre les piles de matériaux de construction de ce *no-man's land*, les plus téméraires s'aventurent à escalader les échafaudages au-dessus du vide avec l'espoir de dénicher en fin d'ascension un perchoir d'où suivre l'événement tant attendu.

Avec quelques minutes de retard, la cérémonie commença enfin. Une à une, les treize délégations prenant part au tournoi sortirent des vestiaires et

102. AUF, « Actas del Comité organizador del 1^{er} Campeonato Mundial de Football. Acta n° 10 », 6 juillet 1930, Actas Campeonato Mundial. Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

103. Journal *El Diario*, Montevideo, édition du 19 juillet 1930.

104. *Ibidem*.



FIGURE 5 – Le public envahissant les tribunes encore en construction. Photographie, détail, journal *El Diario*, édition du 19 juillet 1930.

s'engagèrent dans l'escalier d'accès entre les tribunes Colombres et Olímpica sous les hourras du public les surplombant. La délégation française ouvrait la marche et portait à sa tête le drapeau tricolore, flanqué de l'uruguayen. Signe d'amitié manifeste ou échange de bon procédés, ce symbole fort montrait ostensiblement la place spéciale réservée par les organisateurs à cette unique représentante des grandes puissances européennes qui brillaient ce jour-là par leur absence. Une fois arrivées sur la pelouse, les délégations réalisèrent un tour d'honneur en saluant la foule. Le passage des Argentins fut honoré d'une ovation générale¹⁰⁵. Puis, alors que l'équipe de France avait presque fini sa boucle autour du terrain, la treizième sélection fit son apparition en bas de l'escalier d'accès. Sobrement habillée, elle ne portait ni drapeau ni signes distinctifs, mais le public reconnut immédiatement les silhouettes de ces joueurs iconiques dont elle avait vu cent fois les portraits tirés dans la presse. C'était la Celeste qui entrait sur le terrain – avec à sa tête le sélectionneur en chef, le docteur Atilio Narancio, dirigeant emblématique de l'AUF et maître d'œuvre de l'expédition olympique victorieuse de 1924. L'entrée en scène de la sélection locale entraîna l'éruption des 90 000 âmes présentes dans l'enceinte. Le stade surchargé offrit une prodigieuse caisse de résonance à ces cris d'acclamation. Au vacarme assourdissant se conjuguèrent les vrombissements des avions de la compagnie pétrolière Shell Mex dans le ciel du stade. Depuis les hauteurs, les aéronefs déversaient leurs nuages de confettis en décrivant des pirouettes

105. Journal *El Diario*, Montevideo, édition du 19 juillet 1930.

autour de la Tour de l'Hommage¹⁰⁶.



FIGURE 6 – Durant le défilé des délégations, la française ouvre la marche en portant son drapeau avec celui de l'Uruguay. Photographie, détail, Centro de Fotografía de Montevideo, s.d., 0094FMHD.

Une fois le périmètre du terrain parcouru, les délégations se placèrent face à la tribune Olímpica qu'elles saluèrent puis, se retournant, traversèrent le terrain pour s'arrêter devant la tribune d'honneur. Dans les gradins – depuis lesquels Jules Rimet assistait à la cérémonie, accompagné des principaux représentants politiques et sportifs du pays – s'avança le président de l'AUF, M. Raúl Jude. Il s'approcha du micro et entama son discours solennel d'inauguration, retransmis tant bien que mal par les puissants hauts parleurs du stade obstrués par la foule¹⁰⁷ :

« Il [le stade Centenario] est apparu, messieurs, comme le fruit d'un sort miraculeux, comme si une force inéluctable l'eut fait émerger, majestueux, depuis les entrailles mêmes de la terre.

Et il n'y eut en réalité rien d'autre que de la volonté de vaincre, une volonté de surmonter tous les obstacles, que ce soient le scepticisme et la petitesse des uns, le renoncement et les réticences des autres ou encore l'erreur – toujours à l'affût de toute entreprise humaine – et enfin la nature elle-même, impitoyablement hostile, qui semblait déterminée à abattre nos espérances ; comme si elle prétendait revendiquer pour elle seule le droit aux grandes transformations.

106. Journal *El Ideal*, Montevideo, édition du 19 juillet 1930.

107. Journal *El Diario*, Montevideo, édition du 19 juillet 1930.

Et l'artiste Scasso, qui conçut ce bijou. Dès le regroupement harmonieux de l'avalanche de dessins et de plans, il fut immédiatement à la fois ouvrier et auteur ; et il mit l'âme et le cœur à la tâche, et avec ténacité, il triompha !

Et ils furent nombreux à être avec lui dans le processus de gestation : l'Association Uruguayenne, dans son exercice de la souveraineté sportive, fit un suprême effort et lui proportionna tout ce qui était à la hauteur de ses moyens ; le gouvernement national prêta également son concours ainsi que la Municipalité de Montevideo, qui fidèle à sa devise de progrès, et consciente de sa fonction sociale, mis tout en œuvre pour qu'en ce jour d'inauguration du Centenario, la ville ait la forte et claire impression de sa propre grandeur.

Et à la base, la foule anonyme ne baissa jamais les bras, comme si le vol lyrique de l'artiste eut subjugué son esprit, multipliant l'énergie créatrice de ses bras héroïques : et nous la vîmes, jour après jour, enfoncée dans la boue, la tête penchée sur la terre indocile, travaillant sans défaillir, comme si elle accomplissait par là un dessein sacré ; et quand bien même la pluie châtiât ses chairs et le froid engourdissait ses doigts, l'armée de silhouettes, portée par la beauté de son rêve, poursuivait sans faiblir, son combat extraordinaire contre les forces de la nature.

Et il y eut des pertes, car il semblerait que le destin réclame toujours le sacrifice de quelques existences pour assurer l'éternité aux monuments des hommes.

Ayons une pensée pour eux à l'heure de la consécration : à l'architecte qui traça la conception magistrale, et à l'autre, cet héros anonyme, fils du peuple, dont l'entrain triomphal fut prodigieux.

La chimère du stade a cessé d'être une chimère : il est fin prêt pour que les adversaires, en nobles et altiers affrontements faisant étalage – dans la confrontation de leurs aptitudes – de leur supériorité chevaleresque, montre que le vaincu peut toujours être le vainqueur si à la fin de la journée, son front et son cœur restent immaculés.

Sachons honorer le temple que nous avons créé. Témoignage de notre respect et de notre dévote révérence spirituelle envers les fondateurs de la Patrie, il est aussi le symbole assumé de notre foi dans l'avenir de la République et notre attachement aux nobles idéaux de solidarité. Que sa Tour de l'Hommage, reçoive toujours avec fierté et émotion, le drapeau de n'importe quel pays du monde, bien que nous sachions pertinemment qu'elle attend, avec une inquiétude amoureuse, l'arrivé du pavillon oriental pour se draper de fête.

Et la femme de notre peuple, devra, à partir d'aujourd'hui, mettre à contribution toute sa grâce, son charme et son raffinement sentimental au service de ces fécondes cérémonies sportives, car, avec le confort dont elle joui dans les tribunes, elle n'aura pas d'excuses pour refuser la

gloire de son applaudissement aux vainqueurs ni le trésor de ses encouragements aux vaincus, de sorte d'être toujours, pour les uns et pour les autres, le meilleur paladin de la journée.

Messieurs : au nom de la Commission Administratrice du Field Officiel et de l'Association Uruguayenne de Football, je déclare inauguré en cette date le stade Centenario, synthèse harmonieuse de l'idéal créateur et patriotique d'un peuple qui marche le front haut, sur le droit chemin de son élan historique »¹⁰⁸.

Sous les acclamations de la foule enhardie par les accents épiques du discours, la sélection uruguayenne regagna les vestiaires pour se changer, tandis que la péruvienne entra sur le terrain pour commencer l'échauffement. Les onze autres délégations prirent place au pied de la tribune d'honneur le long du terrain pour assister à cette première rencontre de la Celeste. Les supporters massés dans les gradins attendaient ce match avec impatience. Ils s'étaient jusque-là contents – parfois avec enthousiasme – des premières rencontres du tournoi, mais c'était l'Uruguay qu'ils voulaient voir à l'œuvre, pour revivre, de leurs propres yeux cette fois, les joies offertes par la sélection en 1924 et en 1928. Surtout, ils étaient confiants ce jour-là. Le Pérou représentait pour eux un adversaire inoffensif. Arrivée depuis peu dans l'arène du football international, la nation andine ne posait sur le papier aucun réel danger : en deux participations à la Copa América, elle s'était à chaque fois largement inclinée face à la Celeste.

C'est donc avec la confiance propre à l'équipe la plus titrée du continent qu'au coup de sifflet initial, la sélection uruguayenne se lança sur le terrain sous les vivats de la foule. Les premières minutes de jeux se déroulèrent dans le vacarme étourdissant du Centenario, mais rapidement l'enthousiasme général s'estompa. Ce qui ne devait être qu'une promenade de santé – un simple échauffement avant de se mesurer à des rivaux autrement plus sérieux – prenait au gré des minutes des allures inquiétantes. Certes, les Uruguayens gardaient la possession de la balle, mais leur jeu était maladroit, ils étaient imprécis dans leurs contrôles et dans leurs passes et cette approximation touchait également leur placement sur le terrain et leurs courses, lancées à contre temps. Surtout, l'impression qui se dégageait de cette équipe était celle d'une extrême lenteur¹⁰⁹. Il est vrai que les fortes pluies des jours précédents avaient détrempe le terrain de jeu et, malgré les efforts des ingénieurs pour la sécher, sa surface restait fangeuse et les joueurs locaux semblaient s'embourber dans

108. Discours prononcé par le Président de la AUF, Dr. Raúl Jude, le 18 juillet 1930 lors de l'inauguration du Field Officiel avant le match Uruguay-Pérou de la première Coupe du monde de la FIFA, Museo del Fútbol, Montevideo.

109. Journal *El Diario*, Montevideo, édition du 19 juillet 1930.

leur déplacements¹¹⁰. Pourtant, en face, les Péruviens – qui ne jouissaient ni de l’expérience, ni de la technique de la Celeste – se montraient plus légers et surtout, offraient un jeu plus énergique et volontaire que celui de leurs hôtes. Devant ce tableau affligeant, l’euphorie du public s’étiola rapidement et, une fois l’état d’effarement passé, les tribunes se fendirent en copieux sifflets.

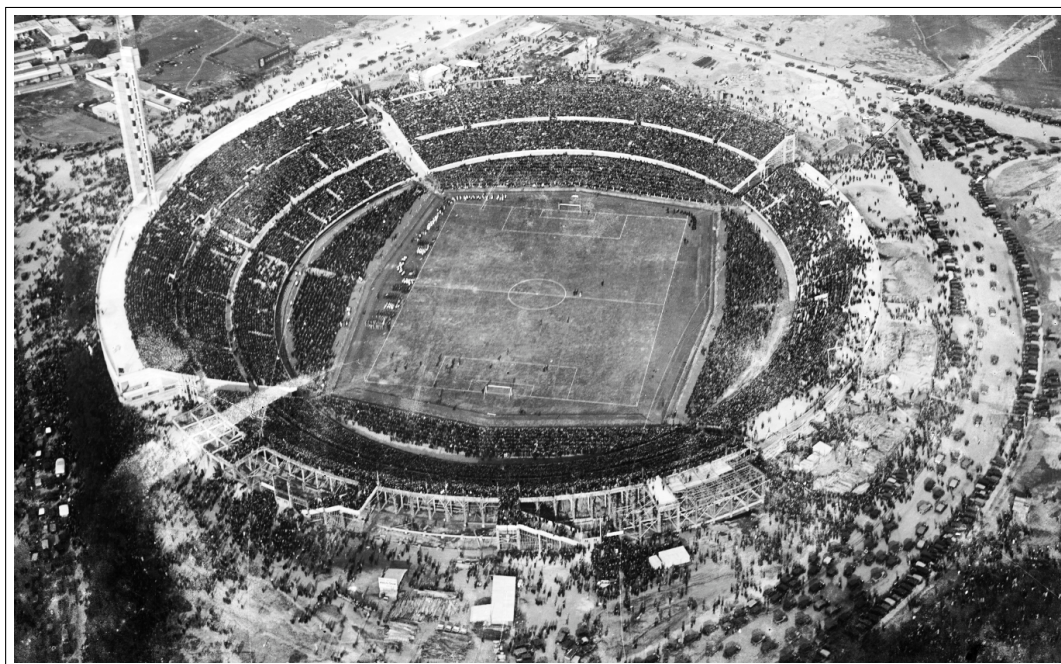


FIGURE 7 – Vue aérienne du stade Centenario au moment de la cérémonie d’ouverture. Au premier plan, le chantier de la tribune Colombes est prit d’assaut par la foule. Photographie, détail, Centro de Fotografía de Montevideo, s.d., 0168FMHE.

Les supporters uruguayens furent envahis par le doute¹¹¹ : cette équipe n’était-elle pas tout simplement trop vieille ? Le comité de sélection s’était obstiné à aligner tous ces cadres dont les noms rimaient avec les épopées olympiques de la Celeste, mais leurs prestations sur le terrain ce jour-là relevaient de la pâle caricature¹¹². Il faut dire que ces moments de gloire remontaient, pour ceux de Paris du moins, à six ans déjà. Les phénomènes d’alors comme José Leandro Andrade, Pedro Cea ou le capitaine José Nasazzi avaient maintenant presque 30 ans. Pire encore, les avants Santos Urdinarán et Héctor

110. « hace apenas cuatro días hubiera sido un dislate hacer jugar en ese field, pues la tierra estaba demasiado blanda [. . .]. Todavía hoy no estaba el terreno en condiciones perfectas ; hallábase un poco flojo, como podía comprobarse en el mayor esfuerzo que necesitaban los jugadores para el arranque » AUF (sous le patronage de), *Olimpiada*, article : « El goal estaba en suspenso de los botines de los cinco forwards », Montevideo, 1930, (s/n° de p.).

111. « El público abría ojos de sorpresa ; flotaba asombro en la cancha ». *Ibidem*.

112. Journal *El Diario*, Montevideo, édition du 19 juillet 1930.

Scarone, les avaient, eux, déjà fêtés. Les deux équipes se quittèrent à la mi-temps sur un score vierge. L'inquiétude s'était emparée du public. Depuis les tribunes, il prenait péniblement conscience que tout cet effort, toutes ces dépenses engagées pour fêter le Centenaire, n'étaient pas à l'abri de se solder par un échec retentissant. À la reprise, les supporteurs troquèrent les sifflets par une profusion d'encouragements et, peut-être porté par ce nouvel élan et profitant d'un rebond accordé par le gardien péruvien, le « Manco » Castro poussa la balle au fond des filets dans ce qui fut le seul but de la rencontre¹¹³. Le stade explosa de jubilation¹¹⁴. Malgré la forme inquiétante que montra la sélection nationale sur le terrain ce jour-là, la fête était sauvée : l'Uruguay se lançait dans la course au titre par une victoire, qui plus est acquise le jour de son Centenaire.

Après la grand-messe footballistique de l'après-midi, le rituel politique prit le relais des commémorations patriotiques. À 18h, en souvenir du serment de l'Assemblée constituante de 1830, le Parlement uruguayen se réunit pour un acte symbolique, dans la masse marbrée – évoquant le Parthénon Athénien – du nouveau Palacio Legislativo¹¹⁵. Députés et sénateurs prirent tour à tour la parole lors de discours grandiloquents à la gloire de la nation. Parmi les orateurs qui se succédèrent, plusieurs s'évertuèrent à faire remonter les origines et l'inspiration de leur jeune démocratie triomphante au feu sacré républicain allumé par la France en 1789¹¹⁶. Une fois l'acte politique clôturé, c'est dans les rues de la ville que les commémorations du centenaire trouvèrent leur prolongement. Oubliant la température, les Montévidéens sortirent profiter des concerts organisés sur différentes places de la ville et surtout admirer les illuminations nocturnes dont s'était parée la capitale. Depuis les hauteurs du Cerro, de puissants projecteurs formaient au-dessus de la capitale une coupole de lumière visible à des kilomètres à la ronde. Dans les rues et les avenues, les éclairages mis en place par les Usines Électriques de Montevideo¹¹⁷, rehaussaient par des savants jeux de clair-obscur les traits architecturaux les plus majestueux, ainsi que les installations spécialement érigées pour l'occasion comme ce petit pavillon au faste néo-classique placé derrière la statue équestre d'Artigas (fig. 8). Jusqu'aux heures reculées de la nuit, des caravanes d'automobiles vinrent apprécier le spectacle lumineux de ces avenues étince-

113. AUF (sous le patronage de), *Olimpiada*, article : « El goal estaba en suspenso. . . *op.cit.* »

114. « El Estadio enorme se llenó de júbilo hecho grito ». *Ibidem.*

115. Lettre du Ministre de France en Uruguay, signée M. Velten, adressée à son Excellence Monsieur Briand, Ministre des Affaires Étrangères, datée de 22 juillet 1930, Montevideo. Centre des Archives diplomatiques de Nantes, fonds Uruguay, Direction des Affaires Politiques et Commerciales, boîte n°145.

116. Journal *El Diario*, Montevideo, édition du 19 juillet 1930.

117. Journal *El Plata*, Montevideo, édition du 9 juin 1930.

lantes, rajoutant ainsi les éclats de leurs phares à ce « spectacle féerique »¹¹⁸.



FIGURE 8 – Monument éphémère célébrant le centenaire de la nation uruguayenne construit derrière la statue de José Gervasio Artigas et illuminations nocturnes de la Plaza Independencia. Photographie, détail, Centro de Fotografía de Montevideo, s.d., 0168FMHD.

118. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 19 juillet 1930. Pour certains, la chose relevait plutôt du kitsch le plus ridicule et embarrassant. Journal *La Tribuna Popular*, Montevideo, édition du 8 juillet 1930.

Montevideo, le mercredi 30 juillet 1930

Après presque trois semaines de compétition, le Tournoi du Centenaire touchait à sa fin. Depuis l'inauguration en grande pompe du Centenario, tous les matchs du championnat s'étaient déroulés sur la pelouse de sa titanique enceinte. Comme la rencontre Uruguay-Pérou l'avait démontré, loin d'être délirant dans ses proportions, le projet de l'architecte J. Scasso s'était même révélé bien exigü à l'heure d'accueillir les masses désireuses d'assister au grand événement patriotique. La construction des anneaux supérieurs des tribunes Nord, Sud et Ouest, laissés en suspens par manque de temps et de moyens, fit cruellement défaut. Aussi, lors des rencontres suivantes, les plus prévoyants n'hésitèrent pas à faire tous les sacrifices pour s'assurer une place. Devant les points de vente officiels ouvrant à 8h30, de longues queues de supporters se formaient dès 4h du matin¹¹⁹ et, une fois le billet en poche, la plupart d'entre eux accouraient au stade plusieurs heures avant le coup d'envoi, quitte à renoncer au déjeuner ou avaler un en-cas à même le béton des tribunes. Si l'obtention d'un ticket relevait de l'exploit¹²⁰, ce dernier ne garantissait malheureusement pas toujours l'accès au site. Profitant de la frénésie suscitée par le Mondial, des faussaires, notamment sur la rive voisine du Rio de la Plata, écoulaient de nombreux billets contrefaits aux supporters les plus ingénus. Face à cette situation, les contrôles à l'entrée du Centenario n'en étaient que plus longs et rigoureux.



FIGURE 9 – Spectateurs arrivés en avance pour la demi-finale Argentine-États-Unis dégustant un repas sur le pouce à base d'empanadas. Photographie, détail, magazine *Mundo Uruguayo*, Montevideo, édition du 31 juillet 1930.

119. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 31 juillet 1930.

120. *Ibidem*.

Ces vérifications accrues aux accès venaient compléter les dispositifs de sécurité que les autorités – publiques et footballistiques – prirent soin de renforcer afin d'éviter que les débordements du 18 juillet ne se répétassent. Ainsi, aux abords du stade, un déploiement des forces de l'ordre plus conséquent devait protéger l'édifice des poussées de la foule et contrecarrer toute tentative d'effraction. De même, la présence policière fut accrue à l'intérieur du stade pour prévenir tout dérapage de la masse de spectateurs. Au-delà de cette présence dissuasive et pour pallier l'inefficacité du fossé périmétral¹²¹ qui devait séparer les gradins du terrain, celui-ci fut lui-même entouré d'un grand grillage pour le mettre à l'abri des invasions, fussent-elles bénignes et motivées par l'euphorie collective. Ces mesures furent d'autant plus nécessaires que l'avancée dans la compétition confirmait les prédictions initiales sur les chances des deux grands favoris du tournoi – l'Argentine et l'Uruguay – de se rencontrer lors d'un dénouement sous le signe d'une rivalité sportive au lourd passif.

Quelques jours avant le début du tournoi, alors que l'Albiceleste traversait le Rio de la Plata pour prendre ses quartiers dans la ville, les journalistes locaux saluaient pleins d'affection l'arrivée de « leurs meilleurs rivaux », de leurs « frères » argentins, et contemplaient déjà l'idée que, « comme dans cent tournois », ces deux voisins du Cône Sud « aux drapeaux couleurs de ciel », s'affronteraient lors d'une probable finale qui offrirait, à n'en pas douter, un spectacle riche en émotions¹²². Mais ces effusions de cordialité et de bienveillance entre ces deux peuples si proches cachaient mal la tension palpable engendrée par leur rivalité sportive et par la perspective de cette finale si probable. Avant le match France-Argentine, la délégation de cette dernière n'avait-elle pas spécialement déposé un recours auprès du comité d'organisation pour s'assurer que l'arbitre de la rencontre ne soit pas uruguayen¹²³ ? Et la fin de ce même match n'avait-elle pas été marquée par les échanges d'invectives, puis de pierres, entre les spectateurs originaires du Rio de la Plata ? En tout état de cause, l'éventualité d'un dénouement entre les deux pays était d'autant plus vraisemblable que les Sud-américains paraissaient, au vu de leurs résultats sportifs sur le dernier lustre, surclasser amplement le reste des compétiteurs.

121. Journal *El Diario*, Montevideo, édition du 19 juillet 1930.

122. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 8 juillet 1930. Les perspectives de cette finale étaient si certaines que quelques journaux se posaient la question, dès l'entame de la compétition, de qui serait l'individu le plus indiqué pour arbitrer cette finale Argentine-Uruguay. Journal *El Diario*, Montevideo, édition du 19 juillet 1930.

123. « Actas del Comité organizador del 1^{er} Campeonato Mundial de Fútbol. Acta n°7 », 13 juillet 1930, Actas Campeonato Mundial. Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

De fait, le football *platense* avait survolé les deux dernières éditions du tournoi olympique de football en 1924 et 1928. À Amsterdam, les deux voisins s'étaient même retrouvés en finale pour une affiche dont ils avaient l'habitude, délocalisée cette fois sous d'autres horizons. La supériorité footballistique de l'Uruguay et de l'Argentine était telle qu'une partie de la presse européenne n'avait pas hésité à avancer cet argument pour justifier l'absentéisme du Vieux Continent¹²⁴. À quoi bon se donner la peine de traverser mers et océans sans la plus infime perspective de victoire ? D'autres, plus fair-play, avaient entrepris le voyage, mais ne se voilaient pas la face pour autant, à l'instar du chef de la délégation française, M. Caudron qui, interrogé sur les chances de victoire tricolore à son arrivée à Montevideo, affirma réaliste que le vainqueur serait *rioplatense*¹²⁵.

L'ascendant technique et tactique des deux sélections sur le terrain se manifesta de manière ostensible lors des deux demi-finales disputées les 26 et 27 juillet 1930. Après s'être imposés au classement dans leurs groupes respectifs, l'Argentine et l'Uruguay avaient rencontré respectivement les États-Unis et la Yougoslavie dans le dernier carré de la compétition. Malgré les qualités footballistiques avérées de la sélection balkanique et l'excellente forme athlétique de l'étasunienne, les deux formations furent éliminées de la course au titre sur les scores sans appel de 6 but à 1 dans les deux cas. Face à ces résultats catégoriques, les journalistes locaux trouvèrent l'inspiration pour pérorer une fois de plus sur la manifeste supériorité régionale.

« Personne dans le monde entier ne doute que dans les démocratiques Nations de la jeune Amérique, baignées par les eaux du large Rio de la Plata, se joue le meilleur football de la planète. [...] Le tirage au sort avait désigné les différents adversaires qui tenteraient de frustrer les prétentions finalistes de ces deux pays, mais ces adversaires tombèrent fièrement les uns après les autres en admettant que, dans l'arène du grandiose Centenario, la victoire était revenue aux plus grands, aux plus experts, aux plus doués ». ¹²⁶

Ainsi, comme deux ans auparavant à Amsterdam, le titre de champion du monde allait se jouer entre les hommes de la Celeste menés par leur capitaine historique José Nasazzi et ceux de l'Albiceleste dirigés cette fois par Manuel

124. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 30 avril 1930.

125. Journal *La Tribuna Popular*, Montevideo, édition du 6 juillet 1930.

126. « Nadie duda en el Universo entero que en las democráticas naciones de América joven, bañadas por el anchuroso Plata, se juega el mejor football. [...] El sorteo eligió los antagonistas que debería oponerse a sus pretensiones de finalistas y gallardamente, los rivales cayeron reconociendo que en la arena del grandioso Stadium Centenario, habían ganado los más grandes, los más expertos, los más capaces ». Journal *El Día*, Montevideo, édition du 30 juillet 1930.

Ferreira. Dans la capitale hollandaise, après un premier match nul, la victoire était finalement revenue aux Uruguayens. La presse argentine avait mis cette défaite particulièrement serrée sur le compte de la malchance et, sûre de la supériorité de sa sélection, l'opinion argentine s'était arrogée – faute de lauriers – le titre de « championne morale » de la compétition. Cette idée d'un podium faussé fut renforcée dans l'imaginaire argentin quelques mois plus tard lorsque l'Albiceleste remporta la 12^e édition du championnat sud-américain de football en battant notamment l'Uruguay lors de son dernier match.

L'affiche de la finale en ce 30 juillet 1930 était donc particulièrement riche d'enjeux. D'un côté, l'Uruguay désirait ardemment remporter ce tournoi qu'il s'était donné la peine d'organiser et ainsi couronner de succès le choix ambitieux mais risqué qu'il avait fait de célébrer ses festivités patriotiques balle au pied. De l'autre, l'Argentine cherchait sa revanche pour conquérir le titre de championne du monde que lui avait raflé de si peu sa petite sœur rivale deux ans plus tôt. Malgré les appels de bon aloi à la fraternité entre ces deux peuples si proches, les tensions n'en restaient pas moins palpables de part et d'autre du fleuve. En Argentine, de grands rassemblements, aux cris de « *Argentina, sí* », « *Uruguay, no* »¹²⁷, galvanisaient les cortèges de supporters qui n'hésitèrent pas à s'embarquer massivement vers Montevideo pour assister à la rencontre. Pour des raisons relevant de l'évidence géographique, ces deux pays étaient ceux qui avaient attiré tout au long du tournoi le public le plus nombreux¹²⁸. Leurs retrouvailles en finale induisaient donc pour les autorités le risque de voir le Centenario pris sous une déferlante, ce qui finit de les conforter dans leurs efforts pour sécuriser l'enceinte et ce qui les poussa même à revoir à la baisse le nombre de places mises en vente. C'est donc aiguillés par le large dispositif des forces de l'ordre, et après avoir été consciencieusement fouillés à la recherche de tout objet présentant un danger, que les milliers de supporters locaux prirent place dans les tribunes. Les portes du stade furent ouvertes dès le matin. À 13h, deux heures et demie avant le coup d'envoi, plus une âme n'entrait dans l'enceinte¹²⁹ à l'exception des secteurs Sud de la tribune Olímpica – alloués à l'*hinchada* argentine – qui restèrent quelque peu clairsemés. Bien que les 10 000 places qui leur avaient été octroyées dussent se révéler bien maigres pour loger les plus de 30 000 Argentins qui s'embarquèrent pour la rive voisine, la météo capricieuse de l'hiver austral en décida autrement. En effet, une dizaine de navires affrétés pour transporter des cohortes de partisans

127. LANGENUS, John, *En sifflant par le monde : souvenirs et impressions de voyages d'un arbitre de football*, Snoeck-Ducaju et Fils, Liège, 1943, p.207.

128. Distantes de 200 kilomètres, les villes de Buenos Aires et Montevideo étaient reliées par les fameux 'Vapores de la carrera' qui effectuaient le trajet fluvial en un peu plus de six heures.

129. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 31 juillet 1930.

de l'Albiceleste furent contraints de stopper leur traversée et de jeter l'ancre à mi-chemin à cause de l'épaisse brume qui s'était levée dans l'estuaire et de la faible visibilité en résultant¹³⁰. Ne pouvant reprendre leur route pour arriver à temps dans le port de Montevideo, ces spectateurs malheureux tentèrent de suivre tant bien que mal les événements sur les ondes hertziennes depuis leurs navires respectifs¹³¹.

À mesure que l'heure du coup d'envoi approchait, l'ambiance dans le stade devenait électrique. Ni la fanfare municipale meublant le temps d'attente ni les acrobaties réalisées par un avion dans le ciel du stade¹³² ne pouvaient véritablement distraire l'attention de l'enjeu de la partie. La tension entre les deux équipes était palpable. La sélection argentine, plus jeune, avait eu le temps de mûrir depuis sa déconvenue aux Pays-Bas ; l'uruguayenne, elle, avait pris encore un peu d'âge malgré l'incorporation de quelques nouveaux éléments. Était-ce la fougue et l'agilité des uns qui l'emporterait ce jour-là ou l'expérience et le réalisme des autres ? Après le traditionnel échange de fanions et malgré le respect mutuel que se portaient les sportifs, la cordialité s'évapore rapidement devant l'ampleur des enjeux. Quoi qu'il advienne à l'issue de la rencontre, une des deux équipes allait être sacrée championne du monde et dans tous les cas de figure la défaite serait dramatique pour le perdant. Aussi, chaque équipe chercha à maximiser ses chances de victoire. L'Albiceleste prétendit ainsi disputer la rencontre avec son ballon qui, tel que cela se faisait alors en Argentine, était légèrement plus petit que la moyenne¹³³. En face, les Uruguayens refusèrent catégoriquement la demande : de tout temps, les rencontres de football s'étaient disputées avec le ballon de l'hôte et il n'y avait pas de raisons de déroger à la règle ce jour-là. Pour les départager, la responsabilité revenait à la triade d'hommes en noir dirigée par l'arbitre belge John Langenus, qui avait d'ailleurs déjà hérité de cette lourde tâche deux ans plus tôt dans la capitale hollandaise. Face à l'intransigeance des capitaines et à l'absence de régulations précises de la FIFA sur ce point, le Belge coupa la poire en deux et décida que la première mi-temps se jouerait avec le ballon argentin et la deuxième avec le « t-shape ball » favorisé par les Uruguayens.

Après ces tergiversations, le match put enfin commencer pour le plus grand plaisir du public qui attendait dans le stade depuis des heures. En plusieurs points des gradins et sur le toit des cabines de presse de la tribune América, des caméras de cinéma furent installées pour immortaliser le dénoue-

130. LANGENUS, John, *En sifflant...* *op.cit.* p.210.

131. *Ibidem*, p.211.

132. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 31 juillet 1930.

133. De fait, plusieurs équipes professionnelles anglaises en tournée dans le Cône Sud au début du XX^e siècle s'étaient plaintes de s'être vues contraintes de jouer au football avec des ballons pour enfants.

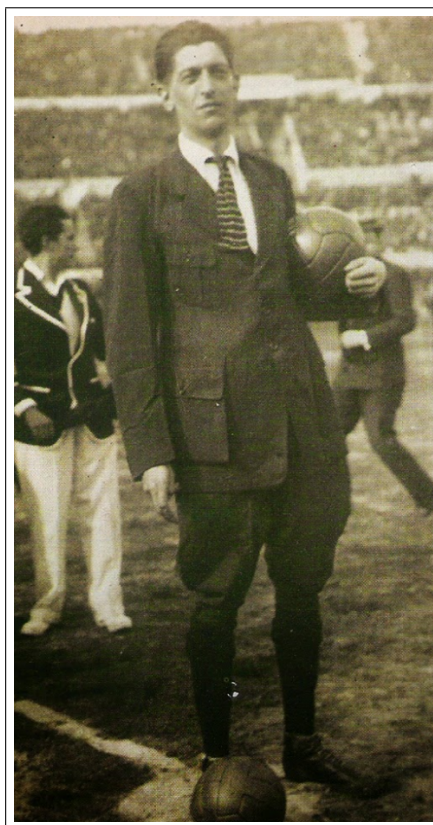


FIGURE 10 – John Langenus sur le point d’engagement avec le ballon argentin à la main et le ballon uruguayen au pied, Photographie, détail, s/ref. juillet 1930.

ment du championnat. Bien que les deux équipes aux prises fussent de valeur comparable, les premiers instants de la partie furent dominés par la Celeste qui prit l’ascendant sur son adversaire en lançant une série d’attaques fulgurantes. Sous l’effet de cette pression, l’Uruguayen Pablo Dorado finit par ouvrir le score à la 12^e minute, entraînant l’éruption du Centenario qui – entre les cris de « goal » ou d’« Uruguay » du public, l’échange d’accolades, les jets de chapeaux et l’agitation frénétique de petits drapeaux – fut « secoué comme par un séisme »¹³⁴. Mais la joie des hôtes fut de courte durée : comme subitement réveillés par le but uruguayen, les Argentins se transformèrent pour monter à l’attaque. Leur jeu s’accéléra en passes rapides d’une précision millimétrique, qui ne laissèrent d’autre choix à leur adversaire que de courir désespérément derrière le ballon. Après cette phase de domination, les Argentins finirent par égaliser sur un tir de Peucelle ; puis le jeu se stabilisa entre les deux formations dans un reste de première mi-temps particulièrement équilibré. Peu avant la pause, l’Albiceleste prit l’avantage grâce à Guillermo Stábile – le meilleur buteur du tournoi – qui trouva là pour la huitième et dernière fois le chemin des

134. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 31 juillet 1930.

filets. Malgré les vives protestations du capitaine uruguayen qui réclamait une situation de hors-jeu¹³⁵, le but fut validé – après consultation de son assistant de touche – par l’arbitre belge. Les deux équipes se quittèrent à la mi-temps sur ce score favorable à l’Albiceleste. Dans les tribunes, le public local – « qui avait atteint le paroxysme de la tension nerveuse »¹³⁶ – piétina d’impatience durant le long quart d’heure de pause. Malgré la situation, il tentait de se rassurer : il restait encore 45 minutes de jeu pour retourner l’issue de la partie et cette équipe s’était déjà montrée digne de confiance par le passé. À la reprise, les Uruguayens se montrèrent plus énergiques sur le terrain que leurs adversaires. Ces derniers, mis en confiance par leur avantage, semblaient s’être refroidis durant la pause. En face, les joueurs aux maillots bleu ciel, portés par les acclamations de leur public et entraînés dans les avancées du *center-half* et « homme du match » Lorenzo Fernández¹³⁷, semblaient avoir repris conscience de tout l’enjeu de la rencontre : l’apothéose nationale de tout un peuple était entre leurs pieds.

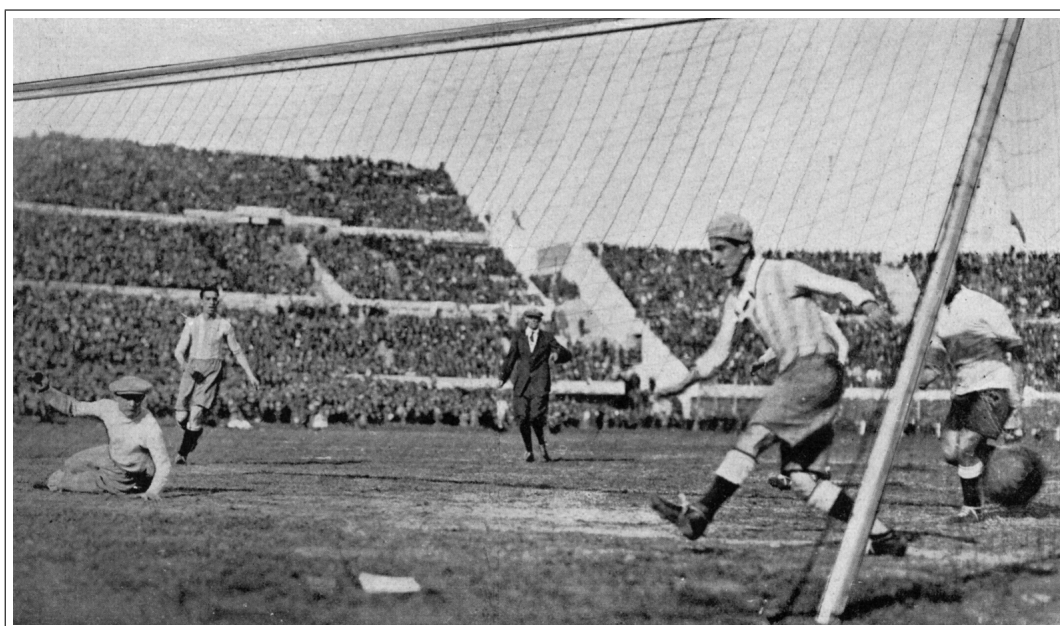


FIGURE 11 – Botasso, au sol, assiste impuissant au premier but uruguayen. Au centre, John Langenus suit attentivement la rencontre. Photographie, détail, Archivo Carusso, item n°42791, Montevideo, 30 juillet 1930.

Peu avant le quart d’heure de jeu, les efforts locaux portèrent leurs fruits : concrétisant une habile combinaison entre les *forwards* uruguayens, le « Vasquito » Pedro Cea marqua le but de l’égalisation et de l’apaisement

135. *Ibidem.*

136. *Ibidem.*

137. *Ibidem.*

pour les nerfs du public. Portée par ce succès, la Celeste mit son adversaire dans les cordes et, sur une avancée en bloc de l'équipe, ce fut au tour de Santos Iriarte de donner l'avantage à l'Uruguay par une puissante frappe en lucarne depuis les vingt mètres qui transperça les mains de Juan Botasso, le gardien argentin¹³⁸. Menée au score, la sélection argentine se lança corps et âme, dans les instants suivants, à la recherche de la précieuse égalisation. Malgré des assauts en profondeur et des actions qui finirent, pour l'une d'elles au moins, sur le poteau de Ballesteros, l'Albiceleste ne trouva pas le chemin des filets. Et, alors qu'elle s'épuisait dans ses derniers efforts, sa sœur rivale reprit le dessus durant un dernier quart d'heure de jeu mis sous le signe de sa domination absolue¹³⁹. À moins d'une minute de la fin du match, profitant d'un relâchement de la défense argentine, sur un centre court, le « Manco » Castro assena, d'une tête croisée, le coup de grâce qui se logea au fond des cages de Botasso malgré son plongeon spectaculaire immortalisé par la nuée de caméras placées derrière les buts.

À l'heure et demie de jeu, l'arbitre siffla la fin de la rencontre achevée sur une victoire « logique et méritée »¹⁴⁰ des hôtes. Le stade explosa dans une euphorie généralisée : « c'était-là la libération de toute l'émotion accumulée depuis que Montevideo avait été désignée hôte du 1^{er} Championnat Mondial de Football lors du Congrès de Barcelone – mettant ainsi à l'épreuve les qualités démontrées par la sélection à Colombes et Amsterdam –, une émotion qui fut ravivée avec la dispute des premiers matchs du tournoi » et qui était arrivée « cet après-midi-là, à son paroxysme »¹⁴¹. Sur le terrain, des joueurs uruguayens exténués s'effondrèrent¹⁴² ; d'autres, transcendés par la jouissance du moment, traversaient la pelouse en petits bonds enfantins pour aller saluer les supporters de part et d'autre du stade et se fondre en accolades avec leurs coéquipiers. Oubliant leur rôle, nombre de journalistes et de personnels techniques présents sur les bords du terrain n'hésitèrent pas à se joindre aux athlètes dans leurs courses désordonnées et parfois même à les prendre sur leurs épaules pour féliciter ces héros nationaux. Après ces premiers moments de joie débridée, les deux équipes se retrouvèrent côte-à-côte face à la tribune Olímpica pour la matérialisation symbolique du podium. Sur le mât de l'angle gauche de la tribune furent hissés les drapeaux de la Yougoslavie et des États-

138. *Ibidem*.

139. *Ibidem*.

140. *Ibidem*.

141. « Era el desborde de la emoción contenida desde que el Congreso de Barcelona designó a Montevideo sede del 1^{er} campeonato Mundial de Football, poniendo a prueba la calidad de los valores consagrados en Colombes y en Amsterdam; que se avivó con la realización de las primeras jornadas del torneo; y que llegó a su grado máximo »
Ibidem.

142. *Ibidem*.

Unis arrivés ex-aequo à la troisième place¹⁴³. Sur l'angle droit, surplombant le secteur des gradins occupés par les supporters argentins qui s'étaient vidés de leur public avant même la fin du match, fut monté le drapeau de l'Argentine. Ce furent ensuite les hymnes de l'Uruguay entonnés par la Banda Municipal et repris par le public, puis de l'Argentine qui résonnèrent dans l'antre du Centenario¹⁴⁴. Enfin, l'assemblée de plusieurs dizaines de milliers de personnes se tut et fixa son regard sur le sommet de la Tour de l'Hommage pour assister au point d'orgue de la cérémonie :

« La toile bleue et blanche glissa repliée dans sa ficelle jusqu'au sommet de la hampe. Un instant plus tard, le son aigu d'un clairon brisa le silence pour signifier la consécration de la magnifique conquête. Et, comme par magie, le grand drapeau national jusqu'alors plaqué contre le mat, se déploya lentement pour prendre son envol et faire flotter avec douceur ses bandes bicolores dans une brise légère. Ce fut un moment d'émotion inénarrable, les prunelles se mouillèrent et les cœurs frissonnèrent ; puis un fracas assourdissant d'applaudissements se prolongea durant de longues minutes »¹⁴⁵.

Les couleurs de ce pavillon flottant dans le ciel marquaient la consécration de tout un pays. L'Uruguay avait relevé avec succès le défi qu'il s'était donné pour son Centenaire. Le peuple entassé dans les tribunes savourait ce moment et se félicitait dans un long applaudissement général. Pendant ce temps, Jules Rimet appela à ses côtés le capitaine de l'équipe victorieuse pour lui remettre la coupe tandis que le président du Comité exécutif du championnat remettait les médailles d'or et d'argent au reste des athlètes. Pour saluer la présence du président de la FIFA et rendre un dernier hommage à cette nation si chère à l'Uruguay, la fanfare municipale entonna la Marseillaise. Puis, lentement, le public local – le visage transfiguré par la joie et l'émotion du moment¹⁴⁶ – commença, à l'ombre de l'imposante Tour de l'Hommage, à quitter l'enceinte sous les couleurs du pavillon national qui continuait de flotter fièrement dans

143. Il n'y eut pas de match pour la troisième place.

144. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 31 juillet 1930.

145. « Junto al hasta había corrido hacia arriba plegada en su cordón, el paño blanco y celeste. Un minuto después quebró el silencio una nota aguda de clarín que fue en el momento consagración del magnífico triunfo. Y como obedeciendo a un conjuro, la grán bandera nacional que se mantenía ceñida al mástil, se fue extendiendo lentamente hasta que desplegada al aire, flameó con suavidad sus listas bicolores, movida por la leve brisa. Fue un segundo de emoción inenarrable, Frunciéronse los entrecejos, y se encogieron los corazones. Luego, el estruendo del unánime aplauso ensordecedor, que se mantuvo durante varios minutos ». *Ibidem*.

146. Institut National de l'Audiovisuel, item 244017 (ID notice CPB97103101) émission « La fièvre du Sport », Chaîne 2, Collection « Le siècle des Hommes », diffusée le 27.07.1997.



FIGURE 12 – Vue de la tribune Olímpica et de la Tour de l’Hommage au moment de la montée du drapeau uruguayen. Sur le terrain, des photographes, avec des trépieds pour certains, immortalisent le moment historique. En bas à droite de l’image, on devine les secteurs de la tribune désertées par le public argentin. Photographie, détail, Centro de Fotografía de Montevideo, s.d., 0137FMHD.

le ciel de la capitale et dont la silhouette de son Soleil de Mai, semblait bénir de son sourire la jeune République. Une fois le stade vidé et replongé dans la « majestueuse solitude de sa grandeur »¹⁴⁷, la foule montévidéenne se donna alors rendez-vous sur les principaux axes de la capitale pour fêter la victoire. Le gouvernement ayant décrété un jour férié pour le lendemain, les célébrations purent se prolonger toute la nuit. De la sortie du stade jusqu’au petit matin, la foule en délire sillonna la capitale sous les illuminations du Centenaire. À pied ou en auto, elle agitait d’imposants drapeaux et, entre les coups de klaxon, « reprenait le cri de « U-ru-guay » ou le chantait avec amour »¹⁴⁸. Pour saluer le sacre, tous les bateaux à l’ancre dans le port firent sonner leurs puissantes sirènes dont les hululements prolongés résonnèrent dans le ciel de la capitale. Pour John Langenus, témoin de cette nuit de liesse collective, « aucun footballeur européen n’a[-vait] jamais vu un spectacle pareil à celui de Montevideo célébrant la victoire. [...] Une victoire de football était devenue la victoire de tout un peuple. Le sport avait accompli un miracle : aucun

147. AUF (sous le patronage de), *Olimpiada*, article : « La emoción final mientras asciende el mástil de honor la bandera de la patria », Montevideo, 1930, (s/n° de p.).

148. LANGENUS, John, *En sifflant... op.cit.* p. 211.

habitant de cette ville ou de ce pays n'était indifférent à la victoire remportée sur un terrain de football »¹⁴⁹. Ce n'est qu'à l'aube, alors que les paquebots retardés par la brume débarquaient enfin les milliers de supporters argentins qui « glissèrent comme des ombres honteuses » le long des échelles¹⁵⁰, que la capitale, grisée par le goût du triomphe, s'assoupit enfin.

149. *Ibidem.*

150. *Ibidem.*

Première partie

LES DÉBUTS DU FOOTBALL EN
URUGUAY

La naissance du football uruguayen

En naissant sur le sol uruguayen en 1930, la Coupe du monde de la FIFA n'arrivait pas sur une terre vierge de football, loin de là. Elle voyait le jour dans un territoire où le ballon rond, au regard d'autres contextes nationaux, s'était précocement implanté et où il avait pu s'enraciner et se consolider à travers plus de cinquante ans de pratique. L'organisation du tournoi de Montevideo et son succès furent en grande partie tributaires de ces fondations solides qui fournirent à la compétition un cadre général favorable à sa réalisation et lui permirent de s'appuyer sur un appareil institutionnel rompu à la gestion du football.

En 1924 et en 1928, lors des grandes épopées victorieuses de la Celeste aux Jeux olympiques de Paris et d'Amsterdam, les principaux journaux de la jeune République Orientale de l'Uruguay avaient entrepris d'accroître la longueur de leurs pages sportives pour satisfaire l'appétit d'un public toujours plus friand de lectures sur le sport roi. Outre les commentaires détaillés des matchs disputés, les prévisions pour les rencontres à venir et les réflexions sur l'état général de l'équipe et des joueurs, ces numéros spéciaux, rubriques et suppléments, incluaient également des articles rétrospectifs portant sur l'histoire du football national. Ces derniers avaient pour objet de faire découvrir au plus grand nombre les origines de cette passion séculaire qui – par l'entremise des lauriers olympiques – venait de décupler la renommée mondiale du pays. De même, avant et pendant le déroulement de la Coupe du monde de 1930, ce type de chroniques historiques fit un retour foisonnant dans la presse locale¹. Le format restait le plus souvent le même : celui de la retranscription d'un entretien réalisé auprès de l'un des vétérans encore en vie du football national – un de ces grands noms² qui avaient vécu et marqué cette époque

1. L'édition du magazine *Mundo Uruguayo* de 17 juillet 1930 par exemple, consacrait 12 pages à l'évocation de ce passé footballistique national.

2. « de nombreuses personnes aussi modestes qu'altruistes qui, tels des héros silencieux, gardent en leur for intérieur la gloire intime liée à la tâche accomplie [car] seul suffit à leur honorable conscience l'éloge tacite de savoir qu'ils ont apporté leur pierre à

reculée où le ballon rond en était à ses premiers balbutiements sur le littoral *platense*. De ces divers témoignages venus des temps lointains et brumeux que les frères Magariños Pittaluga baptisèrent quelques années plus tard l'âge du « football héroïque »³, une image revient constamment. C'est celle de grands gaillards venus par-delà les mers, se livrant – loin de la ville et de ses regards aux balcons – à une activité tout à fait ésotérique consistant à donner de grands coups de pied dans une sorte de balle de cuir, habillés dans le plus étrange accoutrement : chemise à rayures, pantalon court et casquette vissée sur le front. C'étaient les Anglais, les « Anglais fous »⁴.

1.1 Le football, un sport anglais

La forte impulsion qu'a connue l'histoire du sport dans le milieu académique anglo-saxon durant les années 1960 et 1970 a permis d'avancer les premières tentatives de théorisation de cet objet longtemps resté marginal pour les sciences sociales. La publication en 1978 de l'ouvrage d'Allen Guttmann, *From Ritual to Record : the Nature of Modern Sport*⁵, marque en ce sens un tournant en proposant une distinction entre ce que l'auteur décrit comme les sports anciens et « le sport moderne »⁶. Bien que la pertinence des critères choisis soit discutable et que, comme le signale Sébastien Darbon, la terminologie employée soit elle-même sujette à caution⁷, les travaux de Gutt-

l'édifice qui vient d'être définitivement consacré » / « muchas personas modestas y altruistas que a semejanza de los héroes silenciosos guardan muy en su interior la gloria íntima de su obra y no salen a la notoriedad a recibir la consagración de las multitudes porque esta en ellos el que baste a su conciencia honrada el halago inefable de haber contribuido con su grano de arena al levantamiento de esa gran obra que acaba de consagrarse definitivamente », magazine *Mundo Uruguayo*, Montevideo, édition du jeudi 19 juin 1924.

3. En 1942, Juan Antonio et Mateo Magariños Pittaluga – eux-mêmes joueurs de football au début du XX^e siècle – compilèrent une série d'articles publiés dans la presse locale sur les débuts du ballon rond en Uruguay, sous le titre évocateur de *Del Fútbol Heroico*. MAGARIÑOS PITTALUGA, Juan Antonio et Mateo, *Del Fútbol Heroico*, Talleres Gráficos de A. Ruíz, Buenos Aires, 1942.
4. « Los ingleses locos ». Voir notamment la description très romancée qu'en font les frères Magariños Pittaluga : *ibidem*, p.41-45.
5. GUTTMANN Allen, *From Ritual to Record : the Nature of Modern Sport*, Columbia University Press, New York, 1978.
6. Selon Guttmann, sept critères propres aux sports modernes les distinguent des sports anciens. Il s'agit du sécularisme, de l'égalité, de la spécialisation, de la rationalisation, de la bureaucratie, de la quantification et de la quête de record.
7. DARBON Sébastien, *Diffusion des sports et impérialisme anglo-saxon : de l'histoire événementielle à l'anthropologie*, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, Paris,

mann ont tout de même le mérite de mettre en évidence les ruptures majeures qui séparent les sports pratiqués sous leur forme actuelle des activités athlétiques et divers jeux de l'aire prémoderne. Comme l'ont notamment démontré Norbert Elias et Eric Dunning quelques années plus tard dans leur *Quest for excitement. Sport and Leisure in the Civilizing Process*, ce que nous entendons aujourd'hui par « sport » a vraisemblablement été inventé dans l'Angleterre du XVIII^e siècle. Selon les deux sociologues, l'apparition puis la prolifération de ces activités physiques régulées, codifiées et institutionnalisées sont directement à mettre en relation avec le contexte politique et social britannique marqué par le sceau du parlementarisme et de l'industrialisation⁸. Si les sports modernes, au nombre desquels se trouve le football, sont nés en Angleterre, leur diffusion à travers le monde est quant à elle tributaire du développement – parcourant la quasi-totalité du XIX^e siècle – de l'Empire colonial britannique. Les dynamiques de développement du sport en Uruguay sont à comprendre en ce sens et s'inscrivent parfaitement dans le processus d'essaimage culturel décrit par Richard Holt dans *Sports and the British*⁹ et analysé par Darbon dans sa *Diffusion des sports et impérialisme anglo-saxon*¹⁰.

La position d'hégémonie maritime acquise par la couronne anglaise à la suite de l'anéantissement des flottes françaises et espagnoles en 1805 à Trafalgar laissa libre aux troupes de sa Majesté le chemin des Amériques ibériques. La région du Rio de la Plata – seule voie d'accès atlantique de toute la moitié sud du continent américain – suscita la convoitise des Anglais désireux d'ouvrir de nouvelles routes commerciales. Bien que les tentatives d'invasion qui en résultèrent en 1806 et 1807 se soldèrent par des échecs, les Britanniques ne se désintéressèrent pas pour autant de cette région hautement stratégique. Durant les décennies suivantes, leur présence s'intensifia. Ce furent notamment les habiles manœuvres diplomatiques de Lord Ponsonby qui permirent de mettre fin à la Guerre Cisplatine (1825-1828)¹¹ et qui firent du territoire que se disputaient l'Empire du Brésil et les Provinces-Unies du Rio de la Plata, un État indépendant : la République Orientale de l'Uruguay. Quelques

2008, p.3.

8. DUNNING Eric, ELIAS Norbert, *Quest for Excitement. Sport and Leisure in the Civilizing Process*, Blackwell, Oxford, 1986.

9. HOLT Richard, « Empire and Nation » (chapitre), dans *Sport and the British : a modern history*, Clarendon press, Oxford, 1992, p.203-279. Pour une vision d'ensemble du modèle diffusionniste des sports non limité à l'Empire britannique, voir par exemple : GUTTMANN, Allen, *Games and empires : modern sports and cultural imperialism*, Columbia University Press, New York, 1994.

10. DARBON Sébastien, *Diffusion des sports... op.cit.*

11. Pour une vue d'ensemble de la période, se référer notamment aux premiers chapitres de CAETANO, Gerardo et RILLA, José, *Historia contemporánea del Uruguay : de la colonia al MERCOSUR*, Editorial Fin de Siglo, Montevideo, 1994.

années plus tard, lors de l'épisode de la Guerra Grande (1839-1851)¹², la Couronne britannique engagea même directement sa flotte pour soulager le siège de Montevideo. Puis, une fois la paix revenue, elle ancr durablement sa présence dans la région en multipliant les placements de capitaux dans la jeune économie locale¹³.

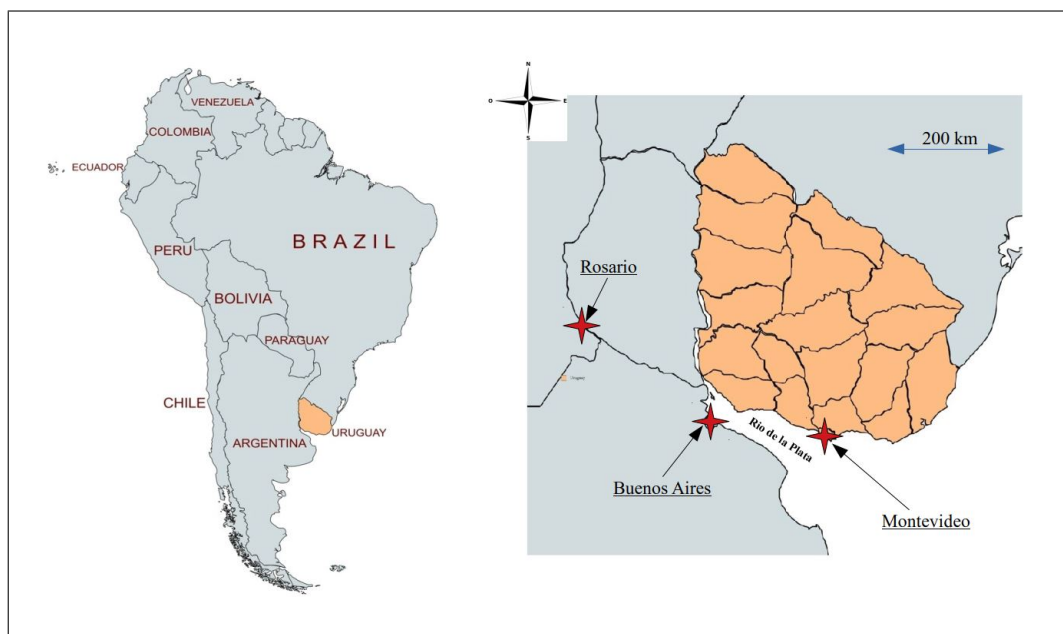


FIGURE 1.1 – Carte de l'Amérique du Sud. À droite, le bassin du Río de la Plata avec ses trois épicentres du football : Buenos Aires, Montevideo et Rosario. (Source : auteur).

À partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle, l'Uruguay, au même titre que l'Argentine notamment, faisait partie intégrante de ce que John Gallagher et Ronald Robinson ont défini comme « l'empire informel » de la Grande-Bretagne¹⁴ ; soit le réseau d'États souverains qui, bien que se trouvant hors des frontières territoriales de l'Empire, n'en étaient pas moins sous son influence

12. Pour un aperçu de l'épisode de la Guerra Grande voir par exemple : PIVEL DEVOTO, Juan E., *Historia de la República Oriental del Uruguay*, Editorial Medina, Montevideo, 1966, p.93-176.

13. Ces investissements s'expliquent par les taux de rendement très supérieurs qu'offraient les placements dans le Río de la Plata par rapport à la métropole. WINN, Peter, *El imperio informal británico en el Uruguay en el siglo XIX*, Banda Oriental, Montevideo, p.75 cité par COCCHI, Angel et al. « La urbanización en Uruguay en la época de la inmigración europea », dans MAURO, Frédéric et BOURDÉ, Guy (éds.), *L'industrialisation des pays de la Plata : Éveils et somnolences, 1890-1970*, Éditions de l'IHEAL, Paris, 1980, p.3-31.

14. Sur le concept « d'empire informel », voir : GALLAGHER John, ROBINSON Ronald, « The Imperialism of Free Trade », *The Economic History Review*, New Series, 1953, vol. 6, n°1, p. 1-15.

directe en raison de la forte dépendance de leurs économies respectives vis-à-vis de Londres¹⁵. Les investissements britanniques en Uruguay concernaient principalement les secteurs économiques en complémentarité avec les besoins de la métropole. Il s'agissait notamment du commerce de la laine et du cuir qui servaient à alimenter l'industrie textile britannique, ainsi que le commerce de denrées alimentaires – surtout carnées – importées pour nourrir la population insulaire. Outre ces investissements dans le secteur des matières premières, les capitaux anglais placèrent également leurs fonds dans le domaine des biens d'équipement et des services. Ce fut le cas par exemple avec la construction et l'exploitation de lignes de voies ferrées de trains et tramways, ou encore la mise en place de réseaux de distribution d'eau, de gaz et d'électricité pour les biens d'infrastructure¹⁶. Enfin, ces investissements furent complétés dans le secteur tertiaire par l'ouverture de nombreux établissements bancaires et compagnies d'assurances¹⁷.

Cette forte présence économique eut un corollaire démographique. Au faible contingent militaire britannique resté sur place à la fin des hostilités en 1851, s'additionna durant les quatre décennies suivantes un afflux constant d'expatriés anglais accompagnant les capitaux injectés depuis la métropole dans le Rio de la Plata. Cet afflux était majoritairement composé de cadres, d'ingénieurs et d'ouvriers qualifiés, soit les éléments indispensables au bon fonctionnement des entreprises anglaises implantées localement, car irremplaçables par de la main-d'œuvre autochtone. S'installant durablement dans l'Atlantique Sud, ces expatriés avaient le plus souvent entrepris le voyage accompagné de leurs familles. Il en résulta la naissance d'une véritable « colonie » britannique en Uruguay. Celle-ci, principalement centrée sur Montevideo, était de taille réduite. En 1860, sur une population totale de 223 238 habitants recensés, les autorités uruguayennes identifièrent 74 849 étrangers (soit le tiers de la population du pays), dont 1 067 Anglais¹⁸. En 1900, ils étaient 2 106, pour une population de 915 647 habitants¹⁹. Malgré sa faiblesse numérique,

15. Ce phénomène de dépendance économique fut d'autant plus profond que les jeunes économies sud-américaines avaient été rendues exiguës par la longue succession de conflits postcoloniaux.

16. FREGA, Ana et al. *Historia del Uruguay en el siglo XX (1890-2005)*, Ediciones de la Banda Oriental, Montevideo, 2010, p.18.

17. Pour approfondir la question de la présence anglaise en Uruguay et ses répercussions, voir notamment : VARESE, Juan Antonio (éd.), *Influencia Británica en el Uruguay, aportes para su historia*, Cruz del Sur : Torre de Vigía Ediciones, Montevideo, 2010.

18. Censo de la República, cité dans ARTEAGA, Juan José et PUIGGRÓS, Ernesto, « Inmigración y estadística en el Uruguay 1830-1940 », dans SILVA, Hernán Asdrúbal, *Inmigración y estadística en el Cono Sur de América*, OEA : Instituto Panamericano de Geografía e Historia, Montevideo, 1990, p.285.

19. *Ibidem*, p.287.

cette communauté anglaise n'en exerçait pas moins une influence considérable dans la société locale, avant tout en raison de sa position économique privilégiée²⁰.

L'historien Juan Oddone définit cette population immigrée anglaise en Uruguay par son « degré quasi-nul d'assimilation au milieu adoptif », ainsi que par sa tendance à « se marginaliser socialement et ethniquement » du reste de la population²¹. Cette propension à l'auto-exclusion²² se traduisait notamment par la volonté de structurer la vie sociale de la communauté selon les schémas insulaires. En effet, une fois installés en Uruguay, les sujets de la Couronne reproduisaient sur place leurs us et coutumes importés de métropole, parmi lesquels se trouvaient notamment les sports modernes décrits par Guttmann, traditionnellement pratiqués au sein de leurs structures dédiées typiquement britanniques qu'étaient les clubs. Mathilde Reisch fait remonter la création du premier club de sport en Uruguay, le Victoria Cricket Club, à 1842²³, mais ce n'est que lors des années 1860-1870, avec le retour de la paix et la création du Montevideo Cricket Club (1861) puis du Montevideo Rowing Club (1874), que la pratique sportive se structura durablement au sein de la communauté britannique de Montevideo²⁴.

Dans son ouvrage sur les débuts du football²⁵ en Uruguay, Juan Carlos Luzuriaga met en avant le rôle primordial joué dans la diffusion de ces pratiques par les établissements anglais d'enseignements primaire et secondaire. En effet, pour instruire ses enfants – qu'ils soient nés en métropole ou plus généralement sur place – la communauté anglaise de Montevideo se dota d'établissements scolaires dont le contenu éducatif était calqué sur les standards insulaires. Susana Monreal, spécialiste des projets pédagogiques britanniques en Uruguay, rapporte que ces établissements d'enseignement anglais se multiplièrent dans la capitale à partir de 1856 à la suite à la fondation du British College. Issus d'initiatives privées, souvent instables et de dimensions

20. Pour une étude plus détaillée de la présence britannique en Uruguay, voir notamment : CUENCA, Álvaro, *La colonia británica de Montevideo y la Gran Guerra*, Torre del Vigía, Montevideo, 2006.

21. ODDONE, Juan, *Historia de la Inmigración Europea en el Río de la Plata*, Ediciones de la Banda Oriental, Montevideo, 1966, p.64.

22. En 1907 par exemple, la communauté anglaise de Montevideo se posait activement la question de savoir s'il était normal que les patients qui n'étaient pas des « *English subjects* » soient autorisés à se soigner au sein du British Hospital. Journal *The Standard*, Buenos Aires, édition du 30 octobre 1907.

23. REISCH, Matilde, « Movimiento clubista y desarrollo deportivo en Uruguay » dans : A romper la red, *Cuadernos de Historia*, n°8, Ediciones de la Biblioteca Nacional, Montevideo 2012, p.19-33.

24. *Ibidem*.

25. LUZURIAGA, Juan Carlos, *El Football del Novecientos : orígenes y desarrollo del fútbol en el Uruguay (1875-1915)*, Fundación Itaú, Montevideo, 2009.

modestes, ces établissements furent relativement éphémères, et ce jusqu'à la création en 1908 de The British Schools qui permit de pérenniser l'institutionnalisation de l'enseignement britannique dans le pays²⁶. En 1870, durant la première phase de multiplication de ces écoles anglaises, fut créée à Montevideo la English High School (EHS) ; un établissement qui joua un rôle de premier plan dans la diffusion du football en Uruguay. S'inspirant des *public schools* d'Angleterre²⁷, cette école réservait à l'éducation physique une part importante de son enseignement. L'encadrement des activités sportives fut notamment confié à partir de 1885 au professeur William Leslie Poole, originaire du Kent, décrit dans les sources comme une véritable incarnation du *gentleman* polysportif²⁸. Mister Poole – représenté lors d'un match de football sur la figure 1.2 – transmit à plusieurs générations de jeunes écoliers uruguayens issus du substrat anglo-saxon son goût du sport en général et du ballon rond en particulier.

C'est du groupe d'anciens élèves de l'EHS qu'était issu Henry Candid Lichtenberger – né de père alsacien et de mère britannique²⁹ – qui fonda en 1891 avec une vingtaine de camarades, le premier club de football du pays : l'Albion Football Club. En transcendant sa valeur éducative et en devenant une fin en soi, le football suivit en Uruguay un parcours remarquablement similaire à celui de sa matrice anglaise dont le club doyen, le Sheffield Football Club fondé en 1857, avait été lui aussi le fruit d'une initiative d'anciens élèves des *public schools* désirant prolonger cette pratique ludique après la fin de leurs études³⁰. Comme l'évoquent les travaux de l'historien argentin Julio Frydenberg, ce même schéma se reproduisit aussi sur l'autre rive du Rio de la Plata, où la fondation en 1884 du Buenos Aires English High School (BAEHS) par l'écossais Alexander Watson Hutton, donna suite à la création par ses ex-élèves du club le plus influent de la période, l'Alumni Athletic Club³¹. Bien que la présence sporadique du football soit attestée tant en Uruguay qu'en Argentine dès les années 1860-1870³², ce n'est qu'avec la volonté pro-active

26. Pour approfondir la question des établissements d'enseignement anglais en Uruguay, voir : MOREAL, Susana, « La educación británica », dans VARESE, Juan Antonio, *Influencia... op.cit.* p. 97-132 ou encore MONREAL, Susana, *Cien años de educación británica en Uruguay; Génesis y concreción*, The British Schools, Montevideo, 2008.

27. Journal *The Standard*, Buenos Aires, édition du 6 mai 1908.

28. LUZURIAGA, Juan Carlos, « Albion Football Club, profetas y maestros », dans *A romper la red... op.cit.* p.36.

29. Mrs Anne L. MacDonald décédée en 1904. Journal *The Standard*, Buenos Aires, édition du 6 mai 1908.

30. DIETSCHY, Paul, *Histoire du football*, Perrin, Paris, 2010 p.37.

31. FRYDENBERG, Julio, *Historia social del fútbol : del amateurismo a la profesionalización*, Siglo XXI Editores, Buenos Aires, 2011 p.25.

32. MORALES, Andrés, « Fútbol, política y sociedad », *La Gaceta. Revista A.P.H.U.*, 2002, n°24



FIGURE 1.2 – Les joueurs de l'Albion FC avec des homologues de Buenos Aires posant ensemble lors d'un match amical. Assis au centre en chemise sombre se trouve William Leslie Poole, Montevideo, 1901. Photographie, détail, doc. s/ref., Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

en matière sportive des professeurs de l'EHS et de la BAEHS que la pratique du football dans le Rio de la Plata bénéficia de l'élan nécessaire pour atteindre une implantation durable. C'est à ce titre d'ailleurs que W. L. Poole et A. W. Hutton sont considérés jusqu'à aujourd'hui comme les « pères fondateurs » officiels du football uruguayen et argentin respectivement.

Si l'inscription de leurs enfants dans un établissement anglophone de Montevideo restait la solution éducative la plus simple pour les membres de la communauté expatriée anglaise, certains (les plus nantis) préféraient parfois envoyer leur progéniture directement en métropole pour parachever leur formation. Ce fut le cas par exemple des frères Sardeson, figures iconiques du football uruguayen du tournant du XX^e siècle. Nés à Montevideo au début des années 1880, les deux jeunes entreprirent le chemin inverse de leurs parents et allèrent terminer leurs études secondaires en Angleterre. Ils y passèrent quatre ans au cours desquels – cursus anglais oblige – ils pratiquèrent divers sports, dont le football qui s'était déjà imposé à cette époque comme la discipline dominante de la scène sportive britannique³³. Durant son séjour, l'aîné, Henry Sardeson, assumait le poste de gardien de l'équipe de son lycée. Aussi, après

33. « Henry Sardeson, desde los días del otro siglo », interview à Henry Sardeson, « Colecita de Recuerdos », journal *El Diario*, Montevideo, édition du 5 novembre 1963.

son retour en Uruguay en 1898, il prolongea son engagement dans les cages pour le compte de l'Albion FC dont il devint par la suite le capitaine, avant de finalement quitter l'équipe avec son cadet pour fonder le Montevideo Wanderers FC³⁴. Les parallèles sont là encore nombreux avec d'autres contextes régionaux. Ainsi, la trajectoire des frères Sardeson était en tout point similaire à celle de Charles William Miller par exemple, considéré quant à lui comme le « père » du football brésilien. Envoyé par sa famille à Southampton dans les années 1880, ce dernier se livra durant ses études à une intense activité sportive. En 1894, une fois revenu au Brésil, il ne se résigna pas à abandonner ses habitudes acquises outre-Atlantique et se proposa donc de mettre à profit son expérience de sportsman pour introduire la pratique du football dans le milieu Paulista.

Par ailleurs, au sein toujours de la communauté anglaise de Montevideo, d'autres initiatives se développèrent qui permirent elles aussi au football de s'implanter durablement dans le pays. Le 28 septembre 1891, quelques mois après la création de l'Albion FC par les anciens élèves de l'EHS par exemple, la Central Uruguay Railway – principale entreprise britannique d'exploitation de chemins de fer du pays – fonda le Central Uruguay Railway Cricket Club (CURCC). Créé par les dirigeants de la société ferroviaire en tant qu'œuvre sociale à destination de son personnel, le club était localisé à proximité des ateliers mécaniques de la compagnie dans la Villa Peñarol située à quelques kilomètres au nord du centre-ville montevidéen³⁵. Les premiers adhérents du club furent les cadres et ouvriers spécialisés venus des îles britanniques jusqu'en Uruguay pour y opérer les premières lignes de train. Véritable club omnisports malgré son nom, le CURCC se concentra très tôt dans la pratique du football au point d'éclipser les autres disciplines, dont le cricket tout particulièrement.

Enfin, l'inoculation du football sur le territoire uruguayen se fit également par l'intermédiaire des navires de la Royal Navy qui visitaient régulièrement ses côtes. L'importance stratégique du Rio de la Plata et de l'Atlantique Sud en général – point de passage obligatoire du commerce maritime avant l'ouverture du canal de Panama en 1914 – faisait de Montevideo un port de mouillage privilégié pour les bâtiments de guerre de la principale puissance maritime de l'époque. Durant leurs escales, il n'était pas rare de voir les équipages descendre à terre et, en guise de passe-temps ou de maintien de la

34. Le choix du nom n'est pas anodin : il fait référence à l'équipe londonienne du Wanderers Football Club (1859-1887) qui jouissait – suite à ses trois victoires successives en FA Cup à la fin des années 1870 – d'une aura légendaire auprès de la jeunesse anglaise que côtoyaient les frères Sardeson durant leur séjour d'études sur le Vieux Continent.

35. C'est d'ailleurs cette localité qui donna son nom actuel à l'institution rebaptisée dans les années 1910 Club Atlético Peñarol (CAP).

condition physique, s'adonner à la pratique de sports sur les terrains vagues disponibles tout autour de la capitale. Contrairement à ce qu'affirme Julio Frydenberg pour l'exemple argentin, dans le cas uruguayen, la présence de marins anglais n'a rien de « mythique »³⁶, mais est au contraire parfaitement attestée. Diverses sources montrent que depuis les années 1880 au moins, les équipages des navires de l'escadre anglaise de l'Atlantique Sud étaient notamment régulièrement conviés aux grandes compétitions annuelles organisées par la communauté britannique permanente de Montevideo. Ainsi, lors d'une manifestation sportive accueillie par la Montevideo Athletic Association à la fin du mois d'octobre 1889, les sous-officiers et officiers de la Navy prirent part aux activités en s'affrontant notamment à la course à pied et au *tug of war*³⁷. De même, les matchs de football opposant des équipes de marins aux jeunes clubs sportifs locaux étaient relativement courants : entre 1891 et 1901, l'Albion par exemple, en avait disputé 55³⁸ à lui tout seul. Ces rencontres étaient par ailleurs suffisamment populaires pour que leurs organisateurs jugent bon d'en faire la promotion au moyen d'affiches placardées dans les rues de la ville³⁹, d'en publier les comptes rendus dans la presse de la communauté anglaise⁴⁰ et pour que, quelques années plus tard, les pionniers du football uruguayen s'en souviennent encore comme de grands moments ponctuant l'année footballistique locale⁴¹.

36. En évoquant les fondations plurielles du football en Argentine, Julio Frydenberg qualifie l'apport des marins anglais comme étant d'ordre purement « mythique » du fait de l'absence de source pour l'attester. FRYDENBERG, Julio, *Historia social... op.cit.* p.25.

37. Montevideo Athletic Association, Athletic sports to take place on Tuesday 29th and Wednesday 30th October and Friday 1st November, 1889, Program, Imprenta Inglesa, Montevideo, 1889.

38. Dans le fascicule édité en 1901 pour ses dix ans de vie institutionnelle, l'Albion FC recensa l'ensemble des matchs qu'il avait disputés dont ceux contre les équipes des navires anglais. LUZURIAGA, Juan Carlos, « Albion Football Club... op.cit. p.46.

39. Le Musée du football de Montevideo, par exemple, conserve dans ses collections une affiche annonçant la tenue le dimanche 27 mai 1900 d'un match de l'Albion contre une équipe formée par les équipages des bâtiments de la Navy : HMS Flora, Pegasus, Basilisk et Swallow. Museo del fútbol, première salle de l'exposition permanente, Montevideo. Également cité dans Luzuriaga, Juan Carlos, *El football del... op.cit.* p.63. De même, le magazine *Uruguay Football*, rapporte quant à lui le résultat d'un match disputé le dimanche 8 juin 1902 entre l'Albion et un eleven de la canonnière britannique HMS Cambrian alors en station dans le port de Montevideo. Magazine *Uruguay Football*, édition du 14 juin 1902.

40. L'édition du *Montevideo Times*, du 8 mai 1900, comporte dans ses pages un article sur le match « Albion F.C. versus H.M.S 'Swallow'. This match was played at Paso Molino on Sunday, in brilliant weather, before a large gathering of spectators, including many English ».

41. « Y recuerdo perfectamente los estruendosos aplausos que tripulaciones de naves in-

Ainsi, l'introduction du football en Uruguay mobilisa une diversité d'acteurs : les expatriés anglais venus investir ou travailler à Montevideo, leurs enfants partis se former en Angleterre, ceux restés sur place dans les établissements anglophones, mais aussi les matelots de la Navy stationnés dans le Rio de la Plata. Authentiques passeurs culturels, ils ont été, chacun à leur niveau, des pièces motrices de l'Empire britannique – formel et informel – en plein apogée à la fin du XIX^e siècle. Bien qu'il s'agisse d'un processus unilatéral fléché de l'Angleterre vers l'Uruguay, cette réalité impériale ne doit pas pour autant placer les dynamiques de diffusion du football dans la République sud-américaine sous le sceau d'une quelconque volonté d'impérialisme culturel. Sur ce point, les sources étudiées sont formelles : l'arrivée du football sur les côtes du Rio de la Plata fut certes menée par les Anglais, mais surtout *pour* les Anglais⁴². La pratique initiale de ce sport fut avant tout une pratique endogame, repliée sur elle-même grâce au cloisonnement de ses institutions : clubs sportifs, entreprises et établissements d'enseignement privés fondés par la communauté britannique. Seule une poignée de férus de sport, doublés d'un caractère enthousiaste et d'une volonté d'ouverture prirent de leur propre initiative le temps de former quelques locaux à l'art du ballon rond.

1.2 Une pratique élitiste

Aux fondations pionnières de l'Albion FC et du CURCC en 1891 firent suite quelques années plus tard celles du Deutscher Fussball Klub (DFK) en 1896 – issu de la communauté allemande de Montevideo – puis de l'Uruguay Athletic Club (UAC) en 1898. Le football était devenu une activité en vue au sein des communautés d'expatriés européens de la capitale. L'apparition de ces quelques clubs, tous issus des classes sociales élevées, permettait à leurs adhérents de démultiplier le nombre de rencontres sportives possibles tout en évoluant dans la commodité d'un entre-soi cossu. La fréquence croissante de ces matchs et l'émulation qui en résulta poussèrent l'Albion à prendre l'initiative de structurer ce paysage footballistique tâtonnant. Le club doyen

glesas arrancaban al efectuar alguna artística combinación [. . .]. » STURZENEGGER, Carlos, *Football. . . op.cit.* p. 33. Pareillement, lors de son interview publié dans le magazine *Mundo Uruguayo*, Henry Lichtenberger fit notamment référence à un match disputé le 11 avril 1897 entre l'Albion FC et une équipe de marins du HMS Basilisk. Magazine *Mundo Uruguayo*, Montevideo, édition du jeudi 19 juin 1924.

42. ARNAUD, Pierre et RIORDAN, James, *Sport et relations internationales, 1900-1941 : les démocraties face au fascisme et au nazisme*, l'Harmattan, Paris, 1998, p.36.

invita ses trois confrères – tous socialement aussi sélectifs que lui – en vue de créer le premier championnat local consacré au ballon rond. Le projet aboutit le 30 mars 1900 avec la signature par ces quatre clubs de l’acte de fondation de The Uruguay Association Football League, qui deviendrait plus tard l’actuelle Asociación Uruguaya de Fútbol (AUF). Au regard du contexte continental, ce mouvement d’institutionnalisation du football uruguayen apparaît comme ayant été des plus précoces (fig. 1.3).

Association nationale de football	Date de fondation
Argentine	21 février 1893
Chili	19 juin 1895
Uruguay	30 mars 1900
Paraguay	18 juin 1906
Brésil	8 juin 1914
Pérou	23 août 1922
Colombie	12 octobre 1924
Équateur	30 mai 1925
Bolivie	12 septembre 1925
Venezuela	1 ^{er} décembre 1925

FIGURE 1.3 – Les associations nationales de football d’Amérique du Sud en fonction de leur date de fondation. (Source : www.conmebol.com)

Le nom de cette première ligue ainsi que celui des clubs qui la formaient indiquent clairement les racines allogènes du ballon rond en Uruguay. Une analyse plus détaillée pousse cependant de nuancer ce constat. En effet, malgré la propension à l’automarginalisation de la communauté anglaise évoquée par Oddone, celle-ci n’était pas pour autant totalement hermétique. Sa faiblesse numérique ne lui permettait pas d’évoluer en parfaite autarcie dans son milieu d’accueil, rendant de ce fait nécessaires les contacts extérieurs. Ce furent surtout les membres des élites locales non anglo-saxonnes qui – par l’intermédiaire de partenariats commerciaux ou de mariages mixtes – réussirent le mieux à s’intégrer à cette communauté traditionnellement repliée sur elle-même. Sportivement parlant, l’incorporation de ces éléments latins au sein des structures anglaises est visible dans les sources dès les dernières décennies du XIX^e siècle. Lors des jeux de la Montevideo Athletic Association de 1889 par exemple, isolés parmi l’immense majorité de patronymes anglais, se retrouve dans la liste des participants, quelques exceptions telles que Zubillaga,

de Arteaga, Muñoz ou encore Trueba⁴³. Tous renvoient à cette haute société montevidéenne issue de vagues d'immigration plus anciennes que l'intellectuel uruguayen Carlos Real de Azúa allait plus tard catégoriser sous l'étiquette de « patriciat » local⁴⁴.

C'est d'ailleurs un membre de la famille de Real de Azúa (son oncle Federico) qui signa le 3 mai 1900 le rapport envoyé par l'Uruguay Athletic Club à la toute jeune fédération uruguayenne, pour lui fournir la liste de ses « socios-jugadores » susceptibles d'être alignés lors du championnat à venir⁴⁵. De façon prévisible, celle-ci était ponctuée des nombreux noms de famille anglais de rigueur dans le monde du football de cette époque, mais surtout, ils étaient flanqués d'autres noms qui se démarquant par l'empreinte durable laissée dans l'histoire du pays. Ainsi, l'effectif originel de l'année 1900 de l'UAC était composé d'un Acosta y Lara, du nom d'une vieille famille andalouse arrivée du temps de la colonie espagnole qui fournit au pays de nombreux personnages politiques de premier plan ; un Reissig renvoyant quant à lui au poète Julio Herrera y Reissig, dont l'oncle, Julio Herrera y Obes, occupa la présidence de la République de 1890 à 1894 ; un Michaelsson issu d'une famille apparentée à celle des Batlle, qui donna quatre présidents au pays : Lorenzo Batlle y Grau (1868-1872), José Batlle y Ordóñez (1903-1907 & 1911-1915), Luis Batlle Berres (1947-1951) et Jorge Batlle Ibáñez (2000-2005) ; un Anaya, évoquant la descendance du vieux sénateur Carlos Anaya qui avait assuré la présidence du pays par intérim de 1834 à 1835 ; ou encore deux Williman vraisemblablement apparentés à Claudio Williman, futur président de la nation entre 1907 et 1911. Si l'Uruguay Athletic était en ce début de siècle l'exemple le plus marquant de l'incorporation dans ses effectifs d'éléments non anglo-saxons majoritairement issus de la haute bourgeoisie locale, les trois autres équipes fondatrices de l'AUF n'étaient pas en reste. Les listes de joueurs du Deutscher, du CURCC ou de l'Albion faisaient également état, bien que dans des proportions plus faibles, de cette même hétérogénéité dans la composition de leurs équipes respectives.

À la veille du XX^e siècle en Uruguay, malgré sa popularité croissante, le football demeurait avant tout une activité marginale, restreinte à certaines catégories sociales. Il était pratiqué sur les quelques terrains récemment aménagés aux abords de la ville par la riche communauté anglaise installée dans

43. Montevideo Athletic Association, *Athletic sports to take place...* *op.cit.*

44. REAL DE AZÚA, Carlos, *El Patriciado uruguayo*, Ediciones Asir, Montevideo, 1961.

45. Uruguay Athletic Club, rapport du 3 mai 1900 à destination de l'Association Uruguayenne de Football, Libro de Actas 1900-1902, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol. Remarquons également que son autre oncle, Enrique Real de Azúa, était quant à lui second capitaine de l'équipe de l'UAC en 1902. Magazine *Uruguay Football*, édition du 19 juin 1902, Montevideo.

le pays, ainsi que par les membres du « patriciat » local acquis aux principes culturels britanniques. Les premiers matchs disputés sous ces latitudes réunissaient toutes les caractéristiques d'un événement mondain de la haute bourgeoisie séculaire⁴⁶. Ils étaient organisés à la fin de la semaine – le samedi après-midi ou le dimanche après la messe – sur d'agréables pelouses loin de l'agitation des principales artères de la capitale. Hormis pour les vingt-deux jeunes hommes se défoulant sur le ballon, ces rencontres – plus qu'un spectacle sportif à proprement parler – fournissaient surtout à la galerie un excellent prétexte de flânerie. Comme le suggère la figure 1.4, on venait assister aux rencontres en famille, paré de sa plus belle tenue, pour se prélasser dans cet entre-soi aristocratique. Cette vue des tribunes du Parque Central – aujourd'hui stade mythique de la ville et alors domicile du DFK – rend parfaitement compte des réalités sociales avec lesquelles se conjuguaient le football en ce tournant de siècle.



FIGURE 1.4 – Vue des tribunes du stade Parque Central, Montevideo, circa 1900. Photographie, détail, STURZENEGGER, Carlos, *Football... op.cit.* p.88.

Avec son lot de costumes impeccables, de robes aux broderies généreuses et de coiffes rivalisant d'élégance, la scène ressemble à s'y méprendre au spectacle offert à la même époque par les tribunes de l'Hipódromo de Maroñas, situé à quelques kilomètres de là, lors d'un après-midi de courses. Au football comme au *turf*, la haute société urbaine se donnait rendez-vous pour se saluer, discuter, y faire des rencontres ou parler affaires, en suivant d'un œil parfois attentif, parfois distrait, le match ou la course en toile de fond. Véritables moments de sociabilité, il était d'usage, une fois la partie terminée, de passer à la « troisième mi-temps »⁴⁷. Au cours de celle-ci, en bons *gentlemen*, les joueurs se devaient de fraterniser avec leurs adversaires de la journée, qu'ils

46. Ce constat est valable pour d'autres contextes nationaux de la région, dont l'Argentine et le Chili en tout premier lieu. BRENDA, Elsey, *Citizens and sportsmen : fútbol and politics in twentieth-century Chile*, University of Texas Press, Austin, 2011, p.22.

47. FRYDENBERG, Julio, *Historia social... op.cit.* p.39.

aient été vaincus ou vainqueurs. Le plus souvent – origine anglaise oblige – cet exercice de savoir-vivre s'accomplissait autour d'une tasse de thé ou d'un lunch offert par la communauté britannique locale⁴⁸.

1.3 Les logiques d'une appropriation locale

Si les membres du patriciat uruguayen furent les premiers et les principaux « créoles »⁴⁹ à accéder à la pratique du football aux côtés de ses inventeurs britanniques, ils furent néanmoins rapidement rejoints par des éléments issus de classes sociales moins élevées. Le CURCC en ce sens, joua un rôle décisif. Grâce à l'intégration croissante dans les effectifs de la Central Uruguay Railway de cheminots recrutés et formés sur place, le club dilua progressivement la composante éminemment anglaise qui le caractérisait à ses débuts⁵⁰. Du fait de son enracinement dans le quartier ouvrier de la Villa Peñarol, ses matchs devinrent une attraction locale de premier plan attirant toujours plus de riverains venus assister au spectacle et parfois, plus spécifiquement, encourager un membre de la famille portant le maillot « or et charbon »⁵¹. Comme l'évoque Juan Carlos Luzuriaga⁵², ce fort ancrage territorial, combiné aux succès sportifs récurrents remportés par le club, lui permit de jouir très tôt d'une affluence conséquente de supporters et donc de s'imposer dès les dernières années du XIX^e siècle comme le premier club de masses à proprement parler du pays⁵³.

48. « El resurgimiento del football en el Uruguay. - Antaño y hogaño. Hoy habla una vieja y clásica figura de nuestros fields, el veterano Amílcar Céspedes », journal *El Plata*, édition du jeudi 2 août 1928.

49. Le terme « créole » (*criollo* en espagnol) désigne dans le monde ibérique les fils et descendants de parents européens nés dans les anciens territoires américains de la Couronne. Il s'utilise également pour marquer la possession, chez ces individus nés dans un pays hispano-américain, de certaines qualités considérées comme caractéristiques du pays en question, *Diccionario de la Real Academia Española*.

50. LUZURIAGA, Juan Carlos, « Nacional y Peñarol en el Novecientos : la génesis de la rivalidad clásica », *A romper la red : miradas sobre fútbol, cultura y sociedad*, Cuadernos de historia n°14, Biblioteca Nacional, Montevideo, 2014, p.193-206.

51. « *Oro y carbón* », d'après les couleurs officielles du club qui étaient le noir et le l'orange puis le jaune, soit les couleurs utilisées pour la signalisation dans le domaine ferroviaire.

52. LUZURIAGA, Juan Carlos, *El football del... op.cit.* p.80.

53. LUZURIAGA, Juan Carlos, « La forja de la rivalidad clásica : Nacional-Peñarol en el Montevideo del 900 », *efdeportes.com Revista Digital*, 2005, vol. 10, n°88. Aujourd'hui, avec ses 50 victoires au championnat uruguayen, ses cinq Copa Libertadores et ses trois titres intercontinentaux, le C.A. Peñarol perdure jusqu'à nos jours comme un des principaux clubs du continent sud-américain.

La diffusion rapide du football en Uruguay, en dehors des cercles expatriés et élitistes, s'explique également en partie par la promiscuité spatiale qui caractérise cette nation à l'échelle réduite. La pointe de Punta Carretas, située à cinq kilomètres à l'Est du centre historique montevidéen en est le parfait exemple. Zone côtière non urbanisée à la fin du XIX^e siècle, elle offrait à la fois un espace de promenade agréable pour les citadins désireux de changer d'air en leur jour de repos hebdomadaire, mais aussi des étendues de gazons fort propices à la pratique du ballon rond. Aussi bien les lycées anglais que les marins de la Royal Navy et les premiers clubs de la colonie britannique en avaient fait leur point de rencontre footballistique de prédilection. Les différents témoignages qui subsistent sur les origines du football uruguayen renvoient invariablement au rôle catalyseur joué par cette saillie sur la mer dans le processus de diffusion de ce sport. Interrogé à ce sujet, Henry Sardeson se souvenait par exemple qu'au tournant du siècle, lorsqu'il évoluait au sein de l'Albion, ses camarades et lui s'adonnaient au football sur les grands espaces vides de Punta Carretas à l'endroit même où serait bâtie quelques années plus tard l'importante maison d'arrêt du même nom⁵⁴. Faute d'adversaires, les jeunes Anglais jouaient surtout entre eux, et parfois une petite dizaine adhérents de la société Parva Domus⁵⁵ – qui comptait un local dans les environs – s'approchaient pour les observer et s'enquérir goguenards de « ce qu'avait bien pu leur faire ce ballon » pour « qu'ils le frappent de la sorte »⁵⁶.

Dans leur ouvrage de 1942, les frères Magariños Pittaluga se remémoraient quant à eux, non sans une pointe d'humour également, qu'au crépuscule du XIX^e siècle, le spectacle offert par ces Anglais en plein sport ne manquait jamais d'offusquer quelques matrones du cru en promenade, outrées par la vision « indécente et grossière » de ces hommes « s'exhibant en petite tenue »⁵⁷. La jeunesse créole qui vadrouillait dans les parages était moins prude. L'enthousiasme affiché par les ingleses locos dans leur effort frénétique de se disputer la balle avait – paraît-il – quelque chose de communicatif qui pous-

54. Inauguré en 1915, le Penal de Punta Carretas – qui se voulait prison de haute sécurité – est surtout entré dans l'Histoire du fait des évasions spectaculaires qui s'y sont déroulées. En septembre 1971 notamment, c'est plus d'une centaine de détenus, majoritairement Tupamaros, qui réussirent l'exploit de s'échapper en empruntant un tunnel creusé à l'insu des autorités pénitentiaires. Dans les années 1990, le site a été transformé en centre commercial. Il se situe aujourd'hui entre les rues Solano García, José Ellauri, Victor Soliño et García Cortinas.

55. La République de Parva Domus Magna Quies est une micronation fondée à Montevideo en 1878. Elle est avant tout une société récréative dont les adhérents se réunissent pour parodier la vie institutionnelle d'un État pastiche.

56. « Henry Sardeson, desde los días ... *op.cit.*

57. MAGARIÑOS PITTALUGA, Juan Antonio & Mateo, *Del Fútbol... op.cit.* p.43.

sait ensuite les jeunes enfants et adolescents à les imiter en utilisant « n'importe quel objet rond ou vaguement sphérique pour le taper à grands coups de pied »⁵⁸. D'autres récits allient à ce mimétisme spontané l'action bienveillante de quelques membres de la communauté anglaise qui auraient pris le temps d'expliquer aux jeunes le spectacle qui se déroulait sous leurs yeux. C'est le cas par exemple d'Atilio Narancio, grande figure du football national et futur président de l'AUF, qui évoquait des années plus tard sa rencontre avec le sport roi. Celle-ci aurait eu lieu lors d'un après-midi de pêche avec des amis sur ce fameux cap rocheux de Punta Carretas. La force des vagues rendant impossible leur dessein, ils auraient décidé de tuer le temps en allant observer les Anglais fous qui se livraient à leurs étranges activités non loin de là. Sur le bord du terrain, ils rencontrèrent « Mr. Poole » qui face à ce nouvel auditoire piqué de curiosité, leur « expliqua, avec un calme olympien, les règles fondamentales » du football⁵⁹.

Ainsi, malgré le cloisonnement propre à la communauté britannique, l'existence de secteurs tel celui de Punta Carretas – opérant comme espaces de jonction entre cultures récréatives différentes – permit à la jeunesse locale de découvrir, de se familiariser et enfin de reproduire cette activité atypique nommée football. En plus du processus passif reposant simplement sur l'observation, Atilio Narancio convoque également la figure de W. L. Poole pour illustrer physiquement la réalité de ce transfert culturel depuis la colonie britannique vers la population créole de la capitale. Cette existence d'éléments au sein de la communauté anglaise ayant pro-activement agi comme relais de la pratique footballistique apparaît également dans d'autres sources. Dès 1898 par exemple, en vue d'encourager la diffusion du ballon rond dans son milieu d'accueil, quelques enthousiastes de l'Albion prirent à leur charge la traduction en espagnol des règles du jeu et leur publication⁶⁰. De même, les archives nationales contiennent encore la trace de l'invitation faite en 1899 par Henry Sardeson au Dr Alfredo Vázquez Acevedo, recteur de l'Universidad de la República, pour lui signifier que son club était prêt à mettre à disposition ses installations sportives au profit des jeunes étudiants désireux de s'adonner aux exercices physiques⁶¹. À sa proposition, le jeune anglo-saxon joignit une

58. *Ibidem*, p.47.

59. Entretien avec Atilio Narancio, Museo del Fútbol, Montevideo.

60. Albion Football Club, *Reglas del Juego de Football*, Montevideo, 1898. Cité par LUZURIAGA, Juan Carlos, *El Football... op.cit.* p.81

61. Catálogo del Archivo de la Universidad de la República (1886-1904), ítem n°3720, Nota del 17 de mayo 1899 del Sr. H. Sardeson, Presidente del Albion Football Club, al Dr. Alfredo Vázquez Acevedo, Rector de la Universidad de la República, ofreciendo su terreno para ejercicios de los estudiantes. Incluye Reglas de Juego de Football, Montevideo, Archivo General de la Nación.

copie des règles du jeu⁶².

Ces efforts ponctuels de quelques agents du football pour diffuser leur sport dans le milieu local, et plus généralement le phénomène autonome de mimétisme ayant entraîné la jeunesse non anglo-saxonne vers cette pratique novatrice, se traduisirent à la fin des années 1890 par l'apparition plus ou moins spontanée à divers endroits de la ville de quelques « clubs-équipes »⁶³. Cette notion forgée par Julio Frydenberg dans son *Historia social del fútbol*⁶⁴ pour décrire des réalités similaires à l'œuvre à Buenos Aires, fait référence à ces « proto-institutions [footballistiques] autodénommées 'clubs' » limitées le plus souvent à un petit groupe de onze personnes à peine, constituant à la fois les adhérents du « club » et les joueurs de l'équipe. L'échelle réduite de ces clubs-équipes conjuguée à leur degré d'institutionnalisation très précaire en faisait des structures particulièrement fragiles et éphémères qui ont laissé peu de traces dans la documentation historique. Il n'était pas rare d'en voir apparaître ou disparaître d'une année sur l'autre.

C'est de la fusion de deux de ces micro-entités que naquit en 1899, le Club Nacional de Football (CNdF). Cette institution plonge ses racines dans le milieu universitaire de l'époque (qui englobait alors également les étudiants en fin de cycle secondaire). Sa fondation est considérée par les historiens du football uruguayen comme le véritable tournant dans le processus d'appropriation locale du sport anglais. Dans un milieu sportif qui était encore amplement marqué par une écrasante majorité d'étrangers, le choix du terme « national » pour le nom, ainsi que ses couleurs – rouge, bleu et blanc, celles du Libertador⁶⁵ José Gervasio Artigas – n'étaient pas anodins. Ils attestaient de la part des adolescents qui créèrent l'institution, de la volonté affichée – et à contre-courant des usages alors majoritaires – de revendiquer leur distanciation par rapport au référentiel anglais du football. C'est à ce titre que le CNdF est toujours considéré dans l'imaginaire national comme le premier club véritablement uruguayen, ce qui lui vaut d'ailleurs son surnom de « premier club créole ». Mais si le CNdF se distingua en 1899 par ses choix symboliques, il contribua tout de même à prolonger dans une certaine mesure la stratification

62. D'après le témoignage de Lichtenberger, la proposition de l'Albion concernait en plus de l'Université : la Direction d'Instruction Publique, le Collège Carnot, l'École Elbio Fernández, l'Institut Universitaire, l'Institut Universel et l'Institut Polytechnique. Magazine *Mundo Uruguayo*, Montevideo, édition du 17 juillet 1930.

63. Le concept des « clubs-équipes » est notamment utilisé par J. Frydenberg pour décrire des réalités similaires dans le processus de diffusion du football en Argentine. Frydenberg, Julio David. « prácticas y valores en el proceso de popularización del fútbol, Buenos Aires 1900-1910 », *Entrepasados*, vol 6, n°12, Buenos Aires, 1997.

64. FRYDENBERG, Julio, *Historia social... op.cit.*

65. « Libérateur » en français, le terme est utilisé pour désigner les principaux dirigeants des mouvements des indépendances latino-américains.

sociale toujours présente dans le football d'antan. À l'aube du XX^e siècle, l'Université restait une institution élitiste ; fréquenter la faculté était un privilège réservé à un nombre restreint de jeunes aux situations familiales des plus commodes. En 1901, le CNdF fut accepté au sein de la jeune Uruguayan Association Football League. Il s'imposa rapidement aux côtés du CURCC – qui avait remporté le championnat de 1900 et de 1901 – comme son principal challenger en remportant à son tour les éditions de 1902 et 1903⁶⁶. Les excellents résultats obtenus lors de ces premiers championnats, ainsi que le soutien grandissant pour le CURCC chez les cheminots et pour le CNdF dans le milieu universitaire, fournit très précocement à ces deux clubs une masse conséquente de supporters. Leur situation analogue se structura rapidement pour donner naissance, dès les premières années du XX^e siècle, à la rivalité qui perdure jusqu'à aujourd'hui entre Peñarol et Nacional⁶⁷.

La fondation du CNdF en 1899 puis sa victoire au championnat de 1902 sont communément acceptées dans l'historiographie comme étant les marqueurs de la fin du monopole exercé sur le football par les expatriés britanniques et assimilés. Mis en parallèle avec d'autres réalités régionales, ce point de rupture arrive particulièrement tôt dans le processus général de diffusion du sport roi. À titre d'exemple, il fallut attendre la victoire au championnat argentin de 1912 du club non britannique Racing de Avellaneda pour que le pays voisin opère un glissement comparable⁶⁸. La transition rapide du football uruguayen d'un référentiel culturel à l'autre s'est traduite dans les faits par un assouplissement des traits éminemment anglais si caractéristiques de la pratique du ballon rond à ses débuts. Cette particularité se retrouve notamment dans l'usage de la langue. Alors qu'en Europe comme en Amérique l'anglais constituait la langue officielle du football dont l'emploi était de rigueur même chez les pratiquants allophones⁶⁹, l'Uruguay semble présenter une précoce exception à la règle. Ainsi, dès 1900, contrairement à ce qui se faisait au sein de son homologue argentine par exemple, la correspondance interne de la jeune

66. Sur la rivalité précoce entre les deux équipes, voir notamment : LUZURIAGA, Juan Carlos, « La forja de la rivalidad... *op.cit* ou LABORRIDO, Gastón, « Diarios, fútbol y guerra civil en el Uruguay de la primera década del siglo xx », *A romper la red : miradas sobre fútbol, cultura y sociedad*, Cuadernos de historia n°14, Biblioteca Nacional, Montevideo, 2014, p.181-192.

67. Avec ses 46 championnats uruguayens, ses trois Copa Libertadores et ses trois Coupes Intercontinentales le CNdF s'est imposé comme le frère ennemi du CA Peñarol et fait partie jusqu'à ce jour des institutions les plus prestigieuses de la Confédération sud-américaine de football.

68. ARCHETTI, Eduardo, « Nationalisme, football et polo. Tradition et créolisation dans la construction de l'Argentine moderne », *Terrain*, n° 25, 1995, p. 73-90.

69. LANFRANCHI, Pierre, « Cosmopolitisme et nationalise », *Pouvoirs*, 2002, n°101, p.15-25.

Uruguay Association Football League était déjà majoritairement rédigée non pas en anglais, mais en espagnol. De même, les joueurs uruguayens ont très tôt hispanisé les termes techniques originellement en anglais. Une des principales légendes du CNdF, Amilcar Céspedes, par exemple, avait été marquée – lors de ses premiers déplacements footballistiques à Buenos Aires – par l'étonnement qui saisissait ses adversaires lorsqu'ils l'entendaient, lui et ses coéquipiers sur le terrain, nommer un corner « esquina » ou un foul « falta »⁷⁰. Cette hispanisation du jargon footballistique ne semble pas avoir été le fruit d'une remise en question délibérée de l'hégémonie culturelle exercée par la Grande-Bretagne sur ce sport⁷¹, mais plutôt la conséquence d'un pragmatisme spontané visant à faciliter les communications sur le terrain entre pratiquants non anglo-saxons, déjà majoritaires.

La latinisation du football uruguayen largement en avance sur la région était également palpable dans la composition des équipes assemblées en vue des premières rencontres de sélection nationale. Les feuilles de match d'époque offrent la possibilité de s'attarder une fois de plus sur les patronymes des joueurs. Dès 1902 par exemple, le onze uruguayen mis sur pied par l'AUF était formé par Arimalo, Bouton Reyes, Carve Urioste, Carbone, Nebel, Peixoto, Rincón, Sardeson et les trois frères Céspedes. Cette composition, dominée numériquement par les éléments d'extraction latine, contraste fortement avec les réalités régionales contemporaines. En effet, aussi bien dans le cas de l'Argentine que du Brésil ou du Chili, jusque dans les années 1910, les teams de sélection étaient habituellement formées avant tout par des éléments issus de la colonie britannique. L'équipe officielle du Chili alignée en 1910 était par exemple composée par Gibson, Mac William, Ash, Hormazabal, Allen, González, Robson, Simmson, Campbell, Hamilton et Acuña⁷². Cette évolution des origines patronymiques dans les effectifs des équipes du Cône Sud, ainsi que la transition dans la langue d'usage du football de l'anglais vers l'espagnol, constituent deux marqueurs essentiels de ce qu'Eduardo Archetti a baptisé dans le cas argentin, la « créolisation » du football, soit le phénomène réussi d'appropriation de cette pratique allogène par la population autochtone autodésignée comme « créole ». Ce modèle d'acculturation – opérant dans le cas uruguayen – se caractérisa donc par sa précocité.

70. « El resurgimiento del football en el Uruguay... *op.cit.*

71. Rappelons que la plupart des clubs uruguayens de l'époque optaient toujours pour des noms en anglais.

72. STURZENEGGER, Carlos, *Football, leyes que lo rigen y modo de jugarlo, Montevideo*, Tall. Graf. El Arte, 1911.

1.4 Les conditions d'une greffe réussie

Au-delà des arguments téléologiques et des discours essentialistes sur le « créole » qui se sont imposés dans la presse sportive à la fin des années 1920, il existe une multiplicité de facteurs plus tangibles, qui contribuent à rationaliser ce développement fulgurant qu'a connu le football dans l'estuaire du Rio de la Plata en général, et en Uruguay plus particulièrement. Une partie de ces facteurs – ceux en rapport avec les caractéristiques intrinsèques du football en tant que pratique sportive notamment – ne sont pas exclusifs à cette région du monde ; si les rives de l'Atlantique Sud ont pu être en avance sur leur temps, la fièvre du ballon rond n'en est pas moins devenue aujourd'hui un phénomène authentiquement planétaire.

Christian Bromberger s'est longuement penché sur les mécanismes de l'avènement du sport roi dans le monde et a notamment cherché à déterminer les ingrédients qui ont fait de celui-ci un « référent universel, un des rares – voire le seul – éléments d'une culture mondiale masculine, compris par tous, transgressant la diversité des régions, des nations, des générations »⁷³. Un premier élément de réponse avancé par l'ethnologue est la grande simplicité qui caractérise le jeu en soi. Son seul et unique prérequis étant de disposer d'une balle, ou tout du moins d'un *ersatz* à peu près rond qui puisse être propulsé avec les pieds. Alors que la plupart des pratiques sportives collectives nécessitent une diversité de matériel (raquettes, filets, vêtements adaptés, crosses, paniers, surfaces spécifiques, etc.), hormis le ballon, le reste de l'attirail associé à la pratique officielle du football est entièrement superflu pour l'activité occasionnelle. Le jeu peut se pratiquer dans n'importe quelle tenue, sur n'importe quel type d'espace, sans nécessiter de délimitation d'un terrain ou de matérialisation de buts. La durée d'une partie est entièrement adaptable, de même que les effectifs intégrant chaque équipe – qui peuvent varier indifféremment d'une seule personne à la moitié d'une cour de récréation⁷⁴ – ou encore les règles du jeu, dont l'extrême plasticité permet d'adapter la pratique à une diversité de situations⁷⁵.

73. BROMBERGER, Christian, *Football : la bagatelle la plus sérieuse du monde*, Agora Pocket, Paris, 2003, p.25.

74. *Ibidem*, p.26.

75. Ces remarques, qui pourraient être prises pour d'authentiques truismes, sont en réalité essentielles pour comprendre l'implantation réussie et la diffusion vertigineuse du ballon rond sur le territoire qu'il touche. C'est pourquoi elles sont systématiquement rappelées dans les travaux consacrés au football (voir par exemple GIULIANOTTI, Richard, *Football : a sociology of the global game*, Polity Press, Cambridge, 1999, p.XI-XII ou encore MASON, Tony, *Passion of the people ? : football in South America*, Verso, Londres, 1995, p.VII) et nous ne dérogeons pas à la règle.

Le football est par ailleurs une activité qui « n'exige pas [...] de caractéristiques morphostructurales uniformes »⁷⁶, ce qui veut dire qu'il est relativement peu soumis au déterminisme corporel si commun au reste du monde sportif, où certaines caractéristiques physiques donnent un avantage décisif (taille au basket, musculature au rugby, longueur des membres supérieurs en natation, poids en boxe, etc.⁷⁷). Au football, un joueur peut y briller indépendamment de son gabarit ou de sa morphologie. Il suffit pour s'en convaincre de se rappeler le mythique Garrincha (Manuel Francisco dos Santos) dont la malformation des jambes ne l'empêcha pas pour autant de connaître une carrière remarquable couronnée par deux victoires consécutives avec le Brésil aux Coupes du monde de 1958 et 1962 ; ou, plus récemment encore, de l'Argentin Lionel Messi dont le petit gabarit (1m70) – qui lui valut le surnom de la Pulga (la puce) – ne l'empêcha pas pour autant de s'imposer comme le meilleur joueur de la dernière décennie. Cet impact relativement faible des attributs physiques sur les performances sportives permet à la fois d'attirer dans la pratique le large spectre d'individus ne jouissant pas de prédispositions particulières, mais également – la technique compensant la croissance – d'amalgamer les joueurs indépendamment de l'amplitude générationnelle les séparant.

Au-delà de la pratique personnelle en elle-même, le football jouit enfin d'un caractère éminemment attrayant à travers le spectacle qu'il offre au public en quête de divertissement. De grandes plumes, comme celle d'Eduardo Galeano par exemple, se sont déjà étendues avec lyrisme sur le caractère ensorcelant que peut avoir le ballon rond pour le spectateur⁷⁸. Mais d'autres – bien avant l'auteur des *Veines ouvertes de l'Amérique latine* – avaient déjà identifié ce caractère comme étant un des fondements du succès rencontré par le ballon rond auprès du public. Ainsi, dans les années 1920, l'aîné des frères Céspedes racontait par exemple que, ayant grandi à Montevideo sur la rue Gil dans le quartier du Prado, à quelques encablures du stade de l'Albion FC, il allait – en guise de distraction – assister « dimanche après dimanche » à toutes les rencontres. D'après ses mots, « c'était un temps où l'on pratiquait que peu de sport à l'air libre et le football, si plein d'émotions, si complet,

76. BROMBERGER, Christian, *Football... op.cit.* p.46.

77. À titre d'exemple, la taille moyenne d'un joueur de NBA lors de la saison 2018-2019 a été de 2m05 (d'après le NBA Roster Survey). Le poids moyen des rugbymen de la Coupe du monde de 2015 atteignait les 103 kg (d'après le Rugby World Cup 2015 Statistical Report). En boxe l'avantage de la masse est si déterminant que les catégories de poids dans les compétitions ont fait leur apparition dès la première moitié du XIX^e siècle.

78. Nous pensons ici à l'ode que l'auteur uruguayen dédia au football avec la publication à la fin du siècle dernier de GALEANO, Eduardo, *Fútbol a sol y sombra*, Ed. del Chanchito, Montevideo, 1995.

si magnifique en tant que spectacle et exercice physique, gagnait rapidement en popularité auprès de notre jeunesse »⁷⁹. La dimension « spectaculaire » de ce sport aurait vraisemblablement joué un rôle déterminant à l'heure de s'attirer les faveurs de la population locale. Dans ses travaux pour identifier les facteurs du succès de cette « bagatelle la plus sérieuse du monde », Christian Bromberger dresse justement un parallèle entre le football et le théâtre, dont le premier respecterait scrupuleusement la trilogie classique de l'unité de temps, de lieu et d'action caractéristique du second. Pour l'ethnologue, « le match fait éprouver, en un raccourci de 90 minutes, toute la gamme des émotions que l'on peut ressentir dans le temps long et distendu d'une vie : la joie, la souffrance, la haine, l'angoisse, l'admiration, le sentiment d'injustice... On retrouve ici « la bonne dimension » qui, selon Aristote, modèle la tragédie, c'est-à-dire « celle qui comprend tous les événements qui font passer les personnages du malheur au bonheur ou du bonheur au malheur »⁸⁰. Ainsi, le football bénéficierait du double avantage de jouir à la fois d'un attrait s'exerçant tant sur le sportif que sur le spectateur, chez qui il susciterait à la fois une expérience esthétique et émotionnelle. La fonction divertissante du jeu, conjuguée à l'extrême modularité de la pratique, à son caractère non discriminant ainsi qu'à ses règles d'une simplicité déconcertante, semblent avoir fourni au ballon rond les attributs viraux lui ayant permis de s'imposer mondialement comme le sport roi⁸¹.

De tels attributs expliquent ainsi une prévalence qui n'était pas écrite d'avance. En effet, les effectifs britanniques qui s'installèrent dans le Rio de la Plata apportèrent dans leurs bagages un panel relativement large de pratiques sportives ; les principales étant le cricket, l'aviron, le football, le rugby et le polo. La généalogie des clubs sportifs en Uruguay, avec les fondations pionnières des Montevideo Cricket Club et Montevideo Rowing Club en 1861 et 1874, montre bien que le football n'a pas toujours eu le premier rôle dans le

79. « Eran tiempos en que se practicaban pocos deportes al aire libre, y el football, tan emocionante, tan completo, tan hermoso como espectáculo y como ejercicio, iba ganando popularidad rápidamente entre nuestra juventud », « El resurgimiento del football en el Uruguay... *op.cit.*

80. BROMBERGER, Christian, *Football : la bagatelle la plus sérieuse du monde*, Agora, Paris, 2003, p.30. Bromberger explore également les causes du succès du spectacle footballistique dans sa contribution à l'ouvrage collectif dirigé par Vigarello : BROMBERGER, Christian, « Le spectacle sportif, révélateur des passions contemporaines », dans VIGARELLO, Georges, *L'esprit sportif... op.cit.* p.85-101.

81. Dans l'amorce d'un de ses articles sur le football en Amérique latine, Stefan Rinke prend soin lui aussi d'évoquer les « avantages » que présente le ballon rond. Ce détour par de telles évidences est d'autant plus nécessaire dans le cas latino-américain que les essentialisations concernant son football ont la vie particulièrement dure. RINKE, Stefan, « ¿ La última pasión verdadera? Historia del fútbol en América Latina en el contexto global », *Iberoamericana*, 2007, vol. 7, n°27, p.85-100.

paysage sportif local. À moyen terme, pourtant, c'est lui qui s'est imposé – et ce, de manière écrasante – comme la pratique sportive dominante de la scène uruguayenne. Il convient de remarquer qu'il a connu un cheminement similaire dans la majeure partie du reste du monde, à commencer par l'Angleterre elle-même. Bien qu'il n'ait été ni le seul ni le plus ancien des sports modernes créés sous l'ère industrielle, il est néanmoins devenu dès les deux dernières décennies du XX^e siècle, la principale attraction sportive du pays d'outre-Manche à tel point que, malgré l'attachement de ses fondateurs aux principes de l'amateurisme, la fédération anglaise dut se résoudre dès 1885 à adopter le statut professionnel. Dans le reste de l'Europe continentale, le football connut une évolution analogue. Il détrôna progressivement toute concurrence sportive sur son passage, qu'il s'agisse de la gymnastique dans les pays du Nord et de l'Est ou encore du cyclisme en France, en Italie ou en Belgique.

Hormis sa temporalité, l'adoption massive du football dans le Rio de la Plata n'a donc rien de remarquable *per se*. Elle s'inscrit au contraire dans une logique de propagation généralisée qui se serait faite – grâce aux avantages comparatifs évoqués précédemment – au détriment des autres pratiques sportives. Les travaux sur les mécanismes de diffusion des sports dans l'espace impérial britannique menés par Sébastien Darbon contribuent à illustrer ce point⁸². Au cours de ses recherches, il s'est notamment intéressé au cas de l'ancienne Inde impériale (actuellement l'Inde, le Pakistan et le Bangladesh) dont le paysage sportif se caractérise jusqu'à aujourd'hui par une claire prédominance du cricket sur le reste des pratiques introduites par les colons anglo-saxons. D'après le chercheur, cette place de choix s'expliquerait avant tout par des facteurs culturels. Du fait du système de castes qui lui est propre, la société indienne serait particulièrement pudibonde à l'heure d'engager des contacts corporels avec autrui. Or, des sports comme le rugby (avec ses mêlées, ses charges, ses ascenseurs et ses plaquages) ou le football (bien que dans une moindre mesure⁸³) seraient bien trop sujets à la promiscuité des corps pour s'accorder convenablement avec les coutumes locales. Le cas indien décrypté par Darbon représente davantage l'exception que la règle et laisse donc transparaître en négatif un important corollaire : en l'absence de barrières culturelles conséquentes et en l'absence de mise en concurrence avec d'autres

82. DARBON Sébastien, *Diffusion des sports... op.cit.*

83. Dans ses travaux (notamment DARBON, Sébastien, « Pourquoi les Indo-Fidjiens ne jouent-ils pas au rugby ? », *Études rurales*, 2003, n°166, p.103-121), l'anthropologue construit son propos sur le rejet du rugby en particulier dans l'espace culturel indien. Mais ses conclusions concernant la réticence locale à s'engager dans des activités sportives induisant une dose de contact physique restent tout à fait opérantes pour le football. En raison de ses courses au coude à coude, ses tacles ou encore ses attroupelements sur corner, le ballon rond implique lui aussi un degré de friction avec l'adversaire que l'on ne saurait atteindre au cricket.

sports jouissant d'un soutien institutionnel plus puissant⁸⁴, le football a tendance, par défaut, à se développer jusqu'à se hisser au rang de première activité sportive du pays.

Ce dernier point transparaît clairement dans l'analyse faite par Amílcar Céspedes lorsqu'il évoquait les raisons de l'expansion du ballon rond dans son pays. L'Uruguay était à l'aube du XX^e siècle une terre « où l'on pratiquait que peu de sport à l'air libre ». Le football était donc arrivé sur un terrain essentiellement vierge. Sans avoir à se heurter à un paysage sportif déjà fortement structuré autour d'autres activités physiques dominantes, son expansion n'en fut que plus rapide. Au-delà du football en lui-même, cette observation pousse à considérer – comme a pu le faire Olivier Chauvaux pour le cas du développement du football dans le Pas-de-Calais à la fin du XIX^e siècle⁸⁵ – les avantages objectifs dont jouissait l'Uruguay de l'époque qui ont pu favoriser l'implantation rapide de ce sport allogène dans la société locale.

Tout d'abord, la notion d'espace vierge dépasse la simple métaphore sportive, mais décrit une réalité géographique palpable. Au moment de son indépendance en 1830, le pays ne comptait que 75 000 habitants répartis sur un territoire vaste comme le tiers de la France (176 215 km²). Vers 1870, entraînée par la poussée d'une forte natalité et d'un important flux migratoire en provenance d'Europe, la population s'était multipliée par cinq. Au début du XX^e siècle, elle avoisinait le million d'habitants dont plus du quart résidaient dans la capitale⁸⁶. Ainsi, à l'arrivée du football sur les rives *platenses*, l'Uruguay demeurait donc un territoire à la population clairsemée. Cette faible

84. Ces soutiens peuvent être médiatiques, commerciaux ou bien évidemment politiques. Nous pensons par exemple au cas paradigmatique de l'Irlande, où les sports anglo-saxons (notamment le football, le rugby et le cricket) considérés comme les sports de « l'envahisseur britannique » ont traditionnellement été soumis à diverses restrictions dans le but de favoriser la pratique des sports gaéliques (gaelic football et hurling notamment) perçus comme des expressions de l'identité nationale irlandaise. Historiquement, la Gaelic Athletic Association (GAA) pouvait bannir tout membre qui aurait été confondu dans la pratique d'un sport anglais. De même l'utilisation du Croke Park – plus grand stade de Dublin et propriété de la GAA – pour des matchs de rugby et de football au milieu des années 2000, avait créé un grand émoi dans le milieu sportif irlandais. Sur le sport irlandais, voir notamment : CRONIN, Mike, *Sport and nationalism in Ireland. Gaelic games, soccer and Irish identity since 1884*, Four Courts Press, Dublin, 1999.

85. CHAUVAUX, Olivier, « Origines et enracinement du football-association dans le Pas-de-Calais (fin XIX^e siècle-1914) : des jeux aux sports ? », *Revue du Nord*, 2004, vol. 355, n^o2, p.341-365.

86. Pour une visualisation précise de l'évolution de la population uruguayenne, se référer notamment à NAHUM, Benjamín (coord.), « Poblacion y Sociedad » (chapitre), dans *Estadísticas históricas del Uruguay (1900-1950). Tomo I : Población y Sociedad, Política, Educación, Estado*, Departamento de publicaciones de la Universidad de la República, Montevideo, 2007, p.7-46.

densité, conjuguée à l'absence de contraintes spatiales ont conduit la capitale uruguayenne à se développer en suivant une urbanisation particulièrement étalée. Façonnée par le lotissement progressif des parcelles cadastrales ainsi que par le rythme chaotique des constructions propre aux villes en pleine croissance, une multitude de terrains vagues apparurent dans le maillage du tissu urbain montevidéen⁸⁷. Ces *baldíos* – ou *potreros* selon le terme popularisé par le contexte argentin⁸⁸ – fournirent à la jeunesse locale autant d'emplacements pour se livrer spontanément à la pratique du football. De plus, l'implantation de compagnies de chemins de fer dans la ville et la construction de lignes de tramway permit de rendre accessibles les grands espaces libres périurbains et donc l'installation pérenne sur ceux-ci des premiers stades entièrement voués au football⁸⁹. Au tournant du XX^e siècle, l'Uruguay, et plus particulièrement sa capitale, jouissaient donc d'une structuration spatiale singulièrement adaptée aux besoins de ce sport fraîchement arrivé sur leurs rives.

Par ailleurs, la complémentarité entre le football et sa nouvelle terre d'accueil ne se limitait pas uniquement au domaine de l'aménagement, mais touchait aussi celui – passé étonnamment inaperçu dans la littérature académique – des caractéristiques démographiques. Les forts progrès que connut la médecine dans le pays durant la deuxième moitié du XX^e siècle⁹⁰ permirent de faire passer le profil démographique de l'Uruguay vers un profil de type post-jennérien⁹¹. Cette période de transition – marquée par une natalité restant forte malgré la baisse drastique de la mortalité – se traduit par un rajeunissement considérable de la population. José Pedro Barrán évalue qu'entre 1889 et 1895, l'âge moyen dans le pays se situait juste en dessous de la barre des dix-sept ans et demi⁹². De plus, cette moyenne d'âge – déjà révélatrice en elle-même – occultait une réalité démographique complexifiée par les distorsions statistiques entraînées par le contexte migratoire. En effet, les individus entreprenant le long et parfois périlleux périple du migrant ne constituaient pas un échantillon représentatif de la pyramide des âges dans sa totalité. Les

87. Sur la croissance de Montevideo de l'époque, voir notamment : ÁLVAREZ LENZI, Ricardo et al., *El Montevideo de la expansión (1868-1915)*, Ediciones de la Banda Oriental, Montevideo, 1986.

88. Véritable topos dans l'imaginaire collectif argentin, on retrouve le terme dans le titre de l'ouvrage d'Archetti : ARCHETTI, Eduardo, *El potrero, la pista y el ring... op.cit.*

89. LUZURIAGA, Juan Carlos, *El football del... op.cit.* p.43.

90. Voir notamment : BARRÁN, José Pedro, *Medicina y sociedad en el Uruguay del novecientos*, Ediciones de la Banda Oriental, Montevideo, 1992 ; ou encore la thèse de Nancy González Salazar « Circulation des savoirs et des pratiques médicales entre la France et le Rio de la Plata (1828 à 1886) », dirigée par Nancy L. Green (EHESS).

91. Du nom du scientifique anglais Edward Jenner (1749-1823), inventeur du vaccin contre la variole.

92. BARRÁN, José Pedro, *Historia de la sensibilidad en Uruguay*, Ediciones de la Banda Oriental, Facultad de humanidades y ciencias, Montevideo, 1992, p.22.

nouveau-nés et les seniors – moins aptes par nature à se lancer dans un projet de déracinement – étaient sous-représentés au bénéfice des jeunes adultes mus par la quête d'opportunités économiques et professionnelles dans le Nouveau Monde. De même, parce qu'ils entreprenaient plus aisément le voyage en solitaire – tandis que les femmes le faisaient davantage dans le cadre d'un départ d'échelle familiale, ou tout du moins conjugale – les hommes étaient majoritaires dans ces mouvements de population. C'est pourquoi les données statistiques compilées par Benjamin Nahum font apparaître depuis le tournant du XX^e siècle, un schéma de population numériquement dominé par les hommes avec notamment un haut plateau entre les années 1912 et 1926 durant lequel le pays comptait en moyenne 104 hommes pour 100 femmes⁹³. La société uruguayenne de l'époque était donc à la fois anormalement jeune, mais aussi majoritairement masculine. Ainsi, en arrivant en Uruguay, le ballon rond avait accosté sur des terres particulièrement fertiles, car présentant une forte concentration d'hommes, adolescents et jeunes adultes, soit sa population cible par excellence.

Enfin, l'implantation du football dans le pays s'effectua aussi à la faveur d'un moment politique et social particulièrement propice. Depuis le milieu des années 1870, le pays traversait une période de relative abondance économique grâce à l'insertion sur le marché mondial (et européen plus spécifiquement) de ses produits d'exportation. La viande salée et le cuir produits depuis les temps coloniaux, furent rejoint et progressivement déplacés par la laine et la viande exportée sous forme « d'extrait » ou de corned-beef avant que l'arrivée des navires frigorifiques au début des années 1910 ne permette de l'expédier fraîchement sortie des abattoirs. À l'image de l'implantation au tournant des années 1870 de la Liebig Company dans sa fameuse usine de Fray Bentos, cette période de croissance économique s'accompagna d'une augmentation des investissements étrangers dans le pays ainsi que par une première phase d'industrialisation de son appareil productif.

Sur le plan politique, la prospérité relative de l'Uruguay de la fin du XIX^e siècle permit d'abaisser considérablement la conflictualité de sa vie publique. Les anciens temps marqués par les perpétuels affrontements entre *caudillos* – dont les antagonismes découlaient des luttes intestines héritées des guerres d'indépendance – cédèrent progressivement le pas à l'avènement d'une société moderne fondée sur le principe de l'État de droit. Dans le cadre de ce nouveau paradigme, les anciennes factions du pays se réincarnèrent en partis politiques pour former, d'une part, le Partido Colorado, associé aux intérêts de la capitale, urbaine et ouverte sur le monde, et d'autre part, le Partido Nacional représentant davantage un *hinterland* rural et conservateur. L'ac-

93. NAHUM, Benjamín (éd.), *Estadísticas históricas... op.cit.* p.10.

ceptation des règles du jeu de la vie républicaine ne se fit pas sans quelques soubresauts dont le dernier en date fut le soulèvement de 1904 mené par le *caudillo* Aparicio Saravia, incarnant une conception de l'Uruguay pastoral en voie de disparition. Son mouvement fut vaincu par les troupes gouvernementales dirigées par le président à la tête du pays depuis 1903, le *colorado* José Batlle y Ordóñez. Cette victoire marqua la fin définitive des conflits armés et l'imposition dans le pays du paradigme démocratique. Elle se traduisit dans les faits par la domination du Partido Colorado dans l'arène politique et, par extension, par l'emprise toujours plus grande exercée par Montevideo sur le reste du territoire.

La constitution uruguayenne interdisant les réélections consécutives, Batlle y Ordóñez céda la place en 1907 au *colorado* Claudio Williman, avant de retrouver la tête de l'Exécutif pour un nouveau mandat entre 1911 et 1915. Les premières décennies du XX^e siècle uruguayen furent profondément marquées par les deux présidences de Batlle y Ordóñez et plus généralement par l'influence politique qu'exerça sa doctrine tout au long de la période jusqu'à sa mort en 1929. Désignée sous le terme de « batllisme », celle-ci se définissait notamment par la « promotion d'un modèle de développement urbain-industriel »⁹⁴ reposant sur le choix d'une économie protectionniste – taxant les importations de biens manufacturés et libérant celles de l'outillage et de la machinerie utiles à l'industrialisation du pays – tout en restant insérée aux marchés mondiaux pour y exporter le fruit (éminemment agricole) de la production nationale. Dans le but de « capter des dividendes »⁹⁵ au bénéfice de la nation et d'assurer son indépendance dans les secteurs jugés les plus essentiels, le batllisme se livra à une série de nationalisations d'entreprises et à la constitution d'un service public, jouissant parfois d'un monopole d'État, notamment dans le domaine de la banque, de la finance, des assurances, des transports et de la fourniture électrique. En plus de favoriser le développement industriel du pays, cet interventionnisme dans l'économie nationale permit également de mettre en place un système de redistribution des richesses nationales particulièrement ambitieux.

En complément de sa politique économique, le batllisme se lança dans un intense programme de réformes sociales. Sur le volet du travail, celles-ci inclurent par exemple l'interdiction de l'embauche d'enfants de moins de 13 ans et des restrictions à celui des jeunes de moins de 19 ans (1913), le plafonnement de la journée de travail à huit heures par jour et 48 heures pour la semaine (1915), la mise en place d'une journée de repos obligatoire et la prise en charge des accidents de travail (1920), ou encore l'établissement d'un

94. FREGA, Ana *et al.*, *Historia... op.cit.* p.31.

95. *Ibidem.*

salaires minimum (1923). Concernant l'éducation, l'État prolongea le développement de l'école publique obligatoire en place dans le pays depuis 1876. Entre 1890 et 1919, le nombre d'établissements scolaires fut multiplié par deux permettant à l'Uruguay d'atteindre un taux d'alphabétisation de 70,5 % qui à la même époque était de 68,2% en Argentine et de 35,1 % au Brésil)⁹⁶. Ouvertement anticlérical, le batllisme lança également une offensive sur le front des mœurs. L'État décréta par exemple la suppression des crucifix des hôpitaux et des asiles publics (1906), la légalisation du divorce par consentement mutuel (1907), la suppression des enseignements et des pratiques religieuses dans les écoles publiques (1909), la création de l'Assistance Publique Nationale (1910), le divorce par seule volonté de la femme et la suppression du représentant de l'Uruguay au Vatican (1913)⁹⁷. En 1919, l'adoption d'une nouvelle constitution acta officiellement la séparation de l'Église et de l'État fournissant ainsi un des premiers exemples de laïcité du sous-continent américain⁹⁸.

Grâce à l'ensemble de ces mesures économiques et sociales, l'Uruguay du début du XX^e siècle vit éclore sur son sol une société à la fois laïque et libérale, numériquement dominée par des classes moyennes éduquées et chepautee dans son fonctionnement par un État providence dont l'alternance du pouvoir se pliait aux principes démocratiques. Ces avancées, qui répondaient à l'idée formulée par Batlle y Ordóñez de constituer en Uruguay « un petit pays modèle »⁹⁹, valurent à celui-ci le surnom de « Suisse d'Amérique » évoquant ainsi l'exceptionnalité politique que constitua l'exemple uruguayen au regard du reste du contexte latino-américain de l'époque. Surtout, cette configuration singulière de la société uruguayenne offrit là encore un terrain des plus propices à l'implantation et au développement du football. La stabilité politique, l'augmentation générale du niveau de vie, la multiplication des temps de repos chez les travailleurs et la diffusion d'une idéologie séculaire empreinte de modernisme furent autant de facteurs qui favorisèrent l'épanouissement dans le pays d'une société de loisir, dont le football bénéficia très largement aussi bien dans la pratique que dans le spectacle.

96. *Ibidem*, p.35.

97. *Ibidem*, p.48.

98. Pour approfondir la question de la laïcité en Uruguay jusqu'à nos jours, se référer notamment à : CAETANO, Gerardo, « Laicidad, ciudadanía y política en el Uruguay contemporáneo : matrices y revisiones de una cultura laicista », *Cultura y Religión*, 2013, vol. 7, n°1, p. 116-139.

99. VANGER, Milton, *El país modelo... op.cit.* p.8.

1.5 Une pratique en pleine expansion

Ainsi, le virus du football introduit par les Anglais, si contagieux par sa simplicité et sa plasticité, trouva sur les terres de la République Orientale de l'Uruguay, le parfait biotope pour lui s'assurer une propagation fulgurante¹⁰⁰. Même les adeptes de la première heure eurent du mal à concevoir la rapidité avec laquelle le ballon rond assura sa conquête du Rio de la Plata. En 1911, Carlos Sturzenegger ouvrait son livre en se remémorant que « les pionniers de la pratique n'auraient jamais osé songer que leur sport favori réussirait ainsi à s'imposer parmi une jeunesse jusqu'alors si peu encline, à quelques exceptions près, à toute forme d'exercice physique »¹⁰¹. En l'espace de quelques années à peine, le football était passé du giron très restreint de la communauté anglo-saxonne et de l'élite locale pour atteindre un pays entier qui s'y adonna avec ferveur.

Bientôt, parmi la multitude de clubs-équipes pullulant dans les différents quartiers de la ville, certains s'organisèrent comme l'avait fait le CNdF avant eux, pour intégrer le championnat mis en place par les clubs doyens de la capitale. Mais ces derniers, issus des hautes sphères de la société, étaient quelque peu réticents à ouvrir ainsi leurs portes à des entités aux racines bien plus populaires et donc forcément peu coutumières de la philosophie des véritables sportsmen. Le River Plate FC, fondé notamment par les dockers du port de Montevideo en 1897, fit un temps les frais de cette politique d'imperméabilité de classe¹⁰². La réputation sulfureuse de leur enclave portuaire, ces *bajos fondos*, repères de délinquants, de prostituées et de trafiquants en tout genre, poussa les dirigeants de la jeune AUF à créer une deuxième division au championnat uruguayen pour qu'ils puissent y faire leurs preuves auprès des équipes B des principales écuries, avant d'éventuellement rejoindre l'élite.

Ainsi, en 1903, en plus des équipes de réserve des quatre clubs fondateurs de l'AUF secondées par celles du CNdF et du Wanderers FC, une deuxième division fut créée pour accueillir les néophytes du River Plate, du Lavalleja et du Formidable FC¹⁰³. Cette ligue parallèle – conçue pour servir de vestibule (voire de sas de sécurité) au championnat uruguayen officiel –

100. Dans son ouvrage sur la globalisation du sport, Barbara Keys évoque pour décrire ce phénomène de diffusion galopant, le terme « d'espèces invasives ». KEYS, Barbara, *Globalizing sport... op.cit.* p.3.

101. « No soñaban por cierto los iniciadores del football uruguayo, que su deporte favorito hiciera camino entre una juventud que hasta entonces se había declarado refractaria con contada excepción, a todo lo que constituía ejercicio físico ». STURZENEGGER, Carlos, *Football... op.cit.* p. 7.

102. LUZURIAGA, Juan Carlos, *El football del... op.cit.* p.91.

103. AUF, « Memorias y balance 1903 », Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

devint rapidement la brèche par laquelle s'engouffra une multitude de petites équipes désireuses de se mesurer aux plus grands. Dans son rapport de 1905, le secrétaire honoraire de l'AUF, M. Reyes Lerena, constatait avec satisfaction ce dynamisme de la ligue : « les clubs se démultiplient, l'enthousiasme augmente » ; pour lui, c'était le signe que le football, ce « sport introduit à la bonne heure par la colonie britannique » avait d'ores et déjà « acquis ses lettres de noblesse » et faisait « partie intégrante [des] coutumes »¹⁰⁴. Le succès était tel que la deuxième division se révéla rapidement insuffisante pour contenir l'élan footballistique national, poussant l'AUF à en créer une troisième et à introduire des catégories d'âge. En 1910, soit dix ans à peine après sa naissance, la ligue comptait 62 équipes adultes. Neuf étaient en première division¹⁰⁵, 20 en deuxième¹⁰⁶ et 33 en troisième¹⁰⁷. À celles-ci s'ajoutaient 16 autres équipes constituant un championnat junior¹⁰⁸.

Les 62 formations de 1910 prenant part aux activités officielles de la ligue ne correspondaient en réalité qu'à 22 clubs seulement. En effet, certains, comme le CNdF ou l'Universal FC, alignaient jusqu'à six teams différents évoluant dans les trois divisions du championnat. Ces chiffres traduisent une concentration progressive des praticiens du football au sein des principales institutions sportives de la ville au cours des premières années du XX^e siècle.

104. « los Clubs se multiplican, el entusiasmo crece, todo lo cual demuestra que se trata de un sport que introducido en buena hora por la colonia británica, ha tomado, por decirlo así, carta de ciudadanía en nuestro país y se ha incorporado definitivamente a nuestras costumbres ». AUF, « Memoria anual presentada por el Secretario de la Liga a los Sres miembros de la Comision. Temporada 1903-1904 », Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol

105. Bristol FC, Central FC, CNdF, CURCC, Dublin FC, French FC, Libertad FC, River Plate FC, Wanderers FC. AUF, « Memorias y balance 1910 », Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

106. Ballor FC, Belgrano FC, Bonheur FC, Bristol FC (2), Central FC (2), CNdF (2&3), Constitución FC, CURCC (2), Democrático FC, Fénix FC, French FC (2), Libertad FC (2&3), Montevideo FC, River Plate FC (2), Universal FC (1,2&3), Wanderers FC (2). *Ibidem*.

107. Belgrano FC (2&3), Bonheur FC (2), Bristol FC (3&4), Central FC (3&4), CNdF (4,5&6), CURCC (3), Democrático FC (2,3&4), Dublin FC (2), Fénix FC (2), French FC (3), Libertad FC (4,5&6), Montevideo FC (2), Reformers FC (1,2&3), River Plate FC (3&4), Universal FC (4,5&6), Wanderers FC (3,4&5). *Ibidem*. Le document fait état de 33 équipes en 3^e division, or, le détail des groupes n'en mentionne que 32. Il peut donc s'agir de l'oubli d'une équipe de la part du secrétaire de l'AUF ou bien d'une erreur décompte qu'il aurait commis en rédigeant le rapport.

108. Ballor FC, Bristol FC, CNdF, Constitución FC, CURCC, Democrático FC (1&2), Libertad FC, Montevideo FC, Oriente FC, Orfeón Español FC, Reformers FC, Sarandí Central FC, Tacuarí FC, Wanderers FC (1&2). *Ibidem*. Nous n'avons pas fait apparaître le championnat junior dans le tableau de la figure 1.5, car bien que souvent mentionné, seul le rapport de 1910 donne un chiffre précis du nombre d'équipe le formant.

SAISONS	DIVISIONS						Total d'équipes
	1 ^{er}	2 ^e	3 ^e	Intermédiaire	Extra	4 ^e	
1900	4						4
1901	5						5
1903-1904	7	10					17
1905	5	8					13
1910	9	20	33				62
1911	7	17	32				56
1912	8	18	27				53
1913	8	19	33				60
1914	8	23	36				67
1915-1916	10	18	35	10			73
1916-1917	9	18	32	10	15		84
1917	10	14	29	10	18		81
1918	10	15	31	10	18		84
1922	12	23	36	10	18	32	131
1927	20	36	44	15	36	33	184

FIGURE 1.5 – Répartition du nombre de clubs évoluant au sein de l'AUF par division et par saison. (Source : rapports annuels de l'Association Uruguayenne de Football).

Cette captation des effectifs peut être comprise comme étant le signe de la grande popularité dont jouissaient ces clubs auprès des adeptes du ballon rond ; ou plus simplement, être la conséquence logique des prérequis matériels en termes d'infrastructure (stade, vestiaire) ou de cotisations, imposées par l'AUF comme condition d'entrée au championnat. En effet, face au manque de moyens chronique des petits clubs-équipes, il est probable que nombre d'entre eux aient cherché à mutualiser leurs maigres ressources en fusionnant ou en se laissant phagocyter par des écuries mieux équipées. En tout état de cause, cette cartellisation des institutions à la faveur de quelques clubs engendra un développement vertical du football basé sur des critères de niveau. La hiérarchisation des équipes au sein d'un même club permit de décanter efficacement le pool de joueurs disponibles selon leurs qualités sportives respectives, et donc de réunir dans les équipes premières les meilleurs éléments tirés à la fois des équipes subalternes et du vivier offert par les équipes juniors. Le monde du football dans le Montevideo de l'aube du XX^e siècle était foncièrement compétitif dans sa structuration.

Par ailleurs, depuis les temps de la colonisation (et encore jusqu'à nos

jours), l'Uruguay s'était toujours caractérisé par une sévère macrocéphalie dans la gestion de son territoire. Ce trait ne manqua pas de marquer de son sceau le développement local du football. Parce qu'il était arrivé par la mer, c'est tout naturellement que le ballon rond s'implanta d'abord à Montevideo avant de se propager au reste du pays. Cette diffusion se fit en grande partie au rythme de la construction de lignes de chemin de fer s'enfonçant toujours plus loin dans l'*hinterland*. Ces nouvelles voies transportaient les techniciens et le personnel roulant des compagnies anglo-saxonnes véhiculant le bacille du ballon rond. Grâce à ces contacts, les premiers clubs provinciaux apparurent dès le tournant du XX^e siècle dans plusieurs capitales départementales, mais ce ne fut véritablement qu'à partir de 1905 que ces institutions se démultiplièrent à la manière d'une « épidémie »¹⁰⁹. Au milieu des années 1910, la majorité des départements uruguayens avaient mis sur pied leurs propres championnats. En 1916, la Ligue de Salto par exemple, comptait 23 clubs dans le sien et entretenait même une activité internationale à travers la création d'un trophée disputé contre la ville frontalière et voisine de Concordia en Argentine¹¹⁰.

En dépit de cette effervescence précoce, le football de l'*interior* – selon le terme consacré en Uruguay – resta longtemps dans l'ombre de celui de Montevideo¹¹¹. Dans son rapport annuel de 1911, l'AUF notait par exemple que « ces ligues naissantes – reconnaissant dans celle de Montevideo la surintendance lui correspondant par nature – [s'étaient] toutes placées sous ses ordres »¹¹². Son président ajoutait plus loin que son institution n'avait pas « délaissé » ses protégées de l'*interior*, mais s'était préoccupé d'y acheminer plusieurs équipes montévidéennes dans le but de permettre aux aficionados de province d'« apprécier la beauté du football correctement joué »¹¹³. Quatre ans plus tard, la même condescendance transparaisait dans le rapport de la saison 1915-1916 qui énumérait, lui, le détail des équipes de la capitale envoyées dans les villes de Salto, Mercedes, Maldonado, Tacuarembó, Florida et

109. Pour une vision plus détaillée du développement du football dans le reste de l'Uruguay, voir notamment le chapitre consacré à cette question dans LUZURIAGA, Juan Carlos, *El football del... op.cit.* p. 95-110.

110. Hebdomadaire *Sportsman, semanario sportivo ilustrado*, an 1, n°5, édition du 3 juin 1916.

111. De nos jours encore, sur les 16 équipes disputant la première division professionnelle de l'AUF en 2019, seulement 3 ne sont pas des équipes montévidéennes. Il s'agit du Club Atlético Juventud (de Las Piedras), du Cerro Largo FC (de Melo) et du Club Plaza Colonia de Deportes (de Colonia del Sacramento).

112. « Las ligas incipientes que, reconociendo a la de Montevideo la natural superintendencia que le corresponde, se han puesto en todos los casos bajo sus órdenes ». AUF, « Memorias y balance 1911 », Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

113. « Así San José, Salto, Treinta y Tres, Mercedes y Fray Bentos han visto jugar a jugadores de talla y han podido aquilatar la belleza del football correctamente practicado ». AUF, « Memorias y balance 1911 », Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

San José avec pour « mission d'apprendre à jouer »¹¹⁴ aux locaux. Pareillement en 1918, l'AUF organisa un « Championnat Voyage à Montevideo »¹¹⁵ pour les équipes provinciales dont le but assumé était de stimuler ces dernières en promettant aux vainqueurs une excursion dans la capitale leur offrant ainsi la possibilité d'« assister aux meilleurs matchs nationaux et internationaux de l'année »¹¹⁶.

Ces égards de l'AUF envers le football de l'arrière-pays attestent de la relation asymétrique qui caractérisait le football uruguayen du début du XX^e siècle. Montevideo d'une part et le reste de l'Uruguay de l'autre étaient unis dans un net rapport de centre-périphérie. Bien que l'AUF, ses prérogatives, ses instances et sa sélection eussent été, par essence, d'échelle nationale, ces dernières ne se confondaient pas moins presque exclusivement avec le football montevidéen. En ce sens, l'histoire de la Coupe du monde de 1930 correspond dans les faits à une histoire du football de Montevideo. À l'image de la capitale et de ses élites entretenant le mirage de la représentation du pays entier, le ballon rond montevidéen endossait sans complexes la représentation footballistique de toute la nation.

À l'échelle domestique, le football de Montevideo se suffisait à lui-même et ne ressentait pas le besoin d'inclure les apports du reste de son territoire. De fait, l'ensemble des équipes listées dans le tableau de la figure 1.5 correspond à des équipes de la capitale. La scène footballistique montevidéenne de l'époque avait donc atteint une masse critique respectable et un dynamisme certain lui permettant ainsi d'assurer son propre succès en attirant un public nombreux¹¹⁷. Dès la fin de la première décennie du XX^e siècle, les observateurs de l'époque remarquaient comment « dimanche après dimanche [...] des milliers et des milliers de personnes, utilisant toute sorte de locomotion, convergeaient vers les stades pour y assister aux matchs sensationnels offerts par leurs équipes de prédilection »¹¹⁸. Grâce à l'accueil de ces spectateurs dans

114. AUF, *Memoria y Balance General. Período 1915-1916*, Imprenta y Librería Tolosa, Montevideo, 1916.

115. « Campeonato Viaje Montevideo ». AUF, *Memorias y balance general, ejercicio 1918*, Litografía e Imprenta del Comercio, Montevideo, 1919. Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

116. « ha ofrecido a los jugadores victoriosos la oportunidad de presenciar los mejores partidos nacionales e internacionales de año ». *Ibidem*.

117. En août 1900, un match amical entre l'équipe B de l'Albion et le modeste club Titán, avait réuni plus de 2 000 spectateurs. LUZURIAGA, Juan Carlos, « La forja de la rivalidad... *op.cit.* Deux ans plus tard, un match entre le CNdF et le CURCC en réunissait 5 000. LUZURIAGA, Juan Carlos, « Nacional y Peñarol en el Novecientos... *op.cit.*

118. « domingo tras domingo, [...] millares y millares de personas, usando todos los medios de locomoción, para dirigirse hacia las distintas canchas, con el objeto de presenciar los sensacionales partidos que les brindan los cuadros de su preferencia. ». STURZE-

des enceintes sportives spécialement construites à cet effet, l'engouement général pour le spectacle footballistique se traduisit mécaniquement en gains financiers conséquents pour les acteurs du ballon rond. Dans son rapport de 1911, l'AUF note que cette année-là la saison généra 21 006 pesos, desquels 4 497 furent reversés aux différents clubs et 9 048 placés dans les coffres de la fédération¹¹⁹.

Parce que l'Association uruguayenne était régie par les principes de l'amateurisme – aussi bien pour ses athlètes que pour l'ensemble de ses cadres, tous bénévoles – elle ne savait que faire de ce pécule. Durant ses premières années d'existence, elle reversa donc une partie importante de ses bénéfices au profit d'œuvres de « philanthropie »¹²⁰. Elle cotisa par exemple aux levées de fonds pour venir en aide aux victimes de catastrophes naturelles, apporta son soutien financier à diverses associations de protection de l'enfance et à la Ligue Uruguayenne contre la Tuberculose et fit des donations en faveur du développement de l'aviation civile dans le Rio de la Plata. En 1911, elle garantit l'accès libre au stade aux orphelins et *expósitos*¹²¹, puis en 1915, évoquant son désir « de faciliter l'affluence des enfants aux matchs pour leur offrir un spectacle sain et joyeux », décida d'élargir cette mesure en « leur ouvrant librement les portes des fields »¹²² de la capitale. Enfin, grâce à ses facilités de caisse, elle mit en place un ambitieux programme de couverture médicale de ses affiliés. En cas de blessure, ceux-ci étaient reçus gratuitement par quelques-uns des nombreux médecins siégeant au bureau de l'AUF, dont Atilio Narancio et José María Delgado notamment¹²³. Les frais de soins et de médicaments étaient couverts par l'AUF ainsi que – dans les cas où ces accidents sportifs entraînaient une impossibilité de se rendre au travail – une prise en charge du salaire perdu par ces joueurs¹²⁴. L'AUF déclinait donc à sa manière les mesures sociales prêchées par le « batllisme » au pouvoir.

L'augmentation exponentielle du nombre de footballeurs cependant, entraîna rapidement des complications. À la fin des années 1910, les frais médicaux étaient devenus incontrôlables – d'autant plus que les abus étaient courants – et l'AUF prit la décision de revoir ses largesses à la baisse¹²⁵. Par

NEGGER, Carlos, *Football... op.cit.* p. 7.

119. AUF, « Memorias y balance 1911 », Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

120. AUF, « Memoria de la 'Liga Uruguaya de Football', Temporada 1913 ». Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

121. AUF, « Memorias y balance 1911 », Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

122. AUF, *Memoria y Balance General. Período 1915-1916*, Imprenta y Librería Tolosa, Montevideo, 1916.

123. AUF, « Memorias y balance 1910 », Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

124. AUF, « Memoria de la 'Liga Uruguaya de Football', Temporada 1913 ». Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

125. AUF, *Memoria y balance general. Ejercicio 1919*, Tipografía y Litografía 'Olivera-

ailleurs, la quantité de spectateurs – se chiffrant pour les principaux matchs du championnat et pour les rencontres de la sélection nationale à plusieurs dizaines de milliers de personnes (fig. 1.6) – posa le problème des enceintes d'accueil adaptées dont l'AUF n'était pas encore dotée. Aussi, elle décida en 1918 de suspendre ses versements caritatifs pour se consacrer à l'épargne en vue de l'acquisition d'un stade à la mesure de l'engouement suscité par le football¹²⁶. De leurs côtés, les clubs, soucieux de s'arroger les premières places lors des diverses compétitions commencèrent progressivement à s'aventurer dans les pratiques de l'amateurisme marron¹²⁷ pour recruter et fidéliser les meilleurs joueurs du cru. Ce nouvel enjeu économique que les tenants de l'amateurisme strict cherchèrent à combattre par tous les moyens constitue une préoccupation constante de l'AUF tout au long des années 1910.



FIGURE 1.6 – Vue des ‘tribunes’ du stade Parque Central un jour de match entre les sélections d’Argentine et d’Uruguay. En bas à droite, des enfants avec des pommes dans des paniers d’osier s’improvisent vendeurs ambulants. Montevideo, 18 juillet 1920. Photographie, détail, Centro de Fotografía de Montevideo, s.d., 02485FMHGE.

Enfin, la popularité galopante du ballon rond ne manqua pas d’attirer l’attention de la presse, toujours à l’affût de sujets d’actualité populaires. En 1924, lorsque cette presse – prise dans l’emballement du moment – vint inter-

Fernández’, Montevideo, 1920.

126. AUF, *Memoria y Balance General. Ejercicio 1918*, Litografía e imprenta del Comercio, Montevideo, 1919.

127. L’amateurisme marron est une pratique consistant à rémunérer illégalement un athlète normalement tenu par les principes désintéressés de l’amateurisme. Parfois durement combattu par les institutions sportives, parfois toléré, l’amateurisme marron fut un phénomène répandu dans le milieu du football (toutes latitudes confondues) avant l’avènement du professionnalisme.

roger Henry Lichtenberger sur les origines du football¹²⁸, ce dernier rappela amusé que l'intérêt des journalistes pour le ballon rond n'avait pas toujours été le même. Au crépuscule du XIX^e siècle – soit les temps reculés où les jeunes de l'Albion FC en étaient les principaux et presque uniques pratiquants – les gazettes de la capitale ne s'intéressaient pas le moins du monde à la question¹²⁹.

« Combien de nos chroniques de ces premiers matchs allèrent finir à la corbeille d'*El Siglo* ! Nous avions la constance de, une fois le match terminé, décrire avec force de détails techniques le déroulement de toute la partie pour ensuite l'amener aux presses, mais ah ! Les rédacteurs, presque en riant, nous conseillaient plutôt d'arrêter de perdre notre temps. « Ces choses n'intéressent personne » qu'ils nous disaient. »¹³⁰

Malgré cette indifférence journalistique initiale, la presse se ressaisit rapidement. À mesure que le football gagnait, jour après jour, chaque interstice de l'espace urbain, et que ses principales rencontres mobilisaient un public toujours plus grand et avide de spectacles, la couverture médiatique du ballon rond se révéla être un enjeu de taille. Il l'était pour le lecteur – empressé d'être informé des résultats sportifs – et donc pour les rédactions désireuses d'écouler leurs numéros les lundis matin. Dès la deuxième moitié des années 1900, les principaux quotidiens du pays créèrent leurs sections sportives consacrées à la « culture physique »¹³¹. Suite aux chroniques précurseurs des frères Mibelli dans les colonnes d'*El Día* ou encore de Manlio Vitale D'Amico dans celles de *La Razón*¹³² – le football s'imposa progressivement comme un sujet d'actualité légitime dans la presse nationale aux côtés d'autres activités sportives comme le *turf*. Ces premières pages ayant pour objet de rapporter les résultats des matchs et des courses du week-end étaient relativement succinctes, mais rapidement, le phénomène sportif s'accompagna d'une prose bien plus fournie et, dès le début des années 1910, les premières longues chroniques consacrées au football firent leur apparition dans l'espace médiatique¹³³. Ainsi, certaines

128. Magazine *Mundo Uruguayo*, Montevideo, édition du jeudi 19 juin 1924.

129. Les frères Magariños Pittaluga dressaient le même constat. MAGARIÑOS PITTALUGA, Juan Antonio & Mateo, *Del Fútbol... op.cit.* p.161.

130. « Cuantas de nuestras crónicas sobre aquellos primeros match fueron a dar al canasto de « El Siglo » ! Nosotros teníamos la constancia de, una vez terminado el encuentro, describir con lujo de detalles técnicos el desarrollo de todo el partido y llevar nuestra crónica a las imprentas, pero ¡ay !, los redactores poco menos que riéndose de nosotros, nos aconsejaban que no perdiéramos el tiempo :- « Estas cosas no interesan a nadie » - Nos respondían. ». Magazine *Mundo Uruguayo*, Montevideo, édition du jeudi 19 juin 1924.

131. Notamment en 1908 pour le journal *El Día*. MORALES, Andrés, *Fútbol... op.cit.* p.132.

132. LÓPEZ CAMPAÑA, Perfecto (dir.), *El Libro del Centenario del Uruguay, 1825-1925*, Agencia Publicidad Capurro, Montevideo, 1925, p.531.

133. Les frères Magariños Pittaluga attribuent en 1912 au journal *El Plata* et au jour-

publications s'épanchaient sur les analyses individuelles détaillées des performances de chaque joueur sur le terrain – qui pouvaient être « brillantes », « très bonnes », « passables » voire « discrètes » – ou se lançaient parfois dans de complexes arguties pour justifier la sélection de tel joueur ou condamner celle de tel autre ¹³⁴.

Si la presse quotidienne à grand tirage mit quelques années à s'approprier l'objet, d'autres acteurs, plus perspicaces, perçurent bien plus tôt l'intérêt croissant que suscitait le ballon rond dans le paysage national. Dès 1902, apparut par exemple le magazine *Uruguay Football*, dont le directeur était M. Medina Betancort, une figure du football local occupant par ailleurs le poste de secrétaire de l'Uruguay Athletic. Son hebdomadaire se voulait être une publication entièrement dédiée au football ; une telle nouveauté pour l'époque que ses instigateurs ne rougissaient pas à l'heure d'affirmer que « l'on pourra dire [...] avec fierté que Montevideo compte, comme aucun autre pays américain, un hebdomadaire répondant aux nécessités toujours plus grandes du football » ¹³⁵. Les « nécessités » en question étaient celles d'un sport en plein développement et à la conquête de nouveaux adeptes, comme en témoigne la part non négligeable du magazine consacrée à l'explication des règles toujours officialisées par le sceau d'approbation de l'International Football Association Board (IFAB) ¹³⁶ anglaise ou, à défaut, de l'Association Argentine. Le reste du contenu était principalement consacré aux chroniques des matchs disputés localement ainsi qu'à l'annonce de ceux à venir. À ce propos, la mention de nombreux clubs qui n'apparaissent pas dans la documentation officielle de l'AUF qui lui est contemporaine, permet de compléter l'image d'un milieu sportif tentaculaire en pleine ébullition et non encore totalement structuré autour de ses jeunes institutions. Par ailleurs, l'hebdomadaire réservait des tribunes spéciales pour permettre aux acteurs du football montévidéen le désirant, d'exprimer leur opinion sur diverses questions ou de rendre hommage à un coéquipier qui s'était récemment illustré. Parfois, quelques articles un peu plus longs, rapportaient des nouvelles de l'international où l'on pouvait

naliste Arechavaleta la première page complète consacrée au football. MAGARIÑOS PITTALUGA, Juan Antonio & Mateo, *Del Fútbol... op.cit.* p.243.

134. Hebdomadaire *Sportsman, semanario sportivo ilustrado*, an 1, n°3, édition du 20 mai 1916.

135. « Se podrá decir [...] con orgullo que Montevideo cuenta como ningún país americano con un semanario de la materia que responde a las necesidades siempre crecientes del football. », Magazine *Uruguay Football*, édition du 5 juin 1902.

136. L'International Football Association Board (IFAB) est une institution créée en 1886 par les fédérations de football britanniques (Angleterre, Écosse, Irlande du Nord et Pays de Galles) pour harmoniser les règles du jeu du football (les fameuses Laws of the Game). Rejoint par la FIFA en 1913, l'IFAB reste jusqu'à nos jours, la seule institution autorisée à déterminer les règles officielles du football.

suivre les prouesses des grands clubs anglais, être mis au courant de l'actualité footballistique de la rive voisine ou encore apprendre que le ballon rond faisait des débuts encourageants dans la « rustique » Espagne. Le recours à des reproductions photographiques, encore relativement peu communes dans la presse d'époque, indique le choix fait par la rédaction d'opter pour une publication de qualité. Cette décision peut témoigner à la fois du milieu social favorisé de ces joueurs et aficionados de l'aube du XX^e siècle et de la création d'une véritable niche de marché autour de la question footballistique. L'inclusion de publicité, dont certaines étaient spécifiquement destinées aux praticiens (chaussures notamment), va dans ce sens.

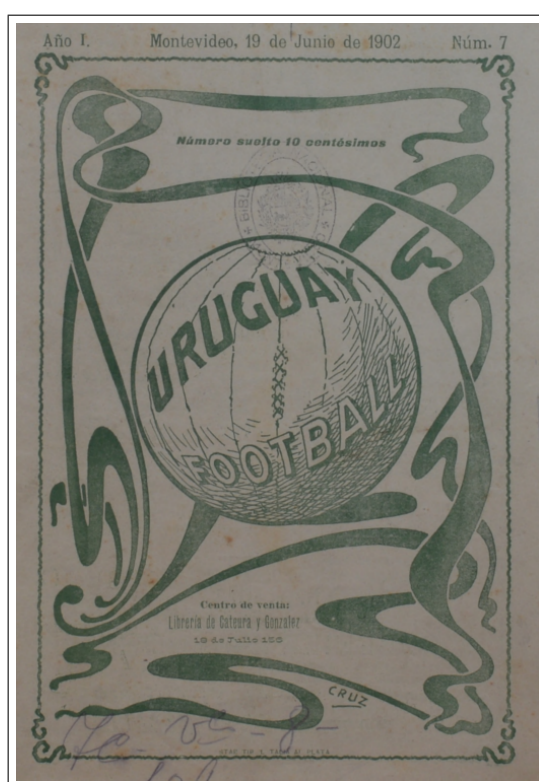


FIGURE 1.7 – Couverture du magazine *Uruguay Football*, édition du 19 juin 1902. Détail, Biblioteca Nacional de Uruguay.

L'arrivée progressive du football dans la presse nationale – avec ses signes avant-coureurs comme l'apparition de ce type de magazine spécialisé – puis son avènement au sein des publications de grand tirage sont un marqueur de plus de ce chemin ascendant que suivit le ballon rond lors de son implantation en Uruguay. D'abord l'apanage de ces « Anglais fous » – ayant essaimé depuis les îles britanniques au service de leur vaste empire – le football était resté durant ses premières années, sur les rives du Rio de la Plata, une activité limitée à un cercle restreint d'initiés anglo-saxons ou rattachés au patriciat local. Mais

malgré ses racines étrangères et sa pratique exclusive dans les milieux huppés, le football a peu à peu transgressé sa matrice d'origine pour rapidement s'épancher dans le reste du pays en s'emparant au passage de toutes ses strates sociales. Les diverses sources consultées décrivent, à la fin du XIX^e siècle, une jeunesse locale très peu encline aux activités physiques ; c'est celle encore rattachée à la culture de l'« *ocio a la española* »¹³⁷ où le temps libre rimait avec oisiveté. Mais, par le truchement de quelques figures catalysatrices et grâce aux zones de contact offertes par le tissu urbain montevidéen, le football réussit à franchir son cercle de pratiquants initial. Sa diffusion fut fulgurante, la haute contagiosité du ballon rond allié au biotope idéal fourni par l'Uruguay se traduisit par ce déferlement endémique, impressionnant aussi bien ses partisans que ses détracteurs. En août 1900, les riverains des places Constitución et Independencia, en plein cœur de la capitale, se plaignaient déjà devant les autorités municipales du dérangement causé par tous ces jeunes s'adonnant à la pratique de rue du football¹³⁸. Symbole d'une époque, véritable mode, la fièvre du ballon rond atteignit très vite des dimensions remarquables dans la République sud-américaine. Mais cette popularité était-elle suffisante pour justifier, trois décennies plus tard, de penser les festivités du Centenaire de la nation en termes footballistiques ? Ne fallait-il pas une narration puissante pour imbriquer si fortement ces deux objets a priori si distants ?

137. REISCH, Matilde, « Movimiento... » *op.cit.* p. 20.

138. « Too much football », article paru dans le journal *Montevideo Times*, édition du 14 août 1900, cité par PRATS, Luis, *Montevideo la ciudad...* *op.cit.* p.31.

Le sport en Uruguay : de la vision des élites aux politiques publiques

En avril 1929, la question d'une éventuelle Coupe du monde de football à Montevideo fit irruption dans les salles de sessions du Parlement uruguayen. Dans leur argumentation en faveur du projet, les défenseurs de cette « grande aspiration patriotique »¹ mirent notamment en avant durant les débats la capacité qu'avait selon eux le football à « mettre en exergue [aux yeux du reste du monde] toute l'énergie et la vitalité de la race » uruguayenne². Ils entendaient par ailleurs que les succès rencontrés par la petite République la balle au pied renvoyaient avant tout une image éminemment positive du pays : celle « d'une jeune nation » marchant résolument « cap sur l'avenir »³. En 1929, le football en Uruguay était déjà très fortement structuré. Les clubs

1. Diario de Sesiones de la Honorable Cámara de Representantes, 20.a Sesión Ordinaria, tomo 351, 1929.
2. « Un pueblo joven llega a los campos de juego para poner de manifiesto toda la energía y la vitalidad de la raza ». *Ibidem*. Le terme de « race » était fréquemment utilisé dans les discours de l'époque – tant en Europe qu'en Amérique – comme synonyme de 'peuple' ou de 'nation'. THIESSE, Anne-Marie, *La création des identités... op.cit.* p.181. Dans le cas uruguayen (et latino-américain en général), cet usage peut être interprété comme une référence renvoyant au mouvement hispano-américaniste alors en vogue. Né dans l'Espagne de la fin du XIX^e siècle, celui-ci cherchait à établir une matrice identitaire commune entre les nations du Nouveau Monde et leur ancienne métropole coloniale. Pensé comme une réponse à l'influence anglo-saxonne grandissante dans la région, l'hispano-américanisme se structurait autour de la notion de « Raza » en tant que communauté de destin renvoyant à une appartenance commune d'ordre spirituelle et culturelle (et non pas génétique). ROBINET, Romain, « Entre race et révolution : l'horizon ibéro-américain du mouvement étudiant mexicain (1916-1945) », *Cahiers des Amériques latines*, 2015, n°78, p.159-177). Sur la célébration de la « Raza », voire par exemple : SEBASTIANI, Marcela et MARCILHACY, David, « Celebrating the Nation : 12 October, from 'Day of the Race' to Spanish National Day », *Journal of Contemporary History*, 2017, vol. 52, n°3, p.731-763. Pour approfondir la question de l'hispano-américanisme, se référer notamment à la thèse de David Marcilhacy : MARCILHACY, David, « Une histoire culturelle de l'hispano-américanisme (1910-1930) : L'Espagne à la reconquête d'un continent perdu », Thèse de doctorat, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, 2006.
3. « una joven nación marchaba, por el esfuerzo y vigor de sus hijos, rumbo al porvenir ». *Ibidem*.

étaient nombreux et avaient atteint un haut degré d'institutionnalisation grâce à la fidélité de leurs socios et l'affluence d'un public toujours plus conséquent. Cette solidité relative – allant de pair avec la popularité du ballon rond – permit à l'AUF d'adopter trois ans plus tard en 1932 le statut professionnel dans son championnat national. L'orée des années 1930 représente donc dans le contexte uruguayen un moment charnière à la fois dans la gouvernance et dans la portée allouée au sport roi. Cette étape de transition s'est nécessairement accompagnée d'une transformation dans les propos entourant le ballon rond. Là où les valeurs de l'amateurisme et du fair-play des débuts du XX^e siècle faisaient office de leitmotiv, elles furent progressivement remplacées par un nouveau récit centré sur la qualité du spectacle et les performances sportives individuelles (et ce, tout en laissant une place grandissante aux considérations économiques). Eu égard à cette évolution discursive, les références que firent les députés uruguayens à la « race » et à « l'avenir » devant le Parlement au moment de la discussion du projet de Coupe du monde, font quelque peu figure d'archaïsmes.

Comme le rappelle Georges Vigarello, en 1900 déjà, les promoteurs de l'Exposition Universelle de Paris avaient érigé le sport en « preuve tangible du progrès, associant Jeux olympiques et témoignage moderniste ». L'Exposition avait servi de cadre pour accueillir les Jeux de la II^e Olympiade de l'ère moderne à Paris après sa première édition tenue en 1896 à Athènes. Impressionnés par les performances des athlètes étasuniens, les chroniqueurs du magazine illustré *La Vie au grand air* avaient notamment vanté « la qualité du muscle, la richesse de sang, la science de l'entraînement méthodique et le courage sportif de la race jeune et superbe qui s'est formée dans le Nouveau Monde⁴ » ; des propos auxquels font presque littéralement écho, trente ans plus tard, les discours des législateurs uruguayens. Le choix dans l'emploi de ces termes – ceux de « progrès », « d'avenir », de « race » ou encore de « vigueur » – n'est pas anodin. Ils sont à la fois les mots-clés et les indicateurs de l'influence de deux grands courants de pensée, l'hygiénisme⁵ et le positi-

4. Magazine *La Vie au grand air*, Paris, édition du 2 juillet 1900, cité dans VIGARELLO, Georges, *Du jeu ancien au show sportif : la naissance d'un mythe*, Ed. Du Seuil, Paris, 2002, p.72.

5. Comme le rappelle Daniel Teysseire, le mot lui-même « d'hygiénisme » n'existe pas en ce sens qu'il ne compte pas de définition officielle dans la langue française. Plus qu'un courant de pensée clairement défini, l'hygiénisme constitue en réalité une idéologie diffuse – particulièrement répandue dans l'Europe occidentale du XIX^e siècle – dont la principale caractéristique fut de placer la question sanitaire au centre du système décisionnel politique et social. Les principaux champs d'application des théories hygiénistes furent bien évidemment la médecine (avec le développement de sa composante préventive), mais aussi l'éducation, l'architecture ou encore l'aménagement des espaces urbains. TEYSSEIRE, Daniel, « Un médecin dans la phase de constitution de

visme⁶, qui marquèrent profondément de leurs sceaux les sociétés européennes et latino-américaines durant la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle.

Conséquences de l'avalanche d'avancées scientifiques et médicales déclenchées à partir de la fin du siècle des Lumières, ces deux courants proposaient à la fois une compréhension philosophique générale du monde et de ses réalités (pour le positivisme notamment), ainsi qu'une structuration concrète de ses aspects spatiaux et sociétaux exclusivement fondés sur les principes empiriques empruntés aux sciences naturelles et aux mathématiques. Placées à la confluence de ces deux mouvements, les activités physiques et sportives connurent une valorisation grandissante dans les sociétés en quête de modernité qui y trouvaient aussi bien un moyen de perfectionnement de l'être qu'une source de bienfaits sanitaires pour le quotidien des individus. Ainsi à leurs origines, plus qu'une simple activité récréative, les sports modernes furent appréhendés comme des outils de transformation des corps et des mentalités, d'où la superposition constante « de l'univers moral et [de] l'univers sportif »⁷ caractéristique des initiatives sportives de l'époque. Durant le XIX^e siècle, à la fois au sein du mouvement gymnique né dans les pays germaniques et scandinaves (dont les versions nationalisantes se déclinaient avec le Turnverein⁸ allemand et le Sokol tchèque⁹), comme au sein des sports d'équipe développés dans les collèges britanniques, la fonction éducative joua un rôle primordial dans l'émergence d'une jeunesse « saine » adhérant aux grands

l'hygiénisme, Louis Lépecq de La Cloture (1736-1804) », dans BOURDELAIS, Patrice, *Les hygiénistes, enjeux, modèles et pratiques (XVIII^e-XX^e siècles)*, Belin, Paris, 2001, p.60-74.

6. « Système philosophique d'Auguste Comte qui, à partir d'une théorie de la connaissance reposant sur la loi des trois états [successifs : théologique, métaphysique et positif] propose une classification des sciences consacrant l'avènement de la sociologie aboutissant elle-même à une morale et à une politique ». Définition du Centre National des Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL), entrée : « positivisme ». Porté en France par son fondateur Auguste Comte (1798-1857), le positivisme influença durablement les réalités politiques sud-américaines tout au long de la deuxième moitié du XIX^e siècle comme en témoigne par exemple le drapeau brésilien qui reprend la devise positiviste « Ordre et Progrès ».
7. VIGARELLO, Georges (dir.), *L'esprit sportif aujourd'hui : des valeurs en conflit*, Universalis, Paris, 2004, p.7.
8. Voir par exemple : LANGEWIESCHE, Dieter « Für Volk und Vaterland kraeftig zu wirken : Zur politischen und gesellschaftlichen Rolle der Turner zwischen 1811 und 1871 » dans BAUSINGER, Hermann & al. *Kulturgut oder Körperkult*, 22-61. Ed. Ommo Grupe, Attempto, Tübingen, 1990, ou encore le texte original du fondateur du mouvement Friedrich-Ludwig, Jahn, *Die deutsche Turnkunst zur Einrichtung der Turnplätze, dargestellt von Friedrich Ludwig Jahn und Ernst Eiselen*, Berlin, 1816.
9. Voir par exemple : NOLTE, Claire, *The Sokol in the Czech Lands to 1914, Training for the Nation*, Palgrave Macmillan, New York, 2002.

idéaux nationaux¹⁰. Ces initiatives – à une époque où les « trois finalités mères de l'exercice physique » étaient respectivement « militaire, médicale et pédagogique »¹¹ – puisaient généralement leurs origines et surtout leurs justifications, dans les lointains idéaux de l'Antiquité¹², condensés dans les fameuses maximes grecque et latine du *kalos kagathos*¹³ et du *mens sana in corpore sano*¹⁴.

Cette filiation idéologique se retrouve au cœur des initiatives institutionnelles qui ont marqué le développement du sport en Uruguay. Le nom choisi par le plus vieux club de gymnastique du pays fondé à Montevideo par des expatriés français en 1892 : la « Société Gymnique l'Avenir », est un parfait exemple de la portée symbolique conférée à l'époque à la culture physique vécue donc, comme une promesse de lendemains meilleurs. De même le football, né dans sa forme contemporaine au sein des *public schools* d'Angleterre, était dans son essence même le fruit d'un projet pédagogique. Comme le rappelle Giulianotti, les sports collectifs – comme le ballon rond tout particulièrement – y avaient été introduits pour « forger le caractère [des élèves], leur enseigner les vertus du leadership, de la loyauté et de la discipline »¹⁵. L'objectif était de modeler par la pratique sportive les citoyens britanniques en d'authentiques *gentlemen*, soit l'archétypal Anglais de « parfaite éducation faisant preuve de réserve et de distinction dans ses manières »¹⁶. Les divers passeurs culturels

-
10. Pour approfondir le rapport entre sport et nationalisme durant le XIX^e siècle, voir par exemple le chapitre « Le corps patriotique », dans THIESSE, Anne-Marie, *La création des identités... op.cit.* p.242-248.
 11. QUEVAL, Isabelle « Les valeurs éducatives du sport : mythe et réalité », dans VIGARELLO, Georges, *L'esprit sportif... op.cit.* p.27. Pour approfondir la question de la relation entre le sport et la guerre, voir notamment : ROBÈNE, Luc (dir.), *Le sport et la guerre : XIX^e et XX^e siècles*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2012.
 12. RIEU, Michel « La santé par le sport : une longue histoire médicale », *La revue pour l'histoire du CNRS*, 2010, n°36, p.30-35.
 13. Littéralement « le beau et le bon ». Pour approfondir la question du *kalos kagathos* (et pour déconstruire le rapport supposé des Grecs anciens à leurs athlètes) voir notamment : SAINT-ANDRÉ, Catherine, « L'athlète de la Grèce classique : un modèle d'harmonie de corps et d'esprit ? », Mémoire de Master, Université du Québec, Montréal, 2016.
 14. « Un esprit sain dans un corps sain » : célèbre citation du poète romain Juvénal (Decimus Iunius Iuvenalis) qui fut abondamment mobilisée par les promoteurs de la pratique des activités physiques durant le XIX^e siècle au point d'en devenir un véritable leitmotiv.
 15. « Games were introduced as character-building, teaching the virtues of leadership, loyalty and discipline, epitomizing the noble philosophy of *mens sana in corpore sano* ». GIULIANOTTI, Richard, *Football : a sociology of the global game*, Polity Press, Cambridge, 1999, p.4.
 16. Définition du Centre National des Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL), entrée : « gentleman ».

originaires de Grande-Bretagne responsables de l'implantation du football en Uruguay y introduisirent à la fois la pratique sportive en elle-même, mais aussi sa rhétorique pédagogique sous-jacente avec sa vocation de forgeuse de *gentlemen* en puissance. Cette visée éducative se vit abondamment reprise dans le pays par l'action des collèges anglais de Montevideo qui, comme nous l'avons vu, en donnant toute leur place aux sports dans l'enseignement dispensé aux jeunes Uruguayens et fils d'expatriés britanniques, jouèrent un rôle clé dans l'enracinement du football sur les rives du Rio de la Plata. Surtout, par l'entremise de ces établissements qui forgèrent les esprits et assurèrent l'éducation de tout un pan de l'élite politique uruguayenne – renforcée par la position d'hégémonie culturelle dont jouissait la culture anglo-saxonne – cette vision du sport et de son utilité sociale trouva au courant du premier XX^e siècle de puissants relais au sein même de l'appareil d'État. De ce fait, par le truchement de ces acteurs et de leur action politique, la promotion du sport dans le pays s'adossa à une forte volonté publique, elle-même fondée sur la large acceptation de ces idées et théories importées de l'étranger.

2.1 Culte du corps ou culte de l'esprit ? Positivismisme ou romantisme ?

« Ces temps d'agitation et de frivolité où il n'y a pas de salons littéraires, mais où l'on ouvre au lieu de ça des footballs [sic], remplaçant ainsi le triomphe du cerveau par le triomphe des pieds »¹⁷.

Julio Herrera y Reissig, 1899.

En août 1899, le jeune poète uruguayen Julio Herrera y Reissig fonda la revue *La Revista*¹⁸. Les premières lignes du numéro introductif furent consacrées à l'exposition des motifs justifiant cette nouvelle manifestation du champ littéraire local. Dans ces pages initiales, le directeur de la publication y dressa le constat angoissé d'un pays en proie à une profonde « léthargie » intellectuelle où les diverses formes de « l'Art » avaient laissé place à la plus affligeante des « apathies ». Face au ressenti de cette urgence, le jeune homme lança donc un appel à l'ensemble de ses pairs les invitant à le soutenir dans son souhait de doter la jeune génération uruguayenne d'un nouvel outil de diffusion dans

17. « Estos días de enervamiento y de frivolidad, en que no existen centros literarios y en que se fundan footballs, presenciándose al revés del triunfo de la cabeza, el triunfo de los pies ». HERRERA Y REISSIG (éd.), *La Revista*, año 1, n°1-2, Montevideo, 1899, p.5.

18. *Ibidem*.

lequel celle-ci puisse exprimer librement la teneur et le cap de ses « hautes aspirations » morales et artistiques, mais aussi « exhiber le fruit de ses recherches et de ses études érudites » ainsi que « l'effort de son intellectualité », car, disait-il, c'est « là que se reflète véritablement la vie supérieure des peuples et l'âme de toute civilisation et de toute culture, la forme grandiose ou artistique de l'Idéal Humain »¹⁹. Bien qu'il incita la jeune garde du pays à fomenter un renouveau littéraire, ce manifeste – en adéquation avec le parcours de Julio Herrera y Reissig²⁰ – présentait aussi bien dans son écriture que dans ses ambitions, de fortes réminiscences du courant romantique dont les beaux jours en Europe étaient depuis longtemps déjà révolus²¹. Cette filiation littéraire se manifestait au gré de références à Vigny, Lamartine ou Chateaubriand, dont le jeune homme agrémenta son exposé. Au-delà de son attachement au romantisme, la mobilisation d'autres figures – comme celles de Sainte-Beuve ou de Taine – laissait transparaître la culture éminemment francophone et fortement francophile (voire foncièrement franco-centrée), dans laquelle baignait au tournant du XX^e siècle la jeunesse lettrée de l'Uruguay²².

Dans le portrait peu avantageux qu'il dépeignait de son époque, Julio Herrera y Reissig regrettait donc l'absence de lieux d'épanouissement dédiés à la culture littéraire, remplacés en lieu et places par des « footballs » marquant pour lui la victoire des « pieds » sur le « cerveau ». Cette affirmation laisse admirablement transparaître la place occupée par le football en ce crépuscule du XIX^e siècle. Comme nous l'avons vu précédemment, celui-ci connaissait à cette époque une période de grand dynamisme dans son développement. Sa pratique était durablement ancrée au sein des élites politico-économiques du pays, soit

19. « Donde verdaderamente se refleja la vida superior de los pueblos, el alma de toda civilización y de toda cultura y la forma, ya imponente o artística del Ideal Humano ». *Ibidem*.

20. Sevré de romantisme européen, les premiers écrits de Julio Herrera y Reissig sont un fidèle témoin de l'influence qu'exerça ce courant dans la formation du jeune poète. Ce n'est qu'au cours de la première décennie du XX^e siècle qu'il se distanciera progressivement de ce mouvement pour s'affirmer comme chef de file de l'avant garde du modernisme uruguayen.

21. En Uruguay également, le courant romantique n'avait rien de nouveau. L'intellectuel et critique littéraire uruguayen Alberto Zum Felde, fait remonter son introduction dans le pays à 1838 avec le lancement du périodique *El Iniciador* par Andrés Lamas et Miguel Cané. ZUM FELDE, Alberto, *La Literatura del Uruguay*, Impr. de la Universidad, Buenos Aires, 1939, p.18.

22. Remarquons que le romantisme introduit dans le milieu intellectuel uruguayen au tournant des années 1840 se limite quasi exclusivement à sa composante française, les apports anglais ou allemands étant entièrement délaissés. D'après Zum Felde toujours, ce tropisme hexagonal s'explique par l'adoption en Uruguay à cette époque de la France comme idéal sociétal en opposition à l'Espagne assimilée à un repoussoir renvoyant aux temps barbares de la colonie. « Cette société vécut avec le cœur sur notre sol, mais avec l'esprit en France ». *Ibidem*, p.19-21.

le biotope social dans lequel se mouvait le jeune poète (rappelons d'ailleurs qu'un membre de la famille Reissig apparaissait dans les effectifs de l'Uruguay Athletic prenant part à la première édition du championnat uruguayen de football). Mais, à cette date, le ballon rond avait également transcendé son groupe social d'origine et se répandait de manière endémique dans le reste de la ville où surgissaient une multitude de « clubs-équipes » dans les divers quartiers de la capitale. En 1899, le football était donc un objet suffisamment diffusé et visible dans la société montévidéenne pour parvenir à susciter l'agacement réprobateur d'un disciple du Parnasse qui aurait voulu que ses concitoyens s'en tinssent aux hautes nourritures intellectuelles. Cependant, malgré sa popularité croissante, le football n'avait pas pour autant atteint son statut d'objet culturel hégémonique, comme en témoigne l'amalgame terminologique fait par Herrera y Reissig – appartenant pourtant à la même génération que les footballeurs de temps « héroïques » – lorsqu'il confondit l'activité sportive en elle-même (le football) avec ses institutions et infrastructures (les clubs et les stades).

En plus de nous livrer un précieux aperçu de la percée du ballon rond dans l'espace public du tournant du XX^e siècle, cette petite charge du jeune poète fâché contre son époque a eu le mérite infiniment plus grand d'avoir immédiatement suscité une vive réaction auprès de ses contemporains militant en faveur de la pratique sportive. En effet, le deuxième numéro de *La Revista* s'ouvrit sur un court article qui se voulait être une réponse aux piques lancées par Herrera y Reissig contre le ballon rond. Ces quelques lignes, au titre évocateur d'« En défense du football »²³, étaient signées Pedro Manini Ríos²⁴. Ce dernier, alors seulement âgé de vingt ans, se trouvait au seuil de sa longue carrière sur la scène politique locale. Quelques années plus tard, en 1905, il accéderait au poste de député au sein du Parlement uruguayen, avant d'être nommé en 1910 au poste de Ministre de l'Intérieur. S'il n'avait pas encore atteint les hautes sphères du monde politique en 1899, le jeune Manini Ríos se démarquait déjà à l'époque par son intense activité dans le monde sportif. En effet, quelques mois plus tôt, il avait fait partie – avec quelques de camarades de l'Université de la République – du petit groupe d'enthousiastes qui s'étaient réunis pour fonder le Club Nacional de Football²⁵.

23. HERRERA Y REISSIG (éd.), *La Revista*, *op.cit.*

24. Pedro Manini Ríos fut un soutien de la première heure de José Batlle y Ordóñez. À partir de 1913 les deux hommes se brouillèrent durablement lorsque le deuxième proposa d'introduire en Uruguay un pouvoir exécutif collégial directement inspiré du système helvétique. Malgré leur divorce idéologique, Pedro Manini Ríos demeura une figure centrale du Partido Colorado. Il fut notamment appelé à occuper le poste clé de Ministre des Relations Étrangères sous le gouvernement de José Serrato (1923-1927).

25. LUZURIAGA, Juan Carlos, *El Football... op.cit.* p.71.

Véritable pionnier dans l'élan sportif séculaire, Manini Ríos supporta mal le dénigrement du football auquel s'était livré Herrera y Reissig dans sa revue. Aussi, après avoir – non sans sarcasme – moqué les accointances du poète²⁶, il regretta que celui-ci ait tenté de tourner en dérision le « noble attrait » pour le football qui se propageait alors parmi ses contemporains²⁷ ; puis, assena qu'il était même tout à fait déplorable à ses yeux de militer ainsi pour que « notre jeunesse néglige son petit corps dégénéré, et ce, pour pouvoir jouir tranquillement d'un concubinage avec ses muses idéales »²⁸. Les justifications philosophiques et morales avancées ensuite par Manini Ríos pour défendre son point de vue rendent parfaitement compte des contours du bagage idéologique d'un jeune adepte du football en cette fin de XIX^e siècle. Si la France semblait bien être le modèle à suivre pour un homme de lettres local, dans la sphère sportive en revanche le paradigme à imiter apparaissait très distinctement assimilé à l'Angleterre, dont la « race – qui peut certes avoir moins d'exubérance dans l'imagination et être moins encline aux audaces chevaleresques que la nôtre – nous devance pas moins par son plus grand esprit scientifique et ses nombreuses conquêtes positives »²⁹. Le choix de terminologie utilisé pour désigner ces diverses avancées techniques de l'Angleterre industrielle de la fin du XIX^e siècle témoigne de la forte influence qu'avaient exercé les pensées d'Auguste Comte et d'Herbert Spencer³⁰ sur la formation intellectuelle du jeune Uruguayen. Le reste du texte fait d'ailleurs amplement part de cette foi toute « positiviste » qu'il plaçait dans les sciences

26. Rappelons que Julio Herrera y Reissig était le neveu de Julio Herrera y Obes, Président de la République Orientale de l'Uruguay (1890-1894).

27. « Trata de ridiculizar esa noble inclinación que hacia los juegos atléticos esta surgiendo en nuestra muchachada ». HERRERA Y REISSIG (éd.), *La Revista, op.cit.*

28. « Que nuestra juventud debe descuidar su físico degenerado y misérrimo para gozar del concubinato con sus musas ideales ». *Ibidem.*

29. « Una raza, que tendrá menos exuberancias de imaginación, y menores osadías caballerescas que la nuestra ; pero que nos aventaja en su mayor espíritu científico y en sus más grandes conquistas positivas ». *Ibidem.*

30. D'après l'historien des idées Arturo Ardao, plus que le positivisme comtien, c'est sa version anglo-saxonne, plus libérale – porté par des figures comme Herbert Spencer, Stuart Mill ou encore Charles Darwin – qui se propagea en Uruguay pendant la deuxième moitié du XIX^e siècle. ARDAO, Arturo, *Espiritualismo y positivismo en el Uruguay, filosofías universitarias de la 2da mitad del siglo XIX*, Fondo de cultura económica, Buenos Aires, 1950, p.8. Pour une meilleure compréhension de la distinction entre le positivisme comtien et le positivisme anglo-saxon, voir notamment : BECQUEMONT, Daniel. « Positivisme et utilitarisme : regards croisés, Comte, Spencer, Huxley », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 2003, vol. 8, n°1, p.57-72. Pour un aperçu des courants intellectuels en Uruguay de la fin du XIX^e siècle au XX^e siècle, voir CAETANO, Gerardo et GARCE, Adolfo, « Ideas, política y nación en le Uruguay del siglo XX », dans TERÁN, Oscar (éd.), *Ideas en el Siglo. Intelectuales y cultura en el siglo XX latinoamericano*, Siglo Veintiuno Editores, Buenos Aires, 2008.

et en l'avenir.

Selon le *modus operandi* classique et séculaire des promoteurs du sport, Manini Ríos ne manqua pas de mobiliser dans son exposition la figure incontournable des Grecs anciens, ceux-là mêmes qui avaient su, selon lui – grâce à leur goût prononcé pour les compétitions athlétiques – « conjuguer à leur éternelle condition de peuple sage, celui de peuple fort »³¹. Il prolongea ensuite son raisonnement en faisant des Anglais modernes – qui « fortifiaient leur race » par la pratique sportive – les dignes héritiers des Hellènes antiques ; la valeur d'exemple des premiers se voyait donc automatiquement transposée aux seconds. Mais si les Grecs avaient, d'après lui, admirablement « pressenti grâce à l'intuition des grands peuples » le rapport entre le « beau et le bon », la sagesse des Anglais concernant la culture physique reposait quant à elle sur les acquis de la science dont les « dernières études physiologiques démontraient avec des preuves concluantes que les phénomènes organiques et les phénomènes intellectuels sont intrinsèquement liés ». Cette affirmation laisse entrevoir la grande réceptivité dont jouissaient les avancées scientifiques de l'époque auprès de la jeunesse éduquée du pays. Elle en dit long également sur le fort taux de pénétration des conceptions hygiénistes parmi les partisans de la pratique sportive. En effet, l'argumentaire avancé par Manini Ríos dépasse l'énumération classique des bienfaits du sport sur la simple formation du caractère de la jeunesse (camaraderie, dépassement de soi, respect de l'arbitre et de l'adversaire, etc.) pour s'aventurer au-delà : sur le terrain médical. Défendre le football revenait donc pour ces jeunes adeptes du sport à œuvrer pour la préservation de la santé de leurs concitoyens menacés par les dangers de la vie moderne.

Parmi ces dangers, Manini Ríos identifiait notamment celui de la sédentarité urbaine et de l'inactivité physique endémique qu'elle entraîne. Une inertie qui serait d'après lui la grande responsable de l'apparition de ces « organismes chétifs et rachitiques » propres aux individus optant pour un dévouement exclusif aux plaisirs cérébraux au prix – parfois léthal – de leur santé physique.

« Pendant que l'on voit marcher à pas incertains sur nos places, ces précocités émaciées et anémiques, comme les spectres ambulants de notre extravagance littéraire, [les Anglais] créent des soldats virils pour la patrie, et des générations robustes pour la société »³².

31. « Los griegos supieron hermanar a su inmortal condición de pueblo sabio, la heroica condición de pueblo fuerte ». HERRERA Y REISSIG (éd.), *La Revista, op.cit.*

32. « Mientras nosotros vemos caminar a pasos inciertos por nuestras plazas, esas precocidades macilentas y anémicas, como espectros ambulantes de nuestra chifladura literaria, - ellos crean soldados viriles para la patria, y robustas generaciones para la sociedad ». *Ibidem.* Manini Ríos n'hésita pas à ajouter que le dévouement exclusif aux plaisirs intellectuels de ses détracteurs était d'autant plus déplacé que ces derniers

À l'heure de s'attaquer à cet apparent problème de constitution physique de la jeunesse locale, c'est tout naturellement que Manini Ríos mobilisa une fois de plus l'exemple paradigmatique de l'Angleterre. Dans l'esprit du jeune défenseur du football, le pays d'outre-Manche représentait à la fois l'objectif sociétal à atteindre ainsi que le cap à suivre pour y parvenir. Il prenait donc abondamment exemple sur ce « peuple profondément pratique, rigoureusement moral, [qui] remplace maisons closes, casinos et arènes de corrida par des stades de football et des clubs d'aviron »³³, soit des propos constituant une référence de plus à la pensée hygiéniste en vogue dans l'imaginaire du jeune Uruguayen et de ses pairs. La mention des maisons closes, des casinos et des corridas, était une référence implicite à l'alcoolisme, à la syphilis et aux diverses addictions (dont celle des jeux de hasard) réputées ronger à l'époque les sociétés modernes. En permettant de guérir ces maux de santé publique, la culture physique sous toutes ses formes (et donc le football par extension), devenait alors un outil de prophylaxie au service de l'ensemble de la société.

Bien que presque entièrement disparues aujourd'hui des discours entourant le football, ces considérations sanitaires et morales ont joué un rôle fondamental dans la phase d'implantation de ce sport en Uruguay et en Amérique latine en général. Dans son analyse des débuts du football chilien, Brenda Elsey a mis en avant la volonté explicite de ses promoteurs durant les premières années du XX^e siècle, de l'utiliser au profit de la pacification, de l'assainissement et de l'encadrement des classes laborieuses³⁴. S'il est vrai que cet enjeu apparaît également à la même période dans le contexte uruguayen³⁵, il constitue en réalité un prolongement vers les classes populaires des préceptes éducatifs antérieurs initialement pensés par et pour les élites éduquées du pays. Bien que le texte de Manini Ríos contienne des références aux casinos et autres boxons – soit des réalités urbaines transversales à l'ensemble de la so-

ne pourraient en profiter bien longtemps car ils « termineraient par s'éteindre face aux exigences d'un organisme chétif et rachitique ». Cette affirmation est d'autant plus cruelle que Julio Herrea y Reissig, qui souffrait de graves déficiences cardiaques, mourut quelques années plus tard en 1910 à l'âge de 35 ans.

33. « Pueblo profundamente práctico, rigurosamente moral, suplantando garitos, casinos y plazas de toros con canchas de footballs y clubs de remeros ». *Ibidem*.

34. Pour un aperçu du développement du football au Chili, voir les premiers chapitres de ELSEY, Brenda, *Citizens and sportsmen : fútbol and politics in twentieth-century Chile*, University of Texas Press, Austin, 2011.

35. La question apparaît lorsque se pose le 'problème' présenté par le temps libre ouvrier : pour les conservateurs, ce temps libre était celui de la sédition (soit les moments mis à profit par les classes laborieuses pour s'organiser et tenter de renverser le patronat). À l'inverse, pour les intellectuels de gauche, le temps libre, s'il n'était pas convenablement encadré, présentait le danger de voir ces mêmes classes s'éloigner de leurs combats politiques pour aller sombrer dans les vices de l'alcool et de la prostitution. THIESSE, Anne-Marie, *La création des identités... op.cit.* p.262.

ciété masculine montévidéenne – son principal effort argumentatif restait tout de même dirigé contre les penchants, jugés trop littéraires (et donc pas assez sportifs) de la jeunesse cultivée du pays. La diffusion du football en Uruguay a donc suivi une logique de curialisation eliasienne : d'un outil éducatif restreint aux élites, il se transforma – comme nous l'évoquerons plus tard – en instrument politique de façonnage collectif des corps du reste de la nation. Ainsi, à l'aube du XX^e siècle, défendre le football ne se conjugait pas encore en Uruguay avec une quelconque volonté d'encadrement des masses, mais équivalait au contraire à faire acte de foi dans l'espoir placé dans l'humain, dans son avenir et dans sa capacité à s'émanciper de sa propre condition. En somme, football rimait avec progrès.

Cette portée symbolique dont était à l'époque investi le ballon rond est par exemple aisément observable dans l'étude des noms des clubs fondés durant la période. Dans son étude sur le football en Argentine, Julio Frydenberg a montré que les premiers clubs de football du pays, à l'heure de se trouver un nom de baptême, avaient systématiquement fait le choix, soit d'un nom anglo-saxon – de manière à s'inscrire dans la tradition britannique de la pratique et se ranger symboliquement sous la tutelle des « maîtres anglais » –, soit d'une référence géographique en vue de marquer l'ancrage territorial de l'institution nouvellement fondée³⁶. L'onomastique des clubs uruguayens ayant intégré le championnat de l'AUF entre 1900 et 1912 affiche des logiques similaires. Ainsi, les clubs renvoyant à un référentiel anglais comme le Montevideo Wanderers, le Bristol FC, le New Castle United, le Dublin ou le Triumph FC, jouxtaient ceux ayant préféré affirmer leur provenance spatiale dans le tissu montévidéen tel le Central, le Sarandí, l'Agraciada FC ou encore le Belgrano (soit autant de noms de quartiers et de rues de la capitale). D'autres, tel que le River Plate³⁷, étaient un compromis entre ces deux choix. Mais en marge de ces deux tendances dominantes le paysage footballistique montévidéen vit également surgir à cette époque d'autres clubs aux noms pour le moins surprenants tel l'Universal, le Reformers, le Constitución, le Bonheur FC, le Democrático, le Libertad ou encore l'Uruguay Onward³⁸. Ces noms se voulaient être le reflet des intentions philosophiques et morales de leurs fondateurs³⁹. Ainsi, l'Universal, fondé par

36. FRYDENBERG, Julio, *Historia social... op.cit.* p.54. En soi, la chose n'avait rien d'exceptionnel, en Europe aussi les premiers clubs fondés sur le continent avait systématiquement fait le choix de noms anglophones. LANFRANCHI, Pierre, TAYLOR, Matthew, *Moving with the ball : the migration of professional footballers*, Berg, Oxford, 2001, p.20 ; LANFRANCHI, Pierre, « Football, cosmopolitisme et nationalisme », *Pouvoirs*, 2002, vol.101, n°2, p.15-25.

37. River Plate signifie Rio de la Plata en anglais.

38. Remarquons que le Libertad et le Constitución peuvent être une double référence à la rue et l'avenue éponymes.

39. Dans son article consacré à l'onomastique des clubs de Buenos Aires du tournant du

les élèves de l'institut éponyme, s'était donné comme mission de « contribuer à l'éducation de la jeunesse, à en canaliser les énergies, à susciter un esprit de sociabilité et ainsi écarter les jeunes gens des mauvais chemins qu'ils pourraient être tentés de prendre »⁴⁰. Conjugués à l'éloge du ballon rond formulé par Manini Ríos, ces partis pris et ces choix de noms suggestifs laissent clairement entendre que pour une partie de la jeunesse locale, jouer au football signifiait bien plus que s'adonner à un simple exercice physique.

2.2 La prise en charge du sport par l'État

Au-delà du prosélytisme avéré des adeptes du sport de la première heure, la curialisation des exercices physiques normés – chargés de leurs considérations hygiénistes – a été en Uruguay largement tributaire du levier d'action étatique. En effet, l'État, par ses choix d'orientation, mais surtout par la prérogative qui est la sienne de mettre en place des dispositifs d'action publique, a fourni une caisse de résonance inégalable aux promoteurs du sport pour assurer à ce dernier sa large diffusion. Dès le dernier quart du XIX^e siècle, la question de la culture physique avait fait une première incursion dans le champ d'action publique par l'entremise de la question du sport dans l'enseignement primaire et secondaire. Mais comme dans le reste de l'Amérique latine – et en Argentine tout particulièrement⁴¹ – ce n'est qu'à partir du tournant du siècle

XX^e siècle, Julio Frydenberg montre comment, à partir des années 1900, les noms anglais et les références géographiques furent rejoint par une diversité d'autres noms ('Argentinos', 'Unidos', 'Estudiantes', des références aux *próceres* de la nation, à la religion, etc.). Dans ce foisonnement, les noms en lien avec un projet politique restaient fortement minoritaire. Il semblerait donc, dans une perspective comparative entre l'Argentine et l'Uruguay, que le milieu du football uruguayen se soit caractérisé par une proportion plus forte de ce type de noms renvoyant à un horizon politique. FRYDENBERG, Julio, « Los nombres de los clubes de fútbol. Buenos Aires 1880-1930 », *Lecturas : Educación Física y Deportes*, 1996, vol. 1, n°2.

40. « Debe servir para educar la juventud, encauzar sus energías, crear espíritu de sociabilidad, apartando así a muchos jóvenes de las malas sendas a que pudieran inclinarse ». Hebdomadaire *Sportsman, semanario sportivo ilustrado*, an 1, n°5, édition du 3 juin 1916.
41. Nous pensons ici au mouvement similaire conduit en Argentine à la même époque et porté en particulier par le Dr. Enrique Romero Brest à partir de 1901. (Voir notamment : SCHARAGRODSKY, Pablo, « El Sistema Argentino de Educación Física. Entre el cientificismo, la higienización, el eclecticismo y la argentinidad », *Revista Brasileira de Ciências do Esporte*, vol. 37, n°2, 2015, Pages 158-164, et SCHARAGRODSKY, Pablo & GLEYSE, Jacques, « El Dr. Enrique Romero Brest, las visitas a instituciones europeas de formación y el Congreso de Educación Física realizado en 1913 como indicadores de la globalización y la nacionalización de la 'cultura física' »,

que la question de la culture physique en Uruguay atteignit une existence en marge de l'instruction publique à proprement parler.

Dans le cas uruguayen, ce mouvement séculaire d'autonomisation du sport vis-à-vis de l'éducation s'explique aisément à la fois par la diffusion toujours plus large de la sensibilité, des pratiques et des savoirs médicaux (et donc des bienfaits du sport), mais également par l'arrivée au pouvoir de la génération d'universitaires forgée durant le siècle antérieur aux confluences – nous l'avons vu – du positivisme et de l'hygiénisme. En effet, les membres de celle-ci qui accomplirent leur formation entre les années 1870 et 1890 dans ce qu'Oscar Terán a baptisé pour le cas argentin « la culture scientifique »⁴², accédèrent ensuite progressivement, à partir des années 1900, aux hautes charges publiques. C'est dans le cadre de ces fonctions qu'ils lancèrent l'inflexion notoire de l'implication étatique dans la question sportive.

Le chef de file historique du Partido Colorado, José Batlle y Ordóñez, qui marqua durablement le siècle de son empreinte, semble avoir été un pionnier en la matière. Bien que son parcours personnel soit toujours quelque peu entouré d'ombre⁴³, divers indices convergent dans la direction d'une forte sensibilité chez lui pour les activités physiques. Ses archives personnelles font par exemple état de son inclination pour l'escrime et le tir, des activités en parfait accord avec la phase de formation d'un jeune homme né en 1856 à une époque où la gymnastique d'orientation militaire dominait les projets d'éducation corporelle. Batlle y Ordóñez ne se limita pas d'ailleurs à pratiquer ces activités, mais s'investit également dans la gestion et l'administration des institutions régissant le sport, comme en atteste son mandat de président de la société sportive « Tiro y Gimnasio Montevideoano » de 1883 à 1885⁴⁴. Bien qu'appartenant à la génération immédiatement antérieure à celle qui diffusa massivement les sports anglo-saxons dans le pays, il est tout à fait vraisemblable que le futur leader du Partido Colorado s'y soit tout de même vu initié, et ce, notamment au cours de sa scolarité. En effet, il accomplit une partie de celle-ci dans le collège de *Mister Beard*, l'un des établissements anglais

Staps, vol. 100, n°2, 2013, p. 89-107.

42. Voir : TERÁN, Oscar, *Vida intelectual en el Buenos Aires fin-de-siglo (1880-1910). Derivas de la 'cultura científica'*, Fondo de cultura económica, Buenos Aires, 2000.

43. Les archives José Batlle y Ordóñez sont détenues par ses descendants de la branche Francini-Batlle. N'ayant pas trouvé d'accord avec les autorités uruguayennes, ces archives restent fermées au public et n'ont pu être consultées que par un nombre très restreint de chercheurs. Nous tenons à remercier l'ancien président Jorge Batlle Ibáñez ainsi que son neveu au second degré Pablo Francini Batlle de nous avoir permis de consulter les index de ces archives inédites.

44. Item n°101 : « Juegos atlético uruguayos – proyecto ; tiro y gimnasio montevidiano, 1883-1885 », Lettre de Rafael Favaro à José Batlle y Ordóñez datée du 30 août 1906. Archives Batlle y Ordóñez.

opérant dans la capitale⁴⁵. La reproduction des programmes scolaires métropolitains étant de mise dans ce type d'institution, il est plus que probable que José Batlle y Ordóñez ait été introduit aux subtilités des principales disciplines sportives insulaires, qu'il s'agisse du cricket, de l'aviron, du football ou encore du rugby.

Les sources consultées dans le cadre de ce travail n'ont pas permis de déterminer de manière certaine si Batlle y Ordóñez s'était effectivement adonné à la pratique d'un sport en sus de la gymnastique, de l'escrime et du tir pratiqués durant ses études. Elles laissent en revanche très clairement transparaître le fort intérêt que le personnage portait pour la question. Dans la correspondance qu'il entretenait avec ses neveux (qu'il avait envoyé en Europe faire leurs études⁴⁶) ces derniers ne manquaient jamais de se targuer des excellents résultats obtenus en éducation physique⁴⁷, mettant ainsi en relief l'importance accordée par leur oncle à cette dimension de leur formation. Pour le football plus particulièrement, la grande figure du Partido Colorado y a été confrontée par le truchement de plusieurs individus de son entourage direct. Son beau-fils⁴⁸ Carlos Michaelsson par exemple, intégrait les effectifs de l'Uruguay Athletic au tournant du XX^e siècle. De même, son fils, César Batlle Pacheco, allait lui devenir une figure incontournable du milieu footballistique uruguayen en occupant notamment la présidence du Club Atlético Peñarol en 1919 puis celle de l'AUF en 1931. Son neveu Lorenzo Batlle Berres – qui serait le seul envoyé spécial de la presse uruguayenne couvrant les Jeux olympiques de Paris en 1924 – enflamma les colonnes du journal *El Día* avec ses chroniques épiques chantant les louanges de la sélection uruguayenne qu'il

45. ARDAO, Arturo, *Batlle y Ordóñez y El Positivismo Filosófico*, Imprenta Rosgal, Montevideo, 1951, p.14. Dans les archives personnelles de la famille Batlle, une correspondance mentionne elle le lycée de Mister Williams (Item n°166 : « Viajes – correspondencia y documentos varios, 1907-1910 », lettre de M. Grethe à José Batlle y Ordóñez datée du 6 novembre 1910. Archives Batlle y Ordóñez). Que l'une des deux sources ait fait l'objet d'une confusion dans les noms ou que le jeune José Batlle y Ordóñez ait fréquenté deux lycées britanniques distincts est secondaire, ce qui importe est qu'il a vraisemblablement bénéficié d'un parcours pédagogique à l'anglaise et qu'il a donc très probablement été introduit à la pratique des sports anglo-saxons.

46. Suite à une grave maladie, le frère de José Batlle y Ordóñez, Luis Batlle y Ordóñez décéda en 1908. José décida alors de prendre en charge l'éducation de ses neveux restés sans père, dont notamment le jeune Luis Batlle Berres qui occuperait lui-même plus tard la présidence de la nation de 1947 à 1951.

47. Par exemple : lettre de Duncan Batlle Berres, adressée à José Batlle y Ordóñez, datée du 15 novembre 1908, ou encore celle de « Pepe » Batlle Berres, adressée à son oncle José, datée du 6 octobre 1910. Item n°164 : « Viajes – correspondencia y documentos varios, 1908-1910 ». Archives Batlle y Ordóñez.

48. Batlle y Ordóñez a adopté les enfants de sa femme Matilde Pacheco issus d'une première union de celle-ci avec M. Michaelsson.

accompagna durant tout son voyage. Mais au-delà de ces liens de parenté avec des acteurs de la sphère footballistique (qui pourraient relever de la plus simple des contingences), d'autres témoignages font de Batlle y Ordóñez lui-même un fervent partisan du ballon rond. Henry Candid Lichtenberger, le fondateur de l'Albion FC, se remémorait par exemple que :

« Lors de nos premiers matchs [vers 1891] nous avons toujours très peu de spectateurs. Je me souviens que parmi cette modique assistance qui convergait chaque dimanche vers notre terrain, jamais ne manquaient monsieur José Batlle y Ordóñez, don Mariano Ferreira et le Général Vazquez »⁴⁹.

Dans leur ouvrage des années 1940, les frères Magariños Pittaluga évoquent également la grande proximité de Batlle avec les questions sportives⁵⁰, et certains témoignages contemporains soulignent la « sympathie avec laquelle le Président stimule les sports et tout ce qui a trait au bien-être de la jeunesse »⁵¹. Ce faisceau d'indices pointant vers la grande sensibilité sportive du personnage contribue à comprendre pourquoi une fois arrivé à la tête du gouvernement et une fois son profond programme de réformes de l'État lancé, le président Batlle y Ordóñez ne négligea pas de donner toute sa place au sport dans son élan de « modernisation » de la nation uruguayenne. Ainsi, le 7 juillet 1906, le pouvoir exécutif présenta au Parlement un projet de loi visant à favoriser la diffusion des activités physiques dans la jeune République. Gage de l'importance que revêtait ce projet pour les autorités publiques, ses tenants et aboutissants furent présentés devant les chambres par le président lui-même. Dans sa courte allocution, José Batlle y Ordóñez exposa clairement les objectifs de cette initiative. Elle consistait à « promouvoir chez les habitants du pays le goût et la passion pour les exercices physiques qui rendent les races plus saines et plus fortes » dans l'espoir que cette population « présente dans quelques années l'aspect sain et harmonieux des multitudes britanniques »⁵².

49. « En aquellos primeros matchs, se tenía siempre muy pocos espectadores. Recuerdo que eran infaltables los domingos entre la escasa concurrencia que se congregaba en nuestra cancha el señor José Batlle y Ordóñez, don Mariano Ferreira y el General Vázquez ». Magazine *Mundo Uruguayo*, Montevideo, édition du jeudi 19 juin 1924. De même, sans donner de date précise, les frères Magariños Pittaluga évoquent la venue de Batlle y Ordóñez sur un terrain pour donner le « *kick-off* » d'un match de football. MAGARIÑOS PITTALUGA, Juan Antonio & Mateo, *Del Fútbol... op.cit.* p.174.

50. *Ibidem*, p.221.

51. « El presidente, con [...] la simpatía con que estimula los deportes y todo lo que tienda al bienestar físico de los jóvenes ». ACJ, *Salud, Recreación y Fuerza, Boletín del departamento de educación física e higiene de la asociación cristiana de Jóvenes (YMCA)*, vol. 1, n°5, Montevideo, septembre 1914. Fonds Suppici, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

52. « Tiende este proyecto a fomentar en los habitantes del país, el gusto y la pasión por los

Ce discours n'est pas sans rappeler fortement celui de Manini Ríos, lorsqu'il « défendait », quelques années plus tôt dans *la Revista*, la pratique du football. L'argumentation déployée dans les deux textes suit en réalité un canevas presque identique. Dans son adresse aux Chambres, le président Batlle y Ordóñez défendait la nécessité pour l'Uruguay de coupler à son enseignement intellectuel celui d'un enseignement physique et corporel à proprement parler. En effet, si le premier était déjà efficacement dispensé au sein du dense réseau d'écoles publiques quadrillant le territoire – prolongé ensuite dans les auditoriums de l'Université de la République – la « culture physique » restait quant à elle pour le moins marginale. Or, selon le président toujours, ces activités corporelles étaient le seul moyen pour que la population atteigne une « condition physiologique supérieure » gage de « vigueur, santé et fécondité », sans laquelle la « race » risquerait de dégénérer rapidement voire de disparaître en l'espace de quelques générations à peine⁵³. Ces termes, pour le moins alarmants et aux forts accents eugénistes, José Batlle y Ordóñez affirmait les avoir empruntés au philosophe français Alfred Fouillé⁵⁴.

Tout comme son jeune protégé Manini Ríos, le président uruguayen n'hésitait pas à défendre ses points de vue à renforts d'arguments d'autorité – comme souvent, en provenance de France préférentiellement. Ainsi, après s'être inscrit dans la lignée des théories de Fouillé, l'allocution de Batlle y Ordóñez mobilisa les travaux d'un autre intellectuel français si fameux qu'il ne jugea pas nécessaire de le nommer. Il s'agissait d'un auteur qui, ayant « longuement séjourné en Angleterre », trouvait que l'autochtone anglo-saxon y était bien plus « svelte, fin et d'une véritable élégance » que son homologue hexagonal. D'après lui, ces avantages les Anglais les tiraient de leur « alimentation, plus rationnelle » ainsi que de leur « pratique quotidienne du sport ». Et ce sport n'aurait pas comme seul bénéfice de contribuer au bon développement corporel : il s'érigerait également en excellent outil pour tremper le caractère de la jeunesse en fournissant une « école irremplaçable de volonté et d'entrain ». Le voyageur outre-manche en question n'était autre que le philosophe et historien français Hippolyte Taine qui avait publié en 1872 ses *Notes sur l'Angleterre*⁵⁵ après s'y être rendu par trois fois au cours des années précédentes. Construit

ejercicios físicos que hacen a las razas más sanas y más fuertes ». Comisión Nacional de Educación Física, *Antecedentes de su creación*, Tip. La Industrial, Montevideo, 1916, p.5.

53. *Ibidem*.

54. Philosophe français (1838-1906) fortement inspiré par les théories positivistes qui marqua le monde philosophique français de la fin du XIX^e siècle en forgeant le concept « d'idée-force ». Pour plus de détails, voir : BOYER, Pierre-Xavier, « Aux origines de l'élitisme républicain : Les aristocraties d'Alfred Fouillée », *Revue Française d'Histoire des Idées Politiques*, 2005, vol. 22, n°2, p. 37-49.

55. TAINÉ, Hippolyte, *Notes sur l'Angleterre*, Hachette, Paris, 1872.

sur le modèle du carnet de voyage, l'ouvrage s'intéressait tour à tour aux divers aspects de la vie anglaise qui avaient attiré l'attention de l'auteur durant son séjour.

Il n'est pas étonnant que les questions d'éducation aient reçu dans la publication de Taine une place de choix. À plusieurs reprises, il évoque notamment celle de l'éducation physique et de son rôle dans la formation d'une jeunesse britannique « saine » et « vigoureuse ». Cette préoccupation insistante de Taine au sujet de la complexion de la jeunesse doit être comprise à la lumière du contexte de parution de l'ouvrage. Comme d'autres intellectuels de son époque – parmi lesquels se trouvent notamment Emile Boutmy, Ernest Renan, Albert Sorel ou encore Fustel de Coulanges – Hippolyte Taine avait été profondément marqué par la débâcle du Second Empire lors de la guerre de 1870 contre la Prusse de Bismarck. La commotion nationale que traversa le pays le poussa à s'intéresser aux causes possibles de cette amère défaite. Rapidement, la question de l'éducation et notamment l'inadéquation de la formation dispensée à la jeunesse française en général et à ses élites en particulier devint un élément de réponse récurrent⁵⁶

Les retentissements de la Guerre de 1870 et les débats qu'elle avait soulevés dans la société française résonnaient encore lorsque le jeune José Batlle y Ordóñez effectua, au début des années 1880 son séjour d'étude à Paris⁵⁷. Fréquentant assidûment la Sorbonne en ces temps de façonnement et de consolidation de la III^e République, il assista, depuis les premières loges, à l'ébullition intellectuelle du moment (et aux cours d'Ernest Renan tout particulièrement⁵⁸). Il est donc probable que durant son séjour, si riche et fertile en nouvelles idées et théories, il découvrit parmi d'autres travaux contemporains, ceux d'Hippolyte Taine. Les considérations de ce dernier sur les avantages du système scolaire britannique – nation dont la réputation militaire n'était plus à faire – pouvaient naturellement présenter un certain attrait pour un pays comme la France, profondément traumatisé par sa défaite sur les champs de bataille des Ardennes⁵⁹. Bien que la situation géopolitique de l'Uruguay lors de son indépendance condamnait le pays, *ad æternam*, à jouer le rôle de Petit Poucet régional – et qu'il ne serait donc jamais question de mettre en place une nation de soldats conquérants – les enseignements que tirait Taine pour

56. ROBÈNE, Luc (dir.), *Le sport et la guerre... op.cit.* p.11. Pour approfondir les conséquences de la Guerre franco-prussienne de 1870, voir notamment : DIGEON Claude, *La crise allemande de la pensée française, 1870-1914*, Presses Universitaires de France, Paris, 1959.

57. VANGER, Milton, *El país modelo... op.cit.* p.14.

58. ARDAO, Arturo, *Batlle y Ordóñez... op.cit.* p.16.

59. SARREMEJANE, Philippe, *Éthique et sport*, Éditions Sciences Humaines, Paris, 2016, p.23.

l'éducation française n'étaient pas pour autant dénués d'intérêt au vu des réalités uruguayennes. En effet, pour Batlle y Ordóñez, la vigueur corporelle n'avait pas pour seul débouché les manœuvres sur un champ de mars, mais servait également, et surtout, à assurer la santé générale de la population et donc sa capacité reproductive.

En 1876 en Uruguay, le jeune José Pedro Varela⁶⁰ – alors Directeur de l'Instruction Publique – avait doté le pays d'un enseignement primaire public, laïc et obligatoire; une réforme qui anticipait celle que connaîtrait la France quelques années plus tard avec les lois Jules Ferry de 1881 et 1882. Les similitudes que présentaient déjà avant ces réformes les deux systèmes éducatifs se sont donc vues sensiblement renforcées à la fin du XIX^e siècle⁶¹. Avec une telle parenté entre les deux, nous comprenons mieux pourquoi José Batlle y Ordóñez avait pu être sensible aux critiques que formulait Taine à son époque sur le système scolaire hexagonal qu'il jugeait excessivement tourné vers les matières littéraires et les questions d'esprit. Pour le président uruguayen, le constat lapidaire dressé par l'intellectuel français pour qui « l'adolescent a besoin de mouvement physique; il est contre nature de l'obliger à être un pur cerveau, un cul-de-jatte sédentaire »⁶², était tout à fait applicable aux réalités éducatives de la petite république australe. Il reconnaissait volontiers que l'Uruguay « se démarque par son système d'enseignement mis en place dans les écoles et dans les universités », mais regrettait que « l'on laisse par ailleurs nos gymnases et nos centres athlétiques traîner une vie languissante qui cesserait sans l'effort fourni par quelques rares obstinés »⁶³.

Concrètement, le texte de loi évoqué présenté par l'Exécutif en 1906 pro-

60. Né à Montevideo en 1845, José Pedro Varela assumait en 1876 sous le gouvernement de Lorenzo Latorre la charge de Directeur de l'Instruction Publique. C'est depuis ce poste qu'il propulsa la loi d'éducation de 1877 qui instaura dans le pays l'éducation primaire, laïque, gratuite et obligatoire. Il mourut précocement en 1879 à l'âge de 34 ans seulement, mais l'impact de ses réformes dans l'histoire du pays en font jusqu'à aujourd'hui une figure incontournable de l'histoire politique uruguayenne.

61. Pour une vue d'ensemble de l'évolution de l'école primaire en Uruguay de sa création à nos jours, voir le rapport du Ministère uruguayen de l'Éducation (MEC) : Uruguay, Ministerio de Educación y Cultura. Dirección de Educación, Área de investigación y Estadística, *A 140 años de la educación del pueblo : aportes para la reflexión sobre la educación en Uruguay, Tome I*, Montevideo : MEC, 2014, ISSN (Serie) : 2301-1637. Sur la question des liens de parenté entre les systèmes éducatifs uruguayen et français, voir par exemple : RAMA, Germán, « La evolución de la educación secundaria en Uruguay », *REICE, Revista Electrónica Iberoamericana sobre Calidad, Eficacia y Cambio en Educación*, 2004, vol. 2, n°1, p.1-28.

62. TAINE, Hippolyte, *Notes sur... op.cit.* p.138.

63. « Si se destaca por los sistemas de enseñanza que rigen en sus escuelas y universidades, deja que arrastren una vida lánguida sus gimnasios y centros atléticos que solo se mantienen gracias al esfuerzo de algunos obstinados ». Comisión Nacional de Educación Física, *Antecedentes... op.cit.* p.7.

posait la mise en place d'une grande compétition athlétique annuelle ouverte à l'ensemble des habitants du pays sur la base de l'amateurisme. Il dotait par ailleurs l'initiative d'un budget de 50 000 pesos devant servir aussi bien à couvrir les frais d'organisation des épreuves, qu'à payer les trophées octroyés aux vainqueurs⁶⁴. Le projet fixait la date annuelle de tenue de ces grands jeux athlétiques nationaux au 17, 18 et 19 juillet (le 18 étant en Uruguay un jour férié). Pour garantir l'affluence populaire escomptée et – fidèle à sa réputation d'anticlérical féroce⁶⁵ – Batlle y Ordóñez proposait dans l'article 4 de déclarer fériés les journées du 17 et du 19 et de compenser ces nouvelles dates dans le calendrier officiel par la suppression de deux jours fériés religieux ; le choix des deux dates dont il faudrait se délester – telle la livre de chair du Marchand de Venise – étant soigneusement laissé aux autorités ecclésiastiques.

D'après le cheminement législatif protocolaire, suite à sa présentation devant les Chambres, le texte de loi fut consécutivement envoyé au sein de la Commission de Développement du Parlement pour y être examiné. Celle-ci consigna le fruit de ses évaluations dans un rapport d'une dizaine de pages destiné à être soumis au reste des parlementaires en amont du vote final de la loi. Le document, signé par les législateurs Antonio Cabral, Manuel B. Otero, Domingo Arena, Alberto F. Canesa, Victor B. Sudriers et Santiago Rivas, est si riche dans l'argumentation qu'il déploie en faveur du projet de loi et fait usage de formulations si précieuses pour cerner le bagage intellectuel de ses auteurs, que la retranscription de sa quasi-totalité nous a semblé souhaitable. Les six hommes, après échanges et délibérations écrivirent :

« La problématique au cœur de ce rapport [...] fait partie de ces grandes questions transcendantes dont la solution qui sera choisie devra exercer un impact positif tant sur le développement économique du pays que sur son développement moral et social [...].

De nos jours, le problème de l'éducation physique est partout à l'ordre du jour ; il a été si parfaitement étudié, si longuement débattu par les hygiénistes, par les pédagogues, par les sociologues, par les esthètes – par tous ceux qui s'intéressent à l'avenir de l'humanité – que cette Commission ne saurait rien dire de neuf à son sujet, ni même avancer des points de vue originaux qui n'auraient pas depuis si longtemps pleinement pénétré l'esprit de chacun, s'agissant comme il s'agit d'une question amplement traitée par la presse, par la littérature, par l'académie, par les conférences publiques, par les brochures – bref, par tous les puissants moyens dont dispose la diffusion moderne des idées.

Il y a longtemps déjà que le génie d'Hippolyte Taine écrivait ses pages immortelles ; il y a longtemps que dans ses *Études sur la vie*

64. *Ibidem*.

65. VANGER, Milton, *El país modelo... op.cit.* p.14

Anglaise, son analyse subtile et avisée attribuait la supériorité de corps et de caractère qui définit la race anglaise au seul fait que dans ses plus petites écoles comme dans ses prestigieuses universités d'Oxford ou d'Eton en passant par ses modestes collèges ruraux, les étudiants consacrent bien plus de temps aux exercices corporels qu'aux études littéraires et scientifiques. Depuis, l'innombrable pléiade de penseurs qui ont abordé l'étude de ce problème n'ont fait autre chose que décliner, sous diverses formes et manières, les conclusions qu'avait déjà établi l'illustre talent de Taine.

La Commission est donc persuadée de prêcher des convaincus, tant il est impensable de ne pas reconnaître aujourd'hui les innombrables bénéfices et les avantages positifs qu'offrent à la race humaine et à de multiples niveaux la pratique constante et rationnelle de l'éducation physique. Il nous semble donc à la fois infondé et inopportun d'insister sur ces questions depuis si longtemps connues de tous et dont l'énonciation *in extenso* prendrait forcément les dimensions d'un livre.

Nous dresserons tout de même une rapide esquisse de ces avantages les plus fondamentaux et importants.

Il est impossible de nos jours de concevoir un plan d'éducation rationnel qui n'inclue pas simultanément dans son développement éducatif les trois orientations fondamentales que sont l'éducation intellectuelle, l'éducation physique et l'éducation morale; les trois sont complémentaires, les trois interagissent, les trois se perfectionnent entre elles et l'épanouissement de chacune rend plus facile et plus efficace le développement des deux autres. Il ne peut donc y avoir de véritable éducation intégrale, si on ne commence pas d'abord par cultiver avec la même intensité ces trois modalités concomitantes qui œuvrent à l'épanouissement des énergies de la vie.

L'action [de l'éducation physique] ne se limite pas exclusivement à la fortification du corps, mais en agissant comme elle agit sur l'ensemble des organes et sur le cerveau en particulier – l'organe noble par excellence de notre espèce – elle exerce une puissante influence sur le développement de la mentalité de l'individu, sur l'éducation de ses sentiments, sur la formation de son caractère et de sa volonté. Par extension, elle contribue à forger la moralité et l'évolution esthétiques des races et des sociétés, ce qui entraîne à son tour de profondes répercussions sur les terrains économique, politique et social.

Facteur organique de développement des races et vecteur d'hygiénisme, l'éducation physique provoque d'intenses stimuli dans le fonctionnement physiologique des organes, ce qui en fait, à n'en pas douter, l'outil le plus efficace [à disposition de l'homme] pour la conservation de la santé et de la vie.

C'est pourquoi la pratique des exercices physiques sera peut-être

pour longtemps encore une des forces les plus positivement efficaces mises à disposition de l'humanité pour lutter à son avantage contre le terrible et destructeur assaut de cette triade grotesque formée par les trois plus grands fléaux planant sur les sociétés contemporaines que sont la tuberculose, la syphilis et l'alcoolisme. [...].

[Par ailleurs,] les effets de l'éducation physique sur le développement général de l'intelligence sont à la fois irréfutables et indéniables. Plus spécifiquement, celle-ci agit sur certains aspects de l'intelligence dont notamment ceux ayant trait à la formation du caractère. Ainsi, au-delà de son effet musculaire, l'éducation physique est donc avant tout une école de volonté : rien de tel que des jeux pour éduquer la volonté et rien de tel que des jeux pour éduquer l'attention, deux éléments qui permettent d'accomplir avec efficacité toute entreprise poursuivie. [...]

L'éducation physique permet également à l'Homme de prendre conscience de l'étendue de ses forces et de ses énergies. En l'exposant à des dangers, en lui opposant des résistances, elle lui enseigne la manière de les vaincre par le fait du calme et de la persévérance. Tel un acier, elle le trempe vigoureusement pour le soutenir dans les luttes quotidiennes de la vie. Elle développe et perfectionne sa valeur physique et plus important encore, elle perfectionne et grandit sa valeur morale, cet élément qui est le dénominateur commun à tous les types d'héroïsmes individuels ou collectifs et qui symbolise les vertus véritables qui ont gravé en lettres d'or les étapes, parfois obscures et douloureuses, des peuples dans leur longue marche vers la conquête d'un idéal éternel.

Lorsque l'éducation physique se développe avec méthode et vigueur, elle réveille chez les Hommes et chez les peuples ce goût du travail, de l'action et de l'effort personnel qui caractérise les peuples saxons et qui contraste avec l'abandon, le fatalisme et la perpétuelle procrastination des peuples latins.

Du point de vue moral, la culture physique peut également exercer de puissantes influences dans d'autres domaines. En effet, cette nervosité croissante, qui caractérise l'époque moderne – que Taine en son temps avait déjà attribué au manque de pratique physique – [...] entraîne une excitation et une perversion croissante [...]. Presque toujours, cet excès d'irritabilité nerveuse s'épanche et se répand dans des passions malsaines ou s'extériorise par l'expression de sentiments inférieurs. En inculquant à l'Homme dès son enfance l'amour pour les exercices physiques, en faisant de cette habitude une seconde nature, en multipliant les fields et les terrains de jeux populaires, en démocratisant par tous les moyens l'utilité de l'éducation physique, en faisant aimer au peuple les beautés de l'action, on parviendrait à forger un puissant palliatif face à cette excitabilité nerveuse de l'homme moderne. Cela permet-

trait également d'extirper une grande partie de la jeunesse de l'influence abrutissante de l'alcool – qui froisse les corps et flétrit les idées – et d'en arracher tout autant aux habitudes des bas plaisirs d'une sensualité sans fin [...].

Au-delà de cette longue série d'avantages positifs qu'engendrent le développement et la culture de l'éducation physique rationnelle, il y en a bien d'autres d'ordre social qui ne sont pas moins intéressants et qui jouent un rôle majeur pour le cheminement de l'Homme sur la grande marche ascendante de la Civilisation.

[En effet,] dans la société humaine, une des caractéristiques premières de l'Homme est précisément celle de construire un être social. Toute éducation tendant vers cet objectif doit donc être considérée comme un facteur essentiel de civilisation et de progrès. Il va de soi que l'effort individuel isolé ne vaut ni ne sert qu'à peu de chose ; et il va de soi que l'individu humain – cette cellule sociale – à l'instar d'une cellule organique, ne vit ni ne sert à quelque chose que lorsqu'il est inclus dans une action conjointe et solidaire à d'autres cellules [...].

[...] La grande force éducative des exercices physiques repose essentiellement sur le puissant sentiment de solidarité qu'ils éveillent en chacun. L'éducation physique, telle qu'elle est comprise et pratiquée aujourd'hui, habitue l'Homme à l'action : à une action qui est conjointe et solidaire. Dans la pratique des sports, les hommes se rapprochent et se rencontrent, les classes sociales disparaissent et se nivellent, bien plus que dans la culture exclusivement intellectuelle. Tout ce que l'éducation intellectuelle est capable d'aristocratiser dans l'esprit, l'éducation physique le démocratise. L'intellectuel pur tend souvent à se démarquer, à se distinguer du reste du groupe ; pour lui, c'est là que réside le secret de la réussite. Au contraire, dans les exercices physiques rationnels, le secret de la réussite se trouve davantage dans la solidarité de la camaraderie et dans la sujétion mutuelle de chaque individu aux intérêts du collectif. Il s'agit donc pour nous d'harmoniser deux tendances aussi fondamentales que nécessaires à l'évolution correcte de la société : d'une part la culture intellectuelle qui développe l'égoïsme indispensable à la vie personnelle et d'autre part la culture physique qui développe l'altruisme essentiel à la vie sociale.

Ainsi, l'éducation physique [...] stimule des sentiments et des activités qui somnolent au plus profond de l'âme humaine et qui seront l'essence même de la moralité et de la vertu quand le travail sera parvenu à unir tous les efforts et que la loi de l'Amour apparaîtra gravée dans toutes les consciences.

Votre Commission pourrait s'étendre plus encore en une longue série de considérations sur les nombreux avantages que présente la pratique de l'entraînement physique du point de vue économique – étant

donné que la lutte mondiale contemporaine est avant tout une lutte économique et que le principal facteur pour en sortir victorieux se réduit à la puissance musculaire de l'ouvrier. Ou encore du point de vue esthétique – étant donné que l'obésité et l'anémie, ces deux conséquences de la sédentarité de la femme contemporaine, l'éloignent chaque jour un peu plus de l'idéal type de beauté qui se cache dans la pureté des formes et la netteté des courbes. Mais nous jugeons que ce qui a été formulé plus haut justifie déjà amplement la nécessité de soutenir l'initiative du Pouvoir Exécutif [...]. Honorables Parlementaires, [...] en approuvant ce projet de loi, vous faites œuvre patriotique et bonne, et ce qui est plus important encore, vous faites œuvre humanitaire.[...]

Salle des Commissions, Montevideo, le 13 Novembre 1906⁶⁶

Ce rapport parlementaire validait donc point par point le constat dressé par le président de la République lors de son allocution de présentation sur la nécessité de développer les activités physiques dans le pays. Ici encore, tant par la forme que par le contenu, la trame de la synthèse élaborée par les six législateurs semble avoir été calquée sur l'apologie du football publiée par Marini Ríos quelques années plus tôt. Une analyse plus étendue de la littérature traitant la question sportive du tournant du XX^e siècle met en évidence la fréquence de ce type de propos. Si « En defensa del Football » en a été un avatar particulièrement précoce, ce texte ne s'inscrit pas moins dans un véritable paradigme d'époque de justification des activités physiques et sportives par des considérations morales, sanitaires et médicales. On retrouve le recours à ces lieux communs dialectiques dans les premiers numéros des nombreuses publications sportives qui se démultipliaient durant ces années charnières. À l'image des magazines *Sportsman*⁶⁷ ou *Palestra* par exemple, ces premiers numéros prenaient soin de toujours justifier leur parution par les impératifs liés au développement « des qualités physiques de la race », condition essentielle selon eux pour en assurer « l'avenir »⁶⁸. En se proposant de « soutenir et de propager les plus saines doctrines acceptées par les physiologistes et les hygiénistes »⁶⁹, les légitimations d'ordre médical étaient systématiques⁷⁰.

66. Comisión Nacional de Educación Física, *Antecedentes... op.cit.* p.9-17.

67. Hebdomadaire *Sportsman*, *Revista Semanal Ilustrada*, Montevideo, n°1, édition du 24 mai, 1908.

68. « Las cualidades físicas de una raza influyen poderosamente en su porvenir, de aquí su gran importancia ». Magazine *Palestra*, *semanario ilustrado de juegos y ejercicios físicos fomentador de la cultura física en la Argentina y el Uruguay*, Buenos Aires, n°1, édition du 12 septembre 1901.

69. « Nos proponemos sostener y propagar las más sanas doctrinas fisiológicas e higienistas más eminentes que de esto se han ocupado y ocupan actualmente en el mundo ». *Ibidem*.

70. On retrouve cette même tendance tout au long de la période. Ainsi, le premier numéro de l'hebdomadaire *Sportsman* de 1916 (à ne pas confondre avec son homonyme



FIGURE 2.1 – En-tête du Magazine *Palestra*, Buenos Aires, édition du 12 septembre 1901. Illustration sur papier, détail, Biblioteca Nacional, Montevideo.

Si elles étaient simplement suggérées dans le discours de Batlle y Ordóñez, les observations faites par Taine en Angleterre étaient – dans le rapport parlementaire – explicitement nommées. Les législateurs allèrent même jusqu'à créditer l'intellectuel français de la paternité des réflexions liant sport et éducation. Cette remarque, aussi discutable soit-elle⁷¹, est une preuve de plus de l'attachement à la pensée hexagonale de cette élite politique uruguayenne des débuts du XX^e siècle. Constamment mise sur un piédestal, la France servait à la fois de modèle et de guide à la jeune nation sud-américaine. Au-delà de ces quelques références concrètes mobilisées dans le texte – qui illustrent les lectures entreprises par les parlementaires – ce sont avant tout le choix dans les mots et les formulations utilisées qui contribuent à redessiner le paysage mental de ces législateurs. La récurrence du qualificatif de « positif », le recours systématique à une terminologie médicalisante ou encore la volonté marquée d'ancrer l'argumentation déployée sous les auspices de la physiologie et de ses avancées, font clairement apparaître les fortes influences exercées par les courants positivistes et hygiénistes sur les auteurs du rapport. De même, le recours rhétorique à des formulations laissant entendre que le propos évoqué frôlait l'évidence même semblent également indiquer que ces enjeux pédagogiques

mentionné plus haut datant de 1908) avançait comme motivations celles de vouloir « promouvoir le développement des sports comme moyen de travailler au triomphe de la race » et célébrait sans ambages « la race qui se fortifie, la race qui s'améliore dans le muscle et dans l'esprit, la race qui se revigore, pour porter avec force vers le progrès, le sain motif de nos affections partagées : la Patrie ! » / « propender al desarrollo de los deportes como medio de elaborar el triunfo de la raza. [...] Es la raza que se fortalece, es la raza que mejora en el músculo y en la mente es la raza que se vigoriza, para llevar con su vigor hacia el progreso, un santo motivo de nuestros comunes afectos : la Patria ! ». Hebdomadaire *Sportsman*, *semanario sportivo ilustrado*, an 1, n^o1, édition du 6 mai 1916.

71. Bien avant H. Taine, Jahn Freidrich-Ludwig par exemple avait déjà théorisé la nécessité de développer la culture physique en Allemagne. L'absence de référence à Freidrich-Ludwig s'explique dans le cas uruguayen par le fort tropisme francophile dans la circulation des idées.

entourant la pratique sportive constituait presque un poncif de la pensée contemporaine et occupait une place centrale dans les débats d'époque.

Au-delà de leur adhésion aux postulats du président de la République, les membres de la commission ne se limitèrent pas à reprendre textuellement l'argumentation de l'exécutif sur l'importance que représentait pour le pays le bon développement corporel de son peuple, mais poussèrent la réflexion plus loin en déclinant toute la série de bénéfices escomptés sur des plans aussi divers et variés que le bon fonctionnement cérébral, la promotion de la solidarité, le renforcement des référentiels moraux, voire la conduite économique du pays. Cette cascade de profits témoigne admirablement de tout l'optimisme que l'élite politique du pays plaçait dans le sport en ce début de XX^e siècle. Sous leur plume, l'éducation physique devenait ainsi le remède miracle contre les grands maux de l'époque incarnés par l'alcoolisme, la tuberculose et la syphilis. La désignation explicite de ces trois menaces répond moins à une réalité épidémiologique tangible dans cet Uruguay du *novecientos* qu'elle ne renvoie aux grands traités hygiénistes européens qui avaient déjà, depuis le milieu du XIX^e siècle, identifié en ces éléments les principaux ennemis sanitaires des sociétés industrialisées. Tant la référence à la tuberculose que celle à l'alcool sont une remise en cause des habitudes « anti-hygiéniques » des masses, telles qu'elles étaient perçues ou tout du moins fantasmées, par les hautes sphères étatiques. Le sport – censé extraire les hommes de la promiscuité insalubre de leur logement et les éloigner du débit de boissons de proximité pour les transposer sur des terrains de jeux et des pistes d'athlétisme pour le plus grand bien de leurs poumons – s'érigait donc en solution préventive de premier choix. Enfin, tout comme pour Manini Ríos, la promotion du sport rimait également chez les parlementaires avec de la retenue dans le domaine sexuel. La référence à la syphilis est une charge directe contre le recours masculin – commun à l'époque – à la prostitution et plus généralement contre tout type de sexualité extra-conjugale favorisant, par nature, la transmission de maladies vénériennes. En revanche, la chasteté prônée dans le texte vise elle très spécifiquement la jeunesse. En effet, celle-ci, durant ses vertes années de maturation des corps, traverse sa période de découverte sexuelle. La « sensualité sans fin » décriée par le rapport ne cache autre chose que la propension masturbatrice dont était soupçonné l'adolescent et dont les divers méfaits sur le développement avaient eux aussi été théorisés de longue date⁷².

Cette volonté affichée de contrôler les habitudes intimes des jeunes gens

72. La campagne contre la masturbation, ou 'onanisme', prend notamment une tournure scientifique à partir de la deuxième moitié du XVIII^e siècle avec la publication de l'ouvrage *L'onanisme* en 1760 par le médecin suisse S. Tissot. TISSOT Samuel Auguste, *L'onanisme, ou dissertation physique sur les maladies produites par la masturbation*, Imprimerie de A. Chapuis, Lausanne, 1760.

du pays met en évidence l'horizon régulateur de la proposition législative et constitue donc un exemple explicite d'incursion des institutions uruguayennes de l'époque dans le domaine du biopouvoir foucauldien. Cette initiative n'était pas isolée, elle s'inscrivait dans un véritable mouvement de fond qui traversait le pays depuis quelques décennies déjà. Dans son *Historia de la sensibilidad en el Uruguay*⁷³, José Pedro Barrán retrace les inflexions majeures de l'histoire des mentalités du pays. À travers son étude des rapports des institutions, des individus et de la société à des thèmes comme la mort, la violence, la sexualité, le travail ou encore la sphère intime, l'historien montre notamment comment l'Uruguay, à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle, transita progressivement depuis une configuration des mentalités héritée de l'époque coloniale et des premières décennies d'indépendance – décrite par le terme emprunté à Sarmiento⁷⁴ de « barbare » – vers une nouvelle configuration faite de retenue dans les manières, d'assujettissement des pulsions et de moralisation des pratiques. Cette deuxième étape, dont les bornes chronologiques larges s'étendent de 1860 à 1920, Barrán l'a baptisé le *disciplinamiento*. Cette phase s'est caractérisée par l'avènement des « nouveaux dieux » de la modernité uruguayenne : la santé, l'hygiène, le travail, l'ordre et l'épargne ; divinités qui se sont progressivement imposées pour régir les différents aspects de l'existence des citoyens.

Cet élan « disciplinatoire » séculaire a profondément marqué la production discursive des élites au pouvoir. Celles-ci entendaient – par l'intermédiaire des divers projets politiques dont elles faisaient la promotion – reconfigurer les us et coutumes de la population uruguayenne pour tendre vers cet idéal de « modernité ». Le projet de loi à l'étude, préconisant le développement des activités physiques dans le pays, s'inscrit ouvertement dans cet effort ; le sport y transcende son rôle ludique et musculaire pour devenir un véritable outil à même de modeler les mœurs de la population et de parfaire son éducation. Les objectifs escomptés étaient explicitement formulés dans le texte de la commission. Cette loi visait par exemple à promouvoir les valeurs de solidarité. De fait, la vision du sport qui y est donnée – compris comme un instrument d'effacement des frontières sociales – s'inscrit dans une tendance

73. BARRÁN, José Pedro, *Historia de la sensibilidad en Uruguay*, Ed. de la Banda Oriental : Facultad de humanidades y ciencias, Montevideo, 1992.

74. En 1845 le futur président argentin Domingo Faustino Sarmiento publia son ouvrage *Civilización y Barbarie* dans lequel il revisitait l'histoire de la jeune république en l'inscrivant sous le sceau d'une confrontation supposée entre la « barbarie » rurale héritée du temps de l'absolutisme colonial et la « civilisation » urbaine incarnant l'avènement du progrès social prôné par les intellectuels du Vieux Continent. Cette publication majeure connue une diffusion considérable et influença durablement la pensée latino-américaine dans le domaine politique. SARMIENTO, Domingo Faustino, *Civilización y Barbarie - Vida de Juan Facundo Quiroga*, Imprenta del Progreso, Santiago, 1845.

toute coubertinienne⁷⁵ et préfigure admirablement les discours sur l'idéal démocratique véhiculé par le football qui entoureront quelques années plus tard la première victoire olympique de la Celeste à Colombes. D'autre part, le sport est également abordé comme un moyen efficace de stimulation du goût du travail. Le renvoi à la « puissance musculaire de l'ouvrier », les louanges faites au modèle industriel anglo-saxon et l'insistance sur la nécessité de forger une prédisposition populaire à l'action, sont à lire d'un point de vue économique comme la traduction d'une volonté de changement radical de la population dans sa relation au travail.

Comme l'évoque José Pedro Barrán, la configuration particulière de l'Uruguay du début du XIX^e siècle – caractérisée par une population extrêmement faible conjuguée à un élevage de bovins surabondant⁷⁶ – avait entraîné une singularité sociale : les classes populaires « n'étaient pas, comme d'en d'autres endroits du monde, [...] obligées de travailler pour subvenir à leurs besoins »⁷⁷. Cette caractéristique avait induit chez la population montevidéenne et rurale un rapport au labeur que l'on pourrait qualifier au bas mot de distendu. Carlos Real de Azúa par exemple, rapporte le témoignage d'un voyageur anglais qui séjourna dans le Rio de la Plata de 1822 à 1824 : « Les personnes des classes laborieuses ne se distinguent pas par leur goût du travail étant plutôt addicts à la fainéantise et à l'ébriété [...]. Étant donné les prix modiques des provisions, avec trois jours de travail par semaine, ils ont assez pour se maintenir [...]. Il n'y a d'ailleurs aucun Européen, pour plus travailleur qu'il ait été avant son arrivée, qui ne tombe pas dans cette conduite paresseuse »⁷⁸. Les nombreuses références aux traits de caractère latins – décrivant systématiquement leur propension atavique à la paresse et à la contemplation – qui ponctuent les différents écrits de l'époque sont à comprendre à la lumière de ces données économiques et sociales. Le mouvement du *disciplinamiento* dans lequel s'inscrit celui de la promotion du sport traduit donc une volonté de transformer l'appareil productif uruguayen depuis celui d'une Arcadie bovine

75. CLASTRES, Patrick, « Culture de paix et culture de guerre. Pierre de Coubertin et le Comité International Olympique de 1910 à 1920 », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 2013, vol. 251, n°3, p.95-114.

76. Avec 35 têtes de bovins par habitant au milieu du XIX^e siècle, et alors qu'avant l'invention du frigorifique, l'exportation de viande restait limitée, celle-ci avait une valeur commerciale très réduite sur le marché interne uruguayen. Les habitants du pays jouissaient donc d'une ressource nutritive quasiment illimitée qu'ils ingurgitaient au rythme effarant d'un demi kilo de viande par jour par personne. BARRÁN, José Pedro, *Historia de la sensibilidad... op.cit.* p.29.

77. *Ibidem*, p.30.

78. REAL DE AZÚA, Carlos, *Un testigo inglés de la Cisplatina : L. Boucher Halloram*, R.H. Tome XXXIII, Montevideo, 1962, Annexe III, Js. Weddel, cité dans BARRÁN, José Pedro, *Historia de la sensibilidad... op.cit.* p.31.

en celui d'une nation industrialisée digne des grandes économies du Nord. Cette finalité économique et celle hygiéno-sociale évoquée précédemment sont toutes deux en parfait accord avec les desseins politiques du batllisme au pouvoir en Uruguay pendant le premier tiers du XX^e siècle.

Enfin, comme le mentionnent les dernières lignes du rapport parlementaire, la Commission introduit quelques modifications au projet présidentiel. Elle proposa notamment de revoir l'utilisation des subventions publiques accordées par le projet de loi pour favoriser plus directement la diffusion des pratiques physiques par l'intermédiaire du développement de l'infrastructure sportive dans le pays, qu'il s'agisse de terrains de jeux, de pistes athlétiques ou de piscines. Par ailleurs, pour inscrire cet effort sur la longue durée, elle proposa également la création d'une « Commission Nationale d'Éducation Physique » dont le but imaginé était d'apporter un soutien institutionnel aux initiatives sportives dans le pays.

Malgré l'enthousiasme manifeste de la Commission de Développement du Parlement pour le projet présidentiel, celui-ci ne vit pas le jour à la fin de l'année 1906, mais demeura bloqué, pour des raisons qui nous sont inconnues, dans les limbes de la 22^e Législature⁷⁹. Peut-être est-ce l'article 4 sur les jours fériés catholiques auxquels il aurait fallu renoncer qui posa obstacle à l'avancée du projet, l'Uruguay n'ayant opéré la séparation entre l'Église et l'État que quelques années plus tard en 1919. D'ailleurs, les auteurs du rapport parlementaire rejetaient déjà l'article en question au motif que la mi-juillet correspondait à l'hiver austral et que ces dates n'étaient donc vraisemblablement pas propices à la pratique sportive habituellement réalisée en plein air. Un autre élément de réponse pourrait être à chercher dans l'éloignement du paysage politique de la figure de proue de l'initiative, le Président Batlle y Ordóñez. En effet, celui-ci porta son projet devant les chambres à la fin de son mandat qui arrivait à échéance en mars 1907. Comme l'explique l'historien étasunien Milton Vanger⁸⁰, José Batlle y Ordóñez passa la quasi-totalité des quatre années suivantes (correspondant à présidence de Claudio Williman) sur le Vieux Continent en s'abstenant d'intervenir directement dans la politique uruguayenne pour ne pas faire d'ombre à son successeur. Il se peut que le projet n'ait pas connu en la personne du Dr. Williman – dont la politique fut plus modérée – un soutien suffisant pour le faire approuver⁸¹.

79. La 22^e Législature de la Chambre des Représentants de l'Uruguay fut en poste de février 1905 à février 1908.

80. VANGER, Milton, *El país modelo... op.cit.*

81. Cela ne veut pas dire pour autant que C. Williman se désintéressait des sports. En 1916 par exemple, nous le retrouvons à la Vice-Présidence par intérim de la CNEF. De même, durant son mandat, le projet de loi de création des jeux athlétiques donna quelques signes de vie dans la vaste nébuleuse parlementaire. Le 2 juillet 1909, il

La chronologie postérieure des événements semble aller dans ce sens. En effet, à son retour d'Europe en 1910, José Batlle y Ordóñez fut réélu président de la République pour son deuxième mandat qu'il effectua de mars 1911 à mars 1915. Dès sa nouvelle prise de fonction, il se lança dans un grand programme de réformes et le projet de loi sur le développement des activités sportives de 1906 fut rapidement remis sur la table⁸². C'est ainsi que le 4 juillet 1911, moins de quatre mois après son retour à la présidence du pays, le pouvoir législatif approuva la loi « de création des jeux athlétiques et de la Commission Nationale d'Éducation Physique »⁸³. Celle-ci équivalait peu ou prou à la proposition formulée par la Commission de Développement de 1906 à la différence près qu'elle prenait cette fois le temps de décliner les principaux leviers d'action grâce auxquels la Commission Nationale d'Éducation Physique (CNEF) allait servir à la diffusion du sport dans le pays. En plus de la construction d'infrastructures sportives, ces leviers incluaient le soutien à la création « d'associations » sportives « nationales » pour les diverses pratiques ; la facilitation des échanges de ces associations entre elles, mais également avec leurs possibles homologues à « l'étranger » ; la publication de « revues » et de « livres » faisant la promotion du sport, l'organisation de « conférences publiques » sur le sujet de « l'hygiène infantile » destiné aux parents ; un projet de « plan rationnel d'éducation physique obligatoire » dans les établissements primaires et secondaires ; ainsi que, plus généralement, l'objectif de « lutter contre la détérioration physique, de l'enfance et de la jeunesse, de toutes les classes sociales »⁸⁴.

La CNEF visait donc moins à superviser ou piloter depuis la sphère étatique le domaine du sport en Uruguay, qu'à favoriser la diffusion des pratiques physiques dans le pays en fournissant un appui institutionnel tant aux acteurs qu'aux initiatives privées constituant le moteur du monde sportif. En d'autres

fut notamment mis à l'ordre du jour de la chambre haute par les membres de sa Commission de Développement dont notamment Juan Campisteguy, le futur président de la République au moment de la Coupe du monde de 1930. Mais là encore nous en perdons ensuite la trace sans en apprendre plus sur les suites données à l'initiative. Hebdomadaire *Sportsman, semanario sportivo ilustrado*, an 1, n°3, édition du 20 mai 1916 ; Diario de Sesiones de la Honorable Cámara de Senadores, 31.a Sesión Ordinaria, preside el doctor Juan Blengio Rocca, 2 de julio de 1909, tome XCV, 1909, p.17.

82. Peut-être son séjour d'un mois et demi en Angleterre au cours duquel il pu apprécier « la vigueur de la race anglaise » et sa propension aux « jeux athlétiques » lui inspirèrent à son retour ce regain d'élan pour le sport. « La raza inglesa me ha parecido muy vigorosa, quizás por su dedicación a los juegos atléticos ». Lettre de José Batlle y Ordóñez, adressée à Domingo Arena, datée du 28 novembre 1909, Paris, citée dans VANGER, Milton, *El país modelo... op.cit.* p.63.

83. « Ley que crea los juegos atléticos y la Comisión Nacional de Educación Física ». Votée le 4 juillet 1911 et promulguée le 7 juillet 1911.

84. Comisión Nacional de Educación Física, *Antecedentes... op.cit.* p.20.

termes, elle devait servir de canal privilégié pour mettre les possibilités matérielles de l'État au service du maillage associatif et clubiste local alors en pleine croissance. Enfin, l'énumération des objectifs prioritaires de la CNEF laisse très clairement apparaître la fonction éminemment éducative sous-tendant le projet. À travers l'organisation de conférences, la publication de matériel pédagogique et la planification des programmes d'exercices physiques dans l'enseignement public, cette nouvelle institution avait l'ambition de contribuer de manière décisive à modeler et à transformer les habitudes quotidiennes de la société uruguayenne pour les rapprocher de cet idéal « anglo-saxon » évoqué par Batlle en 1906. L'importance de la portée pédagogique du projet apparaît également dans le choix de composition du comité exécutif de la CNEF dont les quatre membres d'office étaient le Recteur de l'Université de la République, l'Inspecteur National d'Instruction Publique, le Président du Conseil National d'Hygiène et le Directeur de l'Académie Militaire, soit les figures de proue des principales institutions à vocation éducative du pays⁸⁵.

Par ses origines et sa temporalité, la naissance de la CNEF porte les stigmates de l'influence de José Batlle y Ordóñez. Bien que le leader du Partido Colorado ait indéniablement joué un rôle clé dans ce processus de diffusion étatique de la pratique physique, il serait cependant foncièrement inexact de réduire les racines de l'élan sportif du pays à sa seule personne. En effet, si l'importance de son action (couplée à la quasi-sacralisation posthume de sa figure) a quelque peu éclipsé d'autres acteurs moteurs de ce mouvement, Batlle y Ordóñez a simplement été le porte-étendard de toute une génération d'hommes engagés sur le plan politique qui ont cherché à faire de l'Uruguay une nation « moderne » ne négligeant pas pour cela l'importance du sport dans l'avènement d'un citoyen neuf, solidaire, travailleur, conscient de ses engagements et surtout, en bonne santé. L'hygiénisme et le positivisme – qu'il soit comtien ou anglo-saxon – ayant, comme nous l'avons déjà démontré, durablement infusé dans le milieu universitaire uruguayen de la fin du XIX^e siècle, et ce, notamment, parmi la jeunesse libérale et urbaine qui vint gonfler les

85. La première Commission Nationale d'Éducation Physique fut créée par le pouvoir exécutif le 28 juillet 1911, elle était composée des : Dr. Eduardo Brito del Pino, Recteur de l'Université; Dr. Abel J. Pérez, Inspecteur National d'Instruction Primaire (conseiller); Dr. Alfredo Vidal y Fuentes, Président du Conseil National d'Hygiène (conseiller); Colonel Alberto Schweizer, Directeur de l'Académie Militaire (conseiller); accompagnés par Juan A. Smith (Président), Rodolfo de Arteaga (Vice-Président), Pedro Towers, président de l'Asociación Cristiana de Jóvenes (trésorier), H. Rivadavia Gómez, président de l'AUF (conseiller), Carlos Sturzenegger, président du Rowing Club (conseiller), Manuel Aubriot, président du Cercle d'Armes (comptable), José M. Zamora, président du Touring Club (secrétaire) et Claudio Williman, Président de la République sortant (conseiller). LÓPEZ CAMPAÑA, Perfecto (dir.), *El Libro del Centenario... op.cit.* p.541.

rangs du Partido Colorado – au détriment du Partido Nacional, d'orientation plus conservatrice et rurale. Véritable dénominateur commun, la sensibilité sportive est un trait distinctif de toute cette génération d'hommes d'État du tournant du siècle, qu'ils aient rejoint le mouvement batlliste lui-même ou qu'ils se soient maintenus à l'écart de celui-ci parmi les diverses autres fractions du Partido Colorado. De fait, durant les trois premières décennies du XX^e siècle, les principales agences et institutions sportives du pays furent invariablement dirigées par des membres du Partido Colorado. Ce fut le cas pour Francisco Ghigliani⁸⁶ à la tête du Comité olympique uruguayen durant les années 1920, ou encore de Félix Polleri, Francisco Simón, César Batlle Pacheco et Julio María Sosa qui occupèrent successivement la présidence du Club Atlético Peñarol. De même de 1907 à 1930, l'AUF eut systématiquement à sa tête un membre du Parti Colorado ; certains comme Juan Blengio Rocca⁸⁷ ou Atilio Narancio étant batllistes et d'autres comme Héctor Rivadavia Gómez et Raúl Jude, appartenant aux secteurs colorados – rivériste et viériste notamment – nés du rejet du progressisme de Batlle jugé trop radical.

La popularité grandissante qu'atteignit le football durant le XX^e siècle transforma profondément son rapport à la sphère politique. Le fort pouvoir de convocation dont le ballon rond jouit auprès des masses de plusieurs pays en fit, avec le temps, un tremplin de choix pour lancer une carrière d'homme politique en quête de notoriété⁸⁸. L'Uruguay n'est pas étranger à ce phéno-

86. L'engagement de F. Ghigliani dans le sport a été particulièrement fourni, comme l'évoque Paola Dogliotti, il a notamment dirigé la Société L'Avenir, le Sporting Club Uruguay et le Club Universitaire du pays. Il a par la suite intégré la CNEF depuis laquelle il contribua à fonder les fédérations d'athlétisme, de volley-ball, de natation et de basket-ball. DOGLIOTTI, Paola « Acerca de la "Cultura Física" en la revista Uruguay-Sport : Archivos de la CNEF, Uruguay (1918–1926) », *Revista Brasileira de Ciências do Esporte*, vol. 36, n°3, 2014.

87. Le Dr. Juan Blengio Rocca fut notamment le Ministre d'Instruction Publique en 1911 lors de la création de la CNEF. Il occupa par la suite la présidence de la AUF de 1915 à 1918. Hebdomadaire *Sportsman*, *semanario sportivo ilustrado*, an 1, n°1, édition du 6 mai 1916.

88. À ce sujet, voir par exemple : KOEBEL, Michel « Le sport, enjeu identitaire dans l'espace politique local », dans GASPARINI, William et KOEBEL Michel, *La double réalité du monde sportif*, Éditions du Croquant, Savoir/agir (collection), Bellecombe-en-Bauges, 2011, p.39-47. Récemment, des exemples célèbres – nous pensons ici à Silvio Berlusconi en Italie (président du Milan AC), à Mauricio Macri en Argentine (président de Boca Juniors) ou encore à Bernard Tapie en France (président de l'Olympique de Marseille) – ont donné toute sa visibilité à ce phénomène d'usage du football à des fins électoralistes. La dynamique en elle-même est relativement ancienne. La figure d'Achille Lauro dans l'Italie des années 1950, qui fut maire de Naples puis député, constitue un exemple paradigmatique de ces pratiques de récupération politique de la notoriété sportive. ARCHAMBAULT, Fabien, « "È andata male". Matches de football et révolte urbaine dans l'Italie républicaine », dans BERTRAND, Gilles & TADDEI,

mène. Ainsi, durant les dernières décennies, deux de ses anciens présidents de la République avaient précédemment été à la tête de clubs de football⁸⁹. L'historien Andrés Morales fait remonter les origines de cette pratique dans le pays à la période de l'entre-deux-guerres avec la présidence de Julio María Sosa à la tête du CA Peñarol⁹⁰. Si cet exemple apparaît effectivement comme un signe avant-coureur des pratiques futures, il convient cependant de ne pas pécher par anachronisme en analysant l'investissement des politiques du tournant du XX^e siècle à l'aune de cette configuration bien postérieure⁹¹. En effet, l'analyse des discours produits par ces figures – où revient constamment la notion de progrès opérée sur les corps et les mentalités grâce aux exercices physiques – mais aussi leur temporalité (correspondant à une époque où ces pratiques ne pouvaient encore être le véhicule d'une quelconque notoriété) indique très clairement que l'investissement personnel des politiques dans ce mouvement séculaire traduisait une conviction profondément ancrée par la formation intellectuelle de ces derniers. Œuvrer pour le sport n'équivalait pas encore à œuvrer pour son propre avenir, mais était un acte militant faisant presque partie du *cursus honorum* de la jeune génération capitaline appelée à prendre les rênes de l'État⁹².

Ilaria, *Le Destin des rituels. Faire corps dans l'espace urbain, Italie-France-Allemagne*, École Française de Rome, 2008, p.427-443.

89. Il s'agit de Julio María Sanguinetti, président de l'Uruguay de 1985 à 1990 et de 1995 à 2000 qui a par ailleurs occupé le poste de vice-président du Club Atlético Peñarol et de Tabaré Vázquez, président de l'Uruguay de 2005 à 2010 et 2015 à 2020, qui a occupé la présidence Club Atlético Progreso.
90. MORALES, Andrés, « Batllismo y fútbol », *Efdeportes.com Revista Digital*, Buenos Aires, An 9, n°62, juillet 2003.
91. Nous avons relevé dans la presse montevidéenne une trace évoquant ces liens électoralistes entretenu par certaines personnalités du football. Il s'agit d'un article du magazine *Mundo Uruguayo* de mai 1929 qui indiquait que la politique « commençait » à s'introduire dans le football et vice versa. Manifestement, le phénomène était bien postérieur au temps d'action des pionniers de la promotion sportive du début de siècle. Magazine *Mundo Uruguayo*, Montevideo, édition du jeudi 23 mai 1929.
92. C'est à cette même conclusion qu'arrivaient les frères Magariños Pittaluga dans les années 1940, lorsqu'il affirmaient en évoquant cette première génération de promoteurs du sport « qu'au lieu de tenter de mettre le football au service de la politique partisane, ils mirent leurs énergies et leurs talents d'hommes d'État en faveur du sport » / « En lugar de intentar poner el fútbol al servicio de la política partidaria, pusieron sus voluntades y sus dotes de hombres de Estado a favor del deporte. Héctor Gómez, Peyrou, Francisco Simón, Dr. Bastos, Juan Blengio Rocca, César Batlle Pacheco, Julio María Sosa, Serrato, Reyes Lerena, Ponce de León, Jude, Atilio Narancio, Abelardo Vescovi, Ghigliani, Delgado, Martínez Laguarda, Manini Ríos, Baltasar Brum y centenares más resultaron magníficos propulsores del deporte ». MAGARIÑOS PITTALUGA, Juan Antonio & Mateo, *Del Fútbol... op.cit.* p.174.

2.3 L'avènement de l'Uruguay sportif

En 1911 avec la création de la CNEF, le gouvernement uruguayen se dota d'un puissant outil pour servir son objectif de voir la population pratiquer le plus largement possible une activité physique. L'idée n'étant pas de former des athlètes professionnels, mais bien « d'élever le niveau moyen de capacité et de résistance physique général ». Pour ce faire, cette nouvelle institution – qui suivait une structure pyramidale avec des échelons départementaux et cantonaux⁹³ – s'investit dans les tâches précédemment évoquées de diffusion de la pensée sportive à travers l'organisation de diverses activités didactiques sur les thématiques de l'hygiène et la culture physique. À partir de 1918, la CNEF se dota même d'un organe de diffusion mensuel : le magazine *Uruguay-Sport*. Comme l'évoque Paola Dogliotti dans son étude sur la question⁹⁴, le bulletin de la CNEF diffusait dans ses pages à la fois des « articles scientifiques, des documents officiels » (notamment les règlements des diverses disciplines et leurs statuts), des « compte rendus sur les tournois » organisées à l'intérieur du pays, « les actualités des divers championnats » ou encore « les dernières résolutions de la CNEF ». Au-delà de ces efforts faits pour la vulgarisation des pratiques et de savoirs corporels, la CNEF apporta également un soutien financier aux différentes associations sportives⁹⁵ du pays qu'elle avait contribué à fonder ou tout du moins à consolider. Contrairement aux nombreux autres sports activement soutenus par la CNEF, le football n'était pas un bénéficiaire de premier plan de l'agence étatique. En effet, au moment de son implantation dans le pays, le ballon rond avait joui d'un engouement populaire spontané. Cette popularité précoce avait permis à l'AUF de s'assurer une structuration institutionnelle solide ainsi qu'une appréciable stabilité financière⁹⁶ rendant superflu le soutien matériel offert par la CNEF. De fait, en 1912 par exemple, lorsque celle-ci proposa à l'AUF de verser un prix financier aux clubs vainqueurs des différentes ligues (avec en tête l'idée de leur permettre d'investir dans leurs installations sportives respectives), la fédération uruguayenne se paya le luxe de décliner l'offre au motif que ce prix risquait de briser l'équilibre des championnats⁹⁷. Manifestement non-vitales pour le football, la CNEF concentra ses attentions sur d'autres disciplines sportives plus précaires.

93. Il s'agissait des « Comisiones Departamentales » et des « Comisiones Vecinales ».

94. DOGLIOTTI, Pola, « Acerca de la "Cultura Física"... *op.cit.*

95. Notamment dans les domaines de l'athlétisme, du basket-ball, de la boxe, du cyclisme, de l'escrime, de la gymnastique, de l'équitation, de la lutte, du moto-cyclisme, de la natation, de l'aviron, du tennis, du tir, du volley-ball, du yachting et du patinage.

96. LÓPEZ CAMPAÑA, Perfecto (dir.), *El Libro del Centenario...* *op.cit.* p.539.

97. AUF, « Memorias y balance 1912 », Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

L'émulation étant un élément clé du goût pour le sport, les fonds publics administrés par la CNEF furent également utilisés pour lancer une diversité de compétitions sportives aussi bien locales que régionales, et parfois même internationales. Ainsi, à partir de 1911 furent organisées sous les auspices de la CNEF des compétitions nationales d'athlétisme, de cyclisme, d'équitation, de tennis, de natation ou encore de waterpolo⁹⁸. Bien que la forte assise du football dispensait ce dernier de tout appui institutionnel dans ses affaires quotidiennes, la CNEF fut tout de même ponctuellement sollicitée par le ballon rond à l'heure d'accueillir des compétitions internationales, dont les coûts importants – directement liés à la popularité de la discipline – dépassaient les capacités financières de l'AUF. Ce fut le cas en 1917 par exemple, lorsque Montevideo accueillit la deuxième édition de la Copa América. La CNEF avança à cette occasion les fonds nécessaires à la construction d'un grand stade éphémère de 40 000 places.

Au-delà de son soutien économique aux divers acteurs du monde sportif, la CNEF se caractérisa aussi et surtout par la construction des fameuses *plazas vecinales de cultura física*⁹⁹ (devenues plus tard les *plazas de deporte*) dont elle dota les quartiers résidentiels des chefs-lieux du pays. Ces 'places' avaient pour objectif de permettre la pratique d'une activité sportive régulière aux riverains. Leur ancrage urbain les rendait incommodes pour la pratique des principaux sports anglo-saxons comme le rugby, le football ou le cricket, si nécessaire en grandes étendues de gazon. Au contraire, certains sports étasuniens, pratiqués sur des espaces plus réduits et en dur, s'inséraient de façon bien plus commode au tissu urbain. Les *plazas* de la CNEF furent donc érigées autour de terrains de basket-ball, de volley-ball, mais aussi de tennis ainsi que d'espaces pour la pratique gymnique avec ou sans appareils¹⁰⁰. Pour les plus jeunes, des aires de jeux étaient aménagées avec balançoires, toboggans et carrousels en reprenant le modèle de la Playground Associa-

98. Ces compétitions publiques ouvertes à toute personne majeure de moins de 35 ans qui puisse justifier d'un certificat médical de non contre-indication à la pratique comportaient le plus souvent des prix monétaires. Cet usage des deniers de l'État montre bien la volonté de ce dernier d'épuiser les moyens à sa disposition pour attiser la compétitivité au sein de sa jeunesse. Hebdomadaire *Sportsman, semanario sportivo ilustrado*, an 1, n°4, édition du 27 mai 1916.

99. Littéralement : places de voisinage de culture physique.

100. Au-delà de la contrainte purement spatiale, dans le cas du ballon rond, en raison de l'engouement qu'il suscitait, les terrains de football étaient déjà relativement nombreux dans les villes du pays, ce qui rendait superflue la construction de nouvelles installations par la CNEF. Cependant, dans les rares cas où cela était souhaitable et possible, la CNEF n'omit pas d'équiper ponctuellement des places de sport de terrains de football. Ce fut le cas notamment pour la place n°3 où les pouvoirs publics entamèrent la construction d'un terrain de football de 100m par 45.

tion of America ¹⁰¹. Le climat du pays étant généralement clément, l'ensemble de ces activités se déroulaient à ciel ouvert. Pour mieux « respecter tous les préceptes hygiéniques » ¹⁰², ces places étaient par ailleurs munies de vestiaires équipés de douches froides et chaudes. Le tout était enfin complété par la mise en place de « bars hygiéniques » ou étaient proposés des fruits, du lait, du café/chocolat et des boissons sans alcool ¹⁰³, autant d'en-cas alors préconisés par la médecine pour les sportifs.



FIGURE 2.2 – Écolières réalisant des « exercices suédois » sous la direction de deux monitrices et jeunes garçons s'entraînant au saut (encadré), place de sport n°3, Montevideo, circa 1915. Les panneaux d'un terrain de basket-ball sont visibles sur la gauche de l'image; au fond se découpe la silhouette du Musée des Beaux Arts (devenu aujourd'hui Museo Nacional de Artes Visuales). Coupure de presse, détail, fonds Suppici, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

En plus des infrastructures mises à disposition des habitants, chaque *plaza* de la CNEF était placée sous la tutelle d'un directeur faisant office d'instructeur sportif. Le rôle de ces moniteurs rompus aux techniques d'éducation physique – accompagnés d'assistantes pour les séances à destination des femmes et jeunes filles – était de guider les riverains, les étudiants et les écoliers, dans leur utilisation des dispositifs de la *plaza* (non sans d'abord

101. SMITH, Juan A., *Plazas vecinales de cultura física : orígenes, propósitos, normas morales de buenas costumbres : prácticas higiénicas. Reglamentaciones, abril 1913*, Barreiro y Ramos, Montevideo, 1913, p.8.

102. « cumplir con todos los preceptos higiénicos », LÓPEZ CAMPAÑA, Perfecto (dir.), *El Libro del Centenario... op.cit.* p.544.

103. SMITH, Juan A., *Plazas vecinales... op.cit.* p.13.

avoir passé un examen « physiologique » et « anthropométrique »)¹⁰⁴. C'est lui qui planifiait les séances à caractère athlétique, gymnique et sportif – voir parfois tout simplement ludiques pour les plus petits. C'est également sous sa supervision que se déroulaient les concours et compétitions de quartier organisés par les Commissions de Voisinage, les cellules locales de la CNEF. Les *plazas* n'étaient donc pas un investissement étatique matériel figé dans le temps, mais jouissaient au contraire d'une véritable dynamique avec une planification de long terme en proposant de nombreuses activités supervisées dont des compétitions locales accessibles à tous. Grâce à ces diverses activités, les *plazas* participaient à l'élan disciplinatoire de la société d'époque ; c'est en tout cas ce que laissait entendre le premier président de l'institution lorsqu'il affirmait que « grâce à l'attractif des *plazas*, les adolescents et les hommes s'éloigneront des réunions malsaines autour des paris hippiques, des cafés, des coins de rue, des échoppes, des débits de boissons et de tous les autres lieux de rencontre néfastes »¹⁰⁵.

En 1909 à Montevideo, quelques expatriés étasuniens avec des membres locaux de l'Église Méthodiste¹⁰⁶ fondèrent l'Asociación Cristiana de Jóvenes (ACJ), la branche uruguayenne de la Young Men's Christian Association (YMCA). En 1912, suite à une demande de l'antenne Sud-américaine, le comité international de la YMCA affecta le jeune J. T. Hopkins, récemment diplômé du YMCA Springfield College, à l'ACJ uruguayenne pour aider celle-ci à mettre en place un département sportif¹⁰⁷. La présence dans le pays de ce

104. Cette visite médicale n'était pas anodine : étaient par exemple interdite d'inscription les personnes « affectées de maladies physiques visibles, qui bien que non contagieuses, pourraient tout de même impacter le moral des autres utilisateurs des places » ainsi que « les attardés qui pourraient être un motif de souffrance pour eux-mêmes et pour les autres ». SMITH, Juan A., *Plazas vecinales... op.cit.* p.27. On retrouve ici les traces latentes des théories eugénistes qui prospérèrent dans le sillon de l'hygiénisme tout au long du XIX^e siècle et du début du XX^e.

105. « Los adolescentes y los hombres : los ejercicios anteriores y los deportes atléticos, atrayéndoles, con los atractivos de la Plaza y alejándoles de las reuniones malsanas de los remates de carreras de caballos, de los cafés, esquinas, almacenes o despachos de bebidas u otras reuniones perjudiciales ». SMITH, Juan A., *Plazas vecinales... op.cit.* p.14.

106. GOMENSORO, Arnaldo, *Historia del deporte, la recreación y la educación física en Uruguay : crónicas y relatos*, Instituto Universitario Asociación Cristiana de Jóvenes, 2015, p.26.

107. Pour un récit détaillé de la fondation de l'ACJ Uruguayenne et de sa section sportive, voir notamment l'ouvrage publié par son membre fondateur pour le cinquantième de l'institution : CONRAD, Felipe, *Memorias de la Fundación de la Asociación Cristiana de Jóvenes de Montevideo*, Chiese Hnos., Montevideo, 1959, ou encore ESPERON, José Enrique, *Memorias : Asociación Cristiana de Jóvenes y el desarrollo del deporte en el Uruguay*, Asociación Cristiana de Jóvenes, Montevideo, 2014. Pour un aperçu de l'influence de la YMCA sur le développement de l'éducation physique aux États-Unis,

spécialiste de l'éducation physique et sportive lui valu d'être promptement sollicité par la CNEF. Comme l'évoque la chercheuse Paola Dogliotti, dès 1913, la CNEF le nomma Directeur Général des Places de Voisinage de Culture Physique puis conseiller technique pour la planification de leur développement¹⁰⁸. Il fut par ailleurs le directeur de la première place de sport du pays, la plaza n°1, située dans la zone portuaire de Montevideo, aux abords du bâtiment des douanes.



FIGURE 2.3 – Le professeur Alberto Suppici (à gauche), directeur de la plaza n°3, supervisant une séance de barre parallèles, Montevideo, circa 1920. Photographie, détail, fonds Suppici, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

C'est au sein de l'ACJ que J. T. Hopkins commença à réunir ses premiers disciples qu'il prépara ensuite pour encadrer les activités des *plazas* en construction grâce à son programme de formation de « leaders ». Ainsi, la place numéro 3, inaugurée en 1915 dans le Parque Urbano¹⁰⁹ – avec ses deux terrains de tennis, son terrain de basket et celui de volley – fut confiée à un de ses protégés les plus prometteurs : le jeune Alberto Horacio Suppici. Grand adepte de boxe, de basket-ball et d'athlétisme, il était décrit dans la presse comme étant un partisan enthousiaste de « l'enseignement scientifique et rationnel »¹¹⁰ des sports. C'est ce même Suppici qui, plus de trois lustres plus

voir par exemple : JOHNSON, Elmer, *The History of YMCA Physical Education*, Association Press, Chicago, 1979.

108. DOGLIOTTI, Paola, « Cuerpo y currículum : discursividades en torno a la formación de docentes de educación física en Uruguay (1874-1948) », Thèse de Master, Universidad de la República, 2012, p.172.

109. Actuel Parque Rodó.

110. Coupure de presse s/ref., 1915, Colección Prof. Alberto Suppici, Recuerdos de las

tard, fut nommé par l'AUF directeur sportif¹¹¹ de la sélection uruguayenne de football. Fort de sa longue trajectoire dans le domaine, son rôle fut de préparer tout aussi scientifiquement, la forme physique de la Celeste en vue de sa participation à la Coupe du monde de 1930. D'après les témoignages de certains joueurs, l'expérience de Suppici fut d'autant plus appréciée par l'équipe que celle-ci, à la moyenne d'âge assez élevée, arrivait quelque peu émoussée au tournoi de Montevideo.

Les *plazas vecinales* connurent un succès immédiat. Au tournant de l'année 1915, soit moins de deux ans après sa création, la place n°1 affichait une fréquentation journalière moyenne d'un demi-millier d'utilisateurs. Plus de 330 hommes et plus de 230 femmes¹¹² – dont le quart seulement étaient des adultes – utilisaient quotidiennement les installations sportives de la CNEF. Les écoles publiques y emmenaient les enfants réaliser leurs séances de réveil musculaire en alternant les phases de gymnastique et d'exercices respiratoires. Le reste de la journée, les adultes venaient s'y ressourcer après le travail en se livrant à des séances d'athlétisme ou en pratiquant divers sports collectifs parfois tout à fait novateurs pour ces latitudes, comme le base-ball par exemple (fig. 2.4)¹¹³. En 1925, sur les 156 *plazas* initialement prévues par la CNEF pour quadriller le territoire de la République, 46 avaient vu le jour, dont 7 dans la capitale ; 22 étaient par ailleurs en phase plus ou moins avancée de construction¹¹⁴. En 1911, lorsque les premières places sportives du pays virent le jour, les joueurs du onze titulaire de la finale de la Coupe du monde de 1930, avaient une moyenne d'âge de 10 ans. Cette génération dorée de la Celeste avait donc grandi dans un pays en proie à la fièvre sportive, elle s'était rompue à la pratique du sport durant les deux décennies précédentes au rythme de l'ouverture successive des nombreuses installations de la CNEF¹¹⁵.

diversas fases de mi vida deportiva. Fonds Suppici, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

111. À l'époque la fonction d'entraîneur telle qu'elle est assumée de nos jours n'existait pas. La composition de l'équipe était fixée par le Comité de Sélection alors que les décisions stratégiques sur le terrain étaient elles prises par le capitaine d'équipe. Le rôle du directeur sportif consistait donc simplement à gérer les ressources du team en préparant physiquement les joueurs pour qu'ils affrontent leurs matchs au mieux de leur forme.

112. Coupure de presse s/ref., 1915, Colección Prof. Alberto Suppici, Recuerdos de las... *op.cit.*

113. En 1915 par exemple, l'inauguration de la place n°3 donna lieu à une démonstration de base-ball, le « sport national » étasunien, en présence des hautes autorités publiques et de l'Ambassadeur de la dite nation. Coupure de presse s/ref., 1915, Colección Prof. Alberto Suppici, Recuerdos de las diversas fases de mi vida deportiva. Fonds Suppici, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

114. LÓPEZ CAMPAÑA, Perfecto (dir.), *El Libro del Centenario...* *op.cit.* p.544.

115. Andrés Mazali par exemple, le gardien uruguayen aux Jeux olympiques de 1924 et



FIGURE 2.4 – Équipe de base-ball lors d'un match réalisé sur la plaza n°3, Montevideo, circa 1915. Photographie, détail, fonds Suppici, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

Avec la création de la CNEF en 1911 et l'érection des *plazas de deporte* dans tout le pays, l'Uruguay se mit « officiellement » au sport. Les Anglais avaient certes introduit depuis au moins deux décennies déjà diverses pratiques importées de métropole, mais la diffusion de ces dernières – exception faite du football – restaient relativement marginales et cantonnées à la communauté d'expatriés anglo-saxons. Comme évoqué dans le chapitre précédent, le ballon rond quant à lui – grâce à ses conditions intrinsèques – avait réussi à s'implanter et à se diffuser spontanément à travers le pays, et ce sans avoir pour cela à attendre l'aide de l'État. L'ébullition footballistique de la première décennie du XX^e siècle – avant même la création de la CNEF – en est la preuve. Cependant, l'irruption de celle-ci dans le champ sportif local ne semble pas avoir été dénué de conséquences pour le monde du ballon rond. En effet, les sources montrent notamment qu'à l'époque où le pays multipliait ses places de sport, le football connaissait en parallèle une période de fort développement. En 1915 par exemple, rien qu'à Montevideo, le nombre d'équipes adultes réparties dans les trois divisions du championnat bondit à 90 pour 36 clubs différents¹¹⁶. De

1928, né dans la Ciudad Vieja de Montevideo, fit ses premières armes sportives sur la place de sport n°1. L'éveil sportif qu'il y reçut, outre pour son rôle clé joué dans les cages de la sélection, lui permit également d'obtenir le titre de champion sud-américain au 400m haies et de pratiquer le basket à un niveau compétitif avec le club Olimpia. Journal *El Diario*, Montevideo, supplément « Estrellas Deportivas » n°32, édition du 26 avril 1978.

116. AUF, « Memorias y balance 1915 », Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol. Rappelons que ces chiffres de l'AUF ne donnent en réalité qu'une image partielle du tableau d'ensemble. En effet, seules les équipes officiellement affiliées y étaient

plus, à partir de la moitié des années 1910, des pans entiers de pratique footballistique se structurèrent sous la houlette de l'AUF autour de championnats alternatifs représentant autant d'écosystèmes sportifs parallèles. C'est ainsi que furent créées la Ligue Universitaire de Football, la Fédération de Football du Cerro, la Fédération Bancaire de Football, la Ligue Douanière de Football, la Ligue Municipale ou encore la Ligue Nationale, représentant à leur tour autant de compétitions montevidéennes qui vinrent s'ajouter aux différentes divisions déjà présentes au sein du championnat national¹¹⁷. Cet élan d'institutionnalisation ne se limita pas uniquement à la capitale. À la même date, le football de l'arrière-pays entraîna de plain-pied dans le giron de la AUF avec la création puis l'affiliation de 12 fédérations de football départementales¹¹⁸. Ces différents avatars du football national couplés entre eux et rapportés aux données démographiques de l'époque¹¹⁹ font ressortir le chiffre suivant : à la fin des années 1910, un homme uruguayen sur quatre âgé de 15 à 24 ans s'adonnait à la pratique plus ou moins régulière du ballon rond. Ces estimations semblent validées – à minima – par les conclusions d'une étude menée quelques années plus tard par la CNEF sur la pratique sportive chez les étudiants universitaires. Sur les 1529 étudiants de l'Université de la République interrogés en 1923, 1036 déclaraient pratiquer des activités physiques de manière régulière parmi lesquels 470 disaient se consacrer exclusivement au football¹²⁰. Parce que ces chiffres ne semblent pas prendre en compte les cas de pratique multi-sport (pourtant fréquents dans la culture des *sportsmen*), il est fort probable que cette proportion d'un footballeur sur trois dans le monde universitaire soit grandement sous-estimée.

Au-delà de ce boom dans le nombre de pratiquants, un autre aspect renforçant l'idée selon laquelle l'investissement de l'appareil politique sur la question sportive eut des conséquences bénéfiques (directes ou indirectes) pour l'AUF, provient de la concordance temporelle liant la création de la CNEF avec le saut qualitatif majeur que connut le football local en termes de résultats

comptabilisées, or ces dernières – devant disposer d'un terrain et d'un local – ne représentaient que la partie émergée de l'iceberg du football urbain qui était pour le reste constitué d'une myriade fluctuante de clubs-équipes

117. LÓPEZ CAMPAÑA, Perfecto (dir.), *El Libro del Centenario... op.cit.* p.553.

118. Liga D. de F. de Paysandú, Liga Mercedaria de Football, Liga D. de F. de Tacuarembó, Liga de F. de Juan F. Lacaze, Liga Carmelitana de Football, Liga D. de F. de Florida, Liga D. de F. de Río Negro, Liga D. de F. de Rivera, Asociación Maragata de Football, Liga Helv. Rosarina Valdense, Liga D. de F. de Durazno et Asociación Rochense de Football. AUF, *Memorias y balance general, ejercicio 1917*, Litografía e Imprenta del Comercio, Montevideo, 1918. Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

119. NAHUM, Benjamín (éd.), *Estadísticas históricas del Uruguay (1900-1950). Tomo I : Población y Sociedad, Política, Educación, Estado*, Departamento de publicaciones de la Universidad de la República, Montevideo, 2007.

120. LÓPEZ CAMPAÑA, Perfecto (dir.), *El Libro del Centenario... op.cit.* p.546.

sportifs. En effet, durant ces années clé dans la structuration sportive de la nation, l'AUF enregistra ses premiers grands succès sur la scène internationale. D'après les propres mots du président de l'AUF dans son rapport de 1912 :

« L'amour pour ce sport qui a tant stimulé la jeunesse à pratiquer la culture physique [...] a connu cette dernière saison un essor flatteur ; et comme pour récompenser ces succès, la Ligue Uruguayenne a pu démontrer lors des multiples tournois internationaux que ses joueurs ont atteint une position de premier rang dans le football américain »¹²¹.

En effet, l'année 1912 tout particulièrement, coïncide avec un progrès notable dans les résultats sportifs du pays à l'international. Depuis 1901, des sélections de l'AUF rencontraient périodiquement leurs homologues de la rive voisine du Rio de la Plata. Durant cette première décennie du XX^e siècle, les résultats (à quelques rares exceptions près) tournaient systématiquement à l'avantage des sélections et clubs argentins encore fortement dominés par leur composante anglo-saxonne. Cette disparité dans le niveau de jeu commença à s'éroder à la fin de la décennie et vit même sa logique s'inverser dès les premières années de la suivante. Ainsi, en 1912, la sélection de l'AUF ne concéda qu'une seule défaite sur cinq matchs contre ses rivales argentines¹²² (exploit suffisamment notable pour qu'Héctor Rivadavia Gómez s'en vante dans son rapport annuel).

Il convient de prendre en compte ces avancées quantitatives et qualitatives effectuées par le football uruguayen à l'aune du moment sportif que vivait le pays. En effet, depuis la proposition présidentielle de 1906, mais surtout depuis la naissance de la CNEF en 1911, l'élan séculaire de promotion de la « culture physique » battait son plein. Les grandes théories hygiénistes et positivistes héritées du siècle précédent avaient fini de s'ancrer et de se généraliser au sein des mentalités des classes dirigeantes libérales. La déclinaison de ces écoles de pensée sur la réalité corporelle de l'être humain prospérèrent pour donner naissance à la politisation des exercices physiques appréhendés comme

121. « El amor por este deporte que tanto ha estimulado a la juventud a la práctica de la cultura física [...] ha experimentado en la última temporada auges lisonjeros ; y como coronamiento de este éxito, la Liga Uruguaya ha llegado a demostrar en los múltiples torneos internacionales, que sus jugadores han alcanzado ya un puesto de primera fila en el football americano ». AUF, « Memorias y balance 1912 », Archivo de la Asociación Uruguay de Fútbol.

122. Uruguay 2-0 Argentine (Trophée Lipton) ; Uruguay 3-0 Argentine (Prix du Ministère d'Instruction Publique uruguayen) ; Uruguay 1-0 Fédération Argentine de Football (Prix du Ministère d'Instruction Publique argentin) ; Uruguay 5-1 Ligue Cordouanne de Football ; Uruguay 3-3 Argentine (Coupe Charité Newton) ; Argentine 3-1 Uruguay (Coupe Montevideo). Par ailleurs, l'Uruguay s'inclina cette année là contre l'équipe anglaise de Swindon Town alors en tournée dans le Cône Sud. *Ibidem*.

outil de modernisation des peuples. Pour Henry Lichtenberger, le fondateur de l'Albion FC, le football avait réussi à « s'imposer jusqu'à ce que l'âme latine s'imprègne de ce que ce sport signifie pour la santé d'un peuple travailleur et qui a besoin, pour atteindre l'idéal d'humanité, de maintenir un équilibre entre le développement du muscle et celui de l'intellect. Idéal hellénique que la Nouvelle Athènes poursuit sur son chemin de paix et de progrès »¹²³. Le sport, sous ses différents avatars, devait « tonifier la race », préserver sa santé physique et morale, et permettre à terme de la perpétuer en favorisant sa saine reproduction. Son apprentissage et sa pratique devaient par ailleurs inculquer des valeurs fondamentales de solidarité et de respects aux jeunes citoyens en devenir. La nature et l'ampleur des espoirs placés dans le sport durant les premières décennies du XX^e siècle en Uruguay ont conduit Paola Dogliotti à décrire ce phénomène sous l'appellatif fort adapté « d'optimisme sportif »¹²⁴. La vaste diffusion des discours politico-médico-moralisateurs sur le sport durant cette période indique que cet optimisme sportif s'inscrivait pleinement dans le *Zeitgeist* d'époque. Une fois que cette génération politique – à l'origine de la propagation de ce mouvement – arriva au pouvoir, elle put mettre à profit l'appareil étatique alors à sa disposition pour forger les dispositifs et donner naissance aux institutions qui seraient alors à mêmes de transformer la nation par le sport. La diffusion du football, bien qu'elle ne puisse pas être réduite à ce seul facteur, est donc intimement liée à cette dynamique générale de promotion du sport par l'État. Cette donnée n'est pas dénuée de conséquences. En effet, contrairement à d'autres exemples nationaux – européens notamment – où la diffusion du football se porta très tôt sur sa spectacularisation et sa consommation en tant que divertissement de masses au détriment de sa pratique en elle-même, en Uruguay, du fait de l'action de l'État, le ballon rond conserva longtemps une très large assise de pratiquants acquis à l'optimisme sportif séculaire permettant ainsi à cette vision du sport de se perpétuer durablement dans l'opinion domestique de telle sorte qu'il façonna deux décennies plus tard le projet de Coupe du monde de 1930.

123. « Pero ellos vencieron sobre todo e impusieron el football hasta hacer que el alma latina se compenetrara de lo que ese deporte significa para la salud de un pueblo que trabaja y que necesita para alcanzar el ideal de humanidad, mantener el equilibrio en el desarrollo del músculo y del intelecto. Ideal helénico que la Nueva Atenas persigue en sus rutas de paz y de progreso », Magazine *Mundo Uruguayo*, Montevideo, édition du jeudi 19 juin 1924.

124. DOGLIOTTI, Paola, « Acerca de la "Cultura Física"... *op.cit.*

Pratiques sociales du football

D'après ses promoteurs de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e, la pratique du sport en général et du ballon rond en particulier devait – en plus d'être la garantie d'une bonne santé physique – permettre une élévation morale de l'individu. Comme nous l'avons vu précédemment, le joueur de football était invité à faire preuve sur les gazons des valeurs essentielles à la vie du *gentleman* en collectivité : il devait respecter son adversaire de manière à voir en lui un égal à dépasser plus qu'un rival à vaincre ; il devait rester aussi modéré dans la victoire qu'impassible et digne dans la défaite ; il devait apprendre à se soumettre à l'autorité de l'arbitre, même quand ce dernier prenait des décisions qui lui semblaient injustes ; il devait également gérer son effort physique pour chercher à se dépasser sur le terrain sans jamais sombrer dans la brusquerie. En somme, on attendait du footballeur qu'il reste, à tout moment, maître de soi. Ce sont ces valeurs cardinales qui ont structuré la dimension morale conférée au football depuis son inclusion dans le programme pédagogique des *public schools* anglaises tout au long du XIX^e siècle. Et ce sont ces mêmes valeurs qui ont été abondamment reprises par les législateurs qui pilotèrent la promotion du sport par l'État uruguayen au début du XX^e siècle.

Mais qu'était-il advenu de ces *gentlemen* en puissance lors de la Coupe du monde de 1930 ? Où s'étaient-ils égarés le 22 juillet 1930, pendant le match qui opposa l'Argentine au Chili ? Ce jour-là, lors de la dernière rencontre du groupe 1, l'après-midi fut marqué par la bataille rangée à laquelle se livrèrent les deux voisins du Cône Sud sur le terrain du Centenario. À l'approche de la mi-temps, Luis Monti – la figure de proue du onze argentin dont les plus beaux jours en sélection adviendraient quatre ans plus tard sous le maillot de l'Italie¹ – s'accrocha avec un joueur chilien sur un banal fait de jeu. Frustré par la rugosité et l'efficacité du transandin, Monti laissa traîner sa jambe pour faire tomber son adversaire². Le geste abusif de l'Argentine fut immédiatement

1. Argentin d'origine italienne, Luis Monti, fut un des nombreux *oriundi* à jouer avec l'Argentine puis l'Italie suite à sa naturalisation en 1932. C'est avec les *Azzurri* qu'il remporta à Rome en 1934 le titre de champion du monde qui lui avait échappé quatre ans plus tôt avec l'Albiceleste à Montevideo.

2. Pour une description détaillée de l'épisode : LANGENUS, John, *En sifflant par le monde : souvenirs et impressions de voyages d'un arbitre de football*, Snoeck-Ducaju

sanctionné par l'arbitre. Mais le Chilien ne sentit pas pour autant que justice avait été faite ; il fit face à Monti, le saisit d'une main par l'arrière de la tête et de celle « restée libre, porta un violent coup de poing à son adversaire, dans toutes les règles de l'art de la boxe »³. Sonnée par la violence de cet uppercut au menton, la star albiceleste tomba à la renverse et « alors se déroula une scène indescriptible ! À l'instant même, chaque Argentin se jeta sur le plus proche Chilien et l'on assista à onze pugilats, suivant les règles de la savate française, car ils furent rehaussés de coups de pied ! Des nez commencèrent à saigner et certains joueurs furent blessés »⁴. Ce ne fut qu'une fois que les joueurs eurent déchargé leur volonté initiale d'en découdre, que l'arbitre, assisté des forces de l'ordre déployées sur les abords du terrain, put mettre fin à cette impressionnante mêlée et rétablir la discipline sur la pelouse. La pluie de coups ayant jailli de toute part, il lui fut impossible de chercher à sanctionner quelque joueur que ce soit. Le match reprit donc son cours malgré les visages tuméfiés de plusieurs d'entre eux.



FIGURE 3.1 – Caricature évoquant la bagarre générale du match Argentine-Chili du 22 juillet 1930. La figure bras levés en haut à gauche représente l'arbitre belge John Langenus dans sa tentative désespérée de stopper les combats. Remarquons également la présence de la presse signifiée par l'inclusion d'un photographe en haut à droite. Légende : vue panoramique du dénouement de l'incident Monti-Subiabre. L'impression générale est que les braves Araucans [i.e. les Chiliens] s'imposèrent par points. Dessin sur papier, journal *El Diario*, Montevideo, édition du 23 juillet 1930.

La presse locale, dont les « photographes mitraillèrent littéralement les combattants »⁵, s'empara goulûment de cet épisode embarrassant. Eu égard aux idéaux sportifs véhiculés, croyait-on, par le football, il est vrai que l'incident pouvait laisser pantois. Mais l'effervescence de la machine médiatique tenait davantage au fait que l'affaire concernait l'Argentine, grande favorite du

et Fils, Gand, 1943, p.201.

3. *Ibidem.*

4. *Ibidem.*

5. *Ibidem.*

tournoi et principale rivale de l'équipe hôte, qu'à une quelconque indignation due au flétrissement de l'image du sportsman. Le spectacle choqua moins le public uruguayen qu'il ne le divertit franchement. De même, cet épisode n'est pas non plus à mettre sur le compte d'un supposé antagonisme atavique entre les deux sélections (celui-ci n'existait pas à l'époque⁶) ; en réalité, ce type d'épisode était bien moins exceptionnel que ce que sa couverture de presse pouvait le laisser penser. En effet, en dépit des formulations ronflantes sur la « *caballerosidad* », la courtoisie et la bonne correction des sportifs, des scènes comme celle qui s'était déroulée cet après-midi-là sur la pelouse du Centenario n'avaient rien de neuf dans le paysage sportif local. Il suffit pour s'en convaincre de replonger dans les annales du football uruguayen.

3.1 Un sport de *gentlemen* ?

En 1911, Carlos Sturzenegger, membre du directoire de la CNEF, vice-président de l'AUF et par ailleurs figure reconnue du milieu sportif uruguayen⁷ publia le livre *Football, leyes que lo rigen, formas de jugarlo*⁸. Ce document exceptionnel tant par sa qualité que parce qu'il est contemporain du processus de diffusion du ballon rond en Uruguay, constitue le premier essai entièrement consacré à cette pratique sportive dans le pays. Selon les analyses de l'historien Julio Osaba, l'ouvrage serait vraisemblablement inspiré de publications similaires publiées quelques années plus tôt en Angleterre⁹. Ces dernières étaient le fait d'anciens joueurs de la FA anglaise qui, au crépuscule de leur carrière, faisaient le choix de dissenter par écrit sur les pratiques, l'histoire et les évolutions du ballon rond ; le tout, à l'aune de leurs riches expériences acquises

6. Ce n'est que très récemment, suite aux deux finales de Copa América remportées par le Chili sur l'Argentine lors des éditions de 2015 et 2016, que l'on a pu voir surgir un semblant de rivalité entre les deux équipes.

7. Né en 1871 à Nueva Helvecia en Uruguay de parents suisses, Carlos Sturzenegger démontra très tôt de grandes qualités dans le domaine sportif. Il pratiqua avec succès aussi bien l'aviron que la gymnastique, le cyclisme et le football. Concernant cette dernière activité, il aurait joué sous les couleurs de l'Albion FC, du CURCC ou encore du Deutscher FK. OSABA, Julio, *Football : leyes que lo rigen y modo de jugarlo por Carlos Sturzenegger*, Biblioteca Nacional de Uruguay, Montevideo, 2017, p.9-17.

8. STURZENEGGER, Carlos, *Football, Leyes que lo rigen y Modo de jugarlo*, Tall. Graf. El Arte, Montevideo, 1911.

9. Notamment : JONES, J. L., *Football Association*, London : C. Arthur Pearson, 1904 ; WALKER P., *How to play Association Football*, Blackie & Son, Londres, 1905 ; JACKSON N. L., *Association Football*, G. Newness, Londres, 1899 ; CAMERON, J., *Association Football and How to Play It*, Health & Strength, Londres, 1908 ; ALCOCK, C. W., *Association Football*, George Bell & Sons, Londres, 1906. OSABA, Julio, *Football... op.cit.* p.22.

sur les terrains de jeu. À ces motivations courantes, Sturzenegger additionna une contrainte d'ordre moral qui lui était propre : il voulait, par son passage à l'acte littéraire, contribuer à remettre le ballon rond sur le droit chemin, celui du *gentleman*. En effet, le football qu'il avait contribué à faire naître sur les rives du Rio de la Plata, était d'après lui en train de dégénérer. Cette évolution délétère, il la mettait notamment sur le compte de la banalisation de « pratiques dommageables¹⁰ » dont il avait été trop souvent témoin sur les terrains.



FIGURE 3.2 – « Carlos Sturzenegger, distinguido sportsman ». Photographie, détail, hebdomadaire *Sportsman*, revista semanal ilustrada, Montevideo, an 1, n°7, 5 juillet 1908.

Ainsi, dix ans seulement après la création de la ligue uruguayenne de football, ce puriste de la vieille école considérait que ce sport qui lui était cher était en train de s'abâtardir. En fin praticien de la discipline, ses critiques portaient naturellement, dans un premier temps, sur la manière même qu'avaient ses contemporains de jouer au football. Il condamnait notamment la généralisation de la pratique du *ballooning the ball* – consistant à faire de longs dégagements aériens vers l'avant – au détriment de la construction d'un jeu fait de passes courtes et précises, tel qu'avaient pu en faire étalage les footballeurs anglais du Southampton FC lors de leur visite au Rio de la Plata en 1904¹¹. Parmi d'autres recommandations techniques, Sturzenegger regrettait

10. « Prácticas perjudiciales », STURZENEGGER, Carlos, *Football... op.cit.* p.9.

11. Remarquons que cette observation de Sturzenegger prend totalement à contre-pied les

également la vilaine tendance des joueurs locaux à converger en masse sur le ballon, empêchant de ce fait tout semblant de tactique sur le terrain. Pour parer à ces attroupements, le sportsman d'origine helvète prit le temps de s'attarder dans son texte sur chacun des différents postes composant un team de football en déclinant – avec schémas tactiques à la clé – les rôles de chacun sur le terrain ainsi que les caractéristiques physiques et mentales recherchées chez ces différents types de joueurs¹².

Cependant, les prescriptions de l'auteur ne se limitaient pas uniquement à vouloir combler ces quelques lacunes et déficiences d'ordre strictement footballistique chez les joueurs locaux. Elles prétendaient également s'attaquer à un problème plus grave : celui des actes d'anti-jeu et notamment la multiplication des scènes de violence, devenues endémiques selon lui dans le paysage sportif montévidéen. En réalité – malgré le ton alarmiste qu'il employait – ces accès de violence n'étaient ni nouveaux ni spécifiques à la scène sportive uruguayenne, mais constituaient un fléau international dont la dénonciation était déjà à l'époque, comme aujourd'hui encore, un lieu commun des discours moralisateurs sur le football¹³.

Cette agressivité générale que dénonçait Sturzenegger était à l'occasion dirigée contre la figure arbitrale représentant pourtant l'autorité suprême sur la pelouse. L'excès de critiques, de disputes, voire de brutalités entourant les décisions de l'arbitre, incarnait pour Sturzenegger la dégénérescence même du sport (et ce d'autant plus qu'il avait lui-même, au cours de sa carrière, arbitré de nombreux matchs¹⁴). La plupart du temps, cette violence qui avait, selon l'auteur, acquis droit de cité sur les gazons de la capitale, était toutefois le fait des joueurs entre eux, qui, oubliant l'esprit de « chevalerie » requis dans la rivalité sportive, en arrivaient parfois aux mains avec leurs adversaires.

Ces accès de violence, Sturzenegger les mettait sur le compte du manque

discours qui naîtront dans la presse durant les décennies suivantes et qui faisaient des Anglais des athlètes à la stratégie rigide et primaire privilégiant de longs dégagements dans la verticalité du terrain sans chercher à développer un quelconque jeu de passes entre les différents maillons de l'équipe. STURZENEGGER, Carlos, *Football... op.cit.* p.15.

12. Voir notamment la deuxième partie de l'ouvrage STURZENEGGER, Carlos, *Football... op. cit.* p.45-103.

13. Pour une mise en perspective historique de la violence dans le football, notamment anglais, voir par exemple : MIGNON, Patrick, « Supporters et hooligans en Grande-Bretagne depuis 1871 », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 1990, vol. 26, n°1, p.37-48.

14. Dès les premiers championnats de la Uruguayan Football League, Carlos Sturzenegger apparaît comme un des arbitres officiels choisis pour diriger les rencontres. Il officia par la suite en tant que magistrat au sein du tribunal de réclamation de l'Association. AUF, « Memorias y balance » (1903-1918), Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol et MAGARIÑOS PITTALUGA, Juan Antonio & Mateo, *Del Fútbol... op.cit.* p.106.

de « culture » dont souffraient d'après lui les nouveaux adeptes du football, cette foule – de jeunes notamment – qui s'était massivement convertie à ce sport au tournant des années 1910. En effet, si le jeu lui-même s'était propagé comme une traînée de poudre dans le pays, aux yeux de cet ancien *referee*, ses valeurs – celles que les pédagogues et les politiques avaient mises en avant pour faire la promotion du ballon rond – étaient, elles, loin d'avoir connu la même diffusion. Cette ignorance de la morale footballistique touchait aussi bien les joueurs – s'échangeant une pluie de mandales sur le terrain – que les spectateurs les y encourageant¹⁵. À ces comportements contemporains aussi regrettables que déviants, Sturzenegger opposait ceux d'un passé récent mais déjà glorifié où le football donnait lieu à des « scènes merveilleuses qui étaient la preuve qu'à l'époque, on pratiquait le sport par authentique passion désintéressée » avec « un public limité, un public distingué composé de véritables amateurs »¹⁶. Sans surprise, l'image d'Épinal que mobilise l'auteur est un renvoi manifeste aux matchs que disputait « le vieil Albion Football Club, là-bas à Punta Carretas, à l'aube du football uruguayen ».

Plusieurs documents retrouvés dans les archives de l'AUF semblent à première vue donner raison à l'analyse de ce Caton l'Ancien du football uruguayen, lorsqu'il renvoie dos à dos la popularisation du ballon rond dans le pays et son apparente « décadence ». Ce lien de cause à effet était notamment incarné par le club, à l'image sulfureuse, des dockers de la capitale, le River Plate F.C. dont l'existence même, rappelons-le, avait poussé la jeune ligue uruguayenne à mettre en place une deuxième division pour séparer les *gentlemen* des clubs historiques de ces dangereux athlètes issus du milieu portuaire. Le 15 juin 1903 par exemple, le capitaine de l'équipe B des Montevideo Wanderers se plaignit par écrit auprès du Secrétaire de l'Uruguay Association Football League de faits de violence survenus lors du match de championnat opposant son équipe à celle des Darseneros¹⁷. D'après son témoignage, les joueurs adverses auraient « provoqué des scènes de pugilat à de nombreuses reprises »¹⁸ et auraient même « agressé à coups de poings l'attaquant de pointe du Wan-

15. STURZENEGGER, Carlos, *Football... op.cit.* p.18.

16. « Esas escenas tan hermosas que demostraban que en aquel entonces se practicaba el deporte por verdadera afición, tenían lugar porque a los partidos solo asistía un público limitado, pero un público cultísimo y compuesto de verdaderos amateurs ». STURZENEGGER, Carlos, *Football... op.cit.* p.33.

17. *Dársena* signifie quai maritime (dock) en espagnol. Ce mot a donné son surnom aux joueurs de River Plate : les « *darseneros* ».

18. « hasta provocar por repetidas veces escenas de pugilato [...] » Lettre du 15 juin 1903, signée A.V. Viera, adressée à Don Jorge Ballesteros, Secrétaire de la Uruguayan Association Football League, Montevideo (s/n° de référence), Boîte, 1a A', Archivo General, 1901-1903, s/n° inv. Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

derers, sans aucune cause ni raison apparente »¹⁹. De son côté, l'arbitre de la rencontre, Celestino Mibelli (par ailleurs secrétaire du River Plate FC²⁰) rétorqua que les troubles étaient en réalité à mettre sur le compte des supporters du Montevideo Wanderers qui envahirent le terrain à de nombreuses reprises ainsi qu'à un joueur en particulier, Carlos Michaelsson, qui, préfigurant d'un siècle les dérapages d'Eric Cantona ou de Patrice Evra, aurait quitté le terrain pendant le match pour aller « mettre une tarte » à un supporter adverse l'ayant provoqué²¹. La culpabilité de l'une ou l'autre partie dépend évidemment du point de vue et de la partialité des acteurs impliqués et – on peut le dire – n'a un intérêt historique que très limité. Ce qui est intéressant en revanche, c'est que de part et d'autre, les témoignages s'accordent sur le fait que le match fut entaché par divers épisodes d'agression mettant aux prises les joueurs entre eux et les joueurs au public, et que le débordement violent qui en résulta nécessita la prompte intervention des forces de l'ordre pour séparer les belligérants²². La présence de la police sur les abords d'un terrain de football en 1903 à l'occasion d'un simple match de deuxième division fournit un précieux indice sur le caractère coutumier de ces brusqueries extra-sportives.

Toutefois, une analyse plus poussée de ces sources révèle que mettre ces dérives violentes sur le compte de la popularisation du football comme l'a fait Sturzenegger est quelque peu abusif. D'ailleurs, l'incident qui finit de mettre le feu aux poudres n'est-il pas un coup de poing attribué à C. Michaelsson²³ ? Or ce nom, nous l'avons vu, est intimement lié à la famille présidentielle des Batlle y Ordóñez ; il est un des meilleurs représentants de cette élite capitaline de la fin du XIX^e siècle qui avait donné au pays ses footballeurs de la première heure. Cette population de *gentlemen* aux valeurs pourtant bien ancrées était donc aussi sujette aux accès de violence sur les terrains, comme en attestent les documents les plus anciens conservés aux archives de l'AUF. Ainsi, dès la

19. « uno de los jugadores del R. P. agredió a puñetazos, sin causa ni razón alguna, al centro forward nuestro » *Ibidem*.

20. Comme cela se fait encore aujourd'hui dans les petites ligues amateurs, du fait de l'absence inopinée de l'arbitre devant siffler la rencontre, ce rôle fut confié à un dirigeant du club local. Suite à sa défaite, le Montevideo Wanderers déposa un recours auprès du tribunal des réclamations de la ligue pour contester le résultat du match en raison de la « partialité » de l'arbitre.

21. Lettre du 22 juin 1903, signée Celestino Mibelli adressée au Secrétaire de 2^e division de la Uruguay Association Football League, Montevideo (s/n^o de référence), boîte, 1a A', Archivo General, 1901-1903, s/n^o inv. / Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

22. « el team del R.P. empieza a trompazos con los jugadores del M.W.F.C. Llegando a tal punto el incidente y escándalo provocado por esos señores ; que tuvo que intervenir la policía e infinidad de espectadores ». *Ibidem*.

23. Joueur qui écopa – après instruction de l'affaire par la ligue – d'une suspension pour le reste de la saison.

première saison de l'année 1900 consécutive à la fondation de l'institution – alors que celle-ci n'était encore circonscrite qu'à ses quatre équipes fondatrices, toutes aussi distinguées qu'élitistes – apparaissaient déjà dans les comptes rendus de match reçus par l'Association, des occurrences de dérapages violents entre joueurs. Par exemple, le 21 juillet 1900, suite au match opposant le Deutscher Fussball Klub à l'Uruguay Athletic, l'arbitre de la rencontre écrit au secrétaire de l'Association qu'il « regrettait devoir lui faire savoir qu'il y avait eu un incident entre messieurs McCubbin et De Augustini, ce dernier recevant un coup de poing et le premier un coup de pied »²⁴. L'agressivité sur le terrain n'épargnait donc pas les membres de l'élite créole²⁵, ni même ceux de la communauté anglaise, pourtant dépositaires de ce passé footballistique idyllique dépeint par Sturzenegger. La scène footballistique du début des années 1910 était-elle plus violente que celle du début du siècle, ou était-ce la perception chez Sturzenegger de cette violence qui avait évolué ?

À la décharge de ce dernier, les matchs de la fin du XIX^e siècle étant exclusivement des rencontres amicales, peut-être ceux-ci demeuraient-ils effectivement immaculés. Ce serait alors l'apparition d'enjeux sportifs plus forts liés à la naissance d'un championnat compétitif en 1900, qui aurait exacerbé le recours à la violence, suivant le mécanisme de « frustration – agression » décrit par Dollard et ses collaborateurs²⁶. Malheureusement, l'absence, avant la création de l'AUF, d'instances de règlement de contentieux sportifs auprès desquelles dénoncer tout manquement sur le terrain ainsi que l'inexistence de véritables comptes rendus officiels des rencontres, ne permettent pas de trancher la question. Quoi qu'il en soit, les sources existantes semblent indiquer que ces débordements dans le monde du sport dépassaient la simple origine sociale des acteurs et qu'elles n'avaient rien d'exceptionnel. Les rapports annuels de l'AUF des années 1910 par exemple, dénonçaient régulièrement la survenue de ces « bagarres »²⁷ sur le terrain et en 1919, le phénomène était devenu si commun qu'elle décida de normaliser sa réponse disciplinaire en

24. « Lamento tener que participarle que entre el señor Mc Cubbin y Sr. L. De Augustini hubo un incidente, recibiendo el último una trompada y el primero una patada, no pudiendo hacer salir a ambos por no haber presenciado el motín. » Lettre du 21 juillet 1900, signée Andrés de Bülow (orthographe incertaine) adressée au Secrétaire de la Uruguay Association Football League, Montevideo (s/n° de référence), Libro de Actas 1900-1902, s/n° inv. /Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol, également cité dans LUZURIAGA, Juan Carlos, *El Football... op.cit.* p.83.

25. Le De Augustini mis en cause dans l'incident est d'ailleurs un proche parent du secrétaire de l'AUF de l'époque : Luciano De Augustini.

26. DOLLARD, John et *al.*, *Frustration and aggression*, New Haven, Yale University Press, 1939.

27. « no deben repetirse las peleas en los campos de deporte ». AUF, « Memorias y balance 1911 », Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

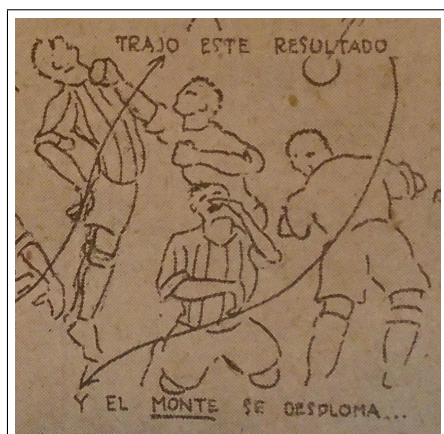


FIGURE 3.3 – Illustration de l’uppercut de Subiabre suivi de la chute de Luis Monti. Légende : [Le jeu brutal de Monti] / amène ce résultat / et le Mont s’effondre. Dessin sur papier, journal *La Tribuna Popular*, Montevideo, édition du 23 juillet 1930.



FIGURE 3.4 – Caricature de Luis Monti, sonné par le coup de poing de son adversaire. Légende : Les mauvaises langues disent qu’après avoir reçu le coup de massue, Monti aurait dit à Paternoster « Mais dis-donc, je ne savais pas qu’ils avaient déjà inauguré le planétarium ». Dessin sur papier, magazine *Mundo Uruguayo*, Montevideo, édition du 31 juillet 1930.

appliquant une suspension de trois matchs « à ceux qui provoquent des pugilats durant les matchs officiels »²⁸. Ainsi, le mémorable enchaînement croc-en-jambe/uppercut, auquel se livrèrent l’Argentin Luis Monti et le Chilien Guillermo Subiabre l’après-midi du 22 juillet 1930, ne représentait donc vraiment rien de bien nouveau sous le soleil du ballon rond ; c’était – comme ça l’est encore de nos jours – un épisode banal. Il en va de même pour la bataille rangée successive entre les deux équipes ; cousine éloignée d’autres péripéties similaires – telles la « bataille de Santiago » de 1962²⁹ ou l’Allemagne-Argentine de 2006 – qui ponctuent régulièrement l’histoire de la Coupe du monde de football.

3.2 Football, la violence maîtrisée ?

Les principaux travaux de référence sur le développement anglais du football moderne s’accordent à identifier comme origine de ce sport les jeux traditionnels pratiqués depuis le Moyen-Âge en France et dans les îles britanniques

28. « Los que provocan pugilatos durante los matches oficiales, serán suspendidos por tres partidos ». AUF, *Memoria y balance general. Ejercicio 1919*, Tipografía y Litografía ‘Olivera-Fernández’, Montevideo, 1920, p.27.

29. Il s’agit du match de poule du groupe B opposant le 2 juin 1962 l’Italie au Chili, pays organisateur de la Coupe du monde. La rare violence de la rencontre nécessita à plusieurs reprises l’intervention de la police sur le terrain pour séparer les joueurs et faire respecter les décisions de l’arbitre anglais Ken Aston.

sous le nom de « soule ». Cet ancêtre commun au football et au rugby actuels voyait deux équipes s’opposer pour le contrôle d’un ballon à déplacer dans le camp adverse³⁰. Particulièrement violente, cette pratique se soldait souvent – si l’on en croit les sources de l’époque – par un nombre important de blessés voire de morts, notamment au cours de ses mêlées caractéristiques (concept aujourd’hui disparu du football, mais toujours existant, dans une version éminemment édulcorée, dans l’ovalie)³¹. La violence du jeu et ses conséquences sur l’ordre public étaient telles qu’à plusieurs reprises les autorités royales tentèrent, sans succès, d’en interdire la pratique à travers édits et décrets³². Dans leur ouvrage de référence en sociologie du sport³³, Norbert Elias et Eric Dunning interprètent la gestation du football moderne (et du sport moderne en général) comme résultant du processus de normalisation de ces jeux traditionnels, accompli grâce à la formulation progressive – au cours du XIX^e siècle – de règles du jeu écrites³⁴. Une des finalités premières de ces textes venant encadrer la pratique sportive naissante était de réguler les niveaux de violence en veillant à les niveler par le bas³⁵. Ainsi, le développement du sport moderne dans l’Angleterre du tournant des XVIII^e et XIX^e siècles aurait été intimement lié à la double question de l’expression socialement acceptée de la violence et de sa réception. Par ailleurs, l’institution du système sportif définie par les deux sociologues s’inscrit dans le modèle théorique plus large proposé par Norbert Elias à propos du « processus de civilisation »³⁶ des sociétés modernes occidentales définissant le contrôle croissant des émotions et le glissement du recours à la violence depuis la sphère individuelle vers la sphère étatique et institutionnelle, ou, en termes wébériens, par l’établissement du monopole de la violence légitime.

L’avènement du football moderne est donc lié à une dynamique, transversale à l’ensemble de la société, de réduction progressive de la tolérance face à la violence. En ce qui concerne la pratique elle-même, cette euphémisation

30. Pour une description détaillée de la soule, voir par exemple : LOUDCHER, Jean-François, 2007, « La soule, ancêtre du rugby ? D’un fait de civilisation à une pratique culturelle », dans PORTE, Patrick & GUILLAIN, Jean-Yves (dir.), *La planète est rugby. Regards croisés sur l’ovalie*, Atlantica, Paris, p.33-69.

31. DIETSCHY, Paul, *Histoire du football... op.cit.* p.29.

32. DUNNING Eric, ELIAS Norbert, *Sport et civilisation, la violence maîtrisée*. Avant propos de Roger Chartier, Fayard, Paris, 1994, p.241.

33. *Ibidem*.

34. BROMBERGER, Christian, « De quoi parlent les sports ? », *Terrain. Anthropologie & sciences humaines*, 1995, n°25, p.5-12.

35. En étudiant l’évolution des activités corporelles sur la longue durée, Georges Vigarello évoque un phénomène similaire : VIGARELLO, Georges, *Du jeu ancien au show sportif : la naissance d’un mythe*, Éd. du Seuil, Paris, 2002.

36. ELIAS, Norbert, *Über den Prozeß der Zivilisation. Soziogenetische und psychogenetische Untersuchungen*, Verlag Haus zum Falken, Basel, 1939.

se traduit par l'interdiction graduelle des gestes les plus dangereux. Depuis la fondation de la Football Association en 1863, ce mouvement de recul de la brutalité dans le ballon rond s'est poursuivi jusqu'à nos jours³⁷. Étant donné le caractère progressif de cette évolution, c'est fort logiquement que les sources dépeignent au tournant du XX^e siècle un jeu davantage sujet aux rudesses que celui pratiqué au XXI^e siècle. Dans une interview sur les débuts du football uruguayen³⁸, Pedro Towers, une de ses figures locales, évoquait par exemple les « côtes cassées » et la fréquence avec laquelle les joueurs rentraient « éclopés » de leur après-midi de jeu³⁹. De même, au sujet des temps « héroïques », le pionnier uruguayen Henry Lichtenberger expliquait lui que « le jeu à cette époque était très brusque, il partageait des traits communs avec le 'rugby', et il était alors fréquent de revenir blessé des terrains ». Et ces blessures pouvaient être des plus dramatiques : « en Argentine [se souvenait-il] un matelot britannique avait succombé après avoir reçu un terrible coup au niveau de l'estomac »⁴⁰.

Trois décennies plus tard, lors de la Coupe du monde de 1930, le seuil de violence tolérée dans le sport roi s'était significativement abaissé, mais les modalités de jeu restaient tout de même sensiblement plus rugueuses que celles auxquelles nous sommes habitués aujourd'hui. Le 14 juillet 1930, par exemple, lors du premier match du groupe 3 entre le Pérou et la Roumanie, le défenseur roumain Steiner eut la jambe fracturée après le tacle dévastateur d'un adversaire andin⁴¹. Si l'issue de cet accrochage était – même selon la norme d'époque – tout à fait déplorable, l'engagement physique dont il résultait était lui parfaitement représentatif d'un temps où le football – malgré les discours tendant à décourager ce type de pratiques⁴² – se prêtait toujours

37. À titre d'exemple : l'introduction des cartons jaunes et rouges date de 1970 et l'interdiction d'une charge sur un gardien de but tenant le ballon ne date que de l'an 2000.

38. Magazine *Mundo Uruguayo*, Montevideo, édition du 19 juin 1924.

39. « Par ces temps-là le jeu était très brusque ; je me souviens que don Rodolfo Arteaga souffrit de la rupture de deux côtes lors d'une 'collision' avec monsieur Nebel ; c'était très courant de voir les joueurs quitter le terrain éclopés » / « Era un juego muy brusco el del aquel tiempo ; recuerdo que don Rodolfo Arteaga sufrió la ruptura de dos costillas debido a un 'encuentro' con el señor Nebel, y era muy corriente ver a los jugadores salir lesionados del field ». *Ibidem*.

40. « El juego en aquellos tiempos era muy brusco, tenía ciertas características de 'rugby', siendo cosa frecuente el salir lesionado de las canchas. Recuerdo que en esos días, en la Argentina había resultado un marino británico muerto por un terrible golpe en el estómago ». *Ibidem*.

41. Ce ne fut pas d'ailleurs, la seule fracture du tournoi. Le 17 juillet, le défenseur bolivien Gómez eut lui aussi la jambe brisée sur un fait de jeu contre la Yougoslavie. Journal *El Imparcial*, Montevideo, édition du 18 juillet 1930.

42. Suite aux quelques lésions souffertes par des joueurs en début de Coupe du monde et

aux contacts musclés entre les athlètes. La raison de cette âpreté dans le jeu est à chercher du côté des représentations de la masculinité et la nécessité de développer la virilité de la jeunesse à travers le sport. Véritable marqueur de cette virilité, la constitution physique et la robustesse des joueurs étaient autant célébrées par le public qu'évaluées par les adversaires au moyen de puissantes charges autorisées par les règles du jeu alors en vigueur⁴³. Une des nouveautés introduites par le football *rioplatense* des années 1920 fut justement de commencer à réduire ces contacts au profit d'un jeu d'évitement fait de passes rapides. Comme en témoignent les nombreuses récriminations de la Celeste, se plaignant, lors des tournois olympiques de 1924 et 1928⁴⁴, d'avoir été régulièrement malmenée physiquement sur les terrains par ses adversaires européens, cette nouvelle manière fine de jouer relevait de l'exception dans un monde du ballon rond encore fortement enclin aux coudolements. Par ailleurs, notons que le principe du remplacement d'un joueur en cours de match n'exis-

à quelques actions houleuses qui faillirent dégénérer en bagarres générales, comme lors du match d'ouverture entre la Belgique et les États-Unis, les autorités en charge de l'organisation du tournoi demandèrent aux arbitres de faire leur possible pour veiller à éviter le jeu brusque qui pourrait se révéler dangereux pour l'intégrité physique des joueurs. Journal *La Tribuna Popular*, Montevideo, édition du 14 juillet 1930; AUF, « Actas del Comité organizador del 1er Campeonato Mundial de Football. Acta no 10 », 16 juillet 1930, Actas Campeonato Mundial. Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

43. MAGARIÑOS PITTALUGA, Juan Antonio & Mateo, *Del Fútbol... op.cit.* p.81.

44. Lors de la tournée préliminaire en Espagne par exemple, Lorenzo Batlle Berres fut horrifié par la propension des joueurs – basques notamment – à user violemment de leur corps sur le terrain. De même la presse européenne releva à plusieurs reprises le contraste saisissant entre la propreté technique des virtuoses uruguayens et la brutalité dangereuse de ses adversaires (dont les Suisses notamment lors de la finale de 1924 ou encore les Allemands pendant le quart de finale en 1928). Ce jeu d'évitement, outre son efficacité tactique, permettait surtout de préserver les joueurs sur de longs tournois. Ainsi, à Paris en 1924, lors de leur match contre les corpulents étasuniens, « les joueurs uruguayens, sans bousculer, sans accepter la violence d'un jeu dangereux, soutirant leurs corps à tout ce qui aurait pu mettre en péril leur chance dans les futurs matchs du tournoi mondial » appliquèrent ladite recette. « Los jugadores uruguayos sin pechar, sin aceptar la violencia de un juego peligroso, sacándole el cuerpo a todo lo que pudiera restar su chance en los futuros partidos del Certamen mundial ». *La Victoria Olímpica* (imprimé), 1924 (s/n° de p.). Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol. De son côté, la presse uruguayenne observait, non sans moquerie, la supériorité de son football. Lors des rencontres contre les footballeurs basques par exemples, elle écrivait que « les passes se sont réalisées au ras du sol, parfois entre les jambes des opposants qui doivent encore à l'heure actuelle être entraînés de se demander s'il serait plus efficace de fermer les jambes ou de frapper directement l'adversaire qui se permettrait ce luxe » / « Los pases se realizaron a ras del suelo, a veces por entre las piernas de los oponentes que a esta hora han de estar pensando si daría mejores resultados cerrar las piernas o propinarle un golpe al que se permitiera ese lujo ». *La Victoria Olímpica* (imprimé), 1924, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol (s/n° de p.).

tant pas à l'époque, tout départ du terrain d'un joueur sur blessure conférait un avantage permanent à l'équipe adverse. L'arbitre pouvait sanctionner les gestes les plus dangereux par une expulsion définitive du joueur fautif – comme ce fut le cas lors de ce même match Pérou-Roumanie – mais l'absence de cartons et de sanctions graduelles entre le jaune et le rouge, offrait un cadre plus permissif à l'expression d'un jeu virulent.



FIGURE 3.5 – Lors du match Pérou-Roumanie, le défenseur roumain quitte le terrain sur un brancard suite à une fracture de la jambe. Photographie, détail, journal *La Tribuna popular*, Montevideo, édition du 15 juillet 1930.

Comme le rappelle Eric Dunning dans son hommage à Norbert Elias⁴⁵, le recul progressif des aspects les plus violents du football constitue une des manifestations observables du « processus de civilisation » éliasien caractérisé par l'avènement de générations « d'individus de moins en moins enclins et/ou en mesure d'assister ou de participer à des activités définies par des formes et des niveaux de violence auparavant appréciés de leurs prédécesseurs ». La tolérance à la violence aurait baissé au fur et à mesure que le « seuil de répugnance »⁴⁶ augmentait. Dans le cas uruguayen, cette évolution de la sensibilité correspond chronologiquement au processus déjà évoqué de « disciplinement »

45. DUNNING, Eric, « Sport in the Quest for Excitement : Norbert Elias's Contributions to the Sociology of Sport », *Group Analysis*, 1997, vol. 30, n°4, p.477-487.

46. « these people were gradually becoming less willing and/or able to witness or participate in activities characterized by forms and levels of violence that their predecessors had enjoyed. Their threshold of repugnance (Peinlichkeitsschwelle) in these regards was getting higher ». *Ibidem*, p.481.

étudié par José Pedro Barrán dans son histoire des mentalités du pays⁴⁷. L'imposition en Uruguay, au tournant du XX^e siècle, des mœurs et des manières « civilisées » prônées par l'élite politico-économique du pays, vint remplacer les anciennes habitudes « barbares » héritées des temps coloniaux. Ces évolutions affectèrent notamment le rapport de la société au corps humain, et plus particulièrement la perception des violences faites à ce dernier. C'est ainsi que durant cette période, les châtiments corporels prononcés par la justice furent progressivement abandonnés au profit de la réclusion carcérale et de la culpabilisation moralisatrice du criminel. Le terrain d'expression de la violence judiciaire fut donc déplacé depuis le corps et la chair vers l'âme du coupable⁴⁸. C'est ce même élan « d'humanisation » de la justice qui aboutit en 1907 – après d'intenses débats – à l'abolition de la peine de mort dans le pays. Au-delà de son impact sur le traitement du sort du condamné, cette abolition, avec la fin de la mise en scène des supplices lors d'exécutions ouvertes au public, modifiait profondément – autant qu'elle reflétait – la nouvelle sensibilité de la société pour qui ces événements, dont elle était jadis friande, étaient devenus un « spectacle insupportable ». C'est suivant la même logique que furent progressivement interdits dans le pays les divertissements mettant en scène la violence animale, notamment les corridas, et ce, malgré le poids de la tauromachie dans la culture héritée de la métropole espagnole. Alors que se posait à la fin des années 1900 la question d'une éventuelle réouverture⁴⁹ des *plazas de toros* en Uruguay⁵⁰, l'influent réformiste José Batlle y Ordóñez, alors en voyage en Europe entre ses deux présidences, écrivait que les corridas étaient d'après lui « un pas de plus vers la barbarie ; ce n'est rien d'autre que le plaisir causé chez l'homme par le frisson du danger de vie ou de mort et par l'effusion de sang humain ou animal. [...] Franchement, peu de nouvelles de mon pays pourraient m'être plus désagréables que la réhabilitation des corridas »⁵¹. Au tournant du XX^e siècle, l'Uruguay cherchait donc les voies de sa

47. BARRÁN, José Pedro, *Historia de la sensibilidad... op.cit.*

48. Voir notamment le chapitre « El castigo del cuerpo : violencia privada y estatal » et « La represión del alma y el respeto del cuerpo », dans BARRÁN, José Pedro, *Historia de la sensibilidad... op.cit.* p.41-60 et p.277-294.

49. Les corridas furent officiellement interdites en Uruguay à partir de 1890 mais diverses dérogations et autorisations postérieures permirent leur tenue sur le territoire national jusque dans les années 1910. Pour une vision synthétique de la tauromachie en Uruguay voir : BRACCO NAHSON, Diego. « Apuntes para la historia de la Tauromaquia en Uruguay », *Revista de Estudios Taurinos*, 2006, n°22, p.203-247.

50. Tout comme pour les casinos, l'interdiction des corridas en Argentine en 1890, offrait des possibilités commerciales alléchantes pour les impresarios uruguayens tentés de satisfaire ces appétits réprimés sur la rive voisine. La dynamique fut surtout à l'œuvre dans le département de Colonia situé face à Buenos Aires et rapidement accessible par des navettes sur le Rio de la Plata.

51. « Los toros serían en mi concepto un paso hacia la barbarie, que no otra cosa es el placer

modernité en asséchant les oasis de violence encore présents dans la société.

Par sa régulation des comportements les plus agressifs, sa promotion de l'auto-contrôle et son institutionnalisation produisant des règlements toujours plus stricts, le football peut apparaître comme un espace d'expression privilégié et un agent particulièrement efficace du disciplinement alors à l'œuvre dans le pays. C'est cette vision du sport – généralisable à d'autres contextes nationaux⁵² – qui a vraisemblablement motivé les traducteurs français d'Elias et Dunning à proposer *La violence maîtrisée* comme sous-titre à leur ouvrage. Pourtant, cette maîtrise, au regard de l'incident évoqué entre Monti et Subiabre (et de l'infinité d'autres l'ayant précédé et suivi), apparaît somme toute assez relative : le règlement de différends à coups de poings ne faisant pas partie des interactions habituellement acceptées dans les rapports sociaux uruguayens de la période du Centenaire. C'est à se demander, au bout du compte, si le football n'offrait pas un espace d'émancipation face à cette « civilisation », plus qu'il ne contribuait à en promouvoir le processus. Dans son étude sur les débuts du football argentin, Julio Frydenberg relève dans les sources dépouillées une multiplicité de faits violents allant de la rixe de joueurs aux jets de pierres depuis les tribunes, en passant par les coups de bâton des forces de l'ordre et les affrontements mortels à l'arme blanche lors de parties de football entre enfants⁵³. Ce foisonnement le pousse à proposer la qualification de « zone libre » pour définir ce football en vogue à Buenos Aires au début du XX^e siècle et qui s'était manifestement affranchi des contraintes du *fair-play* défendu par ses promoteurs de la première heure.

Cette notion de zone libre au regard des normes sociales, et l'idée selon laquelle « dans l'arène sportive, la civilisation est temporairement mise en suspens »⁵⁴, ne sont pas étrangères à l'œuvre d'Elias et Dunning. C'est

que se experimenta ante el peligro de la vida en el hombre y ante el derramamiento de sangre, aunque esta no siempre sea la humana. [...] Francamente, pocas noticias de mi país podrían producirme un efecto tan desagradable como la rehabilitación de los toros ». VANGER, Milton, *El país modelo... op.cit.* p. 49.

52. Cet usage « disciplinant » du football n'est pas propre à l'Uruguay, des dynamiques similaires étaient à l'œuvre à la même époque dans d'autres pays, au Brésil par exemple. FISCHER, Thomas, « La nueva historia del fútbol. El ejemplo del Brasil », *Iberoamericana*, 2020, vol. 20, n°74, p.263-278.

53. FRYDENBERG, Julio, *Historia social... op.cit.* p.75.

54. « In the sporting arena, civilization is let go for a while », THING, Lone, « Quest for excitement : sport and leisure in the civilising process », *Annals of Leisure Research*, 2015, vol. 19, p.1-6. Par ailleurs, dans son travail d'ethnologie sur le match de football, C. Bromberger arrive à la même conclusion en évoquant « un des rares espaces où l'on tolère, dans des limites bien définies, le débridement des émotions collectives ». BROMBERGER, Christian, *Le match de football : ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Éd. de la Maison des sciences de l'homme Paris, 1995, p.9.

d'ailleurs la raison pour laquelle le titre original de leur ouvrage : « Quest for excitement⁵⁵ », est bien moins réducteur que son équivalent français. En effet, les deux sociologues identifient une double fonction sociale du sport dans les cultures modernes : il s'agit d'une part de celui, déjà évoqué, de limiter et de contenir les comportements les plus violents, mais également, de celui d'offrir un espace circonscrit de dévouement à destination des individus soumis à des contraintes comportementales de plus en plus lourdes. Le sport en général et le football en particulier sont donc des objets à première vue paradoxaux, en ce sens qu'ils prétendent à la fois contrôler l'extériorisation des émotions tout en leur offrant un espace privilégié d'expression ; c'est ce qu'Elias définit comme le « *controlled decontrolling of emotions* » ou en français, la « libération contrôlée des émotions »⁵⁶. Si, en théorie, « le plaisir de la pratique ou du spectacle sportif tient à l'excitation que procurent une mise en jeu des corps fougueuse, mais pourtant respectueuse de la vie, et les péripéties d'une lutte sévère qui n'est, toutefois, qu'un simulacre des affrontements guerriers et violents »⁵⁷, dans la réalité – et c'est ce qui explique les éventuelles échauffourées entre joueurs – la fougue prend parfois le dessus sur le respect, et la lutte sur le simulacre.

À partir de 1916, les rapports annuels de l'AUF comprennent un « chapitre des peines⁵⁸ » détaillant les sanctions disciplinaires adressées aux joueurs⁵⁹. Cette année-là, sur les 27 infractions traitées par l'Association, une seule l'est pour cause de « jeu violent » : elle concerne Isabelino Gradín, la star du CA Peñarol, qui écopa d'un match de suspension. Plus généralement, deux tiers des avertissements et des suspensions prononcés par le tribunal de l'AUF le sont pour « mauvais comportements » et la totalité des sept disqualifications définitives décidées par l'institution concernent exclusivement

55. Soit littéralement, « la quête de l'excitation » (dans son sens émotionnel).

56. Avant propos de Roger Chartier, dans DUNNING Eric, ELIAS Norbert, *Sport et civilisation... op.cit.*, p.18

57. *Ibidem*.

58. « Capítulo de penas ». AUF, *Memorias y balance general. Ejercicio 1916-1917*, Talleres Graficos de E. Costa y Cía, Montevideo, 1917. Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

59. Les rapports annuels des années précédentes – parfois tapuscrits et parfois manuscrits – ne suivent pas de canevas normés ; les passages sur les sanctions apparaissent de manière intermittente. Le rapport de 1913 de la 2^e division par exemple donne le détail d'une « liste noire » de joueurs suspendus et disqualifiés pour la saison. Les 11 joueurs concernés sauf un, le furent pour cause « d'incorrection » envers l'arbitre. AUF, « Memoria de la 'Liga Uruguaya de Football', Temporada 1913 ». Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

des cas « d'agression sur l'arbitre »⁶⁰. De ces chiffres⁶¹, il ressort que les débordements – tant qu'ils étaient commis dans l'accomplissement du jeu – ne semblaient pas déranger outre mesure les autorités de l'AUF. En revanche, dès qu'ils avaient lieu en marge du jeu (altercations, bagarres, etc.) et surtout lorsqu'ils attaquaient la figure arbitrale, ces excès voyaient la sévérité de sa machine judiciaire se mettre en branle pour réaffirmer le contrôle du *controlled decontrol* footballistique.

3.3 La turbulence des tribunes

Toutefois, cantonner les incidents violents à ceux advenant dans la limite du terrain entre les 22 athlètes prenant part au match réduirait considérablement le large spectre offert par les violences footballistiques. En effet, comme le suggérait déjà en 1903 l'incident du match entre le River Plate et le Montevideo Wanderers, les échauffourées entachant les rencontres pouvaient parfois provenir des sulfureuses interactions entre les joueurs et le public, si ce n'est directement avoir les tribunes comme épice. Ce fut le cas le 15 juillet 1930 lors du deuxième match du groupe 1 entre la France et l'Argentine. Acquis au onze tricolore – autant par le traditionnel amour des Uruguayens pour l'Hexagone que par la volonté de s'opposer à son éternel rival argentin, le public uruguayen manifesta ostensiblement son soutien à l'équipe du Vieux Continent. Si les cris de « *Francia, Francia* » entonnés par les tribunes émurent un Jules Rimet qui se sentit pour un instant presque en France⁶², ils eurent surtout le don de contrarier les voisins du Rio de la Plata. Vécus comme une provocation par les joueurs et les supporters argentins venus assister à la rencontre, la situation dans les tribunes dégénéra rapidement en un intense échange d'invectives⁶³. Les gestes se joignant à la parole chez les plus exaltés d'entre les supporters, l'hostilité verbale déboucha après le coup

60. Le bilan annuel de l'AUF de 1918 donne un aperçu plus détaillé des sanctions prononcées contre les joueurs. Cette année-là, les cas de disqualifications pour la saison concernent exclusivement des agressions physiques contre l'arbitre. En formulant l'hypothèse que la jurisprudence du football uruguayen n'ait pas sensiblement évolué en deux ans, il est possible d'en déduire que les sept cas d'agression de 1916 furent tous d'ordre physique et que les occurrences « d'insultes » et « d'offenses » proférées contre l'arbitre tombèrent elles dans la catégorie de « mauvaise conduite » sur le terrain.

61. Malheureusement, l'inconstance dans les formats des rapports annuels de l'AUF et les évolutions dans la catégorisation des infractions commises rendent très difficile la réalisation de statistiques fiables à partir de ces registres de sanctions.

62. Journal *La Tribuna Popular*, Montevideo, édition du 16 juillet 1930.

63. Les journalistes d'*El Imparcial* accusèrent notamment le joueur argentin Cherro d'avoir perdu son calme face au public local supportant ses adversaires et d'avoir « grossière-

de sifflet final sur le caillassage du bus ramenant l'Albiceleste à ses quartiers de la Barra de Santa Lucía à l'ouest de Montevideo. Si aucun blessé ne fut à déplorer, le véhicule perdit tout de même quelques vitres et dut être escorté par un détachement de police motorisé.

La presse locale couvrit diversement cet événement somme toute assez fâcheux pour les relations entre les deux pays. Pour le journal officialiste *El Día*, le public uruguayen était resté cordial tout au long de la partie et n'avait soutenu la France que pour encourager – dans un esprit purement sportif – l'équipe la plus faible sur le terrain. Concernant « l'épisode qui eut lieu à la sortie du Parque Central [évoqué] dans les pages policières », les journalistes estimèrent qu'« il ne [pouvait] être pris en compte ». Et pour cause : « les individus qui en [étaient] à l'origine ne formaient qu'un groupuscule anonyme qui ne [pouvait] en aucun cas être assimilé à la masse des supporters qui assista à la belle rencontre d'hier »⁶⁴. Si *El Día* balayait l'incident d'un revers de main en invoquant la bonne tenue globale du match et la marginalité des « casseurs », le journal *Justicia*, organe du Parti communiste uruguayen – par ailleurs fortement opposé au projet de Coupe du monde⁶⁵ – dénonçait de son côté les « contrevérités » et le « toupet » de la presse aux ordres du pouvoir et décrivait au contraire une scène honteuse, caractéristique selon lui des dérives nationalistes du « sport bourgeois »⁶⁶. Qu'il s'agisse d'un acte isolé perpétré par une poignée d'individus ou d'une agression spontanée de grande ampleur commise par le public à l'encontre de l'équipe adverse, la pluie de projectiles reçue par le bus argentin ce jour-là constitue un témoignage important des actions répréhensibles auxquelles pouvait mener, déjà, le supportérisme.

rement insulté le public des terre-pleins sans prendre en compte la présence de dames à peu de mètres de distance » / « insultar al público de las plateas en forma desusada, sin reparar en la presencia de damas a pocos metros de distancia ». Journal *El Imparcial*, Montevideo, édition du 15 juillet 1930.

64. « En cuanto al episodio acaecido fuera del Parque Central de que damos noticia en nuestra sección policial, es imposible tomarlo en cuenta, por ser sus promovedores un grupo anónimo al cual de ningún modo podemos identificar con la masa de aficionados que presencio el hermoso match de ayer ». Journal *El Día*, édition du 16 juillet 1930.
65. JALABERT D'AMADO, Lorenzo, « La Lutte des classes face à l'internationalisme sportif », *Conserveries mémorielles*, 2017, n°20.
66. « Lors du match en question se produisirent de nombreux incidents dont une multitude d'insultes proférées et des coups portés. À la fin de la rencontre, un groupe de quelque 500 exaltés attendit la sortie des joueurs argentins, qu'ils caillassèrent, brisant de ce fait les vitres de leur bus. La situation nécessita l'intervention de la police. » / « En el partido a que hacemos referencia se produjeron varios incidentes, menudeando los insultos y los bollos. Luego a la salida de los jugadores argentinos, unos 500 patrioterios aguardaron la salida de los jugadores argentinos a quienes apedrearon, rompiendo varios vidrios del ómnibus que conducía a los jugadores. Tuvo que intervenir la policía y de ello se dio cuenta en la prensa, que consignó la noticia en la sección policial ». Journal *Justicia*, édition du vendredi 18 juillet 1930.

La propagation fulgurante du football dans la société uruguayenne du tournant du XX^e siècle n'eut pas pour unique conséquence de démultiplier le nombre de pratiquants ; elle se traduisit également par une forte augmentation du public. Les membres de la communauté anglaise et les autres aficionados issus des élites furent progressivement rejoints par les multitudes de la capitale. Ce nouveau public – parce qu'il avait atteint une masse critique lui conférant un rôle à jouer dans la partie plus que par la modestie de son extraction sociale – ne se contentait pas d'assister passivement au spectacle footballistique offert par les athlètes sur le terrain. Les *hinchas* – d'après le terme consacré – assumaient un rôle de protagonistes au cours de la rencontre. Comme l'évoque C. Bromberger « cette partisanerie, consubstantielle à la passion sportive [leur] permettait d'éprouver pleinement le sentiment d'être acteurs d'une histoire incertaine qui se construi[sait] sous [leurs] yeux et dont on pense, dans les gradins [...] pouvoir infléchir le dénouement »⁶⁷. Se sentant ainsi investi dans la lutte opposant les deux équipes en lice, le public prétendait donc par son attitude et ses actions, influencer sur le résultat de la rencontre. Le plus souvent, son *modus operandi* se déclinait en cris d'encouragements à l'égard de son team, en pressions verbales vociférées à l'encontre de l'arbitre et en insultes, provocations et parfois violences physiques exercées sur les joueurs et supporteurs adverses.

Apparue en Angleterre vers le milieu des années 1970, la sociologie du football, lorsqu'elle a cherché à explorer les dynamiques des violences parasportives dans le monde du ballon rond, s'est naturellement tournée vers l'exemple contemporain le plus évident, celui des *hooligans* anglais. Les nombreux travaux dont ils ont fait l'objet⁶⁸ ont depuis fait école et la théorisation les entourant (à propos de leurs codes vestimentaires, leurs schémas d'organisation, tactiques de combat, codes d'honneur, rhétoriques et profil social) sont mobilisés dans la compréhension d'autres phénomènes apparentés comme le sont les groupes de *tifosi*⁶⁹ italiens, les kops et ultras⁷⁰ français, ou encore

67. BROMBERGER, Christian, « Le spectacle sportif, révélateur des passions contemporaines », dans VIGARELLO, Georges, *L'esprit sportif... op.cit.* p.86-101.

68. Par exemple : CLARKE, John, « Football and Working Class Fans : Traditions and Change », dans INGHAM (ed.), *Football Hooliganism : The Wider Context*, Interaction, London, 1978.

69. DEL LAGO, Alessandro et DE BIASI, Rocco, « Italian football fans. Culture and organisations », dans GIULIANOTTI, BOONEY et HEPWORTH (éds.), *Football, Violence and Social Identity*, Routledge, London, 1994.

70. MIGNON, Patrick, *La violence dans les stades, supporters, ultras et hooligans*, Éditions INSEP, Paris, 1993.

les *torcidas* brésiliennes⁷¹ et les *barras bravas rioplatenses*⁷². Cependant, voir une filiation entre ces dernières et les *hinchadas* du début du XX^e siècle serait totalement déplacé. En effet, si les réalités concrètes du phénomène – envahissement de terrain, cris, insultes, bagarres généralisées, agressions poussées parfois jusqu’au meurtre – sont objectivement similaires, elles adviennent dans un contexte bien différent et rendent la théorisation sur le *hooligan* tout à fait inopérante pour la compréhension de la turbulence des tribunes de l’entre-deux-guerres. D’après les sources de l’époque, les *hinchas* du début du XX^e siècle ne constituaient pas des bandes organisées, différenciées et hiérarchisées revendiquant une identité collective spécifique. Surtout, il ne s’agissait pas d’« outsiders » investissant l’espace sportif avec violence pour donner corps à leur rébellion en lien avec leur déclin social et leur exclusion. Au contraire, les supporters de l’époque, notamment les plus exaltés, apparaissent comme représentatifs du corps social et se fondent dans la masse homogène des spectateurs. Les faits de violence – en particulier physique – ne résultaient pas d’actions préméditées et codifiées, mais apparaissaient comme étant avant tout spontanées et liées aux péripéties du match. Loin d’être une nouveauté imputable au football et à l’ensauvagement fantasmé de ses spectateurs, ces épisodes violents s’inscrivent en réalité dans une longue continuité historique, que l’on peut faire remonter, au moins, à l’apparition des divertissements de masse dans la Rome antique. En effet, les sources anciennes mentionnent déjà diverses occurrences tout à fait comparables de débordements partisans en marge de spectacles corporels⁷³. Au-delà de l’activité en question, l’affrontement symbolique entre deux groupes représentant chacun une communauté,

71. TREJO, Fernando et TEXEIRA, Rosana, « Le supportérisme militant au Brésil : affrontements, revendications et négociations », in BUSSET Thomas et GASPARINI William (éds.), *Aux frontières du football et du politique. Supportérismes et engagement militant dans l’espace public*, Editions Peter Lang, Berne, 2016.

72. Voir par exemple : ALABARCES, Pablo, *Crónicas del Aguante. Fútbol, violencia y política*, Capital Intelectual, Buenos Aires, 2004 ; ALABARCES, Pablo, *Hinchadas*, Prometeo, Buenos Aires, 2005 ; ARCHETTI, Eduardo & ROMERO, Amílcar, « Death and violence in Argentinian football », dans GIULIANOTTI et al., *Football... op.cit.* ; GARRIGA ZUCAL, J., *Haciendo amigos a las piñas : violencia y redes sociales en una hinchada de fútbol*, Prometeo, Buenos Aires, 2006.

73. Par exemple, dans ses *Annales*, Tacite rapporte qu’à Pompéi, en 59 apr. J-C, à l’issue d’un combat entre deux équipes de gladiateurs, l’une représentant la ville hôte et l’autre celle de Nucérie, les affrontements entre spectateurs à la sortie de l’amphithéâtre firent plusieurs morts (TACITE, *Annales*. 14.17). Un autre exemple souvent mobilisé dans l’historiographie est celui des factions de quadriges byzantines qui furent à l’origine de plusieurs graves émeutes. Voir par exemple : CAMERON, Alan, *Circus factions : Blues and Greens at Rome and Byzantium*, Oxford University Press, Oxford, 1976 ; DAGRON, Gilbert, *L’hippodrome de Constantinople : jeux, peuple et politique*, Gallimard, Paris, 2011 ; ou encore THUILLIER, Jean-Pierre (dir.), *Jeux du cirque et amphithéâtres dans le monde romain*, Éditions Harnois, Apt, 2003.

s'il est suivi par une masse critique suffisante de public partisan, crée inmanquablement les conditions pour la survenue d'incidents violents.

En termes judiciaires, les violences volontaires, injures, coups et blessures constituaient déjà à l'époque des délits de droit commun. Leur fréquence dans le milieu footballistique semble indiquer que la « zone de liberté » associée au ballon rond du début du XX^e siècle débordait des lignes du terrain pour aller embrasser, a minima, le secteur des gradins. Là encore, il est utile de préciser que le football ne semble pas jouir de l'exclusivité dans ce domaine non plus. En effet, nombre de travaux montrent que d'autres sports ou spectacles fournissent également « un champ d'exception au sein duquel les normes sociales, en particulier celles concernant le contrôle des comportements, s'estompent avec une plus ou moins grande tolérance »⁷⁴. Ainsi, en dépit des discours moralisateurs entourant le football – comme dans d'autres domaines, son public paraissait lui aussi inclus dans le régime d'exception du *controlled decontrol* éliassien appliqué, cette fois, aux tribunes. Là où la pratique du ballon rond offrait aux joueurs un espace de défolement et de friction pour les corps – qui en dehors des terrains étaient de plus en plus sommés de contrôler leurs faits et gestes, sa mise en spectacle fournissait au public un espace équivalent de décharge pulsionnelle durant les 90 minutes de la partie. Celui-ci pouvait ressentir la succession d'émotions propres aux spectacles sportifs et les extérioriser bruyamment à contre-courant des injonctions à l'auto-contrôle alors en vogue. La quête de l'*excitement* dans une société toujours plus policée touchait donc également l'assemblée des spectateurs.

Le recul général de la violence – de ses mises en scène et de ses représentations à tous les échelons de la société uruguayenne du tournant du XX^e siècle – finit par toucher le secteur des divertissements populaires. La violence ritualisée, le danger de mort permanent et les effusions de sang esthétisées offertes par les corridas de l'Uruguay colonial représentaient un de ces espaces paradigmatiques de la « barbarie » que les élites « modernes », nous l'avons vu, s'efforcèrent de faire disparaître. Il est intéressant de constater dans le cas uruguayen la simultanéité de la disparition du spectacle tauromachique avec l'explosion de son homologue footballistique. Attraction de fin de semaine, divertissement circonscrit dans le temps et dans l'espace, célébration de vedettes iconiques, rebondissements et issue incertaine du spectacle : le monde de l'arène⁷⁵ et du stade partagent nombre de points communs, ce qui peut

74. ROBENE, Luc « Icare et la violence des jours » dans BODIN, Dominique, *Sports et violence*, Chiron éditeur, Paris p.35-61

75. Pour explorer le caractère sportif de la tauromachie, voir notamment : AUGUSTIN, Jean-Pierre & MAUDET, Jean-Baptiste, « Cultures rugbyistiques et cultures tauromachiques : deux mondialisations partielles », *Journal des anthropologues*, n°120-121, 2010.

laisser supposer que, dans un jeu de vases communicants, l'interdiction de l'un nourrit mécaniquement la massification de l'autre. Plusieurs acteurs de l'époque soulignent d'ailleurs les passerelles entre ces deux passions populaires, par exemple les frères Magariños Pittaluga à l'origine de la publication *Del Fútbol Heroico* en 1942.

Le goût du duel⁷⁶ dans la culture tauromachique peut sans doute expliquer la tendance d'une partie du public footballistique à revendiquer la violence sur le terrain. Ce sont ces nouvelles habitudes – absentes du football pratiqué par l'élite anglaise de la fin du XIX^e siècle – que Sturzenegger dénonçait horrifié dans son ouvrage de 1911. L'ancien joueur du *Deutscher* y rapportait en effet les vociférations en provenance des tribunes, encourageant les joueurs à « mettre des 'beignes' [à leurs adversaires], les 'défoncer', les 'tuer' et bien d'autres choses qu'il n'est pas déceimment possible de rapporter »⁷⁷. À l'instar d'autres cas similaires⁷⁸, il est fort probable que les éventuels déchaînements d'animosité sur le terrain aient constitué un divertissement supplémentaire pour une frange du public particulièrement friande de coups et d'estocades (au point de les réclamer parfois de vive voix). La caricature dépeignant une scène de match de football, parue dans les pages de l'*Uruguay Gráfico* en août 1920 (fig. 3.6) – où figure, parmi le chapelet d'invectives proférées depuis les gradins, une exhortation aux joueurs à « cabosser la calebasse »⁷⁹ des adversaires – semble aller dans ce sens et dans celui des reproches formulés par Sturzenegger à l'encontre du manque de savoir-vivre du public.

Si l'hypothèse d'un transfert du public de la tauromachie vers le spectacle offert par le ballon rond constitue une piste de réflexion intéressante à l'heure d'éclairer l'appétit des supporters locaux pour certaines formes « animées » de divertissements, il serait néanmoins tout à fait abusif d'en conclure que la commission de faits de violence dans les tribunes lui est entièrement imputable. Divers travaux rapportent en effet – pour des latitudes non concernées par la culture des corridas – des faits similaires à ceux évoqués dans les sources

76. À ce propos, rappelons que l'Uruguay, en dépit de toutes ses conquêtes sociales du début du XX^e siècle, demeura pendant longtemps un pays entretenant un rapport ambigu aux duels. Ceux-ci ne furent officiellement interdits qu'en 1992.

77. « gritar desaforadamente a los jugadores como yo lo he oído, - dele de trompazos, - rómpale el alma, - mátelo, amén de otras cosas que no se pueden escribir ». STURZENEGGER, Carlos, *Football... op.cit.* p.19.

78. Dans son étude des premiers spectacles aériens de la fin du XVIII^e siècle en France, Luc Robène, par exemple, montre comment la possible chute (souvent mortelle) des pilotes, « constitu[aient] sinon l'une des attentes du public, tout au moins une éventualité particip[ant] à la dimension dramatique » de l'événement. ROBÈNE, Luc, « Icare... op.cit.

79. « Ahora abollale el mate al otro ».

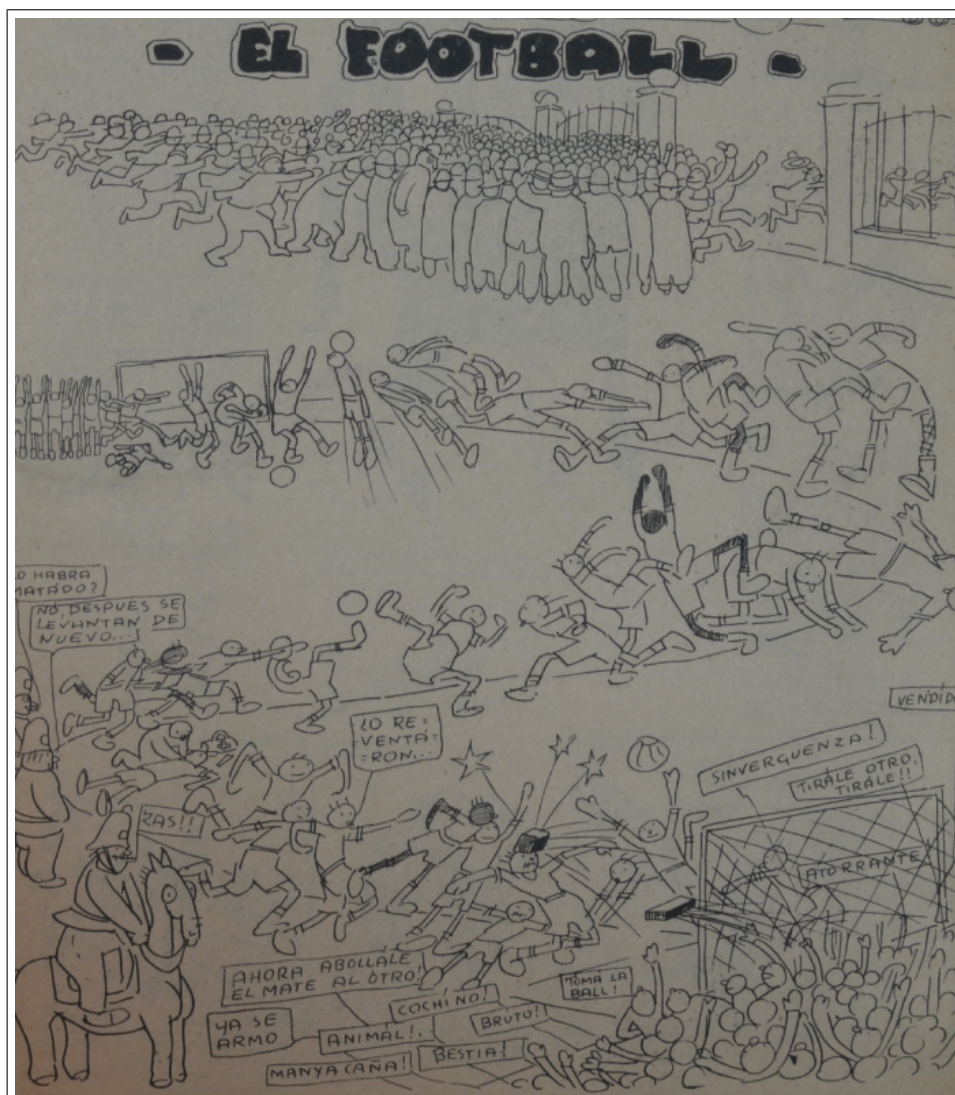


FIGURE 3.6 – Caricature illustrant un match de football en 1920. La représentation des bagarres entre joueurs, des insultes proférées par le public, des jets de pierre depuis les tribunes et la présence de la police aux abords du terrain brosse un paysage fort agité des réalités footballistiques d'époque. Dessin sur papier, magazine *Uruguay Gráfico*, Año 1, n°2, Montevideo, 7 août 1920.

uruguayennes⁸⁰. Dans son article « 'Pugni, bastoni e rivoltelle'. Violence et football dans l'Italie des années vingt et trente »⁸¹, Paul Dietschy analyse les différentes formes de la violence des tifosi dans l'Italie de l'entre-deux-guerres. La catégorisation qu'il propose de ces incidents correspond en tout point à la

80. Voir pour les cas européens par exemple : ROVERSI, Antonio, *Calcio e violenza in Europa : Inghilterra, Germania, Italia, Olanda, Belgio e Danimarca*, Mulino, Bologna, 1990.

81. DIETSCHY, Paul, « 'Pugni, bastoni e rivoltelle'. Violence et football dans l'Italie des années vingt et trente », *Mélanges de l'école française de Rome*, 1996, vol. 108, n°1, p.203-240.

typologie se dégageant du cas uruguayen.

En premier lieu, les altercations ponctuelles qu'il décrit – pouvant arriver aux mains, mais rapidement maîtrisées – entre quelques acteurs (qu'ils soient sur le terrain ou dans les gradins), sont attestées en Uruguay, comme nous l'avons vu, depuis les balbutiements du football local. Par ailleurs, tout comme en Italie, la scène du football *rioplatense* se caractérisait au début du XX^e siècle par la propension du public à envahir le terrain de jeu⁸². Ces incursions pouvaient être tout à fait pacifiques et résulter par exemple d'une affluence trop importante dans une enceinte sportive étroite, forçant ainsi les premières rangées à déborder sur le terrain de jeu. Mais le plus souvent, ces descentes sur le gazon étaient mues par la volonté manifeste du public d'influer sur le cours de la partie. Elles avaient parfois simplement pour objectif d'occuper l'espace de jeu pour empêcher la poursuite d'un « match mal engagé »⁸³. Plus rarement, ces incursions pouvaient se transformer en attaques de groupes de spectateurs cherchant à en découdre physiquement avec les membres du team adverse lors de ruées spontanées s'apparentant à d'authentiques ratonnades. Lors de leur tournée espagnole en amont des Jeux olympiques de Paris par exemple, les joueurs uruguayens firent les frais à La Corogne de ce type de pratique. Ils y subirent une copieuse bastonnade administrée par les spectateurs galiciens. D'après le rapport rédigé par le délégué de l'AUF :

« À la fin du match, le climat de passion générale déboucha sur une agression aussi injustifiée que violente [sur les joueurs uruguayens]. Au moment où ils s'apprêtaient à donner les hourras habituels face à la tribune officielle, plusieurs centaines d'exaltés se jetèrent sur le terrain et l'on assista à une scène incroyable. Andrade fut envoyé au sol par un formidable coup de bâton dans le dos ; Etchegoyen, qui tomba à terre également fut lâchement roué de coups et, ne pouvant faire usage de ses jambes, dut être évacué sur les épaules de quelqu'un ; enfin, un jeune homme de Salto qui tenta de s'interposer en notre faveur, termina avec le visage en sang [...]. Pour mettre fin à ce tumulte, la police fit usage de ses sabres et parmi les revers copieusement distribués, Uriarte en reçut un dans le dos⁸⁴ ».

82. Dans son article sur la tournée de Boca Juniors de 1925, Julio Frydenberg revient longuement sur ces types d'incidents pour le contexte argentin (dans lequel d'ailleurs, on utilisait déjà le vocable de « *barras bravas* »). FRYDENBERG, Julio, « Boca Juniors en Europa : El diario Crítica y el primer nacionalismo deportivo argentino », *História : Questões & Debates*, 2003, vol. 39, n°2.

83. Comme en 1905 par exemple, lors du match Peñarol-Nacional au Parque Central qui dut être suspendu après l'invasion du terrain par le public *tricolor* faisant suite à la transformation d'un penalty par les carboneros. MAGARIÑOS PITTALUGA, Juan Antonio & Mateo, *Del Fútbol... op.cit.* p.106.

84. « Al final del partido el apasionamiento culminó en una agresión tan injustificada

La récurrence des invasions de terrain, des jets de projectiles depuis les gradins⁸⁵ et des chassés-croisés punitifs entre le gazon et les tribunes, façonnèrent durant l'entre-deux-guerres la manière même d'aménager l'espace sportif. Pour contrer ces éventualités, les stades de football de Montevideo furent progressivement équipés de clôtures grillagées afin de sanctuariser la surface de jeu. John Langenus, le principal arbitre de la Coupe du monde de 1930, rapporte cette particularité du paysage footballistique local lorsqu'il se souvenait de son séjour à Montevideo :

« Le terrain [de Pocitos] était entièrement clôturé de fil de fer tressé, établi entre les joueurs et les spectateurs. Non point, me dit-on pour protéger les joueurs contre la colère de la foule, mais pour les prémunir contre un enthousiasme excessif. Une semblable clôture de fil de fer tressé était dressée autour du terrain de Nacional, dans le Parque Central [...] »⁸⁶.

Ces adaptations architecturales étaient également visibles dans le stade Centenario, écrin à la modernité revendiquée, de la Coupe du monde de 1930. Si lors de son inauguration, le 18 juillet, l'enceinte n'était pas encore équipée de son grillage, ce dernier fut promptement installé quelques jours plus tard pour éviter tout type de débordements durant les derniers matchs de la compétition. Par ailleurs, la construction monumentale comptait également une ligne de défense supplémentaire, relativement inhabituelle dans les infrastructures sportives : un fossé. En effet, le pourtour de la pelouse fut séparé de l'espace des tribunes par une tranchée, inondée par endroits, qui, à la manière d'une douve, devait constituer un obstacle dissuasif pour les épanchements – qu'ils soient enthousiastes ou violents – du public sur le terrain.

Comme le révèle très distinctement la figure (fig. 3.7), ces différents niveaux de protection du terrain de jeu étaient complétés par un important dispositif policier que constituait un cordon positionné derrière la ligne de

como violenta, y en el momento que nuestros jugadores se disponían a dar los hurras de práctica frente a la tribuna oficial, varios centenares de exaltados se echaron al field y se produjo entonces un espectáculo verdaderamente insólito. Andrade cayó víctima de un formidable golpe de palo que recibiera en la espalda; Etchegoyen, que también rodara por tierra y en ella fuera golpeado cobardemente, tuvo que ser sacado en hombros, imposibilitado para hacer uso de sus piernas; un joven salteño que saliera en defensa de los nuestros, se retiró con la cara rota [...] la policía puso en movimiento sus sables y en el reparto de planchazos destinados a evitar la prolongación del tumulto, Uriarte recibió uno en la espalda ». AUF, *La Olimpiada de Paris de 1924, Informe de la Delegación de la Asociación Uruguaya de Football, Memorias y Finanzas correspondiente al Año Olímpico*, Montevideo, p.30.

85. À ce propos, la caricature de 1920 de l'*Uruguay Gráfico* (fig. 3.6) fait une référence explicite aux lancers de pavés et de briques depuis les tribunes.

86. LANGENUS, John, *En sifflant... op.cit.* p.195.



FIGURE 3.7 – Vue de la tribune Colombes lors du match Argentine-Chili du 22 juillet 1930. Le parterre (non habilité pour la rencontre) est physiquement séparé à la fois des tribunes par un balcon de deux mètres de hauteur et du terrain par une douve remplie d'eau. Le tout est complété par un important dispositif policier. Photographie, détail, Centro de Fotografía de Montevideo, s.d., 0076FMHD.

but, renforcé aux points de corner. Des détachements de gendarmes y étaient stratégiquement placés, car ces angles constituaient les seuls points d'accès au terrain par l'intermédiaire de petites passerelles en bois jetées sur le fossé entourant le gazon. Depuis le début du XX^e siècle, la transformation du spectacle footballistique en divertissement de masse conjugué à la récurrence des débordements, avait rendu primordiale la présence des forces de l'ordre pour garantir la bonne tenue de l'événement. Le témoignage, déjà évoqué à propos du match entre le River Plate et le Wanderers de 1903, faisait état de cette présence policière aux abords du terrain. Composante invariable des rendez-vous footballistiques de l'époque, les silhouettes caractéristiques des gardiens de la paix uruguayens – reconnaissables à leur coiffe *custodian* à l'anglaise dans les années 1910 et à leurs casques à pointe pour les militaires – sont omniprésentes dans toutes les représentations contemporaines de ces événements, qu'elles soient photographiques ou iconographiques.

Pour gagner en efficacité dans le contrôle de la foule, il arrivait que les unités des forces de l'ordre comprennent des effectifs montés. Dans le coin inférieur gauche de la figure (fig. 3.9) par exemple, apparaît un de ces policiers à cheval dont l'allure de centaure fait écho à la caricature de la figure (fig. 3.6),



FIGURE 3.8 – Vue de la tribune Colombes lors de la finale Uruguay-Argentine du 30 juillet 1930. L'ajout du grillage est visible entre le parterre et le gazon. Photographie, détail, Centro de Fotografía de Montevideo, s.d., 0141FMHD.

ou encore au témoignage de John Langenus, qui évoquait à propos des rencontres de football à Montevideo, qu'« un agent de police montée se tenait au demeurant, derrière chaque drapeau de coin et aussitôt qu'il arrivait quelque chose, soit sur le terrain, soit quand le public descendait de la tribune sur le gazon, les policiers fonçaient à toute bride pour rétablir l'ordre »⁸⁷. Ces forces de sécurité intervenaient donc dans les cas d'altercations sur le terrain ou d'invasion des spectateurs, mais, contrairement aux fossés et aux grillages – limités à l'espace du stade, ils étaient également le seul outil disponible pour encadrer le troisième type de débordements du public, ceux ayant lieu à l'extérieur de l'enceinte sportive.

En effet, la conflictualité pouvant entourer le spectacle footballistique ne se soumet pas toujours à l'unité de temps et de lieu du match lui-même. Le déploiement des hommes en armes avait alors pour fonction de veiller à empêcher tout trouble à l'ordre public en dehors du stade. En ce qui concerne ce dernier type de violences sportives, Dietschy identifie pour l'Italie de l'entre-deux-guerres trois sous-catégories également présentes dans le contexte uruguayen. Il s'agit, en premier lieu, des agressions perpétrées sur l'arbitre par

87. *Ibidem.*



FIGURE 3.9 – Vue des gradins du stade Parque Central lors d'un match de football. Au premier plan, un officier de police montée est posté au point de corner. Montevideo, circa 1917. Photographie, détail, Centro de Fotografía de Montevideo, s.d., 01525FMHGE.

les spectateurs mécontents de l'issue du match. Bouc-émissaire par excellence de la frustration footballistique, l'homme en noir devait fréquemment quitter le terrain, puis le stade, sous protection policière pour éviter les vendettas populaires contre sa personne. La caricature de 1930 de *La Tribuna Popular* (fig. 3.10) exprime avec humour ce danger permanent encouru par l'homme au sifflet, devant, de ce fait, arbitrer la rencontre depuis un véhicule blindé⁸⁸. Au-delà de l'esprit cocardier de cette caricature, le dessin pointe surtout du doigt une constante des réalités footballistiques du début du XX^e siècle, quelles que soient les latitudes. Dans le cas uruguayen, de nombreux témoignages littéraires – comme ceux, outrés, de Carlos Sturzenegger en 1911⁸⁹ ou ceux des frères Magariños Pittaluga décrivant des arbitres « risquant leur peau tous les dimanches » – attestent des prises à partie régulières de ces derniers. De même, dans sa biographie, le Belge John Langenus décrit une multiplicité de faits similaires dont il aurait été victime dans sa patrie⁹⁰. En tout temps et en tous lieux, les arbitres semblent avoir été les « éternelles victimes de l'ignorance des foules »⁹¹. Cette problématique traverse l'ensemble des rapports annuels de l'AUF de la période. Dès 1903, les autorités déploraient la pénurie – entraînée par ces conditions difficiles – de volontaires pour diriger les

88. Taquinerie de voisinage oblige, ce véhicule arbitral imaginaire pensé pour les réalités du football argentin, comprend, en plus du « récepteur d'insultes », une « boîte aux lettres à pots de vins ».

89. STURZENEGGER, Carlos, *Football... op.cit.*, p.27.

90. LANGENUS, John, *En sifflant... op.cit.* p.18.

91. « los jueces, estas eternas victimas de la ignorancia de la muchedumbre ». AUF, « Memorias y balance 1910 », Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

rencontres du championnat⁹². Et, lorsqu'elle les trouvait, la fédération saluait leur sacrifice en ces termes :



FIGURE 3.10 – « La culture argentine et le football », Dessin sur papier, journal *La Tribuna Popular*, Montevideo, édition du 5 août 1930.

« nos meilleurs arbitres nous ont prêté leur concours, et ce, en dépit de l'hostilité croissante du public, en dépit des mortifications qu'infligent souvent les joueurs eux-mêmes, en dépit de l'ensemble des causes et des effets induits par la partialité, l'injustice, l'ignorance et la passion qui ont contribué à faire du rôle d'arbitre une lourde et ingrate croix que seule arrivent à porter les hommes animés par un immense amour au sport »⁹³.

Les incidents dont ont été victimes les arbitres relevés dans les rapports annuels de l'AUF ne représentent qu'une proportion, probablement assez faible, de l'ensemble des violences essuyées par les hommes en noir. En effet, les décomptes de la fédération comptabilisent uniquement les agressions commises sur le terrain par les joueurs et non pas celles impliquant les tribunes et encore moins celles commises en marge du temps et de l'espace de

92. AUF, « Memoria anual presentada por el Secretario de la Liga a los Sres miembros de la Comision. Temporada 1903-1904 », Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

93. « Puede decirse que nuestros mejores jueces nos prestaron su concurso, y todo esto, a pesar de la hostilidad creciente del publico, a pesar de las mortificaciones, que muchas veces imponen los propios jugadores, a pesar de ese conjunto de causas y efectos determinados por la parcialidad, la injusticia, la ignorancia y el apasionamiento, que han llegado a convertir el puesto de juez en una pesada e ingrata cruz que solo puede sobrellevarse cuando los hombres se sienten animados por un inmenso amor al deporte ». AUF, « Memorias y balance 1912 », Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

la rencontre. Or, la périphérie du match, qu'elle soit spatiale ou temporelle, représente un dangereux champ d'expression pour les animosités suscitées par le football, et ce, notamment pour celles perpétrées par le public aussi bien sur les arbitres que sur les équipes adverses à leur arrivée ou à leur départ de l'enceinte sportive. Les sources locales et étrangères abondent d'exemples de ce type d'incidents. À Gênes en 1926 par exemple, l'autocar de la Juventus de Turin quittant le stade après un match houleux essuya une pluie de « sassi »⁹⁴. Ce caillassage génois fait parfaitement écho aux jets de projectiles qui touchèrent le bus de la sélection argentine en 1930 à l'issue de son match contre la France⁹⁵. Le risque posé par ce type d'occurrences et cet antécédent du début du tournoi en question poussèrent les autorités en charge de la première Coupe du monde à veiller pour la suite de la compétition à assurer à tout moment l'ordre et la sécurité des personnels intervenant lors des rencontres, notamment par la mise à disposition de détachements de gendarmes mobiles en vue d'effectuer un travail d'escorte⁹⁶.

Cependant, l'éventualité la plus dangereuse posée par les incidents péri-sportifs ne concernait pas les acteurs de la rencontre eux-mêmes, mais plutôt le public. En effet, la convergence vers le stade avant le match puis son évacuation au coup de sifflet final créaient une dangereuse promiscuité entre des foules antagonistes, qui, pour une question de volume, étaient difficilement contrôlables. Si les hostilités ne dépassaient que rarement l'échange de noms d'oiseaux, il pouvait arriver que les individus les plus exaltés en arrivent ponctuellement à manifester physiquement leur animosité. Outre le recours aux coups et aux jets de projectiles, c'était surtout la relative banalité du port d'armes de l'époque qui rendait ces échauffourées dangereuses et potentiellement mortelles. Les témoignages contemporains rapportent un usage essentiellement festif de ces armes à feu⁹⁷. À la manière des pétards toujours en vogue de nos jours dans les stades latino-américains, le « claquement sec des coups de revolver »⁹⁸ tirés en l'air en guise de célébration se faisaient parfois entendre dans et aux abords des stades. Plus rarement, il pouvait arriver qu'un supporter dégaine son arme lors d'affrontements avec le public adverse. Dans le cas italien, Dietschy évoque par exemple l'incident spectaculaire de la gare de Porta Nuova de Turin en 1925 survenu lors de la finale de la Coupe

94. DIETSCHY, Paul, « Pugni, bastoni e rivoltelle... *op.cit.*

95. D'ailleurs, là encore, ces lointaines occurrences entretiennent un évident lien de parenté avec des événements plus récents comme par exemple le caillassage en bonne et due forme que reçut en novembre 2018 le bus du CA Boca Juniors lors de son arrivée au Monumental de Buenos Aires dans le cadre de la finale de la Copa Libertadores contre son éternel rival le CA River Plate.

96. LANGENUS, John, *En sifflant... op.cit.*, p.202.

97. *Ibidem*, p.207.

98. *Ibidem*.

d'Italie. Les supporters des deux équipes finalistes, le Bologna et le Genoa, se croisèrent dans la gare turinoise et s'ensuivit un vif échange de coups de « rivoltella » qui, mis à part un blessé grave, ne fit aucune victime⁹⁹. Le spécialiste du football argentin, Roberto Di Giano, rapporte un fait similaire qui serait survenu à Montevideo en 1924, lors d'une rencontre Uruguay-Argentine, en marge de laquelle, pendant une escarmouche entre supporters, un partisan de l'Albiceleste aurait été à l'origine d'un coup de feu meurtrier sur un hinchalocal¹⁰⁰. Face à ces éventualités, les autorités publiques en charge de la Coupe du monde de 1930 firent usage des forces de l'ordre pour éviter toute répétition d'un drame de ce type. Ainsi, comme le rapporte John Langenus, « à l'arrivée à Montevideo [...] les supporters argentins furent tous contrôlés sévèrement par la douane et tâtés par la police. À la recherche de revolvers! »¹⁰¹. Le public uruguayen partageant avec son voisin le même penchant pour les armes à feu, le large dispositif de sécurité déployé aux abords du stade visant à empêcher les rencontres entre supporters rivaux était complété par des fouilles à l'entrée de l'enceinte. Toujours selon l'arbitre de la première finale de Coupe du monde, « le service d'ordre était exemplaire. En dehors du stade, l'armée, baïonnette au canon, canalisait la circulation. À l'intérieur, le service était assuré par la police. Personne ne pénétrait dans le stade sans avoir subi une soigneuse inspection des soldats qui tâtaient les suspects »¹⁰². La séquence décrite par Langenus apparaît parfaitement illustrée par la photographie d'une scène de contrôle prise au niveau des accès du stade par les journalistes du magazine *Mundo Uruguayo* (fig. 3.11).

La forte présence policière lors de la Coupe du monde de 1930 est à l'origine de plusieurs légendes qui ont déformé la mémoire de cet événement. En effet, quelques jours après le retour en Argentine de la délégation vaincue, certains de ses membres – dont en premier lieu des délégués de l'Amateurs qui accompagnèrent le team en Uruguay – s'abritèrent derrière le déploiement des forces de l'ordre pour justifier leur défaite. En plus des insinuations des quelques joueurs disant avoir été « intimidés » par la présence dans le stade des militaires uruguayens, Aldo Mazzuchelli rapporte dans son ouvrage l'accusation loufoque du délégué argentin Dr. Rouquette, affirmant avoir été mis en joue par une trentaine de fusils sur le bord du terrain au moment où il essayait de retirer son équipe du match pour protester contre l'arbitrage de Langenus défavorable d'après lui à l'Albiceleste¹⁰³. La reprise tous azimuts par des or-

99. DIETSCHY, Paul, « Pugini, bastoni e rivoltella... *op.cit.*

100. DI GIANO, Roberto, *Fútbol, poder y discriminación social*, Leviatán, Buenos Aires, 2010, p.30.

101. LANGENUS, John, *En sifflant... op.cit.*, p.208.

102. *Ibidem*, p.209.

103. MAZZUCHELLI, Aldo, *Del Ferrocarril al Tango... op.cit.* p.548.



FIGURE 3.11 – Contrôle de police en marge du match Argentine-États-Unis. Légende : « Pour éviter des incidents désagréables, la police a procédé à la vérification des spectateurs à l'entrée du stade dans le but de confisquer toutes les armes qu'ils auraient en leur possession ». Photographie, détail, magazine *Mundo Uruguayo*, Montevideo, édition du 31 juillet 1931.

ganes de presse européenne de certains de ces témoignages douteux énoncés dans la tourmente de la défaite et pourtant largement contredits aussi bien en Uruguay qu'en Argentine –, ont depuis contribué à infuser l'idée, particulièrement absurde, d'une Coupe du monde disputée en contexte autoritaire¹⁰⁴.

En réalité, l'imposant déploiement de forces de l'ordre dans et aux abords du stade se justifiait par le lourd passif entourant les *clásicos* du Rio de la Plata. Dès 1916 par exemple, lors de ce qui devait être le match final du premier championnat sud-américain entre l'Uruguay et l'Argentine, le public, exalté par les enjeux de la rencontre, convergea en trop grand nombre vers le stade. Il en résulta une dangereuse sur-occupation des tribunes et un débordement du public depuis celles-ci vers le terrain de jeu. Lorsque les autorités annoncèrent au public *bonaerense* leur décision de reporter – au vu des conditions – la tenue de ce match officiel, « commença alors l'hécatombe : destructions à foison, incendies, et manifestations hostiles envers les autorités locales »¹⁰⁵. De même, en 1924 lors d'un match amical disputé à Buenos

104. À ce sujet, voir par exemple l'article de P. Arrighi : ARRIGHI, Pierre, « Leyenda negra del fútbol uruguayo : universitarios franceses contra la Celeste », dans ARRIGHI, Pierre et *al.*, « A romper la red : abordajes en torno al fútbol uruguayo », *Cuadernos de Historia*, vol. 8, Montevideo, Biblioteca Nacional, 2012.

105. « Fue entonces cuando empezó la hecatombe : destrozos a granel, incendios, manifestaciones hostiles a los miembros argentinos, etc. etc. ». Hebdomadaire *Sportsman*, *semanario sportivo ilustrado*, an 1, n°11, édition du 17 juillet 1916.

Aires entre l'Albiceleste et sa sœur rivale rentrée quelques semaines plus tôt du Vieux Continent couronnée de lauriers olympiques, la partie dut être suspendue après cinq minutes de jeu. Victime du succès de l'affiche, les 60 000 spectateurs entassés dans le stade du Deportivo Barracas construit pour 40 000 personnes se déversèrent sur le terrain, rendant le match impossible. La rencontre entre les deux voisins, reprogrammée quelques jours plus tard, fut entachée de nombreux heurts. Au-delà du climat échauffé de la rencontre, de l'avalanche d'insultes et de grossièretés proférées depuis les tribunes, ce fut surtout la pluie de bouteilles, de tessons et de gravats qu'essuyèrent les joueurs uruguayens qui déclencha la polémique médiatique entre les deux « frères » du Rio de la Plata¹⁰⁶. Si dans ce cas précis, les Uruguayens mirent ce « lamentable épisode d'inculture »¹⁰⁷ sportive sur le compte de la barbarie du public argentin, la réciproque n'était pas moins vraie à l'occasion des matchs disputés par les Argentins à Montevideo¹⁰⁸.

Les volumes de foule considérables que déplaçaient les derbys du Rio de la Plata et surtout l'atmosphère insurrectionnelle dans laquelle ils avaient coutume d'être disputés faisaient du dénouement de la Coupe du monde de 1930 un moment particulièrement délicat pour les autorités uruguayennes en charge de l'événement. Le déploiement policier le jour de la finale est à comprendre dans ce sens, et ce d'autant plus que les organisateurs s'étaient vu dépassés en début de tournoi lors des débordements violents en marge du France-Argentine du 15 juillet et lors de l'invasion de public que subit le Centenario le jour de son inauguration. Le souci pour le bon déroulement de la rencontre transparaît au travers de différentes décisions qui furent prises en amont de la finale. Ainsi, l'AUF décida par exemple d'interdire la vente dans le stade de « boissons ou de tout objet contenu dans un emballage rigide » évitant par là les éventuelles pluies de projectiles improvisés¹⁰⁹. Surtout, la veille du match, l'association uruguayenne reçut un inquiétant télégramme depuis Buenos Aires signé Juan Pignier, le président de la fédération voisine :

« milliers de supporters sans billets s'embarquent [pour Montevideo], seule forme d'éviter sérieux incidents lors match serait réserver entrées pour les gens qui arrivent sans quoi nous nous dégageons de

106. Magazine *Mundo Uruguayo*, édition du 9 octobre 1924, ou encore : AUF, « Memorias y balance 1924 », Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

107. « lamentable episodio de incultura ». *Ibidem*.

108. Hebdomadaire *Sportsman*, *semanario sportivo ilustrado*, an 1, n°12, édition du 22 juillet 1916.

109. « haberse prohibido para el próximo partido final del Campeonato Mundial de Football que en el estadio Centenario sean vendidas bebidas o cualquier objeto contenido en envase de estructura resistente ». Lettre n°30250 du Conseil Municipal de Montevideo, adressée au Président de l'Association Uruguayenne de Football, daté du 28 juillet 1930. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

toutes responsabilité pour les faits qui pourraient survenir STOP estimons à six mille le nombre de personnes arrivant dans ces conditions implorons épuisez tous les moyens possibles pour éviter scènes de violence »¹¹⁰.

Le ton alarmiste du message et la perspective de voir débarquer à Montevideo – en plus des supporters munis de billets – ces six-mille autres Argentins qui ne manqueraient pas de tenter leur chance aux portes du stade, quitte à les forcer, poussèrent les autorités locales à accroître le dispositif sécuritaire pour la finale. Loin d'être une intimidation à destination des sportifs de l'Albiceleste¹¹¹, le déploiement des forces de l'ordre dénoncé par la suite dans la presse

110. « millares de aficionados se embarcan sin entradas la única forma de evitar serios incidentes en esa sería reservar entradas para la gente que llega de lo contrario nos libramos de toda responsabilidad por los hechos que pudieran acontecer STOP calculamos que son seis mil las personas que llegarán en esas condiciones rogamos agoten todos los medios para evitar escenas violentas ». Télégramme n°BS732 en provenance de Buenos Aires, signée Pignier, adressé à Raúl Jude, Asociación Uruguaya de Football, datée du 29 juillet 1930, heure d'envoi 15h12. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

111. La présence des « mausers » aux abords du stade ne fut pas le seul élément détourné par les articles à charge au lendemain de la finale malheureuse pour l'Argentine. Une autre légende qui circula abondamment dans les colonnes de la presse *bonaerense* fut la terreur supposée de l'arbitre de la rencontre, qui, craignant pour sa vie, aurait exigé une escorte policière pour l'exfiltrer du stade au coup de sifflet final. Outre le fait que John Langenus lui-même dément cette affirmation dans son autobiographie, les sources consultées dans le cadre de ce travail invalident également la rumeur. En réalité, la délégation belge dont Langenus faisait partie avait posé comme condition préalable à sa participation au Mondial celle « réduire au minimum son temps d'absence ». Aussi, dès le mois de mai, le retour de la sélection belge avait été fixé au départ du Duilio vers l'Europe prévu le 30 juillet, soit le jour-même de la finale. Or, parce qu'il était, de loin, l'arbitre international le plus capé et qu'il avait déjà rempli cette mission deux ans plus tôt à Amsterdam avec le plus grand succès, les autorités de la FIFA sollicitèrent les services de J. Langenus pour arbitrer la finale entre l'Argentine et l'Uruguay. Pour que ce dernier soit en mesure d'accepter cette tâche, les autorités uruguayennes obtinrent du capitaine du Duilio que celui-ci retarde de deux heures l'appareillage du navire laissant à Langenus et à son assistant Christophe tout juste le temps de diriger la rencontre. Étant donné ce planning serré, le comité exécutif de l'AUF « solicita la police para que ella ponga dos sidecars a disposición de los señores Sr. Langenus y Sr. Cristophe en el Stadium a fin de que puedan trasladarse sin pérdida de tiempo una vez terminado el match final del Stadium al vapor que los conducirá a Europa ». AUF, « Actas del Comité organizador del 1er Campeonato Mundial de Football. Acta no 15 », 27 juillet 1930, Actas Campeonato Mundial. Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol; Lettre n° 702007 du Ministère des Relations Extérieures, signée Rufino T. Domínguez, retranscrivant le télégramme 2493 du 9 mai 1930 en provenance de

argentine était donc une mesure préventive face aux risques que posait la rencontre. Malgré les discours dithyrambiques sur les vertus du football comme allégorie démocratique, les organisateurs de la compétition ne perdirent pas de vue le caractère polyfacétique du ballon rond et sa propension à être vécu comme un exutoire pouvant parfois déboucher sur de dangereux écarts comportementaux. Cette approche pragmatique de la question garantit le succès de l'entreprise. En effet, à la fois les témoignages d'acteurs – dont Langenus et Rimet notamment – et les comptes-rendus internes de l'AUF, évoquent tous une compétition sans heurts¹¹². Au vu des passions déchaînées par la rivalité entre les deux voisins du Rio de la Plata, mais surtout, au vu des réalités du football, aussi bien européen que latino-américain du début du XX^e siècle, ce calme relatif est somme toute assez remarquable. L'aménagement de l'espace sportif du Centenario, la gestion adaptée des flux de supporters à l'intérieur et à l'extérieur du stade et le recours au service des forces de sécurité, témoignent de l'organisation d'une compétition en harmonie avec les réalités du football. À la fois lieu d'expression d'émotions collectives par excellence et espace propice aux débordements, la scène du ballon rond de 1930 jonglait donc, tout comme les éditions des Coupes du monde les plus récentes, autour de l'équilibre subtil entre passion sportive et excès violent.

3.4 Sous le regard des femmes

Lorsqu'il dénonçait en 1911 les forfaits du public lors des matchs de ballon rond, C. Sturzenegger prédisait que de tels écarts conduiraient inévitablement à ce que « les dames – qui par leur simple présence rehaussent tellement les fêtes populaires – s'abstiennent peu à peu de concourir aux spectacles de football où elles se voient confrontées à des scènes »¹¹³ des plus condamnables. Malgré les précoces mises en garde de l'ancien joueur du DFK, comme nous l'avons vu, le football et plus encore son spectacle, ne se pacifièrent pas vraiment au cours des deux décennies suivantes, loin s'en faut. Cependant, contrairement à ses prédictions, les femmes ne disparurent pas de la

la Légation de Bruxelles, signée Buero, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, Dr. Raúl Jude, datée du 9 mai 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol ; LANGENUS, John, *En siffiant...* *op.cit.* p.210.

112. Autres que le France-Argentine.

113. « las damas que con su asistencia tanto realce prestan a las fiestas de carácter popular, - se abstengan poco a poco de concurrir a partidos en los que pueden estar expuestas a presenciar escenas como las que he apuntado ». STURZENEGGER, Carlos, *Football...* *op.cit.* p.18.

scène footballistique de l'époque pour autant ; lors de la Coupe du monde de 1930, elles étaient bien là et, selon les observateurs de l'époque, assistèrent même à l'événement en nombre considérable. Dans son édition du 2 août 1930, à l'heure d'avancer un début d'explication à la question de pourquoi le stade Centenario, malgré ses dimensions monumentales, s'était révélé bien trop étroit pour accueillir la totalité de la foule désirant assister aux matchs de la Coupe du monde, le journal *El Plata* évoqua justement cette présence féminine¹¹⁴. C'est parce qu'elles avaient plébiscité le rendez-vous sportif, que celui-ci avait dépassé, en termes de présence, les pronostics les plus fous.

Pour la seule date du 18 juillet, *El Plata* évoquait avec fierté le chiffre imposant de 20 000 femmes dans les tribunes sur un total de 80 000 spectateurs. Eu égard aux conditions d'accès au stade ce-jour-là – avec une affluence qui varia selon les sources de 70 000 à 100 000 spectateurs – la tâche de l'historien qui voudrait vérifier cette donnée serait fort délicate¹¹⁵. Seules les photographies d'époque offrent une trace encore visible de cette présence. Avec leurs chapeaux cloches aisément reconnaissables dans la masse des casquettes et de borsalinos masculins, les femmes étaient bel et bien présentes dans les gradins en cette journée du Centenaire. Une fine analyse des différentes prises photographiques du stade durant le Mondial laisse cependant planer le doute sur la proportion d'un à quatre évoquée par les journalistes d'*El Plata*. Mais ce qui importe ici n'est pas tant la véracité des chiffres avancés, que l'intention de ses auteurs. En mettant en avant la présence féminine dans les gradins (et, probablement, en la gonflant au passage) les journalistes cherchaient à dresser un tableau positif et flatteur de l'événement. C'est exactement ce que firent leurs confrères d'*El Diario*, lorsqu'ils évoquèrent pour ce même 18 juillet 1930, « l'énorme affluence féminine » qui constitua « un des aspects les plus sympathiques de la journée »¹¹⁶. Ce souci pour l'élément féminin dans le football ainsi que sa valorisation posent la question du rôle alloué aux femmes dans le paysage footballistique de l'époque.

Comme le montre le passage de Sturzenegger, manifestement, au début des années 1910, les femmes étaient une présence habituelle aux abords des terrains de football¹¹⁷. Divers témoignages remontant aux temps du football

114. « Donde estuvo la falla del cálculo ». Journal *El Plata*, Montevideo, édition du 2 août 1930.

115. Précisons que les billets de l'époque n'étaient bien évidemment pas nominatifs.

116. « la enorme concurrencia femenina » / « una de las notas más simpáticas de la jornada ». Journal *El Diario*, Montevideo, édition du 19 juillet 1930.

117. Dès 1902, le magazine *Uruguay Football* évoquait déjà cette forte affluence féminine. « Les terrains de football firent l'objet ce dimanche après-midi, d'une très forte affluence. La présence de spectateurs des deux sexes est la preuve évidente de l'intérêt que suscite et que reçoit ce sport parmi nous » / « Las canchas de football estuvieron la tarde del domingo concurridísimas. La afluencia de gente de ambos sexos es



FIGURE 3.12 – Parterre de la tribune América durant la demi-finale Uruguay-Yougoslavie Photographie, détail, magazine *Mundo Uruguayo*, Montevideo, édition du 31 juillet 1930.

‘héroïque’ permettent de repousser ce *terminus post quem* de quelques années pour le faire remonter aux origines même de la pratique dans le pays. À l’époque huppée du ballon rond, lorsque celui-ci gravitait autour de sa communauté anglo-saxonne originelle, les femmes étaient déjà des habituées des après-midi footballistiques. Plusieurs sources iconographiques recueillies dans le fonds d’archives de l’AUF attestent graphiquement de cet élément (fig. 3.13 et fig. 3.14) et se recoupent avec d’autres témoignages écrits parvenus jusqu’à nous. Ainsi, dans les souvenirs de la légende du CNdF, Amílcar Céspedes, les matchs de football qu’il disputait à l’aube du XX^e siècle sur les deux rives du Plata « donnaient lieu à d’authentiques festivités mondaines, toujours organisées par la colonie anglaise. On nous y offrait le thé qui était servi par des demoiselles distinguées dont nous apprécions la gentillesse comme étant le meilleur prix auquel peut aspirer un sportif »¹¹⁸. Cette « gentillesse » associée aux femmes était le penchant de la « force » et de la « rudesse » virile associée aux hommes le terrain, complétant ainsi le système d’identités de genre en place dans le football de l’époque. Comme le rappelle Juan Carlos Luzuriaga, au tournant du XX^e siècle, le football en Uruguay se conjugait avec un espace et des pratiques mondaines auxquels les femmes étaient naturellement conviées¹¹⁹. Sa finalité même reléguait à un plan secondaire le résultat sportif de la rencontre. Le spectateur venait moins supporter une équipe dans le but de la voir s’imposer, qu’il ne le faisait pour entretenir des rapports

una prueba evidente de lo que interesa y esta interesando entre nosotros este sport ». Magazine *Uruguay Football*, Montevideo, édition du 5 juin 1902.

118. « Los partidos de football daban ocasión a verdaderas fiestas sociales, siempre a cargo de la colonia inglesa. Nos obsequiaban con tés servidos por distinguidas señoritas, cuya gentileza apreciábamos como el mejor de los premios a que puede aspirar un deportista ». Journal *El Plata*, Montevideo, édition du 2 août 1928.

119. LUZURIAGA, Juan Carlos, *El Football... op.cit.* p.133.

sociaux dans un entre-soi élitiste et pour assister à une activité physique entendue comme une noble expression du développement et du haut degré de civilisation de ses adeptes.



FIGURE 3.13 – Quatre femmes endimanchées assistant à un match de football, Montevideo, circa 1900. Photographie, détail, doc s/ref., Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

Le football, en tant qu'outil civilisationnel servant à forger cette figure idéale typiquement victorienne qu'était le *gentleman* à l'anglaise, était donc intimement lié à la fabrique du canon de virilité des élites anglo-saxonnes de l'époque. Cette fonction primitive du ballon rond permet de saisir en creux le rôle attribué aux femmes dans ce microcosme sportif. Destinatrices par excellence du spectacle offert par la masculinité guindée de ces hommes modernes, leur présence dans les gradins traduisait leur fonction de prestigieux faire-valoir dans une mise en scène méthodiquement genrée. Si leur participation au phénomène footballistique en tant que spectatrices était célébrée, la question de leur éventuelle pratique relevait, elle, du tabou. Comme tout sport d'opposition aux phases parfois rugueuses – avec ses chocs, ses tacles et ses bousculades – la pratique féminine du football était impensable à l'aube du XX^e siècle. Si la figure de la *sportswoman* apparaît relativement tôt (au milieu des années 1910) dans la presse sportive uruguayenne, celle-ci est avant tout étrangère – souvent étasunienne ou britannique¹²⁰ – et surtout, celle-ci

120. Comme pour le cas de Mme Pretty Matthews du Montevideo Lawn Tennis, dans les rares exemples mettant en avant une figure sportive de la scène locale, celle-ci

est cantonnée à des activités physiques précises telles que le lawn-tennis, le golf, le tir sportif ou bien plus rarement, la natation ¹²¹.



FIGURE 3.14 – Le palco de l’Albion un après midi de match. Les robes blanches et les grands chapeaux des femmes les rendent aisément reconnaissables, Montevideo, circa 1900. Photographie, détail. Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

Sous l’influence des courants hygiénistes d’une part, puis du modèle sportif étasunien – importé par le truchement de la YMCA ¹²² – de l’autre, les jeunes filles uruguayennes furent progressivement introduites aux activités physiques. Dans le cadre de leur scolarité, les écolières bénéficiaient d’un semblant d’éducation physique se traduisant le plus souvent par des séances de gymnastique douce dont l’objectif était de corriger les postures en favorisant une croissance harmonieuse. Il s’agissait à travers ces quelques activités, de contribuer à la bonne forme des futures reproductrices du pays tout en les maintenant éloignées des pratiques sportives masculines que la médecine

était systématiquement issue de la communauté britannique capitaline. Hebdomadaire *Sportsman*, Montevideo, édition du 8 juillet 1916.

121. Ce modèle de développement, notamment pour ce qui est de choix de pratique, reprenait la répartition sexuée des pratiques sportives telles qu’elle s’était établie en Angleterre dès la fin du XIX^e siècle. BREUIL, Xavier, *Histoire du football féminin en Europe, Nouveau Monde*, Paris, 2011, p.20. Par ailleurs, pour ce qui est de la temporalité dans le cas uruguayen, Elsey et Nadel évoquent une temporalité similaire en se penchant sur le cas du *Gráfico*, qui, dès ses premières éditions à la fin des années 1910, offrait des portraits d’athlètes féminines en se centrant souvent sur leur beauté plus que sur leurs performances sportives à proprement parler. ELSEY, Brenda & NADEL, Joshua, *Futbolera : a history of women and sports in Latin America*, University of Texas Press, Austin, 2019, p.25.

122. *Ibidem* p.22.

d'époque jugeait encore impropres, car traumatisantes et dangereuses pour la 'fragilité' du corps féminin¹²³. Cette activité physique embryonnaire se développa fortement après la création de la CNEF en 1911. La première génération d'enseignants formés à l'école de la YMCA par Hopkins en vue d'être affectés aux nouvelles *plazas de deporte* du pays, était paritaire : sur les dix moniteurs de la CNEF, cinq étaient des femmes attestant ainsi de la volonté des organisateurs de proposer des activités à la fois aux garçons et aux filles, et ce, dans des proportions équilibrées¹²⁴.

Sous l'égide de la CNEF, la pratique sportive féminine semble s'être diversifiée au cours des années 1910. Plusieurs photographies d'époque montrent en effet des jeunes filles s'adonnant, par exemple, au basket (fig. 3.15) ou encore au volley, soit des activités authentiquement sportives et non pas uniquement gymniques. Cependant, cette pratique initiale, parce que circonscrite aux écolières, met en relief un important bornage dans la définition de la féminité de l'époque, celui de l'âge. En effet, plus que le genre, c'était le statut de l'individu qui primait au moment de déterminer son accès au sport. Si la jeune fille y était initiée – avec une visée de santé publique toute lacédémonienne – son activité cessait dans la plupart des cas lorsque son statut évoluait vers celui de mère et/ou d'épouse, et même parfois plus tôt, au moment de la ménarche. Cette distinction qui s'opérait entre femmes et jeunes filles a profondément structuré le paysage de la féminisation du sport dans l'Uruguay du début du XX^e siècle. Pour ce qui est du football en particulier – comme le remarquent Elsey et Nadel – parce qu'il était déjà fortement institutionnalisé au moment de l'entrée en action de la YMCA et de ses supplétifs, ces derniers le délaissèrent dans une large mesure au profit d'autres activités physiques non encore solidement établies¹²⁵. De ce fait, le ballon rond ne profita pas de cette première vague de féminisation des pratiques sportives, fussent-elles à destination des jeunes filles uniquement.

Par ailleurs, si le mécanisme de naissance et de diffusion du football dans les sociétés – avec ses origines élitistes et sa curialisation progressive – fut commun à l'Amérique latine et à l'Europe, le cas particulier du dévelop-

123. Cette position des autorités et de l'opinion générale vis-à-vis du sport féminin constituait la norme dans les sociétés occidentales du tournant à la première moitié du XX^e siècle. On retrouve exactement les mêmes avis en France. Voir LOUVEAU, Catherine. « Inégalité sur la ligne de départ : femmes, origines sociales et conquête du sport », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, vol. 23, no. 1, 2006, p. 119-143 ou encore TERFOU, Fatia, « Femmes et activités physiques sous le régime de Vichy : politiques et enjeux médicaux », *Genre & Histoire*, vol. 21, 2018.

124. Elvira Cardozo, María Elena Jardín, Fausta Martínez, María Arias et Lucinda de Nava. Coupure de presse s/ref., fonds Suppici, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

125. ELSEY, Brenda & NADEL, Joshua, *Futbolera... op.cit.* p.22.



FIGURE 3.15 – Match de basket-ball entre écolières sur la place de sport n°1, Photographie, détail. Hebdomadaire *Sportsman*, *semanario sportivo ilustrado*, an 1, n°5, édition du 3 juin 1916.

pement de la pratique féminine introduit, lui, une rupture majeure entre le deux continents. En effet, le paysage sportif du Vieux Monde fut fortement altéré par l'importance du premier conflit mondial. Comme l'évoque notamment Xavier Breuil dans ses premiers chapitres de thèse, c'est à la faveur du remplacement sur les chaînes de production industrielle des hommes (mobilisés sur le front) par des femmes (assurant alors la force de travail), que les clubs de football se féminisèrent durant le conflit, à l'instar, par exemple, des paradigmatiques 'munitionnettes' britanniques¹²⁶. Cette circonstance précise qui permit une première féminisation conséquente du phénomène footballistique en Europe occidentale (principalement en Angleterre, en France et en Belgique) n'eut pas d'équivalent outre-Atlantique¹²⁷. Durant toute la décennie des années 1910, le ballon rond poursuivit en Amérique latine son développement initial sans subir l'état d'exception induit par le conflit armé. Par voie de conséquence, sans l'appel d'air créé par le contexte belliqueux, le football y demeura donc une pratique exclusivement masculine. Dans leurs travaux sur les femmes sportives en Amérique latine, Elsey et Nadel n'ont relevé pour les années 1920, que quelques rares traces de matchs de football féminin au Chili et en Argentine. Ces occurrences, semblant résulter d'initiatives ponctuelles

126. Voir notamment le chapitre I « Féminisme, football et patriotisme pendant la Première Guerre mondiale (1916-1921) » de : BREUIL, Xavier « Femmes, culture et politique. Histoire du football féminin en Europe de la Grande Guerre jusqu'à nos jours », Thèse de doctorat, Université Paul Verlaine de Metz, 2007.

127. Notons que cette diffusion du football féminin en Europe durant la guerre fut suivie d'un important mouvement de reflux avec le retour de la paix. Parfois, comme dans le cas de l'Angleterre à partir des années 1920, des campagnes contre le football féminin étaient orchestrées par les fédérations elles-mêmes. BREUIL, Xavier, « Le football : un sport viril ? Le ballon rond et la représentation des sexes (1914-1945) », dans GASTAUT, Yvan et MOURLANE, Stéphane, *Le football dans nos sociétés : une culture populaire, 1914-1998*, Éd. Autrement, Paris, 2006, p.207-217.

et isolées, confèrent au football féminin du sous-continent pour cette époque, un caractère éminemment anecdotique¹²⁸.

Au cours de ses travaux menés sur les mouvements féministes en Uruguay entre 1906 et 1932, Inés Cuadro Cawen a montré comment s'était configuré durant cette période un premier courant féministe structuré autour de revendications concernant la maternité, la question de la sexualité, l'obtention de droits civiques ou encore la place de la femme dans le monde du travail¹²⁹. En dépit de cette volonté relativement précoce de bousculer l'ordre établi en matière de répartition par sexe de l'espace social, la question sportive apparaît, dans l'état actuel des connaissances, comme une grande absente de cette première phase du féminisme uruguayen. C'est donc en marge de tout combat politique que les premières institutions sportives féminines du pays apparurent au cours des années 1920. Celles-ci, à l'image de la branche uruguayenne de la Fédération Sportive Féminine Internationale (FSFI)¹³⁰, de la section féminine du Deutscher Turnverein ou encore de l'Asociación Cristiana Femenina fondée en 1921 en tant que déclinaison locale de la Young Women's Christian Association (YWCA), étaient avant tout le reflet national de dynamiques à l'œuvre à l'étranger. En ce sens, elles étaient davantage liées à la pro-activité générale de l'Uruguay sur le front de son insertion et de sa projection à l'international, qu'à une logique endogène de promotion du sport féminin¹³¹. Au-delà du mimétisme dont ils résultaient, ces premiers clubs sportifs féminins se centrèrent – comme leurs homologues masculins inscrits dans le sillon de la YMCA – sur des sports tels le basket, le volley, le tennis ou encore le hockey, et ce, tout en se maintenant éloignés de la pratique du football¹³². Ainsi, au moment du Centenaire, le caractère exclusivement masculin originel du phénomène sportif en Uruguay se résorbait timidement, mais, malgré ces lignes en mouvement, le football, lui, faisait office d'exception et semblait figé dans la configuration genrée qu'il avait héritée de sa naissance au XIX^e siècle. En 1930, le ballon rond demeurait un îlot de masculinité.

128. En abordant l'exemple uruguayen, les deux historiens évoquent l'organisation à Montevideo en 1935 d'un tournoi de football féminin. Le qualificatif de « pionnières » employé par la presse à ce moment-là pour qualifier ces joueuses porte à croire que le football féminin n'était pas une réalité palpable, ou en tout cas visible avant cette date. ELSEY, Brenda & NADEL, Joshua, *Futbolera... op.cit.* p.81.

129. CUADRO CAWEN, Inés, *Feminismos y política en el Uruguay del novecientos : (1906-1932) Internacionalismo, culturas políticas e identidades de género*, Asociación Uruguaya de Historiadoras, Ed. de la Banda Oriental, Montevideo, 2018.

130. CARPENTIER, Florence, « Alice Milliat et le premier « sport féminin » dans l'entre-deux-guerres », *20 & 21. Revue d'histoire*, vol. 142, n°2, 2019, p.93-107.

131. Nous tenons à remercier Inés Cuadro Cawen pour ces précisions.

132. MESEGUER, Alberto, « 'Elegantes siluetas femeninas y las varoniles formas armoniosas' : primeros acercamientos históricos sobre mujeres y cultura física en Montevideo », *Movimento : Revista da Escola de Educação Física*, n°26, 2020.



FIGURE 3.16 – Les jeunes filles de l’Instituto Normal de Señoritas remettant des bouquets de fleurs aux capitaines des l’Uruguay et de la Yougoslavie lors de la demi-finale du 27 juillet 1930 disputée dans l’Estadio Centenario. Photographie, détail. Centro de Fotografía de Montevideo, s.d., 0133FMHD.

Les frontières de ce pré carré étaient restées les mêmes : l’espace physique du terrain, délimité par ses lignes blanches, constituait, pendant les 90 minutes de la rencontre, un *pomœrium* entièrement masculin. En dehors du temps effectif de jeu et en dehors de l’espace sanctuarisé du terrain – dans sa périphérie immédiate des tribunes notamment – la présence féminine était non seulement tolérée, mais ouvertement encouragée. La place attribuée aux femmes en 1930 dans la sphère footballistique était donc la même que celle qu’elles occupaient à la fin du XIX^e siècle. Cette permanence des rôles et des fonctions apparaît clairement dans les sources. Les scènes évoquées plus haut par Amilcar Céspedes au tournant des années 1900 par exemple, entrent parfaitement en résonance avec plusieurs clichés pris en 1930 durant la Coupe du monde. Ainsi, sur la photographie prise avant le coup d’envoi de la demi-finale entre l’Uruguay et la Yougoslavie (fig. 3.16) apparaissent cinq jeunes femmes de l’Instituto Normal de Señoritas. Elles ne sont pas là par hasard, elles avaient été conviées – en leur qualité de femmes, qui plus est, jeunes – remettre trophées et bouquets de fleurs aux représentants des deux sélections en passe de s’affronter. La différenciation des rôles assignés trouve son prolongement dans les tenues des individus présents sur la photo. Aux maillots et shorts des hommes, exaltant la masculinité sportive, répondaient les longues robes satinées et les bandeaux de chevelure des jeunes femmes, sublimant par

là la représentation sociale de leur féminité¹³³. Ce contraste saisissant des accoutrements trahit la mise en scène genrée de l'épisode. Hommes et femmes y endossaient chacun le rôle qui leur était attribué à l'époque dans la société, transposé ici dans l'univers footballistique, à savoir, celui de s'affronter dans une lutte athlétique glorifiant la force et la vigueur pour les uns et celui d'en être les illustres figurantes célébrant la beauté et la jeunesse pour les autres.



FIGURE 3.17 – Montage mettant en avant la présence féminine dans le stade Centenario, Photographie, détail, journal *El Ideal*, Montevideo, édition du 22 juillet 1930.

Dans son édition du 22 juillet 1930, le journal *El Ideal* publia un montage montrant plusieurs groupes de supportrices dont les silhouettes avaient été capturées dans les tribunes par les photographes présents dans le stade (fig. 3.17). L'image était accompagnée du texte suivant :

« Les fêtes sportives sont les fêtes de la grâce et de la beauté, les fêtes de la beauté physique, de la lumière et des couleurs, les fêtes de la joie et du mouvement, les fêtes de la jeunesse et des émotions. La femme ne pouvait être absente de ces fêtes. La femme uruguayenne qui se passionne pour toutes les activités de la vie moderne, la femme uruguayenne qui est l'incarnation par excellence de cette grâce et de cette beauté qui animent toutes les manifestations de l'esprit d'esthète de notre peuple, donne aux bruyants après-midi au stade, les douces notes de sa délicatesse féminine. Dans l'imposant spectacle des multitudes immenses, les délicats bouquets de femmes apportent à la fête des athlètes

133. Il s'agit probablement des mêmes tenues que celles utilisées le 12 juillet pour la célébration du pavillon national.

les notes aimables de leurs figures distinguées. À l'heure où Montevideo est animé d'un souffle hellénique, la femme, comme toujours, est l'exemple vivant de la fine grâce naturelle »¹³⁴.

Ce texte – au-delà de son lyrisme – est symptomatique de la répartition genrée des fonctions de l'espace footballistique évoquée plus haut. L'usage qu'il fait du singulier (« la femme ») pour désigner le collectif hétéroclite des femmes, marque distinctement l'essentialisation qu'il opère. De plus, l'association de cette « femme » à un champ lexical de la beauté, met également en évidence ce même mécanisme d'essentialisation par l'assignation de qualités perçues comme propre au sexe féminin. Ce court extrait reprend donc fidèlement à son compte la vision du rôle des femmes telle qu'elle était par ailleurs défendue depuis les instances officielles¹³⁵.

En effet, quelques jours plus tôt, au moment de l'inauguration du Centenario, le président de l'AUF avait déjà tenu des propos similaires. Lors de son élocution aux accents épiques, il n'avait pas oublié de mentionner les femmes du pays et ce que la nation attendait d'elles au cours de ce grand tournoi patriotique : qu'elles mettent à contribution leur « grâce, charme et délicatesse sentimentale au service de ces fécondes cérémonies sportives » et qu'elles soient les « grandes émules de la journée » en offrant leurs applaudissements aux vainqueurs et leurs encouragements aux vaincus.

Immanquablement renvoyée à ses attributs physiques¹³⁶, dans le foot-

134. « Las fiestas deportivas son las fiestas de la gracia y de la belleza, las fiestas de la belleza física, de la luz y el colorido, las fiestas de la alegría y el movimiento, las fiestas de la juventud y la emoción. La mujer no podía faltar a ella, la mujer uruguaya que palpita ante todas las actividades de la vida moderna, la mujer uruguaya que es la encarnación máxima de esa gracia y esa belleza que animan a todas las manifestaciones del espíritu esteta de nuestro pueblo, pone en las tardes clamorosas del estadio la nota suave de su delicadeza femenina. Ante el imponente espectáculo de las multitudes inmensas, los delicados ramilletes femeninos ofrecen en la fiesta de los atletas la nota amable de sus figuras distinguidas. Hoy que un soplo helénico anima a Montevideo, la mujer, como siempre es un ejemplo vivo de la más fina gracia natural ». *Journal El Ideal*, Montevideo, édition du 22 juillet 1930.

135. On remarquera au passage que cette délimitation des genres a bien peu en commun avec celle régissant l'espace footballistique contemporain. À ce propos, voir par exemple : BINELLO, Gabriela, et al. « Mujeres y fútbol : ¿territorio conquistado o a conquistar? », dans ALABARCÉS, Pablo, *Peligro de gol : estudios sobre deporte y sociedad en América Latina*, Consejo Latinoamericano de Ciencias Sociales, Buenos Aires, 2000, p.35-56 ou encore RODRÍGUEZ, María Graciela, « The Place of Women in Argentinian Football », *The International Journal of the History of Sport*, 2005, vol. 22, n°2, p.231-245.

136. Dans les années 1910 – selon les journalistes sportifs – les femmes uruguayennes « embellissaient » déjà par leur présence l'espace du stade. « L'énorme quantité de jeunes filles et de dames qui embellissaient mardi dernier le [stade] Parque Central » / « Que prueba del entusiasmo ha sido la enorme multitud de niñas y señoras que embellecían

ball, la figure féminine était présentée comme l'invitée de marque du spectacle sportif. Sa présence dans les tribunes ne se limitait pas à une simple fonction décorative, elle servait surtout de caution morale au spectacle¹³⁷. Témoin privilégié devant lequel se réalisaient les luttes athlétiques, le poids du regard des femmes posé sur le terrain était entendu comme garantissant la noblesse du jeu. Pour ne pas heurter leur sensibilité, les sportifs s'en tenaient – en théorie – à des pratiques chevaleresques exemptes de violences et pour mériter leur admiration, ils déployaient un jeu flamboyant sans ménagement dans l'effort¹³⁸. Cette lecture candide de la place de chacun dans le spectacle footballistique n'est pas sans évoquer un imaginaire presque médiéval. Lors des tournois de chevalerie européens, les combattants ne se surpassaient-ils pas sous le regard des nobles dames présentes et le rôle de ces dernières n'était-il pas de féliciter ces preux chevaliers et de remettre les récompenses aux champions¹³⁹ ? S'il ne peut y avoir de liens directs entre ces pratiques, la permanence de ces schémas moyenâgeux s'accorde cependant parfaitement avec le paradigme sportif du début du XX^e siècle incarné notamment par le conservatisme du CIO. Pierre de Coubertin en personne n'hésitait pas à affirmer en 1912 que le credo des Jeux olympiques devaient être « l'exaltation solennelle et périodique de l'athlétisme mâle avec l'internationalisme pour base, la loyauté pour moyen, l'art pour cadre et l'applaudissement féminin pour récompense »¹⁴⁰.

Si le fondateur du mouvement olympique se livra à cette clarification lapidaire, c'est parce que des velléités de participation féminine accrue aux Jeux – notamment dans les disciplines athlétiques – se faisaient jour à l'époque et qu'il comptait bien les étouffer. La place des femmes se définissait pour lui

el pasado martes el Parque Central ». Hebdomadaire *Sportsman, semanario sportivo ilustrado*, an 1, n°12, édition du 22 juillet 1916.

137. Comme l'évoque Gregg Bochetti au sujet du football brésilien de la même période, celles-ci endossaient le rôle de « garantes des bonnes manières et de la moralité » du jeu, contribuant de ce fait à faire du football « une référence en terme de modernité et de chic ». BOCKETTI, Gregg, *The Invention of the Beautiful Game. Football and the Making of Modern Brazil*, University of Florida Press, Gainesville, 2016, p.174, cité par FISCHER, Thomas, « La nueva historia del fútbol. El ejemplo del Brasil ». *Iberoamericana. América Latina - España - Portugal*, vol. 20, n°74, 2020, p. 263–278.
138. D'après les recherches d'Elsey et Nadel, ce recours à la présence féminine pour mitiger la violence du jeu et des tribunes est largement attesté sur la scène footballistique sud-américaine du premier XX^e siècle. « In the early 1900s, clubs offered free admission to women in the hopes that their presence would discourage men from violence in the stands ». ELSEY, Brenda & NADEL, Joshua, *Futbolera op.cit.* p.51.
139. À ce sujet, voir par exemple : RÜHL, Joachim K., « Hommes et femmes dans les tournois du Moyen âge », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n°23, 2006 ou DUBY, Georges, *Le dimanche de Bouvines (27 juillet 1214)*, Gallimard, Paris, 1973, p.150.
140. COUBERTIN, Pierre de, « Les femmes aux Jeux olympiques », *Revue olympique*, n°79, juillet 1912, p.109-111.

par la tension entre d'une part l'encouragement de leur présence en tant que précieuses figurantes de la mise en scène sportive et de l'autre leur relégation loin de la pratique en elle-même et de ses subtilités purement athlétiques. C'est cette même logique qui façonnait le paysage footballistique uruguayen de la fin des années 1920. Ce mouvement d'inclusion et de mise à distance concomitante apparaît parfaitement illustré dans le poème suivant publié dans la presse uruguayenne durant l'Olympiade de 1928 :

« Mon esprit se rend de nouveau au stade
Traversant ciel et mers
Il ne comprend rien ni de football ni d'équipes
Et ignore sa théorie la plus sommaire
Mais il sait qu'il y a là onze cœurs
Qui luttent aujourd'hui pour hisser notre drapeau »¹⁴¹.

Par ces vers, leur autrice – la poétesse Clorinda Paganini – incorporait totalement les codes de l'époque. Elle se passionnait pour le football dans sa dimension abstraite et symbolique au service de la patrie, mais marquait dans un même mouvement ses distances vis-à-vis du jeu lui-même affirmant ne pas en comprendre les réalités. D'autres témoignages contemporains vont dans le même sens de cette implication féminine pour le ballon rond mue avant tout par les enjeux de représentation nationale. La lettre ouverte suivante écrite par une supportrice avant l'entrée en lice de la Celeste en est un exemple précis. En réclamant le « triomphe » pour le pays, elle fait presque écho aux proverbiales exhortations des femmes spartiates précédant le départ au combat de leurs fils ou maris :

« À vous braves jeunes hommes de la Celeste s'adresse cette demande de vos compatriotes [femmes] – demande que vous ne saurez ignorer, car en plus de courageux, nous vous savons courtois – à vous qui depuis l'inoubliable exploit de 1924, avez votre place dans le cœur de notre peuple ; nous vous demandons, pleines d'espoir, que vous nous offriez le merveilleux spectacle de notre cher drapeau montant majestueusement jusqu'au plus haut de la Tour. Cette fois, braves Charrúas, vous lutterez à la maison, à la chaleur de votre peuple qui vous suit avec enthousiasme. Et sachez que serons là nous aussi, suivant émues votre jeu merveilleux et attendant avec la plus grande espérance, le triomphe final. Et alors, braves jeunes gens, nous vous serons redevables d'avoir eu l'intense joie de ressentir une des plus grandes émotions patriotiques

141. « Va de nuevo mi espíritu a un estadio / Trasponiendo los mares y los cielos! / No comprende de football ni de equipos / E ignora su teoría más somera / Pero sabe que hay once corazones / Que hoy luchan por izar nuestra bandera! ». Journal *El Imparcial*, Montevideo, édition du 30 mai 1928.

dont nous pouvions rêver. Après. . . nous ne vous demanderons plus rien, car il est impossible de demander plus. (Une et mille) »¹⁴².

En promettant leur éternelle gratitude aux joueurs de la sélection – et donc en les encourageant – les supportrices uruguayennes se pliaient parfaitement au paradigme coubertinien en place dans le pays depuis plusieurs décennies. Ainsi cantonnées à un rôle de spectatrices/supportrices, leurs actions ne se confondaient pas pour autant avec leurs compagnons de gradins masculins. Si ces derniers remplissaient une double fonction – économique d’une part en tant que consommateurs, et sportive de l’autre, en tant que supporters familiers du jeu en lui-même, de ses règles et de ses subtilités – les femmes, elles, échappaient à ces logiques. Leur présence dans le stade répondait à d’autres tenants et aboutissants. La gratuité d’accès dont elles étaient souvent bénéficiaires par exemple, est un indice de ce registre différent sur lequel se jouait leur participation¹⁴³. Quel que soit leur milieu social d’origine, elles n’alimentaient pas le football de leur argent, mais de leur respectabilité en s’imposant dans l’imaginaire collectif comme les garantes de la probité et les cautions morale de l’événement. Tout comme la présence de femmes dans les arènes transformait une attraction carnassière comme la tauromachie en spec-

142. « De una Uruguaya a los Celestes » A vosotros bravos muchachos de la celeste va el pedido de vuestras compatriotas – pedido que no prodráis desairar, porque ademas de valiente, os sabemos corteses – a vosotros que desde la hazaña inolvidable de 1924, estáis metidos en el corazón de nuestro pueblo ; os pedimos llenas de fe, que nos brindéis el espectáculo maravilloso de ver ascender majestuosamente nuestra querida bandera, hasta lo más alto de la Torre. Esta vez, bravos charrúas, lucharéis en vuestra casa, al calor de todo vuestro pueblo que os consagrará todo su más grande entusiasmo. Y podéis creer que allí también estaremos nosotras, siguiendo emocionadas, vuestro juego de maravilla, y esperando llenas de fe el triunfo final. Y entonces a vosotros, bravos muchachos nuestros, os deberemos la intensa alegría de haber experimentado una de las emociones patrióticas más grande que hayamos soñado jamas. Después. . . ya no os pediremos nada más porque más es imposible pedir. (Una y mil) ». *Journal La Tribuna Popular*, Montevideo, édition du 16 juillet 1930.

143. Le principe de la gratuité primait la plupart du temps pour l’accès des femmes au stade, cependant, certaines sources esquissaient déjà la transformation de ce public en ressource supplémentaire pour le football. Ainsi, lors des débats ayant précédé la construction du Centenario, Francisco Ghigliani par exemple évoquait que le pays : « va construire un grand field qui permettra aux spectateurs de venir assister avec la plus grande des commodités aux spectacles [footballistiques] et qui permettra également d’augmenter le nombres de femmes présentes lors de ces spectacles auxquels assistent tant d’hommes, contribuant ainsi, à terme, à garantir davantage de ventes d’entrées à l’Association [Uruguayenne de football] ». / « Se va a construir un gran field que permitirá a los espectadores concurrir con mayor comodidad a presenciar los espectáculos y permitirá, también, que el elemento femenino aumente en gran cantidad en ese espectáculo, donde van tantos hombres, y se asegurará en el futuro a la Asociación mayores entradas ». *Diario de Sesiones de la Honorable Cámara de Representantes*, 38.a Sesión Ordinaria, tome 352, 1929, p.112-113.

tacle vertueux¹⁴⁴, leur assistance au stade venait diluer l'hyper-masculinité du phénomène footballistique et donc en élever l'acceptabilité, le prestige et la modernité.

Il est possible de modéliser cette structuration de l'espace footballistique par un syllogisme primaire résumant les mentalités de l'époque : les femmes incarnent la vertu, or les femmes apprécient le football, donc le football – et par extension les footballeurs et son public – sont vertueux. Mais parce que ce raccourci repose entièrement sur la première présupposition, il fait des femmes de potentielles cibles privilégiées à l'heure de vouloir vilipender le ballon rond et ses acteurs. C'est ce qui ne manqua pas de se passer en 1930 au lendemain de la finale du tournoi contre l'Argentine. À l'heure où les deux « frères » du Rio de la Plata se brouillaient sur fond de victoire uruguayenne, les attaques argentines visant à ternir l'image du football voisin et à en dénigrer le sacre prirent naturellement pour cible sa grande caution morale : l'élément féminin. Dès leur retour à Buenos Aires, les membres de la délégation argentine se livrèrent à une série de commentaires acides pour expliquer l'injustice de leur défaite à Montevideo. Entremêlées parmi les vieux poncifs récurrents des crises de mauvais voisinage *platenses* (comme l'immanquable argument de la « provincialité » de l'Uruguay vis-à-vis de son grand voisin, ou encore sa supposée inviabilité économique sans la richesse argentine), les dirigeants argentins formulèrent diverses accusations pour tenter de discréditer la victoire de la Celeste. Notamment, ils pointèrent du doigt le comportement des femmes du pays voisin. Lors de son passage à l'antenne de la radio *bonaerense* L. R. 3 Nacional, le Dr. Rouquette, chef de délégation à Montevideo, déclara que les Uruguayennes s'étaient livrées aux pires grossièretés pour provoquer et déstabiliser les joueurs argentins¹⁴⁵. Si la pudeur du journaliste uruguayen qui exposa ces propos ne laisse rien entrevoir de la nature des « calomnies » en question visant ses compatriotes, d'autres sources permettent d'illustrer on ne peut plus graphiquement le contenu de ces accusations.

C'est le cas notamment d'une lettre manuscrite conservée dans les archives de l'Association Uruguayenne de Football envoyée depuis Buenos Aires et datée du 2 août 1930 soit trois jours après la finale alors que la controverse entre les deux pays battait son plein¹⁴⁶. Adressée au président de l'AUF,

144. BARRÁN, José Pedro & al. (éds), *Historias de la vida privada... op.cit.* p.79.

145. AUF (sous le patronage de), *Olimpiada*, article : « Dr. Rouquette, usted es un difamador gratuito », Montevideo, 1930, (s/n° de p.), Montevideo, août 1930. Des années plus tard, lors de la Coupe du monde de 1962 une mécanique comparable se mit en place dans le cadre de la fameuse « Bataille de Santiago » disputée entre la sélection italienne et l'hôte chilien. Dans les jours précédents le match en question, la presse italienne avait contribué à exciter les antagonismes en publiant un article incendiaire sur le Chili qui évoquait notamment le penchant des Chiliennes pour la prostitution.

146. Lettre manuscrite signée 'José Bottasso' adressée au Dr. Raúl Jude, datée du 2 août

la missive prétendait avoir été écrite par le gardien de but de la sélection argentine Juan Botasso au nom de ses coéquipiers Monti, Stabile et Bossio. Cependant, l'erreur dans la signature en fin de document (le nom du gardien y étant écorché en 'Bottasso' et le prénom, transformé en José), trahit la supercherie. Il ne s'agissait donc pas d'un document rédigé de la main du joueur de la sélection argentine, mais d'un faux, vraisemblablement écrit par un hinchas anonyme qui en usurpa l'identité. Quel qu'en soit le véritable auteur, cette lettre permet surtout de saisir les ressorts mobilisés à l'heure de tenter de dénigrer les rivaux dans un contexte footballistique. Après les premières attaques *ad personam*, où les joueurs de la Celeste – notamment le milieu Lorenzo Fernández – étaient qualifiés « d'ânes batteurs »¹⁴⁷ ayant usurpé leur titre mondial fraîchement conquis (et les lauriers olympiques avant celui-ci) par un recours à un jeu violent, les accusations prenaient essentiellement pour cible les femmes uruguayennes. M. 'Bottasso' reprenait on ne peut plus crûment les griefs évoqués par le Dr. Rouquette dans les médias argentins en accusant les femmes uruguayennes – « ces salopes qui montraient leurs nichons aux Argentins le jour de la finale »¹⁴⁸ – d'être les grandes responsables de la défaite de son équipe. Les propos orduriers ne s'arrêtaient pas là. Plus loin dans la lettre, son auteur prenait directement pour cible l'épouse du président de l'Association uruguayenne en ces termes : « votre sale traînée de bonne femme – qui en bonne uruguayenne se devait d'être putain, car uruguayenne et putain sont une seule et même chose – se chargera de toujours garder bien en rut les ânes en question »¹⁴⁹. S'il s'agissait-là d'une attaque toute personnelle visant à blesser dans son honneur le Dr. Jude – dont l'épouse devenait, sous cette plume injurieuse, la catin officielle de la sélection – le procédé était surtout doublé d'une intéressante montée en généralité, l'ensemble des femmes du pays étant mises en cause. Ce procédé d'attaque indiscriminée met en lumière les dynamiques à l'œuvre dans cet argumentaire à charge contre le football uruguayen. C'est par l'entremise de la respectabilité douteuse des Uruguayennes que ce dernier est attaqué. En procédant de la sorte, le propos cherchait à disloquer le tandem vertueux formé par la dame et l'athlète pour

1930, Buenos Aires. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol. Pour une retranscription intégrale de ce chef-d'œuvre épistolaire, se référer aux annexes : document 13, p.556.

147. « burros pateadores ». *Ibidem*.

148. « las yeguas que mostraban las tetas a los argentinos el día 30 del pasado ». *Ibidem*.

149. « La gran conchuda de su mujer, pues como buena uruguaya tenía que ser puta, porque uruguaya y puta es una misma cosa, se encargaría de tenerlos siempre alzados a los burros de que le hablo ». *Ibidem*. Cette attaque n'était pas gratuite : pays laïque aux mœurs plus libérales que son voisin à la forte tradition catholique, l'Uruguay comptait une multitude de maisons-closes destinées notamment à répondre à la forte demande argentine.

en créer un nouveau, dépravé lui, alliant les 'ânes' aux 'putains'.

S'ils peuvent sembler en parfaite contradiction, ces deux alliages sont en réalité les deux faces d'une même monnaie. En effet, que le football se voit magnifié par la noblesse de caractère de ses spectatrices ou qu'il soit avili par les prétendues bassesses de celles-ci, l'idée reste toujours la même. Dans un cas comme dans l'autre, les femmes demeurent enchâssées dans leur rôle de faire-valoir – positif ou négatif – de la pratique. En ce sens, les accusations de Rouquette et les propos graveleux de 'Bottasso' sont le pendant parfait du discours élogieux de R. Jude. Les deux se complètent plus qu'ils ne s'opposent et laissent parfaitement entrevoir le paradigme sexué du football du début du XX^e siècle. Bien qu'il soit foncièrement asymétrique, ce paradigme n'en demeure pas moins inclusif sexuellement parlant. En effet, bien qu'exclue de la pratique et cantonnée à un rôle passif, les femmes n'étaient donc pas pour autant absentes de la sphère footballistique de l'Uruguay de l'époque, au contraire. Cette participation féminine au ballon rond démultipliait la transversalité de celui-ci dans la société uruguayenne.

3.5 Le football, un sport d'envergure nationale

Un temps réservé aux élites, le football vécut en Uruguay un formidable développement en l'espace de quelques lustres à peine. Sa popularisation fulgurante résultant de ses avantages intrinsèques en termes de pratique s'appuya en parallèle sur un contexte social et politique particulièrement favorable. Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, le rôle que l'État endossa à partir de 1911 avec la création de la CNEF – celui de grand promoteur des initiatives sportives sur son territoire – eut une influence décisive sur la rapidité et la profondeur du phénomène. L'évolution du nombre de clubs dans la capitale durant les premières années du XX^e siècle, laisse parfaitement entrevoir les dimensions de cette fièvre sportive. Manifestement, le fait footballistique prit la forme d'un irrépressible raz-de-marée au sein de la jeunesse masculine du pays. Mais cette réalité n'illustre que la partie du phénomène concernant la pratique physique en elle-même. Or, l'emprise du football sur la société uruguayenne dépassa largement le périmètre de jeu. La démultiplication des joueurs sur les terrains s'accompagna d'un développement tout aussi fulgurant de ses spectateurs dans les tribunes. En 1917, les matchs de la sélection uruguayenne remplissaient sans difficulté les 40 000 places du stade Pereira. Cette ruée du public dans les gradins décuplait d'autant plus la portée du phénomène. Le football, ne se limitant plus aux footballeurs, touchait des pans toujours plus larges de la population. Hommes mûrs ayant dépassé l'âge de s'agiter derrière

une balle et enfants rêvant de devenir les ‘cracks’ de demain grossissaient les cohortes des amateurs de football. Prenant la suite des épouses, des mères et des sœurs qui, aux temps du football « héroïque », accompagnaient les joueurs disputer leur match, le restant des femmes uruguayennes intensifièrent également leur présence à la mesure du développement du ballon rond.

Lors de la victoire de la Celeste au tournoi sud-américain de 1916, les journalistes sportifs se félicitaient de constater que « toutes les classes sociales, deux sexes confondus, [avaient] fêté le triomphe des champions »¹⁵⁰. Ce qui était arrivé d’Angleterre comme une pratique élitiste réservée aux jeunes garçons scolarisés dans des établissements cossus, était donc devenu une occupation accessible à tous, aussi bien dans la pratique que dans son spectacle. Les équipes de *gentlemen* à leurs origines comme l’Albion et ses successeurs coexistaient avec des institutions d’extraction petite-bourgeoises comme le CNdF, ouvrières tel le CA Peñarol ou franchement populaires comme le River Plate FC. Parce que « la compétition suppose un aménagement neutre où les propriétés sociales des différents acteurs sont pour un temps gommées au profit d’une égalité originelle des joueurs »¹⁵¹, ces derniers se disputaient le ballon sur les terrains de Montevideo indépendamment de leurs classes sociales, de leurs opinions politiques ou de leurs sensibilités religieuses. Les origines ethniques ne pesaient pas davantage : Anglo-saxons, Ibères, Basques, Français, Italiens ou Allemands se fondaient sous la couleur de leur maillot. Même la population noire – portant les stigmates sociaux de l’esclavage si peu lointain, était exclue du football officiel au Brésil – se voyait en Uruguay garantir l’accès à ce jeu. Fait remarquable pour l’époque, le pays n’hésitait pas à confier sa représentation internationale à ces joueurs afro-descendants, à l’instar d’Isabelino Gradín, par ailleurs adulé au CA Peñarol. Meilleur buteur de la Copa América de 1916, Gradín fut la principale vedette de cette équipe de la Celeste qui conquiert le premier titre continental du pays, et ce, au grand dam de ses adversaires, notamment chiliens, qui, dénonçant l’incongruité de cette incorporation de joueurs accusés d’être « professionnels » en plus d’être « africains »¹⁵², prétendirent annuler le résultat de la rencontre.

La transversalité sociale atteinte par le football ne passa pas inaperçue auprès des autorités. Dès 1916, la CNEF voyait dans le ballon rond – à la faveur de son échelle et son emprise sur la population locale – le sport natio-

150. « Que todas las clases sociales, de ambos sexos, han festejado el triunfo de los campeones ». Hebdomadaire *Sportsman*, *semanario sportivo ilustrado*, an 1, n°12, Montevideo, édition du 22 juillet 1916.

151. VIGARELLO, Georges, *L’esprit sportif... op.cit.*, p.12.

152. Les joueurs en question étaient Isabelino Gradín et Juan Pena. Hebdomadaire *Sportsman*, *Semanario sportivo ilustrado*, an 1, n°10, Montevideo, édition du 8 juillet 1916.

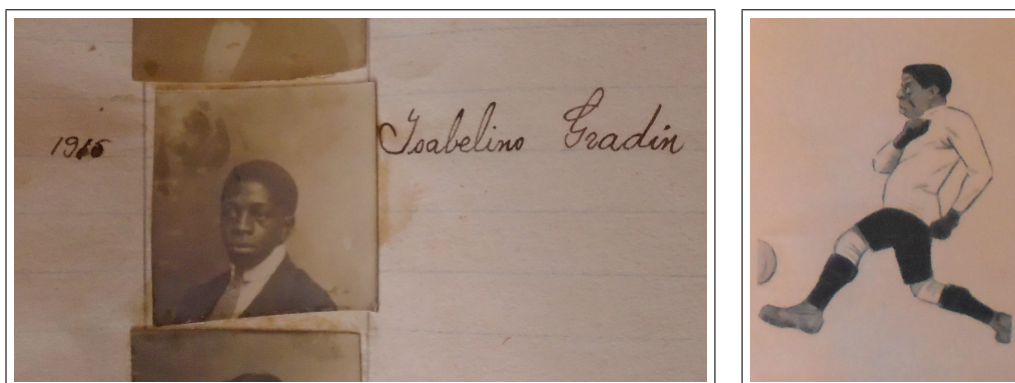


FIGURE 3.18 – Isabelino Gradín à 19 ans, photographie, AUF, Registre des joueurs (1915-1918), Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

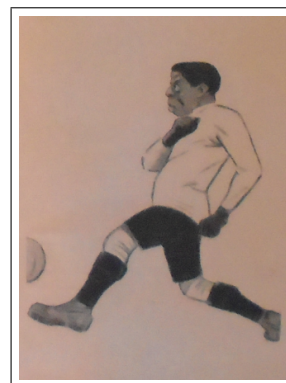


FIGURE 3.19 – Caricatures d'Isabelino Gradín dessin sur papier, *Album Internacional de Football del Centenario, caricaturas por Columba*.

nal par excellence¹⁵³. Très vite, cette amplitude qu'avait pris le phénomène exigea, lors des principaux rendez-vous footballistiques, la présence de représentants des plus hautes autorités politiques. Ainsi, lors de la Copa América de 1917 accueillie à Montevideo, les prises photographiques parues dans la presse attestent de la présence parmi le public de la tribune officielle de la principale figure politique de l'époque, l'ancien président José Batlle y Ordóñez¹⁵⁴. De même en 1922, lors d'un match organisé contre une équipe tchécoslovaque en tournée dans le Rio de la Plata, c'est le président de la République Baltasar Brum en personne qui offrait le trophée aux vainqueurs¹⁵⁵, tandis que l'année suivante, c'était son successeur à la présidence de la nation, José Serrato, qui se rendaient accompagné de ses filles aux matchs de la Copa América revenue à Montevideo¹⁵⁶.

En termes maussiens, au cours de cette décennie, le football opérait en Uruguay sa mue vers le statut de « fait social total » en ce sens qu'il mobilisait des secteurs toujours plus larges et englobants de la société et résorbait les quelques îlots demeurant indifférents à ses péripéties¹⁵⁷. Le secret de ce

153. Lettre n°090965 de la Commission Nationale d'Éducation Physique, signée par son Président, adressée à son Exc. M. le Ministre d'Instruction Publique, Dr. D. Rodolfo Mezzera, datée du 30 décembre 1916, Montevideo. Archivo General de la Nación.

154. Magazine *Mundo Uruguayo*, Montevideo, édition du 17 juillet 1930.

155. AUF, « Memoria de la Asociación Uruguaya de Football, Temporada 1922 ». Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

156. Magazine *Mundo Uruguayo*, Montevideo, édition du 6 décembre 1923.

157. Le football était même devenu dans certains cas extrêmes une raison de vivre. Le 5 mars 1918 par exemple, le pays fut secoué par une nouvelle bouleversante. Le défenseur du CNdF, Adbón Porte, venait d'être retrouvé mort dans le rond central du terrain du stade Parque Central. Il s'était – dans la nuit suivant sa dernière apparition en match officiel – tiré une balle dans le cœur. Cette tragédie inspira des auteurs comme

succès résidait vraisemblablement dans le caractère protéiforme du football. Tout à la fois outil servant à forger le caractère des jeunes adolescents pour les établissements scolaires, vecteur de perfectionnement de la race pour les penseurs hygiénistes, passe-temps pour les travailleurs meublant un temps libre fraîchement conquis, exutoire de pulsions physiques pour des corps toujours plus corsetés, majestueux spectacle pour une société en quête de divertissements, événement mondain pour les uns, espace de catharsis collective pour les autres, allégorie de l'idéal démocratique et patriotique pour les secteurs progressistes ou opportunité financière pour les organes de presse et les promoteurs du sport, chacun trouvait son compte dans cet espace qui ne laissait personne indifférent.

Cet enchevêtrement de motivations diverses – et parfois antagoniques – fait du football uruguayen du début du XX^e siècle un objet aux multiples facettes s'accordant avec autant de discours hygiénistes, viriliste, démocratiques, nationalistes, voire ibéroaméricanistes, qu'il convient d'appréhender pour en saisir toute la complexité. Les élites politiques du pays perçurent très tôt ce polymorphisme. En avril 1917, le député Francisco Simón – par ailleurs grand promoteur du ballon rond – dressait le constat suivant :

« le football n'est pas une gymnastique parfaite, c'est un jeu violent et il a tous les défauts des choses violentes ; mais il est tout de même une gymnastique et jouit donc de tous les avantages de celle-ci : il développe l'audace, soumet l'individu à la discipline et va même jusqu'à faire naître une qualité si rare dans notre race, celle-là qui en intégrant le joueur dans une corporation, lui fait perdre jusqu'à un certain point la notion de son individualité pour se soumettre à un ensemble et ainsi collaborer à une cause commune. [...] Le football est destiné à produire une transformation appréciable dans notre pays, et je crois qu'à certains égards, il l'a déjà fait. De l'époque où notre jeunesse passait ses dimanches au café à aujourd'hui où nous avons réussi à la soustraire de l'emprise des jeux de cartes et de l'alcool pour la porter vers les terrains de sport où elle respire l'air libre et oxygène ses poumons en s'enthousiasmant pour une cause aussi saine que virile comme l'est

Horacio Quiroga en 1918 avec sa nouvelle « Juan Polti, half back » ou encore Eduardo Galeano, bien plus tard, dont les récits fixèrent dans la mémoire collective uruguayenne le souvenir d'un geste plein de panache. La mort du capitaine historique du club *tricolor* y était interprétée comme une conséquence de sa perte de la titularité au profit du jeune Alfredo Zibechi et de son amour inconditionnel pour son club de cœur. L'athlète préférait s'ôter la vie plutôt que de ne pouvoir jamais plus en défendre les couleurs. Romantisme littéraire mis à part, quelles qu'en fussent les motivations profondes, par ses choix de mise en scène (le stade historique du CNdF) et sa réception – vécue dans le pays comme un séisme et mis sur le compte du football – ce suicide pose un jalon dans l'emprise progressive exercée par le ballon rond sur la société uruguayenne.

l'éducation musculaire »¹⁵⁸.

À l'instar du constat oxymorique du député décrivant une pratique violente, mais salubre, les jugements portés sur le football se prêtaient à une diversité de points de vue. Il résulta de ce télescopage un effet de mosaïque et de stratigraphie palpable dans la documentation de l'époque. En octobre 1920 par exemple, alors que la Celeste rentrait de Valparaíso après avoir conquis son troisième titre continental, une foule d'enthousiastes encadrée par les représentants des principales institutions sportives du pays vint les accueillir en triomphateurs. Dans le cortège réuni sur l'avenue 18 de Julio, les foulards et casquettes des plus humbles se mariaient aux chemises et nœuds papillon des plus nantis. Les visages – blancs ou noirs – portaient tous le même rictus de satisfaction. Mais le plus frappant dans ces images est sans doute la teneur des slogans affichés sur les banderoles. L'une d'entre elles célébrait notamment le football en tant que « religion de l'avenir » (fig. 3.20).

Cette référence au fait religieux pourrait à première vue être comprise comme rien de plus qu'une suggestive figure de style employée pour signifier l'importance que revêtait le football aux yeux de ces supporters. Elle traduit en vérité une réalité bien plus littérale. En effet, durant les premières décennies du XX^e siècle, dans un contexte politique marqué par le batllisme et son fort anticléricalisme, le football se développait à une vitesse vertigineuse alors que le phénomène religieux lui, était en plein recul. Si l'on ne peut pour autant affirmer que football et religion constituent un jeu à somme nulle, le recul du deuxième peut tout de même être mis en relation avec l'expansion du premier. Ne serait-ce qu'en termes de disponibilités, la désaffection aux offices religieux offrait autant de temps pour le football, habituellement pratiqué le dimanche. De même, le monde du ballon rond pouvait également combler des espaces vides laissés par le reflux religieux. Ainsi, là où les communautés de

158. « el football [...] no es [...] una gimnasia perfecta, es un juego violento y tiene todos los defectos de la cosas violentas; pero es una gimnasia al fin, y tiene las ventajas de toda la gimnasia : desarrolla la audacia, somete al individuo a la disciplina y hasta hace nacer una cualidad tan rara en nuestra raza, que es aquella de que el que forma parte de una corporación pierde hasta cierto punto la noción de su individualidad para someterse al conjunto, para ser un colaborador de la obra común, [...]]. El football esta destinado a producir en nuestro país una transformación más o menos grande, y creo que ya la ha producido en algún grado, porque de aquella época en que gran parte de nuestra juventud se pasaba los domingos en el almacén, a la época actual, en que la hemos arrancado de allí, a casi toda ella, los días domingos, y se le ha sustraído a la baraja y al alcohol para llevarla a los campos de deportes, donde puede respirar aire libre, donde puede oxigenar sus pulmones y donde se entusiasma por una causa sana y viril como es la educación del músculo ». Diario de Sesiones de la Honorable Cámara de Senadores, tomo CXI, 12a. Sesión Ordinaria, Preside el doctor don Ricardo J. Areco, 10 avril 1917, p.163-169.



FIGURE 3.20 – « L'éducation physique est la religion de l'avenir ». *Ibidem*. Photographie, détail, Centro de Fotografía de Montevideo, s.d., 02588FMGE.

croyance et les sociabilités paroissiales se résorbaient, les interactions clubistes et les sociabilités sportives pouvaient prendre le relais. En somme, l'*ekklesia* du stade était matériellement en mesure de remplacer l'assemblée de dieu. Enfin, le football du début du XX^e siècle pouvait s'imposer comme un succédané du phénomène religieux d'autant plus efficace qu'il ne se limitait pas à en reproduire la forme, mais offrait également des horizons de croyance à ses adeptes¹⁵⁹. L'eschatologie traditionnelle de la religion chrétienne pouvait par exemple se voir substituée par cette foi dans « l'avenir » qu'évoquait la banderole – sorte de déclinaison concrète du progressisme optimiste qui habitait les élites républicaines depuis le tournant du siècle.

De même, toujours dans le cortège célébrant la victoire de 1920, une autre bannière évoquait quant à elle, le pouvoir prophylactique de l'éducation physique qui serait en mesure de combattre les « vices » pour mieux « tonifier la race » (fig. 3.21). Ce slogan, s'inscrivant dans la plus pure tradition hygiéniste, constituait un écho direct aux discours en vogue à la fin du XIX^e

159. KEYS, Barbara, *Globalizing sport... op.cit.* p.8. Sur les parallèles entre les phénomènes sportifs et religieux, voir notamment les travaux effectués sur les grands rites sportifs contemporains par les anthropologues et les ethnologues notamment : AUGÉ, Marc, « Football, de l'histoire sociale à l'anthropologie religieuse », *Le Débat*, 1982, n°19, p.59-67 ; BROMBERGER, Christian, « Pour une ethnologie du spectacle sportif. Les matchs de football à Marseille, Turin et Naples », dans ALTHABE, Gérard et al., *Vers une ethnologie du présent*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 2015, p.211-243 ; ou encore LE POGAM, Yves, « Rites du sport et générativité du social », *Corps et culture*, 1999, n°4.



FIGURE 3.21 – « L'éducation physique en déterrando les vices tonifie la race ». Réception de la Celeste sur l'avenue 18 de Julio à Montevideo lors de son retour victorieux du Chili en 1920. Photographie, détail, Centro de Fotografía de Montevideo, s.d., 02589FMGE.

siècle dans le pays au moment où s'imposait parmi les élites locales les idéaux de la modernité sportive. Malgré leur saveur « fin de siècle », c'est bien en 1920 – à une époque où le football uruguayen était déjà très largement régi par les pratiques financières de l'amateurisme marron, devenues sa nouvelle norme de structuration – que ces mots se voyaient fièrement affichés dans les rues de la capitale au cours de cette procession footballistique. L'impression frappante de déphasage temporel qui en résulte est un marqueur de plus de la plasticité interprétative du phénomène sportif en général et du phénomène footballistique en particulier. Ce dernier, au cours des années 1920, passait en Uruguay par une phase de transition qui le voyait opérer d'importantes redéfinition de sa portée symbolique. Les discours hygiénistes et modernistes de la première heure, bien que toujours présents, cédaient progressivement le pas à des nouvelles lectures marquées davantage par la dimension patriotique et nationale. Ce défilé réalisé au retour de Valparaíso témoigne graphiquement du moment charnière que traversait le football durant cette période. En effet, dans son essence même cette manifestation venait célébrer la victoire de la sélection, cet avatar par excellence de la nation, pourtant, ce n'était pas de drapeaux uruguayens dont les rues étaient couvertes comme ce serait le cas quelque temps plus tard, mais des insignes des clubs de la capitale et de leurs slogans débordant d'un utopisme naïf.

Première pratique sportive du pays, phénomène de masse solidement installé dans le paysage culturel uruguayen, manifestation jouissant des faveurs des pouvoirs politiques : le football uruguayen du début des années 1920 n'était encore pas pour autant devenu cet objet central du discours sur la nation et sa grandeur qui caractérisa quelques années plus tard le moment du Centenaire et la Coupe du monde de 1930. Bien que déjà pressentie au tournant des années 1920, ce ne fut qu'en 1924 avec l'entrée de la Celeste sur une scène sportive d'échelle non plus régionale, mais mondiale, que cette bascule du paradigme du système des représentations symboliques entourant le football put s'opérer définitivement dans le sens de sa dimension nationale.

Deuxième partie

UNE PROJECTION INTERNATIONALE

Exister dans le football, exister par le football

Lorsqu'il pose les prémices théoriques de son *Histoire du Football* et qu'il évoque les causes profondes motivant la pratique du ballon rond, Paul Dietschy inscrit celui-ci au rang des manifestations, parmi d'autres, du penchant organique de l'être humain pour le jeu¹. Il mobilise à ce propos les réflexions proposées par Johan Huizinga dans son *Homo Ludens, essai sur la fonction sociale du jeu*. L'historien néerlandais y met en lumière la transversalité du phénomène ludique, qui façonnerait les activités humaines les plus diverses, de la culture à la religion en passant par la guerre, le droit où les sciences. Dans ce spectre élargi du jeu², le sport en général – et par extension, le football – plongerait ses racines dans la catégorie des jeux de compétition. En effet, si le football se « joue », il est un jeu nécessitant la confrontation entre deux adversaires. Cette mise en opposition dans le cadre d'une lutte contrôlée régie par des « règles du jeu » constitue l'essence même de l'activité. C'est pour cette raison que lorsque Roger Caillois proposa une typologie des jeux anthropiques³, il classa les sports d'opposition à l'image du football dans la catégorie des jeux « d'agôn », du grec ancien *agôn* (jeux, concours, lutte⁴).

La dimension agonale est si importante dans le football que dès 1938, en raison de la professionnalisation contemporaine des pratiques sportives les plus en vues en Europe occidentale, Huizinga avançait même l'idée selon laquelle ce sport moderne s'éloignait progressivement de sa sphère ludique originelle pour se transformer en une « manifestation autonome de l'instinct agonale »⁵.

1. DIETSCHY, Paul, *Histoire du Football... op.cit.*, p.25.

2. Pour Huizinga, le jeu « est une action ou une activité volontaire, accomplie dans certaines limites fixées de temps et de lieu, suivant une règle librement consentie mais complètement impérieuse, pourvue d'une fin en soi, accompagnée d'un sentiment de tension et de joie, et d'une conscience 'd'être autrement' que dans la 'vie courante' ». HUIZINGA, Johan, *Homo Ludens*, Gallimard, 1951, p.51.

3. Concernant la classification des jeux proposée par Caillois, voir : CAILLOIS, Roger, *Les jeux et les hommes*, Gallimard, Paris, 1958, p.45-92.

4. BAILLY, Anatole, *Dictionnaire Grec Français*, 26^e édition (1963), p.20. Pour une lecture critique des apports d'Huizinga et Caillois sur le jeu, voir notamment DI FILIPPO, Laurent, « Contextualiser les théories du jeu de Johan Huizinga et Roger Caillois », *Questions de communication*, 2014, n°25, p.281-308.

5. HUIZINGA, Johan, *Homo... op.cit.* p.271.

Il entendait par là que la soif de compétition avait pris le dessus sur le jeu lui-même⁶ ; que le « ravissement et l'enthousiasme » inhérents au jeu avaient cédé le pas au sérieux de l'affrontement entre adversaires. Il est vrai que dans le monde du ballon rond, la place faite à la compétition et à la lutte pour l'affirmation d'une suprématie sur le rival s'imposèrent rapidement comme les principaux moteurs de la pratique. En Uruguay par exemple, si le football s'y développa dans un premier temps de la main des enseignants britanniques avec une visée éminemment éducative, c'est surtout sa dimension agonale qui lui permit de dépasser en l'espace de quelques années à peine sa fonction scolaire pour se propager massivement dans le reste de la société.

4.1 *Vinco ergo sum*

En raison de la grande proximité des modèles de diffusion du football entre l'Argentine et de l'Uruguay, les recherches de Julio Frydenberg portant sur les modalités de la popularisation du football à Buenos Aires entre 1900 et 1910⁷ ainsi que ses observations sur l'effet de résonance entre ballon rond et agonalité dans la société locale peuvent servir d'éclairage au cas montevidéen. Au cours de son travail, l'historien argentin s'est replongé dans les sources couvrant la propagation de ce sport dans le milieu *bonaerense*. Grâce à une étude attentive des petites annonces sportives parues dans la presse, il a réussi à mettre en relief le contexte de rivalité footballistique exacerbée qui parcourait la jeunesse *porteña* du début du XX^e siècle et l'importance

6. L'instinct agonale désigne la propension supposée chez l'être humain de vouloir continuellement se mesurer à ses semblables (ou à lui-même) dans les plus divers aspects de la vie et ce, dans le but de vaincre et de ressentir la satisfaction qui en résulte. Pris dans un sens large cet instinct constitue le socle des tendances compétitives chez l'humain ; restreint à l'univers athlétique, il est à l'origine de sa structuration autour des compétitions. L'usage du mot « agonale » dans les sciences sociales est popularisé par les travaux de l'historien de l'art suisse Jacob Burckhardt publiés en 1898 dans l'ouvrage posthume *Griechische Kulturgeschichte* où il mobilise le concept de « der agonale Mensch » pour décrire les ressorts de la société grecque. Voir : BURCKHARDT, Jacob, *Griechische Kulturgeschichte, von Jakob Burckhardt. Herausgegeben von Jacob Oeri*, W. Spemann, Berlin, 1898. L'idée d'un « instinct agonale » opérant comme moteur du monde hellénique apparaît également dans la pensée de Friedrich Nietzsche. Voir notamment : NIETZSCHE, Friedrich, *Götzen-Dämmerung, oder wie man mit dem Hammer philosophirt*, C. G. Naumann, Leipzig, 1889 et NIEMEYER, Christian, *Nietzsche-Lexikon*, WBG, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt, 2009, p.19.

7. FRYDENBERG, Julio, « Prácticas y valores en el proceso de popularización del fútbol, Buenos Aires 1900-1910 », *Entrepasados*, 1997, vol. 6, n°2, Buenos Aires.

de cette dernière dans la dynamique de diffusion de la pratique footballistique. Pour l'année 1907, Frydenberg a identifié l'existence dans la ville de plus de 300 « clubs-équipes » gravitant autour du journal *La Argentina* dont les activités sportives se plaçaient en dehors de celles officiellement organisées par la ligue argentine sous le patronage de la communauté britannique. Ces « proto-institutions » utilisaient les colonnes de presse comme plateforme pour organiser des championnats locaux et se lancer des défis publics les unes aux autres ; elles avaient trouvé, dans le terrain de lutte normalisé offert par le ballon rond, le champ de bataille idéal pour s'affronter mutuellement. La conflictualité rampante entre ces entités et le degré de violence auquel elles arrivaient lors de leurs attaques par presse interposée ou sur le gazon, laisse clairement transparaître un écosystème sportif au sein duquel l'activité physique en soi était moins un moyen d'épanouissement d'ordre ludique, que le vecteur d'expression privilégié de l'agonalité poussée à son paroxysme d'une jeunesse urbaine en quête de suprématie sur ses pairs. De fait, les éditeurs de *La Argentina* eux-mêmes avaient déjà à l'époque détecté et dénoncé cette tendance :

« ici [à Buenos Aires] nous recherchons avant tout le triomphe [...] pour pouvoir nous considérer supérieurs à nos adversaires et pouvoir leur dire après « je vau plus que toi ». Ici nous recherchons avant tout la victoire comme un moyen de gagner en renom et pour cela, nous n'hésitons pas à nous abaisser jusqu'à la fraude et les pires artifices »⁸.

C'est donc une scène structurée autour d'une compétitivité à fleur de peau ayant éclipsé toute notion d'attachement aux sempiternelles « valeurs sportives » que Frydenberg met en lumière.

Ce constat le pousse à proposer dans son *Historia social del fútbol*⁹, une modélisation de la diffusion de ce sport s'écartant des grands récits fondateurs centrés sur l'alluvion britannique tels qu'ils furent ensuite popularisés par des générations de journalistes sportifs et qui contribuèrent – comme le rappelle Stefan Rinke – à forger des histoires presque romancées du football régional¹⁰. Les travaux de Frydenberg n'invalident pas pour autant les récits créditant l'apport institutionnel et anglais au développement du football, ils

8. « Aquí ambicionamos el triunfo [...] para podernos considerar más que nuestros adversarios y poder decirles más adelante « yo valgo más que tú ». Aquí se ambiciona la victoria como un medio de reclame para conquistar renombre, título por el cual muchas veces se descende hasta el fraude y los malos ardides. ». Journal *La Argentina*, édition du 9 février 1908, Buenos Aires, cité dans FRYDENBERG, Julio, « Prácticas y valores... *op.cit.*

9. FRYDENBERG, Julio, *Historia social... op.cit.* p.45-70.

10. ARMUS Diego, RINKE Stefan, *Del football al fútbol/futebol : historias argentinas, brasileras y uruguayas en el siglo XX*, Iberoamericana Vervuert AHILA, Asociación de Historiadores Latinoamericanistas Europeos, Madrid, 2014, p.9.

les complètent simplement en redonnant toute leur place à ces constellations de « clubs-équipes », plus gazeuses dans leur configuration et brusques dans leurs pratiques. Cet univers footballistique alternatif traversé par les perpétuelles rivalités nées du désir de victoire à tout prix a profondément marqué la maturation de la scène sportive *platense*. À la même époque en Uruguay, des réalités similaires relevant de ‘dérives’ de type agonales étaient également à l’œuvre ; c’est ce que laissent par exemple entendre quelques passages de Sturzenegger, lorsque ce dernier déplorait dans sa publication de 1911, le comportement excessivement partisan des masses de spectateurs devenues endémiques durant cette période dans le paysage footballistique montévidéen.

« Ce [nouveau] public va aux matchs, non pas pour voir jouer au football – car il ne sait de toute manière pas l’apprécier – mais pour voir gagner l’équipe de son choix. Peu lui importe que celle-ci joue avec art et encore moins qu’elle use d’un jeu respectueux de l’adversaire, l’essentiel étant qu’elle marque le but tant attendu et qu’elle décroche le triomphe final »¹¹.

D’un côté du Rio de la Plata comme de l’autre, pour une part croissante des acteurs de la sphère footballistique, l’issue du match éclipsait toute finalité d’ordre ludique (et plus encore pédagogique) et s’affirmait progressivement comme un objectif autonome se suffisant à lui-même. Pour comprendre cette emprise de la dimension compétitive, il convient de revenir sur les interprétations symboliques auxquelles se prêtaient les matchs de football.

Dans ses travaux sur la longue durée des activités sportives, Georges Vigarello a mis en exergue l’importance des paris dans l’émergence des jeux populaires. Selon ses propres termes, « le pari assure une gravité minimale. Il entretient un risque et crée une tension »¹². En effet, la présence d’une mise de départ – et donc l’assurance d’un gain concret pour certains et d’une perte pour les autres – a pour conséquence de décupler mécaniquement l’intérêt de la partie. Il est intéressant de remarquer que dans le processus de diffusion du football à Buenos Aires durant le début du XX^e siècle, cette notion de pari n’était pas absente. Frydenberg rapporte de nombreux cas où le défi public lancé par presse interposée à une équipe rivale s’accompagnait d’une gageure matérielle renforçant le retentissement de la provocation¹³. La mise, habituel-

11. « Ese público va a los partidos, no para ver jugar football, porque no lo sabe apreciar debidamente, sino para ver ganar el cuadro de su preferencia. Poco le importa que juegue con arte y menos que desarrolle un juego caballeresco, - lo esencial es que convierta el ansiado goal y obtenga el triunfo ». STURZENEGGER, Carlos, *Football...* *op.cit.* p.13. Remarquons que cette saillie contre les masses footballistiques peut être interprétée comme un signe de l’élitisme sportif incarné par Sturzenegger alors en passe d’être détrôné par la démocratisation du sport.

12. VIGARELLO, Georges, *Du jeu ancien...* *op.cit.* p.42.

13. FRYDENBERG, Julio, « prácticas y valores... » *op.cit.*

lement qualifiée « d'objet d'art de valeur déterminée » n'était le plus souvent qu'une façade pour mettre en jeu de l'argent¹⁴. Mais il ne faudrait pas pour autant limiter la compréhension du phénomène des paris dans le football *rioplatense* du début de siècle à son aspect pécuniaire ou matériel. En effet, de l'analyse détaillée des pages sportives étudiée par l'historien argentin, se dégage une omniprésence du phénomène du pari où la mise paraissait être moins matérielle que symbolique. Dans leur soif de victoire, les « clubs-équipes » *bonaerenses* se disputaient surtout et avant tout, le droit de proclamer haut et fort sur le terrain, dans le stade et dans la presse, leur condition de vainqueur pour se glorifier, et ce, tout en stigmatisant l'adversaire vaincu pour le rabaisser. L'issue du match signifiait donc l'humiliation pour un camp et la conquête de l'estime pour l'autre : autrement dit, le triomphe sportif rimait avec « honneur », et s'agissant d'une lutte exclusivement masculine, avec « virilité »¹⁵. Ce glissement des valeurs depuis les notions de fairplay associé à la figure exemplaire du *gentleman*, vers celui d'une lutte sans merci débouchant sur la soumission symbolique d'un vaincu par un vainqueur, changeait radicalement la signification d'un match de football. Dans ce référentiel, le match sportif se transformait en un pari symbolique de 90 minutes où la mise de départ n'était autre que l'« honneur » et la « virilité » de chacune des équipes¹⁶.

Par ailleurs, cette domination symbolique du vainqueur et la soumission concomitante du vaincu trouvaient dans le « *controlled decontrol* »¹⁷ éliassien du football un espace particulièrement propice à leur vibrante extériorisation, qu'elle soit orale ou physique. La synergie entre la dimension agonale du football et la « zone libre » qu'il constitue, lui ont fourni un puissant élan de développement dans le Rio de la Plata, et ce *in fine*, bien loin des ambitions hygiénistes pilotées depuis les sphères étatiques. À contre-courant des écrits

14. « desafíos por objeto de arte de un determinado valor ». Comme nous l'a fait remarquer Arnaldo Gomensoro, contrairement à ce que cette terminologie pourrait laisser entendre, il ne faut pas croire que ces jeunes footballeurs étaient des collectionneurs d'art se disputant des œuvres sur le gazon. En réalité les sommes annoncées étaient monétaires et l'utilisation de cette formulation avait simplement pour but de maintenir l'illusion du respect de l'amateurisme à une époque où le professionnalisme sportif était encore un tabou.

15. FRYDENBERG, Julio, *Historia social... op.cit.* p.85.

16. Cet imaginaire viriliste n'as pas disparu du paysage sportif du Cône Sud. On le retrouve notamment dans la culture de « l'aguante » des barras bravas actuelles. Voir par exemple : ALABARCES, Pablo, *Crónicas del Aguante... op.cit.*, ou encore MURZI, Diego & TREJO, Fernando Segura M., « Violences dans les stades en Argentine : la Place des 'Barras bravas' et la Réaction Citoyenne », dans BUSSET, Thomas, BESSON, Roger & JACCOUD, Christophe (ed.), *L'autre visage du supportérisme. Autorégulations, mobilisations collectives et mouvements sociaux*, Peter Lang, Berne, 2014.

17. DUNNING Eric, ELIAS Norbert, *Sport et civilisation... op.cit.*, p.18.

de *sportsmen* engagés comme ceux de Pedro Manini Ríos, ou des discours pro-actifs des politiques cherchant à promouvoir la création de la CNEF, le football – cet outil initialement pédagogique – se vit très tôt investi par certaines des habitudes et des « dérives » qu’il prétendait précisément combattre, notamment le penchant pour les jeux d’argent et les conduites excessives. Ainsi, alors même, comme nous l’avons vu, qu’il inculquait à ses pratiquants (ou qu’il était censé le faire), les notions de respects de l’autorité, de respect de l’adversaire et d’auto-contrôle, le ballon rond servait aussi, dès ses débuts, à étancher la soif de victoire d’une jeunesse urbaine qui y trouvait un prétexte pour se démarquer et fanfaronner à outrance.

L’existence de ces mises sportives – symboliques ou pécuniaires¹⁸ – avait pour conséquence première de renforcer les enjeux du match de football et donc la théâtralité de l’affrontement auquel il donnait lieu. La gravité découlant de cette mise en jeu de « l’honneur » éclaire les raisons pour lesquelles ces rencontres pouvaient prendre les contours d’un véritable duel symbolique entre deux groupes d’individus et par extension, pourquoi ce duel se manifestait parfois de façon violente. C’est d’ailleurs cette gravité des enjeux qui est selon toute probabilité à l’origine de « l’écart paradoxal », que constate de nos jours Bromberger, « entre la futilité d’un jeu et l’intensité des passions qu’il suscite »¹⁹ chez les quelques joueurs se disputant le ballon sur le terrain, mais également chez la myriade de spectateurs assistant à la rencontre depuis les tribunes ou la suivant à distance.

À l’image d’une part croissante des joueurs de football des premières décennies du XX^e siècle – toujours moins poussée dans leur adhésion à ce sport par une volonté d’exercer leur corps par la pratique, que par la prétention de briller dans la victoire – le public aussi assistait souvent aux matchs, moins pour se délecter de la beauté de son spectacle depuis les tribunes, que dans l’espoir de sortir grandi par procuration, en cas de triomphe de son équipe. Ce transfert des enjeux depuis les joueurs – les seuls activement impliqués dans la lutte sur le terrain – vers les spectateurs, pourtant maintenus à l’écart dans les tribunes est le résultat des puissants mécanismes à l’œuvre dans le sport

18. Même par l’entremise des « objets d’art », ces premiers paris du football *rioplatense* étaient avant tout symboliques et surtout ponctuels. À ce titre, ils ne doivent pas être confondus avec les paris sportifs tels qu’on les conçoit aujourd’hui, qui répondent eux à une rationalisation marchande de l’issue incertaine offerte par le spectacle footballistique. Cette industrie fondée sur le hasard des rencontres dont les bookmakers ou « bookies » d’Angleterre furent le fer de lance, se propagea rapidement dans l’Europe de l’entre-deux-guerres. À ce sujet, voir notamment, BREUIL, Xavier, *Les paris dans le football : histoire d’une industrie culturelle*, Nouveau Monde éditions, Paris, 2018.

19. BROMBERGER, Christian, *Le match de football : ethnologie d’une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Éd. de la Maison des sciences de l’homme, Paris, 1995, p.1.

permettant l'identification du groupe à son équipe²⁰. C'est par l'intériorisation et la reconnaissance des symboles propres au team comme étant des attributs identitaires structurants que celle-ci est opérée. Les noms des institutions, leurs couleurs, leur histoire, leurs traditions et leur ancrage géographique, apparaissent comme autant de facteurs facilitant la cristallisation d'identités collectives autour des équipes de football. Là où les onze joueurs/socios des « clubs équipes » s'affrontaient directement au sein de leurs micro-institutions, les clubs jouissant d'une plus grande surface sociale faisaient de même en entraînant derrière eux leurs masses de supporters respectifs.

Ces logiques d'identification ne répondaient pas à un cadastrage symbolique unique de l'espace sportif, mais suivaient des lignes de démarcation variables se superposant les unes aux autres. Ainsi, un club comme le Deutscher Fussball Klub, constituant au tournant du XX^e siècle un repère pour la communauté germanique du pays, s'inscrivait dans une différenciation liée à l'appartenance ethnique. Une équipe comme le CURCC au contraire – née dans les ateliers de chemins de fer, bastion des secteurs ouvriers de la capitale et mobilisant l'imaginaire cheminot jusque dans ses choix de couleurs – se plaçait davantage dans un clivage structuré par l'identité de classe. Enfin, des institutions comme par exemple le Central FC – du nom du Cementerio Central de Montevideo – se définissaient avant tout par leur ancrage territorial. Ces équipes capitalisaient sur le sentiment d'appartenance géographique (à un sous-quartier de la capitale en l'occurrence) donnant ainsi un corps à ce qui n'était qu'une démarcation administrative abstraite. Quel que soit le bornage²¹ retenu pour différencier la définition du 'Nous' sportif, incluant joueurs et supporters, de 'l'Autre', renvoyant aux rivaux au sens élargi, ces mécanismes d'identification à l'œuvre dans le football permettaient mécaniquement un transfert de l'agonalité depuis les 22 athlètes se disputant la balle sur le terrain vers un collectif infiniment plus large comprenant les individus amassés dans les gradins et tous ceux qui s'identifiaient, au-delà de leur engagement réel, à une équipe en particulier.

Cette perméabilité de la compétitivité entre terrain et tribunes permettait de faire entrer les cohortes de spectateurs dans le système de paris symboliques induit par le match de football. Ainsi, bien que les supporters ne prenaient

20. JARVIE, G. « Sport, Nationalism and Cultural Identity », dans ALLISON, Lincoln (éd.), *The Changing Politics of Sport*, Manchester, Manchester University Press, Manchester, 1993, p.74, cité par NAURIGHT, John, « Rugby et identité nationale en Nouvelle-Zélande », *Staps*, 2007, vol. 78, n°4, p.101-114.

21. Bien qu'il n'y ait pas d'exemple dans le cas uruguayen, ce dernier peut également être d'ordre religieux comme dans le fameux derby écossais de la ville de Glasgow entre Celtic (catholiques) et Rangers (protestants). BROMBERGER, Christian, *Football... op.cit.* p.62.

pas physiquement part à l'effort sportif, leur « honneur » et « virilité » étaient tout autant mises en jeu au cours de la partie que celles de joueurs eux-mêmes. Si cette dilatation des enjeux peut éventuellement contribuer à expliquer la récurrence des débordements violents – seul recours à disposition pour laver 'l'affront' d'une défaite – elle permet surtout de comprendre l'enracinement de la passion sportive suscitée par le ballon rond. Comme l'affirme Bromberger, l'identification du public à son équipe est ce qui permet au football de remplir « la condition psychologiquement nécessaire pour assurer un maximum d'intensité pathétique à la confrontation »²². Cette intensité repose notamment sur le transfert des enjeux depuis les joueurs vers le public dans un univers sportif où les deux se confondent ; confusion qui apparaît on ne peut plus clairement dans l'usage systématique de la première personne du pluriel à l'heure d'évoquer pour le supporter les résultats de son équipe. En partageant le même sort dépendant de l'issue de la rencontre, public et sportifs se voient ainsi réunis, créant une puissante symbiose qui explique en partie le succès rencontré par ce sport depuis sa création.

Grâce à cette confusion entre collectif athlétique et collectivité extra-sportive, le ballon rond offrait à toute communauté se reconnaissant comme telle un moyen efficace d'affronter symboliquement ses semblables libérant ainsi ses appétits agonaux pour avoir la satisfaction d'affirmer sa suprématie dans la victoire (sentiment rehaussé par le risque de tout perdre dans la défaite). Cet outil d'affrontement permettait donc à des groupes de s'imposer sur d'autres, et ce à moindre frais et dans une lutte qui, malgré les enjeux dramatiques qu'elle semblait parfois revêtir et le vocabulaire martial avec lequel elle se conjugait²³, renvoyait tout de même à l'univers ludique et restait foncièrement éloignée des affrontements réels d'ordre belliqueux²⁴. Mais le football n'offrait pas uniquement une simple soupape prolongeant dans un référentiel inoffensif des rivalités collectives. Sa forme même de jeu – avec sa mise en scène normée par des règles acceptées de tous et son issue nécessaire-

22. BROMBERGER, Christian, « Le spectacle sportif, révélateur des passions contemporaines », dans VIGARELLO, Georges, *L'Esprit sportif... op.cit.* p.86-101.

23. Sur la question de la perméabilité du football aux métaphores filées guerrières, voir par exemple : SOREZ, Julien, « Le football français et la Grande Guerre : une pratique sportive à l'épreuve du feu », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 2012, vol. 106, n°2, p.11-19.

24. C'est d'ailleurs cette caractéristique propre aux sports de confrontation qui est à l'origine des nombreuses interprétations de celui-ci comme sorte de « guerre en temps de paix ». Voir par exemple : POCIELLO, Christian, « Le sport, un fait social total », dans VIGARELLO, Georges, *L'Esprit sportif... op.cit.* p.114 ; ROBÈNE, Luc (dir.), *Le sport et la guerre : XIX^e et XX^e siècles*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2012, p.9.

ment incertaine²⁵ – permettait aussi de constamment rebattre les cartes des hiérarchies structurant les rapports entre les groupes. En effet, le phénomène d'identification d'un collectif à une équipe de football peut varier en volume d'une poignée d'individus dans le cadre d'un modeste « club-équipe » par exemple, à plusieurs millions de supporters dans le cadre d'une sélection nationale²⁶. Pourtant, malgré l'importance de cet écart, l'affrontement sportif de l'un et l'autre se résume irrémédiablement sur le terrain à l'affrontement entre deux équipes de onze joueurs chacune. Le football fonctionne ainsi à la manière d'un formidable lit de Procuste : peu importe le volume et l'échelle du collectif s'identifiant à l'équipe, celle-ci se limitera toujours à ses onze membres. De ce fait, quelle que soit la puissance réelle du collectif, sur le terrain, sa force se voit résumée à la valeur sportive de ses onze athlètes.

Ce travail de nivellement des forces en présence, en plus de favoriser l'issue incertaine du match (et donc son intérêt), est particulièrement attrayant pour les groupes pouvant être qualifiés de « faibles » ou « d'inférieurs » sur l'échelle des hiérarchies externes. En effet, ces derniers trouvent dans le football un terrain de lutte symbolique leur offrant une des rares possibilités d'affirmer une supériorité relative sur un adversaire habituellement hors de portée. Ainsi, un précaire « club-équipe » sans existence institutionnelle ou presque, peut s'affirmer en battant un club bien installé dans le paysage sportif local ; le team d'un modeste quartier populaire peut renverser les hiérarchies urbaines en s'imposant contre celui d'un secteur plus riche, plus central ou plus peuplé et, en poursuivant la même logique, une petite nation peut s'offrir le luxe de 'vaincre' une puissance mondiale et donc de s'émanciper ponctuellement des réalités géopolitiques pour goûter au plaisir du sentiment de supériorité le temps de savourer sa victoire²⁷.

Mais cette fonction de nivellement offerte par le football n'est pas circonscrite aux seules rencontres à l'issue favorables. S'il est vrai que les hiérarchies économiques, sociales ou politiques, ne sont jamais mieux bousculées que lorsque les résultats sportifs les prennent à contre-pied, un effet de nivellement parallèle, plus subtil et indépendant du score final, s'opère dès que le match a lieu. En effet, l'affrontement entre deux équipes résulte d'un accord préalable entre celles-ci. Une telle entente implique que les deux parties se considèrent l'une et l'autre comme des adversaires recevables et donc par

25. BROMBERGER, Christian, « Le spectacle sportif... *op.cit.* p.86.

26. HOBBSAWM, Eric, *Nations and nationalism...* *op.cit.* p.143.

27. C'est probablement pourquoi les premiers matchs internationaux organisés entre l'Angleterre et l'Écosse à partir de 1872 suscitaient un engouement bien plus grand dans les Highlands qu'en Angleterre. DIETSCHY, Paul, « Les avatars de l'équipe nationale », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2011, vol.111, n°3, p.35-47.

extension, comme des égales²⁸. Cette égalité n'est pas axée sur des critères purement sportifs, mais davantage institutionnels et symboliques. Accepter d'affronter une équipe adverse, c'est la considérer suffisamment digne de lui consacrer 90 minutes d'effort physique. La tenue même d'un match de football – au-delà des disparités sportives – active un mécanisme de reconnaissance mutuelle sur un plan symbolique, qui là encore favorise principalement la partie la plus 'faible'. En raison de l'asymétrie du rapport, celle-ci se voit mécaniquement avantagée dans la mutualisation de légitimité induite par le compromis précédant la rencontre. Une équipe modeste a beaucoup à gagner à rencontrer une équipe puissante sur le terrain : elle y gagne en légitimité et peut-être même davantage en cas de victoire. L'inverse n'est pas vrai. C'est pourquoi d'ailleurs, le stade ultime de l'affirmation d'une supériorité sportive ne consiste pas à accepter un défi en vue d'offrir une leçon sportive, mais au contraire, à décliner le challenge pour mieux infirmer l'équité qu'aurait pu induire la réalisation effective du match. Ce mécanisme est à la racine de l'attitude de la FA anglaise du début du XX^e siècle vis-à-vis du football mondial²⁹. Inventeurs de la pratique et considérés comme ses plus fins praticiens, la sélection de la FA se montrait particulièrement parcimonieuse dans ses apparitions internationales. En daignant affronter ses rivales continentales, elle consentait non seulement à la légitimation de celles-ci, mais surtout, elle mettait en jeu son précieux capital sportif. La défaite inespérée de l'équipe anglaise en 1920 lors des Jeux olympiques d'Anvers montra le danger que représentait le fait d'entrer dans ce système de paris symboliques.

Vecteur d'expression des instincts agonaux, catalyseur d'identités collectives, moyen de dépassement des hiérarchies établies et outil de nivellement symbolique, ces différentes facettes de la pratique footballistique correspondent à autant de lignes de forces ayant profondément marqué le paysage du ballon rond en Uruguay. Elles sont notamment à l'origine de trois de ses traits caractéristiques depuis ses origines jusqu'à 1930 : son haut degré de compétitivité, son exogamie (ou sa préférence pour les adversaires extra-territoriaux) et son hypergamie (ou son goût pour les rencontres permettant de se mesurer à des adversaires considérés comme supérieurs).

28. KEYS, Barbara, *Globalizing sport... op.cit.* p.17.

29. Sur la condescendance de la FA vis-à-vis du football non-britannique, voir par exemple EISENBERG, Christiane et *al.*, *FIFA... op.cit.* p.58-61.

4.2 Se mesurer aux meilleurs

Depuis le milieu du XIX^e siècle, la diffusion géographique du football conjuguée aux avancées technologiques dans le secteur des transports avait permis de mettre en relation des équipes (et donc des collectifs d'individus) toujours plus éloignés. Cette compression des temps de transport eut un fort impact sur les modalités de développement du football dans le monde ; le cas paradigmatique de ce phénomène étant bien sûr celui de l'Angleterre, où la généralisation des chemins de fer dans la deuxième moitié du XIX^e siècle rendit matériellement possible l'affrontement entre clubs et écoles de divers points du pays. En plus de déboucher sur l'unification des règles du jeu de 1863, ces progrès en termes de locomotion permirent surtout d'opérer un saut d'échelle dans l'expression de l'agonalité sportive : la lutte symbolique n'était plus circonscrite à une localité précise ou à un 'derby', mais pouvait dorénavant mettre en compétition des contrées, des villes et des régions rivales. Au tournant du XX^e siècle, l'Uruguay transita par un processus similaire à celui de l'Angleterre, à l'exception qu'il ne concerna dans un premier temps que son microcosme montevidéen. La multiplication des lignes de tramway dans la capitale permit de resserrer le maillage urbain et facilita donc grandement le transport des équipes et de leur public d'un quartier à l'autre de la ville pour se rencontrer autour d'un terrain de football³⁰.

Malgré ce développement d'une appréciable émulation sportive entre les premiers clubs de la capitale – qui se structura à partir de 1900 avec la création de l'AUF – ce football domestique fut d'emblée, en termes d'audience comme de prestige, devancé par les rencontres de type international. Au crépuscule du XIX^e siècle, celles-ci étaient avant tout représentées par les matchs opposants les clubs uruguayens (l'Albion FC dans la majeure partie des cas) aux équipes de football des marins de la Royal Navy. Ces derniers, en tant qu'Anglais métropolitains et dont les effectifs comptaient parfois d'authentiques talents sportifs, voire des joueurs professionnels des championnats britanniques temporairement éloignés des terrains de jeu le temps d'effectuer leur service militaire³¹, représentaient aussi bien en termes sportifs que de prestige, le *nec plus ultra* pour le milieu footballistique uruguayen. Outre sa soif de divertissements, la fièvre du public local pour ces rencontres contre les équipes de la Navy – qui tournaient pourtant la plupart du temps à l'avantage de ces dernières – s'explique par les tendances exogames et hypergames

30. LUZURIAGA, Juan Carlos, *El Football... op.cit.* p.78-79.

31. Rappelons que l'Angleterre comptait depuis 1885 un milieu footballistique professionnel officiellement reconnu par la FA. DIETSCHY, Paul, *Histoire du football... op.cit.* p.53.

évoquées plus haut.

De même, cette frénésie pour les rencontres contre les teams anglais se prolongea durant les premières années du XX^e siècle, lorsque plusieurs équipes professionnelles britanniques prirent le relais des marins sur la scène sportive locale. Appâtées par les confortables perspectives de gains que garantissait la popularité croissante du spectacle footballistique dans le Rio de la Plata, ces excursions sportives furent facilitées par l'important réseau des communautés d'expatriés britanniques installées sur place. Les premiers à ouvrir la voie furent le Southampton FC et le Nottingham Forest en 1904 et 1905 respectivement. Ils furent imités en 1909 par Tottenham Hotspur et Everton, puis en 1912 par l'équipe de Swindon Town³². Ces rencontres amicales attiraient des foules de plusieurs milliers de personnes autour des terrains de football uruguayens, et ce malgré des scores très défavorables aux Sud-américains. Lors de son passage à Montevideo par exemple, le Southampton FC battit un combiné local par 8 buts à 1³³. L'année suivante Nottingham Forest en fit de même en s'imposant par 6-0 face au CURCC. En 1909, le onze de Tottenham Hotspur, infligea une dure correction à la sélection uruguayenne qui s'inclina sur le score sans-appel de 8-0 alors qu'Everton se montra étonnamment bien moins prolifique en remportant son match par 2 buts à 1 seulement. Outre la disparité évidente du niveau de jeu entre Britanniques et Sud-américains, ces résultats lapidaires pourraient pousser l'observateur contemporain à se questionner sur l'intérêt que pouvaient ressentir les supporters locaux de l'époque à voir leurs équipes ainsi étrillées. Finalement, goûter l'amertume de la défaite par si grandes rasades semble fort peu attrayant. Pourtant, il n'en était rien. Ces matchs étaient au contraire plébiscités par le public uruguayen. Comme le rappelle Tony Mason, ils étaient vécus comme d'authentiques « leçons » de football dispensées par les Anglais et avaient de ce fait un intérêt pédagogique certain³⁴. Mais au-delà de cet aspect – et malgré la lourdeur du résultat final –, ces matchs offraient surtout la possibilité de se mesurer à ce que l'Angleterre produisait de meilleur en termes de ballon rond. Et, parce que la tenue de ces rencontres impliquait que les équipes en présence se reconnaissaient mutuellement comme dignes adversaires, les teams locaux et leur public pouvaient – par l'effet d'égalité relative – éprouver la satisfaction de se sentir égaux (sportivement inférieurs certes, mais tout de même symboliquement égaux) à ces « Maîtres » anglais.

Si ces rencontres contre les marins britanniques puis les clubs anglais en

32. Pour le détail de ces tournées, voir notamment : *La Victoria Olímpica* (imprimé), 1924, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

33. LUZURIAGA, Juan Carlos, *El Football... op.cit.* p.89.

34. MASON, Tony, *Passion of the people ? : football in South America*, Verso, Londres, 1995, p.15-26.

tournée représentaient des attractions de tout premier plan pour le public local, elles n'en restaient pas moins exceptionnellement rares dans le calendrier sportif annuel. Les spectateurs uruguayens devaient donc trouver d'autres moyens de contenter leurs appétits hypergames le reste de la saison. La réponse à ces aspirations se situait sur l'autre rive du Rio de la Plata. C'est pourquoi, dès la naissance des premiers clubs uruguayens à la fin du XIX^e siècle, ces derniers se montrèrent forts intéressés d'affronter leurs homologues argentins. Grâce à l'entremise des communautés anglaises fortement inter-pénétrées de Buenos Aires et de Montevideo, plusieurs clubs locaux purent franchir l'estuaire *platense* pour se livrer à des matchs de football internationaux dès leurs premières années de vie institutionnelle³⁵. Entre 1889 et 1894, Luzuriaga recense six de ces rencontres qui tournèrent toutes à l'avantage des Anglais de Buenos Aires³⁶. La communauté britannique *porteña*, bien plus nombreuse que sa consœur montévidéenne, disposait dans ses rangs de davantage de talents sportifs fraîchement arrivés d'Angleterre ou formés et éduqués en métropole. Comme dans le cas des matchs contre les marins et les clubs anglais en tournée, l'asymétrie sportive était dès lors palpable.

La création de l'AUF en 1900 – parce qu'elle permettait une structuration progressive de cet espace footballistique – servit de puissant catalyseur pour ces rencontres internationales qui s'accéléchèrent durant les premières années du XX^e siècle. Par ailleurs, la réduction du temps et des coûts de transport sur le bassin fluvial du Rio de la Plata démultipliait les possibilités offertes aux équipes montévidéennes pour dépasser leur enclavement urbain. Cette mobilité accrue permettait d'assouvir leur soif de compétition en leur donnant accès à des rivaux toujours plus lointains et prestigieux. L'effervescence de ce football transnational *platense* se cristallisa avec l'instauration de rendez-vous sportifs pérennes qui vinrent meubler le calendrier footballistique annuel. Ainsi, en 1900 l'Argentine Football Association (AFA) créa la Cup Tie Competition (ou Coupe Chevallier-Boutell, du nom du président de l'AFA qui offrit le trophée de la compétition). Ce tournoi annuel voyait s'opposer initialement quatre équipes (deux de Buenos Aires, une de Rosario et une de Montevideo), puis se transforma ensuite en un derby régional opposant chaque année dans la ville de Buenos Aires, le champion uruguayen de la compétition à son homologue argentin³⁷. En symétrie de ce tournoi, fut créée en 1905 la Copa de Honor, ou Coupe Cusenier (du nom de la maison de liqueurs française ayant financé le trophée) dont la finale entre l'équipe argentine et l'uruguayenne

35. Luzuriaga fait remonter la première rencontre de ce type au match organisé en Uruguay en 1889 à Montevideo pour le 70^e anniversaire de la Reine Victoria. LUZURIAGA, Juan Carlos, *El Football... op.cit.* p. 173.

36. *Ibidem.*

37. *Ibidem*, p.174.

se jouait cette fois à Montevideo³⁸. Ces deux compétitions jumelles se disputèrent jusqu'en 1919 pour la première et 1920 pour la seconde. À leurs débuts – notamment dans le cas de la Cup Tie – la domination footballistique argentine était flagrante. Ainsi, les dix premières éditions de celle-ci furent systématiquement remportées par des équipes argentines (Alumni et Rosario Athletic en tête) et il fallut attendre 1911 pour qu'une équipe uruguayenne, le Montevideo Wanderers, arrive à décrocher le trophée³⁹. Par ailleurs, bien qu'elles se jouassent entre clubs, la couverture qu'en faisait la presse contribuait largement à nationaliser ces rencontres en gommant l'appartenance institutionnelle des équipes pour les essentialiser entre « Argentinos » d'une part et « Orientales » de l'autre. En se muant en affrontements de type national, ces rencontres décuplaient leur pouvoir d'identification auprès de la population locale et renforçaient l'émulation sportive régionale.

Au-delà des facilités offertes pour les affrontements inter-clubs, la création de l'AUF permit surtout de mettre sur pied des *combinados* (équipes *ad hoc* formées par des joueurs piochés dans les divers clubs de la capitale) représentant l'Uruguay en tant que nation en vue d'affronter une équipe équivalente représentant elle l'Argentine. Ceci permit d'opérer un saut d'échelle dans le système des représentations sportives. Là où s'affrontaient par le passé des clubs pouvant éventuellement être confondus en 'Uruguayens' contre 'Argentins', ces *combinados* qui virent le jour introduisaient un nouveau référentiel plus large dont l'appartenance se confondait désormais officiellement avec les frontières de la nationalité dont ils mobilisaient les symboles (hymnes, drapeau, couleurs)⁴⁰. Le succès que connut dès sa mise en place ce football de sélection se vérifie dans la spirale vertigineuse de matchs officiels Argentine-Uruguay dans laquelle s'emportèrent les deux voisins. Là encore, l'avantage revenait clairement à l'Argentine. Le premier derby du Rio de la Plata fut remporté le 16 mai 1901 par les Argentins sur un score de 3-2. L'année suivante, ils défirent 6-0 leurs voisins uruguayens⁴¹.

À partir de 1905, à l'instar de la structuration des compétitions entre clubs, les rencontres officielles de sélections entre les deux pays se pérennisèrent elles aussi avec la création de tournois annuels équivalents. C'est ainsi que vit le jour en 1905 la Copa Lipton, dont le trophée fut offert par le célèbre magnat éponyme du thé britannique. Le tournoi – disputé tous les 15 août, car le jour

38. *Ibidem*.

39. À partir de 1911, cette domination argentine s'estompe. Entre 1911 et 1919, les équipes uruguayennes remportent six des neuf éditions de la Cup Tie et entre 1911 et 1920, elles remportent six des huit éditions de la Coupe d'Honneur.

40. DAUNCEY, Hugh et HARE, Geoff, « Sport and media : representing and conceptualising identity and community », *Movement & Sport Sciences - Science & Motricité*, 2014, n°86, p.5-14.

41. LUZURIAGA, Juan Carlos, *El Football... op.cit.* p.177.

était férié dans les deux pays – voyait les sélections argentine et uruguayenne s'affronter alternativement à Buenos Aires et à Montevideo devant un public nombreux qui ne manquait jamais au rendez-vous. En 1906, fut créée la Copa Newton, une compétition similaire opposant chaque année les deux sélections voisines dont les bénéfices étaient reversés à des fins caritatives⁴². À l'instar de ce qui se passait pour les compétitions entre clubs, lors des premières éditions des Coupes Lipton et Newton, la domination argentine fut nette. De 1905 à 1910, l'Albiceleste remporta quatre des cinq éditions de la Coupe Lipton ainsi que la totalité des cinq tournois de la Coupe Newton entre 1906 et 1911. Le déséquilibre des forces était tel que l'obtention d'un simple match nul contre les Argentins était vécue par les aficionados uruguayens comme une prouesse ; les battre relevait du véritable exploit. De fait, ces rares victoires étaient si mémorables et célébrées dans le pays que c'est en guise de commémoration de l'une d'entre elles que l'Uruguay arrêta son choix définitif de tenue officielle sur le maillot bleu ciel porté jusqu'à nos jours par sa sélection⁴³.

Ce calendrier de rencontres internationales déjà chargé s'alourdit en 1908 lorsque le Ministère de l'Instruction publique argentin créa un nouveau tournoi annuel mettant aux prises à Buenos Aires les sélections des deux pays. En 1911, sous l'impulsion de Juan Blengio Rocca, Ministre de l'Instruction publique uruguayen et futur président de l'AUF (1915-1918), l'Uruguay organisa une compétition équivalente sous le nom de Gran Premio de Honor accueillie elle à Montevideo. Enfin en 1912, une énième épreuve vit le jour : la Copa Asociación Argentina, offerte par cette dernière et qui voyait s'opposer annuellement la Celeste à la sélection de la fédération de football de la ville de Rosario⁴⁴. Ainsi, durant les premières années du XX^e siècle, le rythme des affrontements entre clubs et sélections d'Uruguay et d'Argentine était particulièrement soutenu. Cup Tie Competition, Coupe Cusenier, Coupe Lipton, Coupe Newton, Coupe du Ministère d'Instruction Publique argentin,

42. *Ibidem*, p.179.

43. Entre 1901 et 1910, la sélection uruguayenne n'avait pas de maillot officiel. Elle alterna selon les rencontres entre maillots blancs, maillots bleus à frange diagonale blanche ou rouge (reprenant le drapeau d'Artigas) ou encore, bleus à rayures blanches (reprenant celles du drapeau national). Cependant, ce maillot albiceleste fut par la suite officiellement adopté par l'Argentine. À l'occasion de la Copa Lipton de 1910, l'Uruguay dû donc se choisir un nouveau maillot. Son choix se porta finalement sur la chemise intégralement bleu ciel. En effet, quelques mois plus tôt le club montevidéen de River Plate avait fait l'exploit de battre l'Alumni *bonaerense* en portant ces couleurs. Le délégué de l'AUF Ricardo Le Bas proposa donc d'adopter le maillot Celeste qui avaient porté chance aux Uruguayens. Manifestement l'opération fut fructueuse vu que l'Uruguay battit avec ces couleurs sa voisine argentine pour la première fois en Copa Lipton depuis 1905. À la suite de ce succès, le maillot Celeste fut donc officialisé pour la sélection uruguayenne. *Ibidem*, p.181.

44. *Ibidem*, p.180.

Gran Prix d'Honneur, Coupe de l'Association Argentine : au total, sept tournois annuels dûment institués voyaient les voisins s'opposer sur les terrains de football, ce à quoi s'additionnait les innombrables matchs amicaux qu'organisaient régulièrement entre eux les clubs des deux rives du Rio de Plata⁴⁵. Cette spirale traduit l'appétit insatiable du public *platense* pour ce type de rencontre. Le plébiscite dont jouissait ce football international (de sélection notamment), ne fut nullement affecté dans le cas uruguayen par les résultats initialement catastrophiques de ses footballeurs. L'hypergamie de son football battait son plein. Perdre contre les Argentins, au même titre que perdre contre les Anglais était dans l'ordre naturel des choses et pouvoir simplement les affronter était vécu comme un honneur. Symboliquement, les Britanniques incarnaient le pouvoir et la domination du premier empire colonial, militaire et économique de la planète ; les Argentins, la grande puissance régionale héritière des Provinces Unies du Rio de la Plata et grande sœur ethnique de l'Uruguay. Ces lectures métonymiques se prolongeant jusque sur les gazons, les amateurs uruguayens de football avaient pris l'habitude de regarder leurs premiers adversaires internationaux en contre-plongée.

Malgré le contraste initial de niveau entre les deux voisins, l'intensité de l'émulation sportive et surtout la démultiplication des rencontres offrit aux footballeurs uruguayens autant de possibilités de progresser rapidement dans leur jeu et au fil du temps, les forces se rééquilibrèrent. À la fin de la première décennie du XX^e siècle, la domination initiale de l'Argentine s'estompait. Cette évolution ne se fit pas sans remous. En 1910, lors de la sixième édition de la Copa Lipton, la Celeste s'imposa pour la première fois de l'histoire de la compétition face à sa rivale sur un score de 3-1. Ce qui d'un côté du Rio de la Plata fut vécu comme un « brillantissime triomphe » provoqua de l'autre un véritable tollé. Dénonçant « l'hostilité » du public local, la fédération argentine décida en guise de protestation de « rompre les relations » avec sa consœur uruguayenne et de « suspendre les tournois internationaux » avec celle-ci⁴⁶. Compte tenu de l'animosité habituelle des tribunes durant cette période, la raison avancée par les Argentins pour justifier leur indisposition est difficilement crédible. Vraisemblablement, le malaise provenait avant tout du résultat du match qui laissait entrevoir le rééquilibrage progressif du

45. Cette fièvre compétitive du début du XX^e siècle explique pourquoi le match Argentine-Uruguay est aujourd'hui, avec 195 rencontres officielles, l'affiche internationale la plus disputée du monde loin devant les 115 éditions des matchs Angleterre-Écosse pourtant initiés 29 ans plus tôt. Sur l'histoire de la longue tradition footballistique liant l'Angleterre à l'Écosse, voir notamment : MOORHOUSE, H.F., « Scotland against England : football and popular culture », *The International Journal of the History of Sport*, 1987, vol. 4, n°2, p.189-202.

46. AUF, « Memorias y balance 1910 », Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

rapport de force footballistique entre les deux pays, ce qui, étant donné les disparités réelles entre les deux nations en dehors des terrains de football était symboliquement désavantageux pour l'Argentine.

4.3 Construire un cadre propice

La montée en puissance du football uruguayen n'eut pas pour seul résultat de donner naissance aux frictions avec sa voisine qui deviendraient la norme au cours des vingt années suivantes. Cette hausse de la qualité sportive entraîna également un premier mouvement de circulation du football uruguayen en dehors de son biotope *platense*. Jouissant d'une réputation d'excellence fraîchement conquise, les footballeurs orientaux commencèrent à recevoir des invitations d'autres pays environnants pour aller s'y produire. Ainsi, en 1913 par exemple, le Bristol FC de Montevideo effectua une tournée au Brésil qui l'emmena de Rio Grande do Sul jusqu'à São Paulo⁴⁷. Parce que le football brésilien était encore balbutiant à cette époque et le niveau de ses équipes relativement faible, ces tournées relevaient surtout du gala de démonstration et sont à mettre essentiellement sur le compte de l'exogamie du football uruguayen⁴⁸.

Par ailleurs, l'apparition puis l'intensification de ces échanges sportifs régionaux introduisirent très tôt la nécessité d'offrir un cadre continental à cet espace footballistique naissant. Cette structuration était non seulement souhaitable pour faciliter ces circulations transnationales, mais apparaissait également de plus en plus nécessaire à l'heure d'essayer de réguler les pratiques et d'apporter des garanties aux différents acteurs du football évoluant dans cet univers en pleine mutation. En effet, la rapidité vertigineuse avec laquelle s'était développé le football au tournant du XX^e siècle avait laissé dans son sillage un sévère déficit de régulation que les jeunes associations nationales peinaient à combler. La massification du spectacle sportif, notamment⁴⁹, avait injecté de forts enjeux économiques dans les affaires quotidiennes du football en raison des sommes toujours plus élevées dégagées par chaque match. Or, pour garantir leurs résultats et, par extension, pour maximiser leurs revenus, il

47. AUF, « Memoria de la 'Liga Uruguaya de Football', Temporada 1913 ». Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

48. De même en 1917, le Dublin FC effectua une tournée à Rio de Janeiro, Santos et São Paulo. AUF, *Memorias y balance general, ejercicio 1917*, Litografía e Imprenta del Comercio, Montevideo, 1918. Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

49. Au milieu des années 1910, un match Peñarol – Nacional attirait plus de 12 000 spectateurs payants. Hebdomadaire *Sportsman, semanario sportivo ilustrado*, an 1, n°3, édition du 20 mai 1916.

n'était pas rare que les clubs s'arrachassent entre eux leurs meilleurs athlètes. Ils les appâtaient le plus souvent par des offres monétaires symptomatiques de l'avancée galopante de l'époque de l'amateurisme marron. Dans le cas uruguayen, la problématique des transferts sauvages de joueurs (effectués contre le gré des clubs d'origine) fut un point nodal des tensions au sein de l'AUF tout au long de la décennie. La question revenait en effet dans l'ensemble de ses rapports annuels de la période. Aussi, dès l'année 1915-1916, l'AUF décida par exemple de mettre en place une « Commission des Transferts » en charge de superviser ces flux et de combattre autant que faire se pouvait « le professionnalisme qui la menaçait »⁵⁰. Elle créa également le « carnet d'identité » des joueurs, qu'elle rendit obligatoire deux ans plus tard en 1917. Le carnet devait être présenté sur le terrain avant chaque match pour s'assurer que les joueurs listés étaient les bons et qu'aucune équipe n'alignait des transfuges sous un faux nom⁵¹. Si l'introduction de ces gardes-fous permit d'établir un semblant de contrôle sur football national, rien en revanche n'existait à l'échelon régional. Or, depuis leur perfectionnement lors des années 1910-1911, les joueurs uruguayens étaient devenus un produit prisé dont le drainage menait naturellement vers les principaux clubs de Buenos Aires, et ce, sans que l'AUF ne puisse mettre un frein à cette fuite de talents⁵².

Qui plus est, les tensions autour de la question des paiements et compensations versés aux joueurs – système défendu ou toléré par les uns et combattu par les autres – conjuguées aux luttes de pouvoir intestines qui rongeaient les jeunes fédérations du continent encore fragiles dans leur hiérarchisation, menaient inmanquablement à un contexte de gouvernance particulièrement volatile. Le risque de scissions et de créations d'entités concurrentes faisait peser une menace permanente sur les institutions prétendant organiser la pratique du football. Là encore, la mise en place d'un cadre régional pouvait s'avérer bénéfique pour solidifier le pouvoir de chaque association nationale et dissuader les éventuelles velléités dissidentes. En 1912 en Argentine, les divergences toujours plus fortes causées par les enjeux financiers du football furent à l'origine d'un premier schisme de son football. À la tête du mouvement dissident se trouvait le club Gimnasia y Esgrima de Buenos Aires présidé par Ricardo Aldao. Cette rébellion aboutit à la création d'une nouvelle entité – la Fédération Argentine de Football – qui évoluait donc en concurrence et à la

50. « creose la Comisión de Pases, como medio de poner trabas al profesionalismo que nos amenaza ». AUF, *Memoria y Balance General. Período 1915-1916*, Imprenta y Librería Tolosa, Montevideo, 1916.

51. AUF, *Memorias y balance general, ejercicio 1917*, Litografía e Imprenta del Comercio, Montevideo, 1918. Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

52. AUF, *Memorias y balance general. Ejercicio 1916-1917*, Talleres Gráficos de E. Costa y Cía, Montevideo, 1917. Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

marge de l'Association Argentine de Football, l'institution officielle du ballon rond dans le pays. La situation de bicéphalie du football argentin qui résultait de cette guerre intestine se répercutait au-delà des frontières du pays et affectait notamment l'équilibre du football *platense*. En effet, malgré le caractère interne du différent, l'Uruguay se voyait tout de même forcé de prendre position dans le dossier. D'un côté, reconnaître l'existence de la nouvelle Fédération et entretenir des liens sportifs avec celle-ci revenait à s'attirer les foudres de l'Association argentine. De l'autre, faire front avec l'Association et refuser tout contact avec la Fédération induisait un divorce avec l'ensemble des clubs dissidents l'ayant rejointe, dont plusieurs entretenaient depuis des années d'excellents rapports avec les clubs uruguayens. Les partenaires étrangers de l'Argentine (et l'Uruguay en tout premier lieu) étaient donc pris en otage dans ce conflit interne et mis dans une situation tout à fait inconfortable.

Pour sortir de la crise, les deux entités rivales s'accordèrent à se tourner vers l'AUF en quête d'un arbitrage afin d'arriver à une sortie « équitable du conflit »⁵³. D'après Héctor Rivadavia Gómez, le président de l'AUF alors en fonction, la tâche était « délicate et ardue ». En effet, depuis leur rupture, les deux fédérations rivales argentines avaient accumulé un lourd passif et s'étaient en plus livrées à une guerre sans merci par voie de presse qui avait laissé de profondes séquelles. « Les efforts et la bonne volonté » des médiateurs ne furent pas suffisants pour gommer les différends et calmer les animosités. Il fallut donc reporter la réconciliation à un futur plus « apaisé » et donc propice à des échanges sereins⁵⁴. La médiation uruguayenne ne fut pas totalement stérile pour autant. En effet, d'après le rapport de l'AUF de 1912, ce fut alors qu'il travaillait à la résolution du conflit argentin que Héctor R. Gómez eut l'idée de la création :

« d'une grande confédération sud-américaine de football qui, agissant depuis une sphère supérieure d'impartialité et d'harmonie internationale, inclurait de manière égalitaire l'ensemble des institutions adhérentes, résolvant ainsi toutes les dissidences internes et constituant une force incontestable et sereine dans le monde sportif de notre continent »⁵⁵.

53. AUF, « Memorias y balance 1912 », Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

54. « El cometido era delicado y difícil; Sucesos posteriores al rompimiento e incidencias del mismo, una campaña enconada en la prensa y otros factores de notoriedades habían intervenido de tal manera, que, no obstante el empeño puesto y la buena voluntad demostrada, hubo necesidad de aplazar toda solución de concordia para más adelante, a la espera de que un ambiente más sereno propiciara la solución que se buscaba ». *Ibidem*.

55. « fue así como surgió en el espíritu del que suscribe la idea de constituir una gran confederación sud americana de football que actuando en una esfera superior de imparcialidad y armonía internacional, cobijara a todas las instituciones adherentes por

Si l'idée fit son chemin et reçut un accueil enthousiaste de la part de la Ligue Chilienne de football et de la Confédération Brésilienne, l'enveniment de la situation interne en Argentine ne permit pas de recueillir l'unanimité nécessaire à sa concrétisation. H. R. Gómez conclut donc son rapport en indiquant que l'initiative « aujourd'hui sacrifiée, renaîtra plus tard, quand le développement du football et l'oubli des dissidences actuelles mettront en évidence la nécessité de ranger sous l'autorité d'une même organisation les intérêts vitaux et internationaux du sport »⁵⁶.

La fin du conflit argentin et la réunification de son football opérée en 1914 dégagèrent la voie pour remettre sur les rails l'idée d'une institution continentale du football latino-américain. En 1916, à l'occasion du centenaire de sa déclaration d'Indépendance, la République Fédérale d'Argentine invita les sélections de football du Brésil, du Chili et de l'Uruguay à se disputer le trophée offert par le Ministre des Relations Extérieures et du Culte. Héctor R. Gómez profita de cette réunion pour soumettre une nouvelle fois son idée à ses confrères. Cette fois, l'initiative fut validée par l'ensemble des autorités des quatre pays représentés, donnant ainsi naissance le 9 juillet 1916 à la Confédération Sud-américaine de Football (Conmebol⁵⁷). L'objectif énoncé de celle-ci était « d'unir sous une autorité commune »⁵⁸ les fédérations de football du continent qui se « s'engageaient à l'avenir à marcher unies et solidaires »⁵⁹. Les membres de la Confédération se limitaient à ses débuts aux quatre associations fondatrices du Cône Sud, soit celles correspondant aux nations où le football était le plus développé. La porte de la Conmebol était cependant ouverte au reste des fédérations régionales et les quatre associations fondatrices se

igual, resolviendo todas las disidencias internas y constituyera una fuerza incontrastable y serena en el mundo sportivo de nuestro continente ». *Ibidem*.

56. « sacrificada ahora, ha de renacer más tarde, cuando el desarrollo del football y el olvido de las disidencias actuales, desenvuelva en todos los ánimos la necesidad de poner bajo una misma organización los intereses sustanciales e internacionales del deporte ». *Ibidem*.
57. Cet acronyme (créé par compression syllabique de CONFederación SudaMERICana de FÚTBOL) n'entra en usage qu'à partir de la deuxième moitié du XX^e siècle. Nous nous permettons l'anachronisme de son utilisation dans ce travail dans le but d'alléger le texte.
58. « 1° La confederación Sudamericana de Football tiene por objeto de unir, bajo una autoridad común, a las instituciones que en cada uno de los países que la constituyan dirijan la práctica del Football Association entre Amateurs ». AUF, *Campeonato Sudamericano de Football*, Agencia Della Croce, Montevideo, 1917 (fascicule).
59. « Por esa iniciativa, las Asociaciones de la Argentina, Brasil, Chile y Uruguay, quedan comprometidas a marchar, en el futuro unidas y solidarias [...] ha quedado constituida la Oficina de la Confederación, con sede permanente en Montevideo ». AUF, *Memorias y balance general. Ejercicio 1916-1917*, Talleres Gráficos de E. Costa y Cía, Montevideo, 1917. Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

montrèrent d'emblée désireuses d'obtenir l'adhésion d'autres consœurs continentales⁶⁰. Cette autorité internationale ne constituait pas un simple espace d'échanges et de consultation mutuelle entre pairs, mais jouissait d'un pouvoir contraignant sur ses membres. Les statuts précisait clairement que les décisions de son Conseil Supérieur « obligeaient les pays affiliés »⁶¹ à s'y plier. Or, chaque pays affilié à la Conmebol siégeait au sein du Conseil Supérieur « en égalité de représentation et d'autorité »⁶², ses membres disposaient donc d'un pouvoir de décision équivalent.

Association nationale de football	Date d'adhésion à la Conmebol
Argentine	1916
Brésil	1916
Chili	1916
Uruguay	1916
Paraguay	1921
Bolivie	1925
Pérou	1925
Équateur	1927
Colombie	1936
Venezuela	1953

FIGURE 4.1 – Les associations nationales affiliées à la Conmebol en fonction de leurs dates d'adhésion. En gris, les membres fondatrices. (Source : CONMEBOL, « Estatutos de la Confederación Sudamericana de Fútbol », aprobados por el Congreso Extraordinario de la CONMEBOL del 4 de junio del 2019 en París, Francia)

Ainsi, à la manière même du football qui permettait de gommer les différences réelles entre nations pour circonscrire les limites de leurs affrontements symboliques à la rencontre de leurs onze joueurs respectifs, la Confédération Sud-américaine offrait un système similaire en termes de gouvernance. Quel que soit le pouvoir géopolitique réel de leurs nations d'appartenance, au sein de la Conmebol, les associations nationales de football débattaient, discutaient et surtout décidaient sur un pied d'égalité. Ce fonctionnement, par le pouvoir

60. Conmebol, Memoria de la Oficina Permanente, 1920. Fonds CONMEBOL, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

61. « obligan a todos los países afiliados y serán cumplidas en la forma y fecha que el propio consejo determine ». Bases de la Confederación Sud Americana de Football, document signée par les délégations du Chili, de l'Uruguay (H. Gómez et L. Peyrou), de l'Argentine et du Brésil, Buenos Aires, 15 juillet 1916. Fonds CONMEBOL, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

62. « Integran la Confederación con igual representación y autoridad la Argentina, Brasil, Chile y el Uruguay ». *Ibidem*.

de nivellement des influences qu'il offrait, était une fois de plus tout à l'avantage des nations les plus 'modestes' au détriment des plus 'puissantes'. Cette garantie normative – conjuguée à l'intention de la Conmebol de pérenniser un espace compétitif continental à travers l'organisation de son championnat sud-américain de sélections – permettent de saisir les intentions qui motivèrent l'action de l'AUF à l'heure de promouvoir son initiative continentale. Qui plus est, en plus de lui offrir une influence dépassant ses moyens réels, la Confédération apportait également une solution au problème de la fuite des joueurs dont pâtissait le football uruguayen. Ainsi, dans son article 16, la nouvelle institution précisait « qu'aucun joueur ayant évolué parmi l'une des institutions affiliées, ne pourrait migrer vers une autre association nationale sans l'accord préalable des deux entités concernées »⁶³. Manifestement, la Confédération avait été taillée sur mesure pour les besoins de l'Uruguay, d'où la profondeur de l'empreinte laissée par le pays sur les premières années de vie de l'institution.

En effet, aux débuts de l'existence de la Conmebol, l'Uruguay y assumait un rôle de premier plan proportionnel à l'influence qui avait été la sienne dans la création de l'organisme. Cette forte implication se constate par divers aspects. Par exemple, lorsque la Conmebol décida de renouveler l'expérience d'un tournoi continental à l'image de celui qui venait de se dérouler à Buenos Aires, c'est Montevideo qui fut chargée d'accueillir en 1917 la première édition de l'aujourd'hui centenaire Copa América⁶⁴. De la même manière, lorsqu'il fallut désigner un président à la Conmebol, le choix se porta unanimement sur la figure tutélaire de l'institution : Héctor Rivadavia Gómez et, quand se posa la question de donner une adresse physique à l'entité, ce fut à Montevideo que la Conmebol décida d'installer son secrétariat en attendant que son « Conseil Supérieur décide dans quelle ville et sous quelle forme fonctionnerait de manière permanente le Bureau de la Confédération »⁶⁵. La jeune institution

63. « Ningún jugador que haya militado en una institución adherida a la Confederación Sudamericana de Football, podrá actuar en otra institución que se encuentre en iguales condiciones sin el pase previo de conformidad, de la que abandona y de la que lo recibe ». AUF, *Campeonato Sudamericano de Football*, Agencia Della Croce, Montevideo, 1917 (fascicule).

64. Ce n'est que plus tard que le tournoi de 1916 fut rétrospectivement reconnu comme Copa América.

65. « Hasta tanto el Consejo Superior no decida en qué ciudad y en qué forma funcionará permanentemente la Oficina de la Confederación, aquella se instalará en Montevideo bajo la dirección honoraria del Señor Héctor R. Gómez, quien recabará de la Asociación Uruguaya de Football y con carácter de reintegro por parte de los países adherentes, los fondos necesarios para el funcionamiento de la Oficina ». Bases de la Confederación Sud Americana de Football, document signé par les délégations du Chili, de l'Uruguay (H. Gómez et L. Peyrou), de l'Argentine et du Brésil, Buenos Aires, 15 juillet 1916. Fonds CONMEBOL, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

fonctionna donc durant ses premières années dans la capitale uruguayenne, dans un local gracieusement mis à disposition par l'AUF⁶⁶. D'après ses statuts, les frais de fonctionnement de la Conmebol devaient être couverts par les cotisations des associations membres, mais dans les faits, c'était l'AUF qui avançait la totalité des sommes, éprouvant ensuite le plus grand mal à se voir dédommagée par ses pairs⁶⁷. Pareillement, dans les activités même menées par la Confédération, l'AUF semblait être la seule association adhérente véritablement impliquée dans le travail collectif entrepris⁶⁸. De toute évidence, si l'investissement au sein de la Conmebol était aussi inégal, c'est que la nouvelle structure était avant tout le fruit de la volonté sportive uruguayenne dont elle épousait au mieux les intérêts.

4.4 Se projeter à l'international

La création de la Conmebol en 1916 ne vint pas combler un espace institutionnel supranational totalement vide. Il existait déjà avant cette date un semblant de cadre international dont l'Uruguay n'était pas totalement absent. Parce que les origines du football *platense* étaient anglaises et que ses premiers dirigeants étaient exclusivement britanniques, le ballon rond régional se situait à ses débuts dans la zone d'influence des inventeurs de ce sport. En 1903 par exemple, la fédération argentine de football présidée par l'ingénieur britannique Francis Chevallier Boutell avait adhéré à la Football Association anglaise⁶⁹. En raison de son statut de créatrice du jeu, la FA anglaise jouissait d'un fort ascendant moral sur ses contemporains pour toutes les questions relatives au ballon rond. C'est pourquoi elle assurait depuis la fin du XIX^e siècle la double fonction d'association nationale pour l'Angleterre, couplée à celle – parfois par le truchement de l'International Football Association Board (IFAB)⁷⁰ – d'autorité supervisant à l'international la vie des fédéra-

66. AUF, *Memorias y balance general. Ejercicio 1916-1917*, Talleres Gráficos de E. Costa y Cía, Montevideo, 1917. Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

67. *Ibidem*.

68. Par exemple, lorsque la Conmebol demanda à ses membres de faire remonter leurs propositions de modification des statuts de l'organisation, seule l'association uruguayenne transmit ses desideratas. Conmebol, Memoria de la Oficina Permanente, 1920. Fonds CONMEBOL, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

69. BOLSMANN, Chris & PORTER, Dilwyn, *English gentlemen and world soccer : Corinthians, amateurism and the global game*, Routledge, Abingdon, 2018, p.39.

70. Si l'IFAB constituait, *de facto*, le premier organisme international du football, il n'en demeurait pas moins une entité exclusivement britannique et les premières associations étrangères – à l'image de l'Argentine et de l'Uruguayenne – à vouloir se ranger sous la houlette britannique, le firent auprès de la FA et non pas de l'IFAB.

tions étrangères qui surgissaient en dehors des îles britanniques. En adhérant à la FA, ces jeunes associations nationales cherchaient à obtenir l'assentiment et la protection des « maîtres » du football, tout en entrant, par extension, dans une relation de subordination évidente vis-à-vis de ceux-ci. Parce qu'elle entretenait elle-même à ses débuts une relation de centre-périphérie avec sa consœur argentine, l'AUF fut donc dans un premier temps officieusement affiliée à la FA anglaise via l'AFA voisine. Le résultat de cet arrangement était « la subordination légale [...] de la Ligue Uruguayenne depuis sa fondation vis-à-vis de l'Association Argentine » ; celle-ci était la seule en mesure de jouir du pouvoir de « traiter directement avec la Ligue mère [*i.e.* la FA] »⁷¹.

Cette double imbrication institutionnelle – impliquant dans les faits un double effet de subordination – semblait être dans l'ordre naturel des choses au début du XX^e siècle. Elle traduisait les hiérarchies et les rapports de force footballistiques contemporains. Par ailleurs, ces contacts directs avec la FA anglaise n'étaient pas anodins. C'est grâce à eux que, dès 1904, des équipes professionnelles anglaises furent en mesure de trouver des arrangements avec l'Argentine pour réaliser leurs tournées commerciales dans l'estuaire de la Plata. Ainsi, lorsque ces teams venus de métropole effectuaient un crochet par les terres uruguayennes, les négociations nécessaires se faisaient par le biais des Argentins, seuls interlocuteurs directs des Anglais dans la région. Les effets de cette double affiliation n'étaient pas uniquement d'ordre symbolique. À la fin de la première décennie du siècle, à mesure que les résultats uruguayens progressaient sur le gazon et que les frictions se multipliaient entre les voisins *platenses*, cette affiliation par le truchement de l'association argentine apparaissait quelque peu problématique. Aussi, pour pallier ce problème, l'AUF effectua en 1911 auprès de la FA les démarches pour s'affilier directement à celle-ci. Pour les Uruguayens, il s'agissait de « s'affranchir de la subordination hiérarchique à l'Argentine » et de gagner « définitivement leur indépendance »⁷². L'autorité anglaise du football valida les démarches en 1912. Ainsi affranchie, l'AUF pouvait alors non seulement traiter directement avec la FA, mais surtout, elle était dorénavant sur un pied d'égalité avec l'AFA.

71. « La subordinación lega, por decirlo así, en que la Liga Uruguay, desde su fundación, vivió con respecto a la Asociación Argentina, determinada por el hecho de que estando esta última afiliada a « The Football Association » y no la nuestra, nos privaba del derecho de tratar con la Liga madre, derecho que usufructuaba la Asociación Argentina, dio lugar a que la Liga Uruguay intentase, más de una vez, obtener la afiliación directa con « The Football Association ». AUF, « Memorias y balance 1912 », Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

72. « para redimirse la subordinación jerárquica a la de la Argentina. [...] La Liga uruguaya conquista definitivamente su independencia ». AUF, « Memorias y balance 1911 », Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

Par ailleurs, au début du XX^e siècle, le paysage institutionnel du football connaissait des évolutions notables en Europe continentale. Depuis le début du XX^e siècle, à l'instar d'une diversité d'autres espaces transnationaux, le football transitait par sa phase de structuration supranationale qu'Anne Rasmussen a défini comme le « tournant organisateur » de l'internationalisme⁷³. C'est dans ce contexte notamment que vit le jour la Fédération Internationale de Football Association (FIFA)⁷⁴. À la marge de la sphère d'influence britannique, l'Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques (USFSA) proposa en 1904 de créer une nouvelle instance de régence du football de portée universelle⁷⁵. Cinq fédérations nationales européennes répondirent à l'appel⁷⁶. Elles se donnèrent rendez-vous à Paris entre le 21 et le 23 mai 1904 et de leurs discussions naquit la FIFA. Le but assumé de l'organisme était d'offrir une direction d'échelle mondiale au football, tandis qu'en négatif se dessinait la remise en question du paradigme d'époque de la subordination internationale du football à la FA anglaise, à la faveur d'une solution garantissant davantage d'horizontalité. Malgré son ambition planétaire, la création de cette entité passa peu ou prou inaperçue dans le milieu footballistique *platense* alors très fortement intégré aux structures britanniques du football. De fait, la FIFA n'est mentionnée nulle part dans la documentation de l'AUF de l'époque. Ce n'est qu'en 1913, alors que la Fédération Internationale – qui était passée entre temps dans le giron britannique⁷⁷ – cherchait à étendre son influence dans le monde, qu'elle fit parvenir une invitation à l'AUF lui proposant de rejoindre ses rangs⁷⁸. Toujours désireuse de garantir sa « totale autonomie »

73. RASMUSSEN, Anne, « Tournant, inflexions, ruptures : le moment internationaliste », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 2001, vol. 19, n°1, p.27-41.

74. DIETSCHY, Paul, *Histoire du football... op.cit.* p.104-107.

75. KEYS, Barbara, *Globalizing sport... op.cit.* p.44. Pour approfondir la question de l'influence de l'universalisme français sur l'internationalisation du sport et du football notamment, voir par exemple : DIETSCHY, Paul, « French sport : caught between universalism and exceptionalism », *European Review*, 2011, vol. 19, n° 4, p.509-525.

76. Les cinq associations sportives nationales en question étaient la Dansk Boldspil Union (représentée par M. Sylow), l'Association Suisse de Football (par M. Schneider), la Nederlandsche Voetbal Bond de Hollande (par M. Hirschman), l'Union Belge des Sociétés de Sports (par M. Mühlinghaus et M. Kahn) et l'hôte de la réunion, l'USFSA (représentée par M. Espir et par son président M. Robert Guérin). Minutes of the first Congress, dans : Fédération Internationale de Football Association, Official Communications, 5th year, No.33, 10th November 1928. Pour un aperçu général de la création de la FIFA, voir par exemple EISENBERG, Christiane et al., *FIFA : 1904-2004 : le siècle du football*, le Cherche midi, 2004, p.59.

77. Bien qu'elle ne donna initialement pas suite aux sollicitations européennes pour créer un organisme international, la FA se ravisa en 1905 et intégra la FIFA. En 1906, elle en prit essentiellement le contrôle avec l'élection à sa tête de l'Anglais Daniel Burley Woolfall.

78. AUF, « Memoria de la 'Liga Uruguay de Football', Temporada 1913 ». Archivo de la

et habitée de la ferme volonté de « s'assurer de pouvoir traiter avec ses homologues étrangères sans avoir à subordonner son action à l'intervention de tierces personnes [*i.e.* les Argentins] »⁷⁹, l'AUF reçut favorablement la demande. Après l'accord de ses membres, elle initia donc les démarches pour entamer le processus d'adhésion à la FIFA. Dès 1915, le rapport annuel de l'AUF évoquait avec satisfaction que l'institution était affiliée de plein droit à la Fédération Internationale. Le bilan de l'année 1917 cependant, revenait sur cette assertion. En effet, à cause de certaines « difficultés entraînées par la guerre »⁸⁰, l'affiliation de l'AUF à la FIFA n'avait pas été finalisée en bonne et due forme. Selon toute probabilité, des documents nécessaires au dossier d'adhésion n'avaient pas été envoyés ou s'étaient perdus dans le réseau postal d'une Europe en guerre⁸¹. L'affiliation uruguayenne était encore provisoire.

Ainsi, au moment où fut créée la Conmebol, l'espace footballistique international était déjà en voie de structuration et s'était doté d'institutions à cet effet. Cependant, celles-ci ne répondaient pas aux besoins immédiats de l'AUF et de ses partenaires continentaux. L'adhésion de l'Uruguay à la FA par exemple, bien qu'elle eut permis de faciliter les échanges avec les équipes insulaires et d'être au contact du berceau du football, n'était – en raison de la logique verticale et centraliste de celle-ci – d'aucune utilité à l'heure de faciliter l'intégration du football régional latino-américain. La FIFA ne l'était pas davantage. Malgré les ambitions universalistes de la Fédération Internationale, son ancrage exclusivement européen et sa légitimité encore fragile ne lui offraient ni la crédibilité ni la portée suffisante pour oser réguler un espace footballistique situé à l'autre bout du monde. Qui plus est, l'éclatement de la Grande guerre signifia peu ou prou l'arrêt complet de ses activités et créa une vacance dans ce qui était – davantage dans les discours que dans les faits – la gouvernance mondiale du football. La création de la Conmebol était donc tout à la fois la conséquence de ce vide institutionnel relatif, le fruit des besoins spécifiques des fédérations sud-américaines (notamment en termes de transfert de joueurs et de rempart contre les tendances dissidentes) et la déclinaison sud-américaine du « tournant organisateur » séculaire.

Si les intérêts concrets que pouvait avoir l'AUF à se doter d'une telle

Asociación Uruguaya de Fútbol.

79. « Desde 1915, la Asociación Uruguaya de Football está afiliada a la Federación Internacional de Football Association [...] La asociación ha recobrado su total autonomía, no siéndole ya menester para tratar con sus congéneres de otros países, subordinar su acción a la intervención de terceros ». AUF, *Memoria y Balance General. Período 1915-1916*, Imprenta y Librería Tolosa, Montevideo, 1916.

80. AUF, *Memorias y balance general, ejercicio 1917*, Litografía e Imprenta del Comercio, Montevideo, 1918. Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

81. Rappelons que la FIFA était encore à l'époque une organisation très réduite et ne comptait pas d'ailleurs d'adresse officielle fixe.

institution continentale contribuent à comprendre son fort degré d'investissement dans le projet, cette approche utilitariste ne fut pas pour autant le seul facteur à l'œuvre. En effet, l'implication de l'AUF dans la création de la Conmebol entre également en résonance avec une dynamique dépassant largement les réalités du football, à savoir la tendance générale adoptée par les autorités politiques de l'époque dans le sens d'une ouverture à l'international le plus large possible. Dans le fleurissement internationaliste des premières décennies du XX^e siècle, la petite nation sud-américaine avait fait le choix d'une posture pro-active multipliant ses prises de position sur tous les fronts. Par exemple, dès sa création en 1911, la CNEF s'était donné comme mission prioritaire « de mettre en relation les associations nationales existantes [...] avec leurs homologues étrangères »⁸² avec l'objectif de tisser des réseaux d'influence transnationaux. L'approche uruguayenne quant à l'administration de ses ressources athlétiques offre un bon aperçu de ce choix stratégique du pays pour l'extroversion. Cette approche, cependant, dépassait très largement le simple volet sportif.

L'Uruguay – en raison de sa condition de « petit État »⁸³ – s'était dès sa naissance trouvé prisonnier dans une position de faiblesse systémique l'exposant au bon vouloir de puissances étrangères (à commencer par ses deux imposants voisins)⁸⁴. Dans le paradigme international du XIX^e siècle régi par la bilatéralité, cette impuissance se traduisait le plus souvent par des réalités défavorables à la pleine souveraineté du pays⁸⁵. L'établissement de

82. « relacionar las asociaciones nacionales existentes, entre si y con las extranjeras, unificando la acción y los métodos ». UGÓN, Armando, *Compilación de Leyes y Decretos*, Ley n° 3789, Montevideo, 1911.

83. Cette catégorie empruntée au domaine des relations internationales ne dispose pas d'une définition absolue, mais se base sur des critères relatifs à d'autres États (les grands ou 'puissances'). Comme l'évoque Aurianne Guilbaud, les critères plus souvent retenus (bien qu'ils soient discutables) pour définir la modestie d'un État « sont la superficie du territoire, la taille de la population, le PIB et les capacités militaires ». Parce que l'Uruguay, dans son référentiel régional, est déficitaire sur l'ensemble de ces catégories, le qualificatif de petit État nous semble donc des plus adaptés. GUILBAUD, Aurianne, « L'engagement multilatéral des petits États : pratiques, usages et trajectoires », *Critique internationale*, 2016, vol. 71, n°2, p.9-18.

84. Rappelons par exemple que l'épisode de la Guerre Grande (1839-1851), qui était à l'origine une guerre civile, vit l'intervention directe dans le pays des forces armées de la Confédération Argentine, de l'Empire du Brésil, de la France et de l'Angleterre. CLEMENTE BATALLA, Isabel, « Política exterior de Uruguay, 1830 – 1995. Tendencias, problemas, actores y agenda », *Documentos de Trabajo*, 2005, n°69.

85. Pour approfondir la question de l'internationalisme avant la Première Guerre mondiale, voir par exemple : SCHOU, August, *Histoire de l'internationalisme, 3, Du congrès de Vienne jusqu'à la Première Guerre mondiale*, H. Aschehoug, Oslo, 1957; LYONS, Francis Stewart Leland, *Internationalism in Europe 1815-1914*, A.W. Sijthoff, Leyden, 1963; SPEECKAERT, Georges-Patrick, *Le premier siècle de la coopération in-*

règles internationales contraignantes et surtout la création d'espaces institutionnels en mesure d'orchestrer harmonieusement les rapports politiques, diplomatiques ou culturels entre nations indépendantes représentaient pour les « petits États » en général et par extension pour l'Uruguay, des perspectives on ne peut plus souhaitables⁸⁶. Les garanties offertes par des cadres institutionnels au sein desquels le pays pourrait manœuvrer et peser à égalité de condition avec ses grands voisins étaient pour l'Uruguay une salutaire promesse de rééquilibrage d'un rapport de forces initialement plus que défavorable⁸⁷. Comme le résume Isabel Clemente Batalla, à la faveur du contexte de paix et de prospérité du tournant du XX^e siècle, l'Uruguay abandonna progressivement sa passivité internationale au bénéfice d'une « politique extérieure pro-active » basée sur le « multilatéralisme »⁸⁸.

« L'objectif de cette politique fut l'insertion de l'Uruguay au sein des forums multilatéraux d'échelle internationale et continentale. Pour parvenir à ses fins, le pays mit en place des stratégies allant de l'utilisation d'espaces existants jusqu'aux initiatives tendant à en créer de nouveaux. Cette politique internationale dynamique et pro-active donna dans le concert des nations une position remarquable à l'Uruguay, clairement disproportionnée au regard de la taille du pays »⁸⁹.

Concrètement, la vision de l'Uruguay en faveur d'un internationalisme régulé fut ouvertement formulée par le pays à l'occasion de la deuxième Conférence Internationale de la Paix organisée à La Haye en 1907. Invité à participer à l'événement, le gouvernement uruguayen alors dirigé par C. Williman profita de la présence en Europe de José Batlle y Ordóñez – qui séjournait entre ses deux présidences dans le Vieux Monde⁹⁰ – pour s'y faire représenter par ce dernier. Comme le rapportent les travaux de Milton Vanger sur la correspondance personnelle de Batlle y Ordóñez, celui-ci fut tout à fait indigné

ternationale. 1815-1914, Union des associations internationales, Bruxelles, 1980 ; IRIE, Akira, *Global community : the role of international organizations in the making of the contemporary world*, University of California Press, Berkeley, 2002 ; RASMUSSEN, Anne, « Internationalismes au début du XX^e siècle », dans AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane et BECKER, Jean-Jacques, *Encyclopédie... op.cit.* p. 71-81 ; BOLI John et THOMAS, Georges, *Constructing World Culture : International Nongovernmental Organizations since 1875*, Stanford University Press, Standford, 1999.

86. GUILBAUD, Aurianne, « L'engagement multilatéral... *op.cit.*

87. Pour approfondir la question de la politique étrangère uruguayenne durant la période batlliste, voir notamment : TURCATTI, Dante, *El equilibrio difícil : política exterior del batllismo*, Arca, Montevideo, 1981 et PÉREZ ANTÓN, Romeo, « Un siglo de política exterior », dans NAHUM, Benjamín, *El Uruguay del Siglo XX. T. II. La Política*, Ediciones Banda Oriental, Montevideo, 2004.

88. CLEMENTE BATALLA, Isabel, « Política exterior... *op.cit.*

89. *Ibidem.*

90. VANGER, Milton, *El país modelo... op.cit.* p.13.

de constater le rôle « insignifiant » accordé à son pays dans le concert des nations. Durant les quatre mois que durèrent les réunions, l'Uruguay ne fut invité à s'exprimer en session plénière que deux fois⁹¹. Le leader du Partido Colorado profita de ce maigre temps de parole pour formuler une proposition qui sembla si incongrue aux organisateurs de la Conférence qu'ils ne jugèrent pas nécessaire de la soumettre à discussion. Il s'agissait de « former une alliance avec le propos d'examiner les désaccords et les disputes qui pourraient survenir entre les pays et intervenir quand cela semblerait nécessaire pour arriver rapidement à une solution la plus juste possible »⁹². Concrètement, Batlle y Ordóñez proposait la mise en place d'une autorité internationale supérieure jouissant, à l'heure de garantir la bonne observance de ses décisions, d'un droit d'intervention directe et armée si nécessaire. Mis à part l'écho favorable qu'elle suscita auprès du juriste suisse Max Huber, la proposition jugée bien trop ambitieuse fut prestement écartée. L'époque était à l'établissement de simples conventions internationales. La création d'un pouvoir contraignant en vue d'arbitrer des conflits n'avait pas de raison d'être si ce n'est dans l'imaginaire utopiste d'une jeune république périphérique incommodée par le peu de poids de sa parole et la précarité de sa sécurité⁹³.

Malgré le dédain international essuyé à La Haye, l'idée d'un système international fondé sur un arbitrage contraignant ne fut pas pour autant abandonnée en Uruguay. En 1917 notamment, le Chancelier du pays et bras droit de Batlle y Ordóñez, Baltasar Brum, proposa lors d'une conférence donnée à l'Université de Montevideo de créer un « Grand Tribunal d'Amérique » auquel le pays « confierait la médiation de [sa] vie internationale »⁹⁴. L'objectif était non seulement de renforcer l'intégration américaine en « protégeant les nations d'une agression extra-continentale », mais également de contenir toute « velléité impérialiste » qui pourrait s'exprimer parmi celles-ci⁹⁵. Sur ce dernier point, l'homme qui serait président de l'Uruguay de 1919 à 1923, défendait là encore une question de la première importance pour son pays. À l'instar du reste de l'Amérique latine, l'Uruguay voyait d'un œil méfiant le

91. Pour approfondir l'action de Batlle y Ordóñez lors de la Conférence de La Haye de 1907, voir : *ibidem*, p.41-46.

92. *Ibidem*, p.42.

93. JEANNESSON, Stanislas, « Léon Bourgeois aux conférences de La Haye de 1899 et 1907 : solidarisme et démocratisation des relations internationales », *Histoire, économie société*, 2014, vol. 33, n°2, p.107-120.

94. BRUM, Baltasar, *La Paz de América*, p. 7, cité dans WEHRLI, Yannick, « Los proyectos de 'Sociedad de las Naciones americanas' : intentos de integración política en las Américas durante el periodo de entre-guerras », dans (colloque) *Los procesos de integración en el ámbito regional y global. Una mirada desde la perspectiva de los tres continentes (América, Asia y Europa)*, Buenos Aires, Argentine, 15-17 octobre 2008.

95. *Ibidem*.

déploiement de l'influence étasunienne sur le continent. Mais ce qui l'inquiétait davantage encore, c'étaient les deux géants à ses portes qui avaient tout deux eu de fortes prétentions sur son territoire par le passé et qui – dans le cas brésilien surtout – s'étaient jusqu'à peu étendu au détriment de leurs voisins.

L'horizon pour la mise en place d'un système d'arbitrage international ardemment désiré par l'Uruguay bénéficia d'un fort élan au sortir du premier conflit mondial. En effet, les horreurs de la Grande Guerre poussèrent les anciennes puissances belligérantes à tenter de créer les conditions pour garantir à l'avenir la préservation d'une paix mondiale. Reprenant une proposition défendue par le président étasunien Woodrow Wilson, le traité de Versailles de 1919 comptait dans ses dispositions le pacte donnant naissance à la Société des Nations⁹⁶. Parce que les formulations relativement imprécises de son fonctionnement pouvaient laisser espérer l'établissement de cette force internationale qui s'imposerait comme la grande garante de la paix et de l'intégrité de ses membres⁹⁷, les Uruguayens – qui y voyaient en plus une victoire morale des idées formulées par Batlle y Ordóñez dès 1907⁹⁸ – s'empressèrent d'y adhérer. Comme l'évoque Julien Gueslin dans ses travaux sur l'action des petites nations au sein de la SDN, celle-ci, en « établissant l'égalité entre tous les États, semblait permettre aux petits États de jouer un certain rôle dans l'aréopage international. Elle pouvait donc contribuer à renforcer la stabilité de jeunes États en construction et favoriser de fait l'épanouissement de leur identité nationale »⁹⁹. Comme le rappelle Juliette Dumont, ce constat était valable pour l'intégralité de l'Amérique latine, continent qui, malgré sa taille, restait « petit » en raison de sa condition marginale dans l'espace géopolitique contemporain. Dans l'ordre international, l'Uruguay était donc doublement petit : par sa taille et par son ancrage latino-américain. Dans ces conditions, la création de la SDN était du pain bénit pour la politique extérieure uruguayenne.

Cette coïncidence d'intérêts explique pourquoi le pays – bien qu'il ne fut pas directement affecté par les plus graves conséquences de la guerre ou concerné par la résolution d'enjeux militaires latents – s'investit corps et âme dans les activités de la SDN. Un marqueur du sérieux avec lequel la petite

96. Sur la création de la Société des Nations, voir par exemple : KARAGIANNIS, Syméon, « Le pacte de la SDN et l'esprit de Genève », dans AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane et BECKER, Jean-Jacques, *Encyclopédie de la Grande guerre, 1914-1918 : histoire et culture*, Bayard Edition, Montrouge, 2013, p.1229-1240.

97. *Ibidem*, p.1231.

98. VANGER, Milton, *El país modelo... op.cit.* p.43.

99. DUMONT, Juliette, « L'identité latino-américaine à la SDN : entre espoirs et désillusions » dans (colloque) *L'Amérique latine et la Genève internationale dans l'entre-deux-guerres : les débuts d'une intégration régionale et internationale*, Genève, Suisse, octobre 2011.

république Sud-américaine considéra la mission de l'organisme international fut la qualité des diplomates qu'elle dépêcha à Genève pour y siéger, dont notamment deux Ministres des Relations extérieures du pays : Pedro Manini Ríos et Juan Antonio Buero¹⁰⁰. Par ailleurs, le haut degré d'investissement de l'Uruguay dans la SDN témoigne de la position de force que conquiert la nation Sud-américaine au sein de l'organisation internationale¹⁰¹. De 1922 à 1925, elle siégea de manière ininterrompue dans le cercle restreint du Conseil de la SDN¹⁰². De 1927 à 1928, ce fut l'Uruguayen Alberto Guani qui assura la présidence de son Assemblée générale, tandis qu'au sein du Secrétariat permanent officiait Julián Nogueira, personnalité proche de Batlle y Ordóñez et ambassadeur pour le compte de la SDN auprès de l'Amérique centrale¹⁰³.

Outre les sonorités footballistiques des noms de Manini Ríos, Guani ou Buero, les parallèles sont nombreux entre l'investissement des autorités uruguayennes au sein de la SDN et l'activisme de l'AUF dans le milieu du football international. Ces deux éléments représentent deux facettes d'une seule et même tendance : celle qu'avait le pays à tenter de s'extirper de sa faiblesse congénitale en s'assurant une projection mondiale avantageuse à la faveur des institutions internationales disponibles. À l'instar de son adhésion immédiate à la Société des Nations, les affiliations de l'AUF auprès de la FA puis de la FIFA répondaient à ce même élan d'existence sur un plan institutionnel. Comme le montre par ailleurs l'exemple de la fondation de la Conmebol, l'Uruguay ne se contentait pas d'adhérer aux organisations internationales existantes, mais quand cela lui semblait souhaitable, entreprenait également de les créer de toutes pièces. Ainsi, lorsque la SDN commença dès le début des années 1920 à montrer aux Latino-américains le signe de ses limites évidentes¹⁰⁴, Baltasar Brum, alors président de l'Uruguay, n'hésita pas à dépoussiérer le projet d'institution de grand tribunal d'Amérique initialement formulé en 1917. Lors de la Cinquième Conférence Internationale Américaine tenue à Santiago en 1923, il soumit son idée à ses homologues continentaux en leur proposant la création d'une Société des Nations américaines¹⁰⁵. Cet exposé des stratégies

100. CLEMENTE BATALLA, Isabel, « Política exterior... *op.cit.*

101. *Ibidem.*

102. *Ibidem.* Le conseil de la SDN était composé de quatre membres permanent : la France, l'Italie, le Japon et le Royaume-Uni (les vainqueurs de la Première Guerre mondiale) et de quatre (puis jusqu'à onze) membres non-permanents.

103. HERRERA LEÓN, Fabián, « La Sociedad de Naciones y el problema del distanciamiento mexicano : la misión internacional de Julián Nogueira en México, agosto-septiembre de 1923 », *Tzintzun. Revista de estudios históricos*, 2013, n°57, p.125-153.

104. ENDERS, Armelle et COMPAGNON, Olivier, « L'Amérique latine et la guerre » dans AUDOIN-ROUZZEAU, Stéphane et BECKER, Jean-Jacques, *Encyclopédie... op.cit.* p.894.

105. DUMONT, Juliette « De la coopération intellectuelle à la diplomatie culturelle : les

internationales du pays ne relève pas de la simple contextualisation du moment footballistique qui précéda l'accueil de la première Coupe du monde de football. Elle offre surtout une clé de compréhension essentielle pour saisir la manière dont Montevideo accéda à l'organisation de l'événement. Première nation sud-américaine à participer aux épreuves de football des Jeux olympiques, première association nationale du sous-continent à placer un de ses membres au sein du Comité Exécutif de la FIFA, l'Uruguay de l'entre-deux-guerres jouissait d'une aisance certaine en matière de représentation internationale. Cette expérience et ce savoir-faire seraient un atout majeur en 1929, notamment durant le Congrès annuel de la FIFA et plus largement au moment de piloter la candidature uruguayenne, contournant les différents obstacles et courants divergeants lui barrant le chemin.

4.5 Du schisme de 1922 aux Jeux olympiques de 1924

Dès ses premières années d'existence, la Conmebol rencontra un franc succès dans l'organisation de son Championnat Sud-américain. Celui-ci eut lieu chaque année dans un pays différent de la Confédération. Seule l'édition de 1918 prévue au Brésil dut être reportée en dernière minute en raison de l'épidémie de grippe espagnole qui faisait alors rage à Rio de Janeiro¹⁰⁶. Mis à part cette déconvenue, la compétition vivait donc des débuts prometteurs et permit de structurer durablement l'espace sportif du Cône Sud autour d'un calendrier commun. Par ailleurs, en marge des activités strictement footballistiques, la Conmebol eut également à intervenir dès sa naissance dans le rôle d'autorité régulatrice des instances du football continental qui était le sien. L'objectif était de tenter de consolider au mieux l'espace institutionnel régional qui vivait alors un climat de forte instabilité¹⁰⁷. En 1917 par exemple,

voies/x de l'Argentine, du Brésil et du Chili (1919-1946) », Thèse de doctorat, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, 2013, p.237.

106. Lettre de la Confederação Brasileira de Desportos, signée par son président, adressée à M. le Directeur de la Confédération Sud-américaine de Football, datée du (s/date précise) novembre 1918, Rio de Janeiro. Fonds CONMEBOL, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

107. Un marqueur parmi d'autres de cette instabilité est par exemple donné dans le cas uruguayen par la nécessité que ressentit la CNEF en 1918 d'annoncer qu'elle reconnaissait officiellement l'AUF comme la seule autorité régente du football dans le pays. AUF, *Memorias y balance general, ejercicio 1918*, Litografía e Imprenta del Comercio, Montevideo, 1919. Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

l'Asociación Atlética y Football de Chile sollicite l'intervention de la Conmebol dans le différend qui l'opposait à la Federación Sportiva Nacional de Chile pour le contrôle du ballon rond dans le pays¹⁰⁸. Si l'intervention de la Conmebol dans les affaires chiliennes permit de trouver une solution convenable au problème posé, l'institution ne put rien faire cependant pour éviter un nouveau divorce dans le football argentin en 1919¹⁰⁹.

Cette année-là, sur fond des controverses coutumières quant aux pratiques de l'amateurisme marron, l'Association Argentine de Football prit la décision d'exclure la majeure partie des clubs de première division. Mis au ban du football national, ces clubs s'organisèrent pour créer une nouvelle institution : l'Association Amateurs de Football. Le ballon rond argentin était donc régi par deux instances concurrentes avec d'une part une Association Argentine très affaiblie mais jouissant du statut de seule représentante officielle du football national aux yeux de la Conmebol et de la FIFA et de l'autre une puissante fédération frondeuse, l'Association Amateurs qui, bien qu'illégitime sur plan international pouvait se targuer de réunir les principaux clubs du pays dont notamment les prestigieux Independiente, Racing, River Plate, Gimnasia y Esgrima la Plata, San Lorenzo et Sportivo Barracas. Ce deuxième épisode schismatique en Argentine préoccupa grandement les autorités de la Conmebol qui y voyaient un embryon de discorde pouvant se propager au reste du football régional. Dans son rapport de 1921, l'institution notait notamment que :

« la fracture du football argentin [...] a créé partout une atmosphère de suspicion et d'anarchie absolument délétère pour le développement normal des activités de l'organisation. À cause des influences exercées par les antagonismes liés à ce schisme, de dangereuses tendances dissidentes ont vu le jour, bien au-delà de son épice, irradiant sur d'autres pays, avec tous les préjudices que cela entraîne »¹¹⁰.

Comme lors du premier schisme argentin de 1912, l'AUF se voyait prise entre deux feux, et ce d'autant plus qu'elle était la fédération entretenant de

108. Cette dernière était un organisme multi-sports qui prétendait chapeauter l'ensemble des disciplines athlétiques du pays, football inclus. Lettre de l'Association Athlétique et de Football du Chili, signée par son vice-président, adressée à M. don Héctor Gómez, Directeur de la Confédération Sud-américaine de Football, datée du 27 avril 1917, Valparaíso. Fonds CONMEBOL, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

109. AUF, *Memoria y Balance General. Ejercicio 1919*, Tipografía e Litografía 'Olivera-Fernandez', Montevideo, 1920.

110. « La disidencia del football argentino, agravada desde las sesiones del Consejo Superior en Chile, ha creado en todas partes una atmósfera de recelos y anarquía, nada propicia a los desarrollos normales de la organización. Por el influjo de los antagonismos derivados del cisma, han entrado en juego peligrosos elementos de disociación, que han trascendido de su foco, irradiando a otros países, con los consiguientes perjuicios generales ». Conmebol, « Memoria de la Oficina Permanente, 1921 ». Fonds CONMEBOL, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

loin le plus de relations avec le football argentin. Aussi, dès la consommation du divorce sur l'autre rive du Rio de la Plata, l'AUF tenta d'endosser le rôle de médiateur en vue de faciliter une éventuelle réunification¹¹¹. Alors que les négociations étaient au point mort, l'AUF se risqua à menacer ses interlocutrices de rompre tout contact avec le football argentin tant qu'une solution ne serait pas trouvée¹¹². Cet ultimatum eut pour effet d'aboutir à un accord par lequel l'Association Argentine consentait à autoriser les clubs de l'Association Amateurs à disputer des matchs internationaux sans risques de poursuites. En 1921, alors que la réunification du football argentin semblait en bonne voie, contre toute attente, la situation s'envenima entre les deux entités et l'Association Argentine décida de rompre l'accord autorisant les matchs contractés entre des clubs uruguayens et ceux de l'Amateurs. Parce que l'AUF refusa de prendre en compte le revirement de sa voisine, celle-ci saisit le Conseil Supérieur de la Conmebol dans le but de faire appliquer les régulations continentales et éventuellement de faire sanctionner l'AUF¹¹³. L'année suivante, alors que le litige entre l'AFA et l'AUF était toujours en cours, cette dernière autorisa le CA Peñarol (CAP) à affronter un club de l'Association Amateurs au motif que l'organisation des deux rencontres en question avait été conclue en amont de la rupture de l'accord argentin et qu'elles faisaient œuvre de bienfaisance en reversant les bénéfices à la lutte contre le cancer.

La réponse de l'Association Argentine ne se fit pas attendre. Elle saisit à nouveau le Conseil Supérieur de la Conmebol et demanda en guise de représailles pour avoir disputé un match interdit selon les régulations de la Confédération Sudaméricaine, l'exclusion du CAP ainsi que des sanctions contre l'AUF pour avoir donné son aval¹¹⁴. Finalement, suite à une médiation brésilienne du litige, l'Association Argentine retira sa saisine. En Uruguay cependant, le CAP n'enterra pas la hache de guerre et par mesure de solidarité avec l'Association Amateurs, décida pour sa part de nier à l'AUF le concours de ses joueurs pour la Copa América de 1922 à laquelle participait la sélection de l'AFA. Cette décision du CAP créa un profond malaise au sein de l'AUF, et la Celeste, ainsi privée de plusieurs de ses meilleurs joueurs, n'arriva que troisième du tournoi. Les risques de propagation du conflit dans le football sud-américain semblaient se confirmer. En 1922, une nouvelle demande du CAP (rejoint par

111. *Ibidem*. Remarquons que la fonction de médiateur ou « *broker* » est un rôle souvent privilégié par les « petits États » qui y trouvent un moyen de légitimation certain sur la scène internationale. GUILBAUD, Aurianne, « L'engagement multilatéral... *op.cit.*

112. *Ibidem*.

113. AUF, « Memoria Anual - 1921 », Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

114. CONMEBOL, « Memoria de la Oficina Permanente de la Confederación Sudamericana de Football, 1922 ». Fond CONMEBOL, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

le Central FC) pour affronter des équipes de l'Association Amateurs essuya un refus de la part de l'AUF. Malgré l'interdiction formelle de leur institution tutélaire, les deux clubs frondeurs décidèrent tout de même de traverser le Rio de la Plata pour disputer les matchs en question. Mis devant le fait accompli, l'AUF décida au cours d'une assemblée de ses membres de répondre à cette bravade par l'exclusion de ses rangs du Central et du CAP, le club le plus ancien du football uruguayen de l'époque.

Dans la foulée de cette sanction, plusieurs clubs mineurs décidèrent de quitter d'eux mêmes le giron de l'AUF et de se regrouper autour des deux condamnés pour créer ensemble un nouvel organisme concurrent donnant ainsi naissance en 1923 à la Fédération Uruguayenne de Football. Comme l'avaient prédit les dirigeants de la Conmebol, le climat schismatique argentin faisait des émules dans la région. D'après les travaux d'Andrés Morales sur cet épisode, dans le cas uruguayen, le différend footballistique se superposa à une rivalité politique entre factions internes du Partido Colorado avec d'une part une AUF dominée par les éléments batllistes et de l'autre une FUF dirigée par le transfuge du batllisme Julio María Sosa¹¹⁵. Si des querelles politiques nationales purent vraisemblablement trouver des prolongements dans le climat d'instabilité du football de l'époque, celui-ci n'en restait pas moins une réalité intrinsèque dépassant largement les contextes domestiques nationaux. Ainsi, la même année, de l'autre côté des Andes, le football chilien vécut lui aussi une fracture similaire¹¹⁶. Manifestement, la discorde était d'échelle continentale.

La FUF représentait un danger de existentiel pour l'AUF. Non seulement le départ des clubs partis rejoindre la fédération dissidente affaiblissait ses rangs, mais surtout, en s'alliant à la puissante Association Amateurs Argentine, la FUF risquait d'être en mesure de détrôner l'AUF dans son rôle de représentante footballistique de la nation. Au cours de l'année 1923 par exemple, le Ministre des Relations Extérieures argentins organisa un tournoi international de football entre les sélections de l'Association Amateurs et un *combinado* de la FUF¹¹⁷. L'équipe de cette dernière disputa la rencontre habillée du maillot bleu ciel caractéristique de la sélection uruguayenne. Non seulement les frondeurs bénéficiaient d'une surface internationale, mais ils n'hésitaient pas non plus à s'appropriier les symboles régaliens du football uruguayen. Face à cette menace, l'AUF chercha à barrer la route de l'étranger à sa rivale. La Conmebol, qui s'était montrée impuissante depuis 1919 pour résoudre le schisme argentin, ne serait probablement pas d'une grande utilité. Aussi, l'Association uruguayenne se tourna vers la FIFA dont « le principe [avait] toujours été que l'ordre soit la base de chaque progrès » et qui faisait

115. MORALES, Andrés, *Fútbol, identidad... op.cit.* p.123-126.

116. Magazine *Mundo Uruguayo*, Montevideo, édition du 22 novembre 1923.

117. Magazine *Mundo Uruguayo*, Montevideo, édition du 20 décembre 1923.

tout son possible pour qu'il n'y ait « sur chaque vaisseau qu'un seul capitaine »¹¹⁸. Obtenir le soutien de la FIFA dans cette affaire était capital. Cela permettrait à l'AUF de contenir l'ascension de la FUF en lui niant toute possibilité de projection internationale. En dépit des bonnes dispositions de la FIFA, celle-ci fit remarquer à son interlocutrice que l'Uruguay ne comptait pas au rang de ses membres affiliés de plein droit. En effet, depuis le retour de la paix en Europe en 1918 et la reprise des activités de la FIFA, l'AUF n'avait pas pris le temps de pérenniser son adhésion provisoire au sein de la Fédération Internationale. C'est donc dans l'urgence la plus absolue que les dirigeants de l'AUF tentèrent de dépêcher quelqu'un à Genève pour participer au Congrès de la FIFA de 1923 et ainsi d'y finaliser les démarches. Les contraintes géographiques les poussèrent à solliciter le concours du frère cadet de J.A. Buero, M. Enrique Buero, qui, en sa qualité d'ambassadeur de l'Uruguay à Berne, présentait l'avantage de se trouver sur place. Le diplomate, qui n'avait jusque-là entretenu aucune activité liée au football, accepta la mission confiée par ses compatriotes, donnant ainsi naissance sans le savoir à ce qui serait pour lui une longue carrière honoraire de représentation des intérêts uruguayens dans le concert du football mondial. Buero s'acquitta de sa tâche concernant l'affiliation de l'AUF, solidifiant ainsi les positions de celle-ci face à la dissidence qui divisait le pays. Durant les sessions du Congrès, il noua également des premiers contacts directs avec les dirigeants du football européen précipitant ainsi l'arrivée de l'Uruguay sur la scène olympique.

118. Lettre de la FIFA, signée Hirschman, adressée à l'Association Uruguayenne de Football, datée du 5 décembre 1924, Amsterdam. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol. Comme l'évoquent les travaux de Paul Dietschy, la FIFA avait depuis sa création en 1904 pour ambition d'imposer « un cadre de pratique sportive d'abord national » s'assurant qu'il n'y ait qu'une seule représentation par pays. DIETSCHY, Paul, « Les avatars de l'équipe nationale », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2011, vol.111, n°3, p.35-47.



Une de *Mundo Uruguayo*. Illustration sur papier, détail. Magazine *Mundo Uruguayo*, Montevideo, édition du 21 août 1930.

Colombes 1924, Amsterdam 1928 : les antécédents olympiques

La une du magazine *Mundo Uruguayo*, dans son édition du 21 août 1930, montrait aux côtés de la silhouette de la Tour de l’Hommage – immanquablement coiffée du pavillon national – trois visages féériques aux traits épurés et ceints, à la manière des athlètes antiques, d’amples couronnes végétales¹. Sous ces figures surnaturelles, trois inscriptions : Colombes, Amsterdam, Montevideo, et en guise de titre la mention « trois fois champions du monde ». Cette composition, teintée de style moderniste, illustre graphiquement la continuité affichée entre ces trois victoires de la Celeste. Le tournoi de Montevideo de 1930 est certes la Première Coupe du monde de la FIFA, mais cette première édition n’apparaît pas *ex-nihilo* ; des « championnats du monde » l’ont précédée² : ceux de Colombes et d’Amsterdam, remportés par l’Uruguay. La Coupe du monde de 1930 est donc l’aînée de la longue série des Coupes du monde de la FIFA (qui se prolonge jusqu’à nos jours), mais elle est aussi la cadette des grandes victoires du cycle correspondant à la « Génération Olympique », qui signifia entre 1924 et 1930³ l’âge d’or du football uruguayen. Les Jeux olympiques de Colombes et d’Amsterdam constituent ainsi les deux antécédents sportifs majeurs du Mondial de 1930, et leur prise en compte est capitale à l’heure de tenter de saisir les enjeux de celui-ci et d’en évaluer la portée.

L’entrée de la Celeste sur la scène olympique en 1924 est le prolongement de la forte tendance à l’exogamie qui avait caractérisé le football national depuis son apparition à la fin du XIX^e siècle, conjuguée à la propension de la jeune république sud-américaine à chercher à se projeter à l’international par tout les moyens et sur tous les domaines. Bien que le contexte du schisme entre l’AUF et la FUF constitue la toile de fond politico-sportive régissant la

-
1. Sans aucune prétention botanique, nous reconnaissons des feuilles de chêne, représentant la puissance, des rameaux d’oliviers, incarnant la paix et des feuilles de laurier, signifiant la victoire.
 2. Ce point technique est traité dans le chapitre 7.
 3. Cette période pourrait être élargie de quelques années, pour aller du championnat Sud-américain de 1923 (qui correspond à la première victoire de cette génération de footballeurs) à celui de 1935 à Lima (qui en est la dernière).

temporalité et les modalités de cette irruption de la Celeste dans le paysage des Olympiades, celle-ci n'en demeure pas moins l'aboutissement par pseudo-sérendipité d'une volonté préexistante de mondialisation du football national. Après l'espace *platense* lors des rencontres avec l'Argentine, puis l'espace sud-américain avec la dispute des championnats continentaux à partir de 1916, les épopées olympiques de 1924 et de 1928 représentent la marche supérieure – de dimension planétaire cette fois-ci – dans ce mouvement de projection internationale. En ce sens, ces antécédents apparaissent comme des éléments de continuité pour l'histoire du football uruguayen du début du XX^e siècle. Mais ils représentent aussi, au-delà de ces permanences (et peut-être davantage même), une rupture majeure dans le passé footballistique du pays, et notamment dans la place accordée au football. En effet, la participation de l'Uruguay aux Jeux olympiques de Colombes constitue un tournant essentiel dans les répercussions du ballon rond sur la société uruguayenne. Le football s'était imposé dès les deux premières décennies du XX^e siècle comme la pratique sportive nationale par excellence : elle recrutait parmi des secteurs toujours plus larges de la jeunesse masculine du pays pour garnir ses terrains et, surtout, elle déchaînait des passions populaires et mobilisait les foules pour remplir ses tribunes. Malgré ces conquêtes précoces du ballon rond, ce dernier ne jouissait pas pour autant d'une légitimité identitaire d'envergure nationale. Il restait un passe-temps, populaire certes, d'une partie considérable de la population du pays. Ce ne fut qu'avec les raz-de marées olympiques que signifièrent les victoires de Colombes et d'Amsterdam que le football national put effectuer son dernier saut d'échelle pour s'imposer comme un élément transversal, touchant l'ensemble de la société uruguayenne. Revenir sur ces épisodes équivaut à comprendre comment ce sport s'est érigé en dénominateur commun de la nation uruguayenne, et saisir les contours du socle sur lequel fut ensuite bâtie la Coupe du monde de 1930.

5.1 L'invitation des fédérations espagnoles

Les VII^{es} Jeux olympiques d'été à Anvers en 1920 ont marqué la première consécration internationale de l'équipe d'Espagne. Menée par son gardien de but, le « Divino » Zamora, la Roja, médaillée d'argent, battit consécutivement le Danemark, la Suède, l'Italie et la Hollande⁴. Forte de ce succès de

4. La véritable finale du tournoi opposa le 2 septembre 1920 la Belgique à la Tchécoslovaquie, mais cette dernière, non conforme avec l'arbitrage anglais, quitta le terrain de jeu peu avant la mi-temps. Si par ce forfait les Belges remportaient automatiquement l'or olympique, l'attribution de la médaille d'argent posait, elle, problème. Dans les jours

la sélection nationale – dont la plupart des joueurs étaient basques – la Fédération Guipuzcoana⁵ décida en 1922 de profiter de cette notoriété fraîchement conquise pour arranger une grande et profitable tournée en Amérique du Sud⁶. Contre toute attente, durant leur séjour sur les rives du Rio de la Plata, les Basques découvrirent à leurs dépens l'excellent niveau de jeu déployé par leurs hôtes et repartirent aussi bien de Buenos Aires que de Montevideo⁷ après avoir subi de cuisantes défaites, amplement relayées dans la presse ibérique. C'est pourquoi l'année suivante, lors du congrès de la FIFA à Genève (agonalité oblige) les autorités de plusieurs fédérations régionales espagnoles⁸ profitèrent de la présence du délégué *ad hoc* uruguayen Enrique Buero pour lui faire savoir qu'elles étaient désireuses de recevoir la visite dans la péninsule d'une équipe uruguayenne. Selon leurs mots, les Espagnols voulaient obtenir « une revanche » pour pouvoir se « convaincre de pourquoi et comment [leurs joueurs] furent si facilement battus »⁹, et ils étaient pour cela disposés à prendre des engagements financiers¹⁰. Pour finir de persuader le représentant uruguayen des avantages que présenterait une telle tournée sur le Vieux Continent, ils firent également remarquer à Buero que l'Uruguay pourrait parfaitement tirer parti de cette traversée Atlantique pour prendre part au tournoi de football des Jeux olympiques de Paris, prévus pour le mois de mai 1924, et ainsi faire d'une pierre deux coups.

La réglementation olympique de cette époque rendait financièrement délicate la participation de délégations en provenance d'horizons lointains. La volonté du CIO de faire scrupuleusement respecter les préceptes de l'amateurisme dans le sport faisait retomber sur les délégations la totalité des coûts de participation. Depuis leur création en 1896, les Jeux olympiques modernes s'étaient systématiquement déroulés en Europe, à l'exception de l'édition de 1904 tenue aux États-Unis, à Saint-Louis dans le Missouri. Or, une traversée

qui suivirent, les autorités olympiques organisèrent un mini-tournoi, qui se traduisit par la mémorable « *remontada* » des Espagnols (pourtant initialement éliminés dès les quarts de finale).

5. Après la division de la Federación Norte en 1918, la Federación Guipuzcoana est, avec la Federación Vizcaína, une des deux fédérations régionales basques de football.
6. AUF, « Memoria anual 1922 », Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.
7. Ils jouèrent au total deux rencontres en Uruguay qu'ils perdirent sur les scores de 4 buts à 0 et de 3 buts à 1. *La Victoria Olímpica* (imprimé), 1924, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.
8. Les Federación Vizcaína, Federación Regional Sud, Federación Levantina et Federación de Cataluña notamment. Note du Ministre Buero, adressée au Ministre des Relations Extérieures, datée du 24 mai 1923, BUERO, *Negociaciones... op.cit.* p.10.
9. « Queremos una revancha que nos convenza de por qué y como fueron tan fácilmente vencidos ». *Ibidem*, p.11
10. Les basques garantissaient à l'Uruguay jusqu'à 15 000 pesetas espagnoles, les Catalans, 12 000 et Valence, Madrid et Séville, 8 000.

océanique pour les quinze à vingt personnes formant une délégation olympique de football, conjuguée aux frais de bouche et de logement occasionnés par le séjour sur place durant la durée du tournoi (soit deux à trois semaines environ), représentaient des coûts considérables auxquelles ne pouvaient faire face les associations latino-américaines régissant un football encore largement amateur. C'est pourquoi, malgré l'engouement des nations australes pour le ballon rond, aucune équipe du sous-continent n'avait jusqu'alors pris part au tournoi olympique dans cette discipline¹¹. Eu égard à ces conditions, la tournée commerciale proposée aux Uruguayens par les représentants des fédérations régionales ibériques constituait une véritable aubaine, car elle rendait économiquement viable ce premier déplacement olympique des footballeurs sud-américains.

En plus de ces facilités financières, l'entreprise olympique paraissait d'autant plus pertinente pour le football uruguayen que celui-ci connaissait depuis plus d'une décennie déjà une période de grande réussite sportive au niveau continental. Aux yeux de l'AUF et de son président, le Dr. Atilio Narancio, cette traversée atlantique était à même de porter des fruits et la sélection semblait avoir toutes ses chances de faire une très bonne figuration aux Jeux olympiques. Comme le rapporte Andrés Morales, pour motiver les joueurs de la sélection, Narancio leur annonça qu'il n'opterait pour la participation de la Celeste au tournoi Olympique que si ces derniers remportaient la Copa América qui allait se disputer en octobre 1923 à Montevideo¹². Encouragés par cette promesse, les joueurs uruguayens s'imposèrent sur leurs voisins et décrochèrent donc leurs billets pour l'Europe. Le président de l'AUF écrivit au diplomate en poste en Suisse pour lui annoncer que les « players » orientaux iraient à Paris bien disposés « à mettre à l'honneur le pavillon national », forts de leur « titre de Champions Sud-américains » récemment acquis, « pour la plus grande gloire du sport national »¹³. Les dirigeants de l'AUF étaient pleinement conscients que cette aventure transatlantique avait des chances non-négligeables de déboucher sur un franc succès.

La presse du pays en revanche se montrait plus dubitative et certains journalistes n'hésitèrent pas à qualifier la décision de « pure folie¹⁴ ». Non

11. De fait, depuis l'instauration du tournoi de football aux Jeux olympiques à l'occasion de l'édition de Londres de 1908, un seul pays extra-européen avait pris part à la compétition : l'Égypte en 1920.

12. MORALES, *Andrés, Fútbol... op.cit.* p.125.

13. « Concurrirán, pues, nuestros « players » dispuestos a colocar bien alto el pabellón patrio como para no desmerecer en su carácter de Campeones Sudamericanos, título que en justa caballerescas acaban de adjudicarse para honra y gloria del deporte nacional. » Lettre de l'Association Uruguayenne de Football, adressée à E. Buero, datée du 22 décembre 1923, BUERO, *Negociaciones... op.cit.* p.20.

14. « Se nos informa que entusiasmados con el resultado del Certamen de América los

seulement l'opinion locale gardait encore en très haute estime les mérites du football européen et tablait donc sur la défaite logique de la sélection, mais cette dernière se voyait en plus durement affectée par les conséquences de la fracture du football uruguayen qui opposait l'AUF à sa rivale. Ainsi les joueurs évoluant au sein de la FUF, comme Isabelino Gradín ou José Piendibene, qui avaient pourtant fait la gloire de la Celeste depuis le milieu de la décennie précédente, n'étaient pas sélectionnables¹⁵. Malgré les aveux de faiblesse de la presse, les dirigeants de l'AUF se montraient confiants. Quelques mois après leur décision d'envoyer coûte que coûte une sélection en Europe, le délégué de l'AUF (et par ailleurs député) Casto Martínez Laguarda, envoyé en Espagne pour préparer la venue de la Celeste, se voulait rassurant. Pour lui, « le potentiel du football ibérique [était] franchement favorable aux chances de notre équipe ». Et pour cause, en assistant à quelques rencontres entre équipes espagnoles et en comparant ces prestations à ce qu'il connaissait du football uruguayen, il fut vite convaincu que le football ibérique était certes « très enthousiaste, très combatif, avec beaucoup de « *furia* », mais que sa « technique » était « négligée et insuffisante »¹⁶.

5.2 La tournée ibérique de la Celeste

À la mi-mars 1924, la Celeste s'embarqua dans le port de Montevideo, cap sur le Vieux Continent. Contrairement à ce que prétendraient les journaux locaux plusieurs mois plus tard dans le but de dramatiser davantage la victoire olympique, les athlètes sud-américains n'entamèrent pas leur périple dans l'indifférence générale. Bien que le contexte du schisme du football uruguayen ait pu effectivement soustraire une partie du public à l'événement, une

dirigentes piensan mandar al viejo continente a los elementos que se clasificaron campeones lo que, francamente, nos parece un disparate ». Magazine *Mundo Uruguayo*, Montevideo, édition du 27 décembre 1923.

15. *Ibidem*.

16. « Tuvo así oportunidad de conocer a dos de los principales equipos de la península y ratificar el juicio ya formado sobre la potencialidad del football íbero, francamente favorable para chance de nuestro equipo. Aquí como en todas partes, mucho entusiasmo, mucha acometividad, mucha furia, pero técnica descuidada y deficiente. » Asociación Uruguaya de Football, *La Olimpiada de París de 1924. Informe de la Delegación de la Asociación Uruguaya de Football. Memoria y Finanzas correspondiente al Año Olímpico*, Talleres Gráficos Rossi, Montevideo, 1924, p.12.

foule considérable¹⁷, comptant de nombreuses femmes¹⁸, accompagna tout de même, sous les vivats, les membres de la sélection nationale, flanqués de leurs familles, jusqu'au port de Montevideo. Ils étaient venus souhaiter un bon voyage à ces « héros du coup de pied, partant cap sur le Vieux Monde à la recherche d'une nouvelle conquête pour enrichir leurs gloires sportives. [Les membres de la délégation] furent salués comme l'étaient les grands croisés du Moyen-âge, les conquérants de la Grèce antique ou les brillants consuls romains lorsqu'ils s'élançaient vers l'aventure remplis d'une poésie épique »¹⁹. Comme le suggèrent ces comparaisons grandiloquentes, contemporaines du départ, la participation de la Celeste aux Jeux de Paris éveillait déjà dans l'imaginaire national des espoirs dépassant très largement la simple figuration sportive.

Après avoir fait escale à Rio de Janeiro puis à Dakar, le Désirade – paquebot français de la Compagnie des Chargeurs Réunis – qui transportait la sélection dans ses « cabines tout confort²⁰ », arriva à Vigo le 7 avril. Une foule immense vint accueillir ces sportifs venus par-delà les mers. La ville galicienne, dont les édifices et les habitants s'étaient, pour l'occasion, couverts de drapeaux uruguayens, offrait un spectacle poignant qui fit vibrer de patriotisme la délégation sud-américaine²¹. Dès le lendemain, les joueurs commencèrent leurs premiers entraînements en vue de la tournée pré-olympique arrangée par l'AUF en Espagne. Celle-ci débuta le 10 avril en Galice et dura un peu plus d'un mois. Au total, jusqu'au 15 mai, la Celeste disputa neuf matchs, dont deux contre le Celta de Vigo, deux contre l'Athletic de Bilbao, un contre la Real Sociedad de San Sebastián, deux contre le Deportivo La Coruña, un contre l'Atlético de Madrid et un le Racing Club de Madrid (club aujourd'hui

17. Photographies à l'appui, le journal *El Día*, du 16 mars 1924 évoquait, « la grandiose démonstration d'au-revoir dont fut l'objet la sélection » et « un public énorme et passionné [s'étant] rendu au port », journal *El Día*, Montevideo, édition du 16 mars 1924.

18. « El elemento femenino, no podía faltar. Acostumbrado a vitorear a los componentes del team del barrio o a los que ungieron favoritos en virtud de generosa simpatía, se encontraba en estos momentos también junto a ellos ». Journal *El Diario*, Montevideo, édition du 16 Mars 1924.

19. « Hoy los héroes del puntapié, que marchan rumbo al viejo mundo, en pos de un nuevo lauro que enriquezca sus glorias deportivas fueron despedidos no de otra manera que lo eran los enormes cruzados de la Edad Media, los finos conquistadores de la antigua Grecia y los brillantes cónsules romanos, cuando se lanzaban en pos de una aventura, plena de esa poesía épica [...] », journal *El Diario*, Montevideo, édition du 16 mars 1924.

20. *Ibidem*.

21. *Álbum Olímpico de 1924*, donation de la Famille d'Ángel Romano, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.



FIGURE 5.1 – La délégation uruguayenne faisant ses adieux depuis le pont du Désirade dans le port de Montevideo. Photographie, détail, *La Victoria Olímpica...* *op.cit.*

disparu)²². Toutes ces rencontres se soldèrent sans exception par des victoires pour les Uruguayens, qui marquèrent en tout et pour tout 25 buts pour 8 encaissés. Ce sans-faute traduisait l'excellent niveau dont faisait preuve la sélection sud-américaine. En dépit des trois semaines de traversée atlantique, de l'acclimatation laborieuse à de nouvelles latitudes, de l'omniprésence d'un public adverse (parfois ouvertement hostile²³), de l'adaptation à des surfaces de jeu inusuelles²⁴ et d'un enchaînement de rencontres peu respectueux des temps de repos²⁵, les Uruguayens ne concédèrent aucune défaite ni match nul.

En plus de préparer physiquement et tactiquement leur participation imminente aux Jeux olympiques de Paris, ces succès contre des clubs de premier ordre issus de la puissance du football qu'était déjà l'Espagne à l'époque,

22. AUF, *La Olimpiada de París de 1924, Informe...* *op.cit.* p.17-35.

23. *Álbum Olímpico de 1924...* *op.cit.*

24. « les terrains de jeu n'avaient pas un brin d'herbe, ils étaient complètement lisses, propres et durs [...]. La balle faisait sur ces terrains d'énormes rebonds, ce qui obligeait les footballeurs à pratiquer un jeu aérien qui mobilisait préférentiellement l'emploi de la tête » / « los campos de juego no tenían una mata de pasto, eran completamente lisos, limpios y duros [...]. La pelota daba en aquellos campos enormes botes y obligaba a los footballers a practicar el juego por alto, con preferente empleo de la cabeza. ». AUF, *La Olimpiada de París de 1924, Informe...* *op.cit.* p.7.

25. La revanche contre l'Athletic Bilbao par exemple, se disputa le lendemain du match aller.

jouèrent un rôle des plus bénéfiques pour le moral et l'assurance de la sélection sud-américaine qui se voyait ainsi « fortifiée »²⁶. Par ailleurs, ces bienfaits sur la confiance furent également consolidés par l'image que renvoyaient aux Uruguayens les articles parus à leur sujet dans la presse espagnole. Dès ses premiers matchs en terres ibériques, la couverture médiatique locale fut – à quelques exceptions près²⁷ – particulièrement flatteuse à l'égard des capacités sportives de la sélection sud-américaine. À propos de la première rencontre disputée par les Sud-américains, *le Faro de Vigo*²⁸ par exemple, décrivait ces derniers en authentiques « professeurs »²⁹ de football association.

« Nous avons vu l'équipe uruguayenne faire deux choses : gagner facilement la partie et nous offrir une exhibition brillantissime du jeu pratiqué sur les terrains d'Amérique du Sud. [...] Des actions inimitables étaient suivies d'autres surprenantes, et ainsi de suite durant toute l'après-midi. Le « onze » de l'Uruguay s'est livré à une profusion de bon football. Il a fait étalage, pendant les 90 minutes, de la perfection de son jeu avec des lignes admirablement coordonnées, une cohésion dont on a rarement été témoin par le passé et enfin, un ensemble sportif d'une harmonie insurpassable³⁰ ».

Les observateurs espagnols étaient formels : lors de sa prochaine intervention aux Jeux de Paris, la Celeste était, de toute évidence, destinée à accomplir des prouesses ; et une telle prévision revêtait d'autant plus d'importance aux yeux des joueurs qu'elle était formulée par les journalistes de la nation vice-championne olympique en titre.

Au-delà de la singularité de cette tournée en termes de réception et de résultats sportifs, il est intéressant d'observer son déroulement en dehors des terrains de jeu. De la Galice au Pays Basque, en passant par la Castille, la délégation uruguayenne ne se contenta pas uniquement d'honorer ses engagements footballistiques et de répondre aux questions des chroniqueurs sportifs

26. AUF, *La Olimpiada de París de 1924, Informe...* *op.cit.* p.35.

27. La publication *Olimpiada* par exemple rapporte plusieurs coupures de presse d'Espagne (basques notamment) mettant la défaite des équipes locales sur le compte de la malchance et remettant sérieusement en doute la valeur des Uruguayens et donc par extension leurs chances de succès à Paris. *La Victoria Olímpica* (imprimé), 1924, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol (s/n° de p.).

28. Journal, *El Faro de Vigo*, Vigo, édition du 11 avril 1924.

29. « catedráticos ». *Ibidem*.

30. « [...] hemos visto al equipo uruguayo hacer dos cosas : ganar fácilmente el match y regalarnos una exhibición brillantísima del juego que se practica en las 'canchas' de América del Sur. [...] Unas jugadas inimitables eran hilvanadas a otras sorprendentes, y así constantemente toda la tarde. El « once » del Uruguay hizo un derroche de buen football. Exhibió durante todo el encuentro unos elementos perfectos del « asociación », unas líneas admirablemente acopladas, una cohesión raramente vista por nosotros y en fin, un conjunto tan armónico como no cabe superarlo ». *Ibidem*

locaux désireux de s'enquérir sur ces exotiques joueurs créant la sensation du moment. La pérégrination des Uruguayens à travers le Nord de l'Espagne s'agrémenta – en plus des réceptions officielles et autres banquets relativement courants à l'époque³¹ – de divers événements extra-sportifs, dont la participation était normalement associée aux représentations diplomatiques. À Vigo par exemple, les Uruguayens prirent part à une cérémonie dans le cimetière de la ville en hommage à la femme de lettres espagnole Concepción Arenal³². Les Sud-américains placèrent une plaque commémorative et le délégué de l'AUF, M. Casto Martínez Laguarda, fit un discours hagiographique en l'honneur de la défunte, auquel répondirent des mots d'éloges prononcés par l'édile de la ville envers ses hôtes. Quelques jours plus tard, la mairie de Vigo leur offrit une escapade touristique agrémentée de haltes culinaires pour découvrir les produits du terroir ; le convoi automobile – qui transportait, en plus des joueurs, le maire, le gouverneur militaire de la région, le délégué local du gouvernement, un juge d'instruction et le consul de l'Uruguay – se prolongea jusqu'au site emblématique de Baiona³³. De même, le 1^{er} mai, conformément à une demande qui leur avait été faite par la Municipalité de Montevideo, la délégation uruguayenne rendit une visite de courtoisie à la mairie de La Corogne³⁴. Lors de leur passage dans le Pays Basque, ils firent un crochet pour se rendre à Durango, localité de naissance de Mauricio Bruno de Zabala, militaire et administrateur colonial espagnol qui avait fondé la cité fortifiée de Montevideo en 1724. À l'emplacement de la maison de naissance de ce dernier, les Sud-américains apposèrent une plaque commémorative en présence des autorités locales et d'un public venu nombreux assister à l'événement³⁵. Enfin, les délégués de l'AUF accompagnant la Celeste furent également invités, lors de conférences publiques, à dissenter sur l'Uruguay en général et son système d'éducation physique en particulier, réalisant de ce fait une authentique promotion du pays à l'étranger. Ainsi, au-delà de la métaphore footballistique déjà fort adaptée à l'essentialisation nationale des équipes, la forme digne d'une représentation diplomatique que prit la tournée des joueurs uruguayens

31. Comme le montrent les travaux de Sébastien Moreau dans le cas du football transfrontalier au Nord de la France à la même époque, ces banquets organisés en l'honneur des sportifs étaient relativement communs. MOREAU, Sébastien, « Rencontres footballistiques transfrontalières et avènement du spectacle sportif. Le cas du nord-est de la France (années 1920-années 1930) », 19 : *Bulletin des doctorants et jeunes chercheurs du Centre d'Histoire du XIX^e siècle*, 2015, vol. 3, p.106-121.

32. Journal, *El Faro de Vigo*, Vigo, édition du 11 avril 1924.

33. Commune du Sud de la Galice, c'est dans son port qu'arriva la Pinta en mars 1493, pour annoncer le succès de l'expédition de Christophe Colomb entamée sept mois plus tôt. Journal *El Faro de Vigo*, Vigo, édition du 15 avril 1924.

34. AUF, *La Olimpiada de París de 1924*, *Informe... op.cit.* p.28.

35. *Álbum Olímpico de 1924... op.cit.*

en Espagne renforça ce phénomène d'identification, et ce, aussi bien auprès du public visité, que chez les membres de la délégation qui intériorisèrent leur rôle de véritables ambassadeurs, à l'image de cette mise en scène de la fraternité entre les peuples, au cours de laquelle les Sud-américains posèrent à Bilbao avec des petits drapeaux uruguayens et le traditionnel béret basque sur la tête (fig. 5.2).



FIGURE 5.2 – La sélection uruguayenne posant à Bilbao avec des bérets basques avant le coup d'envoi d'un match contre l'Athletic. Photographie, détail, AUF, *La Olimpiada de París de 1924, Informe...* op.cit. p.32.

5.3 Les Jeux de Paris de 1924

Pendant le séjour espagnol de la Celeste, la participation de celle-ci aux Jeux olympiques avait été mise en danger par le contexte du schisme du football uruguayen. Comme le rapporte A. Morales, la CNEF, alors sous influence de la FUF, avait tenté de bloquer le projet de l'AUF en invoquant le fait que l'équipe envoyée en Europe n'était pas représentative du football national³⁶. Finalement, grâce à l'intervention de Francisco Ghigliani notamment – entre temps devenu président du Comité Olympique Uruguayen – la situation pu être débloquée à temps³⁷. Le 15 mai, la délégation s'embarqua donc pour Paris, où elle arriva par voie ferrée le 17, à la Gare d'Orsay. Elle prit ses quartiers – suivant sa réservation faite au préalable – dans le village olympique

36. MORALES, Andrés, *Fútbol, identidad...* op.cit. p.126-129.

37. La Victoria Olímpica (imprimé), 1924, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

situé à quelques centaines de mètres du stade de Colombes où se déroulerait le tournoi de football. Premier village olympique de l'histoire des Jeux olympiques, celui de Paris n'était pas – ni dans ses installations, ni dans son service de restauration – au goût des Uruguayens. Trop étroit, il était composé de petits bungalows rudimentaires en bois posés sur un terrain boueux. D'après les mots du délégué uruguayen, « il était impossible d'y rester trop longtemps sans mettre en grand danger la condition physique et mentale des joueurs »³⁸. Au-delà de la promiscuité des cabanons et des conditions de vie insalubres endurées par les athlètes, la réservation uruguayenne dans le village olympique comptait également un service de restauration dont l'alimentation était « insuffisante à l'extrême » et « d'une pauvreté inouïe »³⁹.



FIGURE 5.3 – La délégation uruguayenne dans ses quartiers du village olympique de Colombes accompagnée de ses cuisinières françaises. On remarquera au premier plan, la présence de deux matés. Photographie, détail, AUF, *La Olimpiada de París de 1924, Informe... op.cit.* p.40.

Après quelques prospections immobilières entreprises par les délégués de l'AUF, assistés de membres de la communauté uruguayenne de Paris s'étant bénévolement mis à disposition de leurs compatriotes, les Sud-américains finirent par trouver dans la localité d'Argenteuil – voisine du site olympique

38. « Resultaba imposible permanecer mucho tiempo sin gran riesgo para el estado físico y moral de nuestros jugadores ». AUF, *La Olimpiada de París de 1924, Informe... op.cit.* p.36.

39. « La alimentación, sobre todo, era en extremo deficiente, verdaderamente paupérrima ». *Ibidem.*

– un logement correspondant à leurs attentes. Il s’agissait d’un vaste hôtel particulier, rue Saint-Germain, dont les commodités permettaient un repos récupérateur aux joueurs, et dont les grands jardins attenants ainsi que la clôture les entourant facilitaient l’organisation sereine de séances d’entraînements. Ce domaine dans lequel s’installèrent les Uruguayens le 23 mai était administré par Madame Pain, dont la figure, comme nous le verrons par la suite, occupa une place centrale dans la construction du récit de la geste olympique uruguayenne de 1924.



FIGURE 5.4 – Les champions olympiques accompagnés de membres de la communauté uruguayenne de Paris posant avec Mme Pain (assise au premier rang) devant son château d’Argenteuil. Photographie, détail, docs/ref., Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

Les échos de la tournée triomphale de la Celeste en Espagne n’avaient pas atteint Paris. Aussi, l’entrée en lice des Sud-américains passa relativement inaperçue dans la programmation du tournoi. Alors que le match inaugural du 25 mai 1924 opposant l’Espagne à l’Italie attira une foule nombreuse de près de 20 000 personnes, la rencontre Uruguay-Yougoslavie du lendemain se déroula quant à elle dans un stade presque désert, dans lequel, parmi les quelques centaines de spectateurs, se démarquaient par leur enthousiasme bruyant « les Sud-américains installés à Paris, qui, dans la plus belle des communions, s’unirent pour ne former qu’un groupe, effaçant ainsi toute dis-

inction géographique »⁴⁰ dans leur soutien à leurs compatriotes ou « frères » uruguayens⁴¹. Mais en s'imposant sur le score impressionnant de 7 buts à 0, la sélection sud-américaine, inconnue de ce côté-ci de l'Atlantique, se hissa au rang de favorite au titre, aux côtés des grandes équipes attendues du tournoi comme la Suisse ou la Hongrie. L'estime du monde footballistique ne se fit pas attendre ; à la suite de cette première rencontre, les délégués des fédérations de football de Belgique, de Suisse, d'Italie et d'Autriche s'empressèrent de prendre contact avec les Uruguayens en vue de leur proposer des tournées de matchs amicaux dans leurs pays respectifs à la suite du tournoi⁴², alors que les journalistes locaux se présentaient en nombre devant les portes du « château » de Mme Pain à Argenteuil pour décrocher une précieuse interview avec un des membres de l'équipe.

À leur virtuosité sur le terrain de jeu, ces jeunes joueurs sud-américains alliaient leur aura exotique, renforçant de ce fait leur attraction médiatique. En particulier, le joueur José Leandro Andrade faisait figure de véritable phénomène et fut érigé en vedette par la presse française. Au-delà de ces particularités, la délégation uruguayenne sut également très tôt s'attirer les faveurs du public local. Avant chaque match, la sélection se présentait sur le terrain en arborant le drapeau uruguayen et le drapeau français, et mettait un point d'honneur à tenir une minute de silence avant les rencontres en mémoire des soldats français tombés durant la Grande Guerre. Durant son séjour à Paris, la délégation se rendit même à l'Arc de triomphe et déposa – lors d'un acte qui ne passa pas inaperçu – une couronne de fleurs sur la tombe du soldat inconnu⁴³. Si ces manifestations d'amitié et d'admiration envers la France peuvent contribuer à comprendre l'excellent accueil dont jouirent les Uruguayens dans le pays, l'obtention des bonnes grâces du public parisien semble surtout dériver de la qualité du spectacle offert par les athlètes sur le terrain. En effet, le jeu déployé par les Uruguayens à Colombes, marqué, d'après les observateurs contemporains, par sa rapidité, sa précision et la technicité de ses éléments individuels, était inconnu des *aficionados* locaux du ballon rond. Cette manière de jouer était, d'après les vives impressions qu'il procura aux témoins, un « football nouveau, un football de rêve, un football poétique, un football chorégraphique, un football d'invention »⁴⁴ qui suscita un véritable

40. « Los sudamericanos radicados en París, en la más bella de las comuniones, constituyeron un solo haz, un solo sector, eliminando toda línea geográfica ». *La Victoria Olímpica* (imprimé), 1924, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

41. AUF, *La Olimpiada de París de 1924, Informe... op.cit.* p.40.

42. *Ibidem*, p.41.

43. AUF, *La Olimpiada de París de 1924, Informe... op.cit.* p.45.

44. Propos tenus par Jacques Goddet (le fondateur de *L'Équipe*, qui avait couvert les Jeux Olympiques de 1924 pour le compte du journal *L'Auto* dirigé à l'époque par son mentor Henri Desgrange). DV T VIS 19980503 5E 003 « Uruguay 1930 », Collection

« engouement » chez les spectateurs français avides de bon jeu. De fait, après avoir dominé les États-Unis lors de son deuxième match le 29 mai, la Celeste rencontra le pays hôte en quarts de finale et, malgré les enjeux et l'issue de la rencontre, ce fut un public français admiratif qui salua chaleureusement la performance des Sud-américains qui battirent à plate couture le onze tricolore sur le score de 5 buts à 1⁴⁵.



FIGURE 5.5 – La délégation uruguayenne, avec les drapeaux français et uruguayen, portant une couronne de fleur au monument du soldat inconnu. Photographie, détail, *La Victoria Olímpica* (imprimé), 1924, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol (s/n° de p.).

Une fois l'hôte de la compétition éliminé, le tournoi ne perdit pas pour autant de son intérêt aux yeux des spectateurs locaux, loin s'en faut. Le pouvoir d'attraction exercé par les sportifs sud-américains fut suffisamment fort pour continuer de mobiliser la foule parisienne. Ainsi, alors que la demi-finale entre la Suisse et la Suède n'intéressa que 8 000 personnes, celle entre la Hollande et l'Uruguay en rassembla plus de 40 000 dans les tribunes du stade de Colombes. Cet engouement alla *crescendo* jusqu'à la finale du tournoi disputée

La planète ronde, La Cinquième, émission du 3 mai 1998, Inathèque. De même, dans l'analyse qu'il mena sur les captations cinématographiques des Jeux de Colombes, Luke McKernan remarque les prestations de la Celeste comme étant un des points culminants des bobines. « Particularly thrilling is the football, where the Uruguayan gold medal winners demonstrate a level of technical accomplishment against their Swiss opponents light years ahead of the sturdy endeavours of the European teams. It is as though the two competing teams were each playing a different sport ». McKERNAN, Luke, « Rituals and Records : the Films of the 1924 and 1928 Olympic Games », *European Review*, 2011, vol. 19, n°4, p.563-577.

45. Journal *El Día*, Montevideo, 1^{er} juin 1924.

le 9 juin 1924 dans un stade comble entre la Celeste et la sélection helvétique. D'après les journalistes du *Miroir des sports*, cette rencontre établit pour les spectacles sportifs un record national d'affluence.

« Devant 60 000 spectateurs, chiffre jamais atteint en France jusqu'à présent, l'équipe de l'Uruguay a battu, dimanche, en finale du tournoi olympique de ballon rond, le « onze » de Suisse par 3 buts à 0. [...] Le Stade Olympique de Colombes fut trop petit pour contenir la foule, et 10 000 personnes durent attendre, devant les portes fermées, le résultat de la grandiose épreuve, à laquelle prirent part 22 nations. La recette dépassa 550.000 francs »⁴⁶

D'autres sources estiment le volume de spectateurs restés aux portes du stade à plus de 20 000 personnes⁴⁷. En tout état de cause, la « révélation⁴⁸ » uruguayenne causa un emballement certain parmi le public européen et les journalistes du Vieux Continent. À l'image de leurs confrères espagnols quelques semaines plus tôt, ceux-ci ne tarirent pas d'éloges tout au long du tournoi pour décrire la supériorité technique et la qualité du spectacle offert par la Celeste.

Si l'étude de la presse européenne est précieuse à l'heure de mettre en lumière l'écart footballistique – et surtout sa perception par les acteurs – qui différenciait les représentants des deux continents du football de l'époque, celle de la presse uruguayenne l'est davantage encore par le saut d'échelle qu'elle introduit dans la lecture symbolique du ballon rond. En effet, loin de se limiter à une simple constatation de la prévalence du football sud-américain sur sa contrepartie européenne, et plus loin encore de proposer des clefs de compréhension crédibles pour expliquer ce phénomène⁴⁹, les journalistes uruguayens s'engouffrèrent dans une interprétation allégorique de ces victoires sportives pour en faire des conquêtes patriotiques. La veille de l'entrée en lice de la sélection, le principal quotidien du pays donnait le ton en affirmant sans sourciller que « [demain], pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, la jeune Amérique, prête à défendre la valeur de sa culture et de sa civilisation, occupera, lors de ce grand tournoi universel, la place bien méritée qui lui a

46. Hebdomadaire *Le Miroir des Sports*, Paris, édition du 12 juin 1924.

47. Journal, *Le Petit Parisien*, Paris, édition du 10 juin 1924.

48. *Ibidem*.

49. Remarquons que dans les années 1920, l'Europe subissait encore dans son football les contre-coups de la Grande Guerre, conflit durant lequel les activités sportives furent mises en suspens et, surtout, conflit qui coûta la vie à de nombreux sportifs, fragilisant de ce fait les chaînes de transmissions organiques de la culture et de l'excellence sportive. Au contraire, l'Amérique du Sud traversa quant à elle une période relativement prospère durant laquelle le sport et le football en particulier purent s'épanouir, avec notamment la création de la Copa América qui offrait un tournoi international régulier et renforçait l'émulation sportive sur le continent.

été accordée par ses [nations] aînées »⁵⁰. D'après les faiseurs d'opinion publique uruguayens, la sélection ne disputait pas simplement une compétition sportive ; elle faisait entrer le pays tout entier sur la scène des « grands » de ce monde, et de ses scores résulterait le crédit qui serait accordé à la petite nation australe.

Le principal artisan de cette interprétation symbolique des prestations uruguayennes lors de ces Jeux olympiques fut un certain Lorenzo Batlle Berres, envoyé spécial du journal *El Día* qui accompagna la sélection uruguayenne durant tout son périple⁵¹. *El Día*, fondé en 1886 par José Batlle y Ordóñez, était à la fois l'organe officiel du Parti Colorado et le journal le plus vendu du pays. Lorenzo Batlle Berres était quant à lui ni plus ni moins que le neveu du leader politique historique uruguayen et le frère du futur président de la République Luis Batlle Berres (1947 à 1951). Ces vecteurs d'informations – à la fois le support matériel et l'individu – laissent transparaître une fois de plus la forte porosité entre le projet footballistique olympique de l'Uruguay et le gouvernement au pouvoir. Au-delà de ses accointances politiques et familiales, Lorenzo Batlle Berres (que l'on retrouverait en 1930 siégeant au conseil de direction de l'AUF⁵²) fut avant tout envoyé pour la qualité de sa prose. Il s'attela à sa tâche littéraire dès le départ du Désirade de la baie de Montevideo. Pendant la traversée atlantique et la tournée en Espagne, il s'évertua dans ses pages « riches en couleurs et débordantes d'intenses émotions »⁵³ à évoquer l'état d'esprit des joueurs, la vie en communauté de cette sélection aussi jeune qu'insouciant, ainsi qu'à décrire les impressions laissées à chaque nouvelle destination par les paysages inhabituels auxquels ils furent confrontés. Dès la tournée en Espagne, ses articles mêlaient un fort lyrisme patriotique à la couverture sportive. Ainsi, en évoquant les rencontres disputées dans le Pays Basque, Lorenzo Batlle Berres indiquait :

« Je me suis vu les larmes aux yeux – et j'ai vu ces mêmes larmes dans le regard des autres [membres de la délégation] – car il est émouvant de les voir jouer ; parce que je ne peux me défaire de l'idée qu'ils sont un morceau de ma patrie, de mon Uruguay, un Uruguay qui depuis l'Europe, d'où je l'observe maintenant, paraît gigantesque, immensément gigantesque, plus grand et plus glorieux que je ne le vis jamais ».⁵⁴

50. « Por primera vez en la historia de la humanidad, la joven América dispuesta a defender los prestigios de su cultura y su civilización, ha ocupado la plaza que por derechos adquiridos le ha sido reservada por sus mayores en el magno torneo universal que ayer ha comenzado ». Journal, *El Día*, Montevideo, édition du 26 mai 1924.

51. AUF, *La Olimpiada de París de 1924, Informe...* *op.cit.* p.56.

52. CARBONELL DEBALI, Arturo, *Álbum del Primer Campeonato Mundial de Football*, Montevideo, Julio 1930. Ediciones de la Impresora Uruguaya. Montevideo, 1930, p.8.

53. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 30 mai 1924.

54. « Y hasta me he visto con lágrimas en los ojos, y las he visto en los de los demás,

Avec l'arrivée à Paris et le début du tournoi olympique, ces caractéristiques discursives s'amplifièrent au point de transformer ce qui était initialement un récit de voyage en une authentique chronique épique de la grande geste nationale en cours d'accomplissement⁵⁵.

La couverture des Jeux olympiques par la presse européenne et uruguayenne donna lieu à un jeu de miroirs entre les deux. Les adjectifs dithyrambiques avec lesquels le football des Sud-américains était décrit dans les médias sportifs français⁵⁶ fut abondamment repris par leurs homologues uruguayens. Mais ce jeu de miroirs offrait un reflet déformé. En effet, ce qui d'un côté de l'Atlantique, n'était finalement que compliments sportifs était perçu sur l'autre rive comme le signe d'une reconnaissance internationale fraîchement conquise. Ce décalage palpable à l'effet grossissant entre la réalité parisienne et la perception montévidéenne pouvait parfois entraîner d'authentiques contre-vérités. Ainsi, alors que le premier match entre l'Uruguay et la Yougoslavie se disputa dans la relative indifférence du public européen⁵⁷, l'article du journal *La Razón* rapportant le match évoquait un stade « plein » et un « public excessivement nombreux »⁵⁸. Pour ces journalistes et plus largement encore pour l'opinion uruguayenne, il était inconcevable que l'équipe championne d'Amérique passe ainsi inaperçue ; le fantasme entretenu était celui d'une entrée en scène prodigieuse et d'une notoriété spontanément conquise aux yeux des grandes nations d'Europe. La presse uruguayenne projeta donc sur la réalité de l'événement historique parisien sa vision romantisée de celui-ci, en accord avec la perception uruguayenne des enjeux entourant la participation de la

porque conmueve verlos jugar ; porque, no puedo apartar de mi la idea de que son ellos un pedazo de mi tierra, de mi Uruguay, que desde aquí, desde Europa veo agigantado, enormemente agigantado, más grande, más glorioso que vi jamás [...]. *Álbum Olímpico de 1924... op.cit.*

55. Lors d'un dîner avec l'ancien Président de la République Jorge Batlle Ibañez le 23 août 2016, peu avant son décès, ce dernier nous confia l'anecdote familiale suivante : paraît-il, son oncle Lorenzo Batlle Berres était aussi doué pour l'écriture que bohème dans ses habitudes et fainéant au quotidien. Pendant la tournée de la Celeste sur le Vieux Continent, il arrivait que ses compatriotes se voient contraints de lui confisquer ses habits pour l'empêcher de sortir et ainsi l'obliger à écrire. Et, une fois arrivé à Paris, il se laissa plus d'une fois entraîner par les nombreuses tentations de la ville Lumière plutôt que d'assister aux matchs de l'Uruguay ; ses chroniques étaient donc des écrits d'invention se basant sur les comptes rendus de matchs publiés dans la presse française, agrémentés des envolées patriotiques dont il avait le secret. Ces affirmations sont peut-être plus que de la simple médisance familiale. En effet, les archives nationales comportent plusieurs lettres évoquant l'absentéisme chronique de Lorenzo Batlle Berres aux réunions du Conseil Départemental de Montevideo auquel il siégeait.
56. Dans son édition du 27 mai 1924, le journal *El Día* rapporte par exemple des articles publiés dans *L'Echo des Sports* et *L'Auto*.
57. *La Victoria Olímpica* (imprimé), 1924, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.
58. « publico numerosísimo ». Journal *La Razón*, Montevideo, édition du 26 mai 1924.

Celeste au tournoi.

Malgré son indifférence initiale, le public français se montra rapidement fort intéressé par le phénomène sud-américain⁵⁹. Si de l'autre côté de l'Atlantique le public uruguayen – déjà mobilisé par les échos de la tournée espagnole – avait suivi d'entrée de jeu les vicissitudes du tournoi, un *crescendo* similaire dans la popularité de l'événement fut observable. Ces tendances parallèles, encore une fois, différaient fortement dans leurs finalités. Là où les spectateurs parisiens souhaitaient contempler ce qui semblait se dessiner comme le meilleur football du monde, le public uruguayen vibrait, quant à lui, à l'idée de la possible concrétisation d'un triomphe aux forts accents patriotiques. Pour répondre à ces attentes du public uruguayen, les acteurs de presse locale mirent en place divers stratagèmes à même d'assurer la quasi-simultanéité de la transmission des informations depuis Paris. En effet, les retransmissions par ondes radio des matchs de football étaient apparues en Uruguay dès 1922⁶⁰, mais lors des Jeux olympiques de 1924, la distance rendait impossible cette couverture hertzienne. Les agences d'information durent donc rivaliser d'inventivité pour trouver un palliatif. Dans son édition du 25 mai 1924, le journal *El Día* annonçait par exemple que « les résultats des rencontres [...] seront communiqués avec une rapidité sans égal [...] sur nos tableaux d'affichage ainsi qu'à la Maison du Parti [...] où ont été installées de puissantes sirènes dans le but d'attirer l'attention du public »⁶¹. Concrètement, le journal, en collaboration avec des agences télégraphiques (dont notamment American Cables, Havas et Austral⁶²), s'assurait l'envoi en temps réel depuis Paris de télégrammes relatant les principaux faits de jeu. La réception de ceux-ci était signifiée au public et aux passants par des sirènes et leur contenu immédiatement retranscrit sur de grands panneaux d'affichage. En raison de son influence, son poids économique et surtout l'atout que représentait la présence sur place d'un envoyé spécial, le journal *El Día* se plaça en *pole position* dans cette course aux résultats. Mais la demande du public pour les nouvelles en provenance de Paris était telle que les journaux concurrents ne tardèrent pas à installer des systèmes de retransmission similaires. Dans cette compétition qui s'empara du paysage médiatique, l'élément crucial fut la rapidité de la diffusion

59. Dès la deuxième apparition de la Celeste, un public nombreux de curieux « stimulés par l'éclat et l'originalité du début » uruguayen contre la Yougoslavie, se présenta au stade pour assister au match contre les États-Unis. *La Victoria Olímpica* (imprimé), 1924, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

60. FREGA, Ana et al., *Historia... op.cit.* p.71.

61. « Los resultados de los encuentros [...] serán comunicados con la rapidez inigualable [...] en nuestras pizarras y en la Casa del Partido [...] en la que ha sido instalada una poderosa sirena a los solos efectos de llamar la atención de los aficionados ». Journal *El Día*, Montevideo, édition du 25 mai 1924.

62. Journal *El Día*, édition du soir, Montevideo, édition du 9 juin 1924.

de l'information ; pour s'assurer l'audience la plus large possible, il fallait être en mesure d'annoncer le but avant les journaux rivaux.



FIGURE 5.6 – Public attendant devant le siège du journal *Diario del Plata*, l'arrivée de télégrammes en provenance du tournoi olympique de Colombes, Montevideo, juin 1924. Photographie, détail, *El Libro del Centenario*, p.608.

Le 2 juillet 1921, l'annonce du knock-out de Georges Carpentier lors de son combat dans le New Jersey contre Jack Dempsey mit 120 secondes avant d'atteindre le public français qui suivait haletant – massé sur les Grands Boulevards – la rencontre outre-Atlantique⁶³. C'est cet épisode que retint Jean-François Sirinelli pour illustrer dans son article paru en 2002 dans la revue *Vingtième siècle*⁶⁴ l'avènement d'une nouvelle réalité : « l'événement-monde ». Cette « instantanéité permise par le progrès technique » en lien avec la « dilatation géographique » concomitante, qui définissent pour lui cette nouvelle catégorie d'événement apparue dans l'entre-deux-guerres, s'appliquent en tout point à la forme que prirent les retransmissions des résultats des Jeux olympiques de 1924. En tant qu'événement international à vocation et à audience mondiales, cette Olympiade s'inscrit donc comme un jalon supplémentaire de la transition – ou plutôt du glissement – depuis une culture de masse, portée

63. SIRINELLI, Jean-François, « L'événement-monde », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n°4, 2004, p.35-38.

64. *Ibidem*.

dans ce cas précis par un sport populaire de premier plan tel que le football, vers une « culture-monde » propulsée par les nouvelles capacités médiatiques et l'internationalisation des enjeux sportifs. Cet ancrage du tournoi olympique de football au cœur de la dynamique de mise en place d'une « culture monde » illustre (tout comme le combat de Carpentier) le rôle moteur qu'occupèrent le sport et sa médiatisation dans ce processus.

Au-delà de cette utile remise en contexte, l'inscription de cet événement dans la « culture-monde » naissante permet surtout de décrypter la profondeur de son impact dans l'imaginaire uruguayen. En effet, en « permettant de vivre [les événements] simultanément à l'échelle de la planète », la « culture-monde » permet de « dilater sur une plus grande échelle encore les émotions reçues et vécues en commun »⁶⁵. La progression spectaculaire de l'enthousiasme du public uruguayen durant cette olympiade n'était donc pas linéaire et simplement attribuable au saut d'échelle induit par le passage de conquêtes jusqu'alors exclusivement sud-américaines à des victoires sportives de dimension mondiale. Elle n'était pas non plus seulement explicable par le poids symbolique que représentait l'écrin parisien de la compétition (soit la capitale spirituelle alors revendiquée dans les discours produits par les élites du pays). En réalité, cette progression dans l'engouement était directement liée aux conséquences de la « culture-monde » : en faisant l'expérience novatrice du semi-direct sportif à plus de 11 000 kilomètres de distance, l'imaginaire uruguayen put donner corps à l'illusion d'une audience planétaire. Le jour de la finale, le journal *El Día* écrivait : « Nous pouvons le dire sans ménagement, l'attention de la planète se concentre aujourd'hui sur notre pays »⁶⁶. Ainsi, pour la population du jeune pays sud-américain – agglutinée devant les rédactions de journaux dans l'attente des télégrammes de Paris – le monde entier suivait, comme elle, les vicissitudes du tournoi. La globalisation médiatique du phénomène sportif créait donc les conditions pour que les réalités montévidéennes soient projetées aux yeux du reste des peuples.

Par ailleurs, grâce au va-et-vient des télégrammes, les attentes uruguayennes – décuplées par la perception toute subjective des enjeux – furent constamment relayées aux joueurs. D'après les délégués de l'AUF, la « volonté de vaincre [des athlètes] fut renforcée par la vision de ce peuple qui attendait anxieux de l'autre côté de l'océan, et dont les invocations pleines d'émotions, transmises par onde télégraphique, résonnaient dans tous les cœurs comme un ordre impérieux »⁶⁷. Ainsi, le flot continu de comptes-rendus envoyés de-

65. *Ibidem.*

66. « podemos expresar resueltamente que la atención del mundo se concentra hoy en nuestro país [...] ». Journal *El Día*, Montevideo, édition du 9 juin 1924

67. « [...] a robustecer esa voluntad de vencer contribuyó la visión de aquel pueblo que esperaba ansioso del otro lado del océano, y como un mandato imperioso resonaron en

puis Paris et d'encouragements transmis depuis Montevideo créèrent un circuit fermé qui ne fit que rétro-alimenter le fantasme de la victoire de part et d'autre. C'est tout naturellement que le 9 juin 1924, le pays retint son souffle avant la finale contre la Suisse. La capitale se couvrit ce jour-là de tableaux d'affichage ; ceux de la presse furent rejoints par ceux des primeurs et des jeunes cireurs de chaussures. Sur leurs étalages, les magasins vendaient une infinité de drapeaux uruguayens de toutes dimensions⁶⁸, alors que les travailleurs et employés qui avaient négocié leur après-midi de libre s'attroupaient sur les principales places de la ville⁶⁹. Le coup d'envoi fut donné à quatre heures et demie de l'après-midi à Paris, et, sous les acclamations du public massé dans le stade de Colombes, la Celeste s'élança à la conquête de son premier titre mondial. Dès l'entame du match, « l'équipe suisse fut débordée par un adversaire transcendant »⁷⁰ et, à la septième minute de jeu, l'avant Petrone marqua le premier but de la rencontre. Dans leur effort pour revenir au score, « les Suisses jou[èrent] dur, supérieurs en taille et en poids, ils bouscul[èrent] vigoureusement leurs adversaires »⁷¹, mais leur impétuosité fut vaine. En deuxième période, Pedro Cea puis Ángel Romano, alourdirent le score en faveur des Sud-américains. Les Uruguayens qui « menèrent le train, fournirent le grand labeur et détinrent le ballon »⁷² tout au long de la rencontre, s'imposèrent logiquement.

Au coup de sifflet final, le stade de Colombes explosa dans une assourdissante acclamation des nouveaux champions olympiques. Débordants de joie et reconnaissance envers ce public – qui depuis des semaines, faisant fi des rivalités sportives, les avait ovationnés sans retenue – les athlètes entamèrent une marche triomphale tout autour du terrain⁷³ pour saluer une à une les tribunes sous un déluge de chapeaux et de fleurs lancés depuis les gradins⁷⁴. Quelques minutes plus tôt, le brouhaha de l'euphorie collective exprimée cet après-midi-là dans l'Ouest parisien avait connu un bref moment d'accalmie qui laissa une trace indélébile dans la mémoire collective uruguayenne. Marquant le coup de la fin de la compétition, les autorités procédèrent, juste après le match, à « la très simple et émouvante cérémonie protocolaire olympique : la montée lente du drapeau de l'Uruguay aux sons de l'hymne national, avec à droite celui de

todos los corazones las emocionantes invocaciones transmitidas por la onda telegráfica ». AUF, *La Olimpiada de París de 1924, Informe... op.cit.* p.45.

68. Journal *El Día*, édition du soir, Montevideo, édition du 9 juin 1924.

69. *Ibidem*.

70. Hebdomadaire *Le Miroir des Sports*, Paris, édition du 12 juin 1924.

71. Journal *Le Figaro*, Paris, édition du 10 juin 1924.

72. Hebdomadaire *Le Miroir des Sports*, Paris, édition du 12 juin 1924

73. *The 1930 FIFA World Cup Uruguay*, The New Official Film, Special Edition Celebrating the 75th Anniversary of the first FIFA World Cup, FIFA, 2004.

74. Journal, *Le Figaro*, Paris, édition du 10 juin 1924.

la Suisse et à gauche celui de la Suède, second et troisième du tournoi »⁷⁵. Ce qui relevait d'un cérémonial, finalement très sobre, se mua dans l'esprit des Sud-américains en un événement mémorable. Dans leur rapport présenté à l'AUF, les délégués uruguayens le décrivirent en ces termes :

« Les notes de l'Hymne National résonnèrent et, lentement, solennellement, jusqu'au sommet, dans un instant unique qui fit trembler nos cœurs et inonda nos paupières d'une joie inconnue auparavant, les couleurs bénies de la patrie s'élevèrent, portant son soleil d'or qui brillait comme jamais et qui semblait bénir de ses feux les visages fiers des jeunes athlètes »⁷⁶.

Ce même passage apparaît narré dans des termes presque identiques dans les pages du *Libro del Centenario*, l'ouvrage monumental publié l'année suivante en 1925 à l'occasion du centenaire de la déclaration d'indépendance du 25 août 1825⁷⁷. Plus de trois décennies plus tard, dans son *Viejas Emociones*, le journaliste Julio C. Puppo rapportait les réflexions et les souvenirs de l'ancien joueur de la Celeste, Pedro Arispe, qui avait vécu cet instant précis :

« Pour moi, la patrie, c'était le lieu où j'étais né par pur hasard. J'aurais pu naître à n'importe quel autre endroit et j'aurais donc eu une patrie différente sans qu'en cela n'interviennent en rien ni ma volonté ni mes souhaits. C'était l'endroit où je travaillais, où j'étais exploité. . . Et souvent, je pensais qu'ailleurs c'eût été la même chose. À quoi bon avoir une patrie ? Mais ce fut là-bas, à Paris, que je me rendis compte à quel point je l'aimais, comment je l'adorais, avec quelle aisance j'aurais donné ma vie pour elle. . . Ce fut quand je vis monter le drapeau sur le grand mât ! Tout doucement ; par à-coups difficiles. Comme si mes propres bras, exténués par l'effort, mais transis par l'émotion, le hissaient. Lentement. . . Là-haut, il se déploya avec la violence d'un coup de fouet et son soleil nous apparut plus doux que celui de l'après-midi parisienne. C'était notre soleil. . . En-bas, les strophes de l'hymne remplissaient le silence impuissant de plusieurs milliers de personnes, en-

75. *Ibidem*.

76. « sonaron las notas del Himno Nacional y lentamente fue ascendiendo hasta lo alto en la plena solemnidad, en un momento único, que hacía temblar nuestros corazones y humedecerse nuestras pupilas de una alegría que jamás habíamos conocido igual, la bendita enseña de la patria, más brillante que nunca su sol de oro, cual si irradiara bendiciones sobre las frentes gallardamente erguidas de los jóvenes atletas ». AUF, *La Olimpiada de París de 1924, Informe. . . op.cit.* p.46.

77. « Y cuando terminó el match, mientras en el más alto mástil de Colombes, se izaba la bandera de las franjas blancas y celestes y del sol de oro, sesenta mil espectadores aclamaban frenéticamente el nombre de Uruguay, cuya juventud sana y fuerte, inteligente y capaz, había conquistado para su deporte el título más preciado ; el título insuperable, el título de campeones del Mundo ». LÓPEZ CAMPAÑA, Perfecto (dir.), *El Libro del Centenario. . . op.cit.* p.553.

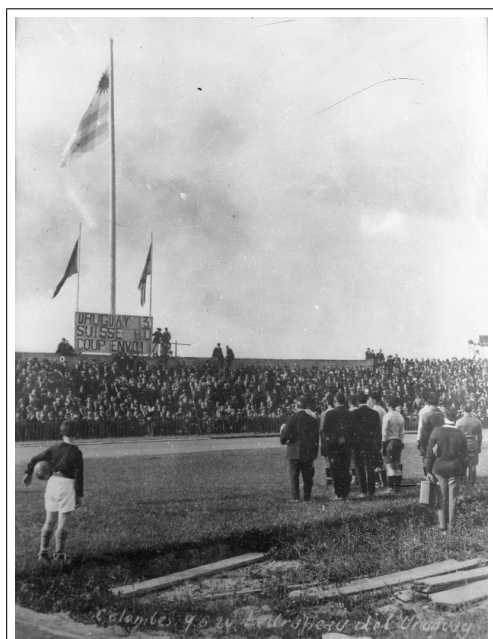


FIGURE 5.7 – Devant les joueurs qui viennent de remporter la finale, le drapeau uruguayen est hissé sur le stade olympique de Colombes. Colombes, 9 juin 1924, photographie, détail, Item 634128, Archivo Carusso, Diario *El País*.

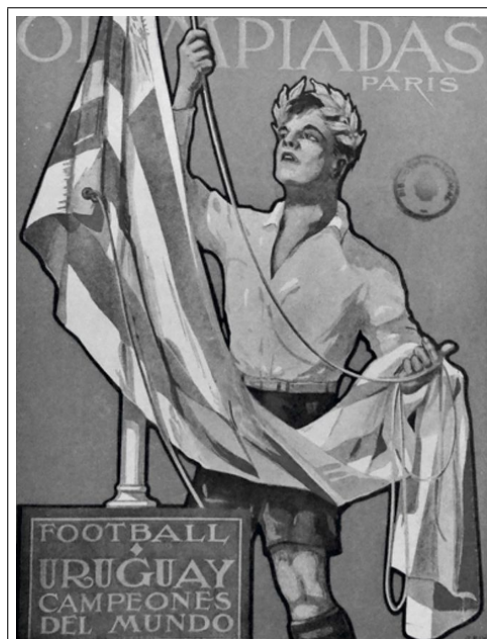


FIGURE 5.8 – Illustration en une du magazine *Mundo Uruguayo*, édition du 19 juin 1924, détail.

voûtées par l'émotion. C'est à ce moment-là que je sentis ce qu'était la patrie ». ⁷⁸

L'épisode de la levée du drapeau uruguayen à Paris est repris dans l'ensemble de la presse de l'époque. Le choix des mots est toujours le même : le silence, l'ascension, le soleil, l'émotion. Certains, comme le *Mundo Uruguayo* du

78. « Para mi, la patria era el lugar donde por casualidad nací. Pude haber nacido en cualquier otro lado y entonces hubiese tenido otra patria, sin que interviniera en ello para nada mi voluntad ni mis deseos. Era el lugar donde trabajaba y se me explotaba. . . Y muchas veces pensé que en cualquier otro país hubiese sido lo mismo. ¿ Para qué precisaba yo una patria ? Pero fue allá en París, donde me di cuenta de cómo la quería, cómo la adoraba, con qué gusto hubiese dado la vida por ella. . . Fue cuando vi levantar la bandera en el mástil más alto ! Despacito ; como a impulsos fatigosos. Como si fueran nuestros mismos brazos, vencidos por el esfuerzo, agobiados por la dicha, quienes la levantaron. Despacito. . . Allá arriba, se desplegó violenta como un latigazo y su sol nos pareció más amoroso que el de la tarde parisién [sic]. Era el sol nuestro. . . Abajo las estrofas del himno que llenan el silencio imponente de muchos miles de personas, sobrecogidas por la emoción. Entonces sentí lo que era la patria ». Cet extrait est exposé au Musée du football de Montevideo. Pour une analyse de ce passage, voir SEGOVIA de Stanley, Alfa, « A propósito de Viejas emociones de Julio César Puppo, El Hachero », *Revista de la Biblioteca Nacional*, Montevideo, 2008, p. 281-288.

19 juin 1924, le transformèrent graphiquement en une image d'Épinal (fig. 5.8). D'emblée, ce court instant du tournoi acquit une haute signification symbolique. Les éléments qui le composaient – le moment précis de la victoire, le parterre de témoins étrangers admiratifs, les milliers de regards tournés vers le drapeau, symbole national par excellence, et le mouvement d'élévation de ce dernier – se prêtaient à une interprétation métaphorique. Dans l'imaginaire uruguayen, cette scène s'imposa comme l'allégorie de la reconnaissance mondiale de l'Uruguay en tant que peuple et nation, et cristallisa donc à elle seule l'essence même de l'épopée sportive de la Celeste. La levée du drapeau uruguayen sur le ciel de Colombes devint instantanément un lieu commun incontournable dans l'imaginaire collectif du pays. De fait, six ans plus tard à Montevideo, c'est exactement la même scène que les organisateurs cherchèrent à recréer à domicile et dans des proportions superlatives grâce aux dimensions du stade Centenario et de sa Tour de l'Hommage.

À Montevideo, l'annonce télégraphique de la victoire déclencha « une explosion irrésistible de jubilation »⁷⁹. M. Gilbert, l'Ambassadeur de France alors en poste à Montevideo, nota dans son rapport que « dès que la nouvelle parvint à Montevideo, la ville fut pavoisée aux couleurs uruguayennes et françaises, tout travail fut suspendu et une foule considérable »⁸⁰ qui prit la forme d'un raz-de-marée humain « envahit » les principales rues de la capitale. Les attroupements devant les sièges des différents journaux montevidéens convergèrent sur les grands axes en cortèges bariolés aux couleurs du pays et de ses principaux clubs de football⁸¹. En automobile ou à pied, sur des camions ou prenant d'assaut les tramways, les partisans de la sélection extériorisaient sans retenue leur enthousiasme. Sur l'avenue 18 de Julio, la foule se réunit sous les fenêtres du local de l'Association Uruguayenne de Football pour acclamer les artisans qui avaient rendu possible cette consécration. Au balcon, José Serrato, le Président de la République lui-même – qui, d'après certains témoignages, avait pour habitude de s'enfermer dans son bureau pour suivre les matchs de la sélection⁸² – saluait le peuple en liesse aux côtés du président du Comité olympique uruguayen, Francisco Ghigliani, et du délégué de l'AUF et fils du leader historique du Partido Colorado, César Batlle Pacheco⁸³.

Du fait de l'indifférenciation des élites politiques et footballistiques, mais aussi par l'entremise des politiques sportives audacieuses menées par le gou-

79. Magazine *Mundo Uruguayo*, Montevideo, édition du 12 juin 1924.

80. Lettre n°170 du Ministre de France à Montevideo, signée M. Gilbert, adressée à son Excellence Monsieur Le Président du Conseil des Ministres, datée du 20 juin 1924, Montevideo. Centre des Archives diplomatiques de Nantes, fonds Uruguay, Direction des Affaires Politiques et Commerciales, boîte n°50 'Manifestations uruguayennes'.

81. Journal *El Día*, édition du soir, Montevideo, édition du 9 juin 1924.

82. MAGARIÑOS PITTALUGA, Juan Antonio & Mateo, *Del Fútbol... op.cit.* p.253.

83. Magazine *Mundo Uruguayo*, Montevideo, édition du 19 juin 1924.



FIGURE 5.9 – Des supporters uruguayens fêtent la victoire à Montevideo devant la Casa de Gobierno. Photographie, détail, *Mundo Uruguayo*, édition du 12 juin 1924.

vernement depuis le début du XX^e siècle, l'État uruguayen considérait avoir joué un rôle important dans la conquête olympique de Colombes. Au moment de la victoire, la voix officielle du parti au pouvoir le rappelait en ces termes :

« C'est la préoccupation constante du peuple et du gouvernement pour le développement de la culture physique qu'il faut désigner comme cause première et déterminante de nos triomphes. Et cette préoccupation poursuit un objectif concret : celui de forger des hommes plus sains, plus forts, plus beaux, pour qu'ils puissent être ainsi plus heureux. Nous sommes en train de donner corps à une race nouvelle, agile et vigoureuse, libre des attaches de la faiblesse de la chair, pleinement préparée aux activités de l'esprit »⁸⁴.

Bien que toujours plus diluées dans l'aspect patriotique, les vieilles inspirations hygiénistes et positivistes remontant au développement du sport de la fin du siècle antérieur résonnaient toujours dans les discours de circonstance des autorités politiques. L'implication du champ politique dans la geste sportive se matérialisa davantage encore quelques jours plus tard, lorsque Francisco Ghigliani présenta avec vingt-quatre autres législateurs un projet de loi visant

84. « Es [...] a la preocupación de pueblo y gobierno por el desarrollo de la cultura física, que ha de atribuirse el carácter de causa primera y determinante de nuestros triunfos. Y esa preocupación persigue una finalidad concreta : la de hacer a los hombres más sanos, más fuertes, más bellos, para que puedan ser, así, más felices. Estamos gestando una raza nueva, ágil, vigorosa, libre de las ataduras miserables de la carne débil y plenamente capacitada, por tanto, para las actividades del espíritu ». La suite du texte d'ailleurs, reprend inmanquablement le topos de l'héritage grec. Journal *El Día*, édition du soir, Montevideo, édition du 9 juin 1924.

à subventionner le retour de la Celeste à Montevideo. Au moment de justifier leur initiative, les parlementaires mobilisèrent à leur tour l'image du pavillon national dans le ciel de Paris, devenu un véritable lieu commun :

« Un sentiment grandiose a fait vibrer toute la République. Les couleurs de la Patrie, hissées sur le grand mât du stade de Colombes, ont recueilli l'admiration du monde entier en faisant connaître l'énergie et la force de notre peuple. Nos champions ont acquis la gloire pour la patrie. Et les Uruguayens, nous voulons les recevoir le plus tôt possible parmi nous »⁸⁵.

Dans l'emballement patriotique du moment, le texte n'eut aucun mal à passer. Comme le nota l'Ambassadeur Français, le Parlement avait lui aussi « été entraîné par l'enthousiasme qu'a causé dans le pays le succès des champions uruguayens de football à Colombes »⁸⁶. Grâce à ces fonds, la délégation uruguayenne put, peu de jours après la fin du tournoi, s'embarquer sur le Valdivia de la Société Générale de Transports Maritimes à Vapeur (SGTM), cap sur Montevideo. Elle y fut triomphalement accueillie quelques semaines plus tard⁸⁷ par un essaim de petites embarcations surpeuplées et par une foule compacte l'attendant de pied ferme sur la rade.

« Le peuple a décrété, par sa volonté souveraine, un jour de fête pour accueillir les champions au pays natal. Il leur a offert un hommage d'une ferveur admirative telle qu'il n'en eut jamais en pareille circonstance. C'est ainsi que notre peuple a payé, avec l'expression d'une sympathie indélébile, les délicieuses émotions qu'il vécut tout au long de la triomphale tournée de la sélection. »⁸⁸

85. « La República toda ha vibrado enardecida por un grandísimo sentimiento. La bandera de la patria, izada en el más alto mástil del gran « stadium » de Colombes, ha recogido la admiración del mundo entero, haciéndole saber de la energía y la pujanza de nuestro pueblo joven. Nuestros campeones han obtenido honra para la patria. Y los uruguayos todos queremos acogerles cuanto antes en nuestro seno ». Diario de Sesiones de la Honorable Cámara de Representantes, 41.a Sesión Ordinaria, tome 314, 1924.

86. Lettre n°167 du Ministre de France à Montevideo, signée M. Gilbert, adressée à son Excellence Monsieur Le Président du Conseil des Ministres, datée du 20 juin 1924, Montevideo. Centre des Archives diplomatiques de Nantes, fonds Uruguay, Direction des Affaires Politiques et Commerciales, boîte n°50 'Manifestations uruguayennes'.

87. La date, symbolique, du 18 juillet 1924 évoquée par les archives du Centro de Fotografía de Montevideo semble erronée. Vraisemblablement la délégation arriva à Montevideo le 31 juillet.

88. « La trascendencia excepcional de este episodio deportivo fue perfectamente aquitada por todos, dentro y fuera de fronteras. Desde luego por nuestro pueblo, que decretó, por su soberana voluntad, día de fiesta el de la llegada de los campeones al solar nativo, ofreciéndoles un homenaje de tal fervor admirativo, que jamás lo fue mayor en ninguna circunstancia. Pagó así nuestro pueblo, con una exteriorización de simpatía inolvidable, las deleitosas emociones recibidas, en las etapas de la gira triunfal, del



FIGURE 5.10 – Entrée du Valdivia, transportant les champions olympiques, dans le port de Montevideo. Photographie, détail, Centro de Fotografía de Montevideo, s.d., 03656FMHGE.

C'est par ce retour triomphal au point de départ que se bouclait l'odyssée entreprise au début de l'automne austral par la sélection. En l'espace de trois mois, la Celeste était passée de l'ombre du monde à la lumière, de l'anonymat relatif à l'admiration internationale. La victoire finale était d'autant plus savoureuse que les conditions initiales étaient loin d'être idéales. « Malgré la pusillanimité des défaitistes, les sarcasmes des détracteurs et l'inqualifiable sabotage »⁸⁹ des opposants de la FUF, la sélection de l'AUF avait remporté aux yeux de tous le premier sacre mondial sud-américain, et ce, de la meilleure manière : en pratiquant un football techniquement supérieur, en remportant des victoires éclatantes et en suscitant l'admiration et la sympathie effusive du public local. C'est avec l'assurance de ce sans-faute que les délégués uruguayens concluaient leur rapport en affirmant sans sourciller : « la campagne de notre équipe [...] peut se synthétiser par la phrase césarienne : *Veni, Vidi, Vici* »⁹⁰.

team que supo ser mejor que todos los que enfrentaran ». AUF, *La Olimpiada de París de 1924, Informe...* *op.cit.* p.70.

89. « ... desafiar todos los riesgos y de vencer todos los obstáculos, de índole deportiva los unos, de carácter financiero los otros, acreditó desde luego la vitalidad de nuestra Asociación, que mandó a sus bravos footballers a París a pesar de la pusilanimidad de los derrotistas, de los sarcasmos de los enemigos y del incalificable sabotaje de quienes [il s'agit de la FUF], con la pretensión de defender los prestigios del deporte nacional, se opusieron en realidad a que el Uruguay ascendiese, del humilde plano de un sector deportivo cualquiera, al plano de campeón de los campeones ». *Ibidem.*

90. « La campaña de nuestro team no tuvo un eclipse. Podría sintetizarla en la frase cesárea : « *Vini, vidi, vici* ». *Ibidem.*

5.4 Amsterdam 1928 : la confirmation

« J'ai moi-même la plus complète confiance en vous et il me semble voir d'ici votre Drapeau resplendir en haut du mât d'honneur et par chacun de ses replis annoncer à l'univers que vous êtes et serez toujours les Maîtres du Football »⁹¹.

Mme Pain, 7 juin 1928, Argenteuil.

Quatre ans plus tard, pour la IX^e Olympiade devant se dérouler à Amsterdam, la situation avait fortement évolué. L'Uruguay n'était plus l'équipe inconnue de 1924 et l'effet de surprise était consommé. Pendant cet intervalle olympique, plusieurs équipes du Cône Sud avaient effectué des déplacements sur le Vieux Continent, révélant toujours plus largement les mérites de leur football. La Celeste était donc attendue en terres hollandaises. De même, contrairement à Colombes, elle ne fut pas non plus la seule représentante de son continent à s'embarquer vers l'aventure olympique. En 1924 déjà, l'Argentine avait montré des velléités de participation à la VIII^e Olympiade, comme en témoigne la demande du Comité Olympique argentin de mettre sur pied une sélection⁹². Si le pays réussit à envoyer pour la première fois de son histoire une délégation olympique, celle-ci – parce que le ballon rond souffrait d'un schisme violent et que les deux entités rivales s'en disputant la suprématie ne trouvèrent pas d'accord à temps – ne comprit finalement pas d'équipe de football. Cette absence fut d'autant plus regrettée que l'Argentine assista impuissante aux succès uruguayens qui auraient, selon tous les pronostics, très bien pu être les siens⁹³. Aussi, après avoir opéré la réunification de son football en 1926, elle fit le nécessaire pour être représentée à Amsterdam. Si le triomphe uruguayen n'avait pas été un simple coup de chance, la sélection Albiceleste, en sa qualité de vainqueur du Championnat d'Amérique du Sud de 1927, avait toute la légitimité pour prétendre au titre. L'irruption de sa sœur rivale dans le paysage olympique représentait ainsi pour l'Uruguay un sérieux danger. Loin d'incarner une telle menace, d'autres onze latino-américains décidèrent de suivre l'exemple des nations du Rio de la Plata en s'inscrivant également dans la compétition. Ce fut ainsi le cas du Chili et du Mexique.

Par ailleurs, le football uruguayen avait lui aussi réussi à mettre un terme au schisme qu'il connaissait depuis 1923 et à se réunir sous la houlette de l'AUF. Cette évolution institutionnelle – dont la victoire de Colombes était loin d'être étrangère – permettait de sélectionner cette fois l'ensemble

91. Lettre de Mme Pain datée du 7 juin 1928, Argenteuil, Archivos de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

92. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 16 mars 1924.

93. Journal *El Telégrafo*, Buenos Aires, édition du 31 mai 1924.

des joueurs du pays, dont notamment les principales figures du CA Peñarol⁹⁴. De ce fait, la Celeste en sortait renforcée et davantage représentative du football national aux yeux de la population. Cette union gomma les difficultés qui entravaient un vote de crédits publics pour financer le voyage vers la capitale hollandaise, épargnant ainsi aux footballeurs uruguayens la nécessité d'organiser de longs déplacements en vue de récolter des fonds. Ces derniers se limitèrent au contraire à profiter des quelques escales effectuées durant leur long voyage transatlantique à bord du paquebot français l'Eu-bée⁹⁵ pour travailler la forme physique du collectif. Ainsi, lors des arrêts à Rio de Janeiro, Madère ou Lisbonne, ils descendirent à terre pour réaliser des matchs d'entraînement⁹⁶. Grâce à ces sessions sur terre ferme et une routine physique sévère et complète à bord, l'équipe arriva au début du mois de mai en excellente forme dans son port de destination du Havre, où l'attendait son bus bariolé de drapeaux uruguayens et français pour la conduire à hôtel⁹⁷. Dans la ville normande, la délégation organisa trois rencontres amicales – deux pour l'équipe titulaire, l'autre pour l'équipe remplaçante – contre des « combinés » de clubs locaux, notamment du Havre A.C. et du Stade Havrais⁹⁸. Ces matchs, disputés sous les yeux de l'Ambassadeur d'Uruguay en France, M. Guani, accompagné du maire et du sous-préfet du Havre, furent remportés par les Uruguayens, sur les scores de 6-0, 8-1 et 9-0 respectivement, montrant ainsi au public européen que les « champions de Colombes » étaient de retour⁹⁹. Profitant de la notoriété de la Celeste, les dirigeants uruguayens négocièrent le versement de 70 % des recettes du match en leur faveur. Mais l'aspect pécuniaire n'était nullement au centre de leurs priorités, comme en attestent les nombreuses propositions de matchs amicaux reçues de Prague, Vienne, Budapest, Zurich, Bâle, Bordeaux, Bruxelles, Vigo ou Paris, toutes déclinées par les délégués uruguayens¹⁰⁰. Les 40 000 francs dégagés par ces trois rencontres préliminaires permirent simplement de couvrir les dépenses du séjour en Normandie, ainsi que le déplacement de la sélection jusqu'à Amsterdam¹⁰¹.

94. Nous pensons ici notamment aux milieux Lorenzo Fernández et Álvaro Gestido, ainsi qu'à l'ailier Antonio Cámpolo et à l'avant Juan P. Anselmo.

95. Journal *Le Figaro*, édition du 1 avril 1928.

96. Asociación Uruguaya de Football, *Uruguay Campeón del Mundo. Informes de la delegación olímpica de la Asociación Uruguaya de Football y otros antecedentes*, Imp. J. Florensa, Montevideo, 1931, p.8.

97. *Ibidem*.

98. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 7 mai 1928

99. *Ibidem*.

100. Asociación Uruguaya de Football, *Uruguay Campeón del Mundo. Informes... op.cit.* p.11

101. *Ibidem*, p.12.

Le lendemain de la dernière rencontre au Havre, la délégation embarqua à nouveau pour prolonger son voyage jusqu'à sa destination finale en Hollande. À son arrivée à la mi-mai 1928, elle s'installa à dix kilomètres à l'ouest d'Amsterdam, dans la localité de Velsen, près de la côte de la Mer du Nord. L'emplacement, déniché lors de la prospection effectuée en amont par Enrique Buero – qui venait d'être nommé ambassadeur d'Uruguay en Belgique et en Hollande – consistait en une paisible résidence champêtre, l'hôtel Velserbeek, entouré d'un vaste parc de 80 hectares¹⁰². Comme l'évoque la correspondance entre Buero et les cadres de l'AUF, la volonté première de cette recherche de quartier général était de recréer le plus fidèlement possible les conditions matérielles de la victoire de 1924, où l'isolement dans le château de Mme Pain avait été identifié par tous comme un ingrédient essentiel de la réussite uruguayenne.

Le 17 mai, le duc Henri de Mecklembourg-Schwerin, prince consort des Pays-Bas, procéda en présence de toutes les autorités olympiques au tirage au sort pour le tournoi de football¹⁰³. Fortement défavorable à la Celeste, le sort voulut que les Uruguayens fassent leur entrée en scène contre l'équipe locale. Or la sélection hollandaise avait été la seule à avoir posé un véritable problème aux Uruguayens quatre ans plus tôt, lors de la demi-finale des Jeux olympiques de Colombes qui s'était achevée sur le score serré de 2 buts à 1. En plus d'être une équipe solide, les Néerlandais jouaient cette fois devant leur public, portés par la volonté de faire bonne figure lors du tournoi organisé sur leurs terres, mais ce *fixture* ne les ravissait pas plus que leurs adversaires sud-américains. En effet, depuis la dernière Olympiade, l'Uruguay faisait toujours figure de Goliath footballistique, et les critiques sportifs européens n'hésitaient pas à les désigner comme les grands favoris du tournoi¹⁰⁴. La compétition se faisant selon un fonctionnement à élimination directe, le onze Oranje ne pouvait craindre de tomber sur pire adversaire que les champions olympiques en titre.

Malgré la minutieuse préparation des Hollandais supervisée par leur entraîneur anglais, le match disputé le 30 mai se solda par une nette victoire uruguayenne par 2 buts à 0, et ce, en dépit de l'enthousiasme et des encouragements du public local. Au grand désarroi des organisateurs, l'équipe hôte se voyait donc prématurément éliminée de son propre tournoi, mettant ainsi en péril la solvabilité de l'événement. Pour parer à cet important contretemps et pour offrir au public hollandais le spectacle de leur sélection, les dirigeants

102. Lettre d'Enrique E. Buero, adressée au Dr. Raul Jude, datée du 3 décembre 1927, Bruxelles, BUERO, Enrique, *Negociaciones... op.cit.* p.37.

103. FIFA, Olympic Football Tournament, lettre de C.A. Hirschman datée du 19 mai 1928, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

104. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 26 mai 1928.

de la FIFA décidèrent d'organiser en parallèle un Tournoi de Consolation ouvert aux équipes éliminées durant la première phase de la compétition, auquel prirent part aux côtés de la Hollande, le Mexique, le Chili et la Belgique¹⁰⁵. Le tirage au sort pour les quarts de finale ne fut pas plus avantageux que le premier pour les Uruguayens, qui y rencontrèrent la puissante équipe d'Allemagne. Cette dernière – soutenue par 25 000 Allemands¹⁰⁶ qui firent le déplacement jusqu'à Amsterdam et encouragèrent leur équipe durant toute la partie « avec des chants patriotiques d'une continuité agaçante »¹⁰⁷ – opposa aux footballeurs sud-américains une résistance acharnée à la limite de la légalité. D'après les mots de Gabriel Hanot, l'envoyé spécial à Amsterdam du *Miroir des Sports*, les Allemands, cherchant la victoire à tout prix, « frappèrent là où ils croyaient que le ballon devait se trouver. Tant pis si c'était un tibia, une poitrine, un bras, une tête même qu'ils atteignaient »¹⁰⁸. L'extrême violence du jeu allemand rangea le public hollandais et le reste des équipes présentes dans les tribunes derrière l'Uruguay et poussa l'arbitre égyptien de la rencontre à expulser un premier joueur allemand à la fin de la première mi-temps, puis un deuxième et Nasazzi après la pause, lorsque ces derniers s'accrochèrent dans un début d'altercation. Malgré les « charges irrégulières, croc-en-jambes et brutalités [...] »¹⁰⁹ et malgré les blessures de Nasazzi, Cea et Fernández, les Sud-américains s'imposèrent nettement sur le score de 4 buts à 1¹¹⁰.

Outre-Atlantique, le public uruguayen suivait tout aussi assidûment qu'en 1924, si ce n'est plus, les nouvelles en provenance de Hollande. Le journal *El Día* dépêcha cette fois deux envoyés spéciaux sur place pour suivre les rencontres, et d'autres organes de presse de la capitale suivirent son exemple¹¹¹.

105. Ce Tournoi de Consolation, qui se conclut sur une victoire au tirage au sort de la Hollande sur le Chili, fut organisé par la FIFA en marge des autorités olympiques. Il permit donc à la FIFA de faire un premier essai d'organisation d'une compétition internationale à son propre compte. Ayant connu un succès relatif, et surtout, ayant dégagé des bénéfices financiers appréciables pour la FIFA (9 000 florins), ce Tournoi de Consolation constitue un antécédent important dans la dynamique d'émancipation de la FIFA vis-à-vis du CIO qui aboutirait deux ans plus tard avec la création de la Première Coupe du monde de football.

106. Hebdomadaire *Le Miroir des sports*, Paris, édition du 5 juin 1928.

107. « frente a un público que alentaba a los suyos con cantos patrióticos de una continuidad exasperante ». Lettre de la délégation olympique uruguayenne, signée Usera Bermúdez, adressée au Président de l'Asociación Uruguaya de Football, Dr. Raul Jude, datée du 6 juin 1928, Velsen. Fonds Olimpiada, Correspondencia, 1928, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

108. Hebdomadaire *Le Miroir des Sports*, Paris, édition du 5 juin 1928.

109. *Ibidem*.

110. Pour un aperçu plus détaillé de ce match, voir le compte rendu du Figaro du 4 juin 1928 en annexe : document 5, p.544.

111. Andrés Morales mentionne notamment *El Ideal*, *El Plata*, *El País*, *El Diario*, *La*

L'un des deux hommes d'*El Día* n'était autre qu'Atilio Narancio, l'ancien président de l'AUF et « Père de la Victoire » de 1924¹¹². Les progrès technologiques permettaient par ailleurs de réduire toujours plus les distances médiatiques et d'offrir une prestation hors-sol, toujours plus intense et fidèle à la rencontre en cours. Le système d'annonce par puissantes sirènes employé à Montevideo quatre ans plus tôt fut maintenu, mais complexifié par un code signalétique : deux retentissements longs annonçaient un but uruguayen, un court et un long un but adverse. Mais ce fut surtout la commercialisation des premiers haut-parleurs au milieu des années 1920 qui permit de donner une touche plus réaliste à ces retransmissions. Les télégrammes reçus depuis l'enceinte olympique amstellodamoise pouvaient maintenant être lus par haut-parleurs, et non plus simplement retranscrits sur des tableaux d'affichage¹¹³. Par cette vocalisation de la rencontre, sa retransmission s'apparentait toujours davantage à celles du football domestique faites directement par radio¹¹⁴. Le succès de ces semi-directs outre-Atlantique dépendait donc du flot régulier de télégrammes, forçant les agences de presse sud-américaines à déboursier des sommes considérables sur ce coûteux vecteur. Gabriel Hannot rapporte par exemple qu'un confrère argentin du journal *La Prensa*, en eut pour 10 000 francs de facture télégraphique pour la seule transmission du match Argentine-États-Unis par « petits télégrammes d'une quinzaine de mots »¹¹⁵. Au-delà de ces prestations s'inscrivant dans la quasi-instantanéité de l'événement, le public sud-américain pouvait suivre plus en détails l'ensemble de la compétition en parcourant les longues pages sportives paraissant le lendemain des rencontres dans les quotidiens locaux. Ces derniers offraient des comptes rendus de matchs extrêmement détaillés, permettant au lecteur de revivre la rencontre dans sa quasi-intégralité (pour les illustrations graphiques en revanche, le public local ne découvrait les photographies prises en Europe qu'avec une latence de quatre semaines environ). Complétant ces comptes rendus, les journaux locaux publiaient également les témoignages et les avis des joueurs (souvent des capitaines) après le coup de sifflet final, ainsi que les commentaires parus dans la presse étrangère. En paraphrasant les quotidiens hollandais, français ou encore argentins, le sentiment de participer à un événement planétaire, dont ils étaient le centre, infusait toujours plus

Mañana, El Imparcial et La Razón. MORALES, Andrés, *Fútbol... op.cit.* p.147.

112. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 16 mai 1928.

113. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 24 mai 1928.

114. Comme l'évoque Joël Rosenberg dans son ouvrage, certains locuteurs se spécialisèrent dans ce type de retransmissions : ils se basaient sur les télégrammes reçus et tricotaient entre chaque envoi pour offrir un putatif récit continu de la rencontre. ROSENBERG, Joël, *Grito de gol*, Ediciones Santillana, Montevideo, 1999, p.47.

115. Hebdomadaire *Le Miroir des Sports*, Paris, édition du 19 juin 1924.

profondément dans l'imaginaire collectif uruguayen ¹¹⁶.

Après son match rugueux contre l'Allemagne, la Celeste se vit opposer l'Italie en demi-finale, qui constituait elle aussi une des écuries les plus en vue du tournoi, surtout après avoir battu à plate couture la solide équipe d'Espagne ¹¹⁷. Le match en question fut disputé le 7 juin et se conclut – en dépit de l'absence de son capitaine, suspendu pour cause d'expulsion contre l'Allemagne – par une nouvelle victoire uruguayenne sur le score serré de 3 buts à 2. La Celeste poursuivit donc sa route jusqu'en finale, où elle fut rejointe par sa vieille rivale argentine, qui avait bénéficié jusque-là d'un tirage au sort plus clément, grâce auquel elle avait affronté les États-Unis, la Belgique et l'Égypte, des sélections de seconde zone. Dès la qualification de l'Uruguay, et ce, jusqu'au 10 juin, la presse argentine et uruguayenne saluèrent à l'unisson ces retrouvailles en finale ; elles étaient la preuve irréfutable de la « supériorité de l'Amérique sur l'Europe » ¹¹⁸ et constituaient donc une victoire en soi. La question de la médaille d'or se résumait donc à une saine compétition « familiale » entre « frères ». Le trophée restant dans le Rio de la Plata quoi qu'il advienne, certains journalistes n'hésitaient pas affirmer que :

« Ce ne sera pas le triomphe de l'Argentine, si l'Argentine gagne !
Ce ne sera pas le triomphe de l'Uruguay, si l'Uruguay gagne ! C'est le triomphe de l'Amérique. C'est le triomphe de la race » ¹¹⁹.

Finalement, le derby *platense* tant attendu de part et d'autre du fleuve se conclut par un match nul, un partout, malgré la demi-heure de prolongations et le léger avantage de la Celeste « qui montra plus de qualités athlétiques, plus de résistance physique et une défense plus sûre que celle de la nation voisine et rivale » ¹²⁰. Les séances de tirs au but n'existant pas à l'époque, une deuxième rencontre fut reprogrammée pour le 13 mai en vue de départager les deux

116. Dans son chapitre consacré aux premières Coupes du monde de football, G. Vigarello note pour celle de 1930 à propos de la couverture que fit la presse française de l'événement que « le texte garde l'allure de l'écho lointain, témoignage approximatif, dont sont absents, bien sûr, commentaires ou analyses ; phrases impersonnelles, fabriquées, confirmant l'ampleur de la distance et l'impossibilité de toute restitution d'action ou de phase de jeu ». Notons, qu'à l'aune de la couverture uruguayenne de 1924 et de 1928 qu'il n'y avait aucune impossibilité à cela. La faible couverture médiatique française étudiée par Vigarello est donc davantage le fruit d'un choix éditorial que celui d'un fatalisme technologique. VIGARELLO, Georges, *Du jeu ancien au show sportif...* *op.cit.* p.127.

117. Après un premier match nul, les deux pays jouèrent un deuxième match que l'Italie emporta par 7 buts à 1 sur l'équipe ibérique.

118. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 9 juin 1928.

119. « ¡No será el triunfo de la Argentina, si gana la Argentina ! ¡No será el triunfo del Uruguay, si gana el Uruguay ! Es el triunfo de América. Es el triunfo de la raza ». Journal *El Día*, Montevideo, édition du 9 juin 1928.

120. Hebdomadaire *Le Miroir des sports*, Paris, édition du 12 juin 1928.

équipes dans un Olympisch Stadion tout aussi comble. Les comptes rendus de la presse européenne et sud-américaine rapportèrent cette rencontre comme un match rapide et équilibré, d'où l'Uruguay ne sortit vainqueur par 2 buts à 1 que grâce aux interventions providentielles en défense de son capitaine Nasazzi et aux arrêts spectaculaires de son gardien Mazali. Après les embrassades déclenchées par le coup de sifflet final, les deux adversaires, rejoints sur le terrain par l'Italie arrivée troisième, s'alignèrent face à la tribune d'honneur pour assister aux levers des drapeaux dans l'ordre du podium, accompagnés de leurs hymnes nationaux respectifs. Outre-Atlantique, la scène, imaginée par les journalistes uruguayens, était évoquée dans les termes suivants :

« Le fracas de la rencontre homérique laisse place au silence. Nous imaginons le Stade Olympique, secoué par le tonnerre des voix de cent peuples différents saluant les vainqueurs.

Les onze jeunes hommes de l'Uruguay, les visages pâles d'émotion, les yeux humides, les bouches entrouvertes de fatigue par la dure lutte, quittent la glorieuse arène, suants et magnifiques. Ils viennent s'aligner, le capitaine Nasazzi en tête, fier et impassible, face à la Tribune Officielle, pendant que notre hymne, celui de la lointaine petite patrie, remplit l'enceinte de ses notes gaies et limpides.

Ils parcourent ensuite la piste du stade, caressés par le bercement de cent langages différents qui les apostrophent par leurs prénoms. Cette foule qui remplissait la gigantesque ellipse entourant le terrain de jeu se lève et scande le nom d'Uruguay!, qui se répand dans l'espace aux quatre vents, comme cherchant à courir sur terre et sur mer pour atteindre la patrie des héroïques athlètes.

Puis les héros quittent peu à peu le théâtre de leurs exploits mémorables. Et la foule se retire elle aussi, lentement, emportant gravée sur ses rétines la vision de ce spectacle inoubliable. Et le Stade Olympique demeure déserté et silencieux. Mais là-haut, sur le plus grand mât situé dans l'un des virages, le pavillon des vainqueurs, le doux drapeau de l'Uruguay, caressé par les brises nordiques, ondule ses joyeuses couleurs sur le terrain où ses enfants n'ont épargné ni les efforts ni les sacrifices pour se consacrer comme les meilleurs.

C'est ainsi que s'est répété, comme le désirait notre peuple, l'après-midi inoubliable de Colombes » ¹²¹.

121. « Se ha acallado el fragor de la contienda homérica. Nos imaginamos el Estadio Olímpico sacudido con la salva formidable con que las voces de cien pueblos allí representados saludan a los vencedores. Los once muchachos del Uruguay, pálidos los rostros por la emoción y húmedos los ojos, entre-abiertas las bocas a causa de la fatiga de la brega se retiran de la palestra gloriosa, sudorosos y magníficos y viene a formar, el capitán Nasazzi al frente gallardo y recio, frente a la Tribuna Oficial mientras el himno nuestro, el de la pequeña patria lejana llena los ámbitos con sus notas alegres y diáfanos. Luego recorren la pista del estadio, acariciados por la voz ondulante de

La victoire du 13 juin 1928 représentait donc dans l'imaginaire collectif uruguayen la réitération de l'exploit de Colombes. Mécaniquement, ceci lui ôtait une partie de sa transcendance. Parce que les joueurs et le public avaient déjà connu le goût du triomphe, et parce que la Celeste n'était plus une révélation inédite aux yeux des Européens, mais un tenant du titre anticipé par ses rivaux, cette nouvelle couronne olympique n'avait pas la même saveur que la première. Malgré cet effet de répétition, l'importance de l'édition d'Amsterdam ne peut cependant se résumer à un simple pastiche de Colombes ; la IX^e Olympiade constitue une étape incontournable du processus social, politique et culturel qui donna le jour à la première Coupe du monde de football en Uruguay. Les Jeux de Paris – en réveillant l'admiration de l'Ancien Monde – donnèrent la possibilité à la nation sud-américaine d'atteindre grâce au football une renommée d'échelle mondiale. Ceux de 1928 permirent de fermement consolider la légitimité footballistique du pays par ses victoires acquises sur des équipes considérées comme les meilleures d'Europe. De plus, l'irruption argentine sur la scène olympique et son obtention de la médaille d'argent renforçaient cet effet de supériorité absolue du football *platense*, qui rejouait dans la capitale hollandaise et au yeux du monde entier son vieux derby domestique qui avait animé les deux rives du Plata depuis presque trente ans déjà. Dans leur rapport annuel, les dirigeants de la Confédération Sud-américaine de football affirmaient, non sans fierté, que « ce n'est pas faire d'excès de rhétorique que d'affirmer que le football sud-américain a prouvé, dans un tournoi ouvert aux meilleures équipes du monde, sa capacité triomphale à s'arroger les premières places »¹²². Au-delà de la mise en évidence de suprématies sportives, cette participation argentine, et dans une moindre mesure celle du Chili, permirent également de diluer l'exception et l'exotisme de l'Uruguay dans un collectif identitaire plus large : celui du groupe des Sud-américains. L'irruption

cien idiomas distintos que los llama por sus nombres. Toda la multitud que llenaba la elipsis gigantesca que rodea el campo entra de pie y aclama en nombre de ¡¡Uruguay !!, que se expande por el espacio hacia los cuatro vientos, como si quisiera correr sobre las tierras y los mares para llegar hasta la patria de los atletas-héroes. Luego los héroes van dejando el teatro de sus hazañas memorables. La multitud se retira, también, lentamente, llevando en sus retinas la visión de aquel espectáculo inolvidable. El Estadio Olímpico quedó desierto y silencioso. Pero allá en lo más alto del mástil colocado en una de sus cabeceras, la bandera de los vencedores, la dulce bandera del Uruguay acariciada por las brisas nórdicas ondea sus alegres colores sobre el campo donde sus hijos no han ahorrado esfuerzos ni escatimando sacrificios para consagrarse como los mejores. Se repitió así, como lo anhelaba nuestro pueblo, la tarde inolvidable de Colombes ». Journal *El Día*, Montevideo, édition du 14 juin 1928.

122. « no es demasía retórica afirmar que el football sudamericano probó, en un torneo abierto a los mejores del mundo, su triunfal capacidad para ocupar los primeros puestos ». Memoria de la oficina permanente de la confederacion Sudamericana de Football. Años 1928-1929. Fonds CONMEBOL, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

**Chapitre 5. Colombes 1924, Amsterdam 1928 : les antécédents
olympiques**

de ces derniers sur la scène internationale du ballon rond permit de déplacer sensiblement le centre de gravité du champ footballistique mondial, créant par là les conditions nécessaires à l'accueil deux ans plus tard de la première Coupe du monde sur le sol américain.

Étatisation, identité, mémoire : les retombées des épopées olympiques

Les victoires de la Celeste lors des Jeux olympiques de 1924 et 1928 changèrent drastiquement la place qu'attribuait la petite république sud-américaine au football. En mobilisant l'ensemble du pays derrière l'équipe nationale et en accompagnant les victoires de rassemblements massifs inédits – véritables éruptions patriotiques – le ballon rond s'imposa *de facto* tel un puissant liant identitaire opérant comme un catalyseur du sentiment d'appartenance nationale. Les lauriers olympiques décrochés à Colombes et Amsterdam ne se limitèrent pas pour autant à cette seule évolution du rôle assigné à la sélection dans l'imaginaire national, ils s'accompagnèrent également de transformations profondes du champ footballistique aussi bien national qu'international. Par ses faits d'armes, la sélection nationale gravita les échelons de l'appareil politique pour faire son apparition dans l'ordre du jour gouvernemental. Sa renommée fraîchement conquise déboucha sur une restructuration des hiérarchies et des circulations dans le champ footballistique mondial. Sa célébration unanime, dans la presse européenne comme sud-américaine, engendra la fabrication d'un récit imaginaire cherchant à éclairer la genèse de ce 'fabuleux' phénomène. Les modalités des victoires et cette couverture médiatique teintée d'essentialisme firent du footballeur défendant les couleurs de son pays la plus pure expression de la nationalité. Enfin, par la dimension épique attribuée à ces événements sportifs d'autant plus vive qu'ils prirent la forme d'épopées lointaines, rapportées par l'intermédiaire de narrateurs ayant pour certains d'indéniables penchants lyriques, le football s'imposa dans le pays comme un objet mémoriel légitime. L'ensemble de ces transformations, qui se jouèrent chacune à des échelles différentes, sont elles aussi essentielles à l'heure de saisir le moment particulier qui vit naître le projet de Coupe du monde de football en Uruguay.

6.1 La sélection, une affaire d'État

En 1924, grâce à sa tournée préliminaire en Espagne, la Celeste avait pu récolter une partie des fonds nécessaires pour couvrir son voyage en Europe. Mais les dépenses induites par ce long séjour excédaient très largement les quelques bénéfices tirés des huit matches disputés en terres ibériques. Pour tenter d'équilibrer leurs comptes, les dirigeants de l'AUF avaient initialement prévu de prolonger la présence du onze national sur le Vieux Continent après la conclusion de l'Olympiade de Colombes. L'issue du tournoi se conjugua particulièrement bien avec ce projet de tournée européenne. En effet, dès les premières victoires de la sélection, les délégués uruguayens reçurent une pluie d'invitations pour disputer des matches amicaux aux quatre coins de l'Europe et, après la victoire finale contre la Suisse, « ces propositions redoublèrent et devinrent de plus en plus avantageuses et tentatrices »¹ au point que les délégués ne doutèrent plus qu'il serait possible de « couvrir toutes les dépenses induites par la tournée, et même d'en tirer un certain bénéfice »². Envoyées par télégramme ou, le plus souvent, par l'intermédiaire d'un représentant se déplaçant spécialement jusqu'à Argenteuil, ces propositions émanaient de divers clubs, villes et fédérations d'Espagne, du Portugal, d'Italie, d'Autriche, de Yougoslavie, de Suisse, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Écosse, d'Algérie, de Belgique, de Suède, du Luxembourg, de France, de Hongrie, du Danemark, ou encore du Mexique³.

Par son ampleur, cette deuxième partie de la tournée européenne de la Celeste devait nécessairement durer plusieurs mois, ce qui aurait eu pour conséquence d'éloigner les joueurs de leurs foyers pendant près d'une demi-année. Or une telle durée posait problème. En effet, alors que le monde sportif – dont le CIO incarnait l'amateurisme revendiqué – mettait régulièrement le football sur la sellette pour son recours grandissant au professionnalisme et à toutes les manifestations larvées de celui-ci, une tournée de cette envergure ne pouvait signifier autre chose qu'une entorse de plus au sacro-saint principe de l'amateurisme. Comment des joueurs amateurs, ne touchant aucun avantage financier en échange de leur pratique sportive, pouvaient-ils s'éloigner de leur travail, et donc de leur seule source de revenu, pendant autant de temps ? Ils devaient être professionnels. C'est ce que laissa entendre le délégué Suisse, Gabriel Bonnet, au lendemain de la défaite de son équipe contre l'Uruguay

-
1. « Después de la final las proposiciones arreciaron, tornándose cada vez mas ventajosas y tentadoras ». AUF, *La Olimpiada de París de 1924, Informe...* op.cit. p.52.
 2. *Ibidem* p.51.
 3. BUERO, Enrique, *Negociaciones...* op.cit. p.23 et AUF, *La Olimpiada de París de 1924, Informe...* op.cit. p.39.

lorsqu'il affirma :

« Notre équipe nationale s'est rendue à Paris simplement, sans avoir fait escale dans des stations balnéaires et sans avoir pris part, rétribuée par quelques mécènes, à de nombreux matchs d'entraînement. Notre équipe est composée de véritables amateurs, qui luttent pour le sport, pour l'honneur de leur club et pour l'honneur de leur pays »⁴.

Face à ces accusations de professionnalisme qui risquaient d'entacher l'éclat de la victoire uruguayenne, Enrique Buero suggéra à l'AUF de faire rentrer au plus vite le onze national au pays⁵. Cette dernière se rangea rapidement à son avis, d'autant plus que cela permettait de hâter l'accueil triomphal que la population uruguayenne comptait réserver à ses héros. Cependant, la question de la facture finale se posait toujours ; l'annulation de la tournée post-tournoi signifiait un déficit de plus de 20 000 pesos que l'AUF n'était pas en mesure d'assumer seule. Pour pallier ce problème, plusieurs actions spontanées virent le jour, comme la collecte populaire, lancée par les journaux *El Plata* et *Diario del Plata*⁶ dans leurs pages. Mais ces initiatives ne se limitèrent pas au secteur privé. Le 12 juin 1924, trois jours après la victoire uruguayenne, Francisco Ghigliani et ses collègues députés avaient présenté leur projet de loi visant à subventionner le retour de la Celeste à Montevideo ; l'ardoise de l'AUF pourrait être épongée avec de l'argent public⁷. Les débats qui suivirent la discussion de ce projet de loi témoignent de la transposition à l'état brut du discours médiatique entourant la victoire uruguayenne à la sphère des décideurs politiques. C'est avec les mêmes termes, les mêmes arguments sur le prestige de la nation et la conquête d'une notoriété mondiale, et avec la même émotivité superlative qui avait caractérisé les célébrations de rue déclenchées par l'annonce du triomphe, que se tint à l'Assemblée nationale cette séance parlementaire. Concrètement, les législateurs proposaient d'allouer 25 000 pesos du Trésor Public au bénéfice de l'AUF en vue de « couvrir le retour immédiat au pays des membres de la délégation récemment consacrée championne olympique à Paris »⁸.

4. « Nuestro equipo nacional ha ido a París simplemente, sin haber hecho escala en estaciones balnearias y sin haber tomado parte, pago por cualquier mecenas, en numerosos matches de entrenamiento. Nuestro equipo está compuesto de verdaderos amateurs, que luchan por el sport, por el honor de su club y el honor de su país. ». (Traduction de Buero) *ibidem*, p.24.

5. Note du Ministre Buero, adressée à S.E. le Dr. Manini Ríos, Ministre des Relations Extérieures, datée du 13 Juin 1924, Berne. BUERO, Enrique, *Negociaciones... op.cit.* p.22.

6. AUF, *La Olimpiada de París de 1924, Informe... op.cit.* p.71.

7. Diario de Sesiones de la Honorable Cámara de Representantes, 41.a Sesión Ordinaria, tome 314, 1924.

8. « Artículo 1º. Destínase de Rentas Generales la suma de \$ 25.000 que será puesta a

Si les divisions internes du football uruguayen et les querelles politico-politiciennes qui en découlèrent avaient poussé ces mêmes députés quelques mois plus tôt à distancier officiellement l'État du voyage entrepris par la Celeste⁹, ces différences disparurent devant le raz-de-marée national induit par la victoire olympique. En effet les législateurs avaient constaté, ébahis, comment les nouvelles en provenance de Paris avaient à la fois fédéré le peuple d'un bout à l'autre de la République en une seule et même grande union patriotique et contribué à faire rayonner le pays à l'étranger. Comme l'évoquait E. Buero dans son rapport :

« La victoire de notre équipe a été une victoire pour l'Uruguay en tant que pays. [...] La presse européenne [...] nous a consacré de longs et élogieux commentaires. Elle a publié des cartes du pays avec des photographies de nos principaux édifices publics ; elle parle de nos avancées en matière législative et sociale. [...] Toute cette publicité, nous la devons au Football qui, s'il se pratique entre nation limitrophes peut parfois donner lieu à de fâcheux incidents libérant l'esprit chauvin des masses, mais, lorsqu'il se dispute contre des nations géographiquement distantes, ne produit que des avantages ; surtout pour un pays comme le notre qui ne dispose pas des ressources pour se faire connaître du grand public »¹⁰.

C'est à l'aune de cette prise de conscience et dans l'ébullition encore vivace de la victoire sportive que le projet de loi, défendu à la barre par Juan Antonio Buero, fut approuvé sans difficulté par les Chambres. À travers la loi

disposición de la Asociación Uruguaya de Football para costear los gastos del regreso inmediato al país de los componentes de su delegación deportiva clasificada campeón olímpico en París ». *Ibidem*.

9. En effet, comme présenté au chapitre précédent, parce que la Celeste était exclusivement composée de joueurs dont les clubs étaient affiliés à l'AUF au détriment de ceux évoluant au sein de la FUF, les députés uruguayens (dont plusieurs étaient membres ou proches de la FUF), jugèrent que l'équipe n'était pas représentative du football national et qu'elle ne pouvait donc nullement prétendre à être financée par l'État. Pour le détail des débats parlementaires houleux qui entourèrent cette décision, voir notamment, *Diario de Sesiones de la Honorable Cámara de Representantes*, 26.a Sesión Ordinaria, du 30 avril 1924, tome 314, 1924.
10. « La victoria de nuestro equipo ha sido una victoria para el Uruguay como país. [...] La prensa de Europa [...], nos ha dedicado largos y elogiosos comentarios. Se han publicado mapas del país con fotografías de nuestros principales edificios públicos : se habla de nuestros adelantos, en materia legislativa y social [...]. Toda esta propaganda en favor del país se la debemos al Football que si practicado entre países limítrofes a veces da lugar a enojosos incidentes despertando el espíritu « chauvinista » de las multitudes, cuando la lucha se entabla entre [...] países geográficamente distantes, solo provoca ventajas ; sobre todo para un país como el nuestro que no dispone de recursos para hacerse conocer del gran público ». BUERO, Enrique, *Negociaciones... op.cit.* p.25.

n°7730 du 13 juin 1924¹¹, l'État uruguayen décida donc de financer à hauteur de 20 000 pesos l'expédition olympique de l'AUF. Cette conséquente prise en charge étatique créa un précédent de subvention directe du football de sélection dans le pays qui deviendrait essentiel dans la gestion des capacités sportives au cours des années à suivre.

Par ailleurs, l'unanimité suscitée par la conquête de Colombes eut également comme conséquence de précipiter la réunification du football national¹². La configuration bicéphale du football uruguayen, héritée du schisme de 1922, qui divisait la représentation du pays en deux avec d'une part l'AUF et de l'autre la FUF, ne pouvait survivre à la communion patriotique engendrée par l'épopée olympique de la Celeste. D'après l'analyse de l'Ambassadeur français en poste à Montevideo, « la victoire uruguayenne à Paris eu pour conséquence de provoquer la démission de M. Sosa de la Présidence de la [Fédération] de Football »¹³ ouvrant ainsi la voie à un rapprochement entre les deux institutions rivales. Au tournant de l'année 1924-1925 fut entamée une nouvelle négociation en vue d'obtenir la précieuse réconciliation qui avait jusque là systématiquement échoué. Fait symptomatique de l'importance acquise par le ballon rond, cette nouvelle tentative confia le rôle de médiateur des parties au président de la République en personne, l'ingénieur José Serrato¹⁴. Les deux institutions concurrentes s'engagèrent à accepter le verdict de ce prestigieux arbitre qui, pour prendre sa décision, sollicita les conseils du Rotary Club d'Uruguay et s'entoura de figures sportives nationales de premier plan¹⁵. Le groupe de travail en charge de rendre son rapport détaillé au président était composé de Juan Blengio Rocca, Héctor Rivadavia Gómez, Francisco Ghi-

11. *Registro Nacional de Leyes y Decretos*, Montevideo, 1924, p.471.

12. Pour une étude plus détaillée de cet épisode, se référer notamment à « El laudo Serrato » dans MORALES, Andrés, *Fútbol... op.cit.* p.142-146.

13. Lettre n°170 du Ministre de France à Montevideo, signée M. Gilbert, adressée à son Excellence Monsieur Le Président du Conseil des Ministres, datée du 20 juin 1924, Montevideo. Centre des Archives diplomatiques de Nantes, fonds Uruguay, Direction des Affaires Politiques et Commerciales, boîte n°50 'Manifestations uruguayennes'.

14. Dès le mois de mars, ce dernier avait été approché par F. Ghigliani dans le sens d'une intervention en faveur de la réunification du football. AUF, « Memoria de la Asociación Uruguaya de Fútbol – Período 1924 », Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol. De la même manière, la résolution du schisme argentin (1919-1926) passa également par la médiation du président de la République, le radical Marcelo Torcuato de Alvear. FRYDENBERG, Julio, *Historia social... op.cit.* p.161.

15. AUF, « Memoria de la Asociación Uruguaya de Fútbol – Período 1924 » et lettre du Rotary Club Montevideo, signée Cornelio Van Domselaar, Joaquin Serratos Cibilis, Francisco Ghigliani et Luis Zanzi, adressée à M. le Vice Président du Conseil de l'Association Uruguayenne de Football Don César Batlle Pacheco, datée du 13 juin 1924, Montevideo. Archivo General 1a A, 1924. Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

giani, Carlos Sturzenegger, Félix Polleri, Héctor A. Gerona, Juan Gorlero, M. Martínez Puerta, Alfredo Le Bas et Álvaro Saralegui¹⁶, soit des individus appartenant à cette catégorie caractéristique de l'époque de personnages appartenant à la fois aux champs politique et sportif. Suite à l'évaluation préliminaire qu'ils fournirent, le président de la République délivra en octobre 1925 son arbitrage final, connu aujourd'hui sous le nom de *laudo Serrato*. Celui-ci actait la réunification inconditionnelle du football uruguayen sous l'autorité de l'AUF, après une période de transition où le ballon rond serait mis sous la tutelle d'une création *ad hoc*, le Conseil Provisoire du Football National (composée de ces mêmes hommes). L'affaire, suivie de près par la presse nationale à la manière d'un feuilleton à rebondissements, laissait transparaître l'importance prise par la question dans l'opinion uruguayenne. Mais plus que cette visibilité nationale, c'est bien le recours à la figure présidentielle qui doit interpeller. Après la victoire olympique, le football était devenu un sujet suffisamment important pour solliciter l'intervention du chef d'État en personne et suffisamment légitime pour que celui-ci accepte la demande.

Une fois le football national unifié sous la houlette de l'AUF, lorsque la participation uruguayenne aux Jeux olympiques de 1928 fut prise en considération, la question du financement du voyage se posait toujours. La perspective d'une tournée préliminaire (comme celle de 1924 en Espagne) pour financer le séjour fut écartée d'emblée. En effet, le quiproquo sur l'amateurisme posé par ce séjour ibérique ainsi que la réticence des clubs à libérer leurs meilleurs joueurs pendant autant de temps rendaient une telle entreprise peu souhaitable. Cependant, les coûts restaient toujours les mêmes pour la sélection nationale : une traversée transatlantique de plusieurs semaines et un séjour d'un mois dans une capitale européenne – frais de logement et de bouche à la clé – pour 22 sportifs ainsi que pour les membres de la délégation les accompagnant. Pour couvrir ces dépenses, une collecte de fonds populaire fut lancée en amont du tournoi par un groupe de journaux de la capitale. Dès le mois de mars 1928, des députés rebondirent sur l'initiative médiatique en proposant que l'État se joigne à l'effort populaire et participe une fois de plus à celui-ci. Ce projet de dépense publique était d'autant plus envisageable que la subvention de la Celeste de 1924 avait créé un utile précédent législatif. Le 10 avril 1928, présentant la question comme une véritable obligation que l'État se devait moralement de remplir, les Chambres votèrent une loi débloquent 8 000 pesos en faveur de l'AUF¹⁷. Jugée insuffisante, la somme fut ensuite portée à 15 000 pesos au courant du mois de juillet¹⁸.

16. MORALES, Andrés, *Fútbol... op.cit.* p.143.

17. *Registro Nacional de Leyes y Decretos*, Montevideo, 1928 p.191.

18. *Ibidem*, p.390.

Adoptée à 32 voix sur 33¹⁹, l'utilisation de ces deniers publics fut largement plébiscitée par les législateurs, démontrant ainsi l'unanimité suscitée par le phénomène footballistique, et ce, au-delà des rivalités politiques classiques entre le Partido Nacional d'opposition et les factions internes du Partido Colorado au pouvoir. La seule voix discordante fut celle du député communiste Wettstein, qui, à l'image de *Justicia*, l'organe de presse du PCU²⁰, s'opposa au projet avec véhémence, car il considérait que le football de sélection promu par les élites n'était qu'une utilisation du sport à des fins « bourgeoises », dont le perfide objectif était de « faire oublier leurs devoirs de classe [aux ouvriers] et exalter leur patriotisme »²¹. Pour le PCU, « tant que les travailleurs continueront de suivre bouche bée, derrière un drapeau national, ces grandes processions déclenchées par une partie de football, la bourgeoisie pourra continuer de les exploiter tranquillement »²².

Contrairement à une vision simpliste qui aurait fait du sport en général et du football en particulier un simple « opium du peuple », le positionnement communiste n'était pas hostile au football en tant que pratique sportive ; il l'était uniquement vis-à-vis de ses institutions nationales et internationales, entendues comme des structures structurantes de l'idéologie nationaliste contribuant donc au brouillage des frontières de la lutte des classes²³. C'est pour ces raisons que la gauche communiste uruguayenne ne bannissait pas le sport²⁴, mais défendait au contraire une pratique politisée de celui-ci, au sein

19. Diario de Sesiones de la Honorable Cámara de Representantes, 5.a Sesión Ordinaria, Presidencia del Señor L. Enrique Andreoli, tome 342, 1928.

20. Partido Comunista de Uruguay.

21. « [con el football burgués] se les hace olvidar los deberes de clase y se les exalta el patriotismo » Diario de Sesiones de la Honorable Cámara de Representantes, 5.a Sesión Ordinaria... *op.cit.*

22. « Mientras los trabajadores se dediquen a seguir con la boca abierta detrás de esas grandes manifestaciones detrás de la bandera nacional, después de un partido de football, la burguesía podrá seguir explotándolos tranquilamente ». Diario de Sesiones de la Honorable Cámara de Representantes, 95.a Sesión Ordinaria, Presidencia del Señor L. Enrique Andreoli, tome 345, 1928, p.272.

23. Pour une analyse des rapports du marxisme au sport et pour approfondir la traduction qu'eut cet aspect dans l'Union Soviétique, voir notamment les travaux d'André Gounot en la matière. GOUNOT, André, « Sport or Political Organization? Structures and Characteristics of the Red Sport International, 1921-1937 », *Journal of Sport History*, 2001, vol.28, n°1, p.23-39 ; GOUNOT, André, « Les Spartakiades internationales, manifestations sportives et politiques du communisme », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 2002, n°88, p.59-75.

24. Pour une étude du cas uruguayen en particulier, se référer aux travaux sur le temps libre ouvrier de Rodolfo Porrini ou encore à l'article que nous avons consacré à ce sujet. PORRINI, Rodolfo, « Izquierda uruguaya y culturas obreras. Propuestas al 'aire libre' : el caso del fútbol (Montevideo, 1920 - 1950) », *Diálogos*, 2012 vol. 16, n°1, p.69-95 et JALABERT D'AMADO, « La lutte des classes face à l'internationalisme

d'une structure indépendante : la Fédération Rouge du Sport, affiliée au Sportintern (IRS), lui-même fondé en 1921 dans l'Union Soviétique. Malgré cette ligne de fracture idéologique flagrante et leur perpétuelle remise en question de l'État-nation, les députés communistes avaient formulé quelques semaines avant leurs homologues « bourgeois », proches de l'AUF, une demande de subvention tout à fait similaire. En effet, ils avaient sollicité le concours des coffres publics à hauteur de 5 000 pesos, pour l'envoi d'une équipe ouvrière de football aux Spartakiades (les grands Jeux athlétiques communistes) de Moscou de 1928²⁵ ; demande finalement rejetée.

L'existence de ce positionnement communiste et l'accueil qu'il reçut permet d'éclairer la place que donnait au football le monde politique de l'Uruguay de la fin des années 1920. Le refus essuyé par les footballeurs ouvriers montre que seul le football de sélection, donc celui se disputant symboliquement au nom de la nation uruguayenne, jouissait du privilège de se voir débloquer des deniers publics. En ce sens, les fonds votés en faveur de la Celeste par le Parlement en 1924 et 1928 se démarquaient fortement de la politique étatique classique qui, depuis 1911, visait à subventionner par l'intermédiaire de la CNEF les diverses pratiques sportives dans un but avant tout éducatif et sanitaire. Ainsi avec les généreuses subventions²⁶ pour les voyages de Colombes et d'Amsterdam, l'argent public n'était donc plus réservé à la promotion de la pratique en elle-même, mais était alloué à des fins de représentation allégorique de la nation sur la scène internationale. Cette fonction de représentante officielle attribuée et assumée par l'équipe nationale apparaît comme d'autant plus solidement enracinée dans l'imaginaire uruguayen de l'époque qu'elle motivait à la fois l'initiative des législateurs à l'origine de la demande de subvention pour la Celeste et l'opposition de leurs homologues communistes. Partisans et opposants reconnaissaient dans le football de sélection un véritable catalyseur d'un sentiment d'identité nationale d'une puissance à même de dépasser les fractures sociales pour les premiers et donc de gommer les frontières de l'appartenance de classe pour les autres.

Par ailleurs, durant les discussions parlementaires qui entourèrent le vote des crédits pour l'envoi de la Celeste aux Jeux olympiques, certains députés n'hésitèrent pas à verser dans la surenchère en proposant par exemple d'élargir

sportif. La gauche communiste uruguayenne à l'heure de la Coupe du monde de 1930 », *Conserveries mémorielles*, 2017, n°20.

25. Diario de Sesiones de la Honorable Cámara de Representantes, 95.a Sesión Ordinaria, Presidencia del Señor L. Enrique Andreoli, tome 345, 1928.

26. Pour donner un ordre de grandeur, notons que sur l'ensemble de l'année 1924, l'État uruguayen avait déboursé 50 000 pesos en faveur du développement de l'éducation physique. L'aide de 20 000 pesos supplémentaires allouée à la Celeste équivalait donc à 40 % de ces dépenses habituelles. Diario de Sesiones de la Honorable Camara de Senadores, Ley 7725, tome 131, p.110-112.

aux joueurs les aides gouvernementales de l'équipe nationale. Ainsi, en 1924, le député Tabárez soumit l'idée « d'allouer des ressources pour subventionner les familles de ces compatriotes qui ont agi de manière si brillante à l'étranger »²⁷ ; son homologue Segundo suggéra lui d'offrir une maison à chaque joueur. Quatre ans plus tard, après la victoire d'Amsterdam, les Chambres se faisaient l'écho d'initiatives comparables. Le député Bellini soumit un projet de loi allouant 20 000 pesos à la CNEF pour que celle-ci distribue la somme « en parts égales entre les familles des joueurs »²⁸ de la sélection tandis que le député Bauzá proposa lui « comme signe de gratitude de la République envers les footballeurs de l'équipe uruguayenne qui conquièrent le titre de champions olympiques lors de la IX^e Olympiades [de leur] accorder une pension insaisissable de 480 pesos par an, à vie »²⁹. D'après l'analyse des discussions parlementaires, l'ensemble de ces initiatives, qui, de fait, n'aboutirent pas, fut soumis par des députés enthousiastes et reconnaissants envers les athlètes, mais peu familiers des subtilités du sport de l'époque. Ils furent promptement sermonnés par leurs confrères plus éclairés, tel Francisco Ghigliani – président du comité olympique uruguayen et donc garant des valeurs du CIO – qui prirent le temps de leur expliquer la problématique de l'amateurisme sportif et donc l'incompatibilité de ces récompenses matérielles avec le statut de champions olympiques.

Mais à une époque où l'amateurisme marron était la norme dans le milieu du football, la République pouvait tout de même exprimer sa 'reconnaissance' par des moyens détournés. Dès le retour des footballeurs d'Amsterdam, les pouvoirs publics passèrent un accord avec l'AUF pour gratifier chacun d'entre eux avec des postes de fonctionnaires – ce qui, dans le système hyper-étatisé de la social-démocratie batlliste d'époque – rimait avec une position des plus enviables tant en termes de salaires que de sécurité de l'emploi. Au début de l'année 1929, le Ministère de l'Instruction Publique, en charge de ces attributions, demanda un rapport aux différentes administrations publiques pour s'enquérir de quels étaient « les champions olympiques qui avaient d'ores et déjà été récompensés par l'attribution d'un emploi public, comme stipulé

27. « se creen unos recursos destinados a subvencionar a las familias de estos compatriotas que con tanto brillo han actuado en el extranjero ». Diario de Sesiones de la Honorable Cámara de Representantes, 41.a Sesión Ordinaria, tome 314, 1924.

28. « para ser distribuida por partes iguales entre las familias de los jugadores » Diario de Sesiones de la Honorable Cámara de Representantes, 95.a Sesión Ordinaria, Presidencia del Señor L. Enrique Andreoli, tome 345, 1928.

29. « Como homenaje de gratitud de la República a los footballers integrantes del equipo uruguayo que conquistara el titulo de Campeón Olímpico en la IX Olimpiada [...]. Acuérdeseles una pensión vitalicia e inembargable de cuatro cientos ochenta pesos anuales ». *Ibidem*.

par l'accord » entre le Conseil National d'Administration et l'AUF³⁰. Par cet accord, les places vacantes dans l'administration publique pouvaient être attribuées de manière « préférentielle » et sans mise en concours préalable aux joueurs de la sélection³¹. Dans sa circulaire du 3 mai 1929, adressée aux Ministères de l'Instruction Publique, des Finances, de l'Industrie et des Travaux Publics, le Conseil National d'Administration priait ces derniers de bien vouloir faire le nécessaire pour que les quelques joueurs ayant participé aux Jeux olympiques de Colombes et d'Amsterdam qui ne s'étaient pas encore vu attribuer d'emploi, soient lotis dans les plus brefs délais³². Ce faisant, l'État reprenait à son compte le *modus operandi* classique des patronages footballistiques d'époque³³. À la manière des usines ou entreprises ayant leur propre équipe de football, qui embauchaient des joueurs et leur offraient des horaires aménagés pour que ces derniers puissent pratiquer leur sport, l'État assurait l'avenir de la sélection en assignant aux champions olympiques des postes de fonctionnaires (qui faisaient par ailleurs office de récompense)³⁴. Dans les faits, ce patronage de la Celeste par l'État, au moyen d'emplois publics faisait de celle-ci, non pas uniquement l'équipe de l'AUF (une institution sportive parmi d'autres), mais l'équipe étatique représentant *de facto* la nation. Ces

30. Boletín Municipal, Acta N°409, Sesión del día 4 de febrero de 1929. Archivo de la Intendencia Municipal de Montevideo.

31. Fonds 'Consejo Nacional de Administración, 1919-1933', Livre 5237, janvier-mars 1929, acta n°585673, Archivo General de la Nación.

32. Il s'agissait des joueurs Fermín Uriarte, Humberto Tomasina, José L. Andrade, Pedro Arispe, Juan Naya, Domingo Etchegoyen, Pedro Cea, Santos Urdinarán, Pascual Somma, Héctor Castro, Juan Píriz, Fausto Batignani, Adhelmar Canavesi, Alberto Melogno, Venancio Bertibas et Eduardo Martínez. Lettre n°179786 du Ministère d'Instruction Publique, adressée au Président de l'Association Uruguayenne de Football, Don Horacio Baque, datée du 26 septembre 1929, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

33. Au sujet des patronages, voir l'abondante littérature qui s'y rapporte pour le cas anglais par exemple : VAMPLEW, Wray, « Sport and Industrialization : An Economic Interpretation of the Changes in Popular Sport in Nineteenth Century England », dans MANGAN, James Anthony (éd.), *Pleasure, Profit, Proselytism : British Culture and Sport at Home and Abroad 1700-1914*, Cass, Londres, 1988, p.7-20 ; VAMPLEW, Wray, « Sport, industry and industrial sport in Britain before 1914 : review and revision », *Sport in Society*, 2016, vol. 19, n°3, p.340-355 ; TRANTER Neil, « The Patronage of Organised Sport in Central Scotland, 1820-1900 », *Journal of Sport History*, 1989, vol. 16, n°3, p.227-247 ; McDOWELL, Matthew, « Social physical exercise ? Football, industrial paternalism, and professionalism in west Dunbartonshire, Scotland, c. 1870-1900 », *Labor History*, vol. 55, n°5, p.547-562.

34. D'ailleurs, les 'Olympiques' ne furent pas les seuls à bénéficier de ce dispositif. Ainsi, Enrique Ballesterio et Ernesto Mascheroni qui intégrèrent les rangs de la Celeste au moment de la Coupe du monde de 1930, furent placés, par décision du Conseil Départemental de Montevideo, à des postes d'auxiliaires de la Direction de la Propreté au lendemain de la victoire uruguayenne. *Journal El Plata*, édition du 14 août 1930.

arrangements salariaux additionnés aux crédits votés en faveur de l'AUF par le Parlement et conjugués à l'implication personnelle du président de la République dans la résolution du schisme représentent autant de témoins du formidable saut d'échelle opéré par le ballon rond suite aux victoires de l'équipe nationale à Colombes et Amsterdam. À partir de ces deux jalons, le football de sélection cessa d'être la simple manifestation populaire d'un sport en vogue pour se transformer en affaire d'État justifiant une implication grandissante des rouages publics.

6.2 Le football uruguayen, un produit d'exportation

Dans les jours qui suivirent la finale des Jeux olympiques de 1924 contre la Suisse, après quelques jours de quartier libre dans Paris – faits de réceptions, de banquets et de soirées « dans les dancings de Paris »³⁵ – la délégation uruguayenne entama, grâce aux fonds débloqués par la Loi n°7730, le voyage du retour. Elle prit soin, avant de quitter l'Europe, de contacter chacune des différentes associations de football qui avaient proposé des matchs amicaux à la Celeste pour les remercier de leur intérêt et leur « promettre de transmettre leurs demandes à l'Association Uruguayenne, afin que celle-ci puisse les prendre en compte en cas de nouveau séjour sur le Vieux Continent »³⁶. La profusion des invitations européennes et la générosité des contrats offerts à la clé, ne passèrent pas inaperçues dans le milieu du football uruguayen et, même une fois sa sélection rentrée à Montevideo, l'AUF fut plusieurs fois relancée par des invitations étrangères à venir se produire en Europe. En septembre 1924 par exemple, la Fédération Hongroise de football écrivit le message suivant à son homologue uruguayenne :

« [sic] Nous serions bien aisés si [...] nous pouvions recevoir votre équipe éminente comme nos hôtes aussi dans notre capitale, où elle démontrerait sa classe contre l'équipe de choix de la Hongrie. [...] Dans

35. Hebdomadaire, *Le Miroir des Sports*, édition du 18 juin 1924.

36. « Antes de abandonar Europa la Delegación se dirigió por nota a todas las asociaciones invitantes expresando que de acuerdo con las instrucciones recibidas de Montevideo, se veía en el caso de emprender inmediatamente el regreso, y que al agradecer el interés demostrado por la visita de los campeones, prometía informar debidamente de todo ello a la Asociación Uruguaya, afín de que esta pudiera tener en cuenta sus honrosos deseos en el caso de una nueva gira por el Viejo Mundo ». AUF, *La Olimpiada de París de 1924, Informe...* *op.cit.* p.55.

l'espoir que votre équipe excellente veut bien nous honorer de sa visite au courant de l'année prochaine [...] »³⁷.

La Fédération d'Irlande en fit de même au mois de novembre³⁸. Parce que le football uruguayen traversait justement à l'époque de la participation aux Jeux de Paris sa période schismatique, l'AUF n'avait pu avoir recours aux forces vives de l'ensemble de ses clubs au moment de mettre sur pied sa sélection. De ce fait, le cœur de l'équipe qui participa au Championnat sud-américain de 1923 puis au tournoi de Colombes, provenait majoritairement des rangs du prestigieux Club Nacional de Football qui s'était imposé comme la force motrice de l'AUF³⁹. Or, remettre sur pied une sélection complète pour effectuer une nouvelle tournée en Europe pouvait s'avérer complexe. Il aurait fallu pour cela renégocier la libération de chaque joueur avec son institution de rattachement. Le format de club se prêtait donc bien plus facilement à ce type d'expédition. Aussi, car il formait l'ossature de la sélection, c'est tout naturellement que le CNdF récolta les bénéfices de la victoire uruguayenne en héritant des invitations que la Celeste n'avait pu honorer. Selon les mots d'Atilio Narancio, président de l'AUF et par ailleurs fervent *nacionalófilo* :

« Une fois le nom de l'Uruguay imposé dans le monde sportif européen grâce à la brillante campagne des champions olympiques, il revint à l'un de nos clubs les plus forts et méritoires, le Nacional, l'honneur d'en consolider les privilèges. [...] Le Conseil de l'Association est certain que le doyen⁴⁰ de nos clubs saura maintenir immaculé le grand prestige conquis par l'Association lors des chevaleresques compétitions [olympiques] »⁴¹.

En février 1925, huit mois à peine après le retour de la Celeste de Paris,

-
37. Lettre n°271/924.88 de la Magyar Labdarugók Szövetsége, signée par son Président de la Commission des affaires étrangères, adressée à l'Association Uruguayenne de Football, datée du 24 septembre 1924, Budapest. Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.
 38. Lettre de The Football Association of the Irish Free State, signée A. Ryder, adressé au Secrétariat de l'Association Uruguayenne de Football, datée du 27 novembre 1924, Baile Ata Cliat (Dublin). Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.
 39. Étant affiliés à la rivale FUF, les joueurs du C.A. Peñarol, l'autre grand club de la capitale uruguayenne, ne purent, *de iure*, être sélectionnés.
 40. La question du *decanato* étant particulièrement sensible en Uruguay, prenons le temps de préciser que, le C.A. Peñarol étant à l'époque désaffilié de l'AUF, le doyen de celle-ci était effectivement le CNdF.
 41. « Impuesto el nombre del Uruguay en el mundo deportivo europeo por la brillante campaña de los campeones olímpicos, ha correspondido a uno de nuestros más fuertes y meritorios clubs, el Nacional, el honor de consolidar sus fueros. [...] El Consejo de la Asociación está seguro de que el decano de nuestros clubs sabrá mantener incólumes los saneados prestigios conquistados en lid caballeresca por la Asociación ». AUF, « Memorias y balance 1924 », Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol. p.67.

le club *tricolor* reprit la mer, répondant ainsi à la forte demande européenne pour le football sud-américain. Pendant sept mois, l'équipe parcourut le Vieux Continent en disputant près de quarante rencontres dans neuf pays différents. Cette équipe du CNdF n'apparaissait pas en tant que simple club uruguayen au yeux du public européen. À l'image de Gabriel Hanot, qui, lors du passage de l'équipe à Paris en mars 1925, intitula un reportage paru dans *Le Miroir des Sports*, « Au stade de Colombes, devant 30 000 spectateurs, l'équipe de Paris est battue honorablement, 3 buts à 1, par l'Uruguay, champion olympique de football »⁴², tout au long de leur tournée, les athlètes *bolsilludos*⁴³ furent inmanquablement rebaptisés « l'équipe d'Uruguay », ou encore les « champions olympiques »⁴⁴. Les raisons derrière ces requalifications sont aisément compréhensibles : en 1924, la Celeste avait été la révélation mondiale du football et les spectateurs européens étaient légion à vouloir – moyennant le paiement de l'entrée au stade – observer ces « phénomènes » de leurs propres yeux. L'équipe d'Uruguay jouissait donc d'une image de marque, garantissant des bénéfices juteux, dont le CNdF, inconnu du public européen, ne pouvait disposer⁴⁵. Ce travestissement du club fut d'autant plus réussi que l'équipe se vit ponctuellement renforcée par quelques joueurs de la sélection nationale appartenant à d'autres clubs. Ce fut le cas notamment du capitaine de la Celeste, José Nasazzi, détaché à cet effet par le Bella Vista FC.

La tournée de Nacional de 1925 marque un point d'inflexion majeur dans la dynamique circulatoire des équipes de football de l'espace atlantique. Jusqu'à cette date, l'Amérique du Sud, et tout particulièrement le Rio de la Plata, avaient été des régions réceptrices d'équipes étrangères. Dès le début du XX^e siècle, parce que la popularité croissante du spectacle footballistique garantissait des gains conséquents, plusieurs équipes professionnelles anglo-saxonnes avaient entrepris des tournées sud-américaines. Si, comme nous l'avons vu au commencement de ce travail, les Anglais de Southampton, Nottingham Forest,

42. Hebdomadaire *Le Miroir des Sports*, édition du 11 mars 1925.

43. Surnom donné aux adhérents et aux joueurs du CNdF qui fait référence aux anciennes chemises avec une poche (*bolsillo*) au niveau du cœur qui firent office de maillot jusque dans les années 1960.

44. « Nous avons revus, au stade de Colombes, sur le lieu même de leur exploit, les champions olympiques de football des Jeux de Paris ». Hebdomadaire *Le Miroir des Sports*, édition du 11 mars 1925.

45. Il est intéressant de remarquer que l'amalgame entre le CNdF et l'Uruguay se fit avant tout à destination du public européen, contrairement à la tournée de Boca Juniors qui elle, d'après les conclusions de Frydenberg, opéra un amalgame similaire mais à destination du lectorat argentin (il s'agissait alors de susciter un consensus patriotique derrière l'équipe *xeneize*). FRYDENBERG, Julio, « Boca Juniors en Europa : El diario Crítica y el primer nacionalismo deportivo argentino », *História : Questões & Debates*, 2003, vol.39, n°2.

Tottenham Hotspur, Everton et Swindon Town⁴⁶ – en tant qu’inventeurs du jeu – furent les pionniers en la matière, d’autres pays les suivirent prestement dans l’organisation de ces tournées transatlantiques fort rentables. Dès 1906, une équipe de footballeurs sud-africains visita les côtes du Rio de la Plata, puis, ce fut au tour du Torino FC en 1914 et de deux équipes – basque et tchécoslovaque – en 1922⁴⁷. Mais ces échanges étaient unilatéraux. Malgré l’importance que revêtait le football dans le Cône Sud, aucune équipe latino-américaine n’avait songé à imiter ses émules européens et se projeter en tournée par-delà l’océan. Une source mentionne tout de même un projet, attribué au dirigeant du CNdF, Rodolfo Bermúdez en 1914, d’envoyer une équipe en Europe, mais l’idée fut rapidement enterrée car « personne ne croyait qu’une équipe sud-américaine ait la moindre chance de se montrer à la hauteur face à des rivaux du Vieux Continent et l’opinion générale admettait sans réserve qu’envoyer une délégation de footballeurs en Europe pour faire la connaître l’Uruguay revenait à déguiser un Indien en clown »⁴⁸. Au-delà de l’existence putative de ce complexe d’infériorité sportif de la part des Sud-américains, le plus probable est que ce chassé-croisé atlantique n’ait tout simplement pu voir le jour à cette époque du fait de l’absence en Europe d’une quelconque demande pour un football allogène.

Cette configuration à sens unique changea radicalement avec la révélation uruguayenne de Colombes. L’émerveillement suscité par la Celeste à Paris créa un véritable appel d’air en Europe dans lequel s’engouffra le CNdF. Si par sa durée, son extension géographique et l’utilisation exclusive de l’appellation de « champions olympiques » en titre, cette tournée fut, de loin, la plus importante de la période, elle ne fut cependant pas la seule. L’engouement suscité par ce nouveau football en provenance du sous-continent américain permit également aux voisins de la petite république de récolter les fruits semés par les Uruguayens. Ainsi, dès l’année 1925, le club Boca Juniors de Buenos Aires⁴⁹, et le club brésilien du Club Atlético Paulistano, effectuèrent

46. L’Exeter se rendit uniquement en Argentine.

47. AUF, « Memoria anual 1922 », Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol. Le document mentionne également les démarches en cours pour la venue d’une équipe belge, qui manifestement n’aboutirent pas.

48. « Nadie podía admitir que un team sur americano tuviese siquiera la más remota posibilidad de comportarse dignamente ante rivales del viejo mundo y todos admitían sin reservas que enviar una delegación futbolística a Europa para que se conociera allí al Uruguay equivalía a disfrazar de payaso a un indio ». *La Victoria Olímpica* (imprimé), 1924, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol. Parce qu’elle est postérieure à 1924, cette affirmation est à prendre avec précaution. Des recherches plus approfondies dans la presse, ou mieux encore dans les archives du CNdF, seraient nécessaires pour comprendre les tenants et les aboutissants de cette apparente idée de tournée avortée.

49. Pour plus de détails au sujet de cette tournée, voir par exemple : SIMÓN, Juan Antonio, « Global Football and National Identities in 1925 : The Boca Juniors Athletic

des tournées retentissantes dans le Vieux Monde également⁵⁰. De même, dans les années qui suivirent, d'autres clubs uruguayens – comme le CA Peñarol en 1927 ou le Rampla Juniors en 1929 – et sud-américains, tel le Colo Colo chilien en 1927, entreprirent des tournées similaires, moins brillantes cependant que celles de 1925⁵¹. La « découverte » européenne du football sud-américain de 1924 avait donc permis, par l'intermédiaire de ces tournées, d'inverser, ou en tout cas d'équilibrer, les flux de footballeurs de part et d'autre de l'Atlantique⁵².

Il est intéressant de noter que, bien que ce phénomène se construisît préférentiellement entre 'les deux continents du football', il toucha également des espaces géographiques plus éloignés en dehors des terroirs traditionnellement associés au ballon rond. Ainsi, en 1927, le CNdF reprit la route en direction de l'Amérique du Nord cette fois, où il disputa une vingtaine de matchs, principalement aux États-Unis, mais aussi au Mexique et à Cuba. Comme en 1925, cette tournée nord-américaine avait été rendue possible par l'émergence d'une demande locale pour le football 'olympique' des champions uruguayens. Dès 1924, « suite à la brillante intervention » de la Celeste en Europe, l'AUF fut « invitée par la République du Mexique, à y envoyer une team ». Les dirigeants de l'AUF promirent de réfléchir à la question et d'étudier sa faisabilité dans le cadre plus large d'une tournée aux États-Unis⁵³, qui se concrétisa donc en 1927⁵⁴. L'invitation des clubs étasuniens, de New York

Club's Spanish Tour as Seen through its Impact in the Press », *Historia Crítica*, n°61, 2016, p.65-84 et surtout FRYDENBERG, Julio, « Boca Juniors en Europa... *op.cit.* Dans son article, Frydenberg montre bien la dimension nationaliste que les journalistes sportifs argentins insufflent à cette tournée de Boca.

50. DIETSCHY, Paul, *Histoire du football...* *op.cit.* p.146.

51. Le CAP subit par exemples quelques défaites en Allemagne et la faiblesse de l'équipe de Rampla comme les résultats négatifs récoltés lors des premiers matchs de sa tournée de 1929 entraînent une revue à la baisse des demandes européennes pour les voir se produire (au grand dam de l'impresario en charge de l'entreprise). Journal *El Día*, édition du 22 mars 1929 ; magazine *Mundo Uruguayo*, Montevideo, édition du 17 juillet 1930.

52. À ce sujet, voir par exemple LANFRANCHI, Pierre & TAYLOR, Matthew, *Moving with the ball : the migration of professional footballers*, Berg, Oxford, 2001, p.69-72.

53. « A raíz de la brillante actuación de nuestros footballers en Europa, la Asociación fue invitada a enviar un team a la república de Méjico. La Asociación [...] deseosa de contribuir a realizar la manifestación de cordialidad deportiva internacional [...] les hizo saber que su gestión sería encarada, con la intención de realizarla, en la oportunidad [de] una gira por Estados Unidos de Norteamérica ». AUF, « Memorias y balance 1924 », Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol, p.69.

54. D'après certaines sources, cette tournée aurait pu se faire dès 1925 à la place de la tournée européenne, mais « celle-ci resta à l'état de projet, car les Américains voulaient recevoir les vainqueurs du tournoi des Jeux de 1924 et non de simples footballeurs de l'Uruguay, encadrés de quelques triomphateurs de Paris ». Hebdomadaire *Le Miroir*

notamment, traduisait le désir du public local de voir à l'œuvre les représentants officieux de la Celeste, mais surtout, elle laisse transparaître en toile de fond la dimension mondialisée des réseaux médiatiques et sportifs de l'époque. La victoire éclatante de 1924 n'avait pas laissé indifférente la grande puissance émergente de l'époque et sa prise en compte du « phénomène » uruguayen donne une dimension triangulaire à la dynamique de circulation de ce produit recherché qu'était devenu le football uruguayen. En ce sens, les tournées du CNdF, encore faiblement étudiées par la recherche scientifique, sont un puissant révélateur, davantage peut-être que la Coupe du monde de football de 1930, de la globalisation du sport à l'œuvre durant l'entre-deux-guerres et du rôle pionnier occupé par le football dans celle-ci ⁵⁵.

Outre les périples entrepris par le CNdF, d'autres cas illustrent également la diffusion planétaire que connut le football uruguayen suite à la notoriété acquise lors des Jeux olympiques. En 1928, malgré le refus parlementaire, les dirigeants de la Fédération Rouge du Sport uruguayenne réussirent tout de même à envoyer une équipe de footballeurs ouvriers aux Spartakiades de Moscou. Seule équipe extra-européenne du tournoi, les jeunes communistes uruguayens se hissèrent jusqu'en demi-finale, s'attirant ainsi les éloges des médias alignés avec l'URSS ⁵⁶. En l'espace de quelques années, la petite république Sud-américaine se forgea donc une réputation internationale d'excellence footballistique aussi bien au sein de l'espace institutionnel sportif dominant (incarné par le CIO, la FIFA et toutes leurs associations nationales affiliées), qu'au sein de plateformes sportives concurrentes comme celle de l'Internationale Rouge du Sport de la sphère communiste. Bien qu'elle soit pensée dans une logique antagoniste, la présence d'une délégation ouvrière uruguayenne aux Spartakiades de Moscou, participa, au même titre que les tournées de leurs homologues du CNdF, à la surreprésentation (au regard des dimensions modestes du pays) du football uruguayen sur la scène planétaire.

L'engouement mondial, et surtout européen, pour le football sud-américain – à mettre en rapport avec l'avènement de la société du divertissement de masse de l'entre-deux-guerres – ne se limita pas uniquement à engager ponctuellement des écuries du sous-continent en vue d'organiser des matchs amicaux ou des rencontres de gala. Certains acteurs du champ sportif européen cherchèrent à pérenniser le spectacle en ayant recours au recrutement de joueurs sud-américains pour rejoindre leurs effectifs. Bien que ce phénomène ait pris toute son ampleur quelque temps plus tard – au début des années 1930, au moment de la deuxième vague de professionnalisation des grandes nations

des Sports, édition du 4 juillet 1925.

55. Elles constituent sans nul doute un sujet d'histoire transnationale des plus prometteurs.

56. Journal *L'Humanité*, édition du 26 août 1928.



FIGURE 6.1 – Le footballeur parisien Orestes Díaz (2^e à gauche) en compagnie des figures olympiques Petrone (1^{er}) et Scarone (3^e), sur les plages de la capitale uruguayenne. Photographie, hebdomadaire *Le Miroir des Sports*, édition du 27 mai 1930.

d'Europe, et surtout, de celles d'Amérique du Sud⁵⁷ – son étincelle remonte elle aussi au point d'inflexion que représenta Colombes. En effet, jusque-là, à l'image de la France, non encore officiellement professionnalisée, les clubs les plus en vue n'hésitaient pas à faire venir des joueurs étrangers pour renforcer leurs effectifs. Après les premiers arrivages d'Anglais, puis de Suisses, suivis par ceux de joueurs des pays d'Europe centrale (Hongrie et Tchécoslovaquie notamment)⁵⁸, les agents de l'amateurisme marron s'intéressèrent aux footballeurs sud-américains. Un exemple paradigmatique est celui du joueur Orestes Díaz. Ce dernier faisait partie de l'équipe du CNdF de la tournée de 1925, où il occupait un modeste poste de remplaçant⁵⁹. Lors de son passage à Paris, il fut approché par des agents du Red Star F.C. qui lui proposèrent de rester en France et de rejoindre le club parisien. De second couteau *tricolor*, il devint star parisienne, vainqueur de la Coupe de France et bientôt capitaine de l'équipe où il fut rejoint en 1928 par son compatriote Horacio Finamore. Véritable coqueluche médiatique, les journalistes sportifs français ne

57. À ce sujet, voir notamment LANFRANCHI, Pierre & TAYLOR, Matthew, *Moving with the ball... op.cit.* p.72-88.

58. LANFRANCHI, Pierre & WAHL, Alfred, *Les footballeurs professionnels : des années trente à nos jours*, Hachette, Paris, 1995, p.27-31.

59. Au total, Díaz ne disputa qu'un quart des rencontres de la tournée.

se limitaient pas uniquement à évoquer ses faits d'armes sur les terrains, mais – starification des figures sportives oblige – rapportaient son train de vie⁶⁰ et donnaient aussi des nouvelles de ses vacances en Uruguay, en présence des « champions de Colombes » comme Pedro Petrone et Héctor Scarone. L'appel d'air formé par la découverte européenne du football uruguayen de 1924 ne se traduit donc pas uniquement par le phénomène des tournées de clubs, mais permit également l'avènement d'un premier âge d'échanges pérennes de joueurs où la 'balance' de l'Amérique latine – comme de nos jours – était fortement excédentaire.

6.3 Ce que 'football uruguayen' veut dire

Que ce soit par l'organisation de tournées sur le sol européen ou par l'importation de joueurs dans ses clubs, le Vieux Continent était devenu friand de football sud-américain. Mais de quoi ce football était-il le nom ? Quel 'produit' achetait-on lorsque l'on s'offrait les services d'un ailier formé à Montevideo, Buenos Aires ou Rosario ? La réponse à ces questions est suggérée par la couverture que fit la presse européenne des Sud-américains tapant le ballon sur fond de Jeux olympiques, de matchs de gala ou de championnat au sein de leurs nouvelles équipes européennes. Comme évoqué dans le chapitre précédent, le milieu journalistique européen fut fortement impressionné par la découverte de cette nouvelle forme de pratique lors de l'Olympiade à Colombes et utilisa, pour décrire leur jeu, les adjectifs les plus élogieux qui soient. Le 1^{er} juin 1924, à l'approche du match France-Uruguay, les journalistes du *Figaro*, inquiets pour le sort des Bleus, constataient admiratifs les mérites d'un football uruguayen « procédant du meilleur jeu écossais fait de courtes passes, mais ajoutant à une virtuosité sans égale une grande rapidité d'exécution, une grande vitesse sur la balle » qui ne laissait que peu de chances aux Français, qui seraient sans doute, à l'instar des autres sélection tombées, « dominés en science, en technique et en tactique »⁶¹ par les footballeurs uruguayens⁶².

60. « Díaz bien entendu, sacrifie à la mode, en ce sens qu'il possède une voiture extrêmement rapide [...]. Mais qu'il soit au volant, ou sur le terrain de jeu, au vestiaire ou au dancing, Díaz n'est que sourire, amabilité, obligeance. C'est, en vérité, une sorte de grand seigneur égaré dans la foule démocratique des footballeurs ». Hebdomadaire *Le Miroir des Sports*, édition du 27 mai 1930.

61. Journal *Le Figaro*, édition du 1 juin 1924.

62. La référence faite au jeu « écossais » des Uruguayens est intéressante en ce sens qu'elle fait écho aux versions circulant alors dans le pays selon lesquelles la sélection nationale avait effectué un bon qualitatif dans son football à partir de 1912 avec l'intégration de la doctrine de la « passe-courte » attribué à l'immigré écossais John Harley, alors

Une fois le tournoi achevé, *Le Miroir des Sports*, sous la plume de son journaliste phare, Gabriel Hanot, publia un article tirant le bilan de la compétition. La lecture d’Hanot, ancien footballeur et joueur de l’équipe de France, est d’autant plus riche et précise qu’elle était le fait d’un pratiquant du football offrant une vision interne de celui-ci. Pour lui, l’intérêt du tournoi résida précisément dans cette ‘révélation’ uruguayenne, dont il livra une analyse détaillée en ces termes :

« La principale qualité des vainqueurs est une virtuosité merveilleuse dans la réception, le contrôle et l’utilisation du ballon. Les Uruguayens ont une technique tellement complète, qu’en courant au-devant de la balle, ou même en la maîtrisant, puis en la dribblant, ils disposent du loisir nécessaire pour regarder la position occupée par adversaires et partenaires. Ceux-ci, de leur côté, ne restent pas immobiles à attendre la passe ; ils se démarquent, ils s’éloignent de l’adversaire, ils se placent de manière à faciliter la tâche de leur coéquipier et à se servir aisément, efficacement du ballon, si le précieux objet leur parvient.

À l’impeccable technique s’ajoute donc, chez les Uruguayens, une tactique clairvoyante. Les Sud-Américains ont le pied sûr et l’œil dégagé. Ils vont et viennent sur le terrain, déroulant leur écheveau, tissant leur toile, dont le centre est le but de l’équipe opposée.

Les professionnels anglais sont d’excellents géomètres, de remarquables arpenteurs. Le parallélogramme des forces n’a pour eux aucun secret. Ils jouent carré, articulé, avec rigueur et raideur. Les Uruguayens sont gens souples, disciples de l’esprit de finesse plutôt que de l’esprit de géométrie. Ils ont poussé à la perfection, et parfois jusqu’à la floriture, l’art de la feinte, de l’esquive, du changement de pied, des pivotements du corps, des renversements de sens de course. Mais ils savent aussi jouer droit, directement, immédiatement. Ils ne sont pas uniquement des jongleurs de ballon, des prestidigitateurs, des bateleurs »⁶³.

Ce texte d’Hanot est intéressant à plusieurs égards. Tout d’abord, il opère une mise à jour dans l’échelle des hiérarchies internationales du football de l’époque. En effet, jusqu’en 1924, les Anglais, en dépit de leur humiliation contre la Norvège aux Jeux olympiques de 1920 et malgré l’isolationnisme dans lequel ils s’enfermèrent à la suite de cette élimination⁶⁴, étaient

joueurs de premier plan au sein du CURCC. Magazine *Mundo Uruguayo*, éditions du 14 juin 1928 et du 17 juillet 1930.

63. Hebdomadaire *Le Miroir des Sports*, édition du 12 juin 1924. Cette lecture française du jeu déployé par les Uruguayens va fixer le paradigme du football sud-américain. Les propos de la presse européenne évoqués par Frydenberg à propos de la tournée de Boca en sont la reprise presque textuelle. FRYDENBERG, Julio, « Boca Juniors en Europa... *op.cit.*

64. Ou peut-être plutôt « grâce à » ; en effet, en se maintenant, à partir de 1920, éloignée

considérés comme les meilleurs praticiens du football. Ils avaient été, après tout, les inventeurs du jeu et les premiers à le professionnaliser. Ils en étaient donc considérés comme les « maîtres » absolus. La révélation uruguayenne chamboula drastiquement ce schéma de distribution en imposant un nouveau modèle, celui des footballeurs sud-américains qui – d’après Hanot – étaient « aux professionnels anglais comme des chevaux arabes par rapport à des percherons ». Le reste de la presse sportive française se fit largement l’écho de cette révolution opérée au sommet du ballon rond. S’il « semblait difficilement croyable que loin du centre du football mondial – la Grande-Bretagne – des joueurs aient pu progresser au point de pouvoir éclipser les réputations les plus solidement établies »⁶⁵, les prestations uruguayennes prouvèrent à l’Europe l’existence d’un autre football, reléguant de ce fait à un second plan les « maîtres anglais »⁶⁶. Cependant, ces nouveaux référents du ballon rond n’avaient pas simplement dépassé le jeu de leurs maîtres, mais l’avaient pour ainsi dire transformé.

En cherchant à établir les contrastes entre Anglais et Uruguayens, les articles d’Hanot et de ses confrères déterminaient surtout les principales caractéristiques définissant le jeu de ces derniers. Parmi ses dénominateurs communs apparaissent la virtuosité, la précision, la vitesse d’exécution et le recours régulier à des feintes de corps et de mouvement pour tromper l’adversaire⁶⁷. Ces éléments reviennent inmanquablement dans l’ensemble des comptes rendus de match de l’époque ; aussi bien pour ceux des Jeux olympiques de 1924 puis de 1928, qu’à l’heure de couvrir les prestations des Uruguayens prenant part à la tournée du CNdF en 1925. À Amsterdam par exemple, les journalistes français saluaient « leur étourdissante habilité, la finesse incomparable de leur jeu, leur merveilleux à-propos, l’art de se démarquer et de tromper »⁶⁸ et érigeaient le jeu sud-américain en paradigme d’excellence footballistique. En témoigne la plume des commentateurs sportifs du *Figaro* qui, pour décrire la supériorité

des principales compétitions sportives internationales, l’Angleterre pu artificiellement maintenir l’illusion d’une supériorité footballistique découlant de son statut de nation mère de la pratique. Le mirage s’écroula définitivement en 1950 lorsque l’Angleterre ne dépassa pas la phase de poule de la Coupe du monde après s’être incliné consécutivement contre les États-Unis et l’Espagne.

65. Doc s/ref. exposé au Museo del fútbol, Montevideo.

66. « Si la Grande Bretagne abandonna son enfant, elle se fit aussi oublier de lui. Le tournoi de football se passa fort bien d’elle et connut cependant un succès prodigieux. L’Europe, l’Asie, l’Afrique, les deux Amériques participèrent à la compétition. Les matchs d’un des plus petits États, l’Uruguay, furent à la fois une révélation et un triomphe ». Hebdomadaire *Le Miroir des Sports*, édition du 18 juin 1924.

67. Comme l’évoque Dietschy, cette propension de la presse d’époque de trouver des styles particuliers à chaque équipe nationale est latente dès les jeux d’Anvers où fut fabriqué le discours de la *furia* espagnole. DIETSCHY, Paul, « Les avatars... *op.cit.*

68. Journal *Le Figaro*, édition du 31 mai 1928.

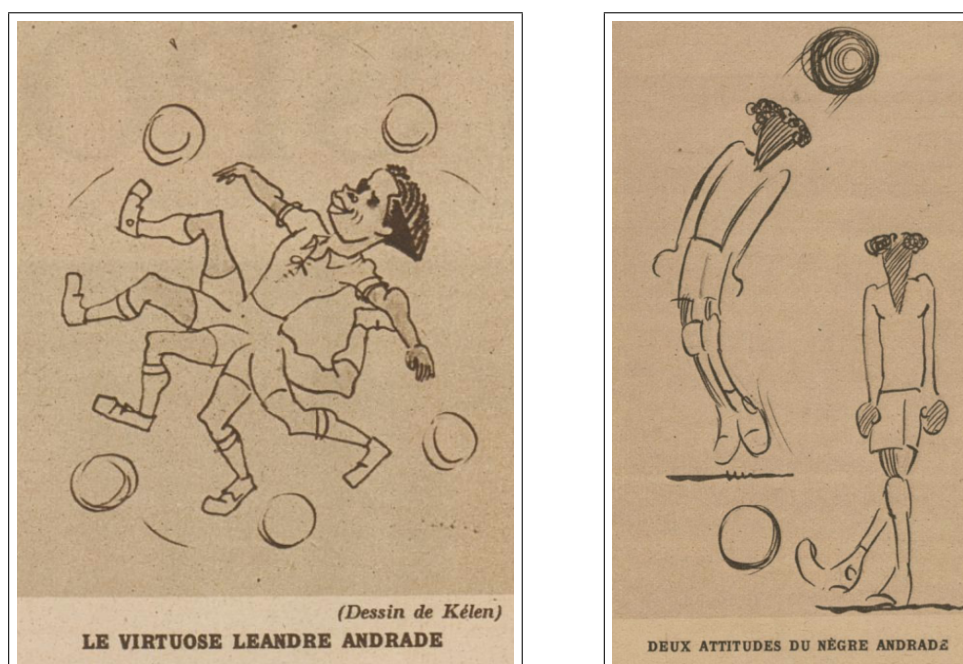


FIGURE 6.2 – Caricatures françaises de José Leandro Andrade. Sur celle de droite, il est représenté effectuant un coup du foulard (ou *rabona* en espagnol). Illustration sur papier. Hebdomadaire, *Le Miroir des sports*, édition du 4 juillet 1925 et du 18 juin 1924.

de l'Égypte, lors de sa victoire acquise 7 buts à 1 sur la Turquie, n'hésitaient pas à évoquer la « virtuosité toute uruguayenne »⁶⁹ des Nord-africains. Cette virtuosité était telle que les joueurs de la Celeste s'adonnaient parfois à des « effets pour la galerie » qui se traduisaient par des « valse-hésitations »⁷⁰ et une tendance « à trop figoler devant les buts »⁷¹. Bien que cette forte propension aux dribbles et aux arabesques soit attestée chez plusieurs joueurs de la sélection (dont notamment Santos Urdinarán, Ángel Romano et surtout Héctor Scarone), c'est sur la figure du joueur afro-descendant José Leandro Andrade que les critiques sportifs européens se concentrèrent préférentiellement. Décrit comme « le nègre que le public parisien aime pour sa nonchalance, son sens de l'arrêt, son escamotage du ballon », il suscitait les « acclamations de ses admirateurs »⁷² en se livrant à des gestes techniques inconnus du public parisien, comme ce 'coup du foulard' figuré dans une caricature du Miroir des Sports (fig. 6.2)⁷³.

Le recours systématique à la figure d'Andrade – le 'nègre' – n'était pas

69. Journal *Le Figaro*, édition du 29 mai 1928.

70. Hebdomadaire *Le Miroir des Sports*, édition du 18 juin 1924.

71. Journal *Le Petit Journal*, édition du 10 juin 1924.

72. Hebdomadaire, *Le Miroir des Sports*, édition du 11 mars 1925.

73. Ce qui en fait d'ailleurs, la plus ancienne mention connue dans les sources à ce jour de ce geste technique consistant à frapper la ballon derrière le pied d'appui.

fortuit. En plus d'être le véritable favori du public parisien, le milieu uruguayen figurait graphiquement par sa couleur de peau l'exotisme d'une sélection étrangère et lointaine, et facilitait donc l'établissement d'une lecture essentialisante des performances de la Celeste⁷⁴. Il est intéressant de noter que ce penchant pour une lecture racialisée de la pratique sportive apparaît inmanquablement dans la production de la presse française, parfois accompagnées de déterminismes telluriques, comme dans l'exemple suivant :

« Servis par un climat admirable, riches de l'appoint des meilleurs races latines, ayant le plus beau sang italien, français, espagnol, basque, dans leurs veines, les Uruguayens, fins, souples, vifs, nerveux, ayant dans le regard la claire lueur de l'intelligence, maîtresse des batailles du ballon rond, sont les champions olympiques de football »⁷⁵.

De même, *Le Figaro*, rendait hommage à « l'admirable football sud-américain, à vrai dire de pure imagination latine »⁷⁶ tandis que *Le Petit Journal* insistait sur leur nouvelle suprématie en saluant « le football vif et rapide, [...] en faveur chez les races latines qui triomphe et surclasse le jeu méthodique, raisonné mais lent des nations du Nord »⁷⁷. Sous la plume des chroniqueurs français, la Celeste incarnait par son jeu, les traits supposés propres à la 'latinité'. Son 'âme romantique' et son 'sens de l'improvisation' innée, devaient être à l'origine de son jeu rapide, mais également de ses rythmes changeants. Son goût pour le 'raffinement' expliquait lui la virtuosité des joueurs et leur propension à construire des actions filigranées, ne délaissant jamais l'esthétique de l'ensemble, quitte à devoir, pour cela, pécher par surcharge baroque au moment d'effectuer des gestes techniques. En clair, la presse française s'évertua à essentialiser le football uruguayen. Dans un monde contemporain de plus en plus en proie aux raccourcis nationalistes, la propagation de tels clichés n'a rien d'étonnant⁷⁸. En plus de correspondre aux schémas mentaux du public de l'époque, cette lecture essentialisante, en fixant les origines de la supériorité uruguayenne dans la 'latinité' de son peuple, permettait aux Français – qui se considéraient les champions de la cause latine⁷⁹ – de s'ins-

74. Pour un regard historique de la réception du sportif noir en France voir par exemple les contributions de P. Clastres, F. Carpentier et H. Mephon dans BOLI, Claude et *al.*, *Le sport en France à l'épreuve du racisme du XIX^e siècle à nos jours : sports, xénophobie, racisme et antisémitisme*, Nouveau monde éditions, Paris, 2015. Pour une étude des stéréotypes associés aux sportifs noirs dans l'Hexagone, voir par exemple : BOLI, Claude, « La perception des joueurs africains en France », *Hommes & migrations. Revue française de référence sur les dynamiques migratoires*, 2010, n°1285, p.124-132.

75. Doc. s/ref. exposé au Museo del fútbol, Montevideo.

76. Journal *Le Figaro*, édition du 11 juin 1924.

77. Journal *Le Petit Journal*, édition du 10 juin 1924.

78. KEYS, Barbara, *Globalizing sport... op.cit.* p.4.

79. Ce discours dépassait le cadre footballistique. Comme l'évoque Éric Claverie dans son

crire par procuration, au rang des vainqueurs du tournoi. Cette exploitation évidente de la victoire uruguayenne par les chroniqueurs français, est d’autant plus intéressante qu’elle fut riche de conséquences dans l’hémisphère Sud.

Dans le cadre de ses travaux portant sur la construction identitaire argentine, Eduardo Archetti s’est longuement penché sur le rôle matriciel joué durant les premières décennies du XX^e siècle par la presse, notamment footballistique, dans l’émergence d’un nouvel imaginaire national. Les publications qu’il tira dans les années 1990 de ces analyses restent jusqu’à ce jour une référence en la matière⁸⁰. Au fil de ses recherches, l’anthropologue mit notamment en lumière l’apparition dans les colonnes de presse sud-américaines de la fin des années 1920, d’un discours journalistique récurrent visant à ériger le football en véritable spécificité *rioplatense* ; discours qui contribua à propulser le ballon rond au rang d’expression culturelle porteuse d’identité nationale⁸¹. Chronologiquement, cet élan journalistique, correspond aux conquêtes sud-américaines des Olympiades de 1924 et de 1928⁸²

étude sur les significations du basket en France, cette lecture latinisante des formes de jeu existait également dans les années 1920 dans d’autres sports eux aussi en proie au même « système de représentations sociales idéalisées du génie français : « tempérament latin, tout d’improvisation, d’initiative personnelle, de verve, de fougue », mais aussi « vivacité d’esprit du français, [et sa] subtile perspicacité ». Fédération française d’athlétisme, *Annuaire de l’année 1927* : 52, cité par CLAVERIE, Éric, « Significations du basket-ball. Entre constantes corporelles et variabilité socio-historique », *Techniques & Culture. Revue semestrielle d’anthropologie des techniques*, 2014, n°62, p.208-209.

80. L’anthropologue argentin Eduardo Archetti a, dès les années 1990, abondamment étudié la question de l’appropriation symbolique du football par la nation argentine. Il mobilise son concept de « criollización » dans plusieurs travaux qui restent des références en la matière. ARCHETTI, Eduardo, 1995, « Nationalisme, football et polo. Tradition et créolisation dans la construction de l’Argentine moderne », *Terrain*, n°25, p.73-90, ou encore ARCHETTI, Eduardo, *El potrero, la pista y el ring. Las patrias del deporte argentino*, FCE, Buenos Aires, 2001.
81. Pablo Alabarces, en reprenant les travaux d’Archetti, explore ce même phénomène qu’il qualifie de « premier nationalisme sportif ». ALABARCES, Pablo, *Fútbol y Patria : El Fútbol y Las Narrativas de la Nación en la Argentina*, Prometeo libros, Buenos Aires, 2002, p.45-50.
82. Dans son article sur la tournée européenne de Boca en 1925, Frydenberg analyse principalement la couverture faite par le journal argentin *Crítica* et, fait intéressant, il ne trouve aucune évocation d’un style « créole », mais au contraire des références au jeu « scientifique » des *xeneizes*. Ce style « créole » est donc manifestement une invention discursive postérieure attribuable aux envolées lyriques de Borocotó dans les colonnes du *Gráfico*. FRYDENBERG, Julio, « Boca Juniors en Europa... *op.cit.* Par ailleurs, cet usage du terme de « jeu scientifique » apparaît relativement tôt dans les sources uruguayennes. Il est par exemple utilisé en 1916 pour décrire la qualité du jeu déployé par la Celeste lors de sa victoire au cours de la première Copa América. Hebdomadaire *Sportsman, semanario sportivo ilustrado*, an 1, n°12, édition du 22 juillet 1916.

Tout comme la victoire de l'Uruguay à Colombes – qui avait réveillé un soudain intérêt journalistique pour les origines de la pratique – la médaille d'argent obtenue par l'Albiceleste à Amsterdam, déclencha un phénomène similaire en Argentine. Si d'un côté du Rio de la Plata cet appétit rétrospectif se traduisit avant tout par une quête aux témoignages des quelques vétérans des temps « héroïques » du football, sur l'autre rive, les journalistes se concentrèrent davantage dans la rédaction d'articles d'opinion, cherchant à exposer les principaux fondements de ces succès mondiaux atteints par le football régional. En raison de sa diffusion inégale – avoisinant dans les années 1930 les 100 000 exemplaires par semaine – le grand représentant de ce courant éditorial fut l'incontournable magazine *El Gráfico*. Fondé à Buenos Aires en 1919, l'hebdomadaire s'était imposé durant la décennie suivante comme la principale page sportive de toute la région *platense*. À partir de 1928, il brilla par la profusion, la qualité et l'influence de ses écrits théorisant les causes du succès rencontré par le football local sur la scène mondiale. Une des plumes les plus prolifiques du magazine dans ce domaine fut celle de son journaliste phare Ricardo Lorenzo Rodríguez alias « Borocotó ». C'est d'ailleurs sur les éditoriaux de ce dernier que s'appuya principalement Archetti pour mener son étude.

Parce que le public uruguayen constituait une part de marché non-négligeable pour *El Gráfico*, parce que le petit pays, en sa qualité de double champion olympique en titre, était le représentant par excellence du football régional, et peut-être tout simplement parce qu'il était Uruguayen lui-même, Borocotó prit toujours soin dans ses écrits de proposer un discours inclusif applicable aussi bien à l'une qu'à l'autre nation du Rio de la Plata. Ce souci de l'unité footballistique régionale répondait à une réalité historique : les deux voisins avaient adopté et développé le football au contact l'un de l'autre, forgeant ainsi leur pratique dans un système d'influences réciproques. Mais c'est surtout avec la rencontre du monde extérieur et donc de « l'Autre lointain »⁸³, que cette unité régionale prit véritablement la mesure de son existence et de la place de choix qu'elle occupait. En surclassant à Amsterdam l'ensemble de leurs adversaires avant de s'affronter entre elles pour la conquête des lauriers olympiques, les deux pays de l'Atlantique Sud, prouvèrent – d'après l'interprétation de leurs presses respectives – l'avènement d'un football à la fois différent et supérieur, qui reflétait l'âme de ces jeunes peuples conquérants. À quelques jours de la finale, le journal *El Día*, affirmait : « c'est l'école *rioplatense*, faite de vitesse extraordinaire, de passes courtes, de dribbles merveilleux et d'astuce déconcertante, qui s'est imposée à Amsterdam sur les systèmes classiques du

83. ARCHETTI, Eduardo, « Estilo y virtudes masculinas en *El Gráfico* : la creación del imaginario del fútbol argentino », *Desarrollo Económico*, 1995, vol. 35, n°139, p.419-442.

football européen »⁸⁴.

En rapportant ces discours médiatiques – à l’instar de celui d’*El Gráfico* – produits par les chroniqueurs *platenses*, les travaux d’Archetti tendent davantage à donner une deuxième vie à ces lectures essentialisantes produites localement qu’à les déconstruire et les questionner réellement⁸⁵. Surtout, l’exploitation de matériel exclusivement tiré des pages du fameux magazine sportif implique le désavantage d’occulter les antécédents sur lesquels se basèrent ces journalistes pour forger leurs écrits. Or, en tout état de cause, la prise de conscience d’une altérité argentino-uruguayenne fut dans une très large mesure tributaire de l’image flatteuse renvoyée par la presse de l’Ancien Monde lorsque celle-ci s’épancha généreusement sur ce nouveau football venu par-delà l’océan. Les interprétations identifiant un déterminisme culturel et national des peuples du Rio de la Plata qui se manifesterait dans la manière même de jouer – le fameux ‘style’ – étaient le prolongement du clivage entre football ‘latin’ et football ‘du Nord’ proposé dans les colonnes des quotidiens français⁸⁶. Les journalistes du *Gráfico* procédèrent en réalité à un redécoupage de ces frontières virtuelles pour isoler une nouvelle catégorie : le sous-groupe *platense*, détenteur du meilleur football.

Le résultat de cet élan journalistique sud-américain fut la construction d’une authentique cosmogonie du phénomène footballistique local qui connut une très grande réception de part et d’autre du Rio de la Plata. Outre le renvoi presque magique à « quelque chose, dans l’air, dans le paysage, dans le sang, dans l’*asado* ou le maté »⁸⁷ qui rendrait naturellement meilleurs ses joueurs, ce discours médiatique avançait comme principale clé de compréhension du succès *platense* la symbiose qui se serait établie entre ce sport d’origine

84. « Y es una escuela rioplatense la de la velocidad extraordinaria y de los pases cortos, la de la gambeta maravillosa y de la picardía que desconcierta, la que ha derrotado en Amsterdam a los clásicos sistemas del football de Europa ». Journal *El Día*, édition du 8 juin 1928.

85. Voir par exemple : BROMBERGER, Christian, « De quoi parlent les sports ? », *Terrain. Anthropologie & sciences humaines*, 1995, n°25, p.5-12 ; FLEURY, Guillaume et al. « Constructions historiques et expressions contemporaines du supportérisme national en Amérique latine », dans DE WAELE, Jean-Michel et LOUAULT Frédéric (dir.), *Soutenir l’équipe nationale de football : enjeux politiques et identitaires*, Éditions de l’Université de Bruxelles, Bruxelles, 2016, p.21 ; ou encore DIETSCHY, Paul, *Histoire du football... op.cit.* p.147.

86. MORALES, Andrés, « La identidad rioplatense y el fútbol. Confraternidad y violencia en el clásico del Río de la Plata », *A romper la red : miradas sobre fútbol, cultura y sociedad*, Cuadernos de historia n°14, Biblioteca Nacional, Montevideo, 2014, p.31-46.

87. Extrait d’un article du journaliste Borocotó de *El Gráfico*, cité par Eduardo Archetti dans ARCHETTI, « Estilos y virtudes... op.cit. Remarquons qu’à l’aune des performances d’Antoine Griezmann lors de la Coupe du monde 2018, l’argument du maté semble tout à fait crédible.

étrangère et la population autochtone ou créole. Pour ce faire, Borocotó, investissant le terrain des représentations sociales de la nation et de ses figures, s'appuya sur les similarités qui existaient selon lui entre le footballeur local et la figure empruntée à l'Argentine et l'Uruguay pastoral, le « gaucho », emblème par excellence du monde créole. C'est l'adoption par ce dernier dans sa pratique sportive des valeurs du premier – à savoir sa fougue, son audace, son habileté dans le combat et son sens de l'honneur à toute épreuve – qui aurait transformé le football en activité susceptible d'être exercée par la jeunesse masculine du pays et digne d'être admirée par les masses⁸⁸. Cependant, le ballon rond étant un objet plus urbain que rural, Borocotó s'évertua donc à trouver d'autres vecteurs de l'incorporation physique de la pratique dans la région, deux figures urbaines, cette fois, mais tout aussi emblématiques : le danseur de tango et le « *pibe* ». Équivalent *platense* du titi parisien, le *pibe* peuplait les faubourgs (*arrabales*) de la ville. Pratiquant le football sur les terrains vagues (*potreros*) façonnés par l'urbanisation chaotique des métropoles en pleine croissance, il aurait profondément transformé le jeu en lui injectant la dose de diablerie propre à son caractère roublard⁸⁹. Le danseur lui, en aurait fait de même en gardant le pli du tango, fait d'élégance, de rythmes changeants et d'ambitieux jeux de jambes aussi souples⁹⁰ que précis⁹¹.

Ainsi, en inventant au football local une paternité tri-partite entre le gaucho, le *pibe* et le danseur de tango, les faiseurs d'opinion sportive sud-américains accouchèrent d'un modèle interprétatif à même d'expliquer les

88. Citation de Borocotó dans ARCHETTI, Eduardo, « Estilo y virtudes... *op.cit.*

89. FRYDENBERG, Julio, *Historia social... op.cit.* p.152.

90. « ... un *pibe* au visage sale, avec une chevelure qui aurait obtenu du peigne le droit de se rebeller ; un regard plein d'étincelles éclairant un sourire astucieux que peine à exprimer une bouche aux petites dents érodées par le pain « d'hier ». Des rapiécages cousus à l'improviste font office de pantalon. Une chemise, parsemée des trous rongés par les invisibles souris du temps. Une ficelle autour de la ceinture lui sert de bretelle. Les genoux couverts d'égratignures désinfectées par le destin » / « un *pibe* de caracina, con una cabellera que le protestó al peine el derecho de ser rebelde ; con los ojos [...] de miradas chispeantes que suelen dar la sensación de la risa pícara que no consigue expresar esa boca de dientes pequeños, como gastados de morder el pan 'de ayer'. Unos remiendos unidos con poco arte sirven de pantalón. Una camiseta [...] con muchos agujeros hechos por los invisibles ratones del uso. Una tira atada a la cintura, [...] sirve de tirador. Las rodillas cubiertas de cascarones de lastimaduras que desinfectó el destino ». Description du *pibe* selon Borocotó, cité par ARCHETTI, Eduardo, « Estilo y virtudes... *op.cit.*

91. Dans son exploration des discours sur la masculinité en Argentine, Eduardo Archetti a très justement remarqué que le tandem gaucho/*pibe* mobilisé par le monde du football *platense* est éminemment paradoxal compte tenu des valeurs antinomiques qu'ils véhiculent (honneur/filouterie par exemple). Mais c'est là justement le «tour de force» des écrits de Borocotó que d'avoir réussi à lier durablement ces deux figures autour du ballon rond.



FIGURE 6.3 – ‘Le champion de la saison’. Couverture du premier numéro du magazine pour enfants *Billiken*, lancé (comme *El Gráfico*) par la maison d’édition Atlántida en 1919.

principales caractéristiques du ‘style’ *platense* dans ses éléments constatés par la presse européenne, à savoir sa vitesse, son raffinement dans les mouvements, ses facéties balle au pied et son sens de l’engagement. Ce paradigme était d’autant plus convaincant pour l’imaginaire sud-américain qu’il était à la fois séduisant et efficace à l’heure de forger un sentiment d’appartenance singulier vis-à-vis de l’Europe, d’où provenait en réalité la majeure partie de sa population, faite de migrants italiens, espagnols et français de première ou deuxième génération. Ce récit forgé autour de la cosmogonie du ballon rond *criollo* par Borocotó et ses collègues influença durablement le milieu du football local ; il lui offrit un semblant d’ADN, un passeport identitaire auto-proclamé qui se perpétua dans les décennies suivantes, voire jusqu’à nos jours. En établissant une définition artificielle du football *platense*, en opposition du football ‘anglo-saxon’ (qui, paradoxalement, englobait parfois le football latin européen), le premier cherchait mécaniquement à marquer ses distances à l’égard de tous les ingrédients associés au second. Ainsi, les notions de rigueur, de tactique et de force étaient-elles délaissées, au profit de celles relevant de l’improvisation, de l’adresse et de la malice qui étaient, elles, revendiquées et célébrées comme des marqueurs identitaires indéniables du football local. La cristallisation de cette interprétation forgée de toutes pièces au moment

des victoires olympiques des années 1920, est décelable dans l'ensemble de la production journalistique postérieure⁹². Dans la littérature du football *platenso* – dont l'écriture, basée sur l'anecdote, fut lancée en Uruguay par les frères Magariños Pittaluga avec leur *Del Fútbol Heroico* de 1942 et reprise plus récemment par Eduardo Galeano, dans son *El fútbol a sol y sombra* en 1995 – l'exemple le plus abouti de cette célébration du style rioplatense est sans doute le livre *Gambeteando frente al gol* de l'auteur uruguayen Luis Scapinachis (1964). Tout au long de l'ouvrage, l'auteur s'efforce de tourner en ridicule, à renfort de lunfardismes⁹³, le temps consacré à l'entraînement et à la construction de schémas tactiques complexes : pour lui, le football se porte dans les veines et le « jeu créole » est « le meilleur du monde »⁹⁴.



FIGURE 6.4 – Maillot dépassant du short, chaussette retroussée sur une cheville, le joueur *criollo* petit, agile et malicieux effectue devant un public hilare un « coup du sombrero » sur son adversaire. Ce dernier, dont l'air hébété trahit la profonde niaiserie, représente, avec sa grande carrure, son accoutrement soigné et ses cheveux clairs, l'archétype du joueur anglo-saxon. Illustration, détail, SCAPINACHIS, Luis, *Gambeteando... op.cit.* p.49.

92. BAYCE, Rafael, « Cultura, identidades, subjetividades y estereotipos : preguntas generales y apuntes específicos en el caso del fútbol uruguayo », dans ALABARCES, Pablo (comp.), *Futbologías : Fútbol, identidad y violencia en América Latina*, Consejo latinoamericano de ciencias sociales, Buenos Aires, 2003, p.163-177.
93. Terme désignant l'argot du Rio de la Plata
94. SCAPINACHIS, Luis, *Gambeteando frente al gol*, Barreiro y Ramos, Montevideo, 1964, p.48.

Les productions narratives, comme celles de Scapinachis, sont toutes tributaires de cet imaginaire du football *platense*, perpétué de nos jours dans le monde académique par les publications d’Archetti. Pourtant cette mise en récit, construite à partir du reflet offert par la presse européenne à l’occasion des Olympiades de 1924 et 1928 fut étonnement fragmentaire. À l’instar des descriptions européennes sur le jeu « écossais » – fait de passes courtes – déployé par les Uruguayens, la frontière postérieurement dressée entre un football sud-américain d’extraction latine et un football anglo-saxon était en réalité bien plus poreuse que ne le laissaient penser ces discours simplificateurs. De même, les journalistes européens ne se contentèrent pas uniquement de relever la vitesse et la virtuosité des sud-américains qui pouvaient alimenter ce fantasme de l’improvisation et des qualités innées, mais soulignaient également la grande rigueur tactique de ces équipes et le caractère « scientifique »⁹⁵ de leur jeu. D’après *Le Petit Journal*, « Les Uruguayens se montrèrent, en science, supérieurs d’une classe à leurs adversaires »⁹⁶, et cette supériorité était avant tout le fruit d’un travail méthodique effectué en amont des tournois. Ainsi, loin des clichés en vogue à partir de la fin des années 1920, la préparation physique et la discipline imposées aux joueurs représentaient des volets prioritaires de leur formation.

À cet égard, il faut rappeler la localisation en Europe des Jeux olympiques posait notamment le problème du temps de traversée et de la potentielle inactivité physique induite par celle-ci. En 1924, la question fut résolue par la mise en place d’un rigoureux système d’entraînement à bord. Sous les ordres du gardien Mazali⁹⁷ – par ailleurs athlète renommé et champion sud-américain du 400 mètres haies⁹⁸ – la sélection fut divisée en deux groupes qui « l’une le matin, l’autre l’après-midi, s’adonnaient d’abord à plusieurs exercices de gymnastique ‘suédoise’, puis effectuaient deux ou trois tours du bateau en courant »⁹⁹. Après cet échauffement, les groupes effectuaient – sous le regard

95. « Il faut féliciter les vainqueurs, les beaux joueurs de l’Uruguay, dont la prestance, la science, l’élégance, le cran, la simplicité ont conquis tous les suffrages. Grâce à leur labeur sportif, les Uruguayens ont affirmé la vitalité de leur race et on fait une démonstration décisive de leur jeu scientifique et rapide ». Journal *Le Figaro*, édition du 17 juin 1924.

96. Journal *Le Petit Journal*, édition du 10 juin 1924.

97. « A bordo, y bajo la dirección de Mazali, los viajeros habían practicado un riguroso entrenamiento, evitándose así todos los inconvenientes de una prolongada inacción ». AUF, *La Olimpiada de París de 1924, Informe... op.cit.* p.19. La publication *La Victoria Olímpica*, salue elle, « l’intelligente et méthodique » préparation physique organisée par Mazali qui fut « le secret » de la supériorité uruguayenne à Colombes. *La Victoria Olímpica* (imprimé), 1924, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol (s/n° de p.).

98. Médaille remportée aux championnats sud-américains de 1920 au Chili.

99. « Mazali los forma en dos grupos, uno por la mañana y de tarde al otro practicando

amusé des autres passagers¹⁰⁰ – des exercices balle au pied sur le pont du navire, en veillant préalablement à bien sécuriser le ballon par une ficelle évitant ainsi que celui-ci ne tombe à la mer¹⁰¹. Une fois à terre, la régularité des entraînements fut sévèrement contrôlée par les membres de la délégation. À la fin de la tournée ibérique, plutôt que de prévoir des matchs amicaux supplémentaires, pourtant rentables, la sélection quitta l'Espagne pour la France onze jours avant son entrée en lice, de manière à avoir le temps de s'acclimater et de s'entraîner dans ses quartiers parisiens¹⁰². Une fois dans la capitale française il fut décidé « que tous les matins à la première heure, [les joueurs] convergeraient vers le terrain d'entraînement pour effectuer les divers exercices accordés »¹⁰³. Aussi bien à Argenteuil en 1924 qu'à Velsen en 1928, les autorités de l'AUF motivèrent leurs choix de lieu de résidence pour la sélection par la disponibilité d'espaces d'entraînements permettant d'y réaliser « le training le plus pointilleux »¹⁰⁴ possible.

Cette sensibilité pour le travail préparatoire¹⁰⁵ n'avait rien de nouveau dans le paysage footballistique uruguayen. En 1911, dans son traité sur le football, Carlos Strutzenegger insistait déjà sur « l'importance capitale » de l'entraînement, sans lequel, « aucun participant à un tournoi athlétique n'a la moindre chance de victoire »¹⁰⁶. En plus de l'entraînement régulier, l'hebdomadaire *Sportsman* préconisait en 1916 une alimentation pauvre en viande

primero diversos métodos de gimnasia « sueca » para correr luego dos o tres vueltas alrededor del barco que mide unos ciento cincuenta metros ». *Álbum Olímpico de 1924... op.cit.*

100. Les Uruguayens comptèrent pour l'organisation de ces entraînements de fortune avec l'assentiment de Jules Martin, le capitaine du Désirade. Après la victoire de la Celeste à Paris, ce dernier fut honoré par l'AUF en tant que contributeur majeur de la victoire et se vit remettre pour cela une médaille d'or. Coupure de presse s/ref datée du 17 juin 1924 en annexe de la lettre n°170 du Ministre de France à Montevideo, signée M. Gilbert, adressée à son Excellence Monsieur Le Président du Conseil des Ministres, datée du 20 juin 1924, Montevideo. Centre des Archives diplomatiques de Nantes, fonds Uruguay, Direction des Affaires Politiques et Commerciales, boîte n°50 'Manifestations uruguayennes'.
101. *Ibidem*.
102. AUF, *La Olimpiada de París de 1924, Informe... op.cit.* p.34.
103. « Debe tenerse en cuenta que todas las mañanas, a primera hora, se concurría al campo de entrenamiento para practicar los distintos ejercicios acordados ». *Ibidem* p.38.
104. « el más celoso training ». *Ibidem* p.37.
105. La préparation physique de l'équipe qui devait participer aux Jeux d'Amsterdam fut prise en charge par l'AUF dès 1927 et confiée au Professeur Gianotti. Asociación Uruguaya de Football, *Memoria y balance general. Ejercicio 1927*, Peña Hnos. - Imp., Montevideo, 1928.
106. « Esto es de capital importancia, pues ningún concurrente a un torneo atlético, tiene la más mínima probabilidad de salir triunfante, si no se ha sometido previamente a ese entrenamiento, que por cierto exige infinidad de sacrificios ». STURZENEGGER, Football... *op.cit.*, p.39.

composée essentiellement de « légumes, de lait et d’œuf », prohibant au passage l’alcool et la cigarette¹⁰⁷. Ces considérations sur le rôle de l’exercice et de l’hygiène alimentaire s’inscrivaient dans la continuité des écrits d’Hippolyte Taine (dont nous avons vu l’importance et la circulation dans le milieu sportif uruguayen du début du XX^e siècle). À l’heure d’expliquer les fondements de l’excellence de la culture physique britannique, ce dernier invoquait la soumission « à un savant système d’entraînement »¹⁰⁸ ainsi que l’adoption d’un régime irréprochable par les athlètes britanniques qui « s’imposent une nourriture particulière » et « s’abstiennent de tout excès de table et de boisson »¹⁰⁹. Cette préoccupation diététique n’était pas non plus absente lors des participations olympiques uruguayennes. Au moment de la traversée transatlantique de 1924, le poids des joueurs était périodiquement surveillé pour éviter que la nourriture, généreuse à bord, n’affecte le régime mis en place depuis Montevideo¹¹⁰. De même, une fois arrivés à Paris, les chefs de la délégation s’évertuèrent à maintenir des menus aussi proches que possible des habitudes alimentaires uruguayennes, à savoir des plats sans sauce, principalement composés de légumes et de viande grillée. Ce souci de préservation des pratiques de table se posa à nouveau en 1928. Face à la difficulté de trouver du personnel de cuisine en mesure d’assurer cette tâche, Enrique Buero, alors ambassadeur de l’Uruguay en Belgique, détacha spécialement un préposé aux cuisines de son service diplomatique pour le mettre aux ordres de la sélection¹¹¹.

Enfin, la rigueur de la préparation du team passait également par la mise en place de règles de vie des plus sévères. Pour s’assurer la concentration du collectif dans la compétition, les sorties étaient formellement interdites, le soir

107. « el jugador de football debe comer poca carne, alimentarse casi exclusivamente con verduras, huevos, leche, no tomar nada absolutamente de alcohol [...] no fumar ». Hebdomadaire *Sportsman*, *semanario sportivo ilustrado*, an 1, n°12, édition du 22 juillet 1916.

108. TAINÉ, Hippolyte, *Notes sur...* *op.cit.* p.139.

109. *Ibidem*.

110. *Álbum Olímpico de 1924...* *op.cit.* Par ailleurs, dans son interview au Miroir des Sports, Andrade affirmait : « Avant de prendre part au tournoi olympique, nous subîmes un entraînement sévère à Montevideo. Nous ne mangeâmes que des aliments légers et ne bûmes que des boissons inoffensives ». Hebdomadaire *Le Miroir des Sports*, édition du 7 juillet 1925.

111. Asociación Uruguaya de Football, *Uruguay Campeón del Mundo. Informes...* *op.cit.* p.15.

comme le jour¹¹² et, pour garantir le respect de cette « stricte discipline »¹¹³, le choix des sites n'était pas non plus laissé au hasard. Ainsi, en plus d'offrir des installations permettant la tenue des entraînements, les résidences de la Celeste devaient aussi permettre faciliter l'isolement de celle-ci vis-à-vis du monde extérieur. En 1924, le déménagement de la sélection depuis le village olympique vers la résidence de Mme Pain, avait été en partie motivé par ce désir de claustration des joueurs dans le but de leur éviter « les dangereuses suggestions de la grande ville »¹¹⁴. De même, en prévision des Jeux olympiques d'Amsterdam, les responsables uruguayens se penchèrent très précocement sur la question du logement de la sélection. En août 1927, soit dix mois avant le début de la compétition, l'AUF dépêcha Héctor Rivadavia Gómez sur place pour lui trouver une solution convenable¹¹⁵. Les prospections ayant été plus longues que prévu, ce fut finalement Enrique Buero qui reprit le flambeau et qui identifia le site de Velsen qui offrait l'avantage de se trouver « loin de tout contact avec les joueurs des autres pays et de toute proximité avec les centres de divertissement (qui dans ce cas, nous pourrions qualifier de corruption) »¹¹⁶.

Ainsi, à partir des succès olympiques sud-américains de 1924 et 1928, le monde du football vit se briser le monopole anglais de l'excellence footballistique avec l'émergence d'un nouveau modèle de performance en la figure du footballeur *platense*. Ce nouvel étalon¹¹⁷ du football mondial était d'autant plus attractif qu'il alliait à la fois beauté du jeu et efficacité sportive, deux

112. « Durant les huit jours, personne ne sortit, ni de jour, ni de nuit, et cependant, ils supportèrent tous avec plaisir ce sévère confinement, décidés à n'épargner aucun sacrifice et effort réclamé » par l'occasion. « Durante los ocho días nadie salió de día ni de noche, y sin embargo todos soportaron con placer aquel severo enclaustramiento, resueltos a no omitir ninguno de los sacrificios ni de las dedicaciones que reclamaba el legítimo anhelo de ganar para el football uruguayo y para el propio país, la gloria de un triunfo que sería de resonancia mundial ». AUF, *La Olimpiada de París de 1924, Informe... op.cit.* p.43.

113. *Ibidem* p.37.

114. « las peligrosas sugerencias de la gran urbe ». *Ibidem*.

115. Lettre du Président de l'AUF, Raúl Jude, adressée au Dr. Enrique E. Buero, Ministre P. de l'Uruguay en Suisse, datée du 10 août 1927. BUERO, Enrique, *Negociaciones... op.cit.* p.30.

116. « lejos de todo contacto con los jugadores de los otros países y de toda proximidad de los centro de diversión (que en este caso podríamos llamar de corrupción) ». Lettre d'Enrique Buero, adressée à Héctor R. Gómez, datée du 16 novembre 1927. BUERO, Enrique, *Negociaciones... op.cit.* p.33.

117. Par ailleurs, notons qu'à l'intérieur de cette nouvelle catégorie du 'footballeur sud-américain', le modèle uruguayen faisait figure de référence. Lors de leur tournée européenne de 1925, les prestations de l'équipe argentine de Boca Juniors étaient constamment comparées à celles des « olympiques » de l'Uruguay. SIMÓN, Juan Antonio, « Global Football... op.cit.

atouts de taille à l'époque de l'explosion du sport-spectacle et de ses enjeux économiques. Contrairement à la cosmogonie journalistique forgée à la fin des années 1920 et largement reprise depuis, ce football allogène qui se caractérisait par sa vitesse, ses passes courtes et sa propension au dribble, étaient bien loin d'être le fait de prodiges portant dans leurs gènes une quelconque prédisposition exotique pour le ballon rond. Comme l'évoquait Andrade lors de son séjour à Paris, « pour devenir champions olympiques, les Uruguayens [avaient] beaucoup travaillé dans l'ombre et le silence »¹¹⁸. Ce travail effectué en amont ne laissait que peu de place à l'improvisation. De la planification tactique aux horaires de vie, en passant par la régularité des entraînements, la normalisation des exercices physiques et le strict contrôle du contenu des assiettes, manifestement, rien n'était laissé au hasard dans la fabrication et l'entretien du joueur uruguayen de sélection des années 1920. Cette même recette serait d'ailleurs méticuleusement appliquée lors des préparatifs de la Première Coupe du monde de football.

6.4 Le footballeur, un archétype de la nation ?

Si, à travers ses écrits du *Gráfico*, Borocotó tissa un récit d'une surprenante longévité à propos des rapports entre le footballeur et le gaucho, il ne fut pas pour autant le premier à associer ces deux figures. En effet, plusieurs exemples attestent d'associations similaires dans la presse d'époque à grand tirage. Le 19 juin 1924, par exemple, le magazine *Mundo Uruguayo*¹¹⁹ publiait une feuille de match de la finale contre la Suisse où les Uruguayens figuraient sur le terrain en tant que gauchos à cheval, lasso en main, et les Helvètes en tant que tireurs sportifs¹²⁰. Ce même thème fut repris pour identifier les joueurs de la Celeste quelque temps plus tard dans la publication *La Victoria Olímpica*, dans un dessin humoristique illustrant l'arrivée en catimini de la délégation uruguayenne en Europe (fig. 6.5). Ces choix graphiques ne furent pas le produit du hasard. Depuis la réhabilitation du personnage du gaucho dans la littérature du Rio de la Plata de la fin du XIX^e siècle, ce dernier s'était imposé comme un symbole identitaire fort, véritable allégorie de l'Uruguay pastoral

118. Hebdomadaire *Le Miroir des Sports*, édition du 7 juillet 1925.

119. Magazine *Mundo Uruguayo*, édition du 19 juin 1924.

120. Parmi les clichés sur la Suisse figure celui de leur appétit pour le tir. Celui-ci était d'autant plus suggestif dans l'imaginaire uruguayen que la colonie suisse installée dans le pays durant la deuxième moitié du XIX^e siècle dans la localité de Nueva Helvecia y fonda en 1874 le fameux club Sociedad Tiro Suizo, véritable référence nationale en la matière.

du temps des révoltes indépendantistes. Ces choix graphiques (comme la représentation des Suisses en tireurs d'ailleurs), s'expliquent à la fois par le désir marqué dans l'imaginaire d'époque d'en appeler au sentiment d'appartenance et par les dispositions intrinsèques du football favorisant ces schématisations identitaires¹²¹. Affubler les joueurs avec les attributs renvoyant aux personnages traditionnellement associés aux grands espaces ruraux de la Pampa était un moyen efficace de démarquer ces footballeurs de leurs homologues européens, de revendiquer un particularisme *criollo* dans leur jeu et leur manière d'être, mais surtout agissait comme un puissant catalyseur de l'identification de la population vis-à-vis de cette sélection.



FIGURE 6.5 – « Les gauchos, qui bien que rudimentaires, firent grande sensation rien de moins que dans la ville-lumière ». Caricature représentant l'équipe uruguayenne débarquant en Europe. À gauche, le capitaine Nasazzi apparaît dans un accoutrement d'estancier (grand propriétaire terrien), le reste des joueurs et l'arbitre Minoli, en costumes de gauchos modestes. Dessin sur papier, détail, *La Victoria Olímpica* (imprimé), 1924, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol (s/n° de p.).

La mobilisation de la figure du gaucho ne servait pas uniquement à symboliser et célébrer le courage et la liberté supposés des peuples du Plata. Comme le suggère la référence au côté « rudimentaire »¹²² des Uruguayens dans la légende de cette caricature mais aussi son choix graphique de les représenter en haillons, le recours à la figure du gaucho trahissait la perception qu'avaient les journalistes locaux de leur relative humilité, de teinte rurale,

121. HOBBSAWM, Eric, *Nations and nationalism since 1780 : programme, myth, reality*, Cambridge University Press, Cambridge, 1990, p.142-143.

122. « Los gauchos, que a pesar de ser rudimentarios, produjeron sensación nada menos que en París, la ciudad-luz ». *La Victoria Olímpica* (imprimé), 1924, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol (s/n° de p.).

contrastant avec les fastes métropolitains qu'ils associaient à l'Europe entendue comme puissante et héritière de ses grands empires. À mi-chemin entre un complexe d'infériorité et de la fausse modestie, ce sentiment reposait sur la projection fantasmée de la représentation que se faisaient les Européens des Sud-américains. Il est admirablement matérialisé dans une autre caricature de *Mundo Uruguayo* (fig. 6.6) intitulée « comment les Européens s'imaginaient les 'footballeurs' uruguayens ». Celle-ci évoque l'arrivée de la Celeste à Paris ; les joueurs sont figurés par un personnage dont les vêtements sont en guenilles, avec des cheveux et une barbe hirsute, armé jusqu'aux dents et monté sur un petit cheval créole. Entre le gaúcho et l'indien (comme le suggère sa plume sur la tête), il est arrêté par un policier français qui s'exclame « Oh ! Regardez ! Les sauvages ! ».



FIGURE 6.6 – « Como creían los europeos que se presentarían los 'footballers' uruguayos ». Dessin sur papier, détail, Magazine *Mundo Uruguayo*, édition du 14 août 1924.

Si l'on compare les messages véhiculés par ces caricatures, à la réception effectivement réservée aux Uruguayens en Europe, celles-ci apparaissent diamétralement opposées. En effet, l'ensemble des sources consultées dans le cadre de cette recherche insiste systématiquement, à l'heure de décrire la délégation uruguayenne, sur l'élégance de ses membres, leurs manières irréprochables, leur culture raffinée et leur amour pour la France¹²³. Ajoutons à

123. Une seule mention pourrait être interprétée dans un sens contraire. Il s'agit d'un article du *Miroir des Sports*, rapportant sur le ton de l'anecdote que les Uruguayens s'entraîneraient à l'art de l'esquive et de la feinte en poursuivant une poule ou un coq

cela que la face visible de l'Amérique latine présente à Paris en 1924 pour supporter la sélection uruguayenne n'était autre que la communauté d'expatriés Sud-américains présents dans la capitale française, soit des membres des élites politico-économiques de leurs pays respectifs effectuant une partie de leurs études ou des longs séjours de plaisance dans ce qu'elles considéraient comme la capitale culturelle du monde. Dans les tribunes supportant la Celeste on trouvait des personnages aussi illustres qu'Alberto Santos-Dumont, le pionnier brésilien de l'aviation et figure incontournable du Tout-Paris de l'époque. Enfin, dans l'imaginaire européen, l'Uruguay (au même titre que l'Argentine) figurait comme un El Dorado de l'Atlantique Sud qui avait déversé ses produits carnés durant les plus dures heures de la Première Guerre mondiale et s'était enrichi au point d'effacer – dans un élan chevaleresque – une partie de la dette française et de financer la construction et le fonctionnement d'un établissement pour les orphelines françaises de la Grande guerre¹²⁴. L'image renvoyée par l'Uruguay au public européen en 1924 ne pouvait donc être plus flatteuse. Au lendemain de la victoire uruguayenne à Colombes, *Le Figaro* par exemple, évoquait le pays lui-même en ces termes :

Les Français se réjouissent de ce grand succès sportif car depuis longtemps l'Uruguay a gagné le cœur de la France. Nous savons qu'à Montevideo, qui est une des plus belles villes de l'Amérique du Sud, les nôtres sont accueillis à bras ouverts. À voir ses rues propres et bien alignées, ses maisons italiennes, fraîchement peintes, on dirait une ville toute neuve, sortant des mains de l'ouvrier. [...]. Vous croisez des gens à figures sympathiques [...]. Voilà de belles toilettes et de bien jolies femmes et aussi des jeunes gens chevaleresques d'allure pour les admirer. Il y a dans leur façon de s'habiller, de la correction, du goût et de la simplicité. Il y a comme un souffle de Paris dans ce petit coin du monde. Quoi d'étonnant ? L'Italien et le Français dominant. Une promenade dans les environs vous charmera plus encore, car les faubourgs [...] sont parsemés de belles maisons de campagne et de jardins délicieux¹²⁵.

Les productions de presse sud-américaine, en parfait décalage avec ces réalités, étaient donc un pur produit de l'imagination, plus sensible à une auto-perception et à un désir de configurer un discours identitaire qu'attaché à retranscrire une quelconque vérité. De fait, on retrouve cet exotisme fantasmé teinté de faux paupérisme en 1930 au moment de l'accueil des délégations

lâché sur le terrain de jeu et « dont la fuite, mi-course, mi-vol, est riche de zigzags ». Hebdomadaire, le Miroir des Sports, édition du 18 juin 1924. Cette méthode d'entraînement n'est attestée nulle part dans les sources uruguayennes, en revanche elle fait partie, semble-t-il, des activités de tradition dans la Légion étrangère française.

124. Il s'agit du lycée Uruguay-France, encore en fonctionnement de nos jours à Avon, en Île-de-France.

125. Journal *Le Figaro*, Paris, édition du 17 juin 1924.

européennes prenant part à la première Coupe du monde de football. Dans les pages de *Mundo Uruguayo* toujours, un journaliste humoristique imaginait en ces termes le dialogue qu'il engagerait avec les Européens à leur arrivée :

Comment ça va ?... Vous avez fait bon voyage ?... Vous êtes bien surpris... hein ? [...] Vous qui pensiez trouver ici une pauvre bande d'Indiens vêtus de cache-sexe et ornés de petites plumes. Et au lieu de ça, vous débarquez et vous tombez nez à nez avec un groupe de gonzesses plus 'hype' que celles défilant sur la rue de la Paix. [...] Et à la place des cabanes en roseaux que vous imaginiez, vous avez failli, par pur émerveillement, vous casser la figure contre une colonne du Palacio Salvo¹²⁶.

Cette image fantasmée récurrente des Uruguayens confondus à tort avec des Indiens traduit une problématique typique de la petite république sud-américaine de l'époque. Celle-ci, fière de sa population d'origine européenne, cherchait par tous les moyens possibles à marquer sa distance vis-à-vis d'un continent entendu comme exotique et majoritairement peuplé d'ethnies amérindiennes¹²⁷. Là où ses voisins généralisaient le discours sur les nécessités d'un 'blanchiment de la race'¹²⁸, l'Uruguay entretenait le mirage d'un pays vierge de toute influence extra-européenne. Dans sa publication symptomatique de la période, le fameux *Libro del Centenario* publié en 1925 – dont le but assumé était « de mettre en évidence, aux yeux des nationaux et des étrangers, les progrès réalisés par le pays » depuis sa fondation¹²⁹, le chapitre consacré à la démographie affirmait sans sourciller :

126. « Como les va ?... Tuvieron buen viaje ?... Se llevaron la gran sorpresa... eh ? [...] Ustedes que creían encontrarse con una mersa de indios vestidos con taparrabos y adornados con plumitas. Y en cambio desembarcan y se palpitan de entrada una barra de botijas mas 'jai' que las que desfilan por la 'rue de la Paix' [...]. Y en vez de los ranchos de totoras que Uds. se imaginaban, casi se rompen el coco contra una columna del Palacio Salvo, de puro asombrados ». Magazine *Mundo Uruguayo*, édition du 10 juillet 1930.

127. « [L'Uruguay] est par ailleurs la seule nation d'Amérique qui puisse formuler catégoriquement que dans ses frontières territoriales il n'y a pas un seul foyer de peuplement aborigène » / « Es, por otra parte, la única nación de América que puede hacer la afirmación categórica de que dentro de sus límites territoriales no contiene un solo núcleo que recuerde su poblacion aborigen ». CAMPAÑA, Perfecto (dir.), *El Libro del Centenario... op.cit.* p.6.

128. LEITE LOPES, José Sérgio et GARCIA Afrânio Jr., « Défaites cuisantes et victoires éblouissantes. L'imaginaire national au Brésil au prisme des Coupes du monde », dans ARCHAMBAULT, Fabien et al. *Le football des nations : Des terrains de jeu aux communautés imaginées*, Éditions de la Sorbonne, Paris, 2018.

129. « La finalidad de este libro no es otra que la de poner en evidencia, ante propios y extraños, los progresos realizados por el país en las diversas esferas de su actividad orgánica, desde la Declaratoria de Independencia Nacional ». *Ibidem*, p.4.

L'Uruguay est peuplé par la race blanche entièrement d'origine européenne. La race indigène qui habitait cette région d'Amérique au moment de sa découverte et de sa conquête n'est plus. C'est donc le seul pays du continent qui n'ait pas de tribus indiennes sur la moindre parcelle de son territoire, ni à l'état sauvage, ni à l'état de domestication. [...].¹³⁰

Ces propos sur une nation 'blanche' n'étaient pas uniquement le fait de publications comme le *Libro del Centenario* faisant une promotion assumée du pays, ils étaient surtout le discours dominant enseigné sur le banc de l'école aux jeunes Uruguayens. C'est ce que mettent en évidence les travaux de Verónica Leone consacrés à l'étude des manuels scolaires uruguayens de la période du Centenaire¹³¹. Les enfants du pays apprenaient donc que « les charrúas¹³² étaient des indiens complètement sauvages sans culture ni civilisation »¹³³ et que le million et demi d'habitants du pays « tous de race blanche [valaient] bien plus que quatre à cinq millions d'indiens semi-civilisés comme il peut y en avoir dans d'autres pays américains. Seule l'Argentine a une race aussi distinguée que la nôtre »¹³⁴.

À l'approche de son centenaire, l'Uruguay pâtissait donc manifestement d'une identité raciale quelque peu bipolaire. Alors que d'une part, il clamait haut et fort sa blancheur et se targuait d'être la nation la plus européenne d'Amérique latine, la presse sportive locale se complaisait en même temps

130. « Puebla el Uruguay la raza blanca, en su totalidad de origen europeo. La raza indígena que habitaba esta región de América cuando el descubrimiento y la conquista, ya no existe, siendo el único país del continente que no cuenta en toda la extensión de su territorio tribus de indios, ni en estado salvaje, ni en estado de domesticidad ». CAMPAÑA, Perfecto (dir.), *El Libro del Centenario... op.cit.* p.43.

131. LEONE, Verónica : « Manuales escolares e imaginario social en el Uruguay del Centenario », dans CAETANO, Gerardo (dir.), *Los uruguayos del Centenario. Nación, ciudadanía, religión y educación (1910-1930)*, Taurus, Montevideo, 2000.

132. Peuple autochtone habitant le territoire de l'actuel Uruguay avant l'arrivée des Espagnols et des Portugais. Ils furent massacrés et leur culture effacée en 1832 sous le mandat de Fructuoso Rivera, le premier président uruguayen après l'indépendance.

133. « Los charrúas eran indios completamente salvajes, sin cultura ni civilización. Es cierto que defendieron con gran valor su tierra natal, más por instinto que por patriotismo ; pero, todos sus hábitos y costumbres eran propios de los pueblos primitivos ». ABADIE SORIANO, Roberto, *Historia del Uruguay*, El siglo Ilustrado, 1a edición, Montevideo, 1923, p.9. Cité dans LEONE, Verónica : « Manuales escolares... op.cit. p.175.

134. « La población de la República Oriental del Uruguay es de 1.500 000 habitantes, todos de raza blanca. [...] Hay también que hacer resaltar que en nuestro país no hay indios y muy pocos negros. Nuestro millón y medio de habitantes vale más que cuatro o cinco millones de indios semicivilizados que pueda haber en la población de otros países americanos. Solamente la Argentina tiene una raza tan selecta como la nuestra ». BOLLO, Luis Cincinato, *Geografía de la República Oriental del Uruguay*, 12a edición, Barreiro y Ramos, Montevideo, 1919. *Ibidem.*

à attribuer au Vieux Continent et ce, sans le moindre fondement, une appréciation volontiers exotique et condescendante à l'égard du pays. Ainsi, la rencontre entre le football sud-américain et le milieu européen opéré durant la deuxième moitié des années 1920 n'eut pas uniquement des répercussions d'ordre sportif. Elle se chargea également du côté uruguayen d'une forte dimension identitaire. Les épopées de la Celeste de 1924 puis de 1928, ainsi que la longue tournée du CNdF en 1925, entraient en résonance avec les discours revendiquant les origines européennes de l'Uruguay alors en vogue dans le pays. En effet, en montrant sa capacité à se déplacer jusqu'au cœur même de ces vieilles métropoles, à s'y mouvoir comme si elle était chez elle, le tout en faisant étalage de sa maîtrise dans un domaine aussi moderne et révélateur que la culture physique, l'Uruguay revendiquait aux yeux de ses 'pairs' d'Europe son degré de civilisation au moins équivalent. Mais, tout en établissant cette égalité de principe, ces victoires permettaient également de revendiquer une certaine altérité vis-à-vis de l'Europe. Ce désir de différenciation s'exprimait par l'exaltation des caractères et lieux communs associés à l'identité créole dans l'imaginaire collectif uruguayen, à savoir, en tout premier lieu, le renvoi aux us et coutumes de l'Uruguay pastoral.

Dans ses chroniques sur l'expédition olympique de 1924, Lorenzo Batlle Berres ne manquait pas une occasion de souligner ces traits distinctifs de la sélection uruguayenne vis-à-vis du milieu européen. Ainsi, à bord des trains transportant l'équipe dans sa pérégrination à travers l'Espagne,

« il ne s'écoulait pas une minute avant que nous ne commencions à chercher dans les sacs les ustensiles du maté. Rapidement, le chant des bouilloires que nous tenions sur les réchauds pour que les mouvements du train ne les renversent pas, se faisait entendre, puis, les meilleurs *cebadores*¹³⁵ initiaient leurs besognes »¹³⁶.

En décrivant ces scènes, le journaliste prenait soin d'inclure des personnages locaux pour mieux contraster la 'créolité' des comportements. Ainsi, la cérémonie du maté sur les chemins de fer ibériques « suscitait l'étonnement de tous [les autres passagers] qui ne peuvent concevoir que l'on prit un quelconque plaisir à « suçoter » ce liquide si peu goûtu »¹³⁷. De même à Paris,

135. Ce mot n'a pas de traduction en français. Il désigne en Uruguay et en Argentine, la personne préposée à servir le maté, c'est à dire celle qui le prépare, verse l'eau chaude et le distribue aux diverses personnes intégrant la *ronda* du maté.

136. « Marcha el tren y no demora un minuto sin que comencemos a abrir las carteras para sacar los utensilios del mate. Pronto « cantan » las calderas, que sujetamos sobre los calentadores, para que los movimientos del tren no las volteen, y los buenos cebadores, comienzan su tarea ». *Álbum Olímpico de 1924... op.cit.*

137. « Etchegoyen, Naya, Tomassini y Urdinarán han hecho un pequeño fogón – a base de calentador – y toman mate, ante el asombro de todos que no comprenden pueda agradarnos « chupar » un liquido tan poco gustoso ». *Ibidem.*

pour maintenir une alimentation proche de celle du pays, la délégation se livrait dans le château de Mme Pain à d'authentiques excentricités documentées photographiquement comme les préparations « d'*asados con cuero* »¹³⁸ dans les jardins de la résidence¹³⁹. Ainsi, la figure 6.7, capture une scène montrant des membres de la délégation uruguayenne dans la résidence d'Argenteuil préparant un *asado* : au centre, un imposant feu de bois, à côtés, deux sommiers métalliques inclinés faisant office de grill pour accueillir les pièces de viande, et tout autour, les hommes. Deux, initiés aux arts du feu, gèrent le foyer avec dextérité, tandis que la bouilloire du *cebador* est encadré par les deux matés de la *ronda*. Un ballon de football, fièrement exhibé, complète l'image.



FIGURE 6.7 – Préparation de l'*asado* dans les jardins de la résidence de la sélection uruguayenne, Argenteuil, juin 1924. Photographie, détail, doc s/ref., Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

D'autres clichés montrent des scènes équivalentes, l'*asado* pouvant être remplacé par exemple par une partie de cartes, mais toujours accompagnée de la présence du maté. Ces instantanés, dignes héritiers de la tradition du *costumbrismo*¹⁴⁰ espagnol, diffusés ensuite par la presse fournissaient autant d'images d'Épinal dans lesquelles le public uruguayen pouvait se reconnaître.

138. Il s'agit d'une façon particulièrement rustique de griller la viande en laissant la peau de la bête sur celle-ci pendant la cuisson.

139. Certaines sources font d'Ángel Minoli (l'arbitre de l'AUF qui accompagna la délégation en Europe) l'*asador* en chef de la sélection uruguayenne. *La Victoria Olímpica* (imprimé), 1924, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

140. Le *costumbrismo* désigne un genre artistique principalement littéraire – qui connu son sommet durant le XIX^e siècle espagnol – cherchant à refléter dans ses œuvres le folklore et les us et coutumes d'une région ou d'un pays.

Il retrouvait dans ces cartes postales olympiques – en plein cœur de ce Paris si raffiné – ses manières d’être, de vivre et de passer le temps, tirées de sa culture populaire gauchesque. Par la permanence de ces pratiques créoles sur le sol européen, la délégation uruguayenne s’imposait auprès de l’opinion uruguayenne en authentique échantillon de la nationalité sud-américaine. Ce rôle décuplait de fait son pouvoir d’identification auprès de ses partisans restés de l’autre côté de l’Atlantique. Tout dans la couverture de cette expédition exaltait le patriotisme uruguayen. Entre les scènes de joie collective à l’issue des victoires sportives, Lorenzo Batlle Berres insérait des scènes de nostalgie : dans les temps morts de la tournée, les jeunes hommes de la sélection – cette *barra de muchachos* – se languissaient de l’Uruguay et souffraient, mélancoliques, d’un mal du pays nécessairement attendrissant pour les lecteurs restés à Montevideo.



FIGURE 6.8 – Membres de la sélection uruguayenne jouant aux cartes dans les jardins du château de Mme Pain, Argenteuil, juin 1924. Photographie, détail, « Fotos Olimpíada / Donación Minoli », Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

L’image de ces jeunes hommes expatriés depuis des mois, accomplissant avec dévouement ces prouesses si loin de leur foyer, pour la grandeur de la nation, s’accordait parfaitement avec certains éléments fortuits du voyage. Ce fut le cas par exemple en 1924, avec l’hôte de la sélection, Mme Pain, dont la figure entraînait en parfaite résonance avec le récit romanesque de l’expédition olympique. Elle était décrite comme « une charmante vieille dame qui, depuis [l’arrivée des Uruguayens] eut envers la délégation les plus tendres attentions

au point d'en devenir une véritable fée qui sut offrir aux jeunes cette chaleur affective qui leur manquait tant lorsqu'ils évoquaient avec nostalgie la famille, le foyer et tout ce qu'ils avaient laissé loin, si loin¹⁴¹ ». Au-delà de ses qualités d'hôte – indéniables d'après les témoignages – son rôle fut essentialisé dans celui du personnage féminin rassurant pour le collectif entièrement masculin de jeunes sud-américains en mal de pays¹⁴². Véritable mère de substitution, les joueurs uruguayens se référaient à Mme Pain en tant que « maman », et dans sa correspondance conservée dans les archives de la AUF, cette dernière les désignait comme ses « enfants », ses « chéris », ces « gais rayons de soleil » qui avaient redonné vie à sa vieille demeure francilienne¹⁴³.

Cette relation singulière ne resta pas cantonnée à l'intimité des quelques semaines passées à Argenteuil mais se prolongea durant les six années du cycle olympique uruguayen (1924-1930) et fut mise en scène à la fois par les acteurs sportifs et par la presse. Ainsi en 1928 par exemple, alors que la Celeste venait de remporter à nouveau l'or olympique à Amsterdam, la délégation, sur le chemin du retour, s'arrêta à Paris où elle fut accueillie par l'ambassadeur uruguayen qui organisa une réception en son honneur, à laquelle fut invitée Mme Pain. Au cours de la soirée, le capitaine de la sélection, José Nasazzi, dédia cette nouvelle conquête à son ancienne hôte argenteuillaise en ces termes :

« À vous madame Pain, qui avez été une fois encore notre maman et notre mascotte, qui avez toujours cru dans la victoire de vos « enfants » et qui êtes pour nous la véritable incarnation de cette France qui nous est si chère, je peux vous assurer que depuis le terrain du stade, nous vous avons vu, au niveau de la tribune d'honneur, nous encourager à votre place habituelle, comme seules savent le faire les mères pour leurs enfants »¹⁴⁴.

141. « Mme Pain, una simpática viejecita, que desde ese día tuvo para la Delegación las más gentiles atenciones y surgió como una verdadera hada para brindar a nuestros muchachos aquel calor afectivo que tanto debían añorar al evocar la familia, el hogar, todo lo que se había dejado lejos, muy lejos ». AUF, *La Olimpiada de París de 1924, Informe... op.cit.* p.37

142. Brenda Elsey et Joshua Nadel rapportent une situation parallèle lors de la tournée du Colo Colo en 1927. Le rôle de « mère » veillant sur ces grands enfants qu'étaient les footballeurs en leur apportant cette présence féminine « rassurante et bienveillante » était assurée par Ida de Cariola, l'épouse du journaliste qui accompagna le club dans sa tournée. ELSEY, Brenda & NADEL, Joshua, *Futbolera... op.cit.* p.50.

143. Lettre de Mme Pain datée du 18 novembre 1928, Archivos de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

144. « A usted, madame Pain, que fue una vez más nuestra mamá y nuestra mascota, que confió siempre en la victoria de sus « enfants », y que es para nosotros la representación genuina de esta Francia que nos es tan querida, puedo repetirle que desde el terreno del Stadium, en el palco de honor, en el lugar de siempre, la descubrimos alentándonos

Ces mots, repris dans la presse – et aujourd’hui exposés au Musée du football de Montevideo – en insistant sur le rôle maternel qu’eut Mme Pain pour la délégation uruguayenne, permettaient de filer l’impérissable métaphore de la France comme mère spirituelle de l’Uruguay. La jeune sélection et son hôte plus âgée évoquaient donc par métonymie les relations entre la vieille nation européenne éclairée et la jeune république sud-américaine conquérante. De même, en août 1929, alors que la première Coupe du monde de football était dans sa phase préparatoire, le journal *El Día* publia une nouvelle lettre « pleine de douce émotion féminine »¹⁴⁵ envoyée par Mme Pain à ses « enfants » uruguayens, où elle invitait ces derniers à continuer de préparer assidûment la défense de leur titre olympique et les encourageait en leur rappelant qu’il n’y a « jamais deux sans trois ». En réponse à cette missive, le Club Olimpia de Montevideo proposa à l’AUF de prendre à sa charge le voyage vers Montevideo de Mme Pain pour qu’elle puisse assister à la Coupe du monde¹⁴⁶. Si l’initiative n’aboutit manifestement pas, Mme Pain ne fut pas pour autant oubliée. Dans son laïus de bienvenue au onze du coq, le magazine *Mundo Uruguayo*, rappelait la dette de l’Uruguay envers elle pour « toutes les attentions » dont elle couvrit – « avec la délicatesse traditionnelle du peuple français »¹⁴⁷ – les joueurs de la Celeste. L’entretien dans la durée de cette relation entre la propriétaire de la résidence d’Argenteuil et ses hôtes et surtout sa mise en scène médiatique participaient à la cristallisation discursive sur un ton épique des conquêtes uruguayennes. La transformation de Mme Pain de personne physique en personnage central de ce récit héroïque renseigne sur les logiques suivies dans la construction de cet imaginaire uruguayen entourant les victoires footballistiques de la fin des années 1920. Ainsi, la sélection de football – essentialisée, victorieuse, reproduisant en terres étrangères les coutumes créoles et enchâssée dans une relation affective avec une personnification de la France nourricière – s’imposait dans les esprits comme l’allégorie même de la nation uruguayenne, décuplant de ce fait le pouvoir d’attraction

como solo saben las madres con sus hijos ». Discours prononcé par le capitaine de la sélection nationale, José Nasazzi, lors de la réception organisée par l’Ambassadeur d’Uruguay en France en l’honneur des champions olympiques de football, Paris, juin 1928. (Texte intégral exposé au Museo del fútbol, Montevideo.). Cette présence dans les tribunes évoquée par Nasazzi semble être, au regard des sources, quelque chose de métaphorique. En effet, dans sa lettre du 7 juin 1928, adressée à « ses bons, ses chers petits-enfants », Mme Pain mentionne son impossibilité pour une question d’argent de se déplacer pour assister aux matchs. Lettre de Mme Pain datée du 7 juin 1928, Argenteuil, Archivos de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

145. Journal *El Día*, édition du 22 août 1929.

146. Lettre de l’Olimpia Football Club, signée par son Vice-Président (signature illisible), adressée à M. le Président de l’Association U. de Football, datée du 23 août 1929, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

147. Magazine *Mundo Uruguayo*, Montevideo, édition du 3 juillet 1930.

du football dans le pays.

6.5 Une dimension mémorielle instantanée

Enfin, la portée symbolique qu'eurent les conquêtes olympiques de 1924 et 1928 dans le pays peut se mesurer à l'aune de leur empreinte mémorielle. Celle-ci fut aussi profonde qu'immédiate. Le 16 juin 1924, par exemple, une semaine exactement après la victoire de l'Uruguay à Colombes, la 42^e session parlementaire de la chambre des députés s'ouvrait avec pour premier point à l'ordre du jour « la déclaration du 9 juin 'Jour National du Sport'¹⁴⁸ ». Le projet de loi fut présenté par le député Armando Bacigalupi dont l'exposé des motifs reprenait l'exubérance dont avait fait preuve ses collègues et le reste du pays dès l'annonce de la victoire sur le onze helvétique :

« [La victoire olympique] a été une victoire uruguayenne, elle a [...] non seulement donné à la patrie la satisfaction de se sentir fière de ses compatriotes qui affirmèrent avec gloire dans la ville cerveau [sic¹⁴⁹] les caractéristiques matérielles de notre race si virile ; mais elle a également diffusé aux quatre coins de la planète le message sans équivoque qu'il existe encore un petit pays, berceau d'émancipateurs américains où se forme une grande et noble nation. [...] [Le monde] a remarqué qu'il existe un petit territoire, libre et indépendant, qui avance, depuis les méandres du Plata, admirable et souverain, premier dans l'émancipation américaine, premier dans l'éducation et la culture, et premier dans son désir irrésistible de le faire dans la paix, la fraternité et l'intellectualité »¹⁵⁰.

Concrètement, le projet de loi proposait de consacrer une journée dans l'année à la promotion de « l'intensification de la culture physique », et choi-

148. Diario de Sesiones de la Honorable Cámara de Representantes, 42.a Sesión Ordinaria, Presidencia del Señor Ismael Cortina y Luis C. Caviglia, tome 315, 1924.

149. Il s'agit bien évidemment de Paris.

150. « [La victoria en los juegos olímpicos] ha sido una victoria uruguaya que [...] da a la patria no solo la satisfacción de sentirse orgullosa de esos compatriotas que plasmaron con gloria en la ciudad cerebro los caracteres materiales de nuestra raza virilísima ; sino que también lleva a todos los ámbitos de la tierra el signo inequívoco de que existe aún un pequeño país, cuna de emancipadores americanos en donde se engendra una grande y noble nación. [...] Advirtió que existe un pequeño territorio, libre e independiente, que avanza en la coma del Plata, soberano y bello, primero en la emancipación sudamericana, primero en la instrucción y la cultura, primero en un deseo incontenible, de serlo en la paz, en la fraternidad, en la intelectualidad ». Diario de Sesiones de la Honorable Cámara de Representantes, 42.a Sesión Ordinaria, Presidencia del Señor Ismael Cortina y Luis C. Caviglia, tome 315, 1924.

sisait celle du 9 juin en l'honneur des footballeurs de la Celeste et de leur victoire comprise comme le triomphe sportif absolu. Cette Journée Nationale du Sport ne pouvant mécaniquement se fêter en 1924 ; la proposition prévoyait donc de reporter l'édition de cette année-là à la date d'arrivée de la sélection dans le port de Montevideo lors de son retour d'Europe. Au-delà des ressorts argumentatifs mobilisés dans sa défense, ce projet de loi est éminemment significatif par sa portée et sa temporalité. En effet, en consacrant officiellement le statut de jour férié à la journée du 9 juin, il faisait automatiquement entrer la victoire de Colombes dans le panthéon national où se côtoyaient jusque-là quelques fêtes chrétiennes et surtout les grands moments historiques de la nation uruguayenne, tels le Débarquement des 33 Orientaux (19 avril) début d'une croisade libératrice d'un Uruguay alors occupé par l'empire du Brésil, la Bataille de Las Piedras (18 mai) datant de l'insurrection contre le pouvoir colonial, la naissance d'Artigas (19 juin) héros national, le Serment de la Constitution (18 juillet), la Déclaration de l'Indépendance (25 août) ou la Découverte de l'Amérique (12 octobre). Surtout, ce projet opérait la cristallisation patriotique de l'événement célébré dans l'immédiateté de celui-ci. À titre de comparaison, en France, la célébration du 11 novembre ne fut consacrée par l'État que quatre ans après la fin de la Première Guerre mondiale. D'ailleurs, la chose ne manqua pas d'étonner l'Ambassadeur de France à Montevideo qui en rendit prestement compte à son Ministère¹⁵¹. L'année suivante, l'AUF s'assura que la date fut convenablement commémorée¹⁵². Trois ans plus tard, à l'occasion de la victoire d'Amsterdam, une initiative similaire vit le jour. Bien que le pays comptât déjà sa journée nationale du sport, cela n'empêcha pas les autorités de promulguer une nouvelle loi « Déclarant Fête nationale le jour d'arrivée à Montevideo de l'équipe de football qui représenta l'Uruguay lors des Jeux olympiques universels de 1928 »¹⁵³. Les pouvoirs publics anticipaient ainsi l'assistance spontanée dont jouirait l'événement et lui donnaient ainsi sa bénédiction¹⁵⁴. Ce projet de commémorations témoigne de tout le crédit et la profondeur allouée à cette victoire olympique dans l'imaginaire des hommes d'État et des institutions publiques qu'ils représentaient.

Un autre indice de cette inscription instantanée des victoires olympiques

151. Lettre n°170 du Ministre de France à Montevideo, signée M. Gilbert, adressée à son Excellence Monsieur Le Président du Conseil des Ministres, datée du 20 juin 1924, Montevideo. Centre des Archives diplomatiques de Nantes, Fonds Uruguay, Direction des Affaires Politiques et Commerciales, boîte n°50 'Manifestations uruguayennes'.

152. AUF, « Actas Secretas (1925-1942) », procès verbal de la session du Conseil de l'Association Uruguayenne de Football du 26 mai 1925. Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

153. *Registro Nacional de Leyes y Decretos*, Montevideo, 1928, p.382.

154. Diario de Sesiones de la Honorable Cámara de Representantes, 95.a Sesión Ordinaria, Presidencia del Señor L. Enrique Andreoli, tome 345, 1928.



FIGURE 6.9 – Timbres commémorant les victoires de 1924 et 1928. (a. À gauche) Victoire de l'équipe nationale de football aux Jeux olympiques de Paris. Dentelés 11. (b. À droite) Victoire de l'équipe nationale de football aux Jeux olympiques d'Amsterdam. Dentelés 121/2. YVERT & TELLIER, *Catalogue mondial de cotation, Timbres d'Amérique du Sud – de Argentine à Venezuela – Yvert et Tellier*, Amiens, 2014. p.1165-1166.

dans le récit national officiel est décelable dans la production de timbres-poste de l'époque. Comme le rapporte Anne-Marie Thiesse, cet objet, à première vue banal, fait partie, au même titre que les pièces de monnaie ou encore les billets de banque, de la « checklist identitaire » propre aux États-nations¹⁵⁵. Ces derniers les utilisent pour décliner de manière visible leur identité revendiquée. Dans le cas uruguayen, dès le dernier trimestre de l'année 1924, le courrier émit une édition spéciale de timbres commémorant la récente victoire de la Celeste aux Jeux olympiques de Paris. Cette initiative singulière ne passa pas inaperçue auprès des observateurs internationaux. En France, *Le Figaro*, rapporta dans ses pages que « la victoire de l'Uruguay contre la Suisse dans la finale du Tournoi olympique de football [avait] excité un tel enthousiasme à Montevideo que le gouvernement uruguayen a voulu perpétuer le souvenir de cet exploit par l'émission d'une série de timbres-poste »¹⁵⁶. Le journaliste ajoutait amusé qu'un « cachet spécial d'oblitération a été mis en usage dans les bureaux de poste de Montevideo portant ces mots VRVGVAY CAMPEON MVNDIAL DE FOOTBALL. L'Uruguay, champion du monde de football, c'est un titre dont la nation est évidemment fière ». Le choix graphique des timbres en question – une victoire de Samothrace de profil sur fond éthérique (fig. 6.9a) – reprenait les topoï classiques de l'héritage gréco-romain du sport moderne et celui du ciel parisien témoin de la victoire uruguayenne.

De même, quatre ans plus tard, suite au nouveau succès rencontré à Amsterdam, le service postal national imprima une deuxième série de timbres pour commémorer l'événement (fig. 6.9b). La nouvelle composition, en plus de rappeler la victoire de Colombes, mobilisait cette fois des références moins génériques qu'en 1924 pour renvoyer davantage au domaine footballistique et à une symbolique nationale au fort ancrage territorial. En arrière-fond, le

155. THIESSE, Anne-Marie, *La création des identités... op.cit.* p.224.

156. Journal *Le Figaro*, édition du 3 septembre 1924.

Cerro de Montevideo se découpait sur l'horizon devant la silhouette radieuse du Soleil de Mai, éléments présents pour l'un sur le blason du pays et pour l'autre sur son drapeau. Devant ce paysage, l'artiste illustra des cages de football figurées par trois branches couvertes de lierre surmontées d'un ballon. La rusticité du tout combiné à l'élément végétal laisse clairement transparaître le caractère organique et l'autochtonie revendiquée du ballon rond sur ces terres que l'on pourrait mettre en rapport avec l'avènement, déjà évoqué, du nouveau paradigme du football *platense*, comme pure expression d'un déterminisme tellurique. À la même époque, la production philatélique du pays se déclinait principalement en émissions consacrées aux conquêtes techniques de la nation ; s'y côtoyaient pêle-mêle les dernières constructions de ponts et chaussés, les nouveaux matériels roulants des chemins de fer avec les imposantes machineries de l'industrie nationale. L'intention évidente de ces choix artistiques était de signifier à la population et au reste du monde raccordé au réseau postal international la modernité audacieuse qui caractérisait le pays. Le ballon de cuir célébré dans les éditions des Jeux olympiques participait, au même titre que la locomotive, de cet effort de diffusion de l'image d'une nation moderne et triomphante.

Par ailleurs, il est intéressant de noter que ces initiatives gravant dans le marbre de la mémoire nationale les récents exploits footballistiques de la Celeste ne furent pas uniquement le résultat d'interventions publiques menées depuis les hautes sphères de l'État, mais germèrent également spontanément au sein de la population du pays. Les archives de la Junta Departamental de Montevideo portent par exemple les traces de ces initiatives populaires. Ainsi, le 23 juillet 1928, soit un mois et demi après la victoire uruguayenne dans l'Olympisch Stadion de la capitale hollandaise, « un groupe de propriétaires et d'habitants de la 10^e section judiciaire, sollicit[èrent] que soit donné le nom de '9 juin', en mémoire du triomphe des footballeurs uruguayens lors de l'Olympiade de Colombes, à la rue naissant au croisement du quai Wilson et de la rue Ambrosio Velazco, connue sous le nom de 'Diagonale C' »¹⁵⁷. La demande fut traitée ce jour-là par le Conseil d'Administration de Montevideo sous la présidence de son conseiller César Batlle Pacheco. Les édiles ne virent pas d'inconvénients à la requête et l'acceptèrent sur-le-champ, ainsi que la généreuse proposition des *vecinos* l'accompagnant de prendre à leur charge les frais d'installation de la nouvelle signalisation¹⁵⁸. Le secteur de la 'diago-

157. « Un grupo de propietarios y vecinos de la 10a sección judicial, solicitan se de la denominación de '9 de junio', recordatoria del triunfo de los futbolistas [sic] uruguayos en la Olimpiada de Colombes, a una calle cuyo origen esta en la esquina de la rambla Wilson y calle Ambrosio Velazco, y que es conocida con el nombre de 'Diagonal C' ». Boletín Municipal, Acta N°338, Sesión del día 23 de julio de 1928, p.2258.

158. *Ibidem*.

nale C' correspondait à un espace de la ville de parcellisation tardive, connue aujourd'hui sous le nom de quartier de « Nuevo Malvín ». L'urbanisation de la zone étant particulièrement récente, plusieurs axes de circulation, à l'instar de la diagonale C, n'avaient pas encore été baptisés dans le *nomenclator* de l'agglomération. Aussi, le 28 septembre, quelques semaines après le feu vert donné à cette initiative populaire, les conseillers départementaux, en présence de Lorenzo Batlle Pacheco, le président de leur Assemblée Représentative (et frère du premier), profitèrent de la virginité toponymique du secteur de « Nuevo Malvín » pour enrichir l'initiative initiale¹⁵⁹. Ils adoptèrent ce jour-là la résolution suivante :

« Seront désignées avec le nom d'avenue Colombes, celle actuellement dénommée avenue Centrale [...]. En tant que rue Amsterdam, celle intitulée Diagonale A, avec le nom de Velsen, pour celle appelée rue D et comme Place des Olympiques, l'espace sur lequel débouchent les rues 9 juin, Amsterdam et l'avenue Colombes »¹⁶⁰.

Ainsi, au lendemain de la victoire de 1928 contre l'Argentine, la capitale uruguayenne arborait déjà sur sa carte officielle deux rues aux noms rappelant les Jeux de Paris (Colombes et 9 de junio), deux autres évoquant ceux de la IX^e Olympiade (Amsterdam et Velsen) et surtout, une place érigée en l'honneur des artisans sportifs de ces triomphes : les Olympiques. Ce dernier point est d'autant plus remarquable que les athlètes en question étaient vivants. Même José Batlle y Ordóñez, le grand réformateur national qui marqua profondément de son empreinte les trois premières décennies du XX^e siècle uruguayen, dû attendre sa mort en octobre 1929 pour voir apparaître son nom dans la toponymie de la capitale. L'initiative des *vecinos* de Nuevo Malvín illustre bien les mécanismes sous-jacents à l'accès du football olympique au panthéon de la mémoire nationale. Contrairement à ce qui pourrait être conclu hâtivement, ce ne furent pas les autorités publiques qui prirent en otage un fait d'actualité pour en tirer un quelconque crédit politique : c'est plutôt la formulation d'un désir transversal à l'ensemble de la société dans le sens d'une glorification des prouesses footballistiques qui trouva dans les pouvoirs publics une caisse de résonance à même d'en démultiplier la portée. Ce travail d'amplification du sentiment populaire pouvait verser dans la surenchère. Les archives municipales révèlent par exemple que des propositions postérieures vinrent renforcer, en puissance, le dispositif mémoriel établi par ce baptême de voiries. Ainsi, au début de l'année 1929, le sculpteur Enrique Lussich présenta

159. Boletín Municipal, Acta N°361, Sesión del día 17 de setiembre de 1928 n°212, p.2542.

160. « Designase con el nombre de avenida Colombes, la actualmente llamada avenida Central [...]. Con el de calle Amsterdam, la titulada Diagonal A, con el de Velsen a la titulada calle D, y con el de plaza de los Olímpicos, al espacio en que desembocan las calles 9 de junio, Amsterdam y avenida Colombes ». *Ibidem*.

plusieurs de ses œuvres au Conseil municipal de la ville intitulées ‘coureur’, ‘footballeur’, ‘boxeur’ et ‘goalkeeper’, en vue de l’acquisition par celle-ci à des fins décoratives ¹⁶¹. D’après l’avis du conseiller Larrayoz, « le motif sculptural ‘goalkeeper’ serait fort à propos pour la Place des Olympiques ». De même, la semaine suivante, un des frères Batlle Pacheco, proposa d’honorer la mémoire des champions olympiques par la construction d’un monument au sport national ¹⁶². Pour des raisons que nous ignorons mais qui tiennent vraisemblablement à des questions de budget, aucune de ces deux propositions ne se concrétisa.

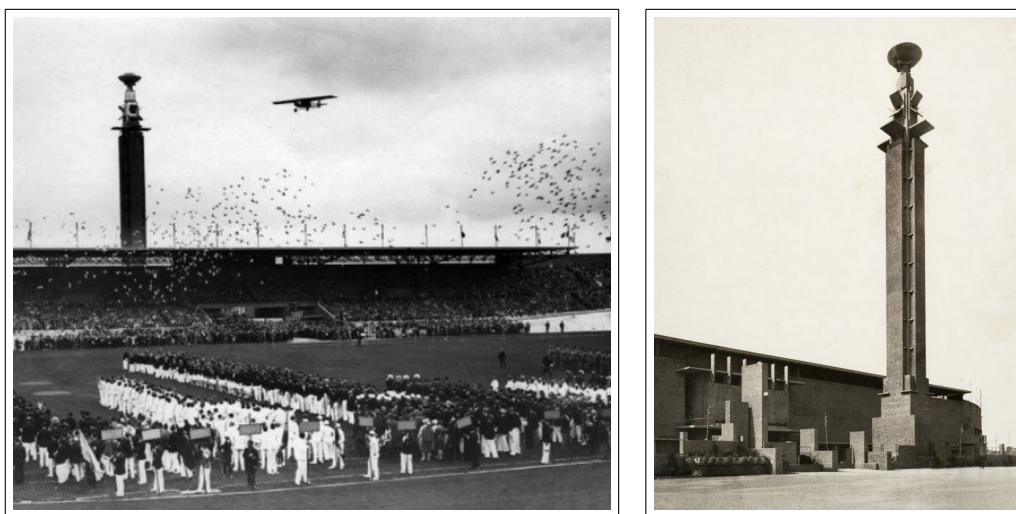


FIGURE 6.10 – (à gauche) Cérémonie d’ouverture de la IX^e Olympiade. (à droite) Vue de la Marathontoren du stade Olympique d’Amsterdam. Photographie, détail, Het Nieuwe Insituut, collection digitale, Amsterdam, 1928.

Avec de tels antécédents, il est aisé de comprendre pourquoi, à l’heure de nommer les tribunes du stade Centenario, il n’y eut pas vraiment de débat. Loin de chercher à honorer nommément quelques pionniers du football national ¹⁶³ – pourtant parfaitement identifiés à l’époque – les dirigeants du football uruguayen optèrent pour glorifier une fois de plus les conquêtes olympiques de 1924 et 1928 en baptisant les tribunes jumelles nord et sud derrière les lignes de but, Colombes et Amsterdam respectivement, et en désignant la tribune principale, tribune Olímpica ¹⁶⁴. En réalité, les références aux victoires

161. Boletín Municipal, Acta N°408, Sesión del día 1 de febrero 1929.

162. Boletín Municipal, Acta N°410, Sesión del día 6 de febrero 1929.

163. À titre de comparaison : de nos jours, les quatre tribunes du Parque Central (José María Delgado, Héctor Scarone, Abdón Porte et Atilio Garcia) du CNdF, ainsi que celles de l’Estadio Campeón del Siglo (Washington Cataldi, Franck Henderson, José Pedro Damiani et Gastón Güelfi) du C.A. Peñarol, portent exclusivement des noms de joueurs et de dirigeants.

164. Ce nom impliquait une certaine redondance avec les tribunes nord et sud, c’est pour-

uruguayennes des VIII^e et IX^e Olympiades vont bien au-delà de la simple onomastique, elles sont imprimées dans l'architecture même de l'édifice. Comme précédemment évoqué, la consécration de la Celeste de 1924 était symbolisée dans l'imaginaire uruguayen par le lever triomphal du pavillon national dans le ciel de Paris. Cette image, prise et reprise à outrance dans les divers témoignages d'acteurs, articles de presse, discours parlementaires ou chansons et poésies populaires, s'était imposée comme un véritable lieu commun de la mémoire collective uruguayenne. Pour les Jeux d'Amsterdam, les progrès réalisés par la photographie à la fin des années 1920 avaient permis d'imprimer durablement les rétines uruguayennes avec les images de la Celeste disputant sa série de matches, plus difficiles les uns que les autres, à l'ombre de la Tour Marathon surplombant l'Olympisch Stadion. Construite pour atténuer l'horizontalité écrasante de la construction, celle-ci s'élevait à une hauteur de 46 mètres¹⁶⁵. Dans la grande coupelle à son sommet, les autorités olympiques néerlandaises, en s'inspirant de la cérémonie du feu sacré attestée à Olympie durant l'Antiquité, firent – pour la première fois depuis la refondation coubertinienne – brûler une flamme pendant toute la durée du tournoi.

Au moment de dessiner les plans de ce qui serait l'écrin de la première Coupe du monde de football, Juan Scasso, l'architecte en charge de la construction, fusionna ces deux éléments marquants des gestes olympiques en un seul et même trait architectural caractéristique du stade Centenario : la Tour de l'Hommage. Trônant avec ses 65 mètres sur la principale tribune de l'édifice, cette construction, aujourd'hui emblématique, avec ses lignes épurées et ses 9 balcons donnant sur le terrain de jeu, est une référence explicite au panorama amstellodamois. Mais les deux cousines transatlantiques différaient dans leur finalité. Dans le cas uruguayen, l'accueil du « feu sacré » fut déplacé aux entrailles de l'édifice et le sommet de la Tour de l'Hommage, au lieu de recevoir un chaudron, fut équipé d'un grand « mât qui demeura sans drapeau pendant toute la durée du Championnat » et au sommet duquel serait « hissé [...], le drapeau du pays vainqueur, pendant sept jours et sept nuits »¹⁶⁶.

Ainsi, par ces choix architecturaux, les concepteurs de l'édifice inscri-

quoi, après la victoire du 30 juillet, il fut décidé de la rebaptiser en tribune « Montevideo » en l'honneur de ce Premier Championnat du monde de football. Mais le changement ne réussit pas à s'imposer dans l'usage quotidien. Scasso, Juan Antonio, *Espacios Verdes*, Tipografía Atlántida, Montevideo, 1941, p.353.

165. Pour explorer l'usage de tours dans les constructions olympiques de l'époque, voir notamment : BOLZ, Daphné, *Les arènes totalitaires... op.cit.* p.208-214.

166. « su mástil quedará sin bandera en todo el Campeonato hasta el final, en que se izará la bandera del país vencedor, la que quedará noche y día durante una semana ». Lettre de la Direction Technique du Field Officiel, adressée au Président du Comité Exécutif du Championnat mondial de Football, datée du 26 juin 1930, Archivos de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

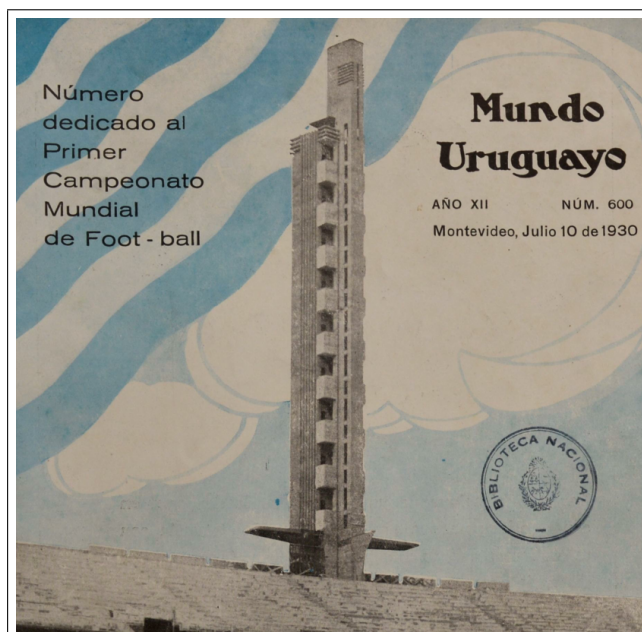


FIGURE 6.11 – Une de *Mundo Uruguayo* mettant en valeur la Tour de l’Hommage du stade Centenario. Photomontage, détail, magazine *Mundo Uruguayo*, Montevideo édition du 10 juillet 1930.

virent celui-ci et son protocole cérémoniel de fonctionnement dans un référentiel renvoyant aux victoires olympiques familier de la population locale. Ses lignes, sa tour « svelte et arrogante »¹⁶⁷, son baptême de tribune, tout faisait inmanquablement écho aux « mémorables journées » de Colombes et d’Amsterdam. En ce sens, la réalité urbaine de Montevideo, au plus profond de sa monumentalité, fut pour ainsi dire façonnée par la mémoire collective. Les chapitres du roman national tirés des victoires olympiques de 1924 et 1928 se cristallisèrent dans la synthèse architecturale du Centenario. Il en fut de même dans la production iconographique de l’État et, de manière moins palpable mais tout aussi importante, dans la structuration d’un récit postulant les spécificités d’un football autochtone. Ces conséquences directes de la réception des médailles d’or olympiques dans le milieu national, en permettant au football de devenir un objet légitime de mémoire et donc d’identité nationale, furent les éléments qui permirent *in fine*, de créer les conditions *sine qua non* à la conception du projet de Coupe du monde uruguayenne de 1930 et la production du terreau indispensable à la germination de ce tournoi mondial.

167. Journal *El Día*, édition du 23 février 1930.

Troisième partie

CÉLÉBRER LA NATION

Un Centenaire balle au pied

Si les victoires olympiques de 1924 et 1928 entraînèrent les transformations qui serviraient de fertile terreau au projet de Coupe du monde de football en Uruguay, l'idée de cet événement ne pouvait germer (ni même être imaginée d'ailleurs) en l'absence d'un autre apport vital : la grande occasion patriotique qui justifierait son organisation. En ce sens, la première édition de la Coupe du monde de la FIFA est indissociable du moment qui la vit naître, à savoir la célébration du Centenaire de la nation uruguayenne. Cette conjonction est latente dans la terminologie d'époque employée pour désigner la compétition : ses organisateurs uruguayens comme ses interlocuteurs étrangers qualifiaient indistinctement cette compétition de « Championnat du monde de football » ou de « Tournoi du Centenaire » de la nation uruguayenne. Malgré sa solidité, l'alliage entre ces deux éléments – le football et le passé national – n'est en réalité autre chose que le fruit d'une formidable contingence. D'une part, le football, cette pratique allogène introduite par les Anglais, s'était rapidement diffusé sur la propice terre d'accueil uruguayenne. La structuration de l'espace sportif *platense* facilitant les échanges, l'émulation et la projection à l'international, ainsi que le *Zeitgeist* d'époque, favorable aux initiatives athlétiques, permirent à l'Uruguay de s'affirmer durant la deuxième moitié des années 1920 en tant que puissance footballistique mondiale et de se découvrir, à travers sa sélection, une identité et un sentiment d'appartenance nationale. D'autre part, le pays, en raison de la spécificité de son histoire nationale entrainait de plain pied durant ces mêmes années dans la période du centenaire de son existence. C'est cette concordance des temps qui est à l'origine du mariage – plus fortuit que prémédité – entre football et nation dont la Coupe du monde de 1930 matérialisa l'union.

7.1 1925 ou 1930 ? La controverse du Centenaire uruguayen

Dans le panorama historique latino-américain, l'Uruguay se démarque de ses voisins par les conditions *sui generis* de son processus indépendantiste.

Comme dans le reste du continent – au crépuscule de l'Empire colonial espagnol qui suivit les victoires napoléoniennes dans la péninsule ibérique – la Bande orientale participa à l'embrasement généralisé de la région. En 1811 les rebelles créoles se soulevèrent par le Grito de Asencio du 28 février, puis le grand leader révolutionnaire local, José Gervasio Artigas – qui serait plus tard intronisé comme le Père fondateur de la nation uruguayenne –, croisa le fer contre les forces restées loyales à la couronne d'Espagne. Fort de ses succès, Artigas s'imposa comme le principal promoteur du projet politique de la « Ligue des Peuples Libres », qui visait à établir dans les anciennes provinces coloniales du Virreinato de la Plata, un gouvernement de type fédéral inspiré de celui des États-Unis d'Amérique. Ce projet toutefois, se heurtait à celui des « Unionistes » qui entendaient eux préserver dans les nouvelles réalités politiques découlant de l'indépendance, la centralité de l'ancienne capitale du Vice-Royaume : Buenos Aires. Cette équation se complexifia lorsqu'en 1816, avec la complicité des élites *bonaerenses*, l'Empire du Portugal envahit la Bande orientale pour y établir sa Province Cisplatine. L'indépendance uruguayenne dut donc s'accomplir en deux temps, d'abord contre la couronne espagnole puis contre la couronne portugaise (supplanteée en 1822 par l'Empire du Brésil).

Cette seconde phase de l'indépendance uruguayenne s'initia en 1825 avec le débarquement des 33 Orientaux commandés par Lavalleja, décidés à reconquérir le territoire perdu à la faveur des Portugais en 1816. Le 25 août, ces partisans se réunirent à Florida pour y déclarer l'indépendance de la Bande orientale vis-à-vis de l'Empire du Brésil ainsi que son rattachement aux Provinces-Unies du Rio de la Plata, héritières du Vice-Royaume du Rio de la Plata¹. Cette campagne entraîna le déclenchement à la fin de l'année 1825 de la Guerre Cisplatine entre les Provinces-Unies et l'Empire du Brésil pour le contrôle de l'actuel Uruguay. En 1828 après trois ans d'une guerre coûteuse et sans avantage clair pour aucune des deux parties, celles-ci cédèrent aux pressions britanniques en vue d'un arbitrage de la question². C'est ainsi que, sous supervision anglaise, les Provinces-Unies et l'Empire du Brésil signèrent le 27 août 1828 la Convention Préliminaire de Paix par laquelle les

1. CAETANO, Gerardo, et RILLA, José, *Historia contemporánea del Uruguay : de la colonia al MERCOSUR*, Montevideo, Uruguay, Editorial Fin de Siglo, Montevideo, 1994, p.39.

2. À travers cette médiation, les Britanniques cherchaient une solution au conflit qui soit favorable à leurs desseins. La création d'un état tampon, n'appartenant ni à l'un ni à l'autre des deux géants du sous-continent, permettait d'assurer un équilibre des forces et surtout de se prémunir contre toute hégémonie sur l'axe fluvial stratégique du Rio de la Plata qui aurait pu mettre à mal la libre circulation des biens, essentielle au modèle économique britannique. CAETANO, Gerardo, et RILLA, José, *Historia contemporánea... op.cit.* p.43.

deux parties renonçaient officiellement au contrôle de la Bande orientale et reconnaissait l'indépendance d'un nouvel État : la République Orientale de l'Uruguay. La convention imposait également la nécessité au nouvel État de se doter d'une constitution. Celle-ci, après avoir été rédigée par les Constituants et sanctionnée par les députés, fut officiellement établie le 18 juillet 1830 lors de la cérémonie du Serment de la première constitution. L'actuelle République Orientale de l'Uruguay était née.

Le périple indépendantiste ayant mené à la naissance de l'Uruguay contemporain étant foncièrement complexe, il n'était pas propice aux simplifications nécessaires à la fabrication des grands récits nationaux³. Artigas, le principal chef de guerre oriental des années 1810 n'avait jamais imaginé l'existence d'un État uruguayen ; la Cruzada Libertadora des 33 Orientaux et la déclaration d'indépendance de 1825 ne visaient *in fine* que le rattachement de la Bande orientale aux Provinces-Unies (devenues par la suite l'actuelle Argentine) tandis que l'acte de naissance constitutionnel de 1830 était le résultat de trois volontés étrangères : celles de l'Argentine, du Brésil et surtout, de la Grande-Bretagne. De plus, la naissance du nouvel État ne gomma pas pour autant les rivalités héritées du temps des guerres d'indépendance et rapidement les affrontements entre les deux grandes factions politiques du pays, les Colorados et les Blancos, débouchèrent sur l'épisode de la Guerra Grande. Ce conflit, qui se prolongea de 1839 à 1851, dépassa les frontières domestiques pour mettre aux prises Argentins, Brésiliens, Français et Anglais, dans une longue conflagration passée à la postérité par les faits d'armes des volontaires italiens menés par le « Héros des deux mondes », Giuseppe Garibaldi et l'épisode du siège de Montevideo, narré par la plume d'Alexandre Dumas en 1850⁴.

Avec de tels antécédents, on comprend mieux pourquoi cent ans plus tard la date de la commémoration du Centenaire de la nation ne s'invita que tardivement dans la vie politique uruguayenne. Alors que le reste du continent, à l'instar de l'Argentine, fêtait en grande pompe en 1910 le Centenaire de la Révolution de Mai, puis en 1916 les cent ans de la déclaration d'Indépendance du Congrès de Tucumán, l'Uruguay restait timide dans son rapport au passé. Comme l'indique Carlos Demasi, le pays qui traversait durant les premières décennies du XX^e siècle une situation pacifique et prospère préférait « se projeter vers l'avenir avec optimisme et laisser de côté les drames du passé, car avec les narrations de l'histoire de l'indépendance du pays resurgissait inmanquablement le spectre douloureux de la guerre civile qui avait ravagé

3. *Ibidem*, p.39.

4. DUMAS, Alexandre, *Montevideo, ou une nouvelle Troie*, Impr. Centrale de Napoléon Chaix et Cie, Paris, 1850.

la jeune nation dans ses premières années »⁵.

Ce fut le contexte politique de l'immédiat entre-deux-guerres conjugué à l'approche des possibles échéances retenues pour ces festivités qui firent émerger la question de la commémoration du Centenaire de la nation dans les discussions officielles. Le profond réformisme social défendu par Batlle y Ordóñez et ses partisans, puis les lointains échos de la révolution bolchevique de 1917, avaient crispé les secteurs conservateurs uruguayens⁶. Au sein même du Partido Colorado, dominé depuis le début du XX^e siècle par José Batlle y Ordóñez, surgirent de nouveaux courants en désaccord avec la ligne progressiste défendue par le leader historique du parti. L'opposition se cristallisa autour du rejet de la proposition de ce dernier de supprimer la figure du Président de la République pour le remplacer par un exécutif collégial inspiré du système politique suisse⁷. Dans ce contexte de fronde aggravé par le cycle économique défavorable de 1913-1916 le batllisme perdit les élections de 1916 au profit de l'aile conservatrice du parti, le Partido Colorado Don Fructuoso Rivera. Cette défaite électorale marqua pour la période du réformisme uruguayen du début du XX^e siècle le « frein » de sa phase la plus radicale⁸ et la forte mobilisation des milieux conservateurs – aussi bien au sein du Partido Colorado que chez les *blancos* du Partido Nacional – donna lieu à un regain d'intérêt pour les valeurs patriotiques et la tradition.

Comme l'analyse Demasi, « le réformisme batlliste et sa conception idéaliste de l'action politique supposaient une évaluation négative de l'histoire »⁹. En effet, l'idée même de progrès social induit une volonté de changement, voire de rupture vis-à-vis d'une situation politique héritée, considérée comme foncièrement injuste ou tout du moins insuffisante. Ainsi, les secteurs les plus progressistes du pays entretenaient mécaniquement un rapport mitigé au passé national. Dans ces conditions, faire au contraire étalage d'un attachement fort à ce passé et aux traditions était un moyen efficace pour les secteurs conser-

5. DEMASI, Carlos, *La Lucha por el Pasado, Historia y Nación en Uruguay (1920-1930)*, Trilce. Montevideo, 2004, p.80.

6. BARRÁN, José Pedro, *Los Conservadores Uruguayos, 1870-1933*, Ediciones de la Banda Oriental, Montevideo, 2004, p.77.

7. Batlle y Ordóñez se familiarisa avec le système politique helvétique et son Conseil fédéral, lors d'un séjour de trois mois en Suisse effectué durant son long voyage européen de la fin des années 1900. VANGER, Milton, *El país modelo... op.cit.* p.89. Concrètement, l'idée proposée par Batlle y Ordóñez dès 1913 durant sa deuxième présidence du pays, consistait à mettre à la tête de l'Exécutif, un collège de neuf conseillers dont le renouvellement se ferait par l'élection de l'un d'entre eux une fois par an. FREGA, Ana et al., *Historia... op.cit.* p.47.

8. Pour une analyse fine de ce processus, voir notamment l'essai de Real de Azua : REAL DE AZÚA, Carlos, *El impulso y su freno : tres décadas de batllismo y las raíces de la crisis uruguaya*, Ediciones de la Banda Oriental, Montevideo, 1964.

9. DEMASI, Carlos, *La Lucha...op.cit.* p.70.

vateurs du pays de marquer leur distance par rapport au courant batlliste. C'est d'ailleurs ce qui explique le choix de noms adoptés par ces différentes tendances concurrentes nées au sein du Partido Colorado¹⁰. Ainsi, le Partido Colorado General Rivera renvoyait à la figure originelle de Fructuoso Rivera, fondateur du parti et premier président de la République, dont la politique étatique s'était caractérisée par son libéralisme. De même, le Partido Colorado por la Tradición et le Partido Colorado Radical, fondés quelque temps plus tard, renvoyaient eux aussi littéralement aux traditions et aux racines du parti¹¹.

Face à cette dynamique d'investissement du passé opérée par les adversaires du batllisme, ce dernier fut poussé à adopter une position sur la question et à forger par la même occasion son propre discours sur son rapport à l'Histoire, pour tenter d'inscrire son mouvement dans un semblant de continuité historique. Pour ce faire le batllisme opta pour une lecture de la tradition basée sur des définitions de principe et non pas sur des événements historiques magnifiés. Ainsi, là où les grands événements du passé national étaient célébrés par les conservateurs pour renvoyer à un idéal patriotique originel, le batllisme les réinterprétait comme les antécédents et les préfigurations de l'Uruguay égalitaire et moderne porté par son projet politique. Au tournant des années 1920 la question de l'appropriation et de l'interprétation du passé se chargea alors d'enjeux politiques¹². Ceux-ci se manifestèrent ostensiblement en 1918 lorsque dans le cadre de la promulgation de la nouvelle constitution du pays il fut nécessaire d'établir les dates commémorées officiellement par la République, et notamment celle de la Fête Nationale¹³.

D'un côté, les partisans du Partido Nacional et une partie des secteurs conservateurs du Partido Colorado¹⁴ défendaient le choix de la date du 25 août¹⁵. Comme le rappelle Demasi, celle-ci – renvoyant à la Déclaration d'In-

10. *Ibidem* p. 71.

11. *Ibidem*.

12. L'ensemble de ce phénomène est analysé en profondeur dans l'ouvrage de Carlos Demasi sur la question : Demasi, Carlos, *La Lucha...op.cit.*

13. *Ibidem*, p.83.

14. En effet, ces conservateurs étaient tiraillés entre le rejet du progressisme véhiculé par la date du 18 juillet d'une part et de l'autre, par la préférence pour cette date éminemment colorada qui actait la prise du pouvoir du premier président de la République, le colorado Fructuoso Rivera. FREGA, Ana et al., *Historia... op.cit.*, p.67.

15. Celle-ci avait été établie en 1859 comme la « grande fête de la République ». Cependant, en 1834, celle du 18 juillet avait pour sa part été instituée en tant que « grande fête civique de la République ». Le débat sur la date du Centenaire butait sur ces nuances terminologiques. CAETANO, Gerardo (comp.). *Los uruguayos del centenario : nación, ciudadanía, religión y educación, 1910-1930*, Taurus, Montevideo, 2000, p.23; BLANCO ACEVEDO, Pablo, *Centenario de la Independencia, Informe sobre la fecha de la celebración*, Imp. El Siglo Ilustrado, Montevideo, 1922, p.9.

dépendance de 1825 – avait l’avantage de présenter le processus indépendantiste sous l’angle d’une dynamique autochtone émanant d’une volonté populaire des « Orientaux » qui prouvait l’existence d’une communauté consciente de ses particularités, c’est-à-dire de l’existence d’une nation, si ce n’est réelle, du moins potentielle. De plus, cette modalité d’indépendance comportait le « concept d’une nation conçue comme un produit fini et complet qui admet seulement des développements sans innovations », une posture qui renvoyait à un idéal traditionnel presque romantique de perfection originelle qui neutralisait de ce fait les forces et les courants rénovateurs à l’œuvre dans la société uruguayenne¹⁶. À l’inverse, le courant batlliste privilégiait quant à lui la date du 18 juillet. Celle-ci – renvoyant au Serment de la Constitution de 1830 – commémorait la sanction d’un texte législatif. Elle célébrait donc l’avènement d’un ordre politique pacifique né d’un pacte « contractuel » entre citoyens¹⁷ et pouvait donc être comprise comme étant avant tout la promesse d’un avenir commun prospère. La célébration de cette date permettait donc aisément aux forces progressistes de la réinterpréter sur un plan symbolique pour se projeter vers un futur idéalisé¹⁸. En la fêtant, les élites batllistes allaient donc pouvoir utiliser le prétexte d’une commémoration du passé pour la détourner et la transformer en une célébration de l’Uruguay moderne et triomphant dont elles étaient les principaux artisans.

La polarisation qu’entraîna la controverse entre les partisans du 25 et ceux du 18 juillet poussa le Parlement à nommer une commission spéciale le 9 juin 1921 dont la mission serait de définir et fixer de manière pérenne le jour de la commémoration du premier centenaire de l’Indépendance Nationale¹⁹. La composition de cette commission mixte, dont les sept membres étaient principalement issus du Partido Nacional et des secteurs conservateurs du Partido Colorado²⁰ – à l’image de son rapporteur, l’avocat et historien colorado Pablo Blanco Acevedo – explique pourquoi celle-ci trancha en faveur de la plus traditionnelle date du 25 août 1825. Les deux seuls membres de la commission qui s’opposèrent à ce choix furent le sénateur Atilio Narancio, le futur « Père de la Victoire » de 1924, et le député Félix Polleri, ancien président du CA Peñarol et futur chef de la délégation de l’AUF aux Jeux olympiques de 1928²¹ : deux hommes du Partido Colorado et surtout, deux

16. DEMASI, Carlos, *La Lucha...op.cit.* p.76.

17. *Ibidem*, p.77.

18. CAETANO, Gerardo, « Dios y Patria, Iglesia Católica, nación y nacionalismo en el Uruguay del Centenario », dans *Los uruguayos del centenario... op.cit.* p.34.

19. BLANCO ACEVEDO, Pablo, *Centenario de la Independencia... op.cit.* p.8

20. Il s’agit des sénateurs Santiago Rivas et Carlos Roxlo, ainsi que des députés Eduardo Rodríguez Larreta, Ismael Cortinas et Pablo Blanco Acevedo. BLANCO ACEVEDO, Pablo, *Centenario de la Independencia... op.cit.* p.270.

21. *Ibidem*.

figures de premier plan du football national. Là encore, les rapports intimes de l'époque entretenus entre le militantisme footballistique et le progressisme politique²² se font jour de manière particulièrement apparente.

Les conclusions du rapport furent présentées au Parlement²³. Dans la Chambre basse, grâce aux votes d'un petit nombre de colorados conservateurs, le choix se porta par 49 voix contre 38 sur la date du 25 août²⁴. Le Sénat en revanche, dominé par les batllistes, opta pour la date du 18 juillet 1830²⁵. De leur côté, les forces politiques à la gauche du batllisme se montrèrent parfaitement indifférentes à cette question ; socialistes et communistes étant, pour des raisons idéologiques, foncièrement opposées aux notions mêmes de nation et de nationalisme, ils ne firent pencher la balance d'aucun côté. La situation était donc bloquée et la session plénière du Parlement qui aurait dû être convoquée pour trancher la question n'eut jamais lieu²⁶. Faute de décision formelle, les batllistes, revenus au pouvoir en 1919 avec l'élection du jeune Dr. Baltasar Brum, l'un des plus fidèles lieutenants de Batlle y Ordóñez, n'étaient donc tenus par aucune obligation légale vis-à-vis du Centenaire du 25 août 1925 et pouvaient donc se réfugier derrière cette excuse pour laisser arriver la date en question sans lui prêter l'attention requise et ainsi laisser mourir dans l'œuf les festivités d'un centenaire de la nation prenant appui sur la Déclaration d'Indépendance de Florida. En bref le batllisme était dans une position qui lui permettait de jouer la montre pour imposer son Centenaire de 1930.

Comme le rapporte Gerardo Caetano, la presse catholique – en se faisant l'écho des préoccupations des secteurs conservateurs – dénonçait « l'indifférence officielle »²⁷ qui régnait à l'approche de l'échéance d'août 1925. Elle accusait le pouvoir en place de vouloir saboter cette célébration en niant son concours à l'effort de programmation des festivités. La semaine précédent la

22. Batlliste à ses débuts, Félix Polleri se rapprocha par la suite du rivérisme. Il n'en demeurait pas moins issu de ce substrat urbain, éclairé et progressiste, typique du Montevideo du début du XX^e siècle et à l'origine de l'élan du mouvement sportif et de sa promotion dans la société. REAL DE AZÚA, Carlos, *Los orígenes de la nacionalidad uruguaya*, Arca : Instituto Nacional del Libro : Nuevo Mundo, Montevideo, 1991, p.232.

23. Pour une analyse fine des controverses suscitées par ce choix du centenaire, voir REAL DE AZÚA, Carlos, *Los orígenes de la nacionalidad... op.cit.* chapitre « La Polémica de 1923 » p. 227-242.

24. *Ibidem*, p.232.

25. CAETANO, Gerardo, et RILLA, José, *Historia contemporánea... op.cit.* p.39. Cette situation de blocage fit par ailleurs grand bruit dans la presse. Voir par exemple : magazine *Mundo Uruguayo*, Montevideo, édition du 15 novembre 1923.

26. REAL DE AZÚA, Carlos, *Los orígenes de la nacionalidad... op.cit.* chapitre « La Polémica de 1923 », p. 227-242.

27. Journal *El Bien Público*, Montevideo, édition du 1 août 1925, cité dans : CAETANO, Gerardo (comp.), *Los uruguayos del centenario... op.cit.* p.58.

date en question le journal *El Bien Público* se lamentait dans ses colonnes en affirmant « qu'à l'approche de la date centenaire, il semblerait que le peuple se soit résigné à assumer seul son devoir de commémoration, sans attendre aucune assistance de l'État »²⁸. Par ailleurs, le retour de la paix en Europe et donc la contraction de la demande pour des produits uruguayens à la faveur du redémarrage des économies nationales du Vieux Continent avaient entraîné un cycle économique récessif au début des années 1920. Ces résultats économiques mitigés offraient, en plus de l'indécision parlementaire, un prétexte idéal au gouvernement pour justifier son inaction et sa frilosité sur le plan mémoriel et commémoratif. Le moment venu la célébration du 25 août 1925 se limita à quelques sobres cérémonies faites de timides actes publics, de quelques processions et offices religieux organisés par le pouvoir ecclésial qui s'était vu retirer tout droit de cité politique depuis 1918 et l'instauration officielle de la laïcité en Uruguay. Le centenaire de 1925 passa donc relativement inaperçu si ce n'est pour l'inauguration cette année-là du Palacio Legislativo ce qui, de fait – comme le rappelle Caetano – contribua d'avantage à éclipser la commémoration de 1825 qu'à la célébrer²⁹. En effet, le bâtiment – dont la première pierre avait été posée le 18 juillet 1906 par José Batlle y Ordóñez en personne³⁰ – rendait lui aussi hommage, par sa fonction, au pacte citoyen né avec le Serment de la Constitution de 1830³¹. Le journal *El Día* explicitait cette récupération symbolique sans s'embarrasser de détours :

« L'inauguration du Palais Législatif, a, en raison de sa connotation juridique et politique, une bien plus grande importance que l'événement historique qu'elle remémore [*i.e.* le 25 août 1825]. Dans notre jeune mais déjà solide démocratie [...] toutes les munificences et toutes les beautés se condensent dans ce Palais, siège de la représentation populaire, laboratoire spirituel d'où surgiront les normes du droit qui ont pour but de favoriser le bien-être matériel et spirituel du peuple »³².

28. « A medida que nos acercamos a la fecha centenaria, parece comprobarse que el pueblo se dispone a cumplir decididamente con su deber, sin esperar ningún estímulo oficial, ya totalmente descartado ». Journal *El Bien Público*, Montevideo, édition du 19 août 1925, cité dans : CAETANO, Gerardo (comp.), *Los uruguayos del centenario... op.cit.* p. 59.

29. CAETANO, Gerardo, « Lo privado desde lo público. Ciudadanía, nación y vida privada », in BARRÁN, José Pedro et *al.* (comp.), *Historias de la vida privada en el Uruguay*, Ediciones Santillana, Montevideo, 1998, p.44.

30. ÁNTOLA, Susana, PONTE, Cecilia : « La nación en bronce, mármol y hormigón armado », in CAETANO, Gerardo (comp.), *Los uruguayos del centenario... op.cit.* p.229.

31. Et c'est d'ailleurs dans cet édifice qu'est conservé jusqu'à nos jours cette première Constitution du pays.

32. « la inauguración del Palacio Legislativo tiene, por si misma, significación mayor que el propio acontecimiento histórico que se rememora, habida cuenta del valor jurídico

Par ailleurs, ce colosse de marbre construit sous la direction de l'architecte italien Caetano Moretti renforçait par sa seule physionomie cette exaltation de la vie civique. Impressionné par les ruines de l'Ancien Monde lors de son passage par l'Italie, la Grèce, l'Égypte et la Palestine, Batlle y Ordóñez avait souhaité teinter le projet du Palacio Legislativo de cette majestuosité antique³³. Le style architectural retenu pour celui-ci relevait du plus pur néo-classicisme. Alors qu'en Europe et dans le monde de nombreux édifices – régaliens ou religieux – avaient été esquissés suivant ces mêmes lignes évoquant les fastes gréco-romaines, les choix architecturaux du projet uruguayen cherchaient moins la grandeur d'ensemble que l'exaltation d'un idéal démocratique. En effet, au-delà de ses frises, de ses frontons et de ses chapiteaux corinthiens, la construction se démarque par son principal trait architectural : l'ajout à son sommet d'une monumentale lucarne carrée, dont la forme et les cariatides qui en supportent le poids sont une référence directe au fameux portique de l'Érechthéion de l'Acropole d'Athènes. Cet imposant clin d'œil architectural à la cité-État grecque – qui incarnait dans l'imaginaire d'époque les origines idéalisées du système démocratique – ne pouvait être plus explicite sur les motivations symboliques de ses commanditaires. En limitant les commémorations du 25 août 1925 à l'inauguration de cette Maison des Lois, les forces batllistes réussirent à vider la date de toute saveur guerrière et romantique renvoyant à la « croisade » de 1825 pour lui insuffler au contraire l'esprit civique du 18 juillet.

En torpillant de la sorte les volontés conservatrices et en opérant un détournement de la date du 25 août 1925, les forces progressistes du pays – qui connaissaient un deuxième élan depuis le milieu des années 1920³⁴ – avaient donc réussi à étouffer les prétentions de leurs opposants désireux de célébrer cette année-là ce qu'ils entendaient être la grande fête patriotique du pays. Cette initiative frustrée laissait surtout le champ libre aux batllistes et au reste des partisans du 18 juillet pour accomplir leurs desseins. L'Uruguay, au même titre que ses voisins régionaux, se devait nécessairement à un moment

y político de este. [...] En nuestra joven pero ya robusta democracia [...] todas las magnificencias y todas las bellezas se condensan en el Palacio Legislativo, sede de la representación popular y laboratorio espiritual de donde han de surgir las normas del derecho que [...] deben favorecer el bienestar material y moral del pueblo. *Journal El Día*, Montevideo, édition du 25 août 1925 cité dans : CAETANO, Gerardo, « Lo privado desde... » *op.cit.* p.44.

33. VANGER, Milton, *El país modelo...* *op.cit.* p.61.

34. L'arrivée à la présidence de la République de Baltasar Brum en 1919 donna une nouvelle impulsion au batllisme, bien que dans une version moins ambitieuse que dans sa première heure. Sur ce point, voir par exemple AYÇAGUER, Ana María, « la República del Compromiso. 1919-1933 » dans FREGA, Ana et *al.*, *Historia...* *op.cit.* (chap. 2).

donné de célébrer en grande pompe son centenaire de vie indépendante. La voie était donc désormais dégagée pour que cette tâche retombe naturellement sur la date du 18 juillet 1930. Il ne restait plus alors qu'à décider de la forme et des modalités que prendrait l'organisation de cette grande journée commémorative qui se devrait d'être à la hauteur des ambitions nationales.

7.2 Que célèbre l'Uruguay le 18 juillet 1930 ?

Au-delà de la célébration d'un pacte citoyen et comme tout centenaire, celui du 18 juillet 1930 devait également tirer le bilan des cent premières années de vie du pays. Il représentait, comme le rappelle l'historienne Patricia Funes, l'« occasion privilégiée pour effectuer de grandes synthèses sémantiques » sur le passé national et sa mémoire³⁵. Toutefois, comme le montre le rejet de la date du 25 août 1825, ce passé ne correspondait pas, ou plus, aux idéaux politiques véhiculés par les secteurs au pouvoir. En effet, la majeure partie de ce premier siècle d'existence de l'Uruguay renvoyait à un pays s'établissant péniblement comme État indépendant et dont les traits caractéristiques étaient son ancrage rural, sa filiation catholique et sa grande instabilité politique encline aux débordements armés. Le premier imaginaire national forgé durant le dernier tiers du XIX^e siècle par les élites du pays – cette « poignée d'individus » décidée à « prouver »³⁶ l'existence de la nation – allait dans ce sens. Le discours « patriotico-religieux »³⁷ qui en résulta renvoyait à un romantisme épique et une autochtonie revendiquée, tels qu'ils apparaissent par exemple dans les œuvres emblématiques de l'époque *La Leyenda Patria* (1879) et *Tabaré* (1888), du poète national Juan Zorilla de San Martín. De plus, tout comme en Argentine avec le *Martín Fierro* (1872) de José Hernández, ce premier imaginaire national uruguayen érigea la figure du gaucho en symbole tutélaire de la nation³⁸, comme en témoignent notamment les nombreux tableaux que lui consacra Juan Manuel Blanes (1830-1901), le grand peintre national de la période³⁹.

35. FUNES, Patricia, « Literatura y nación en tiempos del Centenario (1910-1930) » dans CAETANO, Gerardo (comp.), *Los uruguayos del centenario... op.cit.* p.249.

36. THIESSE, Anne-Marie, *La création des identités... op.cit.* p.11.

37. CAETANO, Gerardo (comp.), *Los uruguayos del centenario... op.cit.* p.65.

38. Pour approfondir la place centrale occupée par le gaucho dans la construction identitaire *platense*, voir par exemple : FRADKIN, Raúl, « Centaures de la pampa », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2003, vol. 58, n°1, p.109-133 ou GARAVIGLIA, Juan, « Gauchos : identidad, identidades », *América. Cahiers du CRICCAL*, 2003, vol. 30, n°1, p.143-151.

39. Ces tableaux sont le penchant uruguayen de la « peinture historique » qui proliféra en Europe durant la seconde moitié du XIX^e siècle et qui fut un élément essentiel de la

Or avec l'arrivée au pouvoir des secteurs progressistes du Partido Colorado au début du XX^e siècle, le pays s'était profondément transformé. Et c'est le résultat de ces mutations – à savoir l'avènement d'un État qui se voulait moderne, laïc et démocratique – que les élites batllistes comptaient célébrer en 1930. Plus précisément, comme l'a évoqué Caetano au cours de ses travaux sur la période du Centenaire, ce nouvel Uruguay se caractérisait par :

« une certaine étatisation de l'idée de 'chose publique' [...], une matrice démocratique-pluraliste foncièrement étatiste et structurée autour du parti politique comme élément de base de son fonctionnement ; la revendication du réformisme comme voie privilégiée de changement, qui s'imposait symboliquement sur celle, antinomique, de la révolution, associée aux secteurs conservateurs ; une domination « du monde urbain » [...]; un cosmopolitisme euro-centré ; un culte de « l'exceptionnalité uruguayenne » dans le concert international, notamment au niveau latino-américain ; l'exaltation du légalisme, entendu comme le strict respect des règles du jeu politique [...]; un discours optimiste célébrant le vivre-ensemble ; la promotion des valeurs de stabilité et d'intégration sociale, enracinées dans l'idée de 'fusion des cultures et des sentiments' »⁴⁰.

Ces nouvelles réalités nationales se conjuguèrent difficilement avec la configuration identitaire héritée du siècle précédent. Qui plus est, des symboles comme celui du gaucho de l'époque des guerres d'indépendance avaient été entre-temps réinvestis par les secteurs politiques conservateurs et érigés, paradoxalement, en incarnation de leurs idéaux ruraux essentiellement latifondistes⁴¹. Par le résultat des déformations mémorielles, le caractère libertarien célébré de ce gaucho alors disparu⁴², en vint à personnifier les positions libérales des élites économiques agricoles du pays⁴³ (fait qui explique d'ailleurs pourquoi l'inauguration en 1927 à Montevideo de la statue monumentale du Gaucho⁴⁴ entre les avenues 18 de Julio et Constituyente fut précisément pro-

fabrication des nations modernes. THIESSE, Anne-Marie, *La création des identités...* *op.cit.* p.142.

40. CAETANO, Gerardo (comp.), *Los uruguayos del centenario...* *op.cit.*, p.163.

41. VIDART, Daniel, *Uruguayos : quiénes somos, cómo somos, dónde estamos*, Ediciones B, Montevideo, 2012, p.84.

42. La délimitation des parcelles de la pampa et la pose de clôtures par les propriétaires terriens uruguayens effectuées sous la présidence du pays de Máximo Santos signifia la mort du gaucho en tant que figure privilégiée de ces grands espaces dépeuplés. Il fut progressivement remplacé par le nouvel acteur de l'Uruguay rural, le *peón de campo* (journalier agricole).

43. Cette déformation de la mémoire du gaucho peut être mise en relation avec l'idéalisation du paysan européen opéré au même moment par les mouvements nationalistes. THIESSE, Anne-Marie, *La création des identités...* *op.cit.* p.161.

44. La statue, encore en place de nos jours, est l'œuvre du sculpteur José Luis Zorilla de

mue par la très conservatrice Federación Rural du pays⁴⁵). De même, ce gaucho pouvait aussi incarner les prétentions des nostalgiques de ce caudillisme politique mort avec Aparicio Saravia en 1904, lors de la dernière tentative de soulèvement armé de l'histoire du pays. Ainsi, pour être en mesure de s'approprier réellement la date symbolique du Centenaire de la nation les promoteurs du réformisme uruguayen devaient donc lui insuffler leur propre système de valeurs. Pour ce faire ils se virent contraints d'opérer des reformulations des narrations identitaires de manière à épouser les traits d'un imaginaire collectif de coloration moins traditionnelle que celui hérité du siècle antérieur.

C'est dans cet effort de redéfinition identitaire que le sport en général et le football en particulier prirent toute leur place. En effet, comme évoqué précédemment dans ce travail, pour les générations d'intellectuels et de politiques formées dans l'Uruguay de la fin du XIX^e siècle, la pratique sportive rimait avec progrès et modernité. Comme en témoignent les nombreux débats qui avaient entouré la création de la CNEF, « l'optimisme sportif » de l'époque faisait des pratiques physiques le formidable outil de perfectionnement de la « race » et ce, aussi bien à un niveau corporel que mental. Si ces premières interprétations étaient peut-être restées confinées aux cercles restreints des initiés à la question médicale, politique et sportive, les victoires olympiques de 1924 et 1928 – en inondant le champ médiatique de ce type de discours célébrant la réussite de la nation – avaient contribué à diffuser et renforcer ce parallèle entre sport et modernité dans l'ensemble de l'opinion publique uruguayenne.

Ainsi, commémorer le Centenaire de la nation à travers le prisme de la glorification sportive revenait à célébrer cette dernière dans ses aspects les plus modernes en forgeant l'image d'un pays résolument tourné vers l'avenir (et donc par voie de conséquence non amarré aux déterminismes hérités du passé). L'idée en elle-même n'était pas vraiment nouvelle⁴⁶. Dès 1910 dans le cadre des commémorations du centenaire de son « Épopée Émancipatrice »⁴⁷, l'Argentine avait organisé un tournoi de football d'une durée de quinze jours auquel furent conviées les sélections du Chili et de l'Uruguay ainsi qu'un « combiné » de la ville de Rosario⁴⁸. Surtout, en 1916, l'Argentine toujours, pour les cent ans de son indépendance, avait accueilli le tournoi de football en marge duquel fut créée la Conmebol et qui servit d'antécédent à la création de la Copa América par celle-ci. Ce tournoi commémoratif, malgré

San Martín, fils du poète Juan Zorilla de San Martín.

45. FREGA, Ana et al., *Historia... op.cit.*, p.69.

46. Elle constitue même d'après les travaux de B. Keys, une constante de la période. KEYS, Barbara, *Globalizing sport... op.cit.* p.17.

47. MAGARIÑOS PITTALUGA, Juan Antonio & Mateo, *Del Fútbol... op.cit.* p.213.

48. AUF, « Memorias y balance 1910 », Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

l'issue défavorable à l'équipe hôte, connut un franc succès en terme d'audience. De même en 1922, l'accueil de la 6^e édition du tournoi fut octroyé au Brésil qui fêtait cette année-là son Centenaire de l'Indépendance vis-à-vis du Portugal. La Copa América fut intégrée aux programmes des célébrations patriotiques au même titre que « l'Exposição Internacional do Centenário da Independência », organisée cette même année à Rio de Janeiro ainsi que l'organisation de grands jeux sportifs de type athlétiques⁴⁹. À l'approche de son propre Centenaire de 1930, l'Uruguay se disposait à adopter les mêmes recettes que ses deux voisins avant lui à la différence majeure que, en raison du décalage de près d'une décennie entre son indépendance et celle du reste de l'Amérique latine, le pays allait pouvoir profiter dans le cadre de ses festivités, de la formidable caisse de résonance offerte par une culture de masse, sportive et médiatique, déjà largement établie.

Au tournant des années 1928-1929 la presse locale se fit l'écho des diverses initiatives pilotées depuis l'État – en concertation notamment avec la CNEF⁵⁰ et la municipalité de Montevideo – pour inclure des événements sportifs aux commémorations patriotiques. Les autorités prévoyaient d'une part d'organiser des « Fêtes Athlétiques du Centenaire »⁵¹ dans le cadre desquelles serait organisé un tournoi de football continental qui aurait fait office de 13^e édition de la Copa América⁵². En utilisant le sport pour se mettre en scène, la nation célébrait donc sa modernité à travers le corps de l'athlète. La force, la grâce et les performances de ce dernier devenaient autant de marqueurs concrets et visibles des progrès du pays dans son ensemble. Dans le cadre de cette célébration symbolique nationale assurée par l'activité et le corps sportif, le football et le footballeur offraient des solutions interprétatives des plus fonctionnelles pour les secteurs progressistes au pouvoir en Uruguay.

En 1924, dans l'ébullition parlementaire qui fit suite à la victoire olym-

49. MELO, Victor Andrade & SANTOS, João Manuel, *1922 : celebrações esportivas do centenário*, Ed. 7 letras, Rio de Janeiro, 2012.

50. Celle-ci comptait une Commission spéciale « pro-Centenaire » dont un des membres d'ailleurs, n'était autre que C. Martínez Laguarda qui avait pris part en 1924 au voyage olympique en tant que délégué de l'AUF. Journal *El Día*, édition du 11 février 1929.

51. Les desseins de la Commission de la CNEF à propos de ces « fêtes » étaient tout à fait ambitieux. Si les contours précis de l'initiative n'apparaissent pas clairement dans les sources analysées, les prospections effectuées par cette dernière quant à l'inclusion d'épreuves d'athlétisme, de natation, de basket-ball, d'équitation, de polo, de tennis, de boxe et même d'échecs, laissent entrevoir un projet de première envergure. Journal, *El Día*, Montevideo, édition du 9 février et du 18 mai 1929.

52. Selon l'ordre établi par la Confédération Sud-américaine, c'était initialement au Paraguay d'accueillir cette édition. Souffrant d'un déficit d'infrastructures sportives l'empêchant d'accueillir décemment le tournoi, le pays se désista en faveur de l'Uruguay qui fêtait cette année-là son Centenaire. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 7 avril 1929.

pique, les députés uruguayens s'extasiaient d'avoir vu le pays s'imposer dans « un sport qui exige entente, harmonie, unité et sacrifice des individualités en faveur d'une cause commune ». Pour les législateurs, ces traits propres au football « démontr[ai]ent chez les personnes le pratiquant noblement et avec succès, des qualités morales qui peuvent être le fondement solide d'une grandeur nationale »⁵³. Ainsi, comme le rappelle Bromberger, ce sport « alliant la virtuosité individuelle et la solidarité collective, la prise de risques personnels et le sens de l'abnégation au profit du groupe »⁵⁴ offrait aux hommes politiques une métaphore particulièrement graphique pour représenter l'idéal de la vie démocratique⁵⁵. Dans le cadre de cette lecture symbolique du ballon rond le footballeur de sélection plus précisément occupait une place de choix. Parce qu'il affrontait ses adversaires au nom de son pays et qu'il portait jusque sur la pelouse des terrains et à même le corps les symboles nationaux que sont l'hymne et les couleurs du drapeau, ce dernier pouvait être érigé en personification allégorique du citoyen idéal œuvrant – lors d'un « combat » sportif pacifique – pour la grandeur de sa patrie. Par ailleurs, grâce à l'amalgame des individualités formant l'équipe, la dimension collective de la sélection nationale offrait un miroir dans lequel la société qu'elle incarnait sur le terrain pouvait se reconnaître. Dans le cas uruguayen, la présence en sélection nationale depuis le début du XX^e siècle de joueurs d'origine anglaise, espagnole, italienne, basque, française ou d'ascendance africaine, faisait de la Celeste un échantillon particulièrement représentatif des réalités démographiques de l'époque, décuplant de ce fait son pouvoir de convocation et d'adhésion auprès de la population. L'ensemble de ce bagage idéologique projeté sur le football – mêlant modernisme, démocratie, cosmopolitisme, santé et progrès, le tout sur fond de laïcité – offrait donc aux élites progressistes uruguayennes un potentiel support identitaire des plus efficaces à l'approche du Centenaire de 1930.

53. « Y era, señor Presidente, que el pueblo del Uruguay, como los pueblos de América, advirtieron, con ese certero instinto de las muchedumbres, el verdadero significado altísimo de ese triunfo que no debe limitarse, por interpretaciones equivocadas, a una mera demostración de destreza; triunfo que, por lo mismo que se obtuvo en un deporte que exige concierto, armonía, unidad, sacrificio del individuo en pro de la causa, demuestra en quienes lo practican noblemente y con éxito cualidades morales que pueden ser el fundamento sólido de una grandeza nacional. [...] ». Discours de J.A. Buero lors de la session parlementaire suivant la victoire olympique de 1924. Diario de Sesiones de la Honorable Cámara de Representantes, 41.a Sesión Ordinaria, tome 314, 1924, p.611.

54. BROMBERGER, Christian, *Football... op.cit.* p.45.

55. Remarquons que cette interprétation n'est pas spécifiquement uruguayenne. Les travaux de Ksiss sur le football ouvrier français de l'entre-deux-guerres font état de discours équivalents. KSISS, Nicolas, « Le mouvement ouvrier balle au pied, culture populaire et propagande politique : l'exemple du football travailliste en région parisienne (1908-1940) », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, n°88, 2002, p.93-104.

Il est intéressant de s'attarder sur les évolutions concrètes de cette construction symbolique autour du footballeur. En effet, comme évoqué précédemment, les journaux uruguayens n'hésitèrent pas lors de la virée européenne de la Celeste en 1924, à dépeindre les joueurs en gauchos. Cette comparaison abondamment reprise par la suite dans les pages du *Gráfico*, mobilisait donc l'imaginaire traditionnel hérité des narrations patriotiques de la fin du XIX^e siècle en associant sa figure de proue, le gaucho, à cette manifestation contemporaine : le footballeur. Ce mélange des genres du cycle olympique pourrait laisser croire à une apparente continuité naturelle entre ces deux éléments. Il s'agit en réalité plutôt d'une superposition ponctuelle entre deux imaginaires concurrents qui se chevauchent, le temps pour celui du footballeur – incarnant la modernité – d'achever sa consolidation et de s'imposer dans l'espace symbolique uruguayen. Ainsi, comme le suggèrent les travaux de Manuel Frau, plus qu'un exposant contemporain du gaucho indépendantiste, le footballeur s'affirme dans la production narrative des élites progressistes du pays comme une nouvelle figure porteuse d'identité dont la mission tacite était de déloger le héros de la pampa en lui substituant le héros des stades⁵⁶. Outre l'idéologie politique divergente véhiculée par ces deux figures, celle du gaucho était devenue dangereusement caduque pour les forces politiques au pouvoir. En effet, à l'heure où Batlle y Ordóñez lui-même amorçait ses discours en haranguant « tous les Uruguayens, quelles que soit leurs origines »⁵⁷, la figure rurale et créole du gaucho avait perdu tout pouvoir d'identification et d'ancestralité auprès d'une population majoritairement urbaine et fraîchement 'descendue des bateaux'⁵⁸. L'émergence du footballeur et du football comme piliers identitaires uruguayens puis leur mobilisation au moment du Centenaire de la nation sont donc à comprendre comme des conséquences directes de la lutte politique entourant la question mémorielle durant cette période charnière. De fait, dans les discours officiels produits par les secteurs politiques progressistes de la période, ces derniers se gardaient de dresser un quelconque parallèle entre le gaucho et le footballeur, alors que comme nous l'avons vu, la presse par exemple s'était spontanément aventuré à cela.

L'inclusion du football dans le programme des festivités du Centenaire ne présentait pas pour les secteurs politiques au pouvoir le seul avantage d'offrir

56. FRAU, Manuel. « Fútbol e Historia : la esquizofrenia oriental ». *Caravelle*, n° 89, décembre 2007, p.129-137.

57. « Uruguayos todos, vengan de donde vengan ». CAETANO, Gerardo (comp.), *Los uruguayos del centenario... op.cit.* p.190.

58. Contrairement au cas argentin où les grands espaces offraient autant de fronts pionniers pour l'installation de ces immigrants, dans le cas uruguayen le manque de terres les cantonnait mécaniquement à la ville, rendant ainsi toute identification à la figure du gaucho foncièrement artificielle.

une grille de lecture conforme à l'idée de nation qu'ils souhaitaient promouvoir. En effet en 1930, ce sport représentait une manifestation culturelle dominante qui mobilisait « l'attention de la majorité de ses habitants »⁵⁹. Avoir recours au ballon rond lors de célébrations patriotiques c'était donc aussi garantir l'adhésion populaire à ces dernières. Les travaux de Paul Veynes sur l'évergétisme dans l'Antiquité romaine mettent en lumière les mécanismes symboliques essentiels régissant les grands rassemblements humains⁶⁰. Qu'elles furent religieuses ou politiques – fêtant une victoire militaire ou l'intronisation d'un empereur – les principales célébrations dans le monde romain étaient agrémentées le plus souvent de spectacles du cirque. Parce que, selon Veynes, l'homme a « besoin de [s']inventer des fins qui soient proportionnelles à [ses] actes »⁶¹, la « solennité » inspirée lors de ces « fêtes collectives » était intimement corrélée au nombre de ses participants. Plus ces derniers étaient nombreux, plus les « fins profondes » étaient ressenties comme supérieures et ce au-delà même de la nature ou de la qualité du spectacle offert. Le recours au football dans le cadre du Centenaire uruguayen de 1930 peut se comprendre selon cette même logique. En touchant une corde sensible de ce peuple qui se passionnait depuis trois décennies déjà pour le ballon rond, les secteurs politiques au pouvoir s'assuraient une participation multitudinaire à cette célébration riche de reconfigurations sémantiques et donc porteuse de messages politiques. Par sa simple présence, le peuple validerait tacitement l'idée de nation promue depuis les hautes sphères étatiques.

Enfin, au vu du palmarès de la Celeste de la fin des années 1920, l'inclusion d'une compétition de football aux programmations du Centenaire semblait être un investissement des plus sûrs pour les dirigeants uruguayens. Au tournant de l'année 1929 la sélection uruguayenne était double médaillée olympique en titre et la principale vainqueur de la Copa América dont elle avait remporté six des onze premières éditions. Mis à part le risque potentiel représenté par sa rivale argentine qui la talonnait avec ses trois titres continentaux, la Celeste était certaine de pouvoir briller en 1930 lors d'un éventuel tournoi à Montevideo. La conquête d'un énième triomphe sportif sur fond de Centenaire ne ferait que renforcer l'image véhiculée de l'Uruguay comme nation moderne et conquérante et récompenserait l'adhésion populaire en offrant aux spectateurs la jouissance de la satisfaction victorieuse. C'est donc parce qu'il répondait à ce triple avantage – celui de porter une idéologie politique soluble dans le projet batlliste de nation démocratique à l'avant-garde de la

59. « el football, que reclama en nuestro país la atención de la mayoría de sus habitantes ». Journal *El Día*, Montevideo, édition du 10 février 1929.

60. VEYNE, Paul, *Le Pain et le cirque, sociologie historique d'un pluralisme politique*, Ed. du Seuil, Paris, 1974.

61. *Ibidem*, p.392.

modernité, celui d'être une manifestation culturelle transversale à la société la mobilisant dans sa quasi-totalité et celui, très utilitaire, d'être la discipline sportive dans laquelle l'Uruguay avait ses plus grandes chances de succès – que le football se vit logiquement associé à la programmation du Centenaire uruguayen de 1930. Mais cette présence du ballon rond dans les célébrations patriotiques telle qu'elle apparaît mentionnée dans les sources avait une vocation continentale et s'inscrivait dans une continuité régionale renvoyant aux éditions de 1916 et 1922, commémorant respectivement les centennaires argentin et brésilien. Or, dans la réalité des faits, le Tournoi du Centenaire de 1930 fut finalement d'envergure mondiale ; comment s'opéra ce saut d'échelle majeur ?

7.3 Le projet initial de Coupe du monde à Montevideo

⁶²Lors de sa fondation à Paris en 1904 la FIFA, en sa qualité de fédération internationale, était née avec la volonté de développer mais aussi de réguler le football à une échelle globale. Si le football domestique restait avant tout l'apanage de chaque association nationale affiliée, les rencontres de niveau international, elles, devaient dorénavant tomber sous le giron de la jeune institution. Cette volonté de supervision se traduit par l'inclusion dans ses premiers statuts de l'article 9 stipulant que « La Fédération Internationale seule a le droit d'organiser un Championnat international » ⁶³. Cependant, dans les premières années de vie de la FIFA, les moyens ne furent pas à la hauteur de ses ambitions. Dès 1905, sous l'impulsion de son vice-président puis secrétaire, le Néerlandais Carl Anton Wilhelm Hirschman, un premier projet de compétition internationale entre clubs européens fut mis sur pied ⁶⁴. Faute de soutien de la part des associations affiliées, l'initiative se solda par un échec et fut abandonnée avant de pouvoir voir le jour ⁶⁵. Parallèlement, lors des Jeux olympiques de Londres de 1908, le football avait fait son entrée

62. Cette partie du travail a notamment fait l'objet d'une publication de l'auteur : JALABERT D'AMADO Lorenzo, « Montevideo 1930 : reassessing the selection of the first World Cup host », *Soccer & Society*, Vol.21, n°8, 2020.

63. Article 9. « Constitution » Minutes of the first Congress, in Fédération Internationale de Football Association, Official Communications, 5th year, No.33, 10th November 1928.

64. Article 1 du « Projet du Championnat International », août 1905, in Official bulletin..., *World's Football*, 1st year, No.4, 23rd July 1929.

65. *Ibidem*.

dans le panthéon des disciplines olympiques officielles et y avait connu un franc succès en marge de l'autorité de la FIFA. Aussi, avec un pragmatisme résumé dans le choix de mots de Jules Rimet à ce sujet – « faute de grives, on mange des merles »⁶⁶ – la FIFA opta pour un rapprochement avec le CIO qui se traduisit en 1914 par la proposition d'Hirschman de reconnaître l'épreuve de football des Jeux olympiques comme championnat du monde de football de la FIFA⁶⁷. Le déclenchement de la Première Guerre mondiale et le gel des activités sportives qui en résulta entravèrent la concrétisation du rapprochement entre les deux institutions. Ce n'est qu'après les Olympiades de 1920 à Anvers – dont le tournoi de football avec l'élimination précoce de l'Angleterre et les révélations de l'Espagne et de l'Italie, marqua un jalon pour le monde du ballon rond – que l'accord entre la FIFA et le CIO, pressenti en 1914, put se concrétiser⁶⁸.

Ainsi, à partir de la VIII^e Olympiade de Paris en 1924, la FIFA organisait officiellement son championnat du monde dans le cadre du tournoi olympique de football⁶⁹. Cette période charnière servit à la FIFA de laboratoire pour la mise en place de sa propre compétition internationale⁷⁰. En effet, l'entente entre les deux institutions internationales se compliqua rapidement. D'une part, comme l'a décrit Florence Carpentier⁷¹, le CIO et la FIFA avaient des vues divergentes concernant l'épineuse question de l'amateurisme et s'écharpaient sur la légalité ou non du versement aux joueurs de compensations pour salaire perdu, défendus par la FIFA et combattu par le CIO. D'autre part, le succès que connurent les tournois de football de Colombes en 1924 et celui d'Amsterdam en 1928 éclipsa le reste des épreuves et ces derniers

66. RIMET, Jules, *Histoire merveilleuse... op.cit.* p.20.

67. *Ibidem.*

68. Lors du Congrès olympique de Lausanne en 1921, le CIO entérina la décision de confier aux différentes fédérations internationales la gestion des questions techniques relatives à l'organisation des épreuves dans chacune de leurs disciplines respectives. Centres d'Études Olympiques, Archives Historiques, Congrès Olympiques, fiche de fonds, aperçu du contenu des archives concernant l'organisation, le déroulement et les décisions des Congrès entre 1894 et 1981, www.olympic.org, 2011.

69. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle, de nos jours, le maillot de la Celeste comporte quatre étoiles alors que le pays n'a remporté que deux Coupes du monde. En effet, le règlement de la FIFA stipule que les sélections peuvent afficher une étoile pour chaque titre de champion du monde remporté (et non pas pour chaque Coupe du monde gagnée). Or, entre 1924 et 1928, le vainqueur du tournoi olympique de football était reconnu par la FIFA comme le champion du monde.

70. DIETSCHY, Paul, et al., *Histoire politique... op.cit.* p.12.

71. CARPENTIER, Florence, « Le conflit entre le CIO et la FIFA dans L'entre-deux-guerres », *Staps : revue internationale des sciences du sport et de l'éducation physique*, n°68, 2005. Pour un aperçu rapide de ce conflit, voir également DIETSCHY, Paul, *Histoire du football... op.cit.* p.158-164.

s'affirmèrent ostensiblement comme les pièces maîtresses des Jeux (en termes de recettes notamment⁷²). Ces deux facteurs combinés poussèrent la FIFA à réfléchir dès 1926 à l'organisation d'une compétition propre, en dehors de la tutelle du CIO⁷³. À partir de 1928, suite à un regain de tension avec le CIO et convaincue de la faisabilité de son projet en solitaire, la FIFA décida qu'elle organiserait sur une base quadriennale et pour la première fois en 1930 une grande compétition mondiale « ouverte aux équipes représentantes de toutes les Associations Nationales affiliées »⁷⁴ et à tous les joueurs, qu'ils furent professionnels ou amateurs. C'étaient là les prémices de la Coupe du monde telle que nous la connaissons aujourd'hui. Toutefois, cette décision prise lors du Congrès de la FIFA de 1928 organisé à Amsterdam en marge des Jeux olympiques était avant tout une résolution de principe. La réalité matérielle sur laquelle devait déboucher cette volonté restait quant à elle tout à fait incertaine. Ni le lieu, ni le format, ni la durée, ni même la structure financière de cette première édition n'étaient actés⁷⁵.

Malgré son imprécision, la simple existence de ce tournoi en puissance fixé pour 1930 offrait à l'Uruguay une perspective inespérée alors même que le pays cherchait à fêter son Centenaire en grande pompe et pensait déjà pour cela organiser des tournois de type athlétiques où le football aurait la part belle. En dépit des quelques secousses économiques engendrées par la fin de la Première Guerre mondiale et la reprise économique européenne, l'Uruguay traversait à la fin des années 1920 une période prospère avec une croissance annuelle moyenne de 6,6 %⁷⁶. Cette aisance financière conjuguée à la volonté étatique d'organiser un Centenaire de 1930 majestueux, dont les fastes éclipsaient celui de 1925 étouffé par le batllisme, garantissait aux organisateurs des célébrations patriotiques un accès privilégié aux coffres publics. Et ce d'autant plus qu'en novembre 1930 devaient se tenir dans le pays des élections présiden-

72. Aux Jeux olympiques d'Amsterdam, le tournoi de football coûta 1894,15 florins et en généra 538 860, soit un tiers du total des revenus. Du fait de la répartition des recettes imposées par le CIO, et malgré l'opulence de celles-ci, la FIFA rentra des Jeux olympiques avec un déficit de 1700 florins (engendré notamment par les frais de participation de ses délégués). Fédération Internationale de Football Association, Report from the Treasurer, 1st May - 31st December 1928, C.A.W. Hirschman, hon. Secretary-treasurer et DIETSCHY, Paul, et al., *Histoire politique... op.cit.* p.29.

73. QUIN, Grégory. « The International Cup. 1927-1938. A Forgotten International Competition Stadion », *Revue Internationale d'Histoire du Sport*, 2013, vol. 37, no. 2, p.285-304.

74. « The Congress decides to organize in 1930 a competition open to the representative teams of all affiliated National Associations ». Fédération Internationale de Football Association, Minutes of the 17th Annual Congress, held at Amsterdam (Militiezaal) on 25th, and 26th May 1928.

75. *Ibidem.*

76. FREGA, Ana, et al., *Historia... op.cit.*, p.62.

tielles⁷⁷. Le succès des festivités ne pouvant se traduire dans les urnes que par des répercussions bénéfiques pour le secteur officialiste, ce dernier serait, selon toute probabilité, on ne peut plus disposé à fournir les moyens matériels de sa réussite. De fait, en prévision de la mise en scène athlétique de la nation, de généreuses subventions avaient déjà été assignées à diverses institutions sportives du pays et d'importants investissements en terme d'infrastructures sportives nationales étaient également à l'étude⁷⁸. Une telle disponibilité de crédits permettait aux Uruguayens d'envisager sereinement le projet de Coupe du monde, et ce en dépit du flou entretenu par l'absence de décision concrète de la part de la FIFA concernant la réglementation financière du tournoi.

Le trait d'union entre ces deux projets complémentaires – celui de la FIFA et celui de l'Uruguay – fut tiré par José Usera Bermúdez. Secrétaire du CNdF et représentant de celui-ci au Conseil de gestion de l'AUF, il avait fait partie, aux côtés d'Enrique Buero, de la délégation présidée par Félix Polleri qui représenta l'Uruguay lors du Congrès d'Amsterdam de la FIFA⁷⁹. Au cours des réunions, M. Usera Bermúdez assista aussi bien à l'exposition du rapport présenté par la commission spéciale mandatée par la FIFA pour se pencher sur la question de la faisabilité d'un « championnat international »⁸⁰ qu'aux délibérations qui précédèrent la décision finale de valider le projet de création de la Coupe du monde pour une première réalisation en 1930.

En sa qualité de dirigeant de l'AUF, M. Usera Bermúdez était au fait des desseins de l'institution d'organiser un championnat sud-américain à Montevideo à l'occasion du centenaire de la nation. Quitte à accueillir un tournoi de dimension continentale, pourquoi ne pas franchir le pas et lui donner directement une envergure mondiale ? Dès son séjour à Amsterdam, le délégué uruguayen profita de l'occasion offerte par le Congrès de la FIFA pour commencer à sonder la réaction de ses homologues européens quant à la possibilité d'organiser en Uruguay le tournoi projeté pour 1930⁸¹. Une fois de retour à Montevideo et convaincu de sa viabilité, Usera Bermúdez sollicita l'aide de son ami M. Roberto Espil – un autre dirigeant du CNdF, qui avait notam-

77. *Ibidem*, p.72

78. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 11 février 1929.

79. Fédération Internationale de Football Association, Minutes of the 17th Annual Congress, held at Amsterdam (Militiezaal) on 25th, and 26th May 1928.

80. Cette commission spéciale, créée en 1926, s'était réunie à Zurich quelques temps plus tôt. Elle était initialement formées par H. Meisl (Autriche), H. Delaunay (France), M. Ferretti (Italie), M. Fischer (Hongrie) et F. Linnemann (Allemagne), sous la présidence M. Bonnet (Suisse). Fédération Internationale de Football Association, Report from the Secretary, 1926-1927. Voir également : QUIN, Grégory, "The International Cup. . . *op.cit.*

81. USERA BERMÚDEZ, José Gervasio & ESPIL, Roberto, « Proyecto para un Campeonato del Mundo en Montevideo », Montevideo, 18 février 1929.



FIGURE 7.1 – La délégation de l’AUF accompagnant la sélection en Europe devant la résidence de Velsen (de gauche à droite, A. Maccio, F. Polleri, J. Usera Bermúdez, et l’arbitre D. Lombardi). Photographie, détail, doc s/ref, archivos AUF, Velsen, 1928.

ment accompagné l’équipe lors de sa tournée nord-américaine de 1927⁸² – pour mettre par écrit ses idées. De leur collaboration résulta la rédaction au courant du mois de février 1929 d’un texte de huit pages intitulé « Projet pour un Championnat du Monde à Montevideo ». Le document – dont le fac-similé est aujourd’hui intégralement reproduit dans l’album 1930 : *El Primer Mundial*⁸³, publié par le Centro de Fotografía de Montevideo – constitue à la fois l’embryon et la première mention dans les sources de l’idée d’une Coupe du monde dans la capitale uruguayenne. Les premiers paragraphes du document présentent de manière limpide les enjeux de l’initiative :

« Dans quelques mois, notre pays va célébrer son premier Centenaire de vie libre et indépendante. Le Gouvernement de la Nation et les autorités municipales programment d’ores et déjà plusieurs célébrations qui se dérouleront principalement dans la capitale de la République. Aussi bien le Conseil National d’Administration, que le Conseil Départemental de Montevideo se préparent à célébrer dignement cet événement fastueux et ont déjà évoqué et même voté l’allocation d’importantes sommes à cet effet.

Notre peuple, pour sa part, en contribuant avec enthousiasme pa-

82. DELGADO, José María, *Discursos, versos, semblanzas*, Tall. Graf. Monteverde y Cia, Montevideo, 1943, p.6.

83. Centro de Fotografía de Montevideo, 1930 : *El Primer Mundial*, CdF Ediciones, Montevideo, 2014.

triotique aux célébrations, désire que celles-ci jouissent de l'éclat et de la portée dignes de la date commémorée. Il aspire donc à ce que parmi les festivités planifiées, soient incluses celles qu'il préfère et qu'il a en plus grande affection.

Indéniablement, parmi celles-ci, se trouvent en premier lieu les activités sportives au rang desquelles le football occupe la première place. L'organisation d'un championnat spécial avec des prix d'exception et le concours des footballeurs du monde entier constituera pour la programmation des festivités de notre Centenaire un des plus grands et magnifiques spectacles pour notre peuple et pour tous ceux qui se joindront à lui en ces heures de saines commémorations »⁸⁴.

D'après la logique des deux hommes, et parce que le football constituait le divertissement par excellence du peuple uruguayen, l'État se devait non seulement de l'inclure dans la programmation des festivités du Centenaire, mais également de veiller à lui offrir une place de choix dans celles-ci et ce tout en lui allouant les moyens économiques nécessaires. À la fois la formulation d'une telle demande – qui rejoignait finalement la volonté déjà attestée d'accueillir une Copa América à l'occasion du Centenaire – mais surtout sa successive validation par les plus hauts échelons administratifs de l'État uruguayen sont une preuve de plus de la place unique qu'occupait cette activité sportive dans le pays à la fin des années 1920.

L'initiative des deux signataires était centrée sur l'idée selon laquelle Montevideo disposait d'atouts de taille lui permettant de remporter la candidature face aux autres grandes villes du monde qui seraient probablement nombreuses dans la course. À l'heure d'explicitier ce « plus grand poids » dont jouissait la capitale uruguayenne vis-à-vis de ses rivales, Bermúdez et Espil identifiaient deux types d'arguments : ceux de « sympathie » et ceux de « justice ». D'une part, la célébration par le pays durant l'hiver austral de son premier centenaire de vie indépendante, le caractère éminemment sportif de son peuple et la longue trajectoire du football sous ses latitudes devaient réveiller les « sympathies » des nations affiliées à la FIFA. Ces dernières ne pourraient voir que d'un bon œil la volonté de cette jeune démocratie sud-américaine d'inclure un événement sportif au programme de ses commémorations patriotiques. D'autre part, sur le plan purement footballistique cette fois, les deux hommes étaient convaincus que l'Uruguay, en tant que pays à l'origine de la création de la Confédération Sud-américaine – institution qui avait « donné une forte impulsion à ce sport presque inconnu à l'époque en dehors du Rio de la Plata »⁸⁵ – mais également au vu de son riche palmarès continental et

84. USERA BERMÚDEZ, José Gervasio & ESPIL, Roberto, « Proyecto... *op.cit.*

85. « enorme impulso a un deporte que era casi desconocido fuera del Rio de la Plata ». *Ibidem.*

encore plus en sa condition de double champion olympique en titre, jouissait du « droit de réclamer à ses rivaux qu'ils viennent chez lui disputer le Championnat du monde »⁸⁶. La FIFA ne ferait donc que « justice » en décidant d'attribuer la Coupe du monde à l'Uruguay, et ce d'autant plus que les deux dernières éditions des tournois de football des Jeux olympiques – organisés sous l'égide de la FIFA – avaient remporté un franc succès (économique et sportif) grâce notamment aux prestations des Sud-américains pour lesquelles le public européen s'était découvert une passion⁸⁷.

Malgré le caractère « naturel » de cette candidature dont la validation par la FIFA était comprise comme relevant du juste renvoi d'ascenseur envers l'Uruguay, les auteurs du projet firent tout de même preuve de réalisme en ne la considérant pas acquise pour autant. Ils prirent le temps d'identifier sa principale faiblesse : la distance séparant Montevideo de l'Europe (le centre mondial du football) et les répercussions financières de cet éloignement géographique. Durant les discussions informelles qu'il engagea dans les antichambres du Congrès de la FIFA de 1928 à Amsterdam, Usera Bermúdez avait pris le temps de sonder l'opinion de ses homologues sur la faisabilité d'une éventuelle Coupe du monde en Uruguay. Au rang des possibles entraves à l'initiative, les réponses de ses confrères d'outre-Atlantique mentionnaient systématiquement la question de la traversée océanique pour les équipes européennes et leur coût⁸⁸. En termes sportifs, les brillantes participations de l'Uruguay et de l'Argentine aux Olympiades de 1924 et 1928 avaient démontré par les faits que les traversées en elles-mêmes et leur confinement relatif à bord étaient loin d'être des barrières insurmontables à l'heure de prétendre conquérir le trophée en jeu. Le problème était avant tout économique.

Le CIO ayant à l'époque une lecture orthodoxe de l'amateurisme, la participation des différentes délégations à ses Jeux se faisait sur fonds propres. L'article 25 du règlement des Jeux olympiques précisait clairement que sur la question des frais de logement et de séjour par exemple :

« Le Comité organisateur des Jeux Olympiques est tenu de fournir aux athlètes des logements, les objets de couchage et la nourriture, à un prix forfaitaire qui devra être fixé préalablement par tête et par jour ; les frais doivent être supportés par les nations participantes qui seront également responsables des dégâts occasionnées par leurs athlètes »⁸⁹.

Bien que le caractère onéreux de cette aventure n'eût pas empêché les

86. « un derecho a pedir a sus rivales que disputen en su casa el Campeonato Mundial ». *Ibidem.*

87. DIETSCHY, Paul, et al., *Histoire politique... op.cit.*, p.29.

88. USERA BERMÚDEZ, José Gervasio & ESPIL, Roberto, « Proyecto... op.cit.

89. CIO, Bulletin Officiel du Comité International Olympique, 2^e Année, n°5, Lausanne, janvier 1927.

participations de l'Uruguay en 1924 – qui avait couvert ces dépenses par des collectes populaires et des deniers publics – ni celles de l'Argentine et du Chili en 1928, les deux dirigeants du CNdF étaient conscients que la plupart des pays européens ne seraient pas disposés à consentir à de tels sacrifices économiques en vue de s'embarquer pour un tournoi du bout du monde. Aussi, pour résoudre ce problème, les deux hommes proposèrent dans leur projet initial de Coupe du monde que le pays organisateur prenne à sa charge l'ensemble des frais de déplacement et de séjour des délégations invitées, coûts qui seraient en partie ou totalement amortis par les recettes obtenues grâce à la vente des entrées au stade. Cette solution reprenait les dispositions financières de la Copa América dont le règlement dès 1916 stipulait que l'association organisatrice « assumerait les coûts de transport et de séjour des délégations et des équipes qui concouraient en représentation de leurs pays »⁹⁰. Le détail des comptes de l'édition de 1917 atteste de la viabilité du modèle. En effet, alors que l'hôte de la compétition avait couvert les coûts de déplacements des équipes invitées et que « pour couvrir les frais de séjour des délégations étrangères, celles-ci [s'étaient] vues assigner un *per diem* de 800 francs »⁹¹ versé par l'AUF, cette dernière tira tout de même un confortable bénéfice de la compétition⁹². Malgré ce précédent continental prometteur, ce choix de fonctionnement n'en restait pas moins inédit en termes de compétitions mondiales et représentait de ce fait une rupture majeure vis-à-vis du paradigme olympique en vigueur à l'époque. L'AUF ne pouvant couvrir seule ces dépenses conséquentes Usera Bermúdez et Espil suggérèrent de solliciter une contribution pécuniaire de l'État qui – alors même qu'il se préparait à financer divers projets dans le cadre des célébrations du Centenaire – « ne saurait nier son concours à ce qui serait, indéniablement, la fête la plus populaire, la plus éclatante et la plus retentissante de toutes »⁹³.

90. « La Asociación Argentina de Football costeará los gastos de traslación y estadía de las delegaciones y equipos que concurren en representación de cada país » (article 1^{er} du règlement du Championnat Sud-américain de 1916). Hebdomadaire *Sportsman*, *semanario sportivo ilustrado*, Montevideo, an 1, n°5, édition du 3 juin 1916.

91. « Gastos – Para cubrir los gastos de estada de cada delegación extranjera, se asignará a cada una de éstas una cantidad diaria de 800 francos, la que será sufragada por la Asociación del país donde se realice el Campeonato ». AUF, *Memorias y balance general. Ejercicio 1917*, Litografía e Imprenta del Comercio, Montevideo, 1918, p.8.

92. Le tournoi généra 34 641 pesos grâce à la vente d'entrée et coûta au total 20 752 pesos en frais d'organisations divers (hôtellerie, frais de bouche, viatiques, prix, réceptions, équipements, ballons, etc.). Le bénéfice fut partagé entre la CNEF (7 499 pesos) – qui avait prit à sa charge la construction du stade Pereira – et l'AUF (6 389 pesos). *Ibidem* p.V.

93. « Si se destinan sumas millonarias a distintas fiestas, el Estado no negará su concurso a la que sería, indiscutiblemente la más popular, la más destacada y de mayor resonancia de todas ». USERA BERMÚDEZ, José Gervasio & ESPIL, Roberto, « Proyecto. . .

Ainsi, en inscrivant leur initiative dans le moment du Centenaire uruguayen, les auteurs du projet comptaient en démultiplier les chances de succès. D'une part, ce versant patriotique de la compétition inclinerait moralement les nations de la FIFA à l'attribuer à l'Uruguay et d'autre part, cela offrait le prétexte idéal pour faire reposer le poids économique de la compétition sur les épaules de l'État. Sans ce concours, l'AUF, une institution qui gérait un football encore largement amateur dans un pays de taille modeste, n'avait aucune chance de pouvoir mener à bien *ex-nihilo* un projet de cette envergure. D'ailleurs, lorsqu'au début du mois de mars 1929, Usera Bermúdez prévint Buero, en poste en Europe, de cette initiative, ce dernier attira l'attention de son ami sur cet aspect problématique de la question⁹⁴. Pour Buero, l'AUF n'avait tout simplement pas les moyens d'assumer les coûts d'une telle compétition, et ce aussi bien à l'heure de couvrir les dépenses de participation des équipes étrangères que les investissements en infrastructure au premier rang desquelles se trouvait le vaste stade nécessaire, qui brillait par son absence dans le tissu urbain de la capitale⁹⁵. Mais Usera Bermúdez et Espil avaient anticipé ces limites et identifié dans la figure de l'État le seul acteur capable de fournir à l'AUF les moyens nécessaires pour les surpasser. C'est pourquoi, dans les recommandations finales du document, ils inclurent le point suivant :

« 8° : Démarcher les Pouvoirs Publics pour que la programmation des festivités du Centenaire prévoie la réalisation du Championnat du Monde à Montevideo et l'allocation des sommes requises aussi bien pour le terrain de jeu qui sera choisi comme décor pour le tournoi que pour les frais engendrés par le séjour dans notre capitale des délégations étrangères »⁹⁶.

Le projet initial signé par Bermúdez et Espil est daté du 18 février 1929. Il fut présenté dans les heures qui suivirent sa rédaction à la Commission de Direction du CNdF, l'institution d'appartenance des deux hommes. Le 19 février 1929, après un vote à l'unanimité en faveur de l'initiative, le président du club montevidéen Don Melitón Romero, soumit officiellement le projet au Conseil Supérieur de l'AUF « avec l'assurance que celui-ci contribuerait dignement aux célébrations du Centenaire alors en préparation »⁹⁷. L'accusé

op.cit.

94. BUERO, Enrique, *Negociaciones... op.cit.*, p.58.

95. *Ibidem*, p.59.

96. « Gestiónese de los Poderes Públicos que en el plan de festejos del Centenario se tenga presente la realización del Campeonato del Mundo en Montevideo, destinando las sumas que se requieran tanto para el campo de deportes que se elija de escenario del torneo así como para sobrevenir a los gastos que demanden la permanencia en nuestra capital de las delegaciones extranjeras ». USERA BERMÚDEZ, José Gervasio & ESPIL, Roberto, « Proyecto... op.cit.

97. « La Directiva de mi Presidencia ha hecho suyo el proyecto y lo prestigia ante ese

de réception daté du 19 février également témoigne de la célérité avec laquelle le projet transita depuis ses concepteurs vers les bureaux de l'AUF⁹⁸. Une fois dans les mains de celle-ci, il fut étudié par la Commission Internationale et la Commission des Finances, puis une semaine plus tard exactement, le 26 février 1929, l'Association Uruguayenne approuva le texte et décréta les résolutions suivantes :

« 1^o- L'Association Uruguayenne de Football fera les démarches nécessaires lors du Congrès de la Fédération Internationale de Football Association pour que le Championnat du Monde de 1930 soit organisé à Montevideo. [. . .]

« 2^o- Les membres de l'actuelle Commission Internationale et Commission des Finances formeront une nouvelle Commission Spéciale chargée d'étudier l'organisation de ce championnat et d'obtenir la contribution pécuniaire des Pouvoirs Publics »⁹⁹.

Cette Commission Spéciale – intégrée notamment par Eduardo V. Haedo, Ricardo Faget et Raúl Jude¹⁰⁰, le Président de l'AUF – se mit immédiatement à l'œuvre. Son démarchage des autorités publiques en vue d'obtenir le déblocage de subsides étatiques déboucha six semaines plus tard sur une initiative portée devant le Pouvoir Législatif. Le 8 avril 1929 un premier projet de loi de financement étatique de la Coupe du monde de 1930 fut présenté à la Chambre des Députés. La lecture du projet devant les législateurs fut accompagnée du discours de présentation de rigueur prononcé par ses promoteurs :

« Honorable Chambre :

Le Centenaire de la nationalité s'approchant à grands pas, la République se prépare à solenniser dignement cet événement de premier plan dans la vie des Peuples. Parmi les spectacles qui seront programmés, un qui réveillera les sympathies de l'ensemble des habitants du pays sera

Consejo, en la seguridad de que con ello colaborará en la digna obra de preparar convenientemente la celebración de ese acontecimiento nacional ». Lettre signée par le Président du CNdF, adressée au Président de l'Association Uruguayenne de Football, Montevideo, datée du 19 février 1929.

98. Nous tenons à remercier M. Juan Capelán, ancien conservateur du Musée du Football de Montevideo, pour avoir attiré notre attention sur ce point lorsqu'il nous a donné accès à ce précieux document en 2013.

99. « 1^o.- La Asociación Uruguay de Football gestionará en el Congreso de la Federación Internacional de Football Asociación que el Campeonato Mundial de 1930 sea organizado por ella en Montevideo. A este efecto, se planteará esta cuestión en el Congreso Sudamericano del 25 de Marzo 1929.

2^o.- Se constituye una Comisión Especial, con los miembros de las actuales Comisiones de A. Internacionales y Hacienda, con el encargo de estudiar la organización de dicho campeonato y gestionar la contribución pecuniaria de los Poderes Públicos. » Circulaire de l'AUF, datée du 26 février 1929.

100. CARBONELL DEBALI, Arturo, *Álbum del Primer Campeonato...op.cit.* p.9.

sans nul doute la célébration dans notre capitale du Tournoi Mondial de Football [...].

Souligner l'importance à tous les niveaux que signifierait la venue jusqu'à Montevideo de sportifs provenant de toutes les nations affiliées [à la FIFA] est une tâche presque inutile tellement ce point relève de l'évidence. À un niveau moral, ce serait là comme un hommage rendu à la nationalité le jour même de sa principale commémoration. Ce serait aussi une saine remémoration des inoubliables journées de Colombes et d'Amsterdam, qui avaient mis en exergue comment un peuple jeune arrive sur les terrains de jeux pour manifester aux yeux de tous, toute l'énergie et la vitalité de sa race.

Notre peuple, toujours aimable et généreux, jouirait de l'opportunité – si ce Championnat Mondial venait à se concrétiser – de réaliser l'une de ses plus grandes aspirations patriotiques. Tout le monde est au fait de l'inquiétude et de l'émotion ressenties lors des tournois mondiaux, lorsque nos compatriotes disputaient sur des terres lointaines, la conquête du précieux titre de champions. L'Uruguay vibrait d'enthousiasme et c'est avec une effervescence pleine de délire patriotique que le Peuple entier, agité, rendait hommage en signe de reconnaissance à ceux qui, au prix de leur énergie et de leur enthousiasme, promenaient victorieusement à travers l'Europe, le pavillon national.

À ce Peuple, on ne pourrait donner plus grande satisfaction en la journée en la qu'il commémore son Indépendance, que de voir répétés – sous son propre ciel – les mémorables exploits qui firent découvrir au monde que sur les terres d'Amérique, une jeune nation marchait, par l'effort et la vigueur de ses enfants, cap sur l'avenir »¹⁰¹.

Pour promouvoir l'initiative du Championnat du monde de 1930, Usera Bermúdez et Espil capitalisaient une fois de plus sur les multiples retombées des victoires olympiques de 1924 et de 1928. L'accueil de la Coupe du monde par Montevideo en 1930 dans la continuité de ces deux événements qui avaient contribué à propulser l'Uruguay sur le devant de la scène permettrait de renforcer cette existence internationale du pays sur l'échiquier mondial. Ce serait également l'occasion privilégiée de mettre la nation en scène à destination des délégations, des journalistes et du public étranger qui ne manqueraient pas de converger vers Montevideo pour assister au tournoi. Il est intéressant de noter au passage que l'on retrouve toujours ici ce paradoxe posé par la célébration d'un Centenaire et l'absence discursive de toute référence au passé national. Ni *próceres*, ni *gauchos*, ni héros des guerres d'indépendance : l'objet d'apologie de l'événement planifié était cette race nouvelle, moderne, marchant vers « l'avenir ». Enfin, et c'est sûrement là l'argument le plus fort mobilisé

101. Diario de Sesiones de la Honorable Cámara de Representantes, 20.a Sesión Ordinaria, tome 351, 1929, p.151-154.

par les auteurs du texte de loi, ces derniers ne manquèrent pas d'évoquer les éruptions patriotiques déclenchées par l'obtention des lauriers olympiques. Les phénomènes de liesse populaire entraînés par les consécration de Colombes et d'Amsterdam ne passèrent pas inaperçues aux yeux des dirigeants politiques du pays, toute tendance confondue. Rappeler le fort pouvoir de convocation du football de sélection à un parterre d'élus du peuple ne pouvait que pousser ces représentants par excellence de la volonté populaire à donner leur faveur au projet.

Parmi les cinq signataires de la proposition¹⁰², ressort le nom du Dr. Félix Polleri qui rappelons-le avait – en plus d'être une figure de premier plan du monde footballistique de l'époque – fait partie aux côtés d'Usera Bermúdez de la délégation de l'AUF à Amsterdam en 1928. La présence – dans les rangs du Partido Colorado surtout – d'acteurs comme Polleri, cumulant des postes politiques officiels et des fonctions de direction dans la sphère sportive est essentielle à l'heure de comprendre la vitesse avec laquelle le projet de Coupe du monde transita dans les hautes sphères uruguayennes. Au moment de présenter leur projet initial de Coupe du monde courant février 1929, les deux signataires du CNdF avaient insisté sur la nécessité de traiter la question au plus vite étant donné les délais extrêmement serrés. En effet, la FIFA devait désigner la ville hôte du tournoi à la mi-mai 1929, ce qui ne laissait que trois mois pour bâtir de toutes pièces une candidature solide. Dans ces conditions les relais offerts au ballon rond au cœur des institutions publiques par l'imbrication existant à l'époque entre les élites footballistiques et politiques du pays furent essentiels pour assurer la fluidité dont bénéficia le projet à l'heure de sa concrétisation.

7.4 L'argent, le nerf de la guerre

Si les travaux à Zurich de la Commission spéciale de la FIFA pour un championnat international avaient permis d'aboutir à Amsterdam en 1928 à la décision formelle d'organiser un tournoi *ex-nihilo* en dehors de toute influence du CIO, ils n'avaient pas pour autant fixé de manière définitive plusieurs questions concrètes de son organisation. Le principal angle mort du projet de tournoi de la FIFA était son aspect économique ; aucune décision n'avait été prise à ce sujet avant le Congrès de la Fédération Internationale de

102. Carlos A. Ros, le Dr. Félix Polleri, le Dr. Alfeo Brum, don Aniceto Patrón et don José A. Otamendi (fils) *Ibidem*. Alfeo Brum n'est autre que le jeune frère de Baltasar Brum, le bras droit de José Batlle y Ordóñez et successeur à la présidence du pays de 1919 à 1923.

1929. Le Projet de règlement élaboré par la Commission d'études envoyé aux différentes associations nationales affiliées fixait, avec ses 18 articles, divers aspects précis du tournoi tels que sa durée, son système de jeu, les règles qui seraient appliquées, les couleurs de maillots, les conditions à remplir pour qu'un joueur puisse y prendre part, etc¹⁰³. Cependant, la clause budgétaire représentée par l'article n°17 : « Répartition des recettes – Finances », se limitait à un laconique « (réservé) ». Il était donc prévu que la FIFA tranche cette question épineuse lors de son Congrès de 1929 au moment même où elle désignerait la ville hôte de la compétition.

Ce vide juridique concernant les finances de la compétition donnait à l'Uruguay la possibilité de proposer un modèle économique ambitieux dans le cadre de sa candidature. Comme l'avaient manifesté Usera Bermúdez et Espil dès la rédaction de leur projet initial, les chances de réussite de ce dernier reposaient sur la capacité de l'organisateur uruguayen à désamorcer les réticences européennes concernant les frais de déplacement des équipes à travers l'Atlantique ; ce qui revenait à mobiliser des sommes considérables pour prendre en charge les coûts de participation de ces dernières. Le choix effectué par les artisans uruguayens de l'événement fut donc d'opter pour un modèle d'organisation où le pays hôte assumerait seul l'ensemble des coûts d'organisation de la compétition. Or, comme le rappelaient les législateurs portant le projet de loi de financement du tournoi, « l'Association Uruguayenne de Football ne pourrait pas assumer l'organisation de cet événement sportif grandiose sans imposer en retour des prix exorbitants qui réduiraient mécaniquement l'assistance populaire à cette mémorable compétition »¹⁰⁴. C'est pourquoi, comme le préconisait le projet initial d'Usera Bermúdez et Espil, les législateurs proposaient d'offrir à la compétition le soutien pécuniaire du seul acteur capable d'en assumer les frais à perte : l'État.

Cet apport devait être colossal. Il devrait notamment couvrir les frais de participation des équipes qui risquaient d'être fort nombreuses. Les tournois de football des Jeux olympiques de Colombes et d'Amsterdam avaient attiré respectivement 22 et 17 équipes, mais en 1930 l'ouverture du tournoi à toutes les sélections qu'elles fussent professionnelles ou amateurs et surtout

103. FIFA, Appendix N.º2, to the Agenda of the Congress to be held in BARCELONA on 17th and 18th and if necessary 19th May 1929, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol. Ce texte reprend le Projet de Règlement élaboré par la Commission d'études pour être soumis au Congrès de Madrid de janvier 1929 envoyé par Enrique Buero à l'AUF au courant du mois d'avril 1929. Lettre de l'Association Uruguayenne de Football, signée Celestino Mibelli (gérant), adressée à la Commission d'Affaires Internationales, datée du 8 avril 1929, Montevideo. Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

104. Diario de Sesiones de la Honorable Cámara de Representantes, 20.a Sesión Ordinaria, tome 351, 1929, p.151-154.

les conditions matérielles inédites que l'Uruguay comptait offrir risquaient de décupler le nombre de participants. Les estimations les plus larges avancées par les organisateurs escomptaient la venue de 40 équipes¹⁰⁵. Pour faire face à ces dépenses conséquentes le projet de loi présenté le 8 avril 1929 proposait initialement que l'État mette à disposition de l'AUF la somme de 300 000 pesos pour couvrir le déficit que lui occasionnerait le tournoi¹⁰⁶. Mais après son étude par la commission d'Instruction Publique du Sénat et de la Chambre des représentants cette somme fut jugée insuffisante. En effet, aux frais d'accueil devaient s'ajouter ceux qu'il faudrait mobiliser pour combler le déficit d'infrastructure car l'Uruguay ne comptait pas, rappelons-le, sur son territoire en 1929 de stade capable d'accueillir un événement de cette ampleur.

Ainsi, le 10 mai 1929, lorsque le projet revint comme seul point à l'ordre du jour parlementaire en vue de sa discussion et sanction finale, la subvention initiale avait été sensiblement gonflée par la mise à disposition de 200 000 pesos supplémentaires assignés à la construction d'un stade pour la compétition. C'étaient donc 500 000 pesos que l'État uruguayen comptait débloquer pour la tenue d'un championnat sportif dans le cadre de ses festivités patriotiques. L'énormité de la somme suscita de vifs débats à l'Assemblée¹⁰⁷. Le député et chef de file socialiste Emilio Frugoni ne pouvait admettre qu'une telle dépense soit votée dans un pays où il « manquait encore des écoles » et où « les hôpitaux étaient pleins à craquer »¹⁰⁸. De même, le jeune Carlos Quijano¹⁰⁹, appartenant à l'époque au secteur indépendantiste du Partido Nacional, s'opposait également à ce projet en ces termes :

« Je m'opposerai à ce projet car j'entends que la capacité financière du pays ne permet pas que l'on dépense 300 000 pesos pour l'organisa-

105. Diario de Sesiones de la Honorable Cámara de Representantes, 38.a Sesión Ordinaria, tome 352, 1929 p.107-127.

106. Diario de Sesiones de la Honorable Cámara de Representantes, 20.a Sesión *op.cit.* Le chiffre de 300 000 pesos correspond au montant qu'avait calculé la Commission Financière de l'AUF comme étant le déficit maximal que pouvait entraîner l'organisation de la Coupe du monde avec une prise en charge intégrale des frais pour 25 équipes participantes. AUF, Actas Primera División, 1929-1930, Acta n°2, sesión del 23 de abril de 1929. Fond 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

107. À titre de comparaison, l'encaisse or du Banco República était en décembre 1929 de 66 000 000 de pesos or. Lettre de l'Ambassade de France à Montevideo, adressée à Monsieur le Secrétaire Administratif de la Chambre des Négociants Commissionnaires et du Commerce d'Exportation, datée du 29 novembre 1930. Archives diplomatiques de Nantes, fonds Uruguay, boîte 534 'Finances publiques de l'Uruguay'.

108. Diario de Sesiones de la Honorable Cámara de Representantes, 38.a Sesión... *op.cit.* p.111.

109. Figure intellectuelle de premier plan de l'Uruguay du XX^e siècle, il fonda notamment l'hebdomadaire *Marcha* en 1939 qu'il dirigera jusqu'à son interdiction par la dictature civico-militaire en 1974.

tion d'un championnat de football alors que des problèmes nationaux plus urgents n'ont toujours pas trouvé de solution. [...]. Tant qu'il y aura encore dans notre pays un problème aussi angoissant que celui de l'analphabétisme, tant qu'il y aura des problèmes d'ordre culturels et universitaires [...], tant qu'il y aura des problèmes de voirie [...], tant qu'il y aura des problèmes d'organisation industrielle, économique ou agricole [...] je ne pense pas que l'on puisse légitimement voter 300 000 pesos pour l'organisation d'un simple tournoi de football »¹¹⁰.

Ainsi, au-delà du penchant politique de chacun, apparaissait la question de la légitimité des dépenses envisagées. Débloquer des sommes aussi généreuses pour un spectacle sportif – éphémère par nature et aux finalités essentiellement portées sur le divertissement – soulevait un problème moral que les hommes politiques uruguayens de l'époque avaient du mal à résoudre. Par ailleurs, cet usage d'argent public – pris dans les « poches » du peuple – pouvait sembler d'autant plus illégitime qu'il servirait en grande partie à payer le voyage et l'entretien de sportifs étrangers en provenance de pays largement solvables. Comme le rappelait C. Quijano, qui avait suivi les Jeux olympiques de 1924 et toutes ses vicissitudes de très près¹¹¹ :

« À chaque fois que l'Uruguay a dû concourir à un tournoi, il l'a toujours fait par ses propres moyens et a assumé seul l'envoi de ses joueurs et de ses délégués. Il me semble que payer le voyage des footballeurs européens vers l'Amérique c'est un peu prendre le rôle de l'Indien servile tout plein d'égards envers l'Européen pour que ce dernier daigne se rendre jusqu'à lui »¹¹².

Avec de tels antécédents, il est vrai que le bien-fondé de la générosité

110. « Yo me opondría también a este proyecto, señor Presidente, porque entiendo que la capacidad financiera, la capacidad económica del país no permite que se gasten 300 000 pesos en la organización de un campeonato de football cuando problemas nacionales más urgentes no han sido resueltos. [...]. Mientras exista en nuestro país todavía un problema tan angustioso como el del analfabetismo, mientras existan otros problemas de índole cultural y universitaria [...], mientras existan los problemas de vialidad [...], mientras existan otros problemas de organización industrial, económica y agrícola [...] creo que no podemos votar 300 000 pesos para la organización simplemente de un campeonato de football ». Diario de Sesiones de la Honorable Cámara de Representantes, 38.a Sesión... *op.cit.* p.112.

111. Au moment de la participation de la Celeste à la VIII^e Olympiade, Quijano était à Paris où il complétait son parcours universitaire à la Sorbonne. Il était un grand habitué de la résidence d'Argenteuil et accompagnait la sélection dans tous ses déplacements.

112. « Siempre que el Uruguay ha debido concurrir a un campeonato ha sido con sus propios recursos que ha pagado el envío de sus jugadores y delegados. Me parece que estamos haciendo un poco, al pagar ahora el viaje de los futbolistas europeos a América, lo del indio americano que le rinde pleitesía al europeo para que venga aquí ». Diario de Sesiones de la Honorable Cámara de Representantes, 38.a Sesión... *op.cit.* p.112.

uruguayenne en vue de la Coupe du monde de 1930 pouvait laisser dubitatif. Que l'Europe se déplace en Amérique par elle-même, n'aurait-il pas été un juste retour des choses après les deux participations olympiques de l'Uruguay? Bien que la réponse à cette question soit naturellement positive, les auteurs du projet étaient, comme évoqué, pertinemment au fait que les sélections européennes ne seraient pas disposées à consentir à ces mêmes sacrifices. Le succès du projet passait nécessairement par cette prise en charge financière des participants et les relais de l'AUF au sein du gouvernement et du pouvoir législatif – n'hésitant pas à utiliser leur influence et parfois les prérogatives que leur donnaient leurs postes politiques dans l'Administration du pays – s'évertuèrent à la rendre possible. Ainsi, pour désamorcer les réticences faites jour devant ce projet de subvention, ses promoteurs insistaient-ils sur le caractère extra-sportif de l'épreuve. Celle-ci, organisée dans le cadre des festivités du Centenaire, ferait briller la nation sur la scène internationale et le pays dans son ensemble en sortirait bénéficiaire; il n'était pas donc juste, selon leur logique, que l'AUF assume seule les coûts de l'entreprise. Concernant les dénonciations des secteurs de gauche sur cette utilisation des deniers publics dans un sens qu'ils entendaient contraire aux intérêts du peuple – car il contribuerait *in fine* à financer un événement privé qui serait soumis à un droit d'entrée payant – celles-ci furent habilement parées par l'inclusion d'un article au projet de loi qui plafonnerait la tarification de l'accès au stade. Comme le justifiait un de ses signataires, le député Otamendi :

« Pour éviter que la perspective d'un déficit pousse l'AUF à augmenter le prix des entrées populaires, l'article trois en limite le prix à 20 centimes de peso. En effet, des prix élevés rendraient l'événement inaccessible aux personnes pauvres et modestes alors que c'est là précisément les gens que nous voudrions voir concourir en plus grand nombre, car en tout état de cause, ce sera probablement pour eux la seule véritable fête à laquelle ils pourront participer à l'occasion des célébrations du Centenaire »¹¹³.

En adoptant cette mesure, que d'aucuns pourraient qualifier de démagogique, l'État imposait donc une contrepartie aux importantes concessions pécuniaires faites à l'AUF. L'argent puisé dans les coffres publics serait donc non seulement utilisé à des fins patriotiques pour contribuer au rayonnement

113. « el tercer artículo que fija el precio de las entradas populares en 20 centésimos, para evitar que para que no hubiera déficit se elevara el precio de las entradas populares y se hiciera inaccesible el campeonato a la gente modesta, y pobre, que es precisamente, la que deseamos que concurra en mayor cantidad, porque casi puede decirse que para ella es el único festival de importancia en ocasión de la celebración del centenario ». Diario de Sesiones de la Honorable Cámara de Representantes, 38.a Sesión... op.cit. p.107-128.

international de l'Uruguay mais il permettrait également de faire œuvre d'évergétisme étatique envers les classes sociales les plus humbles, garantissant de ce fait leur présence pour le grand rendez-vous du 18 juillet 1930. Dans ces conditions, les pesos alloués à l'AUF ne constitueraient plus seulement de l'argent mis à disposition du football, mais de l'argent mis à disposition de la nation dans son ensemble, ce qui permettait de justifier moralement l'attribution de cette subvention. Les députés étaient d'autant plus sensibles à cette demande que la gloriole patriotique qui les avait enivrés au moment des victoires olympiques était encore vive dans leurs esprits. C'est pourquoi – poussés par les promoteurs du projet qui rappelaient l'urgence de la sanction de celle-ci à quelques jours de l'ouverture du Congrès de la FIFA de 1929¹¹⁴ – ils approuvèrent grâce au soutien des secteurs batllistes notamment¹¹⁵, le texte par une majorité des deux tiers. Après son envoi pour étude à la Chambre haute, sa version définitive fut finalement adoptée par le Sénat et la Chambre des représentants réunis en assemblée nationale le 15 mai 1929 et le Ministère de l'Instruction Publique le ratifia pour le compte de l'Exécutif dès le lendemain¹¹⁶, soit la veille de l'ouverture du Congrès annuel de la FIFA où allait être décidé par les instances du football mondial quelle serait la ville hôte de la première Coupe du monde.

Le texte, tel qu'il fut approuvé en tant que Loi n°8409 du 16 mai 1929 stipulait :

« Article 1°. Le Conseil National d'Administration mettra à disposition de l'Association Uruguayenne de Football, en qualité de subvention, une somme de jusqu'à trois cent mille pesos (\$ 300.000.00), tirés

114. « Il est absolument indispensable que l'Honorable Chambre décide par oui ou par non, mais qu'elle décide enfin, car le 16 de ce mois, il faudra communiquer au docteur Buero et à M. Héctor R. Gómez, tout deux délégués de l'Association Uruguayenne de Football au Congrès qui se tiendra le 17 à Barcelone, si l'Uruguay aspire ou non, à que se réalise sur son sol le championnat du monde; si nous sommes ou non en conditions de l'accueillir » / « Esa absolutamente necesario que la Honorable Cámara lo resuelva por si o por no, pero lo resuelva, porque el día 16 de este mes habrá que comunicar al doctor Enrique Buero y al señor Héctor R. Gómez, que son delegados de la Asociación Uruguay de Football ante el Congreso que el 17 se realizará en Barcelona, si el Uruguay aspira o no a que aquí se realice el campeonato, si estamos o no en condiciones ». *Diario de Sesiones de la Honorable Cámara de Representantes*, 38.a Sesión Ordinaria, tome 351, 1929 p.116-117.

115. Il est intéressant de remarquer qu'il n'y avait pas de discipline partisane sévère dans le batllisme. Ainsi, des référents du mouvement politique comme le député Domingo Arena ou encore Francisco Ghigliani – par ailleurs président, rappelons-le, du comité olympique uruguayen – s'opposèrent au texte. Ce dernier le fit car il entendait que la subvention devait se faire sous forme de prêt et que dans les modalités proposées, les prérogatives de la CNEF étaient quelque peu bafouées.

116. UGÓN, Armando, *Compilación de Leyes y Decretos*, Ley n° 8409, Montevideo, 1929.

du Trésor Public, pour qu'elle puisse organiser l'année prochaine dans notre capitale le Championnat du monde de Football à l'occasion des célébrations du Centenaire du Serment de la Constitution [...].

Article 3°. Les entrées les moins chères à l'événement ne pourront en aucun cas excéder les vingt centimes de peso (\$0.20)

Article 4°. La Commission Nationale d'Éducation Physique concédera [...] un prêt à taux zéro de deux cent mille pesos (\$200.000.00) remboursables en trente ans à l'Association Uruguayenne de Football pour la construction de son field officiel.

Ainsi, en 87 jours à peine, l'idée de l'accueil par Montevideo d'un championnat mondial de football avait transité depuis les mains de ses concepteurs à celles de la direction du CNdF, passant par celles de l'AUF avant d'arriver dans celles des élus du pays. En moins de trois mois le projet dont l'ambition pouvait initialement sembler « tirée par les cheveux »¹¹⁷, avait réussi l'exploit de se traduire par un texte de loi approuvé et ratifié en un temps record. Là encore la double casquette d'homme d'État de plusieurs figures influentes du champ sportif est essentielle pour comprendre le soutien institutionnel dont bénéficia le projet à divers échelons de l'appareil étatique et la célérité qui caractérisa son cheminement législatif. Le triomphe de l'idée d'un Mondial à Montevideo, mais surtout l'obtention du financement public intégral de l'événement étaient des éléments capitaux qui allaient servir de carte maîtresse à la candidature uruguayenne défendue devant la FIFA. Comme l'évoquait le journal *El Día* dès le mois de mars 1929, la délégation uruguayenne ne pourrait pas « se présenter devant le Congrès de la FIFA avec des propositions fragiles et des calculs douteux »¹¹⁸; la loi votée la veille du Congrès en était la garantie.

7.5 Les alliances autour de la candidature uruguayenne

Si le modèle économique ambitieux proposé par l'Uruguay jouerait sans doute un rôle central à l'heure de faire la promotion de la candidature de Montevideo, la décision finale de la FIFA n'en resterait pas moins le résultat d'un vote. Il était donc capital pour le pays de sécuriser le plus de voix possibles parmi les nations affiliées à la Fédération Internationale. Or, dès la gestation

117. « descabellado ». BUERO, Enrique, *Negociaciones... op.cit* p.58.

118. « al congreso de la FIFA no se podrá ir con proposiciones endebles y cálculos dudosos ». Journal *El Día*, Montevideo, édition du 29 mars 1929.

du projet de Coupe du monde à Montevideo ses promoteurs avaient fait remarquer que la concurrence serait rude et que « plusieurs villes et pays aspireront sans doute à accueillir ce tournoi sur leur territoire, en invoquant pour cela diverses justifications »¹¹⁹. Pour maximiser ses chances de succès dans l'âpre lutte qui se dessinait à l'horizon, les deux auteurs du pré-projet suggèrent, dès la formulation de celui-ci, de faire le nécessaire pour obtenir le ralliement du plus grand nombre possible de fédérations étrangères, ce qui devait se traduire par autant de voix à l'heure du vote final le 16 mai à Barcelone. Dans ce mouvement de sollicitude de soutiens internationaux, l'AUF se tourna tout d'abord vers ses alliées naturelles : ses homologues sud-américaines¹²⁰.

Ainsi, après avoir été soumis par la direction du prestigieux club *tricolor* à l'AUF et approuvé à l'unanimité par cette dernière, les autorités du football uruguayen se proposèrent de recueillir le soutien continental pour ranger l'ensemble du bloc latino-américain derrière la candidature de Montevideo. La conquête de cet échelon régional était une étape essentielle dans la marche vers le suffrage espagnol de 1929, car il fournirait au projet uruguayen, en plus des voix, une formidable caisse de résonance au sein de la FIFA. Par le passé, les pays latino-américains avaient pris l'habitude d'agir en bloc uni, à la manière d'un lobby. Cela leur permettait de faire le contrepoids à l'eurocentrisme latent au sein de la FIFA. Cette manière de procéder avait porté ses fruits en 1928 au moment de faire évoluer la question linguistique par exemple. En effet, les langues officielles de l'institution étaient jusque-là le français, l'allemand et l'anglais. Par le passé, l'Italie, secondée par l'Espagne, avait tenté de faire accepter l'italien comme langue officielle, sans succès. Lors du Congrès de la Confédération Sud-américaine de football de 1928 à Valparaiso, les nations sud-américaines s'étaient accordées pour réclamer la reconnaissance de la langue espagnole lors du Congrès de la FIFA de cette même année¹²¹. À Amsterdam, les délégués argentins, brésiliens, chiliens et uruguayens mirent leur plan à exécution, porté par la voix d'Enrique Buero qui défendit l'initiative « avec brio »¹²². Celle-ci aboutit sur le compromis suivant : dorénavant, chaque délégation pourrait prendre la parole dans sa propre langue tant qu'elle

119. « varias ciudades o países aspiran a que ese torneo se realice en su territorio, exhibiendo distintos títulos o invocando variadas causales ». USERA BERMÚDEZ, José Gervasio & ESPIL, Roberto, « Proyecto... *op.cit.*

120. *Ibidem.*

121. Lettre de la délégation olympique uruguayenne, signée J.G. Usera Bermúdez, adressée au Président de l'Association Uruguayenne de Football, don Raúl Jude, datée de juin 1928 (raturé), Velsen. Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

122. « singular maestría ». CONMEBOL, Memoria de la oficina permanente de la Confederación Sudamericana de Football. Años 1928-1929, Fonds CONMEBOL, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

assureraient l'interprétation de ses paroles en anglais, français ou allemand¹²³. Surtout, la correspondance officielle des fédérations hispanophones pourrait se faire en espagnol et ne nécessiterait plus systématiquement de faire l'effort de leur traduction. Par ailleurs, l'action conjointe du bloc sud-américain dans la capitale hollandaise avait également permis de faire reconnaître officiellement la Conmebol par la FIFA¹²⁴ et de faire élire E. Buero le délégué uruguayen, au poste clé de Vice-Président de la Fédération Internationale après un vote serré remporté 13 voix contre 10 l'opposant au Tchécoslovaque Dr. Pelikan¹²⁵. Grâce à l'appui de ses alliés régionaux le diplomate uruguayen devint le premier Sud-Américain à intégrer le Comité Exécutif de la FIFA. Ces deux victoires – qui auraient leurs incidences sur les chances de succès de la candidature de Montevideo – démontraient surtout l'efficacité de l'union continentale.

Eu égard à ces antécédents, l'Uruguay chercha naturellement à susciter la mobilisation de son bloc régional autour de sa candidature. Pour ce faire l'AUF profita de la tenue du Congrès de la Confédération Sud-américaine de Football prévu à Buenos Aires le 25 mars 1929 pour placer ses pions et ainsi obtenir de ses voisins le soutien vital à son projet¹²⁶. La représentation uruguayenne au dit Congrès fut confiée au très expérimenté Horacio Baqué qui s'évertua à obtenir ces soutiens¹²⁷. La veille de la réunion à Buenos Aires, *El Día* affirmait que les questions qui se poseraient lors du Congrès de la FIFA de 1929 « intéressaient en tout premier lieu les nations sud-américaines, qui, en raison de l'infériorité footballistique de l'Europe, étaient en droit de réclamer à celle-ci qu'elle cède le pas aux aspirations de ses jeunes homologues du Nouveau Monde »¹²⁸.

123. Fédération Internationale de Football Association, Minutes of the 17th Annual Congress, held at Amsterdam (Militiezaal) on 25th, and 26th May 1928.

124. Conmebol, Memoria de la oficina permanente de la Confederación Sudamericana de Football. Años 1928-1929, Fonds CONMEBOL, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol. Dès le Congrès de la Conmebol d'Asunción au mois d'août 1927, celle-ci s'était donné comme objectif d'obtenir sa reconnaissance par la Fédération Internationale. AUF, Memorias y balance general. Ejercicio 1927, Peña Hnos, Montevideo, 1918, p.10.

125. Fédération Internationale de Football Association, Minutes of the 17th Annual Congress, held at Amsterdam (Militiezaal) on 25th, and 26th May 1928.

126. Pour des raisons administratives concernant les délégués du Chili, du Pérou et de la Bolivie, l'ouverture du Congrès fut reportée au lendemain, le 26 mars 1929. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 28 mars 1929.

127. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 25 mars 1929.

128. « los asuntos que en Madrid han de tratarse en fecha cercana, interesan de manera preponderante a las naciones sudamericanas, las que en armonía de ideas, deberán hacer valer todo el derecho y todas las fuerzas de su política prestigiosa frente al bloc europeo que por la sencilla razón de poseer valores inferiores a los de nuestro continente, viven ya la hora de ceder paso a las aspiraciones de sus afiliados mas jóvenes ». *Ibidem*.

La manœuvre pilotée par Baqué consistait à présenter le projet uruguayen en tant qu'initiative collective sud-américaine. À cet effet, l'Uruguay pouvait mobiliser son important capital symbolique : en plus d'être reconnu comme la nation pionnière de la Confédération, le pays jouissait également du prestige d'avoir été le porte-étendard victorieux des peuples d'Amérique latine lors des deux dernières Olympiades¹²⁹. Ses initiatives étaient donc auréolées d'un important prestige qui se traduisait dans les faits par une position de leadership naturel vis-à-vis de ses partenaires. Enfin, le volet patriotique de l'événement proposé ne pouvait que renforcer cette adhésion régionale. Les pays du sous-continent américain avaient tous célébré leurs différents centenaires dans les années précédentes et se montraient donc d'autant plus sensibles aux préparatifs de leurs « frères » uruguayens. Ce faisceau d'aspects favorables aboutit logiquement à la validation de l'initiative à l'unanimité¹³⁰. Le rapport de la Conmebol rédigé à l'issue de la réunion évoquait que « lors du Congrès extraordinaire de Buenos Aires [...], la Confédération Sud-américaine de Football a revendiqué pour l'Amérique du Sud l'honneur d'organiser, pour sa première édition, le Championnat du monde de football »¹³¹. La promotion de la dimension régionale du projet avait été si efficace que l'institution continentale l'avait fait sien.

Au-delà du simple soutien de principe, Horacio Baqué obtint surtout l'engagement moral de ses confrères de faire le nécessaire pour que leurs associations nationales soient physiquement représentées au Congrès de la FIFA de 1929 et donc en mesure d'appuyer de leur vote l'initiative uruguayenne¹³². Cette promesse était essentielle au succès du projet uruguayen. En effet, du

129. Ce rôle de champion du continent latino-américain en Europe fut surtout latent lors de l'édition de 1924 où la Celeste était la seule sélection régionale représentée. En plus de l'adhésion spontanée de toute la communauté latino-américaine de Paris au moment du tournoi, après sa victoire la Celeste fut amplement célébrée sur son continent. Les dirigeants du football péruvien proposèrent même de consacrer la date du 9 juin comme jour du sport continental en hommage à la victoire uruguayenne.

130. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 29 mars 1929.

131. « En el Congreso Extraordinario de Buenos Aires, realizado en Marzo de 1929, la Confederación Sudamericana de Football reivindicó para Sud América, el honor de organizar, la primera vez que se disputaría, el campeonato Mundial de Football ». CONMEBOL, Memoria de la oficina permanente de la Confederación Sudamericana de Football. Años 1928-1929, Fonds CONMEBOL, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

132. Ces engagements furent formellement confirmés dans les semaines suivantes par les différentes délégations sud-américaines. Par ex. : lettre de la Confederação Brasileira de Desportos, signée Sylvio W. Netto Machado (secrétaire), adressée au Président de l'Association Uruguayenne de Football, datée du 24 avril 1929, Rio de Janeiro, ou encore, lettre de la Federación Boliviana de Football, signée Luis Castel (secrétaire permanent), adressée au Président de l'Association Uruguayenne de Football, datée du 5 mai 1929, Cochabamba. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

fait de l'eurocentrisme de la FIFA – dont les 26 premiers congrès eurent lieu exclusivement en Europe¹³³ – mais également de la distance géographique séparant le Vieux Monde de l'Amérique latine, les nations représentant le football sud-américain se voyaient souvent cantonnées à un absentéisme involontaire. Les cinq semaines de traversée Atlantique aller-retour et le coût du voyage représentaient un investissement conséquent en temps et en argent que les associations nationales sud-américaines n'étaient pas en mesure, ou ne voulaient pas, assumer pour participer à un simple congrès et ses deux jours de réunions. Seulement lorsque les sessions en question étaient couplées à un événement majeur justifiant l'envoi d'une délégation sportive, les pays latino-américains consentaient à envoyer leurs délégués aux réunions de la FIFA. Cela avait notamment été le cas en 1928 lors du Congrès d'Amsterdam accueilli en marge de la IX^e Olympiade. Les quatre pays fondateurs de la Conmebol ainsi que le Mexique, profitèrent du déplacement de leurs sportifs pour s'y faire représenter. De fait, cette présence inaccoutumée des représentants de l'hémisphère américain fut essentielle aux avancées obtenues par le continent, à savoir, comme évoqué précédemment, l'élection de Buero à la Vice-présidence de l'institution ainsi que l'obtention de concessions sur la question linguistique. La configuration d'Amsterdam demeurait cependant l'exception bien plus que la norme. Lorsque le Congrès annuel de la FIFA était organisé *per se*, comme ce fut le cas pour celui de 1927 à Helsinki, les nations sud-américaines brillaient par leur absence. Cette année-là, en effet, à l'exception des États-Unis, l'ensemble des 21 nations représentées étaient européennes¹³⁴. Or le Congrès annuel de 1929 en Espagne – initialement prévu à Madrid¹³⁵ – ne se superposait à aucun événement sportif particulier ; le plus probable était donc que l'AUF s'y retrouve seule à défendre son projet de Coupe du monde montévidéenne. À l'aune de ces antécédents, l'engagement pris par ses homologues régionales à Buenos Aires n'avait rien de symbolique, mais revêtait un intérêt stratégique majeur.

Une fois l'engagement pris à Buenos Aires les différentes associations

133. Lors du Congrès d'Amsterdam, le délégué égyptien Anwar Bey demanda l'honneur pour sa fédération d'accueillir la prochaine session de la FIFA car son pays organisait en 1929 la première édition des Jeux africains. Arguant que le voyage vers Le Caire serait trop coûteux pour le reste des délégués, les autorités de la FIFA déclinèrent cette offre et choisirent à la place la ville de Madrid. Cette décision rend bien compte de l'eurocentrisme latent de l'institution. De fait, il fallut attendre le 27^e Congrès annuel pour que celui-ci se tienne pour la première fois en Amérique latine. Ce fut en 1950 à l'occasion de la Coupe du monde à Rio de Janeiro.

134. Fédération Internationale de Football Association, Minutes of the 16h Annual Congress, held at Helsingfors on 3rd, 4th and 5h June 1927.

135. Fédération Internationale de Football Association, Official Communications, 6th year, No.34, 4th February 1929.

nationales de la Confédération sud-américaine confirmèrent par écrit le soutien inconditionnel qu'elles réservaient au projet uruguayen de 1930. La lettre aux envolées lyriques envoyée par la Fédération Équatorienne de Football traduit bien l'état d'âme continental concernant le projet porté par l'Uruguay.

« En Équateur, il existe le plus sincère et loyal attachement aux glorieuses terres d'Artigas. Et, s'agissant de célébrer le magnifique événement de son indépendance, il est de notre devoir de coopérer à la hauteur de nos moyens pour que cette commémoration soit, comme il convient, une fête pour toute cette Amérique si fière d'avoir sur les côtes du Plata un joyau de culture si étincelant. Et nous-mêmes, les représentants du mouvement sportif équatorien, nous sentons, en plus de cette aspiration patriotique, le désir d'embrasser fraternellement ces fiers vainqueurs qui, dans les stades du monde entier, se sont vu ceints des meilleurs lauriers »¹³⁶.

Ces mots virant presque à la flagornerie attestent de l'ascendant dont jouissait le pays sur ses pairs. Cette adhésion ne se manifestait pas uniquement en paroles. L'envoi effectif de délégués au prochain congrès de la FIFA serait une entreprise coûteuse financièrement. La décision de ces fédérations de football de consentir à de tels sacrifices est une preuve de plus du soutien sans faille dont jouissait la petite république du Rio de la Plata en terres américaines. Cependant, si ces alliés régionaux seraient essentiels à l'heure de faire pencher l'opinion du football mondial du côté uruguayen, le pays ne devait pas pour autant délaissier le reste des associations nationales. Tout ralliement supplémentaire à sa cause en amont du congrès serait un pas de plus sur le chemin du succès de sa candidature. Aussi, l'AUF se mit-elle en quête des soutiens potentiels parmi ses lointaines homologues¹³⁷ allant parfois, comme dans

136. « En el Ecuador existe el más sincero y leal afecto a la gloriosa tierra de Artigas, y al tratarse de celebrar el hecho magnífico de su independencia, considera de su deber cooperar en la medida de sus posibilidades para que tal celebración sea, como corresponde, una fiesta de esta América que se enorgullece de ostentar la joya riquísima de cultura que resplandece en las orillas del Plata. Y nosotros, los representantes del deportismo ecuatoriano, sentimos, a más de ese anhelo patriótico, ese otro de abrazar fraternalmente a los gallardos vencedores que en los estadios del mundo se han ceñido los mejores laureles; abrazarlos y recibir sus lecciones y adivinar los secretos que han abierto sendero a la gloria ». Télégramme de la Fédération Équatorienne de Football, adressé à l'Association Uruguayenne de Football, datée du 4 juin 1930, Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguay de Fútbol.

137. En plus de ses voisins d'Amérique du Sud, l'AUF contacta notamment les fédérations du Portugal, du Danemark, de Suède, de Suisse, de Turquie, de Finlande, d'Allemagne, d'Italie, de Yougoslavie, de Lettonie, du Luxembourg, de Norvège, de Russie, de Tchécoslovaquie, d'Espagne, de Pologne, de Hollande, de Lituanie, d'Irlande, de Hongrie, de Grèce, d'Autriche, de Belgique, d'Estonie, du Japon, des États-Unis et du Costa Rica. Relación y detalle de los gastos del Comité Ejecutivo pagados por la Asociación

le cas cubain, jusqu'à solliciter des pays non encore affiliés à la FIFA¹³⁸. Les premiers à répondre positivement à cette demande furent le Mexique¹³⁹ et les États-Unis¹⁴⁰, qui en tant que nations américaines, voyaient d'un bon œil la tentative uruguayenne de décentraliser une FIFA encore trop amarrée à l'Europe. La solidarité continentale rapportait ses dividendes. Du côté européen, le son de cloche était moins enthousiaste. À l'image du Portugal, les fédérations du Vieux Continent firent savoir que « la célébration du Championnat du monde dans une capitale aussi lointaine que Montevideo, en l'absence de concessions spéciales facilitant le voyage et le séjour, rendrait, pour des raisons financières, compliquée toute participation »¹⁴¹ européenne. Mais les autorités uruguayennes avaient anticipé cette difficulté et s'affairaient déjà à la mise en place de ces « concessions spéciales ». Enfin, pour appuyer ses sollicitudes de soutien auprès de ses homologues étrangères, l'AUF demanda l'assistance du Ministère des Relations extérieures dans cette tâche de démarchage des futurs électeurs du congrès de 1929¹⁴². Passer par le réseau et les relais offerts par le MRREE n'était pas seulement pratique sur un plan logistique, cela permettait également de renforcer symboliquement la demande de l'AUF en la faisant porter par un acteur étatique.

U. de Football, Comprobante n°3219. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

138. Lettre n°166345 du Ministerio de Relaciones Exteriores, signée don Rufino T. Domínguez, retranscrivant le télégramme n°50 en provenance de la Havane signé Pedro Erasmo Callorda, adressée à l'Association Uruguayenne de Football, datée du 31 juillet 1929, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.
139. Lettre de la Federación Mexicana de Football Association, signée Ramón Pérez (secrétaire), adressée au Président l'Association Uruguayenne de Football, datée du 27 mai 1929. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.
140. La Fédération étasunienne confirma à son homologue uruguayenne qu'elle avait donné la consigne à ses délégués participants au prochain Congrès de la FIFA de voter pour le projet uruguayen. Lettre n°609369 du Ministère des Relations Extérieures, signée don Rufino T. Domínguez, retranscrivant le télégramme L500 du 7 mai 1929 en provenance du poste de Washington, adressée à l'Association Uruguayenne de Football, datée du 7 mai 1929, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.
141. « Que la celebración del Campeonato Mundial en una capital tan lejana como Montevideo sin concesiones especiales que faciliten el viaje, estada, dificultaría la concurrencia de Portugal por razones de índole financiera ». Lettre n°100 de la Légation uruguayenne à Lisbonne, signée P. Requena Bermúdez, adressée à Son Excellence M. le Ministre des Relations Extérieures, Don Rufino T. Domínguez, datée du 4 mai 1929, Lisbonne. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.
142. Lettre n°242840 du Ministre des Relations Extérieures, signée don Rufino T. Domínguez, adressée à l'Association Uruguayenne de Football, datée du 30 avril 1929. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

7.6 L'élection de Montevideo : un tour de force diplomatique

Les prévisions d'Usera Bermúdez et d'Espil sur la rude concurrence dans la course à l'organisation de la Coupe du monde de 1930 se confirmèrent à l'approche de la 18^e édition du congrès annuel de la FIFA prévu en 1929. En amont de celui-ci, les fédérations d'Espagne, d'Italie, de Hongrie, de Hollande et de Suède firent part de leur désir d'accueillir la compétition sur leur sol. Le document préparatoire au congrès envoyé à l'ensemble des membres de la FIFA retranscrivait les justifications avancées par ces candidats. Ainsi, la fédération hongroise par exemple sollicitait ses pairs dans les termes suivants :

« Nous vous prions de confier l'organisation de la première [...] Coupe du monde prévue en 1930 à notre fédération et donc d'appuyer notre candidature lors du Congrès de Madrid de 1930.

Tant le bon développement du football en Hongrie que la qualité de nos stades et l'expérience de nos dirigeants sportifs garantissent au tournoi qui sera accueilli à Budapest la meilleure organisation qui soit.

Nous espérons vivement que cette requête sera validée par le Congrès et que la Fédération Nationale de Hongrie, qui accueillera déjà à Budapest le prochain Congrès de la FIFA, se verra honorée de la noble tâche d'organiser ce tournoi, nous permettant ainsi de faire preuve de toutes nos capacités au reste du monde sportif »¹⁴³.

Arrivant en dernière position derrière les cinq candidatures européennes, l'annonce de la proposition uruguayenne faisait bien pâle figure. Contrairement aux autres elle ne constituait pas une invitation en bonne et due forme nommément signée par les représentants du football national. Il s'agissait au contraire de la retranscription d'un simple « cablôgramme » que l'AUF avait adressé aux dirigeants de la FIFA pour les informer de sa candidature. Outre la formulation laconique propre à ces transmissions, le texte n'était même pas traduit dans une des trois langues officielles de l'institution.

143. « We beg you to entrust the organization of the first [...] 'World Cup' taking place in 1930, with our Federation, at the same time submitting and protecting our request to the Congress of Madrid in 1930. The good development of the Hungarian football sport, the adequate playgrounds and the managers of our Federation, all these give the guaranty, that these matches will be executed in Budapest in the best organization. We sincerely hope that our request will be accepted by the Congress, and that it is the Hungarian National Association which will be honored by the distinction being commissioned with the arrangement of the first matches for the 'World Cup', just at the same time when the contemplated Budapest Congress will be held in 1930, thus enabling us to demonstrate our capacity to the sporting world ». FIFA, Appendix N.º2, to the Agenda of the Congress to be held in BARCELONA... *op.cit.*

« Proposerons Congrès Madrid réalisation Montevideo Championnat Mondial 1930 commémorant ainsi Centenaire indépendance Uruguay. Communiquerons conditions entièrement favorables pays participants. Vous prions le communiquer affiliées dans l'attente vote en faveur pays vainqueur deux dernières Olympiades »¹⁴⁴.

À l'instar du contraste protocolaire entre le faire-part uruguayen et ceux de ses concurrents, d'autres éléments autrement plus importants ne laissaient guère augurer, à l'approche du congrès, la moindre issue favorable à la candidature sud-américaine. Les chances uruguayennes pouvaient en effet sembler minimales considérant les bons arguments des candidatures concurrentes. Les autres nations candidates étaient tout autant que l'Uruguay, d'authentiques terres de football où la pratique était à la fois répandue et les institutions bien installées. Dans le cas de la Hongrie et de l'Italie en particulier, en raison de leur investissement dans des tournois d'envergure comme la Coupe Internationale et la Mitropa Cup¹⁴⁵, ces deux nations jouissaient en sus d'une solide expérience en termes de participation et d'organisation de tournois footballistiques. De même, la Hollande, qui avait accueilli les Jeux olympiques en 1928, bénéficiait elle aussi de ce savoir-faire et de l'infrastructure allant de pair. L'Espagne enfin apparaissait également comme une candidate des plus solides. Pour aggraver le tout, des bruits couraient également dans les antichambres du congrès laissant croire que certaines nations – notamment la France¹⁴⁶ – avançaient à couvert et se préparaient secrètement à rafler la mise

144. « The following cablegram was received : 'Propondremos Congreso Madrid realización Montevideo Campeonato Mundial 1930 conmemorando así centenario independencia Uruguay comunicaremos condiciones enteramente favorables países participantes rogámosle comunicarlo afiliadas esperando votos favor país vencedor dos ultimas olimpiadas' ». *Ibidem*.

145. QUIN, Grégory, « The International Cup. 1927-1938. A Forgotten International Competition » *Stadion, Revue Internationale d'Histoire du Sport*, 2013, vol. 37, no. 2, p. 285-304.

146. « D'après des bruits qui me sont parvenus, en plus des candidatures formellement déposées, il semblait que les Français nourrissaient également la prétention d'organiser d'accueillir à Paris le premier Championnat du monde ». « Según versiones que me llegaron hasta mí, además de las candidaturas que formalmente se habían presentado, se insinuaba la pretensión de los franceses para tener el honor de organizar el primer campeonato en París ». Rapport signé Enrique Buero, adressé au Docteur don Raul Jude, Président de l'Asociación Nacional de Fútbol, daté du 22 mai 1929. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol. Bien qu'elle n'apparaisse pas clairement dans les sources, cette crypto-volonté d'organisation française de la Coupe du monde reste tout à fait plausible. La France avait joué un rôle déterminant dans la mise en place de la compétition : la formule retenue (mêlant professionnels et amateurs) ainsi que le règlement général de la compétition étaient dus au dirigeant français Henri Delaunay. De même, c'est la délégation française qui, en 1928, lors du congrès d'Amsterdam, avait officiellement présenté la motion de création d'une Coupe du monde

7.6. L'élection de Montevideo : un tour de force diplomatique 373

si l'opportunité se présentait.

Le Congrès annuel de la FIFA de 1929 à charge de la Fédération Espagnole devait initialement se dérouler à Madrid, mais cette dernière décida au dernier moment, avec l'accord de la FIFA, de changer le lieu au profit de Barcelone¹⁴⁷. Pour cause : à partir du mois de mai la capitale catalane accueillait la 38^e édition de l'Exposition Internationale. D'après la circulaire envoyée par la Fédération Espagnole, ce changement de lieu était motivé par le désir des autorités ibériques de permettre aux délégués étrangers prenant part au Congrès de la FIFA de profiter de leur séjour à Barcelone pour visiter l'Exposition¹⁴⁸. L'inauguration en grande pompe de celle-ci était prévue pour le 19 mai, soit le jour de clôture du Congrès. Ce calendrier tombait à pic. En conviant les délégués de la FIFA à des célébrations « solennelles » et, surtout, en leur faisant profiter des nombreuses installations d'une métropole mise à l'honneur, les autorités espagnoles cherchaient à passer un message clair : le pays était à la hauteur des rendez-vous internationaux de premier plan et l'Espagne constituait donc une élection de choix pour l'organisation de cette première Coupe du monde¹⁴⁹. De manière on ne peut plus opportune l'Exposition était construite autour de la thématique 'arts, sports et industries' et la ville s'était donc doté pour cela d'un stade flambant neuf, le Estadi Olímp-

pour 1930. C'est elle également qui, lors du congrès de Barcelone en 1929, présenta formellement et soumis au vote le projet financier pour la Coupe du monde (finalement débouté). Cet investissement particulièrement pro-actif des Français sur le dossier de la création de la Coupe du monde de la FIFA peut logiquement être interprété comme le signe d'une forte disposition à accueillir la compétition sur son sol, et ce, d'autant plus qu'ayant organisé en 1924 les Jeux olympiques, dont le tournoi de football fut un authentique succès, la France jouissait tout à la fois de l'expérience et des infrastructures nécessaires à la réalisation d'une telle ambition. FIFA, Procès verbal de la séance de la Commission tenue à Genève le samedi 19 janvier 1929, signée Henri Delaunay (secrétaire), *ibidem* ; lettre de la délégation olympique uruguayenne, signée J.G. Usera Bermúdez, adressée au Président de l'Association Uruguayenne de Football, don Raúl Jude, datée de juin 1928 (raturé), Velsen. *Ibidem* et FIFA, Official bulletin of the Fédération Internationale de Football Association, *World's Football*, 1st year, N°.1, 16th April, 1929.

147. Lettre de la Fédération Espagnole de Football, adressée à l'Association Uruguayenne de Football, datée du 9 avril 1929, Madrid. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

148. L'ouverture de l'Exposition était initialement fixée au 15 mai et aurait donc pu servir de grandiose prélude au Congrès annuel de la FIFA. Le gouvernement ibérique retarda cependant l'événement au 19, ce qui « perturbait et contrariait les plans » de la fédération espagnole. C'est pourquoi cette dernière sollicita à la FIFA un report des dates du Congrès aux 20 et 21 mai. Si cette demande n'aboutit pas, le Congrès fut tout de même prolongé jusqu'au 19, soit le jour de l'inauguration officielle de l'Exposition. *Ibidem*.

149. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 3 février 1930.

pic. Avec sa capacité de 60 000 spectateurs – qui en faisait le deuxième plus grand d'Europe derrière l'antre londonien de Wembley – celui-ci ne manqua pas d'impressionner les congressistes de la FIFA.

Le sérieux et la solidité des différentes candidatures européennes laissaient donc présager que la Coupe du monde se tiendrait dans un de ces cinq pays du Vieux Continent. Dès 1927 les concepteurs même du projet de compétition internationale de la FIFA avaient affirmé que celle-ci devrait « naturellement »¹⁵⁰ (selon la formulation de Delaunay) s'organiser pour la première fois en Europe. De même, lors de la réunion préparatoire au congrès de Barcelone tenue la veille par le Comité Exécutif de la FIFA, E. Buero – qui y participait en tant que Vice-président de l'institution – remarqua que ses confrères « penchaient, pour des questions de convenance, en faveur de l'élection d'une ville européenne »¹⁵¹. C'est également ce que laissa entendre ce jour-là le président de la FIFA, Jules Rimet, lorsqu'il affirma à la presse qu'il ne « pensait pas que la Coupe du monde se fasse hors d'Europe »¹⁵². En effet, avec un tel embarras du choix, pourquoi se donner la peine de désigner un pays aussi lointain que l'Uruguay pour cette première édition ?

Cette manière toute européenne d'appréhender la question n'était pas une surprise pour les Sud-Américains. Dès avril 1929 les journalistes d'*El Día* n'hésitaient pas à écrire qu'ils croyaient « qu'en raison de l'indolence qui a toujours caractérisé les Européens, ces derniers, confrontés au choix d'envoyer 18 nations jusqu'au Rio de la Plata ou plutôt d'en faire venir deux ou trois du Nouveau Monde jusqu'à Paris, Madrid, Vienne, Rome, ou autre, choisiront

150. « Procès-Verbal de la séance du Comité nommé par le Comité Exécutif pour étudier la question d'un Championnat [sic] International, tenue à Zürich, le 5 février 1927 » retranscrit dans : Fédération Internationale de Football Association, Minutes of the 16th Annual Congress, held at Helsingfors on 3rd, 4th and 5th June 1927.

151. « Los dirigentes del Football Mundial se inclinaban, por razones de oportunidad, a la solución de elegir una ciudad europea ». Rapport signé Enrique Buero, adressé au Docteur don Raul Jude, Président de l'Asociación Nal de Football, daté du 22 mai 1929. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol. Cet échange est intégralement retranscrit dans BUERO, Enrique, *Negociaciones... op.cit.* p.64-71.

152. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 17 mai 1929. Le positionnement de Rimet vis-à-vis du projet uruguayen est difficile à déterminer. Si la version qu'il donne dans ses mémoires (à savoir un vif enthousiasme pour une Coupe du monde en Uruguay qui remonterait à 1925) n'est pas crédible, certains signes, comme l'entretien qu'il eut avec l'Ambassadeur uruguayen à Paris quelques semaines avant son départ vers Barcelone laissent entrevoir une bonne prédisposition. En tout état de cause – et cela concorde avec les divers témoignages d'époque – il semblerait que le président de la FIFA était un fin diplomate et qu'il avait l'art de laisser toutes les possibilités ouvertes. Lettre n°609315 du Ministère des Relations Extérieures, signée don Rufino T. Domínguez, retranscrivant un télégramme signé Guani en provenance du poste de Paris, adressée à l'Association Uruguayenne de Football, datée du 3 mai 1929, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

7.6. L'élection de Montevideo : un tour de force diplomatique 375

l'option la plus proche par pure commodité, tel qu'ils le laissèrent déjà entendre lors du Congrès de la FIFA à Amsterdam en juin dernier »¹⁵³. Dans de telles conditions la candidature uruguayenne faisait figure de complet outsider dont les chances de réussite semblaient bien maigres. Cependant, l'anticipation par les Sud-Américains de cette indisposition naturelle de l'Europe envers le projet uruguayen et surtout le flou entretenu par la FIFA autour du volet financier du tournoi pouvait potentiellement offrir la marge de manœuvre suffisante au pays pour renverser cette situation initialement défavorable.

Le 19 janvier 1929, quelques mois avant l'ouverture du Congrès de Barcelone, la Commission spéciale pour une Compétition internationale de la FIFA s'était réunie à Genève pour continuer de dessiner les contours que prendrait le tournoi et notamment sur son modèle économique¹⁵⁴. Le 18 mai, lors du deuxième jour de réunion du congrès accueilli dans les Casas Consistoriales de la capitale catalane, les conclusions des discussions de Genève furent présentées à l'ensemble des délégués. Concrètement, la Commission spéciale avait fait trois propositions différentes de modèle de financement en vue de leur discussion puis de leur mise au vote. La première stipulait :

« Projet A : Après déduction sur la recette brute du droit de location et déduction des taxes, la recette nette sera partagée de la manière suivante :

- 20 % à la FIFA pour les frais d'organisation, de publication et de secrétariat ;

- 20 % à chacune des équipes en présence

- 40 % à une caisse commune pour le remboursement ou l'amortissement des frais de voyage des équipes, au prorata des kilomètres parcourus (2^e classe – 3 dollars par jour et pour 17 personnes par équipe, les frais de séjour devant partir de la veille du premier tour jusqu'au lendemain du jour de l'élimination) »¹⁵⁵.

Sensiblement similaires, les projets B et C faisaient varier le pourcentage alloué à la « caisse commune » à 45 % et 55 % respectivement. De même, la Fédération Française de Football proposa un quatrième projet qui allouait

153. « pensamos con razón de la comodidad que siempre caracterizó a los europeos, que entre venir 18 naciones al Río de la Plata o que vayan de aquí dos o tres a París, Madrid, Viena, Roma o lo que sea, elegirán cómodamente la más cercana, como lo dieron a entender en antecelas del Congreso de la FIFA en Amsterdam, en junio pasado ». *Journal El Día*, Montevideo, édition du 4 avril 1929.

154. FIFA, Procès verbal de la séance de la Commission tenue à Genève le samedi 19 janvier 1929, signée Henri Delaunay (secrétaire). Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

155. FIFA, Appendix N.º2, to the Agenda of the Congress to be held in BARCELONA... *op.cit.*

lui 60 % des recettes à ce fond¹⁵⁶. L'ensemble de ces propositions se basait donc sur un modèle proche de celui des Jeux olympiques où chaque délégation avancerait seule les frais engendrés par sa participation avec la nouveauté notable cependant qu'elle pourrait éventuellement récupérer une partie de cette somme grâce à la part de la « caisse commune » qui lui reviendrait. Toutefois, en assujettissant le remboursement des frais de séjour à la date d'élimination de chaque équipe, tous ces projets conditionnaient le coût engendré par la participation aux résultats sportifs des différentes sélections. Or, comme le remarquait E. Buero dans le rapport qu'il transmit à son ministère de tutelle après le Congrès¹⁵⁷, cette manière de procéder excluait *de facto* une organisation américaine du Mondial. En effet, un tel modèle basé sur la redistribution proportionnelle des ressources ne serait viable pour les participants qu'en cas de coûts de transports réduits. Ainsi, même en cas de défaite précoce, les maigres sommes récupérées grâce au fonds commun seraient suffisantes pour couvrir des frais de voyage modestes. La majorité des pays affiliés étant européens et les distances sur le Vieux Continent étant particulièrement courtes, le seul moyen de garantir ces faibles coûts de voyage sur lesquels tablaient les modèles proposés par la commission était de désigner une capitale européenne pour accueillir la Coupe du monde. Le choix de Montevideo en revanche était donc foncièrement incompatible avec les formules proposées. En effet, non seulement la caisse commune pouvait s'avérer sévèrement insuffisante du fait du coût des nombreuses traversées océaniques impliquées, mais surtout, le choix de la capitale uruguayenne faisait courir aux pays européens le risque non nul d'hériter d'une coquette facture de voyage à régler presque intégralement en cas d'élimination directe.

Parce que l'adoption d'une telle réglementation excluait tacitement la candidature uruguayenne, le premier objectif des Sud-Américains – menés par l'influent H. Rivadavia Gómez, le père de la Conmebol en personne¹⁵⁸ – fut donc de l'empêcher. Ainsi, la délégation de l'AUF, secondée par ses alliées régionales, lança sa première « offensive »¹⁵⁹ en s'évertuant à bloquer la résolution de la question financière sur les bases proposées. D'après les mots de Buero « le bloc des Américains constitué des délégués d'Uruguay, d'Argentine,

156. Il existait une option supplémentaire : celle avancée par la Fédération Espagnole. En effet, cette dernière rédigea en amont du Congrès une proposition alternative de réglementation complète pour le tournoi dont le volet financier reposait également sur la création d'un fonds commun.

157. Rapport signé Enrique Buero, adressé au Docteur don Raul Jude, Président de l'Asociación Nal de Football, daté du 22 mai 1929. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

158. AUF, Actas Primera División, 1929-1930, Acta n°2, sesión del 23 de abril de 1929. Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

159. *Ibidem*.

7.6. L'élection de Montevideo : un tour de force diplomatique 377

du Chili, du Brésil, du Paraguay et du Pérou, s'accor[dèrent] – pour préparer le terrain en vue de la candidature de l'Uruguay – à torpiller les projets financiers présentés par la Commission »¹⁶⁰. Durant les discussions de la session, le diplomate exhorta ses pairs à ce que « les conditions financières soient fixées de façon à ne pas exclure automatiquement une candidature américaine »¹⁶¹ et demanda donc à ajourner cette discussion pour la trancher une fois l'hôte de la compétition connu de manière à ne pas l'influencer et à mieux s'y adapter.

Le projet financier proposé par la France – soit celui qui, en se limitant à une simple redistribution des recettes, paraissait le plus proche des sensibilités amateurs – fut mis au vote. Avec huit voix¹⁶² pour et trois abstentions¹⁶³ provenant majoritairement de nations encore attachées à l'amateurisme et douze voix¹⁶⁴ contre provenant surtout de nations ayant adopté le professionnalisme auxquelles s'additionnaient celles du sous-continent américain, la proposition échoua. Ce rejet serré de l'initiative française met à la fois en exergue la tension du football contemporain moralement tiraillé entre amateurisme et professionnalisme, mais surtout le rôle déterminant joué par le positionnement du bloc sud-américain dont le vote était à même de peser lourdement sur l'équilibre des forces en présence.

Suite à ce rejet la question du volet économique fut renvoyée en commission pour étude et donc – comme le souhaitait Buero – ajournée. Ces perspectives financières demeurées ouvertes redonnaient toutes ses chances à la candidature de Montevideo. Il ne lui restait alors pour s'imposer qu'à convaincre les nations présentes au Congrès de son bien-fondé et de la solidité du projet. D'après le témoignage de Buero, pour ce faire, les délégués sud-américains optèrent pour une approche subtile. Brandir d'emblée le financement intégral prévu par l'État uruguayen risquait d'indisposer les nations les plus attachées aux idéaux de l'amateurisme, mais aussi de donner au pays l'image peu flatteuse d'une nation nouveau-riche, or les hommes de l'AUF préféraient au contraire montrer le pays sous l'angle, sportivement plus légitime, de champion de football auréolé des lauriers conquis aux Olympiades¹⁶⁵.

160. « el block de los americanos que lo constituíamos los delegados del Uruguay, Argentina, Chile, Brasil, Paraguay, Perú, convinimos en torpedear el proyecto financiero presentado por la Comisión, como paso previo a la candidatura del Uruguay ». *Ibidem*.

161. « the conditions ought to be fixed [...] in such a way that a candidature of America should not be excluded » Fédération Internationale de Football Association, Minutes of the 18th Annual Congress, held at Barcelona on 17th, and 18th May 1929.

162. De la Belgique, la France, l'État Libre d'Irlande, le Luxembourg, les Pays-Bas, le Portugal, la Suède et les États-Unis.

163. De l'Allemagne, la Norvège et la Suisse.

164. De l'Argentine, l'Autriche, le Brésil, le Chili, l'Espagne, la Hongrie, l'Italie, le Paraguay, la Pologne, le Pérou, la Tchécoslovaquie et l'Uruguay.

165. Lettre d'Enrique Buero, adressée à M. don Raúl Jude, datée du 23 mai 1929, Monte-

C'est pourquoi ils se limitèrent à répandre le bruit de la Loi n°8409 dans les antichambres de la session où serait élue la ville hôte. Plutôt que d'aborder la question frontalement durant les sessions ils firent circuler en sous-main le détail des conditions avantageuses que celle-ci offrait aux participants¹⁶⁶. Suivant les directives reçues du MRREE, ils révélèrent lors de ces échanges informels avec leurs homologues européens que l'Uruguay comptait « garantir à chaque équipe un voyage en première classe jusqu'à Montevideo, couvrir les frais de résidence et de bouche pour 20 personnes, et ce, pour toute la durée du séjour plus huit jours, et enfin que les joueurs recevraient des compensations pour salaire perdu à hauteur de 2 pesos par jour durant la traversée et 4 pesos par jour une fois en Uruguay »¹⁶⁷. Ces engagements contrastaient fortement avec les austères propositions de la Commission spéciale de la FIFA.

La générosité de l'offre uruguayenne remplissait un double objectif. Il s'agissait en premier lieu de séduire les potentiels participants au tournoi en gommant pour ces derniers tout semblant de difficulté d'ordre économique. D'autre part, elle répondait également au choix assumé du pays de s'engouffrer dans la surenchère pour sécuriser son succès. Comme l'évoquait Usera Bermúdez quelques mois auparavant, « l'Uruguay [était] disposé à dépasser toute proposition concurrente »¹⁶⁸ et, en proposant des conditions si avantageuses, les Sud-Américains fixaient la barre très haut pour leurs adversaires. Contre une telle proposition ne serait pas aisé pour le reste des nations candidates. Même celles, qui comme l'Italie, prévoyaient d'assumer une partie des coûts de la compétition pourraient difficilement égaler cette offre et encore moins prétendre renchérir.

En ce milieu d'année 1929 le climat économique mondial était particulièrement nuageux et peu propice aux engagements financiers somptueux. Dès la fin de la décennie le boom économique lié à la reprise de l'entre-deux-guerres s'estompait. L'Allemagne était entrée en récession depuis 1928 et au début de l'année 1929 la machine productive américaine qui avait jusque-là servi de moteur de croissance renvoyait maintenant de forts signaux d'essoufflement. Ceux-ci se concrétiseraient peu de temps après avec le krach boursier de Wall Street du mois de septembre 1929. Confrontées à ce sombre panorama, les fédérations de football européennes étaient donc particulièrement préoccupées par

video, Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

166. Rapport signé Enrique Buero, adressé au Docteur don Raul Jude, Président de l'Asociación Nal de Football, daté du 22 mai 1929. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

167. « ofreciendo pagar íntegramente pasajes primera, alojamiento comida para 20 jugadores durante estada mas ocho días suplementarios. Ademas entregaráseles como reembolso jornales dos pesos diarios durante viaje marítimo más cuatro pesos diarios estada Montevideo ». BUERO, Enrique, *Negociaciones... op.cit.* p.61.

168. « el Uruguay esta dispuesto a superar cualquier oferta ». *Ibidem* p.60.

7.6. L'élection de Montevideo : un tour de force diplomatique 379

l'aspect budgétaire de la compétition. Faute de décision préalable concernant la réglementation financière de celle-ci, l'engagement des hôtes potentiels revenait à signer un aventureux chèque en blanc. Or les fédérations européennes craignaient d'assumer un risque de dépenses incontrôlées. C'est ce que laissait déjà par exemple entendre la fédération hollandaise au moment où elle déposa sa candidature en précisant qu'« ignorant les conditions d'organisation que le Congrès [allait] fixer, elle [se] réserv[ait] le droit de se retirer dans le cas imprévu, où elle aurait des objections prépondérantes quant aux conditions fixées »¹⁶⁹.

De son côté, manifestement, l'Uruguay était prêt à assumer ce risque et ne s'en cachait pas. Le pays ne vivait pas pour autant déconnecté du contexte économique mondial, loin de là. Son économie basée sur un modèle agro-exportateur le rendait particulièrement dépendant du commerce extérieur et donc de la bonne santé financière de ses clients étrangers¹⁷⁰. Mais parce que leurs économies respectives n'étaient que très peu complémentaires, les États-Unis ne figuraient pas parmi ceux-ci. Les principaux acquéreurs de la viande, de la laine et du cuir uruguayen étaient européens. L'absence de dépendance directe entre l'Uruguay et l'épicentre de la crise du Jeudi noir explique la latence temporelle dans la propagation de celle-ci. Ce ne fut qu'à partir des années 1931-1932, une fois que les pays européens eurent accusé le coup de la crise et pris des mesures pour lutter contre celle-ci que l'Uruguay fut à son tour durement affecté par le contexte de récession globalisé¹⁷¹. Ainsi, au tournant des années 1929-1930, à l'heure de candidater pour l'accueil de la Coupe du monde, l'Uruguay profitait toujours de la situation économique favorable que traversait le pays depuis la deuxième moitié des années 1920¹⁷². C'est pour-

169. FIFA, Appendix N.º2, to the Agenda of the Congress to be held in BARCELONA... *op.cit.*

170. BULMER-THOMAS, Victor, *The Economic History of Latin America since Independence*, Cambridge University Press, Cambridge, 1994. chap. 3.

171. Le principal client de la production agricole nationale était le Royaume-Uni. Or la Grande Bretagne, sous les effets de la crise, durcit ses mesures protectionnistes, notamment à travers les accords d'Ottawa de 1932 par lesquels le Royaume-Uni décidait de commercer dorénavant de manière préférentielle avec ses anciennes colonies et dominions. Les viandes et les laines du bassin du Rio de la Plata perdaient donc leur principal acheteur qui allait désormais se fournir auprès des producteurs australiens et néo-zélandais. Ainsi, ce n'est qu'en 1932 que l'Uruguay fut frappé de plein fouet par le contexte économique international de 1929. *Ibidem.* p.75. En mars 1931, alors que le déficit budgétaire s'accroissait dangereusement, les principaux experts du pays débattaient encore pour savoir si celui-ci était ou non une conséquence de la crise mondiale. Rapport signée M. Velten, Ministre de France en Uruguay, adressé à son Excellence Monsieur Briand, Ministre des affaires étrangères, daté du 5 mars 1931. Archives diplomatiques de Nantes, fonds Uruguay, Boîte 534 'Finances publiques de l'Uruguay'.

172. Il existait quelques signes avant coureurs de la crise. Dès 1928 l'Uruguay souffrait d'un

quoi, contrairement à ses homologues européennes, l'AUF put compter sur les largesses d'un État encore très largement accommodant face à la perspective de débloquer d'importants fonds publics.

Durant l'après-midi du 18 mai 1929, lorsque reprirent les sessions du congrès de Barcelone devant décider du pays hôte de la Coupe du monde, les Pays-Bas et la Suède – face à l'incertitude budgétaire – décidèrent de retirer leur candidatures¹⁷³. Le délégué argentin, Adrián Beccar Varela, prit ensuite la parole pour présenter le projet uruguayen. Le procès-verbal du congrès indique :

« L'Argentine (Dr. Beccar Varela) a plaidé en faveur de l'Uruguay en mobilisant les arguments suivants :

1°. Les excellents résultats obtenus par ce pays lors des deux dernières Olympiades ;

2°. L'énorme développement du football en Amérique du Sud et en Uruguay ;

3°. La célébration en 1930 du Centenaire de l'Indépendance politique de l'Uruguay ;

4°. En confiant à l'Uruguay l'organisation, toutes les fédérations d'Amérique du Sud en seraient honorées »¹⁷⁴.

L'essence du discours de Beccar Varela devant la FIFA reprenait donc intégralement la ligne argumentaire construite par Usera Bermúdez et Espil dans leur projet initial (argumentation qui, au demeurant, avait fait ses preuves lors du congrès de Buenos Aires de la Conmebol). La nouveauté résidait ici dans le choix de l'orateur. Le bloc sud-américain avait soigneusement

déficit commercial, comme en témoignent les rapports parlementaires à ce sujet. Ce déficit ne fut pas interprété par les autorités uruguayennes comme étant structurel, mais plutôt d'ordre conjoncturel et lié notamment à la hausse générale du niveau de vie dans le pays. Celle-ci se traduisait notamment par une augmentation du tourisme à l'étranger et une forte augmentation des importations de produits manufacturés, dont les automobiles étasuniens en tout premier lieu. FREGA, Ana et *al.*, *Historia... op.cit.* p.62. Rapport signée M. Velten, Ministre de France en Uruguay, adressé à son Excellence Monsieur Briand, Ministre des affaires étrangères, daté du 27 avril 1929. Archives diplomatiques de Nantes, fonds Uruguay, boîte 534 'Finances publiques de l'Uruguay'.

173. La Suède le fit en faveur de l'Italie. Fédération Internationale de Football Association, Minutes of the 18th Annual Congress, held at Barcelona on 17th, and 18th May 1929.

174. « Argentine (Dr. Beccar Varela) pleaded for Uruguay using the following arguments : 1°. the excellent results obtained by that country in the two last Olympiads ; 2°. enormous development of football in South America and Uruguay ; 3°. celebration of the centenarian of Uruguay's political independence in 1930 ; 4°. in charging Uruguay with the organization all the South American Associations would feel honored ». Fédération Internationale de Football Association, Minutes of the 18th Annual Congress, held at Barcelona on 17th, and 18th May 1929.

7.6. L'élection de Montevideo : un tour de force diplomatique 381

préparé la manœuvre¹⁷⁵. Ce recours au délégué argentin n'était pas innocent. En effet, par son truchement, le projet uruguayen héritait, devant le parterre des délégués de la FIFA, de tout le poids et de tout le prestige associés à la nation argentine, authentique puissance économique et culturelle de l'époque. Par ailleurs, Beccar Varela¹⁷⁶ ne parlant aucune des langues officielles de la FIFA, ce dernier s'exprima – grâce au privilège conquis en 1928 par le bloc sud-américain¹⁷⁷ – en espagnol. Et, comme le stipulait la nouvelle réglementation, le discours dut être traduit dans une des langues officielles, en l'occurrence en français et par les bons soins du polyglotte Enrique Buero. Avec ce stratagème, l'Uruguay prenait donc directement part à la discussion de son projet, mais par une voie détournée. Sur un plan symbolique, cela lui permettait également de capitaliser sur la position de membre du Comité exécutif de la FIFA de Buero et de l'ascendant dont il jouissait parmi les dirigeants du football européen¹⁷⁸, renforçant là encore l'aplomb du projet uruguayen. Ce dernier apparaissait donc simultanément défendu par une voie officielle de la FIFA, porté par une puissance émergente, épaulé par un continent entier et soutenu par une audacieuse proposition financière. La solidité de la candidature de Montevideo était ostentatoire.

Après la présentation de cette dernière, la Hongrie retira la sienne. D'après Buero la fédération magyar s'était préalablement accordée pour cela avec son homologue italienne. Les deux fédérations du bloc d'Europe Centrale ne sou-

175. Rapport signé Enrique Buero, adressé au Docteur don Raul Jude, Président de l'Asociación Nal de Football, daté du 22 mai 1929. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

176. Ce dernier mourut quelques jours plus tard à Madrid lors de l'excursion de repos qu'il s'octroya après le Congrès de Barcelone. FIFA, Official bulletin of the Fédération Internationale de Football Association, *World's Football*, 1st year, N° 5, 15th August, 1929.

177. Rapport signé Enrique Buero, adressé au Docteur don Raul Jude, Président de l'Asociación Nal de Football, daté du 22 mai 1929. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

178. Buero était tout à fait conscient de ces avantages. Dans son rapport à son Ministère de tutelle, il évoque par exemple que « l'avantage de ma position dérive de la circonstance de connaître l'ensemble des délégués [européens] depuis des années. Ces derniers voient en moi un grand enthousiaste du football qui contribue par ailleurs à honorer celui-ci par la fonction qui est la mienne [au sein du service diplomatique uruguayen]. La maîtrise de la langue a aussi son importance bien entendu et le poste que j'occupe au sein de la Commission de la FIFA me donne de l'autorité ». « La ventaja de mi posición, deriva de la circunstancia de conocer a todos los delegados desde años atrás, quienes ven en mi a un entusiasta de la causa, que al propio tiempo prestigia al football por el cargo que transitoriamente desempeño. El dominio del idioma tiene su importancia, evidentemente, y el puesto que ocupó en la Comisión de la FIFA me da autoridad ». Lettre d'Enrique Buero, adressée à M. don Raúl Jude, datée du 23 mai 1929, Montevideo, Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

haitaient pas se faire de concurrence directe¹⁷⁹. Puis, lorsque ce fut le tour de l'Italie de faire usage de la parole, ses délégués, au lieu de défendre leur projet, le retirèrent. Ce revirement inattendu créa « un effet théâtral »¹⁸⁰ pour les congressistes et étonna fortement les membres du bureau de la FIFA¹⁸¹. Eu égard aux signaux de détermination qu'avait jusque-là renvoyés la péninsule à propos de sa propre candidature, ce désistement pouvait paraître tout à fait surprenant. Pour justifier celle-ci, le délégué de la FIGC, G. Mauro, expliqua que le revirement de son institution était dû aux sentiments d'amitié liant son pays à l'Argentine et à l'Uruguay, terres d'accueil pour des millions d'immigrants italiens partis en Amérique en quête d'opportunités¹⁸². S'il est vrai que, diplomatiquement, s'opposer frontalement au tandem *platense* qui réclamait conjointement l'honneur d'organiser la Coupe du monde pouvait s'avérer délicat pour les Italiens, les véritables raisons de ce désistement sont vraisemblablement à chercher ailleurs¹⁸³. Dans son rapport Buero évoque un « accord » passé avec les Italiens avant la séance¹⁸⁴. S'il ne donne aucun détail sur le contenu de celui-ci, il est probable qu'il ait eu trait à la question de la nationalité des joueurs de sélection. En effet, plus tôt pendant le congrès, l'Uruguay avait amené cette épineuse question sur la table en proposant que seul les joueurs nés dans un pays puissent en défendre les couleurs. L'Italie, dont le football se nourrissait déjà goulûment de *rimpatriati*, s'opposa vivement à cette motion, et l'Uruguay, peut-être dans le cadre de cet accord, la retira¹⁸⁵. Plus simplement encore, le désistement italien peut également se comprendre par la position intenable dans laquelle l'avaient mise les concessions financières de l'Uruguay. En effet, lors des réunions de janvier 1929 du Comité spécial de la FIFA, l'Italie avait fait savoir qu'elle « accepterait d'organiser l'épreuve si le pourcentage était de 30 % pour la Fédération organisatrice et 60 % pour la FIFA à charge de cette dernière d'indemniser les Associations participantes »¹⁸⁶. Initialement, l'Italie envisageait donc l'aventure mondia-

179. *Ibidem*.

180. « Cuando parece que el Delegado italiano va a hacer una fuerte proposición, se produce un efecto teatral, dando su conformidad a la proposición uruguaya ». Journal *El Día Gráfico*, Barcelone, édition du 19 mai 1929.

181. BUERO, Enrique, *Negociaciones... op.cit.* p.68.

182. Fédération Internationale de Football Association, Minutes of the 18th Annual Congress, held at Barcelona on 17th, and 18th May 1929.

183. En effet, l'attitude postérieure de la FIGC vis-à-vis du tournoi de Montevideo (voir chapitre 3.3) jette un sérieux doute sur le cas que pouvait réellement porter l'Italie à son rapport avec les républiques du Plata.

184. Rapport signé Enrique Buero, adressé au Docteur don Raul Jude, Président de l'Asociación Nal de Football, daté du 22 mai 1929. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

185. Journal *El Sol*, Madrid, édition du 18 mai 1929.

186. FIFA, Procès verbal de la séance de la Commission tenue à Genève le samedi 19

7.6. L'élection de Montevideo : un tour de force diplomatique 383

liste dans une optique lucrative. Le projet uruguayen, en proposant d'assumer la totalité des coûts d'organisation, lui coupait l'herbe sous le pied et faute de pouvoir s'aligner sur cette proposition, elle n'avait d'autre choix que de se retirer.

Après le retrait italien, ce fut au tour de M. Olave, le délégué espagnol, de prendre la parole. Parce qu'elle avait été la première à proposer sa candidature officielle à la FIFA, l'ordre de passage des orateurs voulait que la fédération ibérique soit la première à défendre sa candidature devant le congrès. Cependant, au début de la session, arguant qu'ils étaient les hôtes, les délégués espagnols cédèrent cette priorité à leurs concurrents et décidèrent qu'ils prendraient la parole en dernier. Maquillée en déférence vis-à-vis de ses invités, cette initiative n'avait en réalité rien de complaisante. L'Espagne avait construit un solide projet de Coupe du monde et s'était même pour cela donné le mal de rédiger un règlement intégral pour la compétition transmis à la FIFA en amont du congrès. Sûre de son projet, la cession de la priorité de parole de l'Espagne avait simplement pour objectif de lui donner la force du dernier mot lui permettant ainsi d'impressionner positivement les congressistes juste avant la mise au vote de la question. La manœuvre ne s'avéra pas aussi fructueuse qu'espéré.

Les désistements de la Hollande, de la Suède et de la Hongrie, la défense par l'Argentine du projet uruguayen et enfin le revirement italien, laissèrent l'Espagne seule face à la candidature de l'Uruguay. Or, les Uruguayens avaient mis les autorités footballistiques espagnoles dos au mur avant même l'ouverture du Congrès. En effet, quelque temps avant, l'ambassadeur uruguayen en Espagne, M. Benjamín Fernández y Medina, avait demandé une audience au Président du Conseil des ministres espagnol et dictateur *de facto*, Miguel Primo de Rivera. En invoquant la célébration du Centenaire de l'Uruguay et la volonté du pays d'inscrire l'organisation de la Coupe du monde au programme des festivités, le diplomate sollicita le dirigeant espagnol dans le sens d'un report de la candidature ibérique à la prochaine édition du tournoi¹⁸⁷ ; ce à quoi ce dernier accéda, compte tenu de la bonne entente entre l'Uruguay et son ancienne métropole coloniale et plus généralement de la posture qui était celle de l'Espagne visant à promouvoir les rapprochements politiques, diplomatiques et culturels avec ses anciens territoires dans le cadre du mouvement ibéro-américaniste. Dans cette logique de conciliation, l'argument du centenaire uruguayen revêtait un poids considérable et tout maintien du projet espagnol aurait donc été perçu comme un formidable camouflet diplomatique que l'Espagne ne pouvait se permettre, d'autant plus que la candidature

janvier 1929, signée Henri Delaunay (secrétaire). Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

187. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 17 mai 1929.

de Montevideo était portée par tout le continent latino-américain. Dans ces conditions, le délégué espagnol suivit les recommandations reçues de l'exécutif espagnol et annonça quand vint son tour, que l'Espagne retirait sa candidature en précisant toutefois que « si la candidature uruguayenne n'était pas acceptée, l'Espagne se proposerait » pour l'organisation du tournoi¹⁸⁸.

Mais au grand dam des vellétés espagnoles, les obstacles avaient disparu sur le chemin de la candidature de Montevideo. La question du modèle économique avait été reportée et aucun pays n'était en mesure de dépasser l'offre généreuse que les hommes de l'AUF avaient laissé filtrer. Cette partie d'échec se solda par l'abandon, une à une, des candidatures rivales. Avant même la tenue du vote devant trancher la question le projet de Montevideo était le seul en lice. Dans ces conditions, Jules Rimet qui présidait la session, proposa par pur décorum, de passer au vote. Le délégué chilien prit alors la parole pour demander l'élection de Montevideo par acclamation¹⁸⁹. Le recours n'existant pas dans les statuts, la demande fut refusée. Au lieu de cela les autorités de la FIFA appelèrent à choisir l'Uruguay à l'unanimité. Les délégués du congrès se levèrent et, en une longue ovation qui fit résonner d'applaudissements les Casas consistoriales, félicitèrent le succès uruguayen et souhaitèrent bonne chance à ses organisateurs. Si le procès-verbal de la FIFA indique à propos de cette désignation qu'elle fut « approuvée à l'unanimité », la valeur du scrutin de ces applaudissements était – comme cela se ferait jour dans les mois suivants – très largement soumis à interprétation. Quoi qu'il en soit, contre toute attente, le 18 mai 1929, la ville de Montevideo, lointaine capitale de l'hémisphère Sud, fut désignée par une FIFA encore largement euro-centrée pour accueillir la première édition de son Championnat du monde.

Le lendemain, les journaux uruguayens informaient triomphalement la population que la FIFA avait désigné « par acclamation »¹⁹⁰ la ville de Montevideo pour accueillir la Coupe du monde ; une décision qui « reflét[ait] l'honneur fait au pays »¹⁹¹ tout entier. Cette euphorie apparaissait également dans les rapports de la délégation uruguayenne envoyés depuis Barcelone. Tous se félicitaient de cette victoire qui venait couronner de succès l'audacieuse proposition d'Usera Bermúdez et d'Espil formulée en janvier 1929. Alors que tout semblait indiquer avant le congrès que la première Coupe du monde se déroulerait en Europe, la jeune nation sud-américaine était parvenue à renverser la vapeur au sein de la FIFA. Elle réussit à imposer sa candidature grâce à la

188. « if Uruguay should not be accepted Spain would present itself ». Fédération Internationale de Football Association, Minutes of the 18th Annual Congress, held at Barcelona on 17th, and 18th May 1929.

189. Journal *El Sol*, Madrid, édition du 18 mai 1929.

190. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 19 mai 1929.

191. « Tal resolución refleja honor a nuestro país ». *Ibidem*.

7.6. L'élection de Montevideo : un tour de force diplomatique 385

solidité de son dossier. En arrivant à la table des négociations avec un terrain préalablement labouré par son service diplomatique et un projet de financement intégral adossé à une loi de subvention ratifiée par les pouvoirs publics, elle avait méthodiquement mis hors-jeu ses rivales européennes. Surtout, le Vieux Continent était arrivé divisé entre cinq candidatures différentes et partagé autour de la sempiternelle question de l'amateurisme¹⁹². L'Amérique du Sud au contraire avait « uni toutes ses forces »¹⁹³ derrière la candidature de Montevideo. La capitulation de l'ensemble de ses concurrentes avant même la mise au vote de la question témoigne de l'efficacité avec laquelle l'Uruguay avait orchestré sa candidature. Cette abdication européenne fut interprétée par les dirigeants de l'AUF comme la reconnaissance par tous des prétentions mondialistes de l'Uruguay et de sa légitimité reposant sur le capital sportif de la Celeste et sur le capital symbolique du Centenaire uruguayen. En réalité, elle était simplement la traduction de la position d'échec et mat dans laquelle l'Amérique avait placé l'Europe lors de cette course à l'organisation du tournoi ; le Nouveau Monde avait davantage forcé la main de l'Ancien qu'il ne l'avait véritablement convaincu d'adhérer à son projet.

En ce sens l'attribution de la première Coupe du monde de la FIFA à l'Uruguay adopta les contours d'un authentique coup de palais dont les dirigeants de l'AUF, dans l'ivresse de leur succès, ne saisirent pas immédiatement ni la profondeur, ni les répercussions. Le télégramme du 18 mai 1929 envoyé par H. Rivadavia Gómez et E. Buero dans les minutes qui suivirent la fin du congrès présentaient les choses sous cet angle : « motion présentée brillamment délégué argentin, nous ont soutenu avec enthousiasme délégués Italie, Espagne »¹⁹⁴. Au-delà de l'ironie du sort (ces trois pays seraient ceux avec lesquels l'Uruguay finirait le plus brouillé lors de cette Coupe du monde), ces propos trahissent la naïveté des délégués uruguayens. Ce n'est qu'une fois dégrisé, quand viendrait l'heure des inscriptions formelles au tournoi que le pays découvrirait à ses dépens que son tour de force diplomatique à Barcelone avait manifestement indisposé plus d'une nation européenne. Les applaudissements dans la capitale catalane couvraient en réalité une non-conformité générale

192. KEYS, Barbara, *Globalizing sport... op.cit.* p.12.

193. « La elección del Uruguay, fué asegurada porqué, para hacerla triunfar, se contó con unificación de todas las fuerzas de América ». CONMEBOL, Memoria de la oficina permanente de la Confederación Sudamericana de Football, Años 1928-1929, Fonds CONMEBOL, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

194. « Moción preséntola brillantemente delegado argentino acompañándonos entusiastamente delegados Italia, España ». Lettre n°609428 du Ministerio de Relaciones Exteriores, signée don Rufino T. Domínguez, retranscrivant le télégramme du 18 mai 1929 en provenance de Barcelone signé Buero et Gómez, adressée à l'Association Uruguayenne de Football, datée du 20 mai 1929, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

du Vieux Monde vis-à-vis du tournoi montévidéen. Mais au lendemain de son fait d'armes l'AUF ne voyait pas encore le ciel se couvrir à l'horizon, sa vue était fixée sur la lourde tâche dont elle venait d'hériter : mettre sur pied une compétition d'envergure mondiale sans précédent en 14 mois à peine.

Une mobilisation générale

Au milieu des années 2000 l'historienne Joan Tumblety s'intéressa à une Coupe du monde passée étonnement inaperçue jusque-là dans l'historiographie du sport¹ : celle accueillie par la France en 1938, la troisième de l'histoire². Cette édition du tournoi se caractérisa par le désintérêt total de l'État. Économiquement, elle fut prise en charge par la Fédération Française de Football Association (FFFA), par des acteurs commerciaux privés et par quelques municipalités y voyant une occasion de stimuler leur tourisme local. Contrairement à la Coupe du monde organisée par la France en 1998 qui bénéficia amplement de la mobilisation des pouvoirs publics (et qui fut financée pour plus de moitié par ces derniers³), la précédente version accueillie par le pays ne jouit aucunement des largesses de l'administration en place, en l'occurrence, le gouvernement du Front Populaire, pourtant sensible à la question sportive. Pour Tumblety, dans l'histoire des grands événements sportifs internationaux, la Coupe du monde de 1938 incarne « l'antithèse de l'engagement financier » de l'État⁴ ; un traitement qui, en France, contraste fortement avec d'autres réalités sportives contemporaines comme les Jeux olympiques notamment. En 1924 ceux-ci avaient été accueillis dans l'Hexagone avec la complète collaboration des pouvoirs publics. Dans le cas français il fallut donc attendre soixante ans et la Coupe du monde de 1998 pour que le football bénéficie des mêmes largesses que ses cousines olympiques. Sur un plan symbolique, c'est le temps qu'il fallu attendre pour que le ballon rond transite depuis la sphère privée vers la tutelle d'un État qui s'en était initialement désintéressé. Cette relégation initiale du ballon rond au détriment des activités olympiques est observable sous d'autres latitudes. Les travaux d'Axel Elíaz Jiménez sur le cas mexicain par exemple montrent un phénomène similaire – d'autant plus

-
1. L'historiographie du football évoque même une Coupe du monde « oubliée ». DIETSCHY, Paul, et al., *Histoire politique... op.cit.* p. 167.
 2. TUMBLETY, Joan, « La Coupe du monde de football de 1938 en France : Émergence du sport-spectacle et indifférence de l'État », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n°93, p. 139-149, 2007.
 3. DAUNCEY, Hugh, « Building the Finals : Facilities and Infrastructure », in HARE, Geoff & Hugh DAUNCEY (dir.), *France and the 1998 World Cup The National Impact of a World Sporting Event*, Frank Cass, Londres, 1999, p.29, cité par TUMBLETY, Joan, « La Coupe du monde... op.cit.
 4. TUMBLETY, Joan, « La Coupe du monde... op.cit.

saisissant du fait de leur concomitance – entre les Jeux olympiques de 1968, qui firent l’objet d’une ambitieuse politique gouvernementale et la Coupe du monde de Mexico 1970 qui fut elle délaissée au profit de la sphère privée⁵. Il pourrait être tentant de déduire de ces exemples que l’histoire des Coupes du monde de football a été marquée par ce glissement progressif depuis le privé – premier secteur à véritablement détecter le potentiel de ce sport – vers le public qui n’aurait pris conscience que tardivement des avantages offerts par le football en termes de représentation et d’image. Après tout le football n’a-t-il pas toujours été particulièrement perméables aux enjeux monétaires et aux aventures financières ? D’où son divorce précoce d’ailleurs, avec un mouvement olympique aux idéaux désintéressés bien plus compatibles avec les imaginaires étatiques. Si les exemples français et mexicains semblent aller dans le sens de cette schématisation, le cas uruguayen quant à lui l’invalide complètement. À contre-pied de l’ancrage entrepreneurial traditionnellement associé au football, la première Coupe du monde de l’histoire est née dans le giron de l’État. Plus étonnant encore, dans ses choix économiques, elle s’est résolument distancée de toute logique de rentabilité.

Les intérêts privés ne furent cependant pas totalement absents de cette première édition. Il suffit pour s’en convaincre de relever la quantité de publicité référente au tournoi qui accompagna les éditions de presse et les affichages à son sujet. L’allemand Bayer profitait de « l’occasion du Centenaire » pour vanter les bienfaits de ses pastilles de Cafiaspirine⁶. L’étasunien Kodak rappelait lui la nécessité d’immortaliser par des prises de vue des moments aussi inoubliables⁷. L’anglaise Shell Mex, tout en « saluant le Peuple Uruguayen en cette glorieuse commémoration », faisait voler des avions publicitaires dans le ciel de Montevideo pour mieux placer ses produits pétroliers (fig. 8.1). D’innombrables boutiques, commerces et grandes enseignes du cru local enfin rivalisaient elles aussi d’inventivité publicitaire pour tirer profit du ‘moment’ Coupe du monde. De même – à l’instar du fascicule *Olimpiada*, publié en août 1930 sous le patronage de l’AUF et dont la totalité des photographies étaient grimées par la mention ‘Chocolates Franco’ – les diverses publications officielles du tournoi sont tout à fait comparables à ce que relève Tumblety dans le cas français lorsqu’elle évoque « la brochure officielle de la FIFA/FFFA consacr[ant] presque la moitié de ses pages à la publicité d’équipements et de services destinés aux touristes sportifs français et étrangers (hôtels, restaurants, bars et transports) et à vanter les mérites de telle marque de brillantine

5. JIMÉNEZ, Axel Elías Jiménez, « Mexico 1970 : football and multiple forms of modern nation-building during the 1970 World Cup », *Soccer & Society*, n°21 :8, p. 876-888, 2020.

6. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 18 juillet 1930.

7. *Ibidem*.

ou de tel grand magasin »⁸. Mais les éventuels parallèles d'ordre économique entre l'édition de 1930 et sa petite sœur française de 1938 s'arrêtent-là. En dépit des parallélismes concernant cette récupération publicitaire du tournoi et l'avalanche opportuniste de placements de produits, dans le cas uruguayen le secteur privé demeura un acteur mineur. La grande force motrice derrière la Coupe du monde de football fut, en tout état de cause, l'État, secondé de près par sa nation.

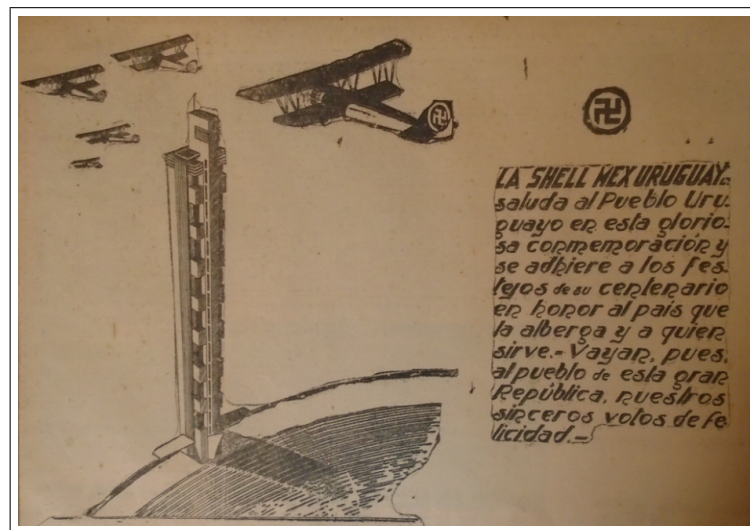


FIGURE 8.1 – Publicité de la Shell Mex illustrant le vol des avions qu'elle fit parader au-dessus du stade Centenario le jour de son inauguration (la croix gammée était le logo de la compagnie avant que le motif ne soit récupéré par le Parti national-socialistes des travailleurs allemands, NSDAP). Illustration sur papier. Journal *El Día*, édition du 18 juillet 1930.

Le fort ancrage public retenu pour cette première Coupe du monde n'échappa guère aux observateurs du cru. En mai 1929, alors que la capitale uruguayenne avait déjà été officiellement désignée par la FIFA pour être l'hôte de la première Coupe du monde de football, le journaliste satyrique Martín Chico du magazine *Mundo Uruguayo* se fendit d'un article intitulé « Le pays du football »⁹. Il y menait une réflexion tout à fait perspicace sur la relation sui *generis* liant le ballon à la sphère étatique :

« Ce fut avec les deniers de l'État que l'on finança les deux participations olympiques [de la Celeste] et ce sera avec les deniers de l'État que l'on financera le championnat [mondial] de l'année prochaine. Ceci donne à notre football un caractère saugrenu : il en vient à constituer une sorte de mélange entre le corps diplomatique, l'institution militaire

8. TUMBLETY, Joan, « La Coupe du monde... *op.cit.*

9. « El país del fútbol », Magazine *Mundo Uruguayo*, Montevideo, édition du 23 mai 1929.

et l'académie artistique et scientifique tout en s'affirmant comme un amalgame des valeurs représentatives du pays »¹⁰.

C'est ce « caractère saugrenu » du football local qui est à l'origine de la divergence entre les recettes uruguayenne et française pour les Coupes du monde de 1930 et 1938. À l'époque de cette dernière la France du Front populaire – suivant les vues de Léo Lagrange, son sous-secrétaire aux Sports et Loisirs – rechignait à apporter son soutien à l'organisation d'un tel événement sportif. La compétition allait avant tout se résumer à un grand spectacle mettant aux prises des athlètes professionnels, or le rôle de l'État d'après Lagrange était de promouvoir la pratique effective des activités physiques et non la passivité des tribunes propre aux sports de masse. L'État uruguayen, lui, ne s'embarrassait pas de telles entraves. Si pour les dirigeants français « le sport spectacle [était] incompatible avec les politiques de promotion du sport »¹¹, pour leurs homologues Sud-américains l'un n'empêchait pas l'autre. Comme en attestent les politiques publiques pilotées par la CNEF depuis 1911, ces derniers étaient loin d'être insensibles à la question de la promotion de la pratique sportive dans le pays. Mais à la différence du cas français, le phénomène du sport spectacle n'était pas considéré comme incompatible avec cette volonté de diffusion des activités physiques ; il était au contraire considéré comme complémentaire. Ce positionnement pragmatique alliant promotion de la culture du « muscle », patriotisme et divertissement de masse assumé – qui, au regard de la norme actuelle régissant les grands rendez-vous sportifs mondiaux peut étonner par sa modernité – constitue une des caractéristiques les plus notables de cette première édition du Mondial de la FIFA.

8.1 L'État et la nation au service de la Coupe du monde

Lors du tournoi de Montevideo le concours étatique fut aussi conséquent qu'inconditionnel. L'ampleur de ce soutien se manifesta dès la phase préparatoire de la candidature uruguayenne avec l'attribution du demi-million de pesos de subventions publiques votées par la Loi n° 8409 du 16 mai 1929. Au-delà de la somme en elle-même, les modalités de la promulgation de cette loi

10. « Fue con dineros del Estado que financiáronse las dos concurrencias a las olimpiadas y será con dinero del Estado que se financiará el campeonato del año próximo lo que le da a nuestro fútbol un carácter estafalario pues viene a ser algo así como una mezcla del cuerpo diplomático institución militar y academia artística y científica, en fin un amalgama de los valores representativos del país ». *Ibidem*.

11. TUMBLETY, Joan, « La Coupe du monde... *op.cit.*

en disent long également sur la solidité de l'implication publique. À la fin du mois d'avril 1929, alors qu'Héctor Rivadavia Gómez s'embarquait pour l'Europe en vue d'assumer la direction de la délégation uruguayenne au Congrès de Barcelone, Enrique Buero reçut de son ministère de tutelle les instructions pour préparer la campagne en faveur de Montevideo dans la capitale catalane¹². Le télégramme en question lui indiquait qu'il pouvait : « compter sur [un] financement [de] 300 000 pesos accordé [par le] Gouvernement »¹³. Or, au moment de l'envoi de ce câble, la loi en elle-même était encore dans les tuyaux législatifs ; elle ne serait votée et ratifiée que trois semaines plus tard. Buero reçut donc des consignes l'invitant à faire état des avantages financiers promis par l'Uruguay alors même que l'initiative n'était théoriquement pas à l'abri de subir un blocage parlementaire ou de faire l'objet d'un éventuel rétropédalage. Cette apparente témérité dans la manière de procéder est un marqueur de plus de l'ampleur du soutien et de la pleine confiance dont jouissait le projet auprès de l'appareil étatique uruguayen¹⁴. Si les autorités du pays anticipèrent de la sorte l'issue des débats dans les Chambres du Parlement c'est qu'elles n'avaient pas l'ombre d'un doute quant au succès de l'initiative ; que le pays soit mis en porte-à-faux vis-à-vis de la communauté footballistique internationale était un risque qu'elles n'auraient su prendre.

Par ailleurs les pouvoirs politiques ne se limitèrent pas uniquement à débloquer les conséquentes sommes requises pour l'organisation de l'événement, mais ils mirent également des pans entiers de l'administration publique au service de la cause footballistique. Parmi les principales entités concernées, la mobilisation du Ministère des Affaires Etrangères (MRREE) uruguayen est sans doute la plus emblématique. L'action de celui-ci en faveur du football comptait quelques antécédents. En 1912 par exemple, l'affiliation de l'AUF à la FA anglaise s'était faite grâce à « l'opiniâtre coopération de [la] Légation [uruguayenne] de Londres » qui se mua pour l'occasion en « efficace intermédiaire facilitant l'aboutissement des démarches » auprès des cadors du football anglais¹⁵. Il en fut de même onze ans plus tard lorsque l'AUF eut recours aux services d'Enrique Buero – alors ambassadeur de l'Uruguay à Berne – pour se voir représentée au Congrès annuel de la FIFA de 1923 à Genève et ainsi y

12. Dépêche du Ministère des Relations Extérieures, adressée au Ministre de l'Uruguay à Bruxelles, datée du 27 avril 1929, in BUERO, Enrique, *Negociaciones... op.cit.* p.61.

13. « Cuéntase para financiación 300,000 pesos ofrecidos Gobierno ». *Ibidem.*

14. Remarquons également que dès le 20 avril 1929 José Usera Bermúdez, dans sa correspondance personnelle avec Buero, assurait à ce dernier que l'État uruguayen épongeait les dettes que pourraient entraîner l'organisation du mondial. BUERO, Enrique, *Negociaciones... op.cit.* p.60.

15. « empeñosa cooperación de nuestra Legación en Londres, la cual ha servido de eficaz intermediaria para llevar a buen fin nuestras gestiones ». AUF, « Memorias y balance 1912 », Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

finaliser son affiliation auprès de la Fédération Internationale. Comme évoqué précédemment, en 1928, ce même diplomate – entre temps muté au poste de Ministre Plénipotentiaire en Belgique et en Hollande – joua un rôle essentiel lors de la préparation de la participation de la Celeste aux Olympiades d'Amsterdam. D'après les sources consultées dans le cadre de ce travail, l'établissement de Buero en tant que tête de pont de l'AUF en Europe¹⁶ ne fut pas le résultat d'une initiative individuelle entre dirigeants du football d'une part et un sympathisant expatrié prêt à s'investir sur son temps libre de l'autre. La coopération de Buero avec l'AUF se fit avec l'accord de son ministère de tutelle et les tâches qu'il accomplit en Europe apparaissent liées à son activité professionnelle¹⁷. C'est ce que suggèrent notamment les nombreux rapports rédigés par le diplomate informant ses supérieurs hiérarchiques des diverses actions entreprises dans le cadre de cet investissement en faveur de l'AUF¹⁸.

À la fois la pérennité de l'engagement d'Enrique Buero au service du football national et surtout le rôle central qu'eut son action dans l'obtention de la première Coupe du monde pour Montevideo font de lui une pièce incontournable du cycle olympique uruguayen. Si son parcours reste tout à fait inhabituel, Buero ne fut pas pour autant le seul représentant de l'effort fourni par le personnel du MRREE au profit du Tournoi du Centenaire. En effet, dès que l'AUF eut officiellement validé le projet de Coupe du monde présenté par Usera Bermúdez et Espil, la machine diplomatique uruguayenne se mit immédiatement en branle pour soutenir cette initiative par tous les moyens à sa disposition. La correspondance diplomatique en provenance des diverses légations uruguayennes en Europe mentionne notamment comment en amont du Congrès de Barcelone de 1929 et en accord avec les « consignes » reçues depuis Montevideo elles « sollicitèrent personnellement »¹⁹ les fédérations nationales étrangères pour en obtenir le vote en faveur de Montevideo lors de la réunion de la FIFA. Quelques temps plus tôt, l'AUF avait déjà contacté ses consœurs en ce sens. En opérant ainsi en dehors du champ sportif, cette relance officielle des hommes du MRREE avait donc pour objectif de renforcer

16. En plus de sa présence permanente sur le territoire européen, son élection à la vice-présidence de la FIFA en 1928 renforça son positionnement stratégique pour relayer les intérêts de l'AUF au cœur de l'instance dirigeante du football mondial.

17. Rappelons tout de même que son action en faveur de l'AUF n'eut été possible sans l'heureuse contingence de ses affectations géographiques successives.

18. Le MRREE donc mis à disposition de l'AUF, le temps, l'expertise, les réseaux et le prestige de son agent. En revanche, les frais induits par les nombreux déplacements d'Enrique Buero à travers l'Europe en faveur du football uruguayen furent assurés par la trésorerie de l'AUF.

19. Lettre de la Légation de l'Uruguay au Portugal, signée P. Requena Bermudez, adressée à S. Exc. M le Ministre des Relations Extérieures, Don Rufino T. Domínguez, datée du 4 mai 1929, Lisbonne. Archivo Histórico, Ministerio de Relaciones Exteriores.

la demande initiale de l'AUF en lui conférant tout l'aplomb d'une requête de nature étatique. Ponctuellement, les services de la chancellerie uruguayenne allèrent même jusqu'à intervenir directement auprès des pouvoirs politiques étrangers dans le but de lever les obstacles apparaissant sur le chemin de la candidature montévidéenne. Ce fut notamment le cas lors des tractations avec l'Espagne lorsque l'Ambassadeur de l'Uruguay à Madrid s'entretint avec Primo de Rivera dans le but d'obtenir un report de la candidature ibérique.

Une fois que la décision de la FIFA à Barcelone fut acquise à la cause de Montevideo, les efforts de la chancellerie uruguayenne en faveur de l'AUF ne s'arrêtèrent pas pour autant. En effet, les diplomates uruguayens prolongèrent leur engagement cette fois sur le front de la préparation effective du tournoi. Concrètement, le Ministère apporta un soutien matériel conséquent à l'AUF en assurant par exemple – grâce à ses services spécialisés – l'ensemble des échanges télégraphiques pour le compte de cette dernière, et ce tout en avançant les conséquentes sommes monétaires induites par ces coûteuses prestations²⁰. Dans le cadre de cette sous-traitance d'une partie de la communication de l'AUF par les services du MRREE, les bureaux de ce dernier faisaient périodiquement remonter aux dirigeants du football uruguayen le détail des câbles leur étant destinés. La quasi-totalité de ces comptes rendus était signée de la main du Ministre Rufino T. Domínguez en personne, ce qui fournit un indice supplémentaire de l'importance et du niveau d'engagement que la chancellerie uruguayenne accorda à ce projet. Outre la mise à disposition de ses capacités techniques, le MRREE mobilisa également dans cet effort de concrétisation du tournoi montévidéen l'ensemble de ses moyens humains. Ainsi, à la demande expresse de l'AUF²¹, le Ministère activa son réseau de personnels diplomatiques déployés à l'étranger – soit un maillage composé de ses ministres plénipotentiaires, de ses consuls et de ses chargés d'affaires – mis à contribution pour démarcher au cas par cas les différents interlocuteurs internationaux de l'AUF²².

20. De fait, quatre ans plus tard, le MRREE n'avait toujours pas réclamé le paiement de ces frais télégraphiques. Lettre adressée au Sous-secrétaire du Ministère des Relations Extérieures, Dr. Don Felipe Ferreiro, datée du 7 novembre 1934, Montevideo. Archivo Histórico, Ministerio de Relaciones Exteriores.

21. Le règlement d'organisation de la Coupe du monde approuvé par le Comité Exécutif de l'AUF évoque explicitement le rôle assigné à la Commission de Propagande consistant à d'obtenir le soutien du MRREE. AUF, Organización del campeonato Mundial de 1930 (Reglamentación aprobada el 15 de Junio de 1929). Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

22. À titre d'exemple, en 1917 les autorités uruguayennes disposaient de 15 légations officielles et de 48 consulats permanents à l'étranger, répartis exclusivement sur le continent américain et en Europe occidentale. MRREE, *Anuario diplomático y consular de la república oriental del Uruguay : año 1917*, Imprenta nacional, Montevideo, 1917.

Le 16 juillet 1929 Raúl Jude se félicitait de la « décision [du Ministère] de coopérer à la concrétisation » du projet par l'intermédiaire de la « représentation diplomatique accréditée à l'étranger²³ ». D'après la demande du président de l'AUF son institution attendait de ces « diplomates qu'ils emploient tous les moyens à leur disposition pour contribuer à surmonter les difficultés susceptibles d'empêcher la participation des pays invités au Championnat du monde de 1930²⁴ » et ce, notamment, en venant seconder « de toute leur influence diplomatique, les gestions initiées²⁵ » en amont par les hommes de l'AUF. De fait, les nombreux blocages qui surgirent dans les mois suivants et qui conspirèrent dangereusement contre la réussite du projet justifiaient amplement ce recours à l'assistance du service diplomatique national. En décembre 1929 par exemple, alors que l'opinion publique européenne semblait se ranger derrière les décisions de la plupart des fédérations du Vieux Continent de ne pas prendre part au tournoi de Montevideo, l'AUF sollicita l'action des agents du MRREE pour « mobiliser la presse mondiale en faveur du Championnat du monde²⁶ » et ainsi tenter de faire fléchir cette tendance abstentionniste générale. Ainsi, comme nous le verrons au cours du chapitre suivant, entre la mi-année 1929 et le coup d'envoi du tournoi sur les gazons de Montevideo, les diplomates uruguayens – à l'image de Guani en France, de Fernández y Medina en Espagne, de Garabelli en Autriche, de Banchini en Angleterre ou encore de Fosalba au Pérou (et bien évidemment de Buero depuis la Belgique) – n'épargnèrent ni leur temps ni leurs efforts à l'heure d'endosser le rôle de promoteurs institutionnels du projet de Coupe du monde et celui de supplétifs de l'AUF aussi bien auprès des différents représentants sportifs que des organes de presse et des dirigeants politiques des nations conviées à

23. « Agradezco a Vd, en nombre del Comité Ejecutivo del Campeonato Mundial, la decisión de cooperar a los fines que se persiguen, por medio de nuestra representación diplomática acreditada en el Exterior ». Lettre du Comité Exécutif du Championnat du monde, signée Raúl Jude, adressée à S. Exc. M. le Ministre des Relations Extérieures Don Rufino T. Domínguez, datée du 16 juillet 1929, Montevideo. Archivo Histórico, Ministerio de Relaciones Exteriores.

24. « El comité Ejecutivo espera que dichos diplomáticos emplearán los medios que correspondan, para allanar las dificultades que pudiesen impedir la participación de los respectivos Países en el Campeonato Mundial de 1930 ». *Ibidem*.

25. « Resolvió solicitar de Vd quiera poner toda la influencia diplomática que sea posible al servicio de la gestión iniciada por el Sr. Le Bas ». Lettre du Comité Exécutif du Championnat du monde, signée Raúl Jude, adressée à S. Exc. M. le Ministre des Relations Extérieures Don Rufino T. Domínguez, datée du 7 janvier 1930, Montevideo. Archivo Histórico, Ministerio de Relaciones Exteriores.

26. « La necesidad de movilizar a la prensa mundial en favor del Campeonato ». Lettre du Comité Exécutif du Championnat du monde de 1930, signée Raúl Jude, adressée à M. le Ministre des Relations Extrérieures, Don Rufino T. Domínguez, datée du 13 décembre 1929, Montevideo. Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

Montevideo.

La dimension intrinsèquement internationale du Tournoi du Centenaire et la nécessité conjoncturelle à laquelle se virent confrontées les autorités du football uruguayen à l'heure de devoir négocier la venue des délégations étrangères propulsèrent mécaniquement le MRREE à l'avant-garde de la coopération entre l'État uruguayen et l'AUF. L'investissement de la chancellerie uruguayenne, par sa durée, son intensité et son efficacité, incarne l'exemple paradigmatique du concours apporté par une entité publique uruguayenne au projet de Coupe du monde. Elle n'est cependant pas la seule à avoir œuvré en sens. Diverses autres structures étatiques participèrent également, bien que de manière plus limitée et souvent ponctuelle, à cet effort national que représenta l'accueil du tournoi de la FIFA dans la capitale uruguayenne. Outre le concours logique et attendu de la CNEF²⁷, l'étude de la documentation administrative générée tout au long du processus préparatif en amont du coup d'envoi du 13 juillet 1930, illustre la manière dont une diversité d'administrations publiques furent systématiquement sollicitées pour apporter leur pierre à l'édifice lorsque leurs compétences et prérogatives le justifiaient. Les diverses commissions spéciales de l'AUF identifiaient les besoins de leur institution pour mener à bien l'organisation du Mondial et les faisaient ensuite remonter à l'État. L'administration centrale se chargeait ensuite de répercuter les demandes sur les services compétents.

Ainsi, pour accélérer la construction du stade par exemple, la Direction Nationale des Douanes créa une exception pour l'importation du ciment Portland nécessaire aux travaux de maçonnerie. Aussitôt déchargé dans le port de Montevideo le ciment pouvait être convoyé au Parque Batlle y Ordóñez sur la zone du chantier sans avoir à souffrir les procédures chronophages de déclaration et de vérification des biens importés, faisant ainsi gagner un temps précieux. De même, en février 1930, au plus chaud de l'été austral, lorsque les colossales quantités d'eau nécessaires pour le chantier du stade vinrent à manquer, l'Entreprise des Eaux Courantes mit en place un « service d'exception justifié par la nature de l'œuvre réalisée »²⁸. De son côté, l'entreprise

27. Celle-ci se mit à l'entière disposition de l'AUF pour contribuer à « voir cristallisé dans les faits » le projet de Coupe du monde. Concrètement, son principal rôle semble avoir été celui d'intermédiaire privilégié entre l'État et l'AUF, notamment pour le volet de la gestion des concessions financières publiques. Lettre n°099690 de la Comisión Nacional de Educación Física, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, datée du 10 avril 1929, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

28. « Atento a que escasea el servicio de agua en el Field Oficial, la que atrasa la construcción de las tribunas, se resolvió reclamar de la Empresa de las Aguas Corrientes un servicio de excepción, dada la naturaleza de la obra que se realiza ». Journal *El Día*, Montevideo, édition du 25 février 1930.

nationale d'électricité (UTE) accorda de conséquentes baisses de tarifs pour la fourniture en électricité du lieu de concentration de la sélection²⁹. À toutes les étapes du projet – de la construction du stade jusqu'à la compétition en elle-même – l'AUF pu systématiquement compter sur la pleine coopération, souvent gratuite, des diverses entités et administrations publiques en capacité de fournir une assistance au projet de Mondial.

À l'heure de dynamiser la publicité de l'événement à l'international, la Commission de Propagande du Comité Organisateur de la Coupe du monde eut recours elle aussi à la collaboration bénévole de différents services publics et privés. Pour écouler les cinq-cent-mille estampilles qu'elle avait fait imprimer à l'effigie de l'affiche officielle du Mondial³⁰, la Commission de Propagande entra en contact avec la Caja Nacional de Ahorros y Descuentos³¹, le Banco Hipotecario del Uruguay³², le Banco de Seguros del Estado³³, mais également avec les principales entreprises privées du milieu bancaire³⁴ et du secteur commercial³⁵ qui entretenaient une correspondance internationale conséquente.

29. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 1^{er} juillet 1930.

30. Lettre du Comité Exécutif du Championnat mondial de football de 1930, adressée à la Commission de Propagande, datée du 25 avril 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

31. Lettre de la Caja Nacional de Ahorros y Descuentos, signée par son gérant, adressée à la Commission de Propagande du Championnat mondial de football, datée du 2 avril 1930, Montevideo. *Ibidem*.

32. Cette dernière n'accéda pas à la demande au motif que sa correspondance avec l'étranger était « quasi nulle ». Lettre du Banco Hipotecario del Uruguay, signée par son sous-gérant, adressée à la Commission de Propagande du Championnat du monde de football, datée du 8 avril 1930, Montevideo. *Ibidem*.

33. Lettre n°144.995 du Banco de Seguros del Estado, signée par son gérant, adressée à M. le Président de la Commission de Propagande du Championnat du Monde de Foot-Ball, Don Roberto Mibelli, datée du 7 avril 1930, Montevideo. *Ibidem*.

34. Parmi eux se trouvent : le Banco Alemán Transatlántico, la Royal Bank of Canada, la Banque Française & Italienne et le Banco de Londres y América del Sur, qui accédèrent « avec grand plaisir » à la demande. Lettre de la Banque Allemande Transatlantique, adressée à M. le président de la Commission de propagande « Championnat Mondial », Don Roberto Mibelli, datée du 9 avril 1930, Montevideo. *Ibidem*. Lettre de la Royal Bank of Canada, signée par son gérant, adressée à M. Roberto Mibelli, Président de la Commission de propagande du championnat du monde de football, datée du 1 avril 1930, Montevideo. *Ibidem*. Lettre de la Banque Française & Italienne pour l'Amérique du Sud, adressée à M. le président de la Commission de propagande du Championnat du monde, datée du 5 avril 1930, Montevideo. *Ibidem*. Lettre de la Banque de Londres et d'Amérique du Sud, signée par son gérant, adressée à M. le président de la Commission de Propagande du Championnat mondial, datée du 4 avril 1930, Montevideo. *Ibidem*.

35. De ce groupe ressortent les noms de : Pesquera & Cia Importadores et Staricco Despau & Cia Importación-Exportación. Lettre de Pesquera & Cie, adressée à M. le président de la Commission de propagande du Championnat du monde de football, Don Roberto Mibelli, datée du 1 avril 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación

L'AUF demanda à ces institutions d'apposer lesdites estampilles sur toute lettre qu'elles posteraient vers l'étranger. De la même manière, l'AUF passa un accord semblable avec la Compagnie des Wagons-Lits, le prestataire choisi par les Uruguayens pour sous-traiter la gestion du transport des équipes invitées vers Montevideo. De l'Europe à l'Amérique en passant par l'Asie, l'Afrique et l'Océanie, l'entreprise française mit au total 255 de ses agences à travers le monde au profit de la propagande uruguayenne en y relayant les affiches et brochures du tournoi³⁶. Les brochures en question, traduites en français, anglais, italien, allemand et espagnol, devaient mêler des éléments de présentation touristique de la ville (climat, architecture, histoire, etc.) à des informations pratiques concernant le déplacement jusqu'en Uruguay (tarifs hôteliers, lignes maritimes desservant Montevideo, etc.)³⁷. Grâce à ces procédés relativement simples et bon marché, les organisateurs du tournoi purent accéder à une visibilité d'envergure mondiale à une époque où les technologies médiatiques ne permettaient pas encore de jouir de voies de transmission véritablement globalisées. Bien évidemment, la promotion de l'événement se fit également à destination de la population locale. Bien que l'argument du tourisme sportif ait été avancé durant la phase de gestation du mondial³⁸, les observateurs les plus avertis savaient pertinemment que seuls deux populations précises étaient susceptibles de se déplacer en masse à l'occasion de la Coupe du monde pour grossir le public montevidéen : les supporters argentins venant principalement de Buenos Aires, et les habitants de l'*hinterland* uruguayen³⁹. Aussi, ils firent tous deux l'objet d'une campagne publicitaire ciblée de part et d'autre du Rio de la Plata. Les affiches du mondial furent amplement diffusées dans la

Uruguay de Fútbol. Lettre de Staricco, Despau & Cie, adressée au responsable de la Commission de propagande du Championnat du monde, datée du 2 avril 1930, Montevideo. *Ibidem*.

36. Annexes à la lettre VMI/3518/AL de l'Agence de Buenos Aires de la Compagnie des Wagons Lits-Cook, adressée à M. le Président du Comité Exécutif du Championnat du monde de football, datée du 15 avril 1930, Buenos Aires. *Ibidem*. Lettre du Comité Exécutif du Championnat du monde de football de 1930, signée Carlos Penadés, adressée à M. le Président de la Commission de Propagande du Championnat du monde de football de 1930, datée du 25 avril 1930, Montevideo. *Ibidem*. Lettre VMI/3442/AL de l'Agence de Buenos Aires de la Compagnie des Wagons Lits-Cook, adressée à M. le Président du Comité de Propagande du Comité Exécutif du Championnat du monde de football, datée du 2 avril 1930, Buenos Aires. *Ibidem*.
37. Document interne de la Sous-commission de propagande, s/ref. *Ibidem*. Nous n'avons retrouvé aucun exemplaire de ces brochures dans les archives de l'AUF. Par ailleurs, les sources consultées ne nous ont pas non plus permis de savoir si celles-ci avaient effectivement été imprimées ou si elles étaient restées au stade de projet.
38. Diario de Sesiones de la Honorable Cámara de Representantes, 20.a Sesión Ordinaria, tome 351, 1929, p.153.
39. Diario de Sesiones de la Honorable Cámara de Representantes, 38.a Sesión Ordinaria, tome 352, 1929 p.112-113.

capitale argentine de même que sur l'ensemble du territoire uruguayen. Dans le cas de Montevideo spécifiquement, le Conseil d'Administration de la municipalité se prononça pour l'abandon de toute taxation qui aurait pu lui revenir sur les affiches et publicités faisant la promotion du tournoi, montrant une fois de plus la complicité des autorités publiques avec laquelle put compter l'AUF à tout moment ⁴⁰.

Par ailleurs, les différentes radios privées du pays furent également mises à contribution dans les tâches de promotion du tournoi. Suite à leur sollicitation par le Comité exécutif de l'AUF, celles-ci se dirent « heureuses d'accepter la demande pour coopérer dans la propagande de ce tournoi » et se mirent « à l'entière disposition [de l'AUF] de la forme la plus ample et désintéressée » ⁴¹. Elles y étaient poussées, d'après leurs propres mots, par leur « entrain à collaborer dans la mesure de leurs moyens à toute œuvre patriotique ou sociale représentant un bénéfice pour le pays » ⁴². Cette participation à l'effort publicitaire du tournoi était d'autant plus remarquable que le secteur de la radiotéléphonie privée du pays avait sciemment été écarté par les pouvoirs publics des opérations de retransmission des matchs (leur niant de ce fait l'accès à un marché prometteur et donc toute perspective de profits pécuniaires). De même, ces appels à contributions gracieuses touchèrent également les clubs de sport de la capitale. Ces derniers furent notamment sollicités pour mettre leurs locaux et leurs installations sportives à disposition de l'organisation du Mondial. Ainsi, divers clubs de football de la ville jouissant d'un terrain propre offrirent l'usage de ceux-ci aux sélections invitées pour leur servir de terrains d'entraînement ⁴³. Toujours dans la même logique, quelques semaines avant le

40. Lettre n°49583 du Conseil d'Administration de Montevideo, adressée à M. le président du Comité Exécutif du Championnat du monde de football, datée du 10 octobre 1929, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

41. « La dirección de esta Broadcasting ha aceptado complacida su pedido de cooperación para la propaganda de ese torneo y se pone desde ya a la entera disposición de ese digno Comité en forma más amplia y desinteresada ». Lettre de Radio Monte Carlo, signée José Luis Ferreira (gérant-administrateur), adressée à M. le Président du Comité Exécutif du Championnat du monde de Football de 1930, datée du 12 mai 1930, Montevideo. *Ibidem*.

42. « siendo nuestro ánimo, cooperar en la medida de nuestros medios a toda obra patriótica o social que represente un beneficio para el país ». Lettre de Defilippi Walder & Cía, C-X-3G Broadcasting, signée Defilippi Walder, adressée à M. le président du Comité Exécutif du Championnat du monde de Football de 1930 Dr. Raúl Jude, datée du 13 mars 1930, Montevideo. *Ibidem*. Le fonds d'archives de l'AUF contient des réponses similaires émises par la radio Westinghouse (C.X.12), Fada Radio (C.X.24) ou encore General Electric (C.X.14).

43. Lettre du Conseil de l'Association Uruguayenne de Football, adressée à M. le président du Comité Exécutif du Championnat du Monde de Football de 1930, datée du 20 juin 1930, Montevideo. *Ibidem*.

début du tournoi, alors que planait encore le doute sur la future disponibilité du stade Centenario encore couvert d'échafaudages, les quelques clubs montevidéens ayant leur propre stade offrirent à l'AUF la possibilité de les utiliser pour y accueillir les premiers matchs de la Coupe du monde. Ces grands clubs de la capitale précisèrent à l'association uruguayenne que « la cession [de leur] Field » s'accompagnait bien évidemment « de la cession implicite de tout droit sur ces stades »⁴⁴.

Les clubs de football ne furent pas les seuls à prêter main forte à l'organisation matérielle du Mondial. D'autres institutions sportives, bien qu'elles ne comptassent pas de terrains de jeu adaptés au ballon rond, furent elles aussi sollicitées. Ainsi, le Rowing Club de Montevideo par exemple, qui jouissait de locaux spacieux, neufs et bien équipés sur le port de la ville, offrit l'usage de ceux-ci aux organisateurs. Ces installations furent utilisées pour loger des délégations étrangères – en l'occurrence la française⁴⁵. Enfin, le fonds documentaire sur la Coupe du monde de 1930 conservé aux archives de l'AUF regorge d'une multitude d'autres exemples de mises à disposition gracieuses de personnes, d'entreprises et d'institutions au service de l'organisation du tournoi. Du citoyen lambda parlant couramment le serbo-croate se proposant spontanément pour servir d'interprète à la sélection yougoslave⁴⁶, à ce plaisancier offrant l'usage de son embarcation pour gratifier les équipes invitées d'escapades de plaisance⁴⁷, en passant par l'Institut National de Pêche envoyant ses dernières prises à destination des cuisines de la sélection⁴⁸ ou encore par une compagnie d'autocars mettant sa flotte à disposition du transport des joueurs, mais aussi ce fabricant de boissons offrant ses bouteilles d'eau minérale pour l'hydratation de la sélection nationale⁴⁹, ce fut une myriade d'acteurs des plus

44. « con el propósito de prestar su apoyo, sin limitación de ninguna clase, a la patriótica gestión de ese Comité Ejecutivo, solo le resta expresarle que la cesión de su Field lleva implícitamente envuelta la cesión de todos sus derechos ». Lettre du Club Atlético Peñarol, signée par son président Luis Giorgi, adressée au Président du Comité Exécutif du Championnat du Monde, Dr. Raúl Jude, datée du 2 juillet 1930. *Ibidem*.

45. Après la finalisation de la Coupe du monde, la FFFA envoya deux biscuits de Sèvres au Rowing Club de Montevideo en guise de remerciement pour l'accueil chaleureux qu'y reçut l'équipe de France durant son séjour. Lettre n°293 de la Légation Française à Montevideo, adressée à Monsieur H. Delaunay Secrétaire Général de la Fédération Française de Football Association, datée du 29 novembre 1930, Montevideo. Centre des Archives diplomatiques de Nantes, Fonds Uruguay, boîte n°138.

46. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 1 juillet 1930.

47. Journal *El Ideal*, Montevideo, édition du 7 juillet 1930.

48. Lettre n°427323 de l'Instituto de Pesca, signée par son administrateur, adressée à M. le Dr. Don Atilio Narancio, datée du 10 juillet 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

49. L'entreprise Fuente Matutina était ainsi « heureuse de contribuer au bon état des joueurs en leur faisant parvenir 30 douzaines de bouteilles et en leur souhaitant de tout

divers qui se montrèrent désireux de se rendre utiles au grand projet national et signifièrent par ces « modestes apports à la commémoration du premier Centenaire, l'expression de [leur] désintérêt et de leur patriotisme »⁵⁰. Bien sûr, ce fonds d'archive ne contient par définition que la trace laissée par ces initiatives volontaristes qui firent le choix de manifester leurs intentions par écrit, leurs contreparties étant reléguées à un silence absolu. Mais, outre le spectre disparate des propositions et l'apparente multiplicité du phénomène que laisse entrevoir cet échantillon, c'est surtout la reprise *in extenso* du discours étatique sur la Coupe du monde et de ses éléments de langage qui revêt un intérêt historique certain. Elle permet en effet d'appréhender la profondeur à laquelle infusa dans la société locale le projet officiel uruguayen de Centenaire.

Ainsi, à l'image du pouvoir législatif qui vota les crédits nécessaires ou du MRREE qui assura la gestion du volet international de la Coupe du monde, une diversité d'acteurs, aussi petits furent-ils, prirent le projet de Coupe du monde à bras-le-corps et y contribuèrent à la hauteur de leurs moyens. Cette profusion d'initiatives menées par des acteurs des plus modestes, bien qu'elle soit difficilement exploitable quantitativement, laisse tout de même transparaître l'image – se recoupant avec celle véhiculée par la presse – d'un projet jouissant d'un vaste soutien populaire. Ainsi, bien que principalement porté par l'État, ce tournoi ne semble pas pour autant avoir été un projet hors-sol, fabriqué dans les arcanes du pouvoir et artificiellement promu par des instances politiques désireuses d'en exploiter les retombées. Au contraire, cette volonté publique apparaît couplée ou tout du moins secondée d'un élan populaire transversal au corps social, faisant de ce tournoi une geste nationale de première importance et donc un motif légitime d'effort et de sacrifice. L'État assumait un rôle de porte drapeau bien plus qu'il n'incarnerait à lui seul le soutien à ce projet sportif porté par une nation toute entière.

cœur le triomphe ». « El Agua Mineral de Mesa Natural y Surgente de la « Fuente Matutina », se complace en contribuir al buen estado de los jugadores, enviándoles 30 docenas de botellas, augurándoles y deseando vivamente su triunfo ». Lettre de Fuente Matutina, signée Carlos W. Aliseris, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football Dr. Raúl Jude, datée du 23 juin 1930, Montevideo. *Ibidem*. Son homologue, la Compañía Uruguaya de Bebidas sin Alcohol, S.A. en fit de même en envoyant 10 douzaines de bouteilles. Lettre de la Compañía Uruguaya de Bebidas sin Alcohol, S.A., adressée à MM. les membres de la Commission de Sélection de l'Asociación Uruguaya de Football, datée du 16 juin 1930. *Ibidem*.

50. « en este modesto aporte a la conmemoración de nuestro primer Centenario, la expresión de nuestro desinterés y patriotismo ». Lettre de la Cooperativa Nacional de Omnibus, Líneas F, signée par son président, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, Dr. Raúl Jude, datée du 4 juillet 1930, Montevideo. *Ibidem*.

8.2 Le stade Centenario, un monument de volonté nationale

En mars 1929, lorsque Usera Bermúdez communiqua plein d'enthousiasme son projet de Coupe du monde à Montevideo à son ami Enrique Buero, ce dernier lui répondit poliment que, malheureusement, « il ne pens[ait] pas qu'une telle initiative, aussi patriotique que généreuse, puisse être mise à exécution »⁵¹. Les raisons du scepticisme du diplomate résidaient notamment dans le fait que Montevideo n'était pas équipé à l'époque d'un « *stadium* » adapté à la nature du tournoi. Or, depuis les Jeux olympiques de Stockholm de 1912, les pays hôtes de ce type de grands rendez-vous sportifs mondiaux s'étaient toujours doté d'infrastructures à la mesure de l'importance des événements accueillis⁵². Toutefois, pour Buero les délais étaient bien trop serrés pour espérer trouver une solution à cette lacune et, de toutes manières, le pays ne comptait probablement pas assez d'habitants pour espérer remplir un tel ouvrage durant la totalité de la compétition. Pourtant, quinze mois plus tard, c'est dans le deuxième plus grand stade de football de la planète et en présence de quelque 80 000 personnes entassées jusque sur les échafaudages que l'histoire des Coupes du monde de football prit vie sous le ciel hivernal de Montevideo. Comme le rappelle Daphné Bolz, depuis le tournant du XX^e siècle, les constructions de stades (dans le cadre des activités olympiques notamment) furent envisagés par leurs bâtisseurs comme de véritables « affirmations architecturales »⁵³ dont la « conception et le développement » devaient à la fois « refléter »⁵⁴ les avancées techniques et politiques du pays tout en offrant sur le long terme un « héritage matériel » en matière d'infrastructure et un espace symbolique participant à la construction de l'image d'elle-même

51. « tan patriótica y generosa iniciativa no creo que pueda llevarse a la practica ». BUERO, Enrique, *Negociaciones...* *op.cit.* p.59.

52. DELÉPINE, Michaël, « Le stade de Colombes... *op.cit.* Pour approfondir la question du stades de Colombes, voir notamment la thèse dont est tirée l'article mentionné : DELÉPINE, Michaël, « Le stade de Colombes et l'enjeu d'un grand stade en France : des origines à 1972 », Thèse de doctorat, Université Paris Ouest – Nanterre La Défense, 2014. Pour un survol des constructions olympiques entre 1896 et 1936, voire SCHMIDT, Thomas, « Les stades au service du sport : les stades olympiques de 1896 à 1936 », *La Revue olympique*, 1986, p. 397-402. Pour une analyse plus poussée du rapport du mouvement olympique aux enceintes sportives voir notamment BOLZ, Daphné, « Olympic Heritage – An International Legacy : The Invention of the Modern Olympic Stadium from Coubertin to 1948 », dans HILL, Jeffrey et *al.*, *Sport, history, and heritage : studies in public representation*, The Boydell Press, Woodbridge, 2012, p.478-501.

53. BOLZ, Daphné, « Olympic Heritage – An International Legacy... *op.cit.* p.485.

54. *Ibidem*, p.478.

que désirait véhiculer la ville hôte⁵⁵. Le stade de Montevideo ne dérogea pas à cette règle. Par le choix de sa monumentalité, par la place centrale qui lui fut accordé dans le paysage urbain et par le rôle de lieu de mémoire qui lui fut attribué dès son inauguration⁵⁶, le stade Centenario s'inscrit pleinement dans cette dynamique contemporaine des édifications sportives d'échelle mondiale. À ce titre, il est sans doute l'élément qui incarne le mieux – et le plus efficacement par son aspect durable – les dimensions prises par l'investissement national dans le projet de Coupe du monde de 1930.

Durant le dernier quart du XIX^e siècle, au moment de son incursion en terres 'orientales', le football se pratiquait sur les grands terrains vagues graminés de Punta Carretas. Puis, à mesure de la structuration du champ footballistique local, les principaux clubs de la capitale se dotèrent de stades, à l'image de l'Albion FC – qui au tournant du XX^e siècle délaissa les friches de Punta Carretas pour s'installer dans son « field » du Paso Molino⁵⁷ équipé de tribunes couvertes – ou encore du Deutscher FK et du CNdF qui s'installèrent dans l'enceinte du Parque Central⁵⁸. La diffusion galopante que connut la pratique sportive en général durant les deux premières décennies du XX^e siècle se traduisit en termes urbanistiques par la multiplication des installations sportives dans la ville. Ce phénomène s'accéléra à partir de 1911 avec la création de la CNEF et la multiplication des *plazas de deporte* dans le maillage urbain montévidéen. Pour ce qui est du football en particulier, le succès de son spectacle et la quantité toujours plus grande de public qu'il attirait fit rapidement apparaître la nécessité de procéder à un élargissement de la capacité d'accueil des stades. Celle-ci devait se faire proportionnellement à l'engouement suscité par le ballon rond. Comme en témoignent les rapports annuels de l'AUF des années 1910, cette préoccupation s'imposa comme un des sujets prioritaires de l'Association, poussant celle-ci à mobiliser ses ressources pour contribuer au financement des projets de stades portés par ses institutions affiliées, mais également à réfléchir à la question d'un éventuel field dont elle aurait la jouissance exclusive⁵⁹.

Le souci de la place faite dans la ville aux équipements sportifs se retrouve

55. *Ibidem*.

56. Comme en témoignent les mots empreints de lyrisme du discours d'inauguration du stade (voir prologue), mais également l'exaltation du chantier pharaonique couvert par la presse d'époque, l'édifice s'est vu d'emblée investi d'une forme de sacralité nationale. Remarquons par ailleurs, qu'il reste jusqu'à aujourd'hui le seul 'Monument historique du football' officiellement reconnu par la FIFA (par décision du 18 décembre 1982 du Comité Exécutif sous la présidence de João Havelange).

57. LUZURIAGA, Juan Carlos, *El Football... op.cit.* p.63.

58. *Ibidem*, p.133.

59. AUF, Memoria de la « Liga Uruguay de Football », temporada 1913. Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

dans le plan d'aménagement du poumon vert de la capitale, l'actuel Parque Batlle y Ordóñez. En 1906, la municipalité de Montevideo reçut de l'industriel Antonio Pereira un vaste terrain d'une dizaine d'hectares où se trouvait originellement un de ses établissements de salaison de viande⁶⁰. Du fait de l'expansion urbaine, cet espace initialement périphérique passa à occuper une place centrale au cœur du tissu montevidéen et les autorités décidèrent de le préserver en y créant un Central Park à l'uruguayenne. Les travaux de construction de cet espace furent confiés en 1911 au paysagiste français Charles Thays⁶¹. Dans ses plans d'aménagement du site, ce dernier laissa libre une large étendue au nord-est de la parcelle qu'il destina à la construction d'un complexe sportif⁶². Plus qu'un stade, il s'agissait – selon les préceptes défendus par les théoriciens de la 'ville moderne' d'époque – de conjuguer sur un même site les activités récréatives encouragées par la pensée hygiéniste (à savoir les temps de délassement et de promenade dans des espaces verts « oxygénés ») et la pratique d'activités physiques de type sportif ou gymnique bénéfiques pour le développement et l'entretien corporel⁶³. Dans les faits, ce volet du projet d'aménagement ne vit pas le jour et par conséquent « ni les magnitudes ni les caractéristiques de cette construction » ne furent véritablement arrêtées⁶⁴.

Cependant, au cours du lustre qui suivit la création du parc, la question de la concrétisation des espaces sportifs refit rapidement surface. Dès décembre 1916, alors que la jeune Confédération Sud-américaine de football avait désigné Montevideo pour accueillir la première édition de son Championnat Sud-américain⁶⁵, la CNEF, à travers son secrétaire M. Francisco Ghigliani

60. Comisión Administradora del Field Oficial (CAFO), éd., *Estadio Centenario de Montevideo, Uruguay, Monumento Histórico del Fútbol*, Montevideo, 1983, p.3.

61. Né à Paris en 1849, Charles Thays fut l'élève du paysagiste Édouard-François André. Il partit en Argentine en 1889 dans le cadre d'un projet urbanistique dans la ville de Córdoba. En 1891 il fut nommé Directeur des Espaces Verts de Buenos Aires où il travailla à l'aménagement de la plupart des parcs de la ville et où il resta jusqu'à sa mort en 1934. Au cours de sa longue carrière latino-américaine, il réalisa quelques travaux sur les places et espaces verts de Montevideo, dont notamment dans l'actuel Parque Batlle y Ordóñez.

62. SCASSO, Juan Antonio, *Espacios Verdes*. Tipografía Atlántida, Montevideo, 1941, p.349.

63. La problématique de l'aménagement d'espaces vert et sportifs dans le tissu urbain toujours plus dense des métropoles occidentales est une constante du tournant du XX^e siècle. Pour le cas parisien notamment, voir par exemple : CHARVET, Marie, « La question des fortifications de Paris dans les années 1900. Esthètes, sportifs, réformateurs sociaux, élus locaux », *Genèses. Sciences sociales et histoire*, 1994, vol. 16, n°1.

64. « Esa zona fue reservada para la construcción de un Estadio desde el proyecto del Parque Thays, aún cuando nunca se supo bien concretamente cuales iban a ser las magnitudes y características de esa construcción ». *Ibidem* p.348.

65. Rappelons que l'édition de 1917 était la première Copa América avant que le tournoi

(par ailleurs vice-président de l'AUF), formula une première demande d'assistance au pouvoir exécutif en vue de la construction d'un stade majeur. D'après Ghigliani le « moment é[était] venu [pour son institution] de prêter son concours à l'amélioration du football, sport que l'on p[ouvait] à juste titre considérer comme le sport national par excellence et auquel [la CNEF] n'avait pas donné l'attention méritée »⁶⁶. Concrètement, cette dernière demandait l'autorisation de contracter un prêt de 50 000 pesos garanti par l'État pour la construction d'une enceinte sportive à même d'accueillir le tournoi international prévu dans les mois suivants. Cette garantie devant être encadrée par un texte législatif, le projet fut soumis au Parlement⁶⁷. Aussi bien le rapport émis par la Chambre des Représentants (rédigé par Atilio Narancio), que celui du Sénat (rédigé par Julio María Sosa) approuvaient la demande de la CNEF. Les parlementaires partageaient les vues de celle-ci :

« Il manque dans notre capitale un grand stade de football, avec toute l'amplitude, toutes les installations modernes et toute l'importance esthétique que requièrent les grands matchs dont l'attrait populaire est si prodigieux. Jusqu'à maintenant, les rencontres internationales de football qui suscitent un si vif intérêt de la part du public, se jouent sur des terrains qui n'offrent ni la place ni les commodités aux milliers de spectateurs qui accourent pour y assister »⁶⁸.

La nouvelle construction se ferait « dans le Parc Central Municipal, dont les plans prévo[yaient] l'aménagement de terrains pour la pratique de différents jeux et exercices »⁶⁹. L'initiative, énergiquement poussée par ses promoteurs

argentin de 1916 ne soit reconnu comme tel par la Confédération

66. « La Comisión Nacional de Educación Física cree llegado el momento de aportar su concurso al mejoramiento del football, que con justa razón puede conceptuarse como el deporte nacional, y al cual este Instituto no ha prestado hasta el presente la atención que su importancia requiere ». Diario de Sesiones de la Honorable Cámara de Representantes, 3.a Sesión Ordinaria, preside el doctor don Domingo Arena, marzo de 1917, tome 253, 1929, p.135.
67. Lettre n°858028 du Ministère de l'Instruction Publique, (signature illisible), adressée à la Commission Nationale d'Éducation Physique, datée du 4 janvier 1917. Fonds Ministère de l'Instruction Publique, an 1917, boîte 131, Archivo General de la Nación.
68. « Hace falta en nuestra capital una gran cancha de football, con toda la amplitud, todas las instalaciones modernas y toda la importancia estética que requieren los grandes partidos de poderosa atracción popular. Hasta ahora, los partidos internacionales de football, que suscitan vivismo interés público, se juegan en canchas que no ofrecen espacio y comodidades suficientes a los millares de espectadores que a ellas acuden. [...] El nuevo « field » será establecido en el Parque Central Municipal, cuyos planos de construcción prevén la formación de canchas para distintos juegos y ejercicios ». Diario de Sesiones de la Honorable Cámara de Senadores, tomo CXI, 12.a Sesión Ordinaria, Preside el doctor don Ricardo J. Areco, 10 avril 1917, p.163-169.
69. *Ibidem*.

du fait des délais serrés⁷⁰, aboutit sur l'adoption de la Loi n°5562 du 13 avril 1917⁷¹. L'idée initiale était pour la CNEF de construire un grand stade en maçonnerie qui servirait de terrain pour les matchs à domicile de la sélection uruguayenne. Cependant, le projet dut être revu à la baisse⁷². À la fois par manque de temps (le championnat sud-américain devant débiter cinq mois plus tard) et par manque d'argent (le montant demandé s'étant révélé bien insuffisant pour construire un stade pérenne de grande capacité), les autorités municipales optèrent finalement pour la construction d'un grand stade sommaire à tribune unique, en bois. C'est dans cette enceinte, dénommée Estadio Parque Pereira et construite spécialement pour l'occasion, que se déroula entre septembre et octobre 1917 le tournoi sud-américain⁷³. Au-delà du deuxième sacre continental pour la Celeste, cette édition démontra surtout aux acteurs politiques et sportifs du pays que la passion locale pour le football de sélection pouvait se traduire par la mobilisation de plus de 40 000 personnes disposées à s'entasser dans un stade pour assister à une rencontre⁷⁴.

La construction du Parque Pereira n'étant pas faite pour durer dans le temps, elle fut rapidement démontée par la CNEF et transformée, dès 1920, en piste d'athlétisme (fonction qui perdure jusqu'à nos jours⁷⁵). L'AUF perdit de ce fait son terrain dédié à l'accueil des grands matchs internationaux, mais cette enceinte devait normalement être remplacée par un grand stade pérenne de 40 000 places dont la construction était alors en discussion entre l'AUF et la

70. D'après la demande initiale de la CNEF, les travaux devaient être prêts pour l'accueil du championnat sud-américain de 1917. Lettre n°090965 de la Commission Nationale d'Éducation Physique, signée par son président, adressée à Son Exc. Monsieur le Ministre de l'Instruction Publique, Dr. D. Rodolfo Mezzea, datée du 30 décembre 1916, Montevideo. Fonds Ministère de l'Instruction Publique, an 1917, boîte 131, Archivo General de la Nación.

71. UGÓN, Armando, *Compilación de Leyes y Decretos*, tomo 40, 1917, Montevideo, 1930, p.20-21. La somme fut prélevée par la CNEF dans les coffres du Banco República. Elle remboursa ensuite cette dernière à hauteur de 5 000 pesos par an plus les intérêts. Lettre n°281126 du Ministère d'Instrucción Publique, reproduisant le décret présidentiel encadrant la loi du 13 avril 1917, datée du 4 mai 1917, Montevideo. Fonds Ministère de l'Instruction Publique, an 1917, boîte 131, Archivo General de la Nación.

72. En guise de compensation, il était prévu qu'une fois par an, l'AUF reverse les recettes d'un match de 1^{ère} division à la CNEF. AUF, *Memorias y balance general, ejercicio 1917*, Litografía e Imprenta del Comercio, Montevideo, 1918. Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

73. S'agissant d'une construction *ad hoc* au bénéfice de l'AUF, celle-ci contribua à couvrir une partie des coûts en reversant 30 % des recettes générées par les six matchs internationaux qui y furent disputés (soit 7 449 pesos). *Ibidem*.

74. *Ibidem*.

75. Il s'agit de la piste officielle d'athlétisme Darwin Piñeyrua. Située en face de l'Institut Supérieur d'Éducation Physique (ISEF).



FIGURE 8.2 – Vue du Parque Pereira pendant un match du Championnat Sudaméricain de Football de 1917. Montevideo, 1917. Photographie, détail, Centro de Fotografía de Montevideo, s.d., 01697FMHGE.

CNEF. Cependant, ce projet ne vit pas le jour⁷⁶. Aussi, en 1922, à l’approche du tournoi de la Confédération Sud-américaine de football qui devait faire son retour en Uruguay en 1923, les dirigeants du football local tirèrent la sonnette d’alarme à propos de ce manque d’infrastructure :

« Le problème des terrains de football [à Montevideo] peut à juste titre être qualifié comme étant de la plus profonde gravité. [...] La réalisation du Championnat Sud-américain qui devrait avoir lieu cette année à Montevideo exige un field d’une plus grande capacité que celle que peuvent en ce moment offrir les enceintes existantes. L’importance de ces rencontres mobilisera un public énorme qui ne tient tout simplement pas dans le magnifique stade du Club Nacional de Football, le seul qui réunisse à ce jour les conditions nécessaires pour ce type de matchs importants, mais dont la capacité, cependant, est loin d’être suffisante comme cela fut démontré dernièrement lors de la partie contre les Basques et celle contre les Tchécoslovaques »⁷⁷.

76. Le rapport annuel de l’AUF pour l’année 1918 évoque le travail sur un accord cadre entre l’AUF et la CNEF pour la concrétisation de la construction d’un stade de 40 000 places dans le Gran Parque Central. L’article 9 du projet stipulait que l’édifice serait géré par une Commission d’Administration du Field intégré par deux représentants de la CNEF, deux de la Municipalité de Montevideo et deux de l’AUF, soit le précurseur du CAFO actuel. AUF, *Memoria y Balance General. Ejercicio 1918*, Litografía e Imprenta del Comercio, Montevideo, 1919. Le rapport annuel de l’année suivante mentionne, lui, l’assignation par l’État d’une parcelle pour la construction du field cette fois dans le Parque Rodó. Aucun des deux projets ne vit finalement le jour. En tout état de cause, il semblerait – à l’aune de ces hésitations – que la question ait été particulièrement complexe à résoudre. AUF, *Memoria y Balance General. Ejercicio 1919*, Tipografía y Litografía « Olivera-Fernández », Montevideo, 1920.

77. « De cuestión de suma gravedad por cierto puede calificarse la relativa a los fields.

Malgré ces avertissements, la septième édition de la Copa América se déroula au stade Parque Central – l’enceinte du CNdF – dont la capacité de moins de 20 000 places se révéla effectivement fort limitée par rapport au volume de foule que mobilisait en Uruguay le football international. L’édition suivante du tournoi devant également se dérouler à Montevideo⁷⁸, Francisco Ghigliani chercha à résoudre le problème en proposant un nouveau projet de loi visant cette fois à émettre des bons de dette du Trésor Public à hauteur de 500 000 pesos pour la construction d’un « Field Officiel de Football »⁷⁹ dont l’usufruit reviendrait à l’AUF et qui serait géré par une « commission de cinq membres, dont deux désignés par le Conseil d’Administration de Montevideo, deux par l’Association Uruguayenne de Football et un par la Commission Nationale d’Éducation Physique »⁸⁰. Jugée trop ambitieuse, l’initiative ne vit pas le jour. La Copa América fit donc son retour dans l’enceinte du Parque Central et la question de l’hypothétique stade national fut une fois de plus ajournée. Or, avec le temps, ce manque d’infrastructure devenait de plus en plus critique. Son absence ne se faisait plus uniquement ressentir de façon ponctuelle lors des matchs internationaux, mais commençait également à faire cruellement défaut dans le cadre du football domestique. Les rencontres entre le CNdF et Peñarol notamment – le derby montevidéen – mobilisaient des foules toujours plus nombreuses se comptant en dizaines de milliers de personnes. Les stades trop étroits et inadaptés dans lesquels ces matchs avaient lieu posaient de sérieux problèmes de sécurité en faisant augmenter notamment le risque « d’invasions du terrain par le public »⁸¹. En 1928 par exemple, lors d’un clásico, une foule nombreuse déborda les dispositifs de contrôles et s’engouffra dans le stade de Peñarol sans payer de tickets. Un délégué de l’AUF présent sur les lieux n’hé-

[...] La [...] realización [...] del Campeonato Sud-Americano que en este año deberá celebrarse en Montevideo, exige un field con mayor capacidad que la que pueden ofrecer los que actualmente hay. La importancia de los encuentros agrupará a una enorme concurrencia que no tiene cabida en el hermoso field del Club Nacional de Football único que reúne condiciones actualmente para encuentros importantes, pero que no es suficiente como se pudo comprobar cuando el partido con los vascos y el primero con los checoslovacos ». AUF, Memoria Anual 1922. Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

78. L’accueil de la Copa América deux fois de suite à Montevideo s’explique par le désistement du Paraguay, qui devait organiser l’édition de 1923, en faveur de l’Uruguay.

79. Diario de Sesiones de la Honorable Cámara de Representantes, 42.a Sesión Ordinaria, tome 315, 1924.

80. *Ibidem*.

81. « Un problema que urge resolver es el de la construcción de un field para los grandes partidos. Hasta tanto ese field no sea realidad se pondrá un límite a la difusión de ese deporte al restringir el número de espectadores o el riesgo de no poder jugar, por la invasión del público, los partidos que más interesan ». AUF, *Memoria y Balance General. Ejercicio 1927*, Imp. Peña Hermanos, Montevideo, 1928, p.15.

sita pas dans son rapport sur l'incident à interpeller le président en ces termes (et en lettres capitales) :

« IL EST NÉCESSAIRE DE SE PENCHER TOUT DE SUITE SUR LA QUESTION DE LA CONSTRUCTION DU FIELD OFFICIAL »⁸².

Bien que la proposition de 1924 de F. Ghigliani n'aboutit pas, elle permit cependant de jeter les prémices pour la concrétisation d'un projet futur de grand « stade officiel » qui servirait de domicile à la sélection. L'existence de ces antécédents et les travaux préliminaires de réflexion et de planification menés dans leur cadre contribuent à comprendre comment, en 1930, l'État uruguayen fut en mesure de se doter en un temps record de cet équipement primordial pour l'accueil effectif de la première Coupe du monde de football. En effet, avant même la rédaction du projet de mondial de la FIFA par Usera Bermúdez et Espil, une ébauche pour le financement public d'un grand stade de football existait déjà dans les tiroirs du pouvoir législatif et surtout, Montevideo comptait déjà dans son maillage urbain un espace destiné à recevoir une construction de cette nature. La Municipalité n'eut donc pas de temps à perdre dans des processus cadastraux d'acquisition ou expropriation, souvent complexes et chronophages. Le stade se construirait sur les terrains prévus dès 1911 à cet effet par les plans de Thays dans l'ancien Parque Central Municipal, renommé depuis Parque de los Aliados (en l'honneur des vainqueurs de la Première Guerre mondiale), puis Parque Batlle y Ordóñez (à la suite du décès en octobre 1929 du chef de file historique du Partido Colorado). Si, au début du XX^e siècle, cette parcelle était relativement périphérique, en 1929 avec le déplacement du centre de gravité urbain vers l'Est elle occupait un place centrale. Ainsi, contrairement à d'autres réalités contemporaines tel les stades olympiques de Paris de 1924 ou de Los Angeles de 1932, dont les constructions furent relégués aux faubourgs de ces villes⁸³, les autorités uruguayennes assignèrent d'emblée à leur projet de stade une position centrale dans la capitale affirmant par là la dimension monumentale revendiquée de l'édifice.

Concrètement, le stade sortirait de terre à trois cent mètres à l'Est de la piste d'athlétisme et de son ancêtre détruit le stade Parque Pereira. Comme convenu dans la Loi n°8409 du 16 mai 1929 le financement immédiat serait

82. « ES NECESARIO IR DE INMEDIATO A LA CONSTRUCCIÓN DEL FIELD OFFICIAL ». Lettre de l'Association Uruguayenne de Football, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, Dr. Don Raúl Jude, datée du 14 février 1928, Montevideo. Informes de Comisiones 1a A, 1928-1929, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

83. DELÉPINE, Michaël et LEWIS, Willie, « Des villes et leurs stades olympiques », *Histoire urbaine*, 2020, vol. 57, n°1.

pris en charge par l'État : son article 4 précisait que :

« La Commission Nationale d'Éducation Physique allouera un prêt sans intérêts de deux cent mille pesos, remboursables sur trente ans, à l'Association Uruguayenne de Football pour la construction de son field officiel »⁸⁴.

Malgré le gain de temps appréciable dégagé par ces antécédents, la construction d'une enceinte en mesure d'accueillir la Coupe du monde n'en demeurait pas moins un défi de taille. En effet, entre la désignation de Montevideo par la FIFA en mai 1929 et le coup d'envoi prévu en juillet 1930, les autorités uruguayennes ne disposaient que de quatorze mois pour mener à bien le projet depuis sa conception sur le papier jusqu'à l'accueil des spectateurs dans les tribunes. Et contrairement à ce qui avait été fait en 1917, elles n'avaient pas l'intention de se contenter d'une construction éphémère. Le nouveau stade devait être la cristallisation bétonnée d'une volonté patriotique à la hauteur du centenaire de la nation. L'objectif était non seulement de flatter la population locale dans son sentiment d'appartenance nationale, mais également d'impressionner physiquement ses invités devant la majesté de l'ouvrage accompli. À ce sujet, Usera Bermúdez et Espil écrivaient dans leur projet initial :

« Si nous désirons que les représentants de tous les peuples et de toutes les races viennent nous visiter, que parviennent jusqu'à nous leurs mains amies, si nous voulons que tous les sportifs de l'Univers partagent notre fête, alors nous devons leur offrir, ou tout du moins essayer de leur offrir, le spectacle extraordinaire que présentait Paris lors de la réalisation du championnat de football de la VIII^e Olympiade, ou celui d'Amsterdam lors de la suivante »⁸⁵.

84. « La Comisión Nacional de Educación Física otorgará [...] un préstamo sin interés de doscientos mil pesos amortizable en treinta años a la Asociación Uruguay de Football para la construcción de su field oficial » Colección Legislativa de la República Oriental del Uruguay, Año 1929, p. 208. La Loi n° 8409 du 16 mai 1929 prévoyait initialement une subvention de 300 000 pesos pour couvrir les frais d'organisation de la compétition, dont notamment les frais de transport des équipes invitées. Parce que ces dernières furent finalement moins nombreuses que prévu et que la construction du stade fut plus onéreuse que ce qui avait été anticipé, l'AUF décida, avec l'accord du gouvernement, de basculer la moitié de la subvention d'organisation à la construction du stade. Ainsi, ce furent donc 350 000 pesos d'aides publiques (200 000 + 150 000) qui furent mobilisés pour l'érection du Centenario.

85. « [...] Si deseamos que nos visiten los hombres de todos los pueblos y de todas la razas, que lleguen hasta nosotros para presentarnos sus manos amigas, si aspiramos, en fin, que los deportistas de todo el universo compartan nuestra fiesta, debemos ofrecerles, o tratar de ofrecerles por lo menos, el espectáculo extraordinario que presentaba París en la realización del campeonato de football de la VIII Olimpiada, o Amsterdam en la siguiente ». USERA BERMÚDEZ, José Gervasio & ESPIL, Roberto, « Proyecto...

Étant donné les différences d'échelle entre l'Europe continentale et le Cône Sud, entre la France et l'Uruguay et enfin entre Paris et Montevideo, le choix de la capitale française comme étalon de mesure à l'aune duquel planifier les festivités uruguayennes peut paraître singulièrement ambitieux, voir tout à fait excessif. La disproportion du projet uruguayen alla bien plus loin que la simple imitation. Alors que pour le tournoi de football de Paris les autorités municipales avaient finalement opté pour la construction d'un stade de 60 000 places (le stade Olympique de Colombes) celles de Montevideo visaient quant à elles un field pouvant accueillir 100 000 spectateurs. Pour révéler toute la disproportion du projet, il convient de rapporter ces chiffres à leurs réalités urbaines respectives. En 1924, Paris et sa proche banlieue comptaient cinq millions d'habitants. Le stade de Colombes offrait donc une capacité approximativement d'une place pour 83 habitants. En 1930, Montevideo comptait 600 000 habitants, le futur stade de l'AUF était donc projeté pour accueillir un habitant sur six de la ville, ce qui proportionnellement à la population urbaine le rendait 13 fois plus grand que le stade de Colombes⁸⁶.

En mai 1929, moins de dix jours après la désignation de Montevideo à Barcelone plusieurs architectes de renom proposèrent spontanément leurs services à l'AUF pour la construction du stade⁸⁷. Ce fut l'architecte Juan Antonio Scasso qui, le 12 juillet 1929, fut officiellement nommé pour mener à bien les travaux⁸⁸. À l'époque de sa désignation, J.A. Scasso occupait le poste de directeur des Parcs Publics de la Municipalité de Montevideo et avait donc à sa charge la gestion et l'aménagement des espaces verts de la capitale⁸⁹. Homme proche des milieux footballistiques (il serait en 1932 président du C.A. Peñarol), il avait notamment supervisé en 1920 la transformation du Parque Pereira en piste d'athlétisme et travaillé en 1929 sur un projet de construction de stade pour le CAP (qui ne vit finalement pas le jour)⁹⁰. L'architecte présentait l'avantage d'être un acteur évoluant dans le secteur public, d'avoir déjà travaillé sur des projets urbanistiques apparentés (et donc de jouir d'une expérience appréciable) et d'appartenir en parallèle à la sphère dirigeante du

op.cit.

86. Au sein même de l'AUF, alors que l'idée de réalisation du stade émergeait à peine, des voix se levèrent pour pointer la disproportion d'une telle capacité jugée « non nécessaire en Uruguay ». AUF, Actas Primera División, 1929-1930, Acta n°7, sesión del 21 de mayo de 1929. Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

87. Lettre de la Gérance de l'AUF, adressée à la Commission de Planification, datée du 27 mai 1929, Montevideo. *Ibidem*.

88. Comision Administradora del Field Oficial (CAFO), éd. « Estadio Centenario... *op.cit.* p.9.

89. Paseos Públicos de la Intendencia Municipal de Montevideo. *Ibidem* p.3.

90. ALBERTI, Mariana, et al., *Juan Antonio Scasso*, IHA/Instituto de Historia de la Arquitectura, Facultad de Arquitectura, Montevideo, 2009, p.32.

8.2. Le stade Centenario, un monument de volonté nationale 411

secteur sportif national. La figure de Scasso occupait donc une position centrale à l'intersection des différents champs mobilisés dans la concrétisation du projet, à savoir la Municipalité et l'AUF. C'est d'ailleurs sous la houlette d'une institution commune à ces entités que furent réalisés les travaux du stade. Comme le proposait déjà en 1924 le projet législatif de Ghigliani, le 6 juillet 1929⁹¹ fut créée la Comisión d'Administración del Field Oficial⁹² (CAFO) – intégrée par trois membres de l'AUF, Raúl Jude, Horacio Baqué et Ezequiel Baillo⁹³ et par deux autres membres représentant la municipalité, à savoir Bernardo Larrayoz et Juan A. Stella⁹⁴ – qui fut chargée de superviser la construction de l'édifice puis d'en gérer l'exploitation, et ce, jusqu'à nos jours.



FIGURE 8.3 – L'architecte Juan Scasso (3^e en partant de la droite) et ses collaborateurs présentant la maquette du stade Centenario dans son cabinet aux autorités municipales et de l'AUF (Le 3^e en partant de la gauche est César Batlle Pacheco et le 1^{er} en partant de la droite est Félix Polleri). Photographie, détail, CAFO, *Estadio Centenario... op.cit.* p.2.

Comme en témoignent les premiers chapitres de son ouvrage *Espacios Verdes* publié en 1941⁹⁵, Juan A. Scasso était un architecte, mais également un théoricien de l'architecture et un véritable urbaniste acquis aux thèses hy-

91. Comisión Administradora del Field Oficial (CAFO), éd. « Estadio Centenario... *op.cit.* p.9.

92. Comisión Administradora del Field Oficial.

93. Le projet de Ghigliani remplaçait le troisième membre de l'AUF par un membre de la CNEF, ce qui aurait donné au Pouvoir Exécutif un rôle d'arbitre dans la gestion de l'enceinte.

94. Comisión Administradora del Field Oficial (CAFO), éd. « Estadio Centenario... *op.cit.* p.9.

95. SCASSO, Juan Antonio, *Espacios Verdes*. Tipografía Atlántida, Montevideo, 1941.

giénistes sur la gestion des espaces collectifs. C'est donc naturellement que l'on retrouve dans le projet qu'il porta – avec ses étudiants José H. Domatto et Pedro Danners⁹⁶ – le souci permanent de la question de l'insertion de l'édifice dans le tissu urbain de la capitale. Scasso ne se limita donc pas par exemple à tenter d'optimiser la circulation des flux humains dans et aux abords immédiats du stade, mais il poussa la réflexion plus loin pour mieux réussir l'intégration de son ouvrage – par ses aspects esthétiques et pratiques – au paysage et au relief de la capitale. Cependant, ses ambitions architecturales furent hautement conditionnées par la principale contrainte du projet : le temps réduit disponible pour sa réalisation. Les plans de l'ouvrage furent dessinés durant l'hiver austral 1929. Au même moment, pour des questions symboliques, les autorités du pays fixèrent la cérémonie de pose de la pierre fondamentale pour la journée du 18 juillet⁹⁷. Mais les pluies torrentielles eurent raison de l'événement⁹⁸ ; celui-ci fut reporté au 21 juillet 1929 et se déroula en présence de César Batlle Pacheco ainsi que de diverses autorités publiques nationales et étrangères⁹⁹. La fin de l'hiver approchant, CAFO émit les premiers appels d'offre en vue de lancer physiquement la construction du stade qui débiterait par les travaux de terrassement du site.

C'est l'entreprise Costemalle qui remporta ce premier contrat. Dès la mi-août 1929, après avoir effectué nuit et jour pendant deux semaines le drainage du terrain¹⁰⁰ elle initia au début du mois de septembre les manœuvres nécessaires pour le déplacement des 170 000 m³ de terre requis. Elle mobilisa pour ce faire des « machines aussi modernes que puissantes » (des pelleteuses) – qui ne manquèrent pas d'attirer l'œil curieux des passants – et organisa l'évacuation des déblais au moyen d'un réseau de wagonnets sur rails. Dans une logique d'économie de temps et de moyens l'architecte avait fait le choix d'orienter le terrain de jeu selon un axe nord-sud¹⁰¹ pour pouvoir ainsi tirer partie de la topographie du site. En forme de légère cuvette naturelle, celui-ci était bordé à l'Est par une butte. À la manière des constructions de théâtres de l'Antiquité grecque cette caractéristique du terrain fut utilisée par Scasso pour y adosser la principale tribune du stade. Ce faisant, il limitait l'impact de la silhouette

96. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 23 février 1930.

97. Plus qu'une pierre, il s'agissait de déposer une « boîte de plomb contenant l'acte de la cérémonie signé par les autorités présentes, complétée par des quotidiens de la journée, des médailles, des pièces de monnaie, des plans de la ville et des photographies ». Journal *El Día*, Montevideo, édition du 16 juillet 1930.

98. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 19 juillet 1929.

99. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 18 juillet 1930.

100. La cuvette de 9 hectares sur laquelle fut construit le Centenario était un terrain particulièrement marécageux.

101. L'axe est dévié de 18 degrés vers l'ouest. SCASSO, Juan Antonio, *Espacios... op.cit.* p.349.

du stade sur le paysage du Parque Batlle y Ordóñez, et surtout, il s'épargnait la construction de longues et coûteuses fondations bétonnées pour supporter la totalité du poids des tribunes¹⁰². Si cette option signifiait d'importantes économies aussi bien en temps qu'en matériaux de construction¹⁰³, elle se traduisait cependant par la nécessité de délimiter l'emplacement de la surface de jeu à une profondeur entre 6 et 11 mètres en dessous du niveau naturel du sol, soit autant de mètres cubes de terre supplémentaires à déplacer.



FIGURE 8.4 – Appel d'offre de CAFO à travers la presse pour la construction des tribunes du stade Centenario. Journal *El Día*, Montevideo édition du 13 novembre 1929.

La construction des tribunes ne pouvait être lancée avant la finalisation de cette étape de terrassement, le respect des délais était donc crucial. Pour s'assurer de la célérité des travaux l'AUF imposa dans les contrats de licitation des objectifs journaliers à remplir. En cas de manquement, les entreprises se voyaient exposées à des amendes¹⁰⁴. Malgré les fortes pluies printanières qui interrompirent à plusieurs reprises l'activité du chantier, ces travaux préliminaires furent conclus à la mi-janvier 1930. Entre temps, durant le mois de novembre 1929, CAFO avait émis par voie de presse un nouvel appel d'offres pour la construction des quatre tribunes du stade. Après la réception et l'évaluation de cinq projets proposés par autant d'entreprises du secteur des bâtiments et travaux publics, les autorités uruguayennes décidèrent, face à l'ampleur de la tâche, de répartir la prise de risque et de confier la construction de la tribune Olímpica et de Honor à l'entreprise Dickerhoff et Windmann S.A. et les tribunes jumelles se faisant face, celles de Colombes et Amsterdam, à l'entreprise de construction Adolfo Shaw¹⁰⁵. Les tribunes étant indépendantes les unes des

102. *Ibidem*.

103. *Ibidem*.

104. Pour les travaux de terrassement le volume journalier à déplacer variait de 1 500 mètres cubes en début de chantier à 3 000 sur ses dernières phases. En cas de manquement, l'amende se montait à 500 pesos par mois, et ce, tant que le retard n'était pas rattrapé. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 8 août 1930.

105. Pour la totalité de l'ouvrage, ces dernières demandaient initialement 528 240 pesos et

autres, ce fractionnement de l'ouvrage ne posa pas de problème majeur dans la coordination générale du chantier.

Par ailleurs, pour des questions de visibilité et de confort, l'architecte décida de ne pas avoir recours à la forme oblongue qui était jusque-là la norme dans les stades sportifs de l'époque. Celle-ci était habituellement dictée par les contours des pistes d'athlétisme qui complétaient la plupart des complexes sportifs contemporains. Le Centenario pouvait s'affranchir de cette contrainte, car contrairement aux infrastructures équivalentes de l'époque, il fut « étudié avec pour seul objectif la pratique du football et ce [furent] donc les particularités du football qui en dictèrent le dessin »¹⁰⁶. D'un point de vue géométrique, l'option la plus logique eut été d'enclôser la forme rectangulaire du terrain dans une ellipse. Cette idée aurait impliqué d'importantes complexités de calculs d'angles au moment de la construction et fut donc délaissée au profit d'un plan quasi-circulaire. Concrètement, pour « former les anneaux internes des tribunes », l'architecte dessina « quatre arcs de cercle centrés en quatre points proches du point d'engagement du terrain »¹⁰⁷. Outre la visibilité accrue¹⁰⁸, en faisant ce choix pour des tribunes circulaires, Scasso dégagea un nouveau gain de temps considérable. En effet, ce recours permettait pour les quatre tribunes la fabrication en série de leurs gradins respectifs¹⁰⁹. Suivant cette même logique d'économie de temps, la construction des rangées de sièges en béton fut aussi simplifiée. Plutôt que de les couler sur place une à une en respectant la courbure de l'ouvrage, Scasso décida de faire préfabriquer des sections rectilignes de deux à cinq sièges. En calculant des angles de correction entre chacune d'entre elles, l'assemblage de ces sections vint épouser, à la manière d'une ligne brisée, la courbure générale de la tribune¹¹⁰.

Malgré ces ingéniosités techniques et ces procédés d'homogénéisation de la fabrication visant à gagner un temps précieux, la construction du Centenario n'en demeura pas moins un formidable contre-la-montre. L'étroitesse des délais fit douter plus d'un acteur à propos de la faisabilité de l'œuvre dans le temps escompté. Comme le montrent les nombreux clichés de la construction du stade conservés au Centro de Fotografía de Montevideo, le chantier était

554 000 pesos respectivement. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 1^{er} décembre 1929.

106. « El estadio de Montevideo tiene [...] la singularidad de ser el primero estudiado enfocando solo la práctica del football y pensando en el football exclusivamente nació su planta ». SCASSO, Juan Antonio, *Espacios... op.cit.* p.138.

107. Ce qui explique l'aspect faussement circulaire de l'édifice vue du ciel. *Ibidem.*

108. En effet en raison de leur circularité, ces tribunes n'avaient ni angle mort, ni portions à visibilité réduite ; le spectacle pouvait y être pareillement apprécié par le spectateur, quel que soit son emplacement dans les gradins.

109. *Ibidem.*

110. *Ibidem.*



FIGURE 8.5 – Groupes de curieux inspectant l’avancée des travaux au niveau de la jonction entre les tribunes Amsterdam (à gauche) et Olímpica (à droite). Photographie, détail, Centro de Fotografía de Montevideo, s.d., 1613FMHB.

régulièrement visité par les montevidéens qui venaient en scruter l’avancement. La presse locale suivait comme un feuilleton l’évolution des travaux. Les secteurs officialistes représentés en tout premier lieu par le quotidien *El Día* étaient optimistes et tout à fait confiants quant à l’achèvement de l’œuvre en temps et en heure. D’autres en revanche, situés dans l’opposition, se montraient particulièrement alarmistes quant aux chances de voir le projet aboutir. Les plus pessimistes, à l’instar de *La Tribuna Popular*, prédisaient même au pays un grand moment d’humiliation lorsqu’une fois les invités de la grande fête patriotique arrivés sur place, l’écrin des célébrations brillerait par son absence¹¹¹. À l’automne 1930 les inquiétudes des ingénieurs en charge du chantier étaient telles que l’AUF envisagea la possibilité de demander à la FIFA de reporter le championnat de quelques mois. Sous les conseils de Buero, qui craignait que tout report ne mette gravement en danger le succès du tournoi, l’association uruguayenne se ravisa et décida que le stade devrait être prêt coûte que coûte pour les dates initialement accordées. Pour accélérer la cadence sur le chantier, les ouvriers passèrent à un travail en trois-huit avec une équipe nocturne opérant de nuit à la lumière de projecteurs. De même, de nouveaux matériaux de construction furent employés, dont notamment des ciments spéciaux au séchage plus rapide¹¹². Malgré ces aménagements,

111. Journal *La Tribuna Popular*, Montevideo, édition du 8 juillet 1930.

112. SCASSO, Juan Antonio, *Espacios... op.cit.* p.355.

à l'approche des échéances, la finalisation dans les temps du colosse bétonné paraissait de plus en plus improbable. Les autorités en charge du dossier se résolurent donc à adopter des mesures drastiques pour éponger le retard. Lors de son conseil de gestion du 21 avril 1930, CAFO décida – au grand dam de J. A. Scasso – de revoir le projet à la baisse. Les anneaux supérieurs des tribunes Colombes et Amsterdam ne seraient pas construits, ni le deuxième anneau de la tribune d'Honneur. Ainsi amputé, l'ouvrage passait d'une capacité de 100 000 à 70 000 places.

Outre cette réduction d'échelle, les contraintes matérielles et temporelles auxquelles furent confrontés les bâtisseurs du Centenario eurent également d'autres conséquences moins visibles, mais non moins importantes pour la consécration symbolique du bâtiment. Dans son discours d'inauguration du 18 juillet 1930, Raúl Jude utilisa le terme de « temple » pour évoquer l'écrin de la Coupe du monde. Un an plus tôt, au cours de son allocution dans le cadre de la cérémonie de l'emplacement de la pierre fondamentale¹¹³, César Batlle Pacheco en avait fait de même. Il s'était à cette occasion exprimé dans les termes suivants :

« Nous offrons à la patrie et à ses héros, initiant aujourd'hui ce qui demain sera, le Temple où se rendront les foules généreuses pour célébrer les rituels de la Raisons et de la Beauté. [...] Temple laïc au sein duquel la force, l'agilité, la santé, l'esprit et le courage donneront vie et parfum à la fleur merveilleuse venue de Grèce. [...] Temple laïc où les hommes proclameront haut et fort leur foi en eux-mêmes, en leurs devoirs sociaux et en leur attachement à la vérité et à la justice [...]; Ô Temple laïc! Les âges futurs fleuriront en toi. »¹¹⁴.

Loin d'être une simple figure de style, le recours au terme de 'temple' traduisait avec précision la finalité originelle de l'édifice telle qu'elle avait été imaginée dans le projet architectural de Scasso. Ce dernier avait notamment prévu d'aménager dans l'emplacement situé sous la principale tribune – l'Olímpica – une « salle votive » ou serait conservée perpétuellement allumée la « flamme des grands triomphes »¹¹⁵, sorte de déclinaison moderne du foyer

113. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 22 juillet 1929.

114. « ofrendamos a la patria, a sus héroes, iniciando hoy lo que mañana será Templo donde acudan las multitudes generosas a oficiar los ritos de la Razón y de la Belleza. [...] Templo laico en el que la fuerza, la agilidad, la salud, el ingenio y el valor darán vida y perfume a la maravillosa flor de la Grecia [...]. Templo laico donde los hombres en horas luminosas proclamarán su fe en sí mismos, sus deberes sociales, su amor a la verdad y la justicia [...]; ¡Templo laico! Las edades venideras florecerán en ti. », cité par CAETANO, Gerardo, « Lo privado desde lo público : ciudadanía, nación y vida privada en el Centenario » dans BARRÁN, José Pedro, et al., *Historias de la vida privada en el Uruguay*, Ediciones Santillana, Montevideo, 1998, p.47.

115. Comisión Administradora del Field Oficial (CAFO), éd. « Estadio Centenario... *op.cit.*

public romain et de son feu sacré entretenu par les vestales¹¹⁶. De même, les entrées principales des tribunes d'Honor et Olímpica devaient également être agrémentées de portiques monumentaux décorés de bas-reliefs inspirés des temples de l'Antiquité. Enfin, la Tour de l'Hommage devait recevoir à sa base côté tribunes, une statue monumentale représentant la déesse Nikè. Cette Victoire antique « placée sur une proue s'ouvrant sur la multitude dans un mouvement de marche énergique accentué par les deux amples panneaux latéraux rappelant les puissantes ailes d'un avion »¹¹⁷ fut confiée au célèbre sculpteur national José Luis Zorilla de San Martín¹¹⁸. D'après les mots de l'architecte, cette déesse devait être « nerveuse, dynamique, affectée par la bruyante inquiétude du stade et ainsi contraster avec l'immobilisme du reste de l'architecture ». De ce fait, « une fois le stade vidé de son public », elle permettrait par sa présence de prolonger « l'écho du spectacle »¹¹⁹ achevé.

Par manque de temps et de moyens l'ensemble de ces traits architecturaux fut finalement abandonné. Ils ne parvinrent graphiquement jusqu'à nous que grâce à quelques illustrations parues dans la presse d'époque ou encore – dans le cas de la Victoire ailée – par l'édition des médailles commémoratives du championnat (fig 8.6). Celles-ci, dont le motif fut dessiné avant que le projet statuaire ne soit finalement écarté, faisaient apparaître au pied de la tour la déesse trônant sur sa proue restée vide jusqu'à nos jours. Parce que non-essentiels au fonctionnement du bâtiment (contrairement à la maçonnerie) ces éléments relevant des finitions de l'ouvrage furent logiquement sacrifiés sur l'autel du respect des délais de construction. Pour autant, leur absence ne doit pas occulter l'intentionnalité des concepteurs de l'édifice. Le stade tel qu'il fut projeté par Scasso, grâce à son apparence antiquisante, devait – au même titre que les choix architecturaux retenus pour la construction du Palacio Legislativo – être une nouvelle référence explicite à l'imaginaire démocratique du passé gréco-romain, mais également, dans le cas présent, à son essentielle com-

p.4.

116. Cet élément, bien qu'il ne fut finalement pas réalisé, constitue un précédent intéressant aux salles votives postérieures tel qu'elles furent aménagées dans les installations olympiques de Los Angeles 1932 et de Berlin 1936. BOLZ, Daphné, *Les arènes totalitaires : fascisme, nazisme et propagande sportive*, CNRS éd., Paris, 2007, p.214-215 & p.234.

117. « Al pie de la Torre, el arquitecto ha querido emplazar la figura de la Victoria dándole base en una proa que se abrirá sobre la multitud en un resuelto movimiento de marcha, movimiento que acentúan aún más dos amplios planos laterales inclinados, a manera de poderosas alas de avión ». Journal *El Día*, édition du 23 février 1930.

118. Celui-là même qui avait sculpté le 'Gaúcho' trônant entre les avenues 18 de Julio et Constituyente.

119. « Yo quería una Victoria nerviosa, movida, contagiada de la inquietud bulliciosa del estadio, - que contrastara con la quietud de la arquitectura y que, vacío el estadio, fuera como un eco del espectáculo ». Journal *El Día*, édition du 23 février 1930.



FIGURE 8.6 – Médaille commémorative de la Coupe du monde de 1930 avec la victoire aux lauriers de Zorilla de San Martín. Bronze, 28x2 mm, Catalogue des médailles, Biblioteca Nacional.

posante sportive. En ce sens, le projet initial du stade Centenario constitue un précédent remarquable des aménagements sportifs contemporains construits en Italie pour la Coupe du monde de 1934 et à Berlin pour les Jeux olympiques de 1936. En effet, comme l'évoquent les travaux de Daphné Bolz, dans ces deux cas, les constructions architecturales furent empreintes de références explicites à l'Antiquité. Dans l'exemple italien, celles-ci renvoyaient principalement à un imaginaire romain pour mieux célébrer l'inspiration impériale du régime fasciste, tandis que dans l'exemple allemand, elles évoquaient « les anciens Grecs un peuple cousin [d'après les nazis], dont la perfection des créations artistiques témoignait en dernier ressort de la supériorité de la race aryenne »¹²⁰. Par ses dimensions rappelant celles d'un Colisée, par ses bas-reliefs sculptés dans la pierre, par sa statuaire triomphale ou encore par sa salle rituelle et sa liturgie du « feu sacré », le stade Centenario de Montevideo mobilisait dans son architecture exactement les mêmes recours au passé antique que ses frères cadets d'outre-Atlantique. Mais si les symboles étaient les mêmes, le message demeurait lui radicalement différent. Loin d'illustrer une quelconque ambition impérialiste (inconcevable en raison de la position géopolitique du pays) ou d'incarner un désir de pureté raciale (incompatible avec la diversité de ses réalités migratoires), l'édifice uruguayen – en prenant l'aspect d'un formidable ensemble culturel¹²¹ consacré à la grande religion laïque qu'était

120. BOLZ, Daphné, *Les arènes totalitaires... op.cit.* p.225. Pour une analyse de cet usage de l'Antiquité dans l'architecture sportive fasciste et national-socialiste, voir : *ibidem*, p.225-249.

121. À la manière des temples antiques, véritables lieux de vie, le projet de Scasso prévoyait également l'aménagement de salons de thé pour que les utilisateurs puissent s'y

devenu le sport en général et le football en particulier dans l'Uruguay du premier XX^e siècle – s'inscrivait tout simplement dans la continuité des discours caractéristiques de « l'optimisme sportif » et de l'olympisme de l'époque, qui recouraient abondamment à une idéalisation marquée de la Grèce antique.

Malgré la réduction du projet, à quelques semaines du coup d'envoi du tournoi, l'aboutissement du Centenario restait encore incertain. La disponibilité de la surface de jeu notamment, inquiétait les observateurs. En effet, pour optimiser la distribution du ciment nécessaire à l'élévation des quatre tribunes, la zone de production du béton avait été placée sur l'aire destinée à accueillir le futur terrain. Ceci eut pour conséquence de retarder jusqu'au dernier moment l'aménagement de ce dernier. Au courant du mois de juin, les deux cent mille pains de gazon fournis par l'entreprise Croce¹²² furent finalement disposés sur l'aire de jeu, mais les fortes pluies de l'hiver conjuguées aux caractéristiques du site (un terrain marécageux à l'origine encaissé sous le niveau naturel du sol) le rendirent impraticable. Aussi, les ingénieurs en charge du chantier installèrent de grandes toiles cirées sur toute l'étendue du terrain pour protéger l'herbe de la pluie et du froid¹²³. Durant les quelques jours précédant l'inauguration du stade, ils disposèrent des braseros ainsi que des radiateurs électriques¹²⁴ sur toute son étendue afin d'accélérer artificiellement le séchage de la surface de jeu.

En dépit de l'ensemble de ces efforts et malgré la volonté initiale de l'AUF de disputer la totalité des rencontres de la Coupe du monde dans l'enceinte du Centenario, le 13 juillet 1930, celle-ci dut se résoudre – faute de terrain praticable – à donner le coup d'envoi de la compétition dans les stades plus modestes de Pocitos et du Parque Central. En définitive, ce contretemps fut un mal pour un bien. En effet, l'intérêt timide dont firent preuve les spectateurs pour les premiers matchs de poule¹²⁵ ne justifiait pas l'utilisation d'une enceinte aussi massive que le Centenario. Surtout, le report de la première utilisation du stade permit de faire correspondre cette dernière avec la date symbolique retenue pour l'inauguration officielle du tournoi. Ainsi, le 18 juillet 1930, le peuple uruguayen fêta son centenaire en assistant à la cérémonie d'ouverture de la Coupe du monde suivie de l'entrée en lice de la Celeste, le tout dans le cadre inédit du stade Centenario, décuplant de ce fait l'effet époustouflant que causa l'enceinte sur le public local. En dépit des amputa-

restaurer. Journal *El Día*, édition du 18 août, 1929.

122. Comisión Administradora del Field Oficial (CAFO), éd. « Estadio Centenario... *op.cit.* p.10.

123. Journal *El Ideal*, édition du 3 juillet 1930.

124. Comisión Administradora del Field Oficial (CAFO), éd. « Estadio Centenario... *op.cit.* p.10.

125. Journal *La Tribuna Popular*, édition du 14 juillet 1930.

tions que subit le projet originel de Scasso son ouvrage n'en restait pas moins d'une monumentalité déconcertante pour la masse de spectateurs. Le colosse de béton¹²⁶ – coiffé de sa Tour de l'Hommage, construite dans un style « Art Déco » qui venait, selon les mots de l'architecte, « briser l'horizontalité de l'édifice » et qui semblait, avec sa proue et ses deux ailerons, s'élever dans les cieux – offrait une vision à même d'impressionner puissamment le public transi de patriotisme qui le découvrait pour la première fois. Les témoignages des observateurs internationaux firent également état de leur vives impressions ; les deux délégués du Comité Exécutif de la FIFA présents lors du tournoi, Jules Rimet et Maurice Fischer – pourtant familiers des plus grands stades européens – confièrent, admiratifs, leurs impressions sur l'ouvrage à la presse locale¹²⁷.

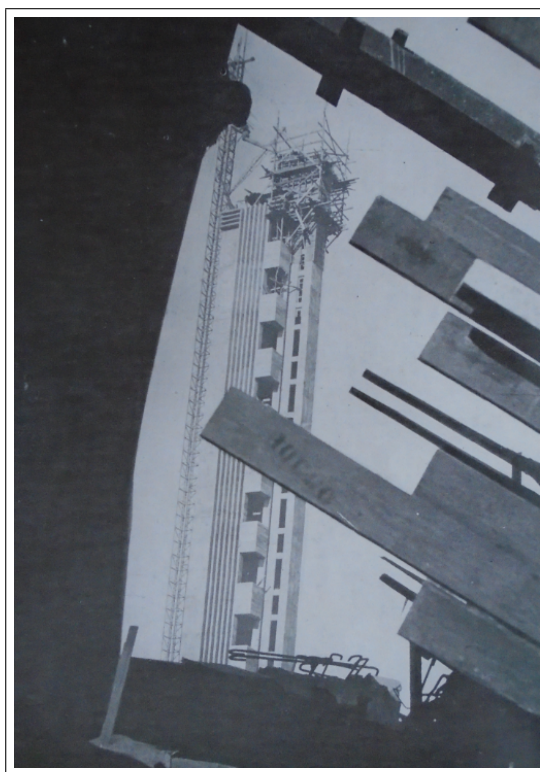


FIGURE 8.7 – Vue latérale depuis le Nord de la Tour de l'Hommage en construction. Photographie, détail, *Arquitectura. Organo Oficial de la Sociedad de Arquitectos*, año 16, n°151, Montevideo, Juin 1930.

La Coupe du monde de 1930, en tant qu'événement éphémère par définition, était vouée à disparaître après le coup de sifflet final pour ne survivre que dans les mémoires de ses contemporains et à travers les quelques supports

126. Concrètement, 14 000 mètres cubes de ciment et 1 400 tonnes d'acier furent utilisées pour sa construction. Comisión Administradora del Field Oficial (CAFO), éd. « Estadio Centenario... *op.cit.* p.4

127. Journaux *El Imparcial* et *El Ideal*, édition du 14 juillet 1930, cités dans : *ibidem* p.20.

photographiques et cinématographiques qui tenteraient d'en immortaliser les fragments. Le seul témoin palpable en mesure de lui survivre à travers les âges serait son écrin, le Centenario. C'est pourquoi la planification et la construction du stade fit l'objet de tant d'attention de la part des organisateurs du tournoi. L'édifice devait incarner à la fois le dynamisme, la prospérité et la modernité de toute une nation. Le spectacle immobile ainsi offert était destiné à être admiré par le peuple, célébré par les observateurs étrangers et contemplé par les générations futures. Dans un article sur l'analyse des récits médiatiques entourant la Coupe du monde de 1950, Ronaldo Helal et ses collègues exposent la logique qui motiva l'édification au Brésil du stade Maracanã : « plus la construction serait grandiose, plus de fierté patriotique il y aurait et plus de « publicité gratuite » du pays serait diffusée à l'étranger »¹²⁸. Cette équation n'était rien de plus que la reprise de celle formulée vingt ans plus tôt, lors de la première Coupe du monde de 1930. En ce sens, ces deux enceintes mythiques du football mondial entretiennent des liens de parenté étroits qui mériteraient de faire l'objet d'une étude comparée.

8.3 Toucher une nation entière

Lorsqu'il décida de financer l'organisation de la Coupe du monde et notamment la construction du stade, l'État posa comme condition à son soutien le plafonnement des prix des entrées. Les parlementaires en charge de la décision souhaitaient en effet que le peuple puisse assister en masse au grand spectacle offert à l'occasion des festivités patriotiques. Si la loi du 16 mai 1929 limitait expressément à 0,20 pesos le prix des entrées populaires, elle ne disait rien pour autant sur le nombre de ces places par rapport à la capacité totale du stade, ni sur le prix souhaitable pour le reste des tribunes. Ces deux points dépendaient donc *in fine* du bon vouloir de l'AUF et de la CAFO. À ce sujet, l'AUF indiqua dans son bilan du tournoi que :

« Le Comité Exécutif [de l'AUF] prit la décision délibérée de limiter ses prétentions financières, rejoignant ainsi l'idée de faire de ce tournoi une grande fête populaire. Le prix des entrées les plus économiques – fixé par la loi à vingt centimes – servit d'étalon pour définir les prix du reste des emplacements. La demande absolument extraordinaire de tickets pour les matchs auxquels participait l'équipe uruguayenne, soumit à la tentation de faire monter les prix des entrées (d'autant plus que cette

128. HELAL, Ronaldo, AMARO Fausto et RIBEIRO MOSTARO Filipe Fernandez, « Les récits d'un « Nouveau Brésil » : une analyse médiatique de la Coupe du monde de football de 1950 », *Sociétés*, vol. 140, no. 2, 2018, p. 65-73.

augmentation aurait permis de dégager un confortable bénéfice dans la financement du championnat). Le Comité Exécutif décida cependant de rester fidèle à son principe de ne pas faire du 1^{er} Championnat du monde de Football un objet de négoce, pour plus légitime que cela aurait pu être. À aucun moment, il ne fut question de spéculer »¹²⁹.

Le 16 juin 1930 la Commission Financière de l'AUF s'était réunie une première fois pour se pencher sur la question du détail des prix qui seraient pratiqués au Centenario à l'occasion de la Coupe du monde¹³⁰. La proposition initiale qu'ils firent à la Commission Exécutive limitait les emplacements à 20 centimes aux 15 000 places debout au niveau des talus situés en retrait de chaque but devant les tribunes Colombes et Amsterdam. Mais en accord avec le désintéressement général entourant la compétition et la volonté de l'AUF de ne pas « spéculer » autour de cette question, le tarif minimum fut finalement élargi à l'ensemble des tribunes Colombes et Amsterdam. Au total, c'étaient donc 35 000 places qui se voyaient ainsi offertes au prix avantageux fixé par la Loi n°8409, soit plus de la moitié de la capacité totale de l'enceinte. Avec les places les plus chères atteignant les 2 pesos (celles du talus bordant la ligne de touche du côté de la tribune d'honneur), le prix moyen des entrées au stade s'élevait à un peu plus d'un demi-peso (fig. 8.8).

Pour véritablement saisir l'effet d'aubaine que représentaient les prix pratiqués durant la première Coupe du monde, il convient de les mettre en perspective avec les réalités salariales de l'époque. Malheureusement, l'Indice Médian des Salaires – élaboré depuis la fin des années 1960 par l'Institut

129. « El Comité Ejecutivo limitó deliberadamente sus aspiraciones, inspirándose en el propósito de que el torneo fuese una fiesta popular. Al precio mínimo de las localidades más baratas, que fue fijado por ley en veinte centésimos, correspondieron los precios de las demás localidades. La demanda realmente extraordinaria de entradas para los partidos en que participó el team uruguayo, excitaba la tentación de aumentar los precios, tentación que cobró auge cuando se pudo comprobar que ese aumento habría permitido a la Asociación obtener un superávit en la financiación del Campeonato. Pero el Comité Ejecutivo mantuvo su propósito de que el 1er Campeonato Mundial de Football no fuese motivo de negocio, por más licito que fuese. No tuvo la preocupación de especular ». AUF, tapuscrit du compte rendu de la Coupe du monde de 1930. Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

130. Lettre de la Commission Financière du Championnat du monde de Football de 1930, signée Horacio Baqué (président), adressée à M. le Président du Comité Exécutif du Championnat du monde de football, datée du 16 juin 1930, Montevideo. Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol. Remarquons que le marquage des sièges n'ayant pas encore été effectué au moment de la réalisation de cette étude tarifaire, leurs auteurs tablèrent sur une capacité totale de 71 000 places (au lieu des 69 500 comptabilisées plus tard). Par ailleurs, les membres de la commission financière proposaient également la mise en vente de forfaits d'abonnements pour un total de 12 matchs pour les tribunes Olímpica et América à 15 et 20 pesos respectivement (ce qui revenait à économiser 3 et 4 pesos). *Ibidem*.

Tribune	Capacité	Prix (en pesos)
Colombes	10 000	0,20
Amsterdam	10 000	0,20
Talus Colombes (debout)	7 500	0,20
Talus Amsterdam (debout)	7 500	0,20
Oímpica	20 000	0,50
América	7 500	1
Talus Oímpica	3 500	1,50
Talus América	3 500	2
(total)	69 500	Prix moyen : 0,53

FIGURE 8.8 – Tarifs du stade Centenario pour la première Coupe du monde de football. (Source : journal *El Día*, Montevideo, édition du 17 juillet 1930).

National de Statistique (INE) – n’existait pas à cette époque. Les travaux de Jorge Notaro concluent par ailleurs que les indicateurs économiques disponibles avant cette date ne permettent pas non plus d’avancer des chiffres fiables concernant l’évolution des salaires moyens avant 1944¹³¹. Il existe cependant quelques éléments offrant tout de même la possibilité de se risquer à un début de contextualisation économique. Pour la période 1924-1926 par exemple, B. Nahum évalue le salaire mensuel moyen d’un ouvrier de l’industrie manufacturière à 62 pesos, soit une somme proche de celle que proposaient l’AUF et l’État en 1930 pour des postes non-qualifiés¹³². Par ailleurs, le budget mensuel pour couvrir les nécessités d’une famille ouvrière dans l’Uruguay de la fin des années 1920 s’élevait à 57,50 pesos¹³³. Or d’après les travaux de Notaro le salaire minimum se trouvait probablement légèrement en dessous de cette somme. En fixant celui-ci à 50 pesos (soit une estimation basse), il apparaît que les places les moins chères de la Coupe du monde de 1930 revenaient à 1/250^e du salaire minimum et à 1/100^e pour le prix moyen d’une entrée.

Par ailleurs, ces prix du Mondial n’étaient pas uniquement avantageux au regard des revenus de la population, ils l’étaient également par rapport

131. NOTARO, Jorge, « Los salarios en Uruguay, 1930-1950 », *América Latina en la historia económica*, vol. 20, n° 2, 2013, p. 96-120.

132. À titre d’exemple, lorsque l’AUF fixa les salaires des personnels à recruter dans le cadre de la concentration du Prado, la rémunération journalière pour un homme à tout faire fut établie (en accords avec les normes syndicales de l’époque) à 1,5 pesos par jour. Lettre du Comité Exécutif de l’AUF, signée Celestino Mibelli, adressée à Monsieur le Président du Comité Exécutif du championnat du monde de football de 1930, datée du 10 mai 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

133. NOTARO, Jorge, « Los salarios... *op.cit.*

aux tarifs pratiqués le reste de l'année sur la scène footballistique locale. En 1928 par exemple, assister debout derrière les buts à un clásico entre Peñarol et Nacional coûtait entre 50 et 60 centimes tandis que les places assises dans les tribunes pouvaient s'acquérir pour 1 à 1,20 peso¹³⁴. Ainsi, si les meilleures places du Centenario étaient sensiblement plus onéreuses que celles d'un match phare de championnat, les places populaires quant à elles étaient plus de deux fois moins chères. En étalant ainsi les prix, les autorités en charge de la Coupe du monde s'assuraient que tout Uruguayen, pour plus modeste qu'il fut, était en mesure de se procurer une entrée pour le Centenario. En procédant de la sorte, l'État cherchait à garantir un taux d'occupation maximum des tribunes et donc un retentissement le plus large possible auprès de sa population de sa mise en scène de la nation à l'occasion du Centenaire. Poussant plus loin encore cette logique, la Commission Financière de l'AUF décida, peu avant le début de la compétition, que les enfants de moins de 12 ans pourraient entrer gratuitement dans l'enceinte¹³⁵. L'ensemble de ces mesures facilitant l'accès au stade expliquent peut-être en partie pourquoi la population locale se rua sur ces entrées contribuant de ce fait aux débordements lors de l'inauguration du 18 juillet.

Cependant, en dépit de la démesure du Centenario et des avantages tarifaires mis en place pour le remplir, celui-ci ne pouvait pour autant accommoder dans ses gradins un pays tout entier¹³⁶. Or, c'est bien sur une magnitude nationale de l'événement que les organisateurs du tournoi comptaient. Pour arriver à leurs fins, il leur fallait donc trouver le moyen de répercuter efficacement à l'extérieur du stade le jeu se déroulant à l'intérieur, et ce de la manière la plus fidèle possible. Lors des Jeux olympiques de 1924 les Uruguayens s'étaient tenus informés des exploits de leur sélection en gardant les yeux rivés sur les tableaux d'affichage de la ville et en tendant une oreille attentive aux sirènes des journaux. En 1928, ils avaient pu suivre les rebondissements des rencontres d'Amsterdam grâce aux récits haletants (et semi-improvisés) des « *relatos Sapelli* » s'appuyant sur des télégrammes sommaires. En 1930, pour

134. Lettre de l'Association Uruguayenne de Football, (signature illisible), adressée à Monsieur le Président de l'Association Uruguayenne de Football Docteur Don Raúl Jude, datée du 14 février 1928, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

135. Lettre du Comité Exécutif de la FIFA, signée Raúl Jude, adressée à Monsieur le Président de la Commission Financière du Championnat du Monde de Football de 1930 Dr Horacio Baqué, datée du 20 juin 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

136. Les habitants de l'*interior* ne furent pas non plus oubliés : le Ferrocarril Central mit en place des réductions de 50 % des prix de ses billets pour permettre à ceux-ci de se rendre au stade à Montevideo. Journal *El Diario*, Montevideo, édition du 10 juillet 1930.

cette Coupe du monde à domicile, l'obstacle insurmontable de l'Atlantique n'était plus : les ondes hertziennes pourraient couvrir l'événement dans sa totalité, dans un récit en temps réel où chaque fait de jeu, chaque action, chaque détail parviendrait aux auditeurs comme s'ils étaient dans l'enceinte même du stade.

Durant les années 1920, la « TSF » avait connu une première phase de fort développement. Selon les mots d'époque des législateurs uruguayens ces « transmissions radioélectriques avaient acquis une importance extraordinaire. [Elles constituaient] la voie la plus directe, la plus rapide et la plus populaire de la relation sociale dans ses manifestations les plus diverses [sic]. [...] Tout flott[ait] sur l'onde et imprégn[ait] les antennes qui récolt[aient] avec avidité le courant de la vie universelle¹³⁷ ». La radiophonie battait la mesure du rythme effréné des Années folles. En Uruguay, la prospérité économique de la période et le flot continu d'importations en provenance d'Europe et des États-Unis se traduisit par un taux d'équipement des ménages en récepteurs radiophoniques en forte croissance. Au premier rang des 'relations sociales' colportées par ces appareils se plaçaient les spectacles sportifs et notamment ceux d'ordre footballistique. En effet, dès 1922 les ondes s'étaient faites le relais du ballon rond dans le pays¹³⁸ ; aussi, au moment de l'accueil de la Coupe du monde, ce dernier jouissait donc de toute l'infrastructure et de tout le savoir-faire nécessaire pour couvrir l'événement grâce au secteur florissant de ses stations émettrices. Mais ces dernières, dont la vocation était essentiellement commerciale, étaient-elles dignes de la solennité de cet événement patriotique ?

À cette question le groupe de législateurs qui présenta en octobre 1929 devant le Parlement un projet de loi proposant la création d'un service public de radio-diffusion répondit assurément que non. Pour les députés, ces maisons commerciales – dont les programmes étaient entrecoupés de longues réclames publicitaires – offraient « des transmissions de caractère subalterne, indignes d'être écoutées ». Ils allaient même jusqu'à les accuser « de conspirer contre l'éducation du peuple et contre son sens de l'esthétique »¹³⁹. Face à ce travail de sape intellectuel, il était pour eux donc temps que les « Pouvoirs Publics

137. « La transmisión radioeléctrica ha adquirido en estos últimos tiempos una importancia extraordinaria. Es la vía más directa, más rápida y más popular de la relación social en sus más diversas manifestaciones. [...] todo flota en la onda e impresiona las antenas que recogen ávidamente la corriente de vida universal. » *Diario de Sesiones de la Honorable Cámara de Representantes*, 172.a Sesión Ordinaria, Presidencia del Señor Bernardo Rospide, octubre 7 de 1929, tome 356, 1929, p.605.

138. FREGA, Ana et al., *Historia... op.cit.* p.71.

139. « Por lo menos conspiran contra la educación del pueblo y contra el sentido estético que éste pueda tener ». *Diario de Sesiones de la Honorable Cámara de Representantes*, 172.a Sesión Ordinaria, Presidencia del Señor Bernardo Rospide, octubre 7 de 1929, tome 356, 1929, p.610.



FIGURE 8.9 – Publicité pour les postes radio Crosley. Illustration, détail, journal *La Tribuna Popular*, édition du 15 juillet 1930. Publicité pour les postes radio General Electric, Illustration, détail, journal *El Imparcial*, édition du 11 juillet 1930.

donnent à cette affaire l'attention qu'elle mérit[ait] »¹⁴⁰. Concrètement, la proposition de loi visait à doter l'État uruguayen de sa propre station émettrice. Cette dernière, en s'exonérant des lois du marché, pourrait relever sensiblement le niveau de la programmation sur le réseau hertzien national en proposant des émissions consacrées à la science, à la littérature, à l'art ou à la musique¹⁴¹. Parce que la Coupe du monde en elle-même ne fut pas explicitement mentionnée lors du discours de présentation du projet de loi par les députés, il serait tentant de conclure hâtivement à la contingence de ces deux éléments. Ils sont en réalité, intimement liés. Le temps pour lui d'infuser au sein de la société et d'avoir une véritable influence sur l'éducation populaire, ce noble projet de radiophonie culturelle ne pouvait raisonnablement porter ses fruits qu'à moyen ou long terme. Or, en dépit de la temporalité distendue de ces objectifs, les législateurs se montrèrent particulièrement pressés de faire approuver le texte. Leur hâte s'explique exclusivement par la prise en compte du contexte de Coupe du monde de football en toile de fond et par les enjeux majeurs que revêtait à leurs yeux la couverture médiatique de l'événement. La prise en compte de ces impératifs imposait en effet des délais autrement plus serrés à l'initiative. Si les autorités uruguayennes voulaient que la radiodiffusion du Mondial soit assurée par le service public, elles ne disposaient que d'une demi-année à peine pour s'en donner les moyens. L'analyse des débats

140. « Era tiempo que los Poderes Públicos prestasen a este asunto la atención que él se merece ». *Ibidem* p.605.

141. *Ibidem*.

parlementaires qui suivirent la présentation de la proposition redonne toute sa centralité à la question de la Coupe du monde. Celle-ci apparaît de manière limpide dans la prise de parole de Francisco Ghigliani qui participa au débat en sa qualité de député. À l'heure de justifier les dépenses prévues par le projet, il affirma sans ambages que l'Uruguay se devait « d'avoir une des stations radios les plus puissantes du monde pour le Centenaire »¹⁴².

Bien que la justification officielle pour une telle station publique eût été sa finalité éducative, la véritable motivation à l'origine de sa rapide concrétisation fut l'échéance du Centenaire de la nation et plus particulièrement la transmission sans fil des matchs de football de la Coupe du monde de 1930. La documentation conservée aux Archives nationales portant sur la création de ce nouveau service public abonde en ce sens. On y apprend en effet que dès la fin du mois de mai 1929 – soit quelques jours à peine après la désignation par la FIFA de Montevideo comme ville hôte – le Ministre de l'Instruction Publique en personne, Santín Carlos Rossi, avait contacté le président de l'AUF pour lui exposer la convenance qu'il y aurait à confier la radio-diffusion des matchs du tournoi à une station publique dont l'absence de « fins lucratives »¹⁴³ serait la garantie de la qualité du service offert. À la lumière de ces antécédents, le projet de loi présenté devant les Chambres en octobre 1929 apparaît donc avant tout comme la traduction concrète d'une volonté initiale, formulée au sommet de l'État, de confier ce service de transmission du Mondial à une entité publique.

Dans les semaines suivant son exposition, le projet fut validé et ratifié par le pouvoir Exécutif à travers la promulgation de la Loi n°8557 du 18 décembre 1929¹⁴⁴ instituant « à des fins d'information et de culture générale la création du 'Service Officiel de Diffusion Radio-Électrique' [SODRE], dépendant du Ministère de l'Instruction Publique »¹⁴⁵. La présidence de cette nouvelle institution fut confiée à Francisco Ghigliani. Ce dernier, en plus d'être un des proches lieutenants de feu José Batlle y Ordóñez, était surtout une figure politique de premier plan particulièrement active dans les institutions sportives depuis les années 1910¹⁴⁶. Trois mois à peine après sa création sur le papier,

142. « tener para el centenario una de las estaciones más poderosas del mundo ». *Ibidem* p.608.

143. « sin propósito de lucro ». Lettre du Ministère de l'Instruction Publique, signée Rossi, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de football, datée du 29 mai 1929, Montevideo. Fonds Ministère de l'Instruction Publique, an 1929, boîte 554, Archivo General de la Nación.

144. UGÓN, Armando, *Compilación de Leyes y Decretos 1929*, Montevideo, p.193.

145. « Con fines de información y cultura general créase el 'Servicio Oficial de Difusión Radio Eléctrica', dependiente del Ministerio de Instrucción Publica ». *Ibidem*.

146. Rappelons qu'il avait été, entre autre, Vice-Président de l'AUF en 1918 et Président du Comité Olympique uruguayen au moment crucial de la participation de la Celeste

la jeune station radio¹⁴⁷ – dont la mission d'éducation populaire ressort clairement dans son acte de naissance législatif – s'empressait déjà de proposer ses services au Comité d'organisation de la Coupe du monde, confirmant par là la volonté du MIP.

« Étant donné que l'une des finalités ayant motivé la création du SODRE était l'organisation d'un service d'information à destination de l'ensemble des habitants du pays, [nous] avons décidé d'offrir le concours de notre collaboration pour la transmission, à travers la Station Officielle, de tous les matchs de football devant se disputer à l'occasion de la Coupe du monde.

À ce propos, [nous] avons convenu que ces transmissions se feraient de manière entièrement gratuite, avec une prise en charge totale de notre part des frais occasionnés par l'installation des lignes nécessaires, la fourniture des appareils requis, etc »¹⁴⁸.

La générosité de cette proposition s'inscrivait elle aussi dans la volonté générale, assumée depuis les prémices du projet du Mondial de Montevideo, de faire de celui-ci un événement patriotique porté par l'État. En revanche, son acceptation par l'AUF, n'allait pas de soi. En effet, la garantie quant à l'enthousiasme populaire que susciterait le tournoi ne manquerait pas de réveiller l'appétit des stations commerciales du pays et ce d'autant plus que, voisinage du Rio de la Plata oblige, les transmissions en question pourraient également atteindre les auditeurs de Buenos Aires¹⁴⁹. Ces perspectives faisaient d'un

aux Jeux de Paris en 1924.

147. Les infrastructures du SODRE ne furent pas créées *ex-nihilo*. En effet, dans le cadre de son établissement, la loi approuvée stipulait que le Ministère de la Guerre et de la Marine céderait (après indemnisation par le Trésor Public) ses installations de radio-diffusion au Ministère de l'Instruction Publique. UGÓN, Armando, *Compilación de Leyes y Decretos 1929*, Montevideo, p.195.

148. « teniendo en cuenta que una de las finalidades que dieron mérito a la creación del SODRE, fue la de organización de un servicio de información para todos los habitantes del país, [hemos] resuelto ofrecer a ese Comité su decidida colaboración para la transmisión por intermedio de la Estación Oficial de todos los matchs de football [...] por el Campeonato Mundial. A tal fin [hemos] dispuesto que dichas transmisiones se hagan en forma completamente gratuita, siendo así mismo a su cargo los gastos que se ocasionen por concepto de instalación de líneas, provisión de aparatos, etc, [...] » . Lettre n°503812 du Ministère d'Instruction Publique, signée par Francisco Ghigliani, adressée au Président du Comité Exécutif du Championnat du Monde de Football de 1930, datée du 12 mars 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

149. La missive du Ministre Rossi évoquait la nécessité de pouvoir diffuser les matchs à tous les « aficionados » de la République, mais également à ceux se trouvant au-delà des frontières nationales en mentionnant explicitement le cas de Buenos Aires. Lettre n°679903 du Ministère d'Instruction Publique, signée Rossi, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, Dr. Raúl Jude, datée du 29 mai

éventuel appel d'offres pour sous-traiter la couverture des matchs par une radio commerciale une affaire particulièrement juteuse. En s'en privant, l'AUF consentait donc à un important manque à gagner¹⁵⁰. Là encore, cette décision allait dans le sens du complet désintéressement économique – quels que soient les acteurs – qui caractérisait cette compétition. Ce renoncement ne semble pas pour autant avoir été spontané. En effet, à la réception par l'AUF de la lettre du 29 mai 1929 du Ministre Rossi, Raúl Jude y annota dans la marge les mots suivants : « lui faire savoir service de diffusion fera l'objet appel d'offre public »¹⁵¹. Cette phrase fut ensuite barrée et remplacée par la mention suivante « Ajourner résolution de cette question »¹⁵². Ce ravissement auquel se livra Jude peut peut-être s'expliquer par la position de force du gouvernement vis-à-vis de l'AUF. En tant qu'entité finançant quasi exclusivement l'événement et son organisation, l'État était en droit d'imposer ses conditions aux dirigeants du football, comme cela avait par exemple été le cas au moment de fixer le prix dérisoire des entrées populaires au stade. Finalement, en accord avec la demande ministérielle, ce fut l'option du SODRE qui fut bien retenue pour assurer la couverture du Mondial et à travers lui c'était donc l'État qui prenait à sa charge l'ensemble des coûts induits par l'opération. À ce titre, ces dépenses – qui n'apparaissent pas dans la loi du 16 mai 1929 de financement de la Coupe du monde – devraient être additionnées à son demi-million de pesos à l'heure de chiffrer l'ampleur véritable de l'investissement étatique dans la célébration footballistique du Centenaire.

Dans les faits, ces dépenses annexes engagées pour la question de la couverture radiophonique résidaient avant tout dans les frais d'installation des équipements nécessaires. Parce que la Tour de l'Hommage que comptait le stade, avec ses neuf étages, offrait d'excellentes possibilités techniques de transmission, celle-ci fut mise à profit par l'ingénieur du SODRE en charge de

1929, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

150. « Cuando el Ministerio de Instrucción Publica resolvió [...] transmitir sus crónicas radiotelefónicamente, el Comité Ejecutivo renunció a las ganancias a que podría aspirar contratando esos servicios ». « Quand le Ministère d'Instruction Publique décida [...] de transmettre radio-téléphoniquement les chroniques des matchs, le Comité Exécutif renonça aux gains auxquels il aurait pu prétendre s'il avait vendu ces services ». Informe POST MUNDIAL. AUF, tapuscrit du compte rendu de la Coupe du monde de 1930. Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

151. « Hágale saber que servicio de difusión será licitado públicamente en su oportunidad ». Lettre n°679903 du Ministère de l'Instruction Publique, signée Rossi, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, Dr. Raúl Jude, datée du 29 mai 1929, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

152. « Postérgase la resolución del asunto ». *Ibidem*.

l'exécution des installations, M. Gilberto Lasnier¹⁵³. La « délicate mission »¹⁵⁴ de la retransmission en elle-même des matchs fut confiée à un pionnier du secteur, M. Emilio Elena qui réunissait pour cela « d'excellentes conditions ». Ancien gérant de la radio General Electric, ce dernier avait été le premier en 1924 à effectuer une transmission narrée en direct d'un match de football depuis le toit du Parque Central¹⁵⁵. Pour assurer cette tâche de relais des événements du stade Centenario au reste de la nation, les services publics eurent donc recours au *speaker* le plus capé du pays qui accepta cette tâche patriotique, lui aussi, « avec le désintéret le plus total »¹⁵⁶.

Pour garantir aux auditeurs une retransmission la plus fidèle possible aux aléas du match sur le terrain, le SODRE opta pour une technique – attestée en Angleterre depuis les années 1920 – consistant à quadriller le terrain en carrés numérotés de 1 à 30 (fig. 8.10). Lors de sa description du match, le *speaker* veillait à donner la référence du carré sur lequel avait lieu l'action en cours. Ainsi, en suivant la rencontre à distance avec l'affichage du SODRE sous les yeux, le public pouvait replacer chaque fait de jeu sur le terrain et ainsi jouir d'une transmission en direct aussi précise que détaillée. S'il garantissait l'instantanéité du suivi de l'événement, cet ingénieux système, faute d'illustrations animées, ne pouvait pour autant prétendre offrir une expérience véritablement immersive, c'est pourquoi les organisateurs du tournoi se posèrent également la question du recours à l'image et donc de la captation de celle-ci.

Comme l'évoque Luke McKernan, le filmage des compétitions dans la sphère olympique est attesté depuis les Jeux intercalaires d'Athènes de 1906 (non reconnus officiellement), bien que ce ne fut qu'à partir des Jeux de 1924

153. Lettre n°997170 du Service Officiel de Diffusion Radio Électrique, signée par Francisco Ghigliani, adressée au Président du Comité Exécutif du Championnat du Monde de Football de 1930, datée du 25 juin 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

154. « Teniendo en cuenta las especiales condiciones que reunía el señor Emilio Elena para llenar las funciones de speaker del 'Servicio Oficial' en las transmisiones radioeléctricas, se solicitó de este su conformidad para confiarle tan delicada misión, la que aceptó y como es notorio cumplió con singular eficacia y entero desinterés. » Lettre n°997473 du Service Officiel de Diffusion Radio Électrique, signée par Francisco Ghigliani, adressée au Président du Comité Exécutif du Championnat du Monde de Football de 1930, datée du 6 août 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

155. ROSENBERG, Joel. *Un grito de gol*. Montevideo, Uruguay : Ediciones Santillana S.A. Alfaguara, 1999, p.39.

156. D'après les sources consultées, M. Elena reçut en guise de remerciements pour ses services rendus, une médaille d'or reprenant les motifs de celles remportées par les champions du monde. Lettre du Président du Conseil de l'Association Uruguayenne de Football adressée au Président du Comité Exécutif du Championnat du monde de 1930, datée du 27 août 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

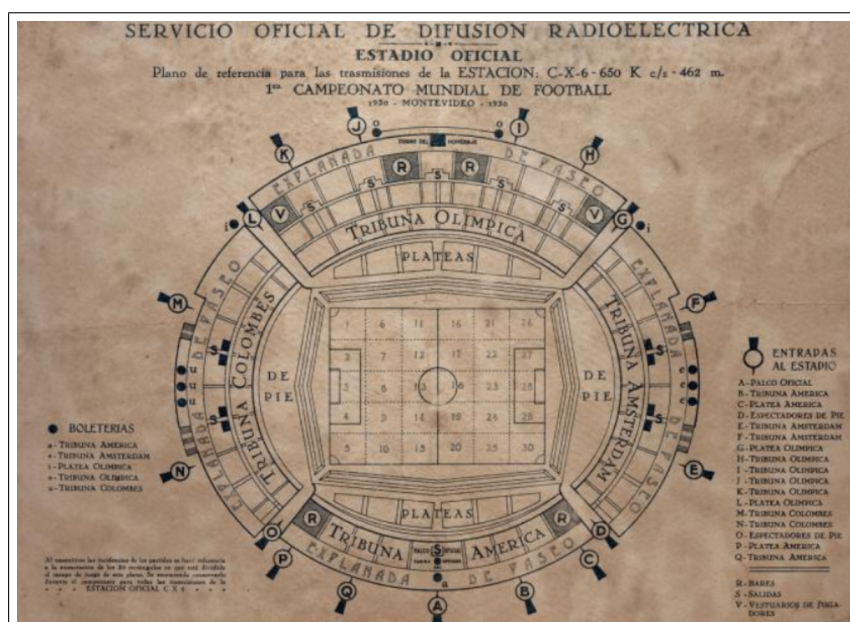


FIGURE 8.10 – Plan de référence pour les retransmissions radios des rencontres édité par le SODRE Affiche, Musée du Football, FIFA, Zurich.

et de 1928 que la pratique se développa réellement avec la production de véritables longs métrages documentant les épreuves sportives¹⁵⁷. Le film *Les Jeux Olympiques Paris 1924*, notamment – qui avait permis d’immortaliser les prouesses de la Celeste à Colombes – prouvait que la cinématographie était un médium tout à fait indiqué pour capter convenablement le déroulement d’un match de football. Poussées par ces antécédents, les autorités uruguayennes firent le choix d’assurer également la couverture de la Coupe du monde en images. À l’instar des décisions prises pour les transmissions radiophoniques des rencontres et à la demande des autorités gouvernementales, l’AUF décida de confier la mission de « récolter cinématographiquement les matchs du Championnat »¹⁵⁸ à un organisme public faisant une fois de plus une croix sur tout gain économique potentiel¹⁵⁹. Là encore, le Ministère de l’Instruction Publique semble avoir été à la manœuvre. En effet, les archives consultées dans le cadre de ce travail ont livré la trace d’un accord entre le MIP et l’AUF, accord qui répondait « à la volonté de produire un film en dehors de tout intérêt commercial et [cherchait] à offrir à l’État un document graphique qui puisse servir

157. MC KERNAN, Luke, « Rituals and Records : the Films of the 1924 and 1928 Olympic Games », *European Review*, 2011, vol. 19, n°4, p.563-577.

158. « recoger cinematográficamente los matchs del Campeonato ». AUF, tapuscrit du compte rendu de la Coupe du monde de 1930. Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

159. Les journaux évoquent notamment une proposition du producteur argentin de cinéma, Max Glucksmann. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 4 juillet 1930.

à exalter le Pays »¹⁶⁰. Contrairement au cas du SODRE, l'État ne s'aventura pas à monter de toute pièce un service cinématographique national, il fit le choix à la place, de mutualiser les ressources internes dont il disposait dans ce secteur. Concrètement, c'est au sein du Ministère des Relations Extérieures que les autorités uruguayennes trouvèrent les moyens matériels pour assurer cette mission. En effet, le département du Commerce Extérieur de la chancellerie uruguayenne disposait d'une petite équipe cinématographique en charge des productions animées au service des exportations du pays dont la dotation comportait « tous les instruments nécessaires pour réaliser le film du championnat »¹⁶¹. Le 9 juillet 1930 le Conseil National d'Administration publia donc un décret en ce sens signé par son président Baltasar Brum (l'ancien chef d'État). Le texte stipulait la mise à disposition de la cellule du MRREE en question, l'attribution d'un budget de 5 000 pesos devant couvrir « les salaires des opérateurs, l'acquisition des bobines de négatifs et tout le matériel cinématographique nécessaire »¹⁶² (à ponctionner sur la ligne de crédit ouverte par la Loi n°8409 de financement de la Coupe du monde), ainsi que la désignation des députés Justino Zabala Muniz, Dr. Alfeo Brum et Don Orestes Baroffio en charge de superviser l'ensemble des opérations.

Parce que la captation vidéo était un médium en pleine expansion à l'époque, parce qu'il s'agissait d'une des premières tentatives d'immortalisation d'un événement sportif d'échelle mondiale et parce que – six ans avant l'*Olympia* de Riefenstahl – un État cherchant à prouver au monde la vitalité de sa 'race' était derrière la caméra, l'expression des intentions qui motivèrent la réalisation de ce film, le détail de ses conditions précises de production et bien sûr le contenu de ses bobines – les seules à redonner vie à l'événement – sont autant de points revêtant un intérêt historique majeur. Malheureusement, dans les fonds d'archives uruguayens, la disponibilité des sources concernant ce sujet est inversement proportionnelle à son importance. L'index des versements du Ministère d'Instruction Publique conservé aux archives nationales uruguayennes, mentionne plusieurs items consacrés au long-métrage en question. Ces catalogues évoquent par exemple l'existence d'un « rapport » rédigé par la « la Commission du Film », celle d'un document portant sur le détail

160. « responde al propósito de confeccionar una película ajena a intereses comerciales y al de proporcionar al Estado un documento gráfico que coayude a enaltecer al País ». Lettre n°690834 du Ministère de l'Instruction Publique, adressée à M. le Ministre des Relations Extérieures, Don Rufino T. Domínguez, datée du 9 juillet 1930. Archivo Histórico, Ministerio de Relaciones Exteriores.

161. Journal *El Imparcial*, Montevideo, édition du 3 juillet 1930.

162. « para los operadores, adquisición de negativos vírgenes y demás material cinematográfico ». Lettre n°690834 du Ministère de l'Instruction Publique, adressée à M. le Ministre des Relations Extérieures, Don Rufino T. Domínguez, datée du 9 juillet 1930. Archivo Histórico, Ministerio de Relaciones Exteriores.

de « l'exploitation [du film dans les] salles et théâtres de l'*interior* » où il fut diffusé, ou encore une liste des « propositions de vente et exhibitions à l'étranger »¹⁶³ qui auraient pu renseigner l'historien sur la portée et la circulation précise de la pellicule. Hélas, ces documents sont introuvables dans le carton n°554 qui leur est assigné. En l'absence de cette documentation interne – égarée, perdue ou peut-être détruite – les péripéties ayant entouré ce film depuis sa réalisation jusqu'à sa diffusion ne peuvent être suivies que de manière périphérique grâce aux quelques échos portés par des sources secondaires.



FIGURE 8.11 – Vue de la tribune América depuis le Nord lors de la finale Uruguay-Argentine du 30 juillet 1930. À droite de l'image, se découpant sur l'horizon au dessus des cabines de presses, figure une des équipes cinématographiques en charge de la réalisation du film du championnat du monde. Photographie, détail, Centro de Fotografía de Montevideo, s.d., 0142FMHD.

Ainsi, les prises de vues photographiques effectuées dans l'enceinte du Centenario ont parfois saisi, comme dans le cas de la figure 8.11, la présence des caméras cinématographiques en charge de la captation du championnat. Ces dernières étaient disposées tout autour du terrain ainsi que sur les cabines de presse de la tribune América et en face, sur la proue de la Tour de l'Hommage. Depuis ces perchoirs, elles pouvaient réaliser des prises de vue plongeantes à grand angle idéales pour la lisibilité du match. Cette multitude des caméras et la diversité des points de vue sont également attestées dans les quelques images du film nous étant parvenu. En 2004, pour ses 100 ans, la FIFA a publié un court extrait de ces bobines récupérées en Uruguay. Les quelques

163. Ministerio de Instrucción Pública, Libro de Entradas, 1930, Archivo General de la Nación.

minutes de contenu renvoyant à 1930 sont un montage de séquences filmant la cérémonie d'ouverture du championnat, la concentration de la sélection uruguayenne dans ses quartiers généraux du Prado, ainsi que les buts inscrits lors de la finale du tournoi. D'après Guy Oliver – à l'origine de la vidéo en question – la copie utilisée par la FIFA pour cette courte vidéo aurait été retrouvée dans les collections de la Cinemateca Uruguaya et de l'Universidad Católica et n'aurait pas livré grand-chose d'autre que les quelques minutes mentionnées. Par ailleurs, les archives du SODRE – pourtant dépositaires de la mémoire audiovisuelle du pays – n'ont pas conservé de copie du film, rendant pour l'heure impossible toute consultation du reste de la captation de 1930.

Les diverses mentions dans la presse nous apprennent qu'au total le film réalisé par le MIP était basé sur plus de 3 000 mètres de bobines et durait quelque deux heures et demie. Il dressait le portrait de chaque joueur de la Celeste, montrait la sélection à l'entraînement, montrait des images de la capitale aux artères couvertes d'automobiles et de piétons convergeant vers le Centenario, il dévoilait les abords de celui-ci avec ses hordes de spectateurs dans leur quête frénétique du précieux sésame, et surtout, il couvrait intégralement les 90 minutes de match de la finale contre l'Argentine¹⁶⁴. Ce document exceptionnel – peut-être à jamais perdu – fut projeté en avant-première, le 12 août 1930, moins de deux semaines après le coup de sifflet final, dans les salles du Rex de Montevideo¹⁶⁵. Quelques chroniques amusées évoquent ce peuple se rendant au cinéma pour découvrir en images, ou revivre pour certains, la finale du 30 juillet et n'hésitant pas à « crier » les buts comme s'ils assistaient au match dans le stade¹⁶⁶. Les lacunes archivistiques ne permettent pas de chiffrer précisément le succès que rencontra le film dans le pays. La seule chose qui transparaisse est que là encore, la diffusion de cette production ne fut pas non plus motif à « spéculation » de la part des autorités. Dès l'amorce du projet de film du Mondial le Conseil National d'Administration avait d'ores et déjà enterré cette option. L'article 4 de son décret du 9 juillet stipulait explicitement que « les rentes qui seraient obtenues de la projection du film, après déduction des coûts de production, seraient distribuées à parts égales entre le Ministère d'Instruction Publique pour le développement de la culture artistique et l'Association Uruguayenne de Football »¹⁶⁷. Manifestement, la

164. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 11 août 1930.

165. *Ibidem*.

166. Magazine *Mundo Uruguayo*, Montevideo, édition du 21 août 1930.

167. « 4° Las rentas que se obtengan por la exhibición de las películas, deducidos los gastos que se autorizan, serán distribuidos por partes iguales entre el Ministerio de Instrucción Publica para el fomento de la cultura artística y la Asociación Uruguay de Football ». Lettre n°690834 du Ministère de l'Instruction Publique, adressée à M. le Ministre des

rentabilité économique était le cadet des soucis des organisateurs uruguayens de la première Coupe du monde de football de l'histoire ; ils le prouvèrent à chaque étape de l'avancée du projet. Comme l'évoque leur résolution de la question cinématographique, coordonnée par l'entremise du MIP ou celle de la radiodiffusion, assurée par le SODRE, l'État privilégia à tout moment la qualité du service au détriment des éventuels bénéfices financiers. La raison était simple : à ses yeux, la finalité du tournoi n'avait rien de commerciale, elle visait exclusivement la mise en scène de la nation au moment de son Centenaire et il fallait à tout prix assurer la qualité et la portée de la diffusion de celle-ci.

8.4 Préparer une sélection à la hauteur des enjeux

Que ce soit à travers l'effort de ses officines publiques, par le travail de ses fonctionnaires, grâce à la générosité des contributions du Trésor Public ou avec le concours enthousiaste du reste de la société, à la fois l'État et la nation uruguayenne dans sa globalité fournirent l'effort considérable qui rendit possible la réalisation, dans des délais très resserrés de cette Coupe du monde en Uruguay. Cependant, au-delà de toute mobilisation patriotique – fut-elle spontanée ou pilotée par le gouvernement – *in fine*, le succès de la grande fête populaire centrée sur le Tournoi du Centenaire reposait exclusivement sur les épaules de onze hommes. Eux seuls, sur le gazon et la balle au pied étaient les détenteurs du pouvoir dramatique de cristalliser l'effort national en une apothéose triomphale, ou le cas échéant, de le faire voler en éclats dans l'amertume d'une défaite à domicile. Avec de tels enjeux, la question de la sélection des joueurs retenus pour intégrer l'équipe nationale – érigée en paladine du peuple uruguayen – ainsi que la préparation physique de celle-ci firent naturellement l'objet du plus grand soin.

En Uruguay – calendrier austral oblige – le championnat national de football débutait avec l'année civile et s'achevait avec celle-ci. À la fin de l'année 1929, le CA Peñarol fut couronné champion d'Uruguay, mais, contrairement à l'habitude, durant les premiers mois de 1930 faisant suite à la coupure estivale, il n'y eut pas de reprise normale des activités footballistiques. Cette année-là, l'AUF décréta la suspension exceptionnelle de son championnat de première

Relations Extérieures, Don Rufino T. Domínguez, datée du 9 juillet 1930, Montevideo. Archivo Histórico, Ministerio de Relaciones Exteriores.

division : l'institution régente du football uruguayen devait pouvoir se consacrer pleinement à la préparation de la Coupe du monde. Ce gel de la saison 1930 devait notamment lui permettre de garantir l'absolue disponibilité des ressources matérielles et humaines en vue de la dispute du mondial à domicile. Les principales équipes du pays maintinrent leurs entraînements, mais se limitèrent à l'organisation ponctuelle de quelques matchs amicaux. Affranchis des contraintes du championnat, ces équipes pouvaient ainsi se permettre de libérer leurs meilleurs joueurs, mettant donc ces derniers à entière disposition de l'AUF. Dès le mois de novembre 1929, cette dernière avait mis sur pied une Commission de Sélection et de Préparation du team : un organe jouissant de « larges facultés pour composer, entraîner et discipliner »¹⁶⁸ l'équipe. Elle était formée par Raúl Jude, Héctor Rivadavia Gómez, Álvaro Saralegui, Raúl Bastos et Carlos Penadés¹⁶⁹. La première tâche qu'ils assumèrent fut celle de contacter au courant du mois de décembre 1929 les différents clubs de la capitale en leur demandant de faire remonter les noms des joueurs évoluant dans leurs rangs qui leur semblaient suffisamment qualifiés pour faire partie de la sélection nationale¹⁷⁰. Une fois ce premier sondage effectué, la commission adressa – en pleins congés d'été – un courrier aux joueurs pressentis en ces termes :

« J'ai le plaisir de vous annoncer que la Commission de sélection et de Préparation du team qui représentera l'Association Uruguayenne de Football lors du 1^{er} Championnat du Monde de Football vous a désigné pour intégrer le groupe de joueurs qui sera soumis à entraînement et parmi lequel seront choisis les vingt-deux joueurs qui formeront la représentation de l'Uruguay »¹⁷¹.

Au total, l'AUF avait listé 44 footballeurs. Une fois notifiés, les joueurs furent invités à réaliser la visite médicale de rigueur auprès du Dr. Narancio. Pédiatre de formation, le « Père de la Victoire » de 1924 avait très tôt mis

168. AUF, tapuscrit du compte rendu de la Coupe du monde de 1930. Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

169. AUF, (document) « Comisiones especiales del Comité Ejecutivo del Campeonato Mundial de football de 1930 ». Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

170. Lettre du Club Nacional de Football, signée par son président, M. José María Delgado, adressée au Président du Comité Exécutif du Championnat du monde de football de 1930, datée du 27 décembre 1929. Fond 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

171. « Tengo el agrado de llevar a su conocimiento que la Comisión de Formación y Preparación del team que representará a la Asociación Uruguaya de Football en el 1er Campeonato Mundial de Football, designó a Vd para integrar el plantel de jugadores que serán sometidos a entrenamiento, de entre los cuales se escogerá a los veintidós que formarán la representación uruguaya ». Lettre type de la Commission de Formation et de Préparation du team, datée du 16 janvier 1930. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

sa spécialité professionnelle au service de l'Association¹⁷² et il continuait, deux décennies plus tard, à apporter son concours à l'AUF en s'impliquant fortement dans la préparation de la Coupe du monde. Après avoir été auscultés dans son cabinet (et passé les examens complémentaires de radiologie le cas échéant¹⁷³) les athlètes jugés aptes furent progressivement convoqués pour se rendre sur un campement éphémère que l'AUF avait dressé sur le littoral montevideén au niveau de l'extrémité Est de la plage du Buceo. Le programme était essentiellement constitué d'activités de cohésion et des bains de mer (avec maillots de bains et peignoirs fournis par l'Association)¹⁷⁴. Durant les deux mois de congés d'été que dura cette première *concentración*, les joueurs touchèrent en guise de *per diem* une indemnité journalière de 50 centimes de peso, distribuée pour le compte de l'AUF par M. Harley, une autre légende du football local¹⁷⁵.

Pour ce premier rassemblement des joueurs pressentis pour intégrer la sélection, les dirigeants uruguayens se fixèrent des objectifs simples : « mener une vie hygiénique en bord de mer [en vue] de faire le plein d'énergie et de se remplir les poumons d'air bien oxygéné »¹⁷⁶. Ce programme salutaire permettait de maintenir actifs les joueurs pendant la période estivale, souvent propice à l'oisiveté et au relâchement. Elle favorisait également une rapide remise en forme pour ceux qui, à la faveur des traditionnels « gueuletons » [« *comilonas* »] de fin d'année, avaient accumulé quelques kilos en trop¹⁷⁷. Cette initiative de retraite balnéaire *ad hoc* imaginée par l'AUF permettait de trouver un juste équilibre entre le désir de vacances ressenti par les joueurs et les impératifs sportifs qui s'imposaient à l'approche de la Coupe du monde de 1930. Ainsi, les heures de délasserment faites de sessions de bronzage et de baignades étaient entrecoupées de parties de volley-ball organisées pour développer l'agilité des joueurs et construire l'esprit d'équipe au sein du groupe, ou encore de courtes séances de jeu de « *pelota chica* » qui permettaient de renforcer la maîtrise du ballon et de travailler l'aisance sur les passes courtes

172. Dans le rapport annuel de 1910 de l'AUF, il est remercié, aux côtés des docteurs José María Delgado, Américo Fosatti, Garibaldi Devincenzi et Domingo Pratt, pour son rôle de médecin « n'épargnant aucun effort à l'heure de recevoir les joueurs blessés dans leur pratique du football ». AUF, « Memorias y balance 1910 », Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

173. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 1 mars 1930.

174. Lettre type du secrétaire général de l'AUF, signée Celestino Mibelli, datée du 6 février 1930. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

175. AUF, tapuscrit du compte rendu de la Coupe du monde de 1930. Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

176. « hacer una vida higiénica a orillas del mar ». Journal *El Día*, Montevideo, édition du 25 février 1930.

177. *Ibidem*.

et instinctives. À la rentrée du mois de mars, à la fin de l'été, les divisions subalternes du football uruguayen reprirent leurs activités tandis que les clubs de première division arrangeaient des matchs amicaux entre elles et avec des équipes étrangères – principalement d'Argentine. En plus de prendre part à ces rencontres¹⁷⁸, les footballeurs présélectionnés au Buceo étaient périodiquement convoqués par la Commission de Sélection pour s'affronter lors de match opposant deux « combinés » entre eux. Ces parties permettaient aux dirigeants de l'AUF de tester différents joueurs et configurations d'équipe en vue de parfaire au maximum la sélection finale.

Au courant des mois d'avril et de mai 1930, la Commission de Sélection du team connut plusieurs transformations. Absorbé par ses tâches au sein du Comité Exécutif, Raúl Jude renonça à la présidence de celle-ci et s'en retira. Faute de temps, l'illustre Héctor Rivadavia Gómez en fit autant¹⁷⁹. Il y eut par ailleurs plusieurs changements concernant les rôles clé de sélectionneur et de préparateur physique de l'équipe. D'après la documentation présente dans les fonds d'archives de l'AUF, au courant du mois d'avril, la préparation physique des joueurs pressentis pour intégrer la Celeste était à la charge de Juan Pena¹⁸⁰. Ce dernier était lui aussi une légende des temps du « football héroïque ». Passé sous les couleurs des deux principaux clubs de la ville – Peñarol et Nacional – il avait, au début du XX^e siècle, acquis une grande renommée dans le milieu sportif local en inscrivant les seuls buts uruguayens lors des rencontres contre les équipes professionnelles anglaises en tournée dans le Rio de la Plata¹⁸¹. Fort de son expérience en tant que joueur et jouissant d'une parole respectée auprès de ses contemporains, il formula ses recommandations techniques dans la préparation de la sélection. Il fallait d'après lui assurer un rythme soutenu d'au moins « trois ou quatre entraînements de football »¹⁸² par semaine, mais également soigner les aspects non-directement sportifs tels que l'alimentation en veillant à bien « éliminer les aliments qui font grossir [et] les boissons alcoolisées ». Par ailleurs, il préconisait « l'interdiction complète » du tabagisme jugé « contre-productif pour la bonne respiration ». Malgré l'aura du personnage, son implication auprès de la sélection n'eut pas de lendemain. De même, à la mi-mai 1930, M. Saralegui – initialement choisi

178. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 24 mai 1930.

179. *Ibidem*.

180. (document) Programa de Entrenamiento presentado por Juan Pena a la Comisión de Selección para el Campeonato Mundial de 1930, signée Juan Pena, daté du 22 avril 1930. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

181. LUZURIAGA, Juan Carlos, *El Football... op.cit.* p.142.

182. « La alimentación debe ser buena, eliminando aquellas que dan gordura, las bebidas deben ser a base de agua o bebidas sin alcohol, el fumar debe ser completamente prohibido porque es contraproducente para la buena respiración ». (Document) Programa de Entrenamiento presentado por Juan Pena... *op.cit.*

par ses confrères de la Commission de Sélection pour assurer le poste de sélectionneur de l'équipe – démissionna de ses fonctions¹⁸³. Puis, l'intégralité de ladite commission se renouvela également. Les personnes retenues pour les remplacer furent le Dr. Narancio, le Dr. Baqué, M. Asdrubal Casas, le Dr. Juan Carlos Campisteguy¹⁸⁴ et Héctor Verdessio¹⁸⁵.

Par ailleurs, à la fin du mois de mai, faisant suite aux travaux de prospection effectués par les dirigeants de l'AUF dans leur recherche d'un local adéquat pour mener à bien la concentration finale de la Celeste, ces derniers arrêterent leur choix sur la proposition que leur avait fait le Club Olímpia de mettre à disposition ses locaux¹⁸⁶. Le recours à ses installations, situées dans le quartier résidentiel du Prado – une zone riche en espaces verts – avait le double avantage de maintenir les joueurs le plus loin possible de l'ébullition du centre-ville (sans pour autant devoir quitter la capitale), et ce, tout en leur offrant la proximité d'un grand parc pouvant être mis à profit pour les entraînements de l'équipe. Avant de s'y installer, la Commission des Finances de l'AUF fournit un rapport détaillé des diverses dépenses et approvisionnements qu'il était nécessaire d'effectuer préalablement à l'emménagement de la sélection sur le site. Ceux-ci allaient de l'achat de matelas, de tables de nuit ou d'autres pièces de literie, à la réfection des installations électriques, en passant par l'achat d'ustensiles de cuisine adaptés aux effectifs¹⁸⁷.

En parallèle de cette gestion logistique, le Comité Exécutif de l'AUF contacta les employeurs de chacun des footballeurs présélectionnés en les priant de bien vouloir accorder à ces derniers les deux mois de congés sans solde nécessaires afin qu'ils puissent se consacrer exclusivement à la préparation de la Coupe du monde. Les entreprises sollicitées, « considérant avec la plus grande sympathie les fins poursuivies par [l'AUF] dont [elles] verraient le couronnement avec grande satisfaction »¹⁸⁸, accédèrent sans difficulté à

183. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 18 Mai 1930.

184. Il s'agit du fils du Président de la République alors en poste, Juan Campisteguy. SCARONE, Arturo, *Diccionario de seudónimos del Uruguay*, Claudio García editores, Montevideo, 1945, p.96.

185. CARBONELL DEBALI, Arturo, *Álbum del Primer Campeonato...op.cit.* p.6 ; journal *El Día*, Montevideo, édition du 18 mai 1930.

186. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 24 mai 1930.

187. Lettre du Comité Exécutif du Championnat du monde de 1930, signé par son secrétaire général Celestino Mibelli, adressée au Président du Comité Exécutif du Championnat du monde de 1930, datée du 10 mai 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

188. « viendo con viva simpatía los fines perseguidos por ese Comité, cuyo éxito veríamos con gran satisfacción ». Lettre de la Compañía Swift de Montevideo Sociedad Anónima, adressée au Comité Exécutif du Championnat du Monde, autorisant les congés pour les messieurs Enrique Ballesteros et Francisco Arispe, datée du 7 juin 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

la demande. Certaines administrations publiques, au sein desquelles émergeaient plusieurs joueurs pressentis de la sélection, allèrent même jusqu'à accorder à leurs employés le maintien du salaire durant la durée de leur absence à leur poste¹⁸⁹. Pour les autres, le Comité Exécutif du Championnat mondial s'adressa au Pouvoir Exécutif en sollicitant de ce dernier la remise de 12 000 pesos pour couvrir les remboursements pour salaire perdu des joueurs retenus¹⁹⁰. Dans un cas comme dans l'autre les indemnités salariales de la pré-sélection uruguayenne étaient prises en charge par les coffres publics. Par l'entremise de ces subventions accordées à l'AUF par le gouvernement, c'était donc l'État qui finançait la quasi-totalité des frais de préparation sportive de l'équipe nationale. La Celeste de 1930 était donc un cas d'école de ce que Pierre de Coubertin avait qualifié dans les années 1910 (pour mieux le dénoncer) de « professionnalisme patriotique » soit des « athlètes préparés » ou « entretenus aux frais de la nation »¹⁹¹.

Le 5 juin, la Commission de Sélection convoqua la quarantaine de joueurs présélectionnés pour ce qui devait être un ultime match de combinés avant l'annonce de la liste finale¹⁹². Mais contrairement aux espérances, l'équipe type n'émergea pas. Aussi, la commission continua son travail d'affinage pendant le gros du mois de juin, en multipliant les rencontres entre équipes A et équipes B. Les joueurs convoqués étaient notifiés des heures et lieux de rendez-vous par la publication de courtes annonces dans les journaux. Ces derniers se passionnèrent d'ailleurs pour ce processus de sélection. Les journalistes sportifs – devenus spécialistes auto-proclamés en matière de préparation physique d'équipes de football – dissertaient sans retenue dans leurs colonnes de presse sur ce qu'il convenait de faire ou de ne pas faire dans la préparation physique des joueurs. Certains n'hésitaient pas à appuyer leurs propos alambiqués par le recours à un langage savant emprunté au domaine de la physiologie touchant au développement musculaire et aux rendements de l'organisme hu-

189. Lettre n°45791 du Conseil d'Administration de Montevideo, adressée au Président du Comité Exécutif du Championnat du monde de Football, don Horacio Baqué, autorisant les congés payés extraordinaires pour les employés des Casinos Municipaux, messieurs José Nasazzi et Andrés Mazali, datée du 4 juin 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

190. Lettre du Comité Exécutif du Championnat du monde de football de 1930, signée R. Jude, adressée au Président de la Commission du team, datée du 21 juin 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

191. Pierre De Coubertin, « Nouveaux aspects du problème », *Revue olympique*, novembre 1913, et « La question d'argent », *Revue olympique*, décembre 1913, cités dans CLASTRES, Patrick, « Culture de paix et culture de guerre. Pierre de Coubertin et le Comité International olympique de 1910 à 1920 » dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°251, 2013, p.95-114.

192. Lettre type du secrétaire général de l'AUF, signée Celestino Mibelli, datée du 3 juin 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

main. D'autres agrémentaient leurs points de vue de références scientifiques tirées de manuels français ou étasuniens de préparation physique. Les éditorialistes débattaient également sur les performances et les qualités individuelles de chaque footballeur présélectionné et dressaient leurs propres listes de ceux qu'il convenait selon eux de retenir pour le tournoi. Le début de la compétition approchant à grand pas, la Commission de Sélection finit par publier le 23 juin le nom des 22 élus choisis pour défendre les couleurs du pays lors de la Coupe du monde¹⁹³.

À l'annonce des résultats, l'emballage médiatique et la passion que ce processus de sélection avait suscité dans l'opinion publique débouchèrent inmanquablement sur une forte polémique. Inéluctablement, des joueurs pas moins méritants que les autres durent être écartés provoquant une vive incompréhension chez leurs partisans respectifs. Outre les réactions à chaud de certains joueurs malchanceux – dont un quitta le siège de l'AUF en brisant une vitre¹⁹⁴ – c'est toute une partie de la presse qui se déchaîna sans ambages contre les membres du Comité de Sélection. Mis à part les accusations de certains clubs affirmant avoir été délibérément lésés¹⁹⁵, le mobile derrière les salves de critiques essuyées par les cinq hommes résidait avant tout sur le choix qu'ils avaient fait de privilégier « les vieux »¹⁹⁶ – les vétérans de Colombes et d'Amsterdam – au détriment du sang plus jeune. Face à ces attaques, le 24 juin 1930 les membres de la Commission présentèrent de concert leur démission au Comité Exécutif du championnat du monde¹⁹⁷. À la manière d'un vote de confiance, cette démission fut soumise au scrutin du Conseil de Gestion de l'AUF qui décida, par 12 voix contre 8, de la refuser¹⁹⁸. Atilio Narancio et ses collègues se virent donc confortés dans leurs positions ; leurs choix, bien que légitimement discutables, furent ainsi entérinés par une AUF qui décida de garder jusqu'au championnat du monde le cap ainsi fixé, et ce

193. Mazali, Ballesteros, Nasazzi, Recoba, Mascheroni, Tejera, Andrade, Riolfo, Fernández, Calvo, Gestido, Melogno, Urdinarán, Dorado, Scarone, Castro, Petrone, Anselmo, Cea, Píriz, Saldombide et Iriarte. Lettre de la Commission du Team, adressée au Président du Comité Exécutif du Championnat du monde de football, datée du 23 juin, 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

194. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 23 juin 1930.

195. En effet, plusieurs voix s'élevèrent parmi les clubs de la capitale accusant l'AUF d'avoir délibérément décidé d'écartier certains de leurs joueurs pour privilégier les recrues piochées dans des clubs rivaux. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 25 juin 1930.

196. « Hemos llegado otra vez con las pruebas al canto, a que los « viejos » siguen en su mayoría siendo los mejores ». Journal *El Día*, Montevideo, édition du 24 juin 1930.

197. Lettre signée Atilio Narancio, Asdrubal Casas, Juan Carlos Campisteguy, Héctor Verdesio et Horacio Baqué, adressée au Président du Comité Exécutif de la Coupe du monde de football, datée du 24 juin 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

198. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 25 juin.

en dépit de ce que trouveraient à dire ses détracteurs.

À partir de la fin du mois de juin, une fois la sélection constituée, les joueurs retenus furent appelés à aller se cloîtrer pour la dernière ligne droite de la préparation du team dans les locaux du Prado, fins prêts à les recevoir. Pour cette dernière étape la mise en condition physique du onze uruguayen fut confiée à un expert, spécialement détaché par la Commission Nationale d'Éducation Physique¹⁹⁹ : M. Alberto Suppici. Comme évoqué précédemment, Suppici avait été un proche lieutenant de J.T. Hopkins au moment de la fondation de la CNEF vingt ans plus tôt et faisait partie de la première génération d'entraîneurs sportifs formés par le pays pour l'encadrement des *plazas de deporte*. Membre de l'Asociación Cristiana de Jóvenes (la branche uruguayenne de la YMCA) durant sa jeunesse, il y avait pratiqué l'athlétisme, le basket-ball et la boxe, parvenant même à animer les ateliers du Noble Art pour le compte de son club²⁰⁰. Après avoir suivi le cours de formation des leaders auprès de son mentor, Suppici avait, pour le compte de la CNEF, eu à sa charge la gestion des activités sportives de plusieurs *plazas de deporte*, dont la n°3 de Montevideo, puis celle de sa Colonia natale. C'est donc après quinze ans de carrière au service de l'entraînement sportif citoyen qu'il prit en main la préparation physique du team national. D'après ses propres mots, il n'était pas là pour « enseigner le football »²⁰¹ : les joueurs qu'il avait l'honneur d'encadrer – dont plusieurs étaient des vétérans de Colombes et d'Amsterdam – étaient bien plus experts que lui en la matière. Sa mission était simple : préparer physiquement et mentalement l'équipe pour qu'elle puisse avoir le meilleur rendement possible sur le terrain²⁰².

Pour ce faire il appliqua ses recettes éprouvées dans la gestion des places de sport. Il faisait faire aux joueurs, en plus de la traditionnelle course à pied, « une série d'exercices de coordination neuro-musculaire et de réaction [sic], en finissant toujours par des exercices calisthéniques combinés et des exercices respiratoires doux »²⁰³. Ce programme était complété par les séances de mas-

199. Lettre n°021341 de la Commission Nationale d'Education Physique, adressée au Président du Comité Exécutif du Championnat du monde de Football, datée du 3 juin 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

200. ACJ, *Salud, Recreación y Fuerza*, Boletín del departamento de educación física e higiene de la asociación cristiana de Jóvenes (YMCA), Volume II, n°1 Montevideo, Avril 1915. Fonds Suppici, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

201. « Yo, ya he manifestado que no me comprometía a enseñar fútbol. En cuanto a la preparación física que es lo de mi incumbencia, me atrevo a garantizar que es perfecta y que ninguno de los jugadores está pasado de entrenamiento ». Coupure de presse s/ref.. Fonds Suppici, Recuerdos de las diversas fases de mi vida deportiva, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol

202. *Ibidem*.

203. « una serie de ejercicios de coordinación neuro-muscular y de reacción, terminando siempre las sesiones con ejercicios calisténicos combinados y suaves ejercicios respira-

sage assurées par l'icône Ernesto « Matucho » Fígoli²⁰⁴, ou bien par Luis Greco (le masseur embauché par l'AUF pour l'occasion) et mobilisait parfois des appareils dernier cri, tel une machine masseuse automatique à rubans, pour le traitement de la zone lombaire²⁰⁵. En plus de la performance sportive pure, le préparateur physique ne délaissait pas non plus le moral de la sélection. En effet, il essayait « d'entretenir l'esprit d'équipe de la concentration à travers des exercices physiques récréatifs qui favorisent à tout moment le désir de coopération. Les matchs de volley-ball, la pétanque, etc, qui jouissent de vertus à la fois éducatives et récréatives, ont contribué à améliorer l'humeur générale des concentrés »²⁰⁶. Par ailleurs, il imposait également sa vision de l'hygiène de vie collective. Ainsi, pour assurer un temps de repos et de récupération suffisant, l'extinction des feux se faisait à 22h30 pour un réveil à 7h30, garantissant de ce fait aux joueurs la quantité appréciable de neuf heures de sommeil. Enfin, l'aspect diététique n'échappait pas non plus à son contrôle. Il prônait une « alimentation sobre, facilement assimilable, en privilégiant les légumes crus, le pain intégral et les fruits frais »²⁰⁷. Il permettait également de manger « de la viande *asada* » et essayait « en règle générale de ne pas introduire de changements trop violents dans les habitudes alimentaires de chaque joueur ». Au quotidien, ces spécificités culinaires étaient assurées par le chef de cuisine qui complétait, au côté d'un gérant, d'un assistant, d'un garçon d'étage et d'un serveur, le personnel recruté par l'AUF pour s'occuper de l'intendance de cette *concentración* du Prado²⁰⁸.

La Celeste jouissait donc d'un cadre idéal pour préparer sereinement sa future participation à la Coupe du monde ; elle était maintenue dans une bulle de calme et de confort, lui garantissant une concentration optimale pendant les dernières semaines précédant le début du tournoi. La Commission de Sélection imposait, en accord avec les recommandations de Suppici, une vision particulièrement monacale de cette retraite sportive. Pour garantir l'investis-

torios ». Magazine *Mundo Uruguayo*, Montevideo, édition du 10 juillet 1930.

204. Il avait notamment participé aux épopées olympiques de 1924 et 1928.

205. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 12 juin 1930.

206. « He tratado de mantener el espíritu de la *concentración* mediante ejercicios físicos recreativos, desarrollando en toda forma el afán de cooperación. Los partidos de volley-ball, bochas, etc, han contribuido a mejorar el humor de los concentrados, teniendo estos juegos el doble fin educativo y recreativo ». Magazine *Mundo Uruguayo*, Montevideo, édition du 10 juillet 1930.

207. « En cuanto a la alimentación, es sobria, de fácil asimilación, haciendo primar las verduras crudas, el pan integral, frutas frescas, etc.. También les permito comer carne asada y en general procuro no introducir un cambio muy violento en las costumbres alimenticias de cada jugador ». *Ibidem*.

208. Lettre du Comité Exécutif de l'AUF, signée Celestino Mibelli, adressée à Monsieur le Président du Comité Exécutif du championnat du monde de football de 1930, datée du 10 mai 1930, Montevideo. Fond 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

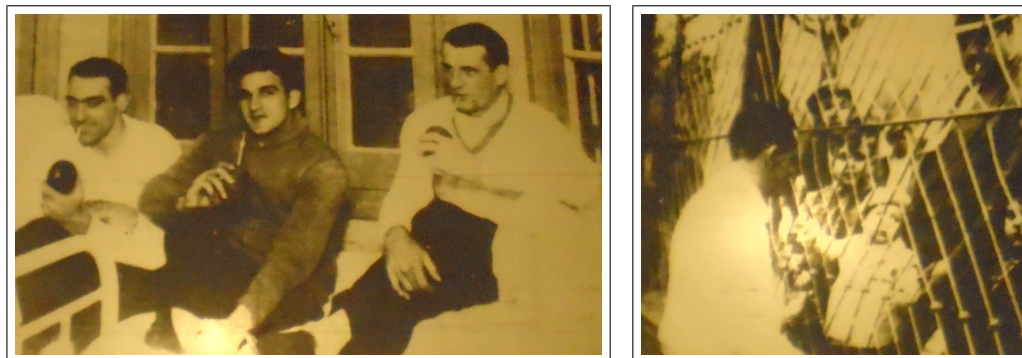


FIGURE 8.12 – Lorenzo Fernández, Álvaro Gestido et José Nasazzi buvant chacun leur maté dans les chambres de la concentration uruguayenne du Prado. Photographie, détail, *Mundo Uruguayo*, édition du 26 juin 1930.

FIGURE 8.13 – Le capitaine de la Celeste, José Nasazzi au Prado recevant la visite de ses neveux à travers le grillage. Photographie, détail, *Mundo Uruguayo*, édition du 3 juillet 1930.

sement des joueurs dans le projet collectif et les protéger de toute distraction, ces derniers n'étaient pas autorisés à quitter les locaux du Prado²⁰⁹. Ils pouvaient cependant recevoir des visites sur place, mais celles-ci étaient régulées et limitées et, à l'approche du tournoi, furent tout simplement supprimées. Les familles désireuses de voir leurs proches, se pressaient donc au niveau des clôtures de l'enceinte du Prado pour espérer pouvoir échanger avec mari, père ou fils l'espace d'un court instant²¹⁰ (fig. 8.13). La Commission de Sélection maintenait la composition de l'équipe dans le plus grand secret. Rien ne filtra avant l'entrée en scène du 18 juillet 1930 et l'opinion ne découvrit la combinaison finale de la Celeste qu'au moment de sa sortie sur le terrain. Afin d'assurer cette discrétion et pour éviter toute ingérence parasite de la presse quant au choix de la Commission, les matchs d'entraînement au Prado se faisaient à huis clos, sans public ni journalistes²¹¹.

Outre les réalités quotidiennes du Prado, le sérieux et la sévérité de la discipline imposée aux sélectionnés se fit sentir dans la manière dont l'AUF géra l'affaire Mazali. Ce dernier avait pris part aux conquêtes olympiques de Colombes et d'Amsterdam où il avait occupé le poste essentiel de gardien de but. En 1924, il s'était mué en entraîneur sportif le temps de la traversée Atlantique durant laquelle il prit en charge le training de ses camarades à bord du *Désirade*²¹². En 1928, il avait été le grand héros de la finale contre l'Argentine lors de laquelle ses parades providentielles avaient permis à l'équipe de se couronner de lauriers une nouvelle fois. Comme en témoignent les pages de

209. Journal *El Ideal*, Montevideo, édition du 3 juillet 1930.

210. Magazine *Mundo Uruguayo*, Montevideo, édition du 3 juillet 1930.

211. *Ibidem*.

212. AUF, *La Olimpiada de París de 1924*, *Informe... op.cit.* p.19.

presse qui lui étaient consacrées au tournant de l'année 1930, le « grand »²¹³ Andrés Mazali jouissait donc à la fois du statut de héros sportif aux yeux de la population et de véritable cadre du groupe vis-à-vis de ses camarades de sélection. Cette importance dans le collectif et son expérience dans le domaine de la préparation physique en faisait un élément à la gestion difficile pour l'entraîneur désigné et les divergences entre les deux hommes se firent rapidement sentir. Face à la menace que représentaient ces frictions pour la cohésion du groupe, la Commission de Sélection trancha rapidement l'affaire. Sans hésiter, elle décida de réaffirmer l'autorité de M. Suppici et décréta à une semaine du début du tournoi l'éloignement d'Andrés Mazali – héros de Colombes, d'Amsterdam et gardien historique du CNdF – dont la lourde tâche fut héritée par son remplaçant Enrique Ballesteros. Plusieurs versions sur les raisons concrètes de cet éloignement circulent jusqu'à aujourd'hui dans la mémoire de l'événement. Les plus folkloriques évoquent une fugue de Mazali du lieu de concentration de la sélection (alors que cela était interdit) pour se rendre à un rendez-vous nocturne avec sa belle²¹⁴. D'autres récits, plus crédibles, évoquent eux simplement un « refus ostentatoire » de Mazali de se soumettre à une injonction collective de l'entraîneur suite auquel ce dernier aurait fait remonter l'incident disciplinaire à ses supérieurs qui auraient tranché contre Mazali²¹⁵. Quoi qu'il en soit, cette « décision radicale »²¹⁶ en vue du « maintien de la discipline requise au sein de l'équipe » montre bien la détermination et le sérieux des dirigeants du football uruguayen à l'heure de préparer l'équipe dont dépendrait le sort de la nation. Rien ne fut laissé au hasard, les moyens et les hommes devaient être entièrement dévoués à l'objectif final : être en mesure de remporter cette Coupe du monde à domicile. Cette rigueur dans la préparation ne manqua pas d'étonner Jules Rimet, qui nota que les Uruguayens et dans une moindre mesure les Étatsuniens, étaient les deux sélections se soumettant aux règles les plus draconiennes pour arriver en forme au tournoi²¹⁷.

Finalement, après un long processus de sélection ayant duré six mois, l'Uruguay communiqua à la FIFA la liste finale des 22 joueurs qui intégreraient les rangs de la Celeste. Il s'agissait de Miguel Capuccini, Enrique Ballesteros, José Nasazzi, Domingo Tejera, Ernesto Mascheroni, Emilio Recoba, Carlos Riolfo, José Leandro Andrade, Lorenzo Fernández, Juan Carlos Calvo, Álvaro

213. Magazine, *Mundo Uruguayo*, Montevideo, édition du 16 mai 1929.

214. Version colportée notamment dans l'ouvrage de Rimet. RIMET, Jules, *Histoire merveilleuse... op.cit.* p.48.

215. Journal *El Diario*, supplément n°32 « Estrellas deportivas » (coupure). Fonds Suppici, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol).

216. Journal *El Imparcial*, édition du 6 juillet 1930.

217. RIMET, Jules, *Histoire merveilleuse... op.cit.* p.48.

Gestido, Ángel Melogno, Santos Urdinarán, Pablo Dorado, Héctor Scarone, Héctor Castro, Juan Anselmo, Pedro Petrone, Pedro Cea, Conduelo Píriz, Zoilo Zaldombide et Santos Irirarte²¹⁸. Le 18 juillet 1930 lors de l'inauguration du Centenario les 22 athlètes de la délégation uruguayenne furent conduits sur le terrain par les deux principales figures de la Commission de Sélection : Atilio Narancio, le Père de la Victoire de 1924 et Asdrubal Casas, le chef de la délégation uruguayenne de Colombes (fig. 8.14).



FIGURE 8.14 – La délégation uruguayenne menée par Atilio Narancio (à droite) et Asdrubal Casas (derrière lui) lors de la cérémonie d'ouverture de la Coupe du monde, Montevideo, 18 juillet 1930. Photographie, détail, doc. non ref., Fonds Suppici, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

Le tonnerre d'applaudissements déclenché dans le Centenario au moment de la descente de la sélection sur le gazon n'était pas uniquement à la gloire des 22 joueurs de la Celeste défilant face à leur public. Il célébrait également le travail effectué par le pays pour en arriver là. Grâce à la presse, le public avait suivi dans ses moindres détails toutes les étapes de l'organisation de cette compétition d'envergure mondiale. Vraisemblablement, il vivait la cérémonie d'ouverture de la Coupe du monde en cet après-midi du Centenaire comme la consécration récompensant un monumental effort collectif. En ef-

218. Lettre du Président de l'AUF, signée R. Jude, adressée au Président du Comité de la FIFA en charge de l'organisation du Championnat du monde de football, datée du 5 juillet 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

fet, à chaque étape du cheminement, le projet de Coupe du monde avait pu compter sur le soutien inconditionnel du pays. Si les initiatives personnelles et privées furent nombreuses en ce sens, ce fut avant tout l'État qui avait pris la direction de cet effort national. Il n'économisa ni son temps ni ses moyens dans la poursuite de cette idée que certains avaient qualifiée à ses débuts de « chimère ». Les fonctionnaires de la chancellerie activèrent leurs réseaux pour faire avancer le projet sur la scène internationale. Le Trésor Public fournit les fonds nécessaires à son financement. La Municipalité de Montevideo mit à disposition les terrains requis dans la capitale. Les différentes entreprises et administrations publiques apportèrent, chaque fois que cela fut nécessaire, leur concours à l'œuvre entreprise. Certaines, à l'image du SODRE, furent créées de toutes pièces pour servir de formidable caisse de résonance à l'événement. Parmi ces initiatives, l'incarnation la plus palpable de cet effort général – au vu des moyens humains et financiers qu'il mobilisa, mais aussi simplement par sa dimension matérielle donc tangible – fut sans aucun doute la lente éclosion en plein cœur de la capitale de l'imposant stade Centenario. Manifestement, le pays entier s'était mis en branle au service de la cause footballistique. Cet effort n'avait rien de désintéressé si ce n'est d'un point de vue strictement financier, mais représentait un investissement à la hauteur des retours symboliques que le football allait pouvoir offrir à cette grande cause nationale.

Contre vents et marées

Les mois qui précédèrent le Centenaire du 18 juillet 1930 virent l'Uruguay se préparer activement à sa grande fête patriotique. Son écrin, le Centenario, sortait lentement du sol du Parque Batlle y Ordóñez, la Municipalité de Montevideo mettait en place les décorations et les éclairages nocturnes dans le reste de la ville, les institutions et particuliers planifiaient chacun à leur niveau des actes de commémoration pendant que la sélection de football se 'concentrait' pour être au rendez-vous. De son côté, la presse suivait attentive l'avancée des préparatifs tandis que l'État, montrant l'exemple, irriguait de ses deniers publics le vaste spectre d'initiatives civiques engagées. En dépit de cet investissement collectif et de la générosité des efforts concédés à l'organisation des célébrations du Centenaire de la nation uruguayenne, ces dernières ne pourraient échapper à la règle d'or de toute grande fête : en fin de compte, leur intérêt et leur succès dépendraient surtout du nombre et du prestige des invités présents ainsi que de l'écho qu'elles recevraient en dehors du pays. Ce besoin de légitimation par la présence et le regard de l'Autre était d'autant plus important que le pays était petit et occupait une place périphérique sur l'échiquier international. Ces motifs guidèrent la conduite des organisateurs et les firent veiller, à chaque étape des préparatifs, à toujours tenter d'assurer à l'événement planifié la surface internationale la plus large possible.

9.1 L'Europe, l'invitée de marque

Un premier recours pour garantir la visibilité recherchée serait bien évidemment l'obtention d'une large présence de la presse internationale et de ses journalistes venus sur place couvrir l'événement. Dès le mois de décembre 1929, les dirigeants de l'AUF mirent à l'ordre du jour les réflexions à mener sur « la question de la venue à Montevideo des représentants des journaux des différents pays »¹ qui prendraient part à la compétition. Ils décidèrent

1. « la cuestión de la concurrencia a Montevideo de los representantes de los diarios de los distintos países ». Lettre du Comité Exécutif du Championnat du monde 1930, signée par son président, adressée à Monsieur le Ministre des Relations Extérieures Don Rufino T. Domínguez, datée du 2 décembre 1929, Montevideo. Archivo Histórico, Ministerio de Relaciones Exteriores.

à ce sujet de solliciter une fois de plus les services de la chancellerie uruguayenne avec l'idée que celle-ci transmette à ses diplomates l'instruction de prendre contact avec différents journaux internationaux préalablement ciblés, en priant ces derniers de bien vouloir faire remonter les noms des journalistes qu'ils comptaient envoyer à Montevideo ainsi qu'une photo d'identité pour l'établissement de leur badge d'accès au stade. Le Comité Exécutif de l'AUF se faisait fort de « garantir toutes les facilités nécessaires à l'accomplissement de leurs délicates missions journalistiques et de leur assurer un logement durant leur séjour à Montevideo »². Parmi les 'facilités' en question – outre l'accès gratuit au stade pour l'ensemble des matchs du tournoi – l'AUF désirait, comme pour les cas de la couverture radiophonique et cinématographique du tournoi, que les services téléphoniques et photographiques (essentiels au travail des journalistes), ne fassent l'objet « d'aucun profit »³. Finalement, les autorités uruguayennes « en conformité avec la CAFO décidèrent qu'à l'intérieur du stade Centenario les services [en question] seraient gratuits pour la presse »⁴. En plus de démontrer une fois encore leur désintéressement économique le plus total, les autorités uruguayennes comptaient avec ces mesures encourager une couverture internationale aussi large que qualitative démultipliant ainsi l'impact du tournoi à l'international. Mais ces avantages matériels, bien que non négligeables, ne pourraient pas à eux seuls être suffisants pour justifier le déplacement de services entiers de journalistes étrangers. Seul le concours à Montevideo de leurs sélections nationales respectives pourrait s'ériger en motif impérieux justifiant un tel déplacement. La présence effective des footballeurs étrangers était donc cruciale.

C'est pour cette raison d'ailleurs que l'Uruguay avait opté dès la phase de développement de sa candidature pour l'abandon du modèle économique olympique au profit d'une couverture intégrale par le pays hôte des frais de transport et de séjour des sélections participant à la Coupe du monde. En effet, comme nous l'avons vu, dès les premières prospections effectuées par Usera Bermúdez en marge du Congrès de la FIFA de 1928, la question des coûts d'un voyage transatlantique avait été évoquée par les Européens comme un

2. « El Comité Ejecutivo estaría en condiciones de repararles todas las facilidades para el cumplimiento de su delicada misión periodística y de asegurarles el alojamiento durante su estada en Montevideo ». *Ibidem*.

3. « Que sobre los servicios correspondientes a teléfonos y fotografía no debe existir lucro alguno ».

4. « quedo acordado, de conformidad con la CAFO que los servicios de fotografía y teléfonos en el Stadium Centenario, serán gratuitos para la prensa ». Journal *El Día*, Montevideo, édition du 1 juillet 1930 et Lettre de la Commission Administratrice du Field Officiel, signée par son président, adressée à Monsieur le Président du C.E. du Championnat Mondial de F., Dr. Raúl Jude, datée du 10 juin 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

potentiel frein à leur participation à toute Coupe du monde extra-continentale. En ayant réussi à gommer cette barrière financière grâce à l'adoption par la FIFA, à Barcelone, de leur projet d'organisation financière du Mondial, les Uruguayens pensaient s'être assurés d'une forte participation étrangère à l'événement⁵. Plus encore, le tournoi étant ouvert à toute nation affiliée à la FIFA, ils pensaient même courir le risque – au vu des conditions on ne peut plus avantageuses qu'ils proposaient – de se voir submergés par une participation pléthorique. Aussi, dès la mise en place opérationnelle du projet mondialiste, ils eurent le souci de se montrer sélectifs dans leurs démarchages auprès des nations étrangères. Tous les convives ne se valaient pas. Si les plus auréolés rehausseraient la compétition de leur prestige, les plus modestes, eux, ne seraient finalement qu'un fardeau financier sans grands retours sur le plan symbolique. Ainsi, dès l'élection de Montevideo, les dirigeants de l'AUF planchèrent en interne pour établir une liste des nations « pour lesquelles il y a un intérêt à ce que leurs sélections se rendent à Montevideo »⁶. Sans surprise, cette liste était composée de l'Allemagne, l'Angleterre, l'Autriche, la Belgique, le Danemark, l'Espagne, les États-Unis, la France, la Hongrie, l'Italie, la Hollande, la Norvège, la Pologne, le Portugal, la Suède, la Suisse et la Tchécoslovaquie. Hormis les États-Unis, l'ensemble des pays sollicités étaient européens⁷. Cette volonté d'associer l'Europe au tournoi avait évidemment un intérêt sportif. Les sélections du Vieux Continent, malgré leur déroute aux dernières éditions des Jeux olympiques, jouissaient toujours de l'image de fins praticiens du football. La présence des champions belges de 1920, de sélections aguerries comme celles de Suisse et d'Espagne, mais surtout la venue des professionnels d'Europe centrale et d'Angleterre ne pourrait que contribuer

5. De fait, dès le mois de mai 1929, l'Ambassadeur uruguayen au Portugal concluait naïvement dans son rapport que « vu que [les Portugais] n'avaient d'autre inconvénient que le manque de fonds pour le voyage et les autres dépenses », ils étant donc dorénavant tout à fait enthousiastes à l'idée de participer au tournoi. « Ya que no tenían más inconveniente que la falta de fondos para el viaje y demás gastos ». Lettre n°120 de la Légation de l'Uruguay au Portugal, signée Requena Bermúdez, adressée à Son Exc. M. le Ministre des Relations Extérieures Don Rufino T. Domínguez, datée du 31 mai 1929, Lisbonne. Archivo Histórico, Ministerio de Relaciones Exteriores.

6. « cuyo seleccionado hay interés a que venga a Montevideo ». Lettre du Comité Exécutif de l'AUF, signé R. Jude, adressée au président du Comité de Propagande, datée du 17 octobre 1929, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

7. Une liste postérieure dressée par l'AUF inclut également les nations latino-américaines (en l'occurrence : l'Argentine, la Bolivie, le Brésil, le Chili, le Costa Rica, le Paraguay, l'Équateur, le Mexique et le Pérou). Fait intéressant, le document mentionne aussi la Russie, mais à côté de celle-ci fut apposée à la main la mention « non ». Annexe à la lettre du Comité Exécutif de la FIFA, signée R. Jude, adressée à Monsieur le Ministre des Relations Extérieures, Don Rufino T. Domínguez, datée du 2 décembre 1929, Montevideo. Archivo Histórico, Ministerio de Relaciones Exteriores.

à augmenter le niveau sportif général du tournoi. Dans le cas de la sélection anglaise, sa venue était d'autant plus importante pour l'Uruguay que celle-ci jouissait encore – dans l'imaginaire collectif plus que sur le terrain – des rentes liées à sa condition d'inventrice du football et que – parce qu'absente de Colombes et d'Amsterdam – la Celeste n'avait pu s'offrir le luxe de battre l'équipe britannique. Pour les hôtes de la Coupe du monde, plus les équipes présentes seraient fortes, plus le tournoi gagnerait en légitimité et par voie de conséquence, plus son vainqueur pressenti, la Celeste, rayonnerait à une échelle mondiale.

Dans l'esprit du projet uruguayen, le continent européen n'était pas seulement le grand fournisseur de compétiteurs sportifs crédibles, c'était également – juste après la nation uruguayenne elle-même – le principale destinataire de la mise en scène prévue par le pays à l'occasion de son Centenaire. Comme l'évoque Dietschy, « la capacité [d'un pays] à organiser une compétition sportive internationale comme la Coupe du monde de football atteste de la modernité et de l'efficacité [de son] modèle politique, social et économique devant les observateurs venus du monde entier »⁸. Ainsi, la présence sur place des sélections du Vieux Monde et des journalistes les accompagnant était-elle cruciale, car c'est à travers elle que l'Uruguay pourrait renvoyer vers l'Europe l'image flatteuse qu'il souhaitait donner. Cette volonté de mise en scène du « prestige national »⁹ était donc elle aussi sélective et à destination principalement des nations d'Europe. En effet, la jeune république sud-américaine s'imaginait, considérant son héritage, l'origine de sa population et son niveau de développement, être un pays européen délocalisé sur les rives du Rio de la Plata. Attirer sur elle le regard des vieilles nations d'Europe était donc une manière de faire reconnaître à ces dernières les avancées de leur cousine du Nouveau Monde qui se considérait leur égale. En bref, l'Uruguay fantasmait à l'idée de fêter son Centenaire entouré de ses aînées et de ses pairs européens.

C'est d'ailleurs parce qu'elle donnait la plus grande importance à cette question que l'AUF demanda au MRREE de se charger de solliciter formellement par voie diplomatique les différents pays européens dont la venue à Montevideo était souhaitée¹⁰. Le passage par un canal officiel pour transmettre ces invitations en décuplait le poids et la portée et donc leur chance de recevoir un avis favorable. Tout était fait pour obtenir le précieux concours de l'Europe. D'ailleurs, les dates même du tournoi avaient été pensées pour

8. Dietschy Paul, et al. *Histoire politique... op.cit.* p.5.

9. *Ibidem.*

10. Lettre du Comité Exécutif du Championnat du monde 1930, signée Horacio Baqué, adressée à Monsieur le Ministre des Relations Extérieures Don Rufino T. Domínguez, datée du 3 septembre 1929, Montevideo. Archivo Histórico, Ministerio de Relaciones Exteriores.

convenir aux nations du Vieux monde¹¹. La période retenue, celle des mois de juillet et d'août, correspondait dans le calendrier sportif européen à la trêve estivale, soit le moment où les différents championnats et principales coupes nationales étaient arrivés à terme, libérant de ce fait les joueurs de toute obligation envers leurs clubs respectifs. Inversion des saisons oblige, ces avantages n'opéraient pas dans l'Hémisphère Sud, bien au contraire. Organiser un tournoi durant ces mois de l'hiver austral entraînait mécaniquement une longue suspension des compétitions en pleine année sportive. Mais, plutôt que de demander un changement de dates pour s'adapter aux contraintes domestiques de l'hôte, l'Uruguay préféra s'accommoder de celles proposées par la FIFA. Ainsi, au moment de la rédaction du projet initial de Coupe du monde, Usera Bermúdez et Espil avaient jugé la période pressentie par la FIFA particulièrement « propice ». Pour les deux hommes en effet – en plus de la correspondance fort opportune avec les commémorations du Centenaire de la nation – « les dates de réalisation du tournoi, à savoir mi-juillet ou début août, présent[aient] aussi un grand avantage pour la venue des équipes des pays européens, étant donné qu'en cette saison ils ne jou[aient] pas au football et que cela n'engendrerait donc aucune interruption de leurs championnats nationaux respectifs »¹². Une fois encore, l'événement donnait la priorité à ses invités en adoptant une planification qui fut à leur avantage.

Cette volonté se confirma ostensiblement dans les semaines qui suivirent. Dès le mois d'octobre 1929, les dirigeants de l'AUF se montrèrent quelque peu préoccupés par l'étroitesse des délais dont ils disposaient face à l'ampleur des tâches à accomplir (au rang desquelles se trouvait en premier lieu la construction du stade). Ils soumièrent donc à E. Buero l'idée de demander à la FIFA un ajournement de quelques mois de la compétition (ce qui leur aurait laissé le temps de finaliser sereinement les travaux¹³). La réponse du diplomate ne se fit pas attendre. Il opposa un refus catégorique à la demande de report de ses collègues. En effet, comme il l'évoquait dans le style télégraphique de son message : « ajournement tournoi signifie disparition coïncidence vacances

11. Ce qui s'explique assez naturellement par la domination européenne à l'époque au sein de la FIFA et donc par la vision euro-centrée avec laquelle sa Commission Spéciale plancha sur le projet de Coupe du monde à partir de 1926-1927.

12. « La fecha de realización del certamen, mediados de Julio o principios de Agosto, tendría también grandes ventajas para la concurrencia de equipos de países europeos, pues en esa estación no practican football y no se interrumpirían por lo tanto los campeonatos nacionales ». Usera Bermúdez, José Gervasio & ESPIL, Roberto, « Proyecto... *op.cit.*

13. Lettre n°304365 du Ministère des Relations Extérieures, retranscrivant le télégramme de l'AUF du 18 octobre à destination d'E. Buero, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, docteur Raúl Jude, datée du 21 octobre 1929, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

européennes argument décisif Barcelone en faveur élection Montevideo »¹⁴. Et cela, le pays ne pouvait se le permettre car la venue cruciale des Européens se verrait par là mise en danger. Aussi, le Vice-président uruguayen de la FIFA exhorta-t-il ses compatriotes à « faire effort maximum être prêt dates accordées »¹⁵. Ainsi, que ce soit dans l'observance d'un calendrier draconien exigeant l'érection au pas de course d'un stade de 100 000 places en 9 mois à peine ou dans ses choix économiques basés sur la prise en charge intégrale des frais de déplacement des équipes invitées, la Coupe du monde de 1930 avait été taillée sur mesure par ses organisateurs pour convenir aux nations d'outre-Atlantique. À l'heure d'obtenir cette précieuse présence européenne sur leurs terres australes, les Uruguayens n'épargnèrent donc aucun effort, ni en temps ni en ressources, comme en témoignerait par la suite l'investissement asymétrique et sélectif qu'ils déployèrent dans le démarchage des nations invitées.

9.2 Le Vieux Monde se fait désirer (juillet 1929 – mars 1930)

À la fin du mois de mai 1929, dans le rapport qu'il envoya à son ministère de tutelle au lendemain de la désignation de Montevideo comme ville hôte de la première Coupe du monde, E. Buero se montrait on ne peut plus optimiste. À Barcelone, l'AUF avait remporté son ambitieux pari en surmontant ce qui apparaissait comme la plus grande menace du projet : celle posée par les solides propositions européennes contre lesquelles elle avait été mise en concurrence. Après le succès de sa candidature le 18 mai 1929, Montevideo semblait jouir d'une voie dégagée vers la bonne réalisation du championnat et les perspectives annoncées étaient des plus prometteuses. Assurément, l'événement – voué d'après ses organisateurs à un succès étincelant – ne manquerait pas d'y attirer l'ensemble des principales nations du ballon rond. Dans cet élan d'optimisme qui suivit la clôture du Congrès, le diplomate uruguayen affirma sans sourciller que la venue des équipes de Hongrie, de Tchécoslovaquie, d'Espagne, d'Autriche et d'Italie étaient « acquises », que celles de la

14. « cualquier postergación determina desaparición coincidencia vacaciones europeas argumento decisivo Barcelona favor elección Montevideo ». Lettre n°304365 du Ministère des Relations Extérieures, retranscrivant le télégramme n°2458 du 19 octobre en provenance du poste de Bruxelles, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, docteur Raúl Jude, datée du 21 octobre 1929, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

15. « hagan máximo esfuerzo estar pronto fecha comprometida ». *Ibidem*.

France, de la Belgique et de la Hollande étaient « probables », que celles du Portugal et de l'Angleterre étaient pressenties comme « possibles » et que le reste des nations européennes ne manquerait pas de suivre ce grand mouvement vers Montevideo, poussées par l'efficacité de la campagne de promotion du championnat du monde que mettraient en place l'Uruguay et la FIFA¹⁶.

Dans les semaines qui suivirent le Congrès de Barcelone, la FIFA et l'AUF se penchèrent ensemble sur les détails du volet financier de l'épreuve. En effet, si l'Uruguay avait décidé de prendre les frais d'organisation et de participation des équipes étrangères à son compte, les conditions concrètes de cette prise en charge devaient encore être fixées¹⁷. Comment se répartiraient les éventuels gains dégagés par le tournoi ? Pour combien de joueurs l'hôte couvrirait-il les dépenses ? Le transport maritime et ferré se ferait-il en première ou en seconde classe ? Les sélections étrangères seraient-elles autorisées ou non à organiser des matchs amicaux pendant la durée de leur déplacement en marge de la Coupe du monde ? Ces questions donnèrent lieu à d'importants aller-retours entre l'AUF et la Fédération Internationale par le truchement de son Vice-Président Enrique Buero¹⁸. Finalement, conformément aux propositions faites à Barcelone, il fut accordé que l'Uruguay « prendrait à sa charge et à fonds perdus » l'ensemble des frais d'organisation du championnat. La FIFA, elle, se garderait un pourcentage de 10 % sur l'ensemble des recettes brutes du tournoi. Le transport des équipes invitées se ferait en première classe pour les tronçons maritimes et en seconde classe (par voie ferrée) pour les tronçons terrestres¹⁹. Parce qu'ils étaient convaincus que des conditions aussi avantageuses se traduiraient forcément par un volume de participation élevé – et donc, mécaniquement, par des frais colossaux pour le pays organisateur – les Uruguayens décidèrent, avec l'accord de la FIFA, d'imposer quelques restrictions d'ordre matériel. Celles-ci devaient permettre à l'Uruguay – qui craignait que ses largesses ne « stimulent la venue d'équipes secondaires »²⁰ – de se prémunir d'un afflux de sélections sans importance et ainsi servir l'objec-

16. Rapport signé Enrique Buero, adressé au Docteur don Raul Jude, Président de l'Asociación Nal de Football, daté du 22 mai 1929. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

17. Lettre d'E. Buero, adressée à M. le Docteur Don Raúl Jude, datée du 31 mai 1929, Montevideo. Fond 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

18. Lettre de l'Ambassade de l'Uruguay à Bruxelles, signée E. Buero, adressée à M. le Président du Comité Exécutif Uruguayen organisateur du Championnat du monde, Docteur Raúl Jude, datée du 29 juillet 1929, Bruxelles. Fond 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

19. *Ibidem*.

20. « conviene dejar 17 [jugadores] para no estimular concurrencia teams secundarios ». Lettre de l'Association Uruguayenne de Football, signée par son président, adressée à M. le Ministre des Relations Extérieures, Don Rufino T. Domínguez, datée du 4 octobre 1929, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

tif de sélectivité que s'était donné le pays pour ses festivités du Centenaire²¹. Concrètement, le nombre de personnes par délégation dont l'Uruguay couvrirait les frais fut réduit par exemple à 17 joueurs²². L'AUF pensait ainsi décourager les équipes les plus modestes qui ne pourraient couvrir les coûts pour les 5 autres athlètes complétant une délégation-type de football, composée classiquement de 22 joueurs.

De même, les dirigeants uruguayens craignaient que les grandes sélections européennes – notamment les professionnelles – ne profitent du voyage en Amérique latine couvert par les deniers de l'hôte pour arranger de lucratives tournées sur le sous-continent. Ce qu'ils redoutaient le plus était de voir ces pays faire jouer leurs équipes B durant la Coupe du monde préservant ainsi leurs meilleurs joueurs de manière à maximiser leur attrait lors des matchs amicaux organisés sur le continent en marge du tournoi, s'assurant par là d'appréciables gains pécuniaires au dépens du prestige du Tournoi du Centenaire²³. Pour se prémunir contre cette éventualité, l'AUF fit inscrire dans le règlement de la compétition que tout match amical que voudrait réaliser une nation invitée 30 jours avant ou après la Coupe du monde devrait préalablement être autorisé par l'AUF²⁴. Ainsi, dans la première phase de concrétisation du projet uruguayen pour 1930, l'hôte fit preuve d'une certaine retenue car il présentait que les conditions exceptionnelles de participation

21. À titre d'exemple, en octobre 1929, ayant « appris [...] que les frais de voyage et de séjour des équipes [...] engagées seraient remboursés par la Fédération d'Uruguay », le secrétaire de la Mairie de Papeete contacta l'AUF en lui demandant si Tahiti pouvait être représenté lors de la Coupe du monde. Si les dirigeants uruguayens ne donnèrent pas de suite à cette demande sous prétexte que Tahiti était une dépendance française, ce refus est avant tout à mettre sur le compte du caractère « secondaire » du football tahitien et de la volonté uruguayenne de s'épargner de telles participations. Lettre d'André Blouin, Secrétaire de la Mairie de Papeete, adressée à M. le Président de la Commission chargée de l'organisation de la « Coupe du Monde de Football », datée du 11 octobre 1929, Papeete. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol et journal *El Día*, Montevideo, édition du 7 décembre 1929.

22. BUERO, Enrique, *Negociaciones... op.cit.* p.91.

23. Lettre signée Enrique Buero, adressée à Monsieur Hirschman, Secrétaire-Trésorier de la FIFA, datée du 9 septembre 1929, Bruxelles. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

24. BUERO, Enrique, *Negociaciones... op.cit.* p.90. Faute de respecter cette interdiction, les sélections en infraction pourraient se voir retirer des points pendant le tournoi, perdre le droit à la couverture de leurs frais de retour ou même se voir interdites de participation aux prochaines éditions. Lettre n°302903 du Ministère des Relations Extérieures, signée Rufino T. Domínguez, retranscrivant le télégramme 2451 du 17 septembre 1929 en provenance de la Légation de Bruxelles, signée E. Buero, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, Dr. Raúl Jude, datée du 17 septembre 1929, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

qui avaient été mises en place constitueraient un appât peut-être un peu trop alléchant. Le mot d'ordre était toujours l'excellence sportive et donc la sélectivité.

Si dans un premier temps cet objectif de sélectivité poussa les organisateurs à dresser quelques obstacles sur le chemin menant à Montevideo – notamment sur celui d'équipes mineures – cela n'empêcha pas pour autant le pays d'entreprendre en parallèle des démarches pour faciliter au contraire la présence d'autres compétitrices jugées, quant à elles, essentielles au prestige de la compétition. Ce fut le cas notamment concernant la participation de l'Angleterre, dossier qui donna lieu à d'intenses tractations entre l'Uruguay et la FIFA. Et pour cause, l'Angleterre entretenait une relation mouvementée avec la FIFA dont elle avait vu la création en 1904 comme une concurrence à son monopole sur un sport domestique²⁵. Si elle se résolut finalement à l'intégrer et en prit le contrôle dès 1906, au lendemain de la en 1920, suite au refus de la Fédération Internationale d'exclure de ses rangs les nations vaincues, l'Angleterre en acta sa désaffiliation et entraîna avec elle le reste des fédérations britanniques. Après de nombreuses tentatives de rapprochement entreprises par la FIFA pour obtenir la réincorporation des inventeurs du football, ceux-ci finirent par faire leur retour à la fin de l'année 1924. Mais en 1928, prétextant une non-conformité avec les nouveaux règlements sur l'amateurisme de la FIFA²⁶, les associations du Royaume-Uni se désaffilièrent une fois de plus²⁷. Ainsi, au moment de la préparation de la Coupe du monde de 1930, l'Angleterre n'était pas membre de la FIFA et ne pouvait donc légalement prendre part au tournoi de Montevideo.

Comme évoqué précédemment, la présence intermittente des Anglais au sein de la FIFA avait frustré, aussi bien en 1924 qu'en 1928, le désir uruguayen de pouvoir se mesurer et de battre²⁸ ces « maîtres » du football. Aussi, dès

25. Pour un bref aperçu du positionnement anglais vis-à-vis de la FIFA, voir par exemple : TOMLINSON, Alan, *FIFA (Fédération internationale de football association) : the men, the myths and the money*, Routledge, Oxon, 2014 p.12-18.

26. Lettre de la Football Association, signée F.J. Wall, adressée au Secrétaire de la FIFA, C.A.W. Hirschman, datée du 22 février 1928. Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

27. On remarquera que la réaffiliation des Associations britanniques de 1924 eut lieu après le tournoi de Colombes. De même, la désaffiliation de 1928 eut lieu quelque temps avant le celui d'Amsterdam. Ainsi le va-et-vient britannique au sein de la FIFA empêcha le team anglais de prendre part aux compétitions. D'avantage de recherches sur ce sujet devraient permettre d'établir s'il existe ou non une relation de causalité entre ces désaffiliations / réaffiliations et le tournoi Olympique de Football d'Anvers de 1920, où l'Angleterre subit l'affront d'une élimination dès le 1^{er} tour.

28. Outre les quelques défaites subies par la sélection anglaise en Europe durant les années 1920, ce furent surtout les médiocres prestations des dernières équipes professionnelles britanniques en tournée dans le Rio de la Plata qui donnèrent la certitude aux Sud-

la désignation de Montevideo, l'Uruguay avait mis au rang de ses priorités celle de « procéder aux gestions diplomatiques pour que l'Angleterre puisse concourir au Championnat du monde »²⁹ et insista longuement auprès de la FIFA pour obtenir gain de cause. Pour le Comité Exécutif de l'AUF, cette présence des Britanniques à Montevideo était « transcendante pour le succès matériel et moral du Tournoi »³⁰. Confrontée à cette demande des hôtes, la FIFA se limita dans un premier temps à rappeler ses statuts aux Uruguayens. Le règlement était clair : seules les nations officiellement affiliées à la FIFA étaient autorisées à prendre part à la compétition et « les fédérations britanniques [seraient] donc exclues de participer au tournoi pour la Coupe du monde »³¹. Mais les dirigeants de l'AUF se montrèrent tenaces sur ce point. Face à leur insistance, la FIFA céda du terrain et « sollicita les Anglais pour que ceux-ci leur indiquent quelles dispositions des statuts de la FIFA ils désiraient voir modifiés »³² en vue de leur ré-incorporation. Mais d'après E. Buero – qui assistait aux tractations depuis son poste de Vice-président de la FIFA – cette main tendue ne changerait pas la donne sur l'affiliation anglaise. Pour lui, l'isolement britannique ne se résumait pas un simple désaccord sur les statuts. Il écrivait à ce sujet :

« Dans le fond, et c'est là mon impression personnelle, les Britanniques en ont fait une question d'amour-propre ; ils ne peuvent tolérer que l'institution mondiale du football soit sous la coupe de personnes qui ne viennent pas de Grande-Bretagne ».

américains de leur supériorité footballistique.

29. « 4º- Procedase a realizar gestiones diplomáticas para que Inglaterra concurra Campeonato Mundial ». Lettre signée Usera Bermúdez, adressée au Président de l'Association Uruguayenne, M. R. Jude, datée du 21 mai 1929, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.
30. « el Comité Ejecutivo, que la considera trascendental para el éxito moral y material del Torneo ». Lettre du Comité Exécutif du Championnat Mondial de Football de 1930, signée par son président, adressée à Monsieur le Ministre des Relations Extérieures, Don Rufino T. Domínguez, datée du 2 janvier 1930, Montevideo. Archivo Histórico, Ministerio de Relaciones Exteriores.
31. Lettre de C.A.W. Hirschman, adressée au Comité Exécutif pour le Championnat Mondial de l'Association Uruguayenne de Football, datée du 20 août 1929, Amsterdam. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.
32. « Las autoridades de la FIFA han solicitado a los ingleses que indiquen cuales disposiciones de los estatutos de la FIFA desearían ver modificadas para facilitarles el acceso, pero los ingleses nunca han precisado sus reivindicaciones. En el fondo, y es esta mi impresión personal, los británicos hacen cuestión de amor propio y no pueden tolerar que la institución mundial del football este bajo control de personas que no pertenecen a la Gran Bretaña ». Lettre de l'Ambassade de l'Uruguay à Bruxelles, signée E. Buero, adressée à M. le Président du Comité Exécutif Uruguayen organisateur du Championnat du monde, Docteur Raúl Jude, datée du 29 juillet 1929, Bruxelles. Fond 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

9.2. Le Vieux Monde se fait désirer (juillet 1929 – mars 1930) 459

Faute de trouver un accord avec la FA anglaise en vue de sa ré-affiliation et face à une AUF qui ne se résignait pas à l'idée que la vieille Albion ne fut pas représentée à Montevideo, la FIFA finit par accepter de faire une entorse à son règlement et invita exceptionnellement les Britanniques à participer à la Coupe du monde sans leur exiger en retour d'adhérer à la Fédération Internationale³³. Là encore, l'habileté des négociateurs uruguayens en charge du dossier semble avoir permis d'établir un rapport de force avec la FIFA favorable aux positions sud-américaines.

À la mi-juillet 1929, une fois que les Uruguayens et la FIFA eurent trouvé des arrangements concernant les détails de l'organisation de la compétition, l'AUF envoya les invitations formelles à ses différentes homologues étrangères³⁴. La FIFA en fit de même en faisant apparaître dans la section « communiqués officiels » de son bulletin mensuel l'ouverture des inscriptions pour la première Coupe du monde de football³⁵. D'après les termes fixés par celle-ci, les associations affiliées désirant participer au tournoi avaient jusqu'au 1^{er} janvier 1930 pour faire parvenir leur inscription au secrétariat de la Fédération Internationale accompagnée du paiement des frais d'inscription s'élevant à un montant de 200 dollars³⁶. Dès le 16 septembre, la Confederação Brasileira de Desportos se mit en contact avec son homologue uruguayenne pour lui confirmer son engagement à prendre part « à l'occasion des fêtes du Centenaire de son émancipation politique », au Championnat mondial de football et à toute autre épreuve sportive qui puisse être organisée pour l'occasion³⁷.

33. « reunido comité Génova resolvimos : [. . .] invitar Federaciones Inglesas sin exigirles afiliación FIFA ». Lettre n°344526 du Ministère des Relations Extérieures, signée Rufino T. Domínguez, retranscrivant le télégramme L 2462 du 11 novembre 1929 en provenance de la Légation de Bruxelles, signée Buero, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, Dr. Raúl Jude, datée du 11 novembre 1929, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol. Dès le mois d'octobre 1929, Enrique Buero avait déjà suggéré l'idée d'un tel « *gentleman agreement* » en vue de débloquer la situation. Lettre d'Enrique Buero, adressée à Monsieur Raúl Jude, Président du Comité Exécutif du Championnat Mondial, datée du 23 octobre 1929, Bruxelles. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

34. Du fait de ces tractations entre l'AUF et la FIFA et parce qu'il devait être traduit en quatre langues, le règlement officiel de la Coupe du monde ne fut transmis au pays affiliés que le 17 octobre 1929. Lettre de la Fédération Internationale de Football Association, signée C.A.W. Hirschman (secrétaire-général), adressée à Monsieur Raúl Jude, président du Comité Exécutif de l'Asociación Uruguaya pour la Coupe du monde, datée du 16 décembre 1929, Amsterdam. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

35. FIFA, *World's Football*. Official bulletin of the Fédération Internationale de Football Association, 1st year, No.4, 23rd July 1929, Amsterdam.

36. *Ibidem*.

37. Lettre Off. 1.338/29 de la Confédération Brésilienne des Sports, signée Sylvio Netto Machado (Secrétaire), adressée à Son Exc. M. le Président de l'Association Uru-

Le 15 octobre, le Chili confirma également sa venue ; dans sa missive pleine de politesses, les Transandins appelaient de leurs vœux « l'heureux déroulement du tournoi en perspective » et disaient espérer que « les couleurs du drapeau uruguayen flottent à nouveaux victorieuses face à l'admiration du monde entier et pour la plus grande fierté du Nouveau Continent »³⁸. Puis, ce fut au tour de la Bolivie³⁹, de l'Argentine⁴⁰, du Mexique⁴¹ et du Pérou⁴² d'en faire de même⁴³. Ces inscriptions étaient la concrétisation logique des engagements que les nations américaines avaient pris auprès de l'Uruguay à Buenos Aires en mars 1929 lors du Congrès de la Confédération Sud-américaine et qu'elles avaient entériné à Barcelone en y envoyant pour certaines leurs délégués défendre le projet montevidéen au sein de l'assemblée de la FIFA.

Du côté européen en revanche, les mois passèrent sans qu'un seul pays ne confirme son ticket pour la première Coupe du monde et à l'approche du terme de l'année et donc de la date butoir de la période d'inscription, les sélections du Vieux Continent brillaient toujours par leur absence. Quand elles n'étaient

guayenne de Football, datée du 16 septembre 1929, Rio de Janeiro. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

38. « el feliz desarrollo del torneo en perspectiva, como también porque los colores uruguayos vuelvan a flamear victoriosos, ante la admiración del mundo y para justo orgullo del nuevo continente ». Lettre n°224 de la Fédération de Football du Chili, signée par Abraham Ortega (Président), adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, datée du 15 octobre 1929, Santiago. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.
39. Lettre n°792 de la Fédération Bolivienne de Football, signée Luis Castel Quiroga (Député national et Secrétaire Permanent), adressée à M. le Président du Comité Exécutif du Championnat mondial de 1930, datée du 26 novembre 1929, Cochabamba. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.
40. Lettre de l'Association Amateurs Argentine de Football, signée par son président, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, Dr. Raúl Jude, datée du 13 décembre 1929, Buenos Aires. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.
41. Journal *Excelsior*, México DF, édition du 9 décembre 1929 et Lettre de la Fédération Mexicaine de Football Association, signée Bernardo Semádeni (Secrétaire), adressée à M. le Président de la Fédération Uruguayenne de Football, datée du 14 janvier 1930, México DF. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.
42. Lettre de la Fédération Péruvienne de Football, signée Gastón Basadre, adressée au Président du Comité Exécutif Organisateur du Championnat du monde de football de 1930, datée du 2 janvier 1930, Lima. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.
43. La seule exception à cette adhésion inconditionnelle au projet uruguayen fut le fait de la fédération paraguayenne. En effet, celle-ci, bien qu'elle accepta d'envoyer son équipe à Montevideo, formula tout de même quelques réserves concernant le volet financier de la compétition. Lettre de l'Association Paraguayenne de Football, signée Juan P. Gorostiaga (Vice-Président), adressée à M. le Président du Comité Exécutif du Championnat du monde de 1930, datée du 5 décembre 1929, Asunción. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

pas restées lettre morte, les invitations uruguayennes s'étaient systématiquement vues opposer des réponses négatives constituant par là les premières absentions formelles essuyées par l'AUF. Dès le 4 octobre, la Deutscher Fussball Bund annonçait par exemple qu'il serait impossible pour l'équipe d'Allemagne de prendre part au tournoi car « ceci éloignerait ses joueurs de leurs emplois respectifs pendant au moins huit semaines, leur portant un grand préjudice économique qu'ils ne p[ouvaient] se permettre sans mettre en danger la subsistance de leurs familles respectives »⁴⁴. Pour justifier le bien-fondé de cette décision, les dirigeants du football allemand firent remarquer à leurs homologues uruguayens que c'était pour ces mêmes raisons qu'ils avaient toujours décliné par le passé les « nombreuses invitations » en provenance d'Amérique du Nord et du Sud faites à des équipes allemandes. Peu de temps plus tard, la Suisse en fit de même en expliquant que les joueurs de la sélection n'étaient pas en mesure d'obtenir de leurs employeurs « le congé nécessaire pour un déplacement si lointain »⁴⁵. Ce fut ensuite à la France d'invoquer à son tour l'impossibilité d'« envisager une absence aussi prolongée »⁴⁶ puis de la Norvège de mettre sa défection sur le compte de « la longue distance et du temps nécessaire »⁴⁷ à sa participation. La Suède ensuite avança également « l'impossibilité [de ses] joueurs de quitter la maison pour si longtemps »⁴⁸. Quelques jours plus tard enfin, ce fut au tour de la Pologne de prolonger cette liste sans donner de quelconque explication⁴⁹.

Ces premiers désistements invoquaient systématiquement l'impossibilité pour les joueurs de se libérer de leurs contraintes laborales. Elles étaient,

44. « unsere Spieler mindestens acht Wochen verhindern würde, ihren Berufs pflichten nachzugehen. Die Spieler unserer Vereine sind alle beruflich tätig und können sich ohne Gefährdung ihrer Familie bzw. ihrer Existenz so lange Zeit ihrem privaten Erwerb nicht entziehen ». Lettre de la Deutscher Fussball Bund, signée par son président, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, datée du 4 octobre 1929, Berlin. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguay de Fútbol.

45. Lettre de l'Association Suisse de Football et d'Athlétisme (ASFA), adressée à l'Association Uruguayenne de Football, datée du 25 octobre 1929, Berne. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguay de Fútbol.

46. Lettre de la Fédération Française de Football Association, signée H. Delaunay, adressée à M. le Ministre de l'Uruguay en France, datée du 30 octobre 1929, Paris. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguay de Fútbol.

47. Lettre de la Norges Fotballforbund, adressée à l'Association Uruguayenne de Football, datée du 9 novembre 1929, Oslo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguay de Fútbol.

48. Lettre de la Fédération Suédoise de Football Association, adressée à l'Association Uruguayenne de Football, datée du 23 novembre 1929, Stockholm. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguay de Fútbol.

49. Lettre n°2657/29 de la Fédération Polonaise de Football Association, signée par son Président, adressée à l'Association Uruguayenne de Football, datée du 29 novembre 1929, Varsovie. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguay de Fútbol.

tout naturellement, le fait des nations dont le football était encore régi par le principe de l'amateurisme et dont les joueurs occupaient un emploi en marge de leurs activités footballistiques. En revanche, pour les pays ayant effectué leur transition vers le professionnalisme – et comptant donc des footballeurs à plein temps – ce problème ne se posait pas, ou en tout cas pas dans les mêmes termes. Pour ces derniers – principalement les sélections d'Europe centrale et du Sud – la mobilisation des joueurs en vue d'une participation à la première Coupe du monde de football soulevait une question différente, d'ordre financier cette fois. En effet, si ces fédérations nationales prétendaient que les clubs employant les joueurs sélectionnés les libèrent pour la Coupe du monde, il faudrait pour cela qu'elles en assumassent les salaires le temps de la compétition. Cette compensation pécuniaire en faveur des clubs se justifiait par le fait que la période estivale ne correspondait pas à un arrêt complet de la pratique pour les professionnels ; certains clubs profitaient de la liberté d'action de l'intersaison pour effectuer des matchs amicaux ou des tournées en vue de renflouer leurs caisses. Libérer des joueurs pour la sélection nationale – souvent les athlètes les plus en vue – pouvait constituer un frein à ces activités estivales et donc se traduire par un manque à gagner pour les clubs en question. C'est pour cette raison que dès le mois de septembre 1929, dans sa réponse à l'invitation de la fédération uruguayenne, son homologue autrichienne lui fit savoir que, parce que son équipe « se compos[ait] entièrement de professionnels dont les salaires devr[aient] être couverts par la Fédération Autrichienne de Football » elle la priait « de lui accorder [en plus des concessions financières déjà mises en place par l'Uruguay] une somme supplémentaire de 4 000 dollars »⁵⁰. Conscients de la légitimité discutable de leur requête au regard des principes moraux régissant la compétition et du précédent que celle-ci créerait au sein de la FIFA, les dirigeants du football autrichien préconisaient la plus grande « discrétion » dans son traitement⁵¹.

De son côté, la fédération de Hongrie adopta une approche similaire, quoi que moins directe. Invoquant les mêmes obstacles posés par la question du paiement des salaires de ses joueurs professionnels, elle déclara devoir se résigner à ne pas prendre part à la Coupe du monde étant donné qu'elle n'était pas « en état de se charger d'un surplus se montant environ à \$ 5000 » corres-

50. « En vista de que el mismo se compone en su total de profesionales cuyos sueldos debe abonar en todo tiempo la Federación Austríaca de Football, solicitan que se les acuerde una suma suplementaria de 4000 dólares, además de la suma ya fijada por partes iguales en la Asamblea de Nuremberg ». Lettre n°303465 du Ministère des Relations Extérieures, signée Rufino T. Domínguez, retranscrivant la dépêche n°215/929 du 4 septembre 1929 en provenance du poste de Vienne, signée Luis Garabelli, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, Dr. Raúl Jude, datée du 3 octobre 1929, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguayana de Fútbol.

51. *Ibidem*.

pondant à l'indemnisation de ses athlètes⁵². La Fédération Tchèque slovaque fit de même en annonçant elle aussi à l'AUF sa non-participation pour raisons financières⁵³. Dès la réception de cette réponse négative, Luis Garabelli, l'Ambassadeur uruguayen à Vienne, relança immédiatement les Tchèque slovaques en leur demandant de reconsidérer leur décision et de faire part à l'Uruguay de la nature précise de ces obstacles s'opposant à leur venue. En réponse à cette demande, ces derniers firent remonter par l'intermédiaire du Consul uruguayen à Prague le détail des sommes qu'induirait selon eux le voyage de leur sélection à Montevideo et donc, tacitement, le montant qui pourrait éventuellement débloquer leur participation⁵⁴. Entre compensations pour salaire perdu pour les quelques joueurs amateurs, primes et émoluments des professionnels, indemnités des clubs pour couvrir la diminution anticipée de leurs recettes de guichet (du fait de l'absence de leurs meilleurs joueurs partis intégrer la sélection) et le manque à gagner en cas d'élimination précoce de ces mêmes clubs aux effectifs fragilisés lors de la Coupe d'Europe centrale qui se disputerait elle aussi durant l'été, au total, la Fédération Tchèque slovaque chiffrait la facture à 350 000 couronnes. Faute de « subventions publiques » les dirigeants tchèque slovaques disaient ne pouvoir couvrir cette somme les privant ainsi de toute participation, ce qui était pour eux d'autant plus regrettable étant donné que les « joueurs tchèque slovaques [étaient] disposés à consentir à tous les sacrifices en vue de contribuer au prestige du premier championnat du monde, mais également en vue d'honorer les relations affectueuses unissant les deux pays »⁵⁵.

L'Uruguay n'eut guère davantage de chance du côté du Royaume-Uni. Bien que son insistance auprès de la Fédération Internationale eut poussé celle-ci à faire sauter le verrou conditionnant toute participation à la Coupe du monde à une affiliation préalable auprès de la FIFA, les Britanniques ne se montrèrent pas pour autant intéressés pour se rendre à Montevideo. L'AUF décida donc d'envoyer sur place un de ses hommes les mieux insérés dans la

52. Lettre n°773/929-30 de la Magyar Labdarugók Szövetsége, signée par son Secrétaire-Général, adressée à l'Association Uruguayenne de Football, datée du 9 novembre 1929, Budapest. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

53. Lettre n°732192 du Ministère des Relations Extérieures, signée Rufino T. Domínguez, retranscrivant la dépêche n°339/29 du 28 novembre en provenance du poste de Vienne, signée Luis Garabelli, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, Dr. Raúl Jude, datée du 30 décembre 1929, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

54. Traduction de la lettre n°5242/1750/29 de l'Association Tchèque slovaque de Football, adressée à M. don Alfredo Sprinzels, Consul de l'Uruguay à Prague, datée du 12 décembre 1929, Prague. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

55. « los footballers checoslovacos estarían dispuestos a aportar todos los sacrificios en vista de las relaciones afectuosas uruguayo-checoslovacas y en el interés propio del prestigio del primer campeonato mundial ». *Ibidem*.

communauté britannique uruguayenne, Alfredo E. Le Bas⁵⁶, pour traiter de la participation anglaise en personne avec les autorités de la Football Association⁵⁷. Malgré l'envoi à Londres de cet émissaire, les dirigeants de la FA se montrèrent plus qu'impassibles devant l'invitation qui leur était faite. C'est ce qu'avait prédit E. Buero quelque temps plus tôt lorsqu'il écrivit par voie télégraphique à ses collègues de l'AUF que :

« [Concernant] gestion Angleterre, je pense doit être faite par Gouvernement comme expression intérêt national voir l'Angleterre associée à l'Uruguay occasion fêtes Centenaire »⁵⁸

Aussi, l'AUF se tourna là encore vers le service diplomatique pour appuyer le démarchage entrepris sans succès par Le Bas et ainsi espérer faire revenir les Anglais sur leur décision⁵⁹. Le dossier fut donc confié à M. Bachini, Ministre Plénipotentiaire de l'Uruguay dans le Royaume, qui multiplia les audiences et les entrevues pour plaider en faveur du projet montevidéen⁶⁰. Si ce dernier se heurta à la même réponse négative du côté de la FA, le Foreign Office se montra lui plus sensible – ne serait-ce qu'en apparence - « à l'intérêt qui existait [en Uruguay] pour que participe au tournoi une représentation du football Britannique, berceau du sport le plus populaire d'Uruguay »⁶¹, mais égale-

56. A. E. Le Bas était une vieille figure du milieu footballistique uruguayen qui faisait partie, dans les années 1910, du tribunal des réclamations de l'AUF. Surtout, il jouissait d'une forte influence dans les milieux anglo-saxons du fait de sa position de gérant de l'établissement financier Wilson Sons & Co. En 1925, il avait fait partie du petit groupe d'individus sélectionnés par le Président de la République, José Serrato, pour l'assister dans l'arbitrage des conditions de réunification du football national. AUF, « Memorias y balance 1910 », Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol et BUERO, Enrique, *Negociaciones... op.cit.* p.103.

57. Lettre n°302977 du Ministère des Relations Extérieures, signée Rufino T. Domínguez, retranscrivant le télégramme M2251 du 27 septembre 1929 émit par Jude à destination de Buero, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, datée du 30 septembre 1929, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

58. « gestión Inglaterra, creo debe hacerla Gobierno como expresión interés nación ver Inglaterra asociada Uruguay ocasión fiestas Centenario ». Lettre n°302977 du Ministère des Relations Extérieures, signée Rufino T. Domínguez, retranscrivant le télégramme L2454 du 30 septembre 1929 en provenance de la Légation de l'Uruguay à Bruxelles, signé Buero, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, datée du 30 septembre 1929, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

59. Lettre confidentielle n°346579 du Ministère des Relations Extérieures, signée Rufino T. Domínguez, retranscrivant la note 1020/1929-2193 du 18 octobre 1929 dirigée par Rufino T. Domínguez à M. Bachini, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, Dr. Raúl Jude, datée du 29 novembre, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

60. *Ibidem.*

61. « el interés que existía en que concurriera al certamen una representación del football

ment à l'indisposition que causerait en Amérique du Sud une telle absence. Mais de leur propre aveu, la Couronne n'avait aucun pouvoir sur le football anglais et celui-ci demeura « sourd »⁶² à ses recommandations. En parallèle, l'envoyé spécial de l'AUF s'attela à dévoiler le plus discrètement possible aux responsables de la FA les concessions exceptionnelles auxquelles avait consenti son pays pour sécuriser la présence des « maîtres » anglais sur les gazons de sa capitale. En effet, avant son départ vers le Vieux Monde, Le Bas avait reçu des instructions classées « confidentiel » ; celles-ci lui donnaient l'autorisation de promettre aux Anglais – dont le football était totalement professionnalisé – le versement d'un cachet de 10 000 livres-sterling (en plus de tous les autres avantages déjà garantis par le pays) pour la venue de leur sélection de football⁶³. Malgré l'indécence de la somme – qui éclipsait notamment la demande des professionnels autrichiens⁶⁴ – la FA fit la sourde oreille et, prétextant un calendrier footballistique chargé pour les mois de juillet et d'août, maintint sa réponse négative⁶⁵.

L'avalanche de désistements que reçut l'AUF de la part de l'Europe, aussi bien parmi les nations amateurs que professionnelles, contrastait fortement avec l'adhésion massive pour la Coupe du monde qu'avaient initialement anticipée les organisateurs. Ceci créa donc la plus grande stupeur dans le milieu sportif uruguayen mais également latino-américain. L'argument du manque à gagner avancé par les nations professionnelles et plus encore la discrète demande pour le paiement de 4 000 dollars formulée par les Autrichiens paraissaient bien déplacées au regard des dépenses colossales assumées par le pays hôte du tournoi. De même, si la justification des pays amateurs avançant

Británico, cuna del deporte más difundido en el Uruguay, insinuarle que la ausencia resuelta por la Asociación y la Liga indudablemente rozaría la sensibilidad deportiva en nuestro país ». Lettre confidentielle n°733032 du Ministère des Relations Extérieures, signée Rufino T. Domínguez, retranscrivant la note n°7/929-(9) du 7 janvier 1930 en provenance de la Légation de Londres, signée R.E. Mac-Eachen, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, Dr. Raúl Jude, datée du 5 février 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

62. *Ibidem*.

63. Lettre confidentielle de l'Association uruguayenne de football, signée (président), adressée à Don Alfredo E. Le Bas, datée du 10 octobre 1929, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

64. D'après les outils de conversion historique des devises mis en place par The National Archives, le cachet proposé par les Uruguayens aux Anglais équivaldrait à près d'un demi million de livres actuelles, une somme plus de neuf fois supérieure aux 4 000 dollars étasuniens de l'époque demandés par les Autrichiens. Cet écart s'explique probablement par la volonté initiale des Uruguayens de conditionner ce versement à la dispute de cinq matchs amicaux par le onze anglais après la finalisation de la Coupe du monde. *Ibidem*.

65. BUERO, Enrique, *Negociaciones... op.cit.* p.128.

l'impossibilité des joueurs de s'absenter de leurs emplois respectifs pouvait au premier abord sembler légitime dans un référentiel sportif européen, aux yeux des dirigeants latino-américains, elle était tout simplement irrecevable. En effet, le football du Nouveau Monde était lui aussi régi par l'amateurisme et cela n'avait pas empêché l'Uruguay en 1924, rejoint par l'Argentine et le Chili en 1928, de prendre part aux tournois olympiques de football. À chaque fois, des arrangements avaient été trouvés avec les employeurs et les clubs des athlètes sélectionnés garantissant ainsi leur présence. Surtout, ces participations s'étaient faites sur fonds propres nécessitant dans le cas uruguayen l'organisation de collectes populaires et des demandes de subventions publiques en faveur de l'AUF. La couverture intégrale des frais de transport et de séjour décidée pour la Coupe du monde de 1930 ne pouvant donc que faciliter les participations de ces nations amateurs, la persistance des refus malgré les conditions avantageuses plongeait les acteurs sud-américains dans l'incompréhension la plus totale.

Outre la durée de l'absence des joueurs de leur domicile, emplois ou clubs du fait d'une participation à la Coupe du monde jugée trop longue, un autre argument fut parfois mobilisé pour justifier les refus de se déplacer jusqu'à Montevideo : celui du voyage en lui-même, notamment en raison de sa longueur et de sa pénibilité. Ainsi, la Fédération Hongroise, par exemple, évoqua dans son échange initial avec l'AUF les « fatigues » de la traversée atlantique qui ne manqueraient pas « d'épuiser » la sélection nationale (épuisement d'autant plus gênant qu'il affecterait non seulement les performances des joueurs pendant le tournoi mais également leurs prestations à leur retour dans leurs clubs respectifs au moment de la reprise de la saison)⁶⁶. Là encore, ces atermoiements paraissaient tout à fait infondés aux yeux des dirigeants sud-américains, et ce non seulement parce que cette traversée atlantique n'avait pas empêché l'Uruguay puis l'Argentine de briller aux Jeux olympiques de 1924 et de 1928, mais surtout, parce que le voyage en bateau depuis l'Europe n'était ni le trajet le plus long, ni le plus pénible auquel seraient soumises les nations participant à cette première Coupe du monde.

En effet, afin de calculer le *per diem* à verser par jour de transit aux équipes invitées, l'AUF commanda un rapport détaillé sur les durées respectives de chaque trajet à la Compagnie des Wagons-Lits en charge du transport des sélections participantes⁶⁷. Il ressort de celui-ci que la sélection qui aurait

66. Lettre n°773/929-30 de la Magyar Labdarugók Szövetsége, signée par son Secrétaire-Général, adressée à l'Association Uruguayenne de Football, datée du 9 novembre 1929, Budapest. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

67. Après avoir étudié les dossiers des prestataires potentiels pour la prise en charge du déplacement des sélections invitées (dont la compagnie American Express par exemple), la Commission Financière de l'AUF opta, du fait de leur « capacité et

9.2. Le Vieux Monde se fait désirer (juillet 1929 – mars 1930) 467

Pays participant	Voie	Jours de trajet pris en charge par l'Uruguay	Prix du voyage A/R (en pesos)
Mexique	maritime	28	14 268
Roumanie (EU)	maritime	21	12 190
Yougoslavie (EU)	maritime	20	11 120
France (EU)	maritime	19	11 200
États-Unis	maritime	18	13 075
Belgique (EU)	maritime	16	11 209
Pérou	maritime et terrestre	11	3 862
Bolivie	terrestre	6	3 934
Paraguay	terrestre	5	2 570
Chili	terrestre	3	475
Argentine	fluviale	2	522

FIGURE 9.1 – Jours de trajet estimés par délégation se rendant à Montevideo et prix. En gris, les nations d'Europe. (Source : lettre de la Compagnie Internationale des Wagons-lits et des grands express européens, Thos. Cook & Son, adressée à Monsieur le Président de la Commission Financière du C. E. du C.M de F. B. de 1930, datée du 11 juin 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol et Lettre VMI/3811/AL de la Compagnie Internationale des Wagons-lits et des grands express européens, Thos. Cook & Son, signée Afáraro, adressée à M. le Président de la Commission Financière du Comité Exécutif du Championnat du Monde de Football 1930, datée du 4 juin 1930, Buenos Aires. *Ibidem*).

à entreprendre le voyage le plus long était celle du Mexique⁶⁸. Au total les Mexicains mettraient 28 jours à rejoindre Montevideo, soit une durée bien supérieure aux 15 à 20 jours nécessaires pour atteindre le Rio de la Plata depuis l'Europe⁶⁹. Malgré la contrainte de ce mois passé en mer, la fédération mexicaine ne formula aucune réserve à son homologue uruguayenne concernant sa participation. De toute manière, les dimensions généreuses des paquebots de l'époque, conjuguées à la présence dans la majorité d'entre eux de gymnases et de piscines à bord, offraient une multitude d'options pour la réalisation d'exer-

de leur sérieux » pour se payer les services de la Compagnie Internationale des Wagon-Lits. Lettre de la Commission Financière de l'AUF, signée Horacio Baqué (Président), adressé à Monsieur le Président du Comité Exécutif du Championnat du Monde de Football, Docteur Raúl Jude, datée du 4 février 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol et lettre de The American Express Comany Incorporated, signée W. N. Scott (gérant général), adressée à Monsieur Dr. Raúl Jude Président de l'Association Uruguayenne de Football, datée du 20 décembre 1929, Buenos Aires. *Ibidem*.

68. Lettre de la Compagnie Wagon Lits-Cook, adressée au Président de la Commission Financière du premier Championnat du monde, datée du 11 juin 1930, Buenos Aires. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

69. En effet, la délégation mexicaine devait d'abord passer par les États-Unis pour rejoindre les routes maritimes menant à l'Atlantique Sud.

cices physiques réguliers et donc pour le maintien en condition des joueurs durant la traversée⁷⁰.

En revanche, tel n'était pas le cas pour d'autres sélections, comme la péruvienne notamment qui, bien que géographiquement plus proche, devrait souffrir un trajet des plus fastidieux. S'embarquant à Callao à destination de Valparaíso, elle y prendrait un train pour rejoindre la cordillère des Andes qu'elle devrait ensuite traverser par autocar jusqu'à Mendoza avant de prolonger sa route à destination de Buenos Aires d'où elle embarquerait enfin sur un ferry pour Montevideo. Au total, la sélection péruvienne serait soumise à 11 jours de route faits de transbordements et d'attentes empêchant tout semblant d'activité physique. Là encore, malgré un périple qui contrastait fortement avec les paisibles croisières transatlantiques des sélections arrivant par voie maritime, les Péruviens n'émirent aucune réserve face à la pénibilité pourtant bien réelle des conditions dans lesquelles leur sélection se déplacerait jusqu'à Montevideo.

La bonne volonté générale dont faisaient preuve les pays de l'hémisphère américain aggravait l'incompréhension de l'Uruguay vis-à-vis des réticences européennes. Cette incompréhension vira même à l'indignation lorsque des nations du Vieux Continent dont la participation avait été considérée d'emblée comme acquise firent volte-face. Ce fut notamment le cas pour l'Italie et pour l'Espagne. Au moment du Congrès de Barcelone, les deux pays avaient pourtant retiré leurs candidatures de la course à l'organisation de la Coupe du monde, laissant ainsi le champ libre à celle de Montevideo. D'après les rapports de la presse espagnole, le délégué ibérique – à l'image de son collègue italien – n'avait pas manqué, à l'heure d'expliquer sa décision, de rappeler « l'affinité des races » entre son pays et le peuple uruguayen avant de « promettre que l'Espagne enverrait à ce tournoi sa meilleure équipe »⁷¹. De leur côté, après la désignation de la capitale uruguayenne, les délégués sud-américains s'étaient montrés « très reconnaissants, tout spécialement envers l'Italie et l'Espagne »⁷² pour ces mêmes raisons. Ainsi, au lendemain du Congrès, la présence des deux grandes sœurs latines à Montevideo relevait donc de l'évidence. Les deux nations méditerranéennes entretenaient des liens étroits avec l'Uruguay : l'Espagne en tant qu'ancienne métropole coloniale et l'Italie en tant que source du principal alluvion migratoire du Rio de la Plata. Ces affi-

70. Le Conde Verde, par exemple, qui transporta les sélections belge, française et roumaine en était équipé. RIMET, Jules, *Histoire merveilleuse... op.cit.* p.44.

71. « España representada por el señor Olave, recordó la afinidad de razas de ambas naciones, y después de la propuesta de Italia, que celebró también, ofreció su voto en favor del Uruguay y prometió que España enviaría a dicho torneo su mejor equipo ». Journal *El Sol*, Madrid, édition du 19 mai 1929.

72. « se mostró muy agradecido a todos, especialmente a España e Italia ». *Ibidem.*

nités historiques, ethniques et culturelles, combinées au goût prononcé pour le football partagé entre les deux nations européennes et l'Uruguay ne laissent aucun doute quant à leur présence au Tournoi du Centenaire. L'ensemble des rapports de l'AUF des premiers mois suivant la décision de Barcelone comptèrent donc systématiquement l'Italie et l'Espagne au rang des nations dont la participation était certaine. Or, contre toute attente, lorsque l'AUF reçut en décembre 1929 la réponse de la Real Federación Española de Fútbol (RFEF) à son invitation pour le championnat du monde, il ne s'agissait pas de la simple confirmation enthousiaste pressentie de tous. Au contraire, cette dernière se fendit d'une longue lettre signifiant, au moyen d'un exposé compliqué⁷³, que la venue d'une sélection nationale était hautement compromise par divers facteurs allant de la durée du voyage, au temps de repos des joueurs en passant par l'opposition des clubs à libérer ces derniers. Le caractère alambiqué de l'argumentation motiva les dirigeants uruguayens à en balayer le propos qualifiant l'éventuelle absence espagnole « d'injustifiée car incompréhensible »⁷⁴.

À l'instar du message de la RFEF et de ses déférences évoquant la « race commune » unissant l'Espagne à l'Uruguay, ou encore à l'image des lettres des associations helvétique et allemande qui déclinèrent l'invitation uruguayenne dans les termes les plus courtois et amicaux en invoquant leur grand « regret » de ne pouvoir accepter une « si aimable » invitation, les missives officielles de la plupart des fédérations européennes étaient on ne peut plus cordiales à l'heure de décliner l'invitation qui leur était faite de prendre part à la première Coupe du monde. Cependant, contrastant avec ces preuves d'amabilité affectée, d'autres signaux en provenance du Vieux Monde – et tout particulièrement de la presse – laissent entrevoir une attitude radicalement différente. Le 16 octobre 1929 le journal berlinois *Tempo* publiait notamment un article moqueur sur la Coupe du monde en Uruguay qui d'après lui « n'aurait pas grand-chose de mondiale »⁷⁵ étant donné la décision de la plupart des pays européens de « s'épargner le voyage » vers le sous-continent américain. Pour les journalistes, cette désaffection était à mettre sur le compte de la piètre

73. Lettre de la Fédération Espagnole de Football, adressée à l'Association Uruguayenne de Football, datée du 21 novembre 1929, Madrid. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol. Pour le texte intégral, se référer au document 8 des annexes p.548.

74. « Lealmente, sinceramente exponíamos a Vds. las dificultades que se oponían a la participación de España en el campeonato del mundo, y vemos con sorpresa que solo sirven para que se anticipen a calificar la entonces eventual incomparencia nuestra como no justificada, por incomprendible ». Lettre de la Fédération Espagnole de Football, adressée à M. Don Raúl Jude, Président du Comité Exécutif du Championnat du monde de Football, datée du 7 février 1930, Madrid. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

75. « Aus einer 'Welt'-Meisterschaft scheint allerdings nicht allzu viel zu werden ». Journal *Tempo*, Berlin, édition du 16 octobre 1929.

image laissée par la Celeste lors de ses participations Olympiques et par les clubs montevidéens lors de leurs tournées en Europe au cours desquels ils se seraient rendus coupables d'agissements qui ne pouvaient que susciter la réprobation des « nations sportives civilisées »⁷⁶. L'article allait plus loin encore en s'en prenant cette fois non pas aux athlètes uruguayens mais à leur public. Il accusait notamment les spectateurs locaux d'avoir pour habitude d'accueillir les équipes adverses à coup de jets d'oranges et interpellait donc ironiquement les lecteurs en ces termes :

« imaginez qu'une équipe européenne batte l'hôte sur son propre sol lors de la Coupe du monde – l'abondance d'oranges de l'Amérique du Sud pourrait ne pas suffire... »⁷⁷.

L'exotisme d'une telle allégation et surtout la dureté des propos contrastaient fortement avec la couverture française des tournois olympiques de 1924 et 1928 qui avait unanimement salué les prestations exemplaires de la Celeste. Eu égard à ce décalage, les accusations portées par les journalistes germaniques pourraient vraisemblablement être mises sur le compte des possibles rancunes que suscita dans l'opinion allemande le quart de finale houleux lors des Jeux d'Amsterdam disputé entre l'Uruguay et la nation d'outre-Rhin⁷⁸. Quel qu'en fût le bien-fondé, l'article ne passa pas inaperçu auprès des agents diplomatiques sud-américains en poste en Europe. Le consulat uruguayen de Berlin s'empressa de signaler à son ministère de tutelle « cet article insidieux et d'intention malveillante qui n'a[vait] d'autre objet que de discréditer notre culture sportive pour pousser l'Allemagne à s'abstenir de participer à la prochaine Coupe du monde de football »⁷⁹. D'autres postes du MRREE

76. « dass zivilisierte Sportnationen ». *Ibidem*.

77. « Man stelle sich also das Unwahrscheinliche vor : Eine europäische Mannschaft schlägt den Gastgeber auf dessen eigenem Boden in der Weltmeisterschaft - Der Orangenreichtum Südamerikas würde vielleicht nicht ausreichen ». *Ibidem*.

78. Quelques temps plus tard, au mois de décembre 1929, un autre périodique berlinois le *8 Uhr Abendblatt*, se fendait à son tour d'un article tournant en dérision les efforts Uruguayens et laissant entendre que ces derniers promettaient des 'cigarettes et des timbres postes' gratuits aux joueurs qui participeraient à la Coupe du monde. Pour le consul Molinos qui signala la chose à son service diplomatique, cet article était symptomatique du « peu de sympathie dont jouit notre pays dans le milieu sportif allemand depuis cet inoubliable après-midi d'Amsterdam » / « la escasa simpatía que nuestro país goza en el ambiente deportivo alemán desde la memorable tarde aquella de Amsterdam ». Lettre n°732703 du Ministère des Relations Extérieures, signée Rufino T. Domínguez, retranscrivant la note n°677/1929-A en provenance du Consulat uruguayen à Berlin, signé José Molino, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, datée du 7 février 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

79. « ese artículo insidioso y de intención malévola, no tiene otro objeto que el de desacreditar nuestra cultura deportiva e influir para que Alemania se abstenga de concur-

9.2. Le Vieux Monde se fait désirer (juillet 1929 – mars 1930) 471

en Europe firent remonter le même son de cloche en provenance par exemple d'Italie et d'Autriche⁸⁰. À Vienne notamment, le journal *Der Abend* intitula sans détour un de ses éditoriaux : « nous n'avons rien à aller faire en Uruguay »⁸¹. S'alignant avec les clubs peu désireux de libérer leurs joueurs, la presse sportive de ces nations semblait avoir pris le parti de militer contre toute participation à la Coupe du monde.

Dès la fin de l'année 1929, ces échos négatifs renvoyés par plusieurs grands organes de presse européens conjugués aux premières réponses officielles allant dans le sens de l'abstention que reçut l'AUF de la part de ses homologues laissaient entrevoir les contours d'un absentéisme du Vieux Continent aussi inattendu que généralisé. Préoccupé par ces inquiétantes perspectives, Enrique Buero souleva le problème lors de la réunion du Comité Exécutif de la FIFA à Gênes en novembre 1929⁸². Malgré le sombre tableau qui se dessinait en Europe, le diplomate uruguayen renvoya des signaux optimistes vers l'Uruguay. Il était sorti rassuré de son entrevue avec ses collègues de la FIFA. D'après lui, ces derniers étaient tous aussi investis que l'Uruguay dans la poursuite de la réussite du tournoi car ils « entend[aient] unanimement que le prestige et le renom de l'institution [la FIFA] ainsi que sa propre autorité morale [étaient] en jeu à l'occasion du Championnat du monde »⁸³. Assurément, il ne fallait pas perdre espoir : en se montrant convaincants auprès des nations réticentes, la FIFA et l'Uruguay étaient convaincus de pouvoir obtenir avant la fin de l'année les inscriptions tant attendues.

rir al próximo Campeonato Mundial de Football ». Lettre n°344529 du Ministère des Relations Extérieures, signée Rufino T. Domínguez, retranscrivant le télégramme n°570/1929 en provenance du Consulat uruguayen à Berlin, signé José Molino, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, datée du 12 novembre 1929, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

80. Lettre n°302968 du Ministère des Relations Extérieure, signée Rufino T. Domínguez, retranscrivant la dépêche n°273/1929 en provenance du poste de Vienne, signée Luis Garabelli, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, datée du 19 novembre 1929, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

81. Journal *Der Abend*, Vienne, édition du 17 octobre 1929.

82. BUERO, Enrique, *Negociaciones... op.cit.* p.112.

83. « [en] la FIFA entienden unánimemente que el prestigio y el renombre de la institución, su propia autoridad moral, están en juego con motivo del Campeonato de Montevideo ». *Ibidem.*

9.3 Lutter contre l'abstentionnisme (janvier – avril 1930)

Pour infléchir la tendance abstentionniste du côté européen les autorités uruguayennes commencèrent par mobiliser une fois encore le service diplomatique du pays. Depuis le début de la période d'inscription à la Coupe du monde, les hommes du MRREE avaient déjà servi de capteurs pour sonder les différentes opinions publiques européennes. À l'approche de la date butoir du 1 janvier 1930 et suivant les sollicitations formulées par l'AUF, la Chancellerie uruguayenne donna l'ordre à ses agents d'intervenir directement auprès des différentes fédérations ayant décliné l'invitation à la première Coupe du monde pour les exhorter à reconsidérer leur participation au tournoi et de « s'enquérir sur les motifs empêchant l'acceptation [de l'invitation uruguayenne] afin de pouvoir trouver une solution aux éventuels problèmes posés »⁸⁴. Tout comme au moment de la campagne du projet montévidéen en amont du Congrès de Barcelone, la manœuvre visait là encore à donner aux requêtes de participation envoyées par l'AUF toute la force d'une demande officielle provenant d'un acteur étatique. C'est suivant ces consignes par exemple, que l'Ambassadeur uruguayen à Paris, Alberto Guani, se mis en contact avec la fédération de l'Hexagone à la fin de l'automne 1929⁸⁵. Malgré la teneur diplomatique de la relance, celle-ci se heurta à la même réponse négative qu'avait déjà formulée la FFFA le mois précédent et qu'elle reprenait presque mot pour mot⁸⁶. Cette persistance dans le refus des Européens et surtout l'absence manifeste dans la plupart des cas de toute ouverture – ne serait-ce que par pure formalité – allant dans le sens de la recherche d'un éventuel compromis ou de possibles solutions qui auraient permis d'envisager un déplacement des sélections concernées vers l'Uruguay assombrit un peu plus le tableau déjà fort peu encourageant de l'assistance du Vieux Monde à la première Coupe du monde

84. « se sirva inquirir los motivos que obstan a la aceptación a fin de poder examinar los medios de obviar dificultades ». Lettre n°731069 du Ministère des Relations Extérieures, retranscrivant la note n°303/929 en provenance du poste de Vienne signée Luis Garabelli, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, datée du 3 décembre 1929, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

85. Lettre n°731052 du Ministère des Relations Extérieures, signée Rufino T. Domínguez, retranscrivant le télégramme n°42-29(967) en provenance du poste de Paris signée Alberto Guani, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, datée du 29 novembre 1929, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

86. Lettre de la Fédération Française de Football Association, signée H. Delaunay, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, datée du 29 Novembre 1929, Paris. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

de football. Or, ce tournoi n'était pas seulement le fait des Uruguayens. Un continent entier avait en effet décidé de faire sien ce projet et avait pesé de tout son poids à Barcelone pour que Montevideo remporte le concours. Aussi, le succès du projet uruguayen revêtait une importance symbolique aux yeux des dirigeants du football du reste du continent sud-américain : ces derniers affirmaient se sentir « responsables du succès du Championnat du monde »⁸⁷. C'est pourquoi, lorsque la Confédération Sud-américaine de football se réunit en congrès à Buenos Aires à la fin du mois de novembre 1929⁸⁸, elle décida de prendre à bras-le-corps la question de la désaffection européenne qui se dessinait pour la Coupe du monde. Sur une proposition de la délégation argentine elle adopta notamment la résolution suivante :

« 2^o - Si le fait que certaines Associations prétendent boycotter le Championnat Mondial de 1930 se confirme, les Associations intégrant le bloc sud-américain prendront la décision conjointe de ne plus disputer aucun match à l'avenir contre ces pays »⁸⁹.

La déclaration – on ne peut plus belliqueuse dans sa formulation – fit l'effet d'un pavé jeté dans la mare. Les fédérations du Nouveau Monde entendaient que les Européens avaient contracté un engagement moral vis-à-vis de l'Uruguay en désignant officiellement sa capitale pour accueillir la première Coupe du monde. Tout manquement serait donc interprété par celles-ci comme de la « mauvaise volonté » à l'égard du sous-continent américain dans son ensemble et décidèrent de le faire savoir. Si les dirigeants uruguayens saluèrent cette preuve de fraternité continentale, la prise de position provocatrice de leurs homologues régionaux pouvait aussi s'avérer contre-productive. Repris dans la presse européenne à grand tirage, ce recours à la menace risquait de braquer davantage encore une opinion publique déjà peu encline à l'aventure montevidéenne⁹⁰. Surtout, la formulation tranchée employée par la Confédé-

87. « Las Asociaciones Sudamericanas afiliadas a la Federación Internacional de Football Asociación se consideran responsables del éxito del Campeonato Mundial a realizarse en Montevideo ». Lettre de la Confédération Sud-américaine de Football, signée par son directeur honoraire, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, datée du 17 décembre 1929, Montevideo. Fonds CONMEBOL, Archivo de la Asociación Uruguayana de Fútbol.

88. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 1 décembre 1929.

89. « 2^o - Que si se comprobare que algunas Asociaciones pretenden boicotear el Campeonato Mundial de 1930, las Asociaciones integrantes del block sudamericano tomarían la resolución de no jugar con los países que no tuviesen interés en disputar dicho Campeonato, a cuyo efecto las Asociaciones sudamericanas organizarían una acción en conjunto ». *Ibidem*. Lettre de la Confédération Sud-américaine de Football, signée par son directeur honoraire, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, datée du 17 décembre 1929, Montevideo. Fonds CONMEBOL, Archivo de la Asociación Uruguayana de Fútbol.

90. Journal *Národná Politika*, Prague, édition du 12 décembre 1929.

ration Sud-américaine pouvait offrir un prétexte aux fédérations européennes pour s'offusquer, leur permettant ainsi de se distancer toujours un peu plus du projet de Coupe du monde. C'est ce qui fit la fédération espagnole par exemple, lorsqu'elle qualifia de « lamentable »⁹¹ la prise de position Sud-américaine et qu'elle protesta vigoureusement auprès de la présidence de la FIFA à propos du caractère « inapproprié » et de « la pression inadmissible » qu'entendaient exercer les hôtes de la compétition pour contraindre à la participation au tournoi⁹². Face au risque d'envenimement que pouvait entraîner cette attitude clivante, les hautes autorités de la FIFA s'enquirent rapidement auprès du bloc sud-américain sur l'authenticité de la déclaration de Buenos Aires et demandèrent un « démenti »⁹³. Dans son échange épistolaire avec E. Buero, M. Seeldrayers, un des Vice-Présidents de la FIFA, rapportait alarmé que « des journaux de l'Europe centrale [avaient] publié que la fédération uruguayenne, furieuse de ne point recevoir d'engagements européens, aurait décidé de boycotter à l'avenir tous les pays qui refuseraient de s'engager » et ajoutait qu'« il faudrait à tout prix détruire cette légende »⁹⁴. Seulement cette annonce n'avait rien de légendaire.

De leur côté les dirigeants uruguayens, à l'image de Buero, tentèrent de minimiser la chose et de désamorcer la situation tant bien que faire se pouvait. Ainsi, le diplomate uruguayen expliqua dans les colonnes du journal *El Día* qu'il pensait « qu'il ne conven[ait] pas de parler de boycott et encore moins de représailles » et que « tout pourrait s'arranger en faisant preuve de bonne volonté et de compréhension mutuelle »⁹⁵. De même, Jules Rimet, bien qu'il

91. « los términos lamentables de la circular de la Confederación Sud-Americana de Football, del 17 de diciembre ». Lettre de la Fédération Espagnole de Football, adressée à M. Don Raúl Jude, Président du Comité Exécutif du Championnat du monde de Football, datée du 7 février 1930, Madrid. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

92. « consideramos extemporánea e inadmisibile la coacción que significa el acuerdo de la Confederación Sud americana de Fútbol ». Copie traduite de la lettre de la Fédération Espagnole de Football, adressée à Monsieur Jules Rimet, Président du Comité Exécutif de la FIFA, datée du 7 février 1930, Madrid. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

93. Lettre de la FIFA, signée C.A.W. Hirschman, adressée au Comité Exécutif, Championnat du Monde 1930, Association Uruguayenne de Football, datée du 25 novembre 1929, Amsterdam et lettre n°191444 du Ministère des Relations Extérieures, retranscrivant le télégramme L 2464 signé J. Rimet, envoyé à la légation uruguayenne de Bruxelles le 19 décembre 1929, adressé à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, docteur Raúl Jude, datée du 24 février 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

94. Lettre de la Fédération Internationale de Football Association, signée Seeldrayers, adressée à M. Buero, datée du 21 décembre 1929, Bruxelles. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

95. « Creo que no hay que hablar de boycott, ni menos de represalias. Todo se podrá

reconnut que la menace de boycott des Sud-américains avait « produit – publiquement – un mauvais effet », s'efforça d'y voir un bon côté en se disant qu'elle servirait peut-être « d'avertissement salutaire » aux sélections récalcitrantes. En dépit de la situation tendue, le président de la FIFA disait « gard[er] bon espoir de voir l'Europe représentée à Montevideo »⁹⁶. Il était crucial pour son institution que cet espoir se mue en réalité. En effet, entre d'un côté les menaces de représailles du bloc latino-américain et de l'autre le désintéret décomplexé que suscitait en Europe la première édition de ce qui avait été pensé comme la compétition phare de la FIFA, la situation de cette dernière au tournant de l'année 1930 apparaissait des plus inconfortables. Elle était prise entre deux feux dans une rivalité intercontinentale dont les conséquences ne manqueraient pas d'affaiblir sa position à la tête du football mondial. Aussi, à l'approche de la fin de l'année, les dirigeants de la Fédération Internationale redoublèrent d'efforts dans leur tentative de sauvetage du projet de Coupe du monde. La veille de Noël, Jules Rimet qui n'avait « depuis [la] réunion de Gênes, [...] cessé de [s']occuper de la Coupe du monde et d'essayer de remonter le courant de pessimisme incompréhensible qui menaçait d'entraîner l'abstention de l'Europe »⁹⁷, fit parvenir la lettre suivante aux différentes fédérations européennes de football :

« Le Comité Exécutif a l'honneur d'appeler votre attention particulière sur la Coupe du Monde organisée par la FIFA pour l'année prochaine à Montevideo. [...] Depuis quelque temps des nouvelles ont été publiées qui tendraient à faire croire qu'un certain nombre de Fédérations d'Europe hésiteraient à participer à ce premier Championnat Mondial. [...] C'est en parfaite connaissance de cause que le Congrès de Barcelone a décidé à l'unanimité des délégués que le Championnat du monde serait placé à Montevideo [...]. Une longue discussion a précédé le vote; des objections ont été soulevées et réfutées. C'est d'enthousiasme que la décision a été prise; il est bien tard pour en discuter à nouveau et pour décliner l'invitation de nos amis d'Uruguay maintenant qu'ils s'appêtent à nous recevoir.

Au surplus, les conditions dans lesquelles se présente ce déplacement n'apparaissent pas avec autant de difficultés qu'il a été dit. [...] Le voyage en mer, selon la ligne employée, dure de 14 à 20 jours. On peut donc envisager de quitter l'Europe vers le 20 juin et d'y rentrer vers le 15 août. C'est une absence de deux mois environ à l'époque où l'on ne joue plus au football en Europe et qui correspond à celle des vacances

arreglar con mutua buena voluntad y un espíritu de comprensión de las situaciones que son distintas según los países ». Journal *El Día*, Montevideo, édition du 5 décembre 1929.

96. BUERO, Enrique, *Negociaciones... op.cit.* p.122.

97. *Ibidem* p.121.

d'été. Les clubs ne seront donc pas privés de leurs joueurs et beaucoup de ceux-ci peuvent obtenir un congé de leur emploi ou de leurs études pendant cette période.

L'Association Uruguayenne prend à sa charge les frais de déplacement et de séjour de la manière suivante.[...] La Fédération Uruguayenne fera parvenir à chaque Fédération, avant son départ, les tickets de voyage de 17 personnes pour le trajet en chemin de fer, du lieu de réunion des joueurs au port d'embarquement [...]. Elle fera tenir également les billets de bateau en 1^{ère} classe, aller et retour. Les nations engagées pourront choisir la ligne. Seuls les bateaux de grand luxe sont exclus.

Pour le séjour à Montevideo, la Fédération Uruguayenne remettra à chaque nation une indemnité quotidienne de 75 dollars américains. En outre pour toute la durée du voyage, aller et retour, il sera remis une indemnité de 1/2 dollar par personne et par jour pour couvrir les menues dépenses. La Fédération Uruguayenne prend à sa charge tous les frais de transport des équipes de leur hôtel jusqu'aux terrains de jeu pendant tout leur séjour à Montevideo. [...]

Le Comité Exécutif estimant que les nations européennes n'ont pas disposé du temps suffisant pour étudier complètement la question de leur participation à la Coupe du Monde a décidé de reporter au 28 février 1930 la date extrême d'inscription. Les conditions énumérées ci-dessus sont infiniment plus avantageuses que celles qui sont accordées pour la participation aux Tournois Olympiques. Il serait fâcheux que la Coupe du Monde ne réunisse pas un nombre de concurrents au moins égal à celui de ces derniers tournois. Le prestige de notre sport en dépend. [...].

Le Comité Exécutif vous sera reconnaissant de lui faire connaître éventuellement les obstacles qui pourraient s'opposer à votre participation. Il s'emploiera, si la chose est en son pouvoir, à tâcher de les lever »⁹⁸.

En reportant la date limite d'inscription au 28 février, la FIFA apportait un peu d'oxygène dans la course aux inscriptions. Elle se donnait deux mois supplémentaires pour appuyer le démarchage auprès des pays européens que menaient déjà de leur côté l'AUF et les agents du MRREE. Outre la relance officielle de Jules Rimet, les membres du bureau de la FIFA contribuèrent également à l'effort en multipliant les entrevues avec les présidents des principales fédérations du continent. M. Seeldrayers, élu président de la Fédération

98. Copie de la lettre de la FIFA adressée par son président Jules Rimet à l'ensemble des fédérations européennes de football le 23 décembre 1929. Lettre de la FIFA, signée C.W. Hirschman, adressée au Comité Exécutif de l'Association Uruguayenne pour la Coupe du Monde, datée du 22 janvier 1930, Amsterdam. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

Belge, pesa de tout son poids auprès de ses compatriotes. Le Hongrois Maurice Fischer, un des Vice-Président de la FIFA, intensifia ses démarches auprès des pays d'Europe centrale⁹⁹. Jules Rimet se déplaça au Portugal, en Belgique et en Hollande afin d'y rencontrer les autorités régissant le football local¹⁰⁰. Les dirigeants de la Fédération Internationale cherchèrent également à augmenter la portée de leurs réseaux en sollicitant les services de personnages influents du football du Vieux Continent. Ainsi, ils confièrent notamment à J. Langenus – « l'arbitre et le journaliste bien connu, qui a des relations avec toutes les fédérations européennes » – la lourde tâche « de négocier officieusement avec les dirigeants de ces fédérations » les conditions de leur venue en Uruguay¹⁰¹. De l'État libre d'Irlande à l'Italie, du reste des nations d'Europe centrale et de l'Espagne aux pays scandinaves en passant par la Belgique, la Hollande et l'Angleterre, l'arbitre belge multiplia les déplacements au service de la cause uruguayenne.

Malgré l'extension de la période d'inscription, les relances officielles de l'AUF, les démarches de la FIFA et les manœuvres diplomatiques des agents du MRREE, l'entame de l'année 1930 ne se présenta pas pour autant sous les meilleurs auspices pour les dirigeants du football uruguayen dont le projet de Coupe du monde avait manifestement du mal à prendre son envol. Dès les premiers jours de janvier, la Fédération Danoise de Football confirma son absence en évoquant une fois de plus le statut amateur de ses joueurs et ajouta – en contradiction totale avec le projet même de Coupe du monde tel qu'il avait été porté au sein de la FIFA par Henri Delaunay – que de toute manière, « une compétition réunissant professionnels et amateurs n'a[vait] aucun intérêt sportif étant donné l'inégalité de conditions »¹⁰² entre ces deux types d'athlètes. Une semaine plus tard, sa voisine scandinave, la Fédération de Norvège, en

99. « Participation tchécoslovaque au Championnat de Montevideo. Déclaration de l'Ingénieur M. Fischer de Budapest » (document s/ref), article traduit de la presse de Prague, 20 janvier 1930. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

100. Lettre de la Légation de l'Uruguay à Bruxelles, signée E. Buero, adressée à Monsieur Raúl Jude, Président du Comité Exécutif de la Coupe du monde, datée du 18 mars 1930, La Haye. Fond 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol et BUERO, Enrique, *Negociaciones... op.cit.* p.121-123.

101. Lettre de la Fédération Internationale de Football Association, signée Seeldrayers, adressée à M. Buero, datée du 21 décembre 1929, Bruxelles. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

102. « we are of the opinion that a competition with both amateurs and professionals has no sporting purpose, the conditions being quite unequal ». Lettre n°382 de la Dansk Boldspil Union, signée par son président, adressée à l'Association Uruguayenne de Football, datée du 15 janvier 1930, Copenhague. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

fit de même¹⁰³ suivie, à la fin janvier par les Suisses¹⁰⁴ et en février par les Belges¹⁰⁵. Au rang des nouveaux arguments qu'ils mobilisèrent pour justifier leur absence – et répondant par la même occasion aux remontrances de la circulaire de décembre 1929 de Jules Rimet – les dirigeants de la fédération helvétique firent remarquer que la Suisse n'avait pas 'voté' pour l'Uruguay à Barcelone, mais s'était limitée à en saluer la désignation. Par voie de conséquence, la Suisse ne pouvait donc pas être accusée selon eux de ne point tenir ses engagements¹⁰⁶. Le flou qui avait entouré le scrutin lors du Congrès de Barcelone se payait au prix fort.

Dans leurs efforts pour faire pencher la balance du côté de Montevideo, les hommes du service extérieur uruguayen ne se contentèrent pas uniquement de jouer du poids symbolique offert par leur accréditation étatique auprès des différentes associations nationales. Quand cela leur semblait nécessaire, ils n'hésitèrent pas à user pleinement de leur prérogatives diplomatiques entrant directement en contact avec les gouvernements concernés. Ainsi, pour faire avancer la cause montévidéenne auprès de la Fédération Portugaise de Football, l'Ambassadeur Uruguayen à Lisbonne, M. Requena Bermúdez, sollicita une audience avec le président de la République, le Général Carmona¹⁰⁷. De même, en France, l'Ambassadeur Guani obtint plusieurs rendez-vous avec Henry Paté, le Sous-secrétaire à l'Éducation physique¹⁰⁸. Dans les deux cas,

103. Lettre n°192251 du Ministère des Relations Extérieures, signée Rufino T. Domínguez, retranscrivant le télégramme n°6 du 24 janvier 1930 en provenance du Consulat uruguayen d'Oslo, signé Olaf Juan Storm, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, Dr. Raúl Jude, datée du 19 février 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

104. Lettre n°18-12/1/6 de la Légation d'Uruguay en Suisse, signée Alfredo de Castro, adressée à M. le docteur Don Raúl Jude, Président du Comité Exécutif du Championnat Mondial de Football 1930, datée du 26 janvier 1930, Berne. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

105. Lettre n°S/MA.-4955 de L'Union Royale Belge des Sociétés de Football Association, signée par son Secrétaire Général (signature illisible), adressée à Monsieur le Président, Championnat du Monde de Football, à Montevideo 1930, datée du 24 février 1930, Bruxelles. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

106. Lettre n°192247 du Ministère des Relations Extérieures, signée Rufino T. Domínguez, retranscrivant la dépêche 17-12/1-6 du 28 janvier 1930 en provenance du poste de Berne, signée Alfredo De Castro, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, Dr. Raúl Jude, datée du 18 février 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

107. Lettre n°31 de la Légation de l'Uruguay à Lisbonne, signée P. Requena Bermúdez, adressée à M. le Président du Comité Exécutif du Championnat Mondial de Football de 1930, Dr. Don Raúl Jude, datée du 15 février 1930, Lisbonne. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

108. Lettre n°195208 du Ministère des Relations Extérieures, signée Rufino T. Domínguez, retranscrivant la dépêche confidentielle n°4201-30-(216) du 8 mars 1930 en provenance

malgré l'issue favorable des entrevues, les bonnes faveurs de l'Exécutif ne furent pas suffisantes pour faire changer d'avis les fédérations de football¹⁰⁹. L'argument était toujours le même : les joueurs amateurs composant ces sélections ne pouvaient s'absenter qu'avec l'accord de leurs employeurs, or d'après les fédérations concernées, ni elles-mêmes ni leurs gouvernements respectifs ne pouvaient contraindre ces derniers à libérer leurs employés. Dans ces conditions, l'AUF et la diplomatie uruguayenne ne disposant d'aucun levier supplémentaire pour tenter d'infléchir ces décisions se résignèrent donc – non sans d'abord avoir demandé une énième reconsidération – à ne pas voir représentés dans leur capitale les principaux exposants du football amateur européen.

En revanche, pour ce qui était de la venue des nations européennes dont le football était professionnel, l'Uruguay avait encore, au tournant de l'année 1930, plusieurs cartes à jouer. Les organisateurs du Mondial étaient d'autant plus disposés à trouver des solutions dans ces cas que dans le paysage footballistique de l'époque, l'Europe centrale jouissait – avec notamment les puissants clubs professionnels de Vienne, de Prague, de Budapest et du Nord de l'Italie – d'une renommée de premier ordre. Les dirigeants uruguayens, entendant que l'absence de ces pays « pouvait porter préjudice à l'éclat des célébrations » du Centenaire national, décidèrent donc de ne « ménager aucun effort afin de surmonter les difficultés » s'opposant à leur venue¹¹⁰. Parmi les doléances que ces pays avaient fait remonter via le canal diplomatique uruguayen, la question financière et les coûts qu'entraînerait pour leurs fédérations un déplacement en Uruguay occupaient une place centrale. Ils pointèrent notamment les restrictions mises en place par l'hôte concernant la taille des délégations dont les frais seraient couverts ainsi que l'interdiction de disputer des matchs amicaux avant et après le tournoi officiel de la FIFA. Mise au fait de l'indisposition que leur causaient ces mesures, l'AUF fit rapidement sauter ces verrous. Elle décida d'accorder au cas par cas une extension des effectifs pour chaque délégation (jusqu'à 20 personnes maximum au lieu des 17 initialement approu-

du poste de Paris, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, Dr. Raúl Jude, datée du 19 février 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

109. Lettre n°192297 du Ministère des Relations Extérieures, signée Rufino T. Domínguez, retranscrivant le télégramme L 5987 du 18 février 1930 en provenance du poste de Paris, signée Alberto Guani, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, Dr. Raúl Jude, datée du 28 mars 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

110. « No omitiré esfuerzo alguno, a fin de allanar las dificultades que pudieran presentarse, no solo por las instancias de ese Ministerio y de la Asociación Uruguaya de Fútbol, sino a la vez por considerar que sin la participación de los países de la Europa Central cuyos Clubs despiertan interés en el mundo deportivo [...] nuestro Campeonato mundial podría ser perjudicado en el brillo de su celebración, si tuviera que limitarse a un campeonato de la América latina ». *Ibidem*.

vées) et s'engagea également à autoriser l'organisation de rencontres amicales en marge de la Coupe du monde, et ce aussi bien à Montevideo même, que dans les pays voisins de la petite république australe¹¹¹. Surtout, eu égard des plaintes des fédérations d'Europe centrale à propos du paiement qu'elles auraient à prendre en charge pour couvrir le salaire de leurs joueurs professionnels et se basant sur la demande 'discrètement' formulée par l'Autriche quelques mois plus tôt, l'AUF décida, en accord avec la FIFA¹¹², de s'engager à verser un « cachet » de 4 000 dollars à chaque équipe professionnelle¹¹³.

Depuis le début du XX^e siècle, l'Amérique latine était, rappelons-le, une destination de choix pour les équipes de football européennes. Les clubs professionnels anglais, mais également sud-africains, espagnols ou encore tchécoslovaques y avaient effectué de lucratives tournées. La passion du public local pour le ballon rond et sa soif de se mesurer à des athlètes étrangers étaient la garantie de conséquentes recettes. Les pourcentages perçus sur les entrées de chaque rencontre négociée avec les adversaires locaux étaient amplement suffisants pour couvrir les frais du voyage entrepris et pour rentrer en métropole avec un confortable pécule. Eu égard à ces antécédents, les concessions faites par l'AUF pour la participation des sélections professionnelles d'Europe centrale à la Coupe du monde de 1930 étaient inespérées. Les frais de voyage et de séjour étant couverts par les Uruguayens, les recettes dégagées lors des matchs amicaux à accorder – principalement au Brésil et à Buenos Aires – se traduiraient pour ces sélections par des bénéfiques nets auxquels s'ajouteraient le paiement du « cachet » professionnel par l'Uruguay et l'éventuel versement de pourcentages sur les revenus de la Coupe du monde, dans le cas où celle-ci dégagerait des excédents pécuniaires. Dans de telles conditions, le voyage vers Montevideo équivalait pour ces sélections à la réalisation d'une formidable opération financière qu'il devenait difficile de décliner. C'est ainsi que l'entendaient les dirigeants de la FIFA qui, comme les Uruguayens, estimèrent que ces avantages matériels étaient la garantie de la participation des nations d'Europe centrale¹¹⁴.

Contre toute attente, loin de sauter sur l'occasion, ces sélections profes-

111. BUERO, Enrique, *Negociaciones...* *op.cit.* p.124

112. Pour contribuer à l'effort financier uruguayen face à cette dépense supplémentaire, la FIFA accepta de réduire de 10 à 5 % le pourcentage lui revenant sur les recettes de chaque rencontre du tournoi. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 5 décembre 1929.

113. « Association uruguayenne d'accord payer quatre mille dollars par équipe professionnelle en plus frais de voyage séjour. Cette décision est définitive en vue assurer participation pays Europe centrale ». Lettre n°191447 du Ministère des Relations Extérieures, retranscrivant le télégramme d'Enrique Buero, adressé à Hirschman, daté du 20 décembre 1929, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

114. Lettre de M. Seeldrayers, adressée à M. Buero, datée du 26 décembre 1929, Bruxelles. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

sionnelles préférèrent formuler de nouvelles demandes en revoyant leurs prétentions financières à la hausse. En plus de la prise en charge de 20 joueurs, les Fédérations de Hongrie et de Tchécoslovaquie réclamèrent l'augmentation du « cachet professionnel » de 4 000 à 8 000 dollars¹¹⁵. Il est probable que l'audace de cette requête ait été motivée par l'impression que donnait l'Uruguay d'être disposé à consentir à tous les sacrifices économiques pour faire venir les nations européennes, et ce d'autant plus que les termes généreux de son démarchage « confidentiel » entrepris auprès de la Football Association anglaise s'étaient depuis ébruités. En effet, au début de l'année 1930 par exemple, la presse suédoise avait dénoncé avec fracas la somme exorbitante de 10 000 livres-sterling que l'AUF avait proposé à la FA pour que celle-ci envoie une équipe à Montevideo¹¹⁶. Si ce traitement de faveur entrepris dans l'ombre par l'Uruguay avait réveillé l'indignation de certaines fédérations d'Europe continentale, chez d'autres, manifestement, elle motiva le gonflement décomplexé des indemnités exigées. Jugeant « peu sérieuse »¹¹⁷ cette prétention de dupliquer les sommes initialement accordées, l'AUF – en dépit de son précédent avec l'Angleterre – refusa d'y accéder.

Pour cause, l'Uruguay ne pouvait céder à ces nouvelles prétentions économiques sans se mettre dans une posture délicate vis-à-vis des autres participants au tournoi¹¹⁸. En effet, bien que l'hôte de la compétition assurât la majeure partie des frais entraînés par la participation des délégations étrangères, certaines dépenses – comme par exemple le salaire des masseurs et des entraîneurs, la confection des uniformes et des maillots, les frais de bouche couvrant la période de préparation de l'équipe en amont du tournoi, le matériel sportif nécessaire à celle-ci, l'obtention de passeports pour chaque membre de délégation, etc. – reviendraient irrémédiablement aux différentes sélections. Ces dépenses incompressibles concernaient indistinctement les nations professionnelles et amateurs. C'est d'ailleurs pour ces dernières – générant logiquement moins de revenus – qu'elles représentaient le plus lourd fardeau. Au rang des nations amateurs qui prirent part à la Coupe du monde, celles faisant figure d'authentiques petits poucets à la fois institutionnels, sportifs et financiers étaient les plus jeunes fédérations du sous-continent américain. À la tête de

115. BUERO, Enrique, *Negociaciones... op.cit.* p.123.

116. Traduction d'un article du journal *Svenska Tagleblatt* paru à Stockholm, (document s/ref) circa janvier 1930. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

117. « poco serio nuevo pedido ». Lettre n°191449 du Ministère des Relations Extérieures retranscrivant le télégramme d'Enrique Buero adressé à M. Seeldrayers, daté du 7 janvier 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol et BUERO, Enrique, *Negociaciones... op.cit.* p.123.

118. Fédération Autrichienne de Football, « Résolution de la Présidence de la Fédération Autrichienne de Football de la Session du 7 février 1930 » (traduction). Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

championnats embryonnaires et souffrant d'un déficit criant d'infrastructures, le ballon rond ne dégageait pour elles que peu de ressources. Pour pallier ces carences, la fédération du Pérou par exemple, sollicita l'aide des pouvoirs publics en vue de lui permettre de préparer convenablement la sélection nationale et de couvrir les coûts entraînés par sa participation à la Coupe du monde. Initialement, le gouvernement andin accéda à la demande et promit le déblocage d'une subvention de 8 000 dollars à cet effet¹¹⁹. Entre temps, le pays fut frappé de plein fouet par le krach boursier étasunien. Plongé dans « la plus grave crise économique et financière de l'histoire du pays depuis la Guerre du Pacifique »¹²⁰, la subvention en question pour le football ne put être honorée par le gouvernement¹²¹. En dépit de sa situation désastreuse et à contre-pied de ses homologues européennes qui comptaient sur la générosité de l'hôte de la compétition, la fédération péruvienne s'évertua de financer seule sa représentation à Montevideo. Pour cela, elle organisa notamment un « Tournoi de Financement »¹²² consistant en quatre matchs amicaux. Grâce aux largesses des différents acteurs impliqués – dont la Municipalité de Lima et le Comité National des Sports qui renoncèrent aux pourcentages leur revenant normalement¹²³ – la totalité des recettes de ces matchs fut reversée au team péruvien en vue de son voyage vers le Rio de la Plata¹²⁴. Eu égard aux

119. Lettre n°394 de la Fédération Péruvienne de Foot-Ball, signée Gastón Basadre G. (Président), adressée à M. le Président du Comité Exécutif du Championnat Mondial, datée du 11 mai 1930, Lima. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

120. « El Gobierno Peruano [...] está luchando en estos momentos por conjurar la más grave crisis financiera y fiscal que registra la historia de la república después de la guerra del Pacífico ». Lettre n°704552 du Ministère des Relations Extérieures, retranscrivant la dépêche n°658 en provenance du poste de Lima, signé Fosalba, adressé à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, Dr. Raúl Jude. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

121. Au tournant de l'année 1930, l'économie péruvienne fut durement affectée par le retrait brutal des capitaux étasuniens et la chute des cours des matières premières exportées. Pour répondre à cette situation d'urgence, le gouvernement procéda à des coupes budgétaires drastiques amputant tout dépense non vitale pour l'économie du pays. Lettre n°609 de la Légation de l'Uruguay à Lima, signée Rafael J. Fosalba, adressée à M. le Docteur Don Raúl Jude, Président du Comité Exécutif du Championnat Mondial de Football, datée du 6 mai 1930, Lima. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

122. « Torneo Pro Fondos » journal *La Prensa*, Lima, édition du 20 mai 1930 et journal *Mundo*, Lima, édition du 5 mai 1930.

123. Lettre n°737 de la Légation de l'Uruguay à Lima, signée Rafael J. Fosalba, adressée à M. le Docteur Don Raúl Jude, Président du Comité Exécutif du Championnat Mondial de Football, datée du 26 mai 1930, Lima. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

124. Notons que la question financière était si tendue au Pérou que les allers-retours entre la Fédération et le Comité National du Sport concernant la réduction du budget nécessaire à la participation à la Coupe du monde débouchèrent sur une vive controverse

sacrifices économiques consentis par ses modestes sœurs du Nouveau Monde (et à son attitude intractable envers celles-ci¹²⁵), l'AUF pouvait difficilement accéder au versement des sommes considérables réclamées par les plus riches fédérations d'Europe.

Suite au refus de l'Uruguay d'augmenter le montant de 4 000 pesos du cachet professionnel accordé à la fin de l'année 1929, les négociations entre les fédérations d'Europe centrale et l'AUF reprirent de plus belle. L'Ambassadeur Garabelli basé à Vienne multiplia les déplacements à Prague et à Budapest et activa le réseau de consuls honoraires dans la région pour l'assister dans ses démarches¹²⁶. Malgré celles-ci, dès le 15 février, l'Autriche confirma son absence suivie par la Tchécoslovaquie¹²⁷. Cependant, grâce aux nombreux contacts qu'ils avaient noués avec les acteurs du football local au cours de leurs négociations, les hommes du MRREE apprirent que plusieurs clubs parmi les plus en vue de ces pays – appâtés par les avantages matériels qu'offrait l'Uruguay – voyaient d'un bon œil la possibilité de prendre le relais de leurs sélections respectives et d'envoyer leurs propres équipes en guise de représentation nationale¹²⁸. L'AUF pour sa part – comme lors de ses tractations auprès des Anglais¹²⁹ – faute d'obtenir la venue d'une sélection à proprement parler,

qui entraîna la démission de la direction de la Fédération et ce, quelques jours avant de partir pour Montevideo. Journal *La Crónica*, Lima, édition du 16 juin 1930.

125. En effet, lorsque, par exemple, les fédérations du Pérou et d'Équateur firent part de leur problèmes économiques, l'AUF, loin de proposer les largesses consenties à l'Europe, se limita à leur suggérer par la voie des hommes du MRREE de tenter d'obtenir le concours de leurs pouvoirs publics respectifs. Coupure de presse (s/ref), Lima, édition du 28 mai 1930. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol. De même, la fédération paraguayenne, qui au début de l'année 1930 hésitait à se retirer de la Coupe du monde par manque de fonds, obtint grâce aux insistantes démarches auprès du gouvernement paraguayen entreprises par le chargé d'affaires de l'Uruguay, une aide financière publique. Journal *La Nación*, Asunción, édition 1^{er} mars 1930.
126. Lettre n°48/930 de la Légation de l'Uruguay à Vienne, signée Luis Garabelli, adressée à M. le Président du Comité Exécutif du Championnat Mondial de Football, Dr. Raúl Jude, datée du 18 février 1930, Vienne. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.
127. Lettre de l'Oesterreichischer Fussball-Bund, signée par son président, adressé à Son Exc. Dr. Louis Garabelli, datée du 15 février 1930, Vienne. Fond 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.
128. Lettre n°37/930 du Consulat de la République Orientale de l'Uruguay à Prague, signée par le Consul, adressée à Son Excellence [l'Ambassadeur Garabelli], datée du 5 février 1930 et Lettre n°195656 du Ministère des Relations Extérieures, signée Rufino T. Domínguez, retranscrivant la dépêche n°77/930 du 11 mars 1930 en provenance du poste de Vienne, signée Luis Garabelli, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, Dr. Raúl Jude, datée du 2 avril 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.
129. Suite au refus de la FA d'envoyer sa sélection à Montevideo, l'AUF avait tenté d'obtenir, sans succès, la venue d'un club professionnel anglais qui aurait put faire office

était favorable à cette solution de remplacement. Aussi, dès la fin du mois de février 1930, des pourparlers en ce sens furent entamés avec le Sparta de Prague et le First Vienna¹³⁰. Pour s'assurer de leur venue, l'AUF promit de donner carte blanche à ces équipes concernant le lieu et le nombre de matchs amicaux qu'elles voudraient organiser en marge du Championnat du monde. Elle posa en revanche une seule condition *sine qua non* : ces équipes devaient être reconnues par leurs fédérations respectives comme étant leur représentantes officielles¹³¹. En 1925 il avait bien peu importé au public européen de savoir s'il avait à faire au CNdF ou à la Celeste. Pour 1930, l'AUF tablait sur un phénomène similaire. À 11 000 km de distance, le First Vienna ferait aisément office de sélection autrichienne ; le public local ne s'incommoderait pas vraisemblablement devant de telles subtilités. *De iure*, par contre, l'accréditation officielle de ces clubs par leurs fédérations nationales revêtait une importance capitale. Le prestige et la crédibilité du tournoi en dépendaient directement.

Malgré l'avancement des pourparlers, les fédérations concernées ne donnèrent pas leur feu vert et cette solution de remplacement se solda donc, comme les autres démarches entreprises par les organisateurs, par un échec. L'Autriche et la Tchécoslovaquie ne seraient pas représentées à Montevideo. Au même moment, du côté hongrois, la poursuite du dialogue pouvait encore laisser croire à une éventuelle solution, mais les négociations étaient en réalité au point mort. En effet, les Magyars n'avaient manifestement pas abandonné l'espoir de voir l'Uruguay accéder à leurs exigences financières pourtant refusées une première fois. Dans le but de convaincre les Sud-américains du bien-

de représentation nationale pour l'Angleterre. L'envoyé spécial en Angleterre, A. Le Bas était à ce propos entré en contact avec les clubs d'Arsenal, Sheffield, Aston Villa et Manchester City, mais la FA coupa court à ces tractations en annonçant qu'elle n'autoriserait aucune équipe à représenter officiellement l'Angleterre. Lettre signée A. Le Bas, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, Dr. Raúl Jude, datée du 19 décembre 1929, Londres. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol et Lettre n°192235 du Ministère des Relations Extérieures, retranscrivant le télégramme L 5514 en provenance du poste de Londres du 15 février 1930, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football Dr. Raúl Jude, datée du 15 février 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

130. Lettre n°195211 du Ministère des Relations Extérieures, retranscrivant la dépêche n°70/930 en provenance du poste de Vienne du 7 mars 1930, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football Dr. Raúl Jude, datée du 31 mars 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.
131. « Accepterions venue Sparta si représente officiellement Tchécoslovaquie » / « Aceptaríase venida Sparta si representase oficialmente Checoslovaquia ». Lettre n°139/930 de la Légation de l'Uruguay à Vienne, signée Luis Garabelli, adressée à M. le Docteur Don Raúl Jude, Président de l'Association Uruguayenne de Football, datée du 22 avril 1930. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

fondé de leur demande, ils firent parvenir à cette dernière le détail, toujours plus conséquent, des fonds qu'ils estimaient devoir engager en cas de voyage vers le Nouveau Monde. En chiffrant ces dépenses à un total de 17 500 dollars, la fédération hongroise se proposait de faire passer la somme de 8 000 dollars demandée fin décembre pour modeste et raisonnable, et surtout, celle de 4 000 dollars accordée par l'Uruguay, pour franchement insuffisante¹³². Mais, parce que cela aurait constitué un dangereux précédent vis-à-vis du reste des participants et que, de toute manière, elle entendait que cette demande relevait presque de l'extorsion¹³³, l'AUF resta impassible et coupa court à toute renégociation du cachet professionnel initialement accordé. Faute de trouver un compromis, cette autre grande nation du football fut elle aussi absente des gazons de Montevideo.

Enfin, parmi les équipes d'Europe centrale, celle de l'Italie occupait une place à part dans les desseins uruguayens. En effet, si le pays – à l'image de ses voisins – était un des meilleurs exposants du football européen, c'était surtout sa proximité historique et culturelle le liant à l'Uruguay qui faisait de la Squadra Azzurra une invitée essentielle au succès symbolique du Tournoi du Centenaire. Parce que le football italien était régi par le professionnalisme, suite à l'attribution du cachet professionnel au tournant de l'année 1930, la présence de la Nazionale semblait acquise. Cependant, des bruits contradictoires en provenance de la presse péninsulaire assombrirent sérieusement ces perspectives. Au début de l'année 1930, plusieurs journaux italiens annoncèrent que du fait de l'absence escomptée de l'Europe, « l'Uruguay a[vait] renoncé à organiser le tournoi mondial »¹³⁴ et que en remplacement l'AUF aurait décidé d'organiser au mois d'octobre un tournoi réservé aux nations américaines. Bien qu'il ne soit pas possible d'affirmer qu'ils aient créé de toutes pièces cette authentique « *fake news* »¹³⁵, cette annonce fut tout de même promptement mise à profit par les dirigeants du football italien pour se distancer du projet

132. Lettre n°773/929-30 de la Magyar Labdarugók Szövetsége, signée par son Secrétaire-Général, adressée à Son Excellence [Louis Garabelli], datée du 8 mars 1930, Budapest. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol. L'intégralité de cette lettre fut traduite et publiée dans les pages du journal *El Día*, probablement avec le propos de dénoncer au public le racket auquel se livraient certaines nations d'Europe. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 26 avril 1930. Pour la retranscription complète de cette missive, se référer au document 10 des annexes p.551.

133. AUF, tapuscrit du compte rendu de la Coupe du monde de 1930. Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

134. « L'Uruguay rinuncia ad organizzare il torneo mondiale ». Journal *Il Giornale d'Italia*, Rome, édition du 7 mars 1930.

135. « la noticia falsa proveniente 'soi disant' de Montevideo ». Lettre de la Légation de l'Uruguay à Bruxelles, signée Enrique Buero, adressée à M. Dr. Raúl Jude, Président du Comité Exécutif de la Coupe du monde, datée du 18 mars 1930, La Haye. Fond 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

de Coupe du monde. En effet, arguant le supposé renoncement uruguayen, ils annulèrent inopinément leur rendez-vous prévu avec E. Buero (coupant ainsi court aux discussions concernant l'envoi d'une équipe en Amérique du Sud) et commencèrent, à la place, à se poser la question de l'organisation d'un tournoi pour remplacer cette Coupe du monde avortée ; compétition qui aurait eu lieu, naturellement, en Italie¹³⁶. N'ayant pas été prévenu par les hommes de la FIGC, Enrique Buero apprit ces nouvelles dans la presse lorsque le bateau qui le ramenait d'Uruguay, où il avait passé les fêtes de fin d'année, arriva au mouillage en Europe¹³⁷. Dans un premier temps, comme certains de ses confrères avant lui¹³⁸, il s'évertua à combattre la *fake news* en multipliant les démentis auprès de la presse italienne¹³⁹.

Pendant ce temps, l'Italie avançait sur son projet de compétition de remplacement. Le 9 mars, les Italiens avaient donné rendez-vous aux nations d'Europe centrale à Trieste pour discuter de l'organisation de leur tournoi continental¹⁴⁰. Buero se hâta de s'y rendre pour rencontrer les grands représentants du football professionnel et les exhorter à abandonner leur projet dissident et à reconsidérer à la place leur refus de se rendre à la Coupe du monde de Montevideo qui aurait bel et bien lieu. De l'insuffisance des indem-

136. « la richiesta dell'Italia di organizzare un torneo europeo sara accolta dalla FIFA ». Journal *Il Giornale d'Italia*, Rome, édition du 7 mars 1930. « La Federazione [...] e sempre pronta, anzi prontissima a organizzare il campionato del mondo in Italia ». Journal *Il Messaggero*, Rome, édition du 8 mars 1930.

137. Lettre de la Légation de l'Uruguay à Bruxelles, signée Enrique Buero, adressée à M. Dr. Raúl Jude, Président du Comité Exécutif de la Coupe du monde, datée du 18 mars 1930, La Haye. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

138. Au Portugal par exemple, l'Ambassadeur uruguayen avait déjà dû faire des démentis dans la presse locale, notamment pour contrecarrer les rumeurs alarmistes circulant dans les journaux de Lisbonne et de Porto sur l'impossibilité de construire le stade Centenario à temps pour la Coupe du monde. Lettre n°137 de la Légation de l'Uruguay à Lisbonne, signée Requena Bermúdez, adressée à Son Exc. M. le Ministre des Relations Extérieures, Don Rufino T. Domínguez, datée du 22 juin 1929, Lisbonne. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol. Des rumeurs similaires concernant la construction du stade circulaire également en Italie. Journal *Il Secolo XX*, Gênes, juin 1929.

139. Ainsi, trois jours après avoir évoqué le désistement uruguayen, le *Giornale d'Italia* revenait sur ses propos en annonçant que « L'Uruguay non ha rinunciato ». Journal *Il Giornale d'Italia*, Rome, édition du 10 mars 1930. *La Gazzetta dello Sport*, en fit de même en évoquant que « La Federazione uruguayana non rinuncia al Campionato mondiale ». Journal *La Gazzetta dello Sport*, Rome, édition du 14 mars 1930 et lettre n°192298 du Ministère des Relations Extérieures, signée Rufino T. Domínguez, retranscrivant le télégramme du 8 mars 1930 en provenance du Consulat uruguayen à Gênes, signé Buero, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, Dr. Raúl Jude, datée du 12 mars 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

140. Journal *La Gazzetta dello Sport*, Rome, édition du 10 mars 1930.

nités accordées par l'Uruguay à la crise économique mondiale, en passant par l'opposition des clubs ou encore la non-conformité avec les dates du tournoi, le diplomate se heurta là encore à un mur de blocages auquel il tenta, tant bien que mal, de répondre. Mais lorsque l'Italie avança comme nouveau motif justifiant de son indisposition les incidents qui étaient survenus à Montevideo en août 1929 au moment de la tournée sud-américaine du FC Bologne¹⁴¹, il comprit que c'était peine perdue. Au regard de la teneur des liens culturels, historiques et ethniques unissant la péninsule italique à la jeune nation uruguayenne – érigés en poncifs durant les mois précédents – le caractère anecdotique de l'incident du salut fasciste de l'équipe bolonaise en faisait un prétexte difficilement crédible. Buero prit alors conscience que malgré les promesses de la FIGC de se pencher à nouveau sur la question, les Italiens n'avaient en réalité, aucune intention de se rendre en Uruguay et acquit la « conviction que l'Italie aliment[ait] le désintérêt de l'Europe Centrale dans le but d'organiser elle-même un tournoi de substitution »¹⁴².

Outre cette volonté d'organiser sa propre compétition pour le football d'Europe centrale, le désintérêt italien pour Montevideo s'expliquait également par un autre facteur non abordé à Trieste mais qui avait déjà abondamment filtré dans la presse péninsulaire. Quelques mois plus tôt, suite à une entrevue avec M. Zanetti, le secrétaire de la FIGC, les journalistes de la *Gazzetta dello Sport* avaient affirmé que la non-participation italienne n'était pas à mettre

141. En plus d'un différend financier, le séjour des hommes du FC Bologne avait été entaché par des incidents d'ordre politique. L'Uruguay comptait à l'époque une population nombreuse d'origine italienne dont le départ avait parfois été motivé par l'établissement du pouvoir mussolinien. Aussi, lorsque les joueurs italiens effectuèrent – comme à leur habitude – le salut fasciste en début de match, cela provoqua des fortes invectives de la part du public local. Par ailleurs le secrétaire de l'AUF (probablement le communiste Celestino Mibelli), avait froissé l'équipe italienne en les désignant avec dédain comme « les fascistes ». De retour dans la péninsule, l'entraîneur de l'équipe, le Dr. Felsner avait dénoncé ces agissements créant de ce fait une grande polémique et la forte indisposition des dirigeants italiens vis-à-vis de l'Uruguay, et ce, d'autant plus que le président de la FIGC (et par ailleurs Ministre de l'Intérieur) M. Arpinatti, ainsi que le secrétaire de celle-ci, M. Zanetti, étaient des hommes du Bologne FC. Lettre signée Enrique Buero, adressée à Monsieur le Docteur Raúl Jude, datée du 28 avril 1930, Bruxelles. Fond 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol et Lettre n°302968 du Ministère des Relations Extérieures, signée Rufino T. Domínguez, retranscrivant la dépêche n°273/1929 en provenance du poste de Vienne, signée Luis Garabelli, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, datée du 19 novembre 1929, Montevideo. *Ibidem*.

142. « la convicción de que Italia alimenta el desinterés de la Europa Central para organizar ella un campeonato sustitutivo ». Lettre de la Légation de l'Uruguay à Bruxelles, signée Enrique Buero, adressée à M. Dr. Raúl Jude, Président du Comité Exécutif de la Coupe du monde, datée du 18 mars 1930, La Haye. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

sur le compte de quelconques « questions d'argent »¹⁴³ – car les coûts de participations seraient faibles – mais davantage sur une question technique : celle du format retenu pour le tournoi, à savoir celui de coupe et donc, de compétition à élimination directe. La perspective d'une élimination rapide inquiétait fortement les dirigeants italiens. À ce propos, le quotidien aux pages roses affirmait :

« L'Italie ne peut, pour des raisons morales évidentes – s'exposer au risque d'être éliminée, peut-être dès la première journée et peut être suite à un moment de faiblesse des Azzurri, par une équipe de peu de valeur »¹⁴⁴.

Une telle idée était également partagée par le *Giornale d'Italia* qui écrivait dans ses colonnes que :

« Le régime du tournoi retenu par l'Uruguay [le système de coupe], rend la participation d'une équipe aussi cotée que la nôtre, bien aventureuse. Or, notre fierté [sportive et nationale] qui repose sur un passé et un présent glorieux, ne peut se voir ainsi mise en jeu dans une compétition qui n'offre ni les dispositions ni les garanties techniques nécessaires »¹⁴⁵.

En évoquant la probabilité non-nulle d'une élimination précoce contre une sélection mineure et le danger que le voyage à Montevideo faisait courir à la réputation de la sélection, la presse italienne avouait entre les lignes quelque chose de bien plus grave : les chances de succès de la Nazionale à Montevideo étaient infimes et le trophée était tout simplement pour elle hors d'atteinte¹⁴⁶.

143. « Il maestro Zanetti ha ribadito i motivi che spingono la Federazione Italiana ad essere contraria alla partecipazione, ragione che, como è stato più volte ripetuto, non riflettono questioni di danaro – poichè la partecipazione non verrebbe a constare più di 200 mila lire ». Journal *la Gazzeta dello Sport*, 3 février 1930.

144. « E' evidente infatti che l'Italia non puo – per ovvie ragioni morali – esporsi al rischio di venire eliminata magari alla prima giornata e, magari in seguito ad un momento poco felice degli azzurri, da una squadra di non grande valore ». *Ibidem*.

145. « Così come l'Uruguay ha regolato la disputa del torneo, la partecipazione di una squadra, ben quotata come sarebbe la nostra « nazionale » azzurra, diverrebbe un'autentica avventura. Ed il nostro orgoglio che viene legittimato da un passato e da un presente gloriosi, non puo essere messo in giuoco in una competizione che non offre affidamenti e garanzie tecniche ». Journal *Il Giornale d'Italia*, Rome, édition du 12 mars 1930.

146. Dans ses échanges avec la diplomatie uruguayenne, la FIGC avait fait du système de coupe retenu pour la compétition comme le grand frein s'opposant à sa venue. Il convient de remarquer que l'abandon de ce système au profit de celui de championnat, n'entraîna pas pour autant un revirement du côté italien. Lettre n°192219 du Ministère des Relations Extérieures, signée Rufino T. Domínguez, retranscrivant la dépêche n°98/7 du 3 février 1930 en provenance du poste de Rome, signée Federico Grunwaldt Cuestas, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, Dr.

C'est ainsi la certitude de ne point pouvoir gagner la compétition qui poussa en grande partie les Italiens à s'abstenir au moment de s'embarquer pour Montevideo. Cet élément, loin d'être anecdotique et circonscrit au cas italien, traduit en réalité une configuration propre à la première Coupe du monde de football qui conditionna tout à la fois sa préparation et son déroulement : la compétition comptait un vainqueur connu d'avance, le Rio de la Plata. De fait, sportivement parlant, le seul intérêt du tournoi consistait à déterminer de quel côté de l'estuaire la coupe en or massif apportée dans les bagages de Jules Rimet élargirait domicile. Depuis les Olympiades de 1924 et 1928 et les tournées européennes des clubs sud-américains durant la deuxième moitié des années 1920, le Vieux Monde était parfaitement au fait du niveau de jeu supérieur des sélections *platenses*. À Amsterdam, même loin de chez elles et en dépit d'un long voyage, les deux sélections avaient survolé la compétition. Une telle domination n'augurait rien de bon pour les Européens à l'heure de partir affronter ces footballeurs auréolés sur leurs fiefs. Concrètement, elles pensaient n'avoir aucune chance et s'embarquer pour Montevideo aurait donc pu revenir pour elles à se résigner à faire de la simple figuration sportive dans le Cône Sud, ce à quoi plusieurs se refusaient.

À l'aune des mantras sportifs contemporains sur l'importance de la participation plus que de la victoire, cet argument peut laisser pantois. Il est cependant parfaitement attesté dans les sources, et ce, bien au-delà du cas italien. À la fin de l'année 1929 par exemple, lorsque le consul uruguayen en Pologne s'était rapproché des autorités footballistiques du pays pour s'enquérir des raisons de leur désistement, la *Polski Związek Pilki Nożnej* répondit qu'elle considérait que « la classe de l'équipe représentative de Pologne, sur le plan purement sportif, n'é[tait] pas suffisante pour pouvoir défendre les couleurs nationales avec le moindre espoir de succès face à l'équipe d'Uruguay ou d'autres de sa trempe »¹⁴⁷. De même, les fédérations portugaise et française craignaient de ne pouvoir envoyer à Montevideo des équipes représentatives de leur « valeur réelle »¹⁴⁸ et donc de s'exposer à une humiliante élimina-

Raúl Jude, datée du 8 mars 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

147. « considera el Polski Związek Pilki Nożnej que la clase del equipo representativo polaco, visto del punto de vista meramente deportivo no es bastante alta para poder defender los colores de Polonia con alguna esperanza de suceso en competencia con el equipo uruguayo u otros de tan alta clase ». Lettre n°732126 du Ministère des Relations Extérieures, signée Rufino T. Domínguez, retranscrivant la note n°50/929 du 12 novembre 1929 en provenance du Consulat uruguayen en Pologne signée Dr. M. Stamiński, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, Dr. Raúl Jude, datée du 26 décembre 1929, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

148. « no puede esta Federación, por ahora, organizar un grupo representativo que corres-

tion précoce¹⁴⁹. Plus franche dans son analyse, la presse tchécoslovaque, elle, n'hésita pas à nommer les choses par leur nom :

« De nos jours, au temps des professionnels et des pseudo-amateurs, il est assez difficile d'essayer de trouver des excuses pour ne pas envoyer d'équipe à Montevideo en évoquant le faux prétexte que les joueurs ne pourraient obtenir le congé nécessaire à la longueur du voyage. Il serait bien plus à propos et bref de reconnaître honnêtement qu'il n'y a pas, du fait de la qualité des sélections sud-américaines, grand espoir de pouvoir récolter des lauriers durant ce championnat du monde »¹⁵⁰.

La supériorité du football *platense* ne faisait donc aucun doute pour les Européens. Elle n'en faisait pas plus, d'ailleurs, pour le reste des nations américaines. Ces dernières aussi, si elles n'avaient pu voir de leurs propres yeux les *olímpicos* en action sur le Vieux Continent, n'en demeuraient pas moins familières de la qualité de leur jeu à travers la vitalité du football continental et notamment des Copas América largement sous domination argentine-uruguayenne. Les missives échangées entre l'AUF et ses homologues continentales dans les mois précédents la Coupe du monde attestent de la résignation de ces dernières quant à l'issue du tournoi. Manifestement, toute perspective de victoire était définitivement enterrée. Pour autant, ce ne fut pas là un motif utilisé pour justifier leur abstention, bien au contraire. Ainsi, dans sa lettre du 14 janvier 1930, la fédération mexicaine par exemple, affirmait que :

« L'équipe nationale mexicaine accept[ait] avec joie l'honneur qui lui é[ta]it fait et qu'elle participer[ait] avec véritable plaisir à ce Championnat, non pas avec l'espoir de décrocher un laurier auquel elle ne p[ouvait] présentement aspirer, mais avec celui d'y obtenir les bénéfiques enseignements pour [le développement de son] sport »¹⁵¹.

ponda a nuestro valor real ». Lettre n°330 de la Fédération Portugaise de Football Association, signée J. Salazar Carreira (Secrétaire), adressée à Son Exc. [l'Ambassadeur Requena Bermudez], datée du 4 février 1930, Lisbonne. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

149. Lettre n°195208 du Ministère des Relations Extérieures, signée Rufino T. Domínguez, retranscrivant la dépêche confidentielle n°4201-30-(216) du 8 mars 1930 en provenance du poste de Paris, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, Dr. Raúl Jude, datée du 19 février 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

150. « Hoy en tiempo de los profesionales y pseudo-amateurs es por cierto difícil de querer encontrar excusa por no enviar cuadros a Montevideo en falsos pretextos de no poder conseguir licencia para los jugadores, en vista de la enorme distancia. Sería mucho más práctico y breve reconocer voluntariamente que hay muy poca esperanza de cosechar laureles en este campeonato mundial, dada la calidad de los cuadros sudamericanos ». Traduction de l'article 'La sélection Tchécoslovaque à Montevideo', Journal *České slovo*, Prague, édition du 11 décembre 1929.

151. « El equipo Nacional Mexicano acepta con gusto el honor que se le hace y con verdadero

La présence mexicaine à la Coupe du monde n'allait pas de soi. En effet, sa sélection devait normalement participer à la même époque aux Deuxièmes Jeux Sportifs Centro-Américaines organisés à La Havane¹⁵². D'après les mots des journalistes du pays, le Mexique devait :

« faire le choix d'aller en Uruguay, car lors de ce tournoi – au cours duquel nous serons vaincus à n'en pas douter, peut-être dès le premier match – nos joueurs auront la possibilité d'assister à ce qui se fait de mieux dans le monde en terme de football, alors qu'en allant à La Havane, bien que le triomphe y semble probable, nous n'en retirerions que peu de profits. D'où qu'on le regarde, le Championnat du monde de Montevideo a bien plus d'intérêt footballistique »¹⁵³.

Cette manière de voir le déplacement à Montevideo à des fins 'pédagogiques' ne fut pas uniquement le fait du Mexique. À l'image de l'Équateur désirant « recueillir les leçons [des Rioplatenses] et peut-être comprendre les secrets qui leur [avaient] ouvert les chemins de la gloire »¹⁵⁴, ou encore du Chili, acceptant l'invitation uruguayenne sans aucune « prétention » de victoire, mais afin d'obtenir, au contact de leur « frères orientaux », les « grands

placer tomará participación en el Campeonato que nos ocupa, no con la esperanza de conquistar un laurel al que no puede aspirar en la actualidad, sino con el objeto de poder obtener enseñanzas provechosas para nuestro deporte y con el anhelo de poder participar también en el realce de la celebración de festividad tan grande en que se conmemorará el primer centenario de la Independencia Política de una República hermana bien querida ». Lettre de la Fédération Mexicaine de Football Association, signée Bernardo Semádeni (Secrétaire), adressée à M. le Président de la Fédération Uruguayenne de Football, datée du 14 janvier 1930, Mexico DF. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

152. Journal *El Universal Gráfico*, México DF, édition du 9 décembre 1929.

153. « ir a Uruguay porque esa competencia, en la que perderemos sin duda alguna, quizá en el primer juego, se tendrá oportunidad de que los nuestros vean nuevamente a lo mejor del mundo en cuestión de la patada, en tanto que al concurrir a la Habana, aunque se triunfara, como parece probable, se sacaría bien poco provecho. Por más que se quiera, tiene más interés futbolero el Campeonato Mundial de Montevideo ». Journal *El Universal Gráfico*, México DF, édition du 20 décembre 1929.

154. « En el Ecuador existe el más sincero y leal afecto a la gloriosa tierra de Artigas, y al tratarse de celebrar el hecho magnífico de su independencia, considera de su deber cooperar en la medida de sus posibilidades para que tal celebración sea, como corresponde, una fiesta de esta América que se enorgullece de ostentar la joya riquísima de cultura que resplandece en las orillas del Plata. Y nosotros, los representantes del deportismo ecuatoriano, sentimos, a más de ese anhelo patriótico, ese otro de abrazar fraternalmente a los gallardos vencedores que en los estadios del mundo se han ceñido los mejores laureles; abrazarlos y recibir sus lecciones y adivinar los secretos que han abierto sendero a la gloria ». Télégramme de la Fédération Équatorienne de Football, adressé à l'Association Uruguayenne de Football, datée du 4 juin 1930. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

enseignements qui feraient progresser le football »¹⁵⁵ national, l'ensemble des pays du sous-continent américain invités à prendre part au tournoi partageait cette posture. Seul le Brésil peut-être, qui avait quelques rares fois réussi à mettre ses voisins du Plata en difficulté au cours des dernières Copa América¹⁵⁶ pouvait éventuellement prétendre jouer un rôle autre que celui de simple *sparrring-partner*. Pour le reste, les chances de victoire tendaient inexorablement vers zéro. Si les bénéfiques escomptés concernant les leçons de football dispensées sur le gazon de la capitale uruguayenne pouvaient contribuer à justifier un déplacement jusqu'au Rio de la Plata, le véritable impératif qui motiva les sélections Sud-américaines à prendre part au tournoi fut la signification symbolique que revêtait l'événement. Il était important pour elles de pouvoir fêter « le premier centenaire de l'Indépendance Politique d'une République sœur bien-aimée ».

Cette dimension symbolique était consubstantielle au projet de Coupe du monde de 1930 et ce, dès la formulation de son projet en février 1929. C'était cette dimension qui devait – et qui dans une certaine mesure avait permis – imposer la candidature montévidéenne à Barcelone et c'était donc cette même dimension qui devait également pousser les nations amies de l'Uruguay à être présentes par le truchement de leurs sélections de football au moment de ce Centenaire célébré balle au pied. Entendues dans ce référentiel, les participations des nations américaines – pourtant vouées à la défaite – prenaient tout leur sens. De même, les abstentions de quelques pays d'Europe du Nord avec lesquels l'Uruguay n'entretenait pas d'attaches particulières pouvaient donc également sembler compréhensibles aux yeux des organisateurs. Ce qui ne l'était pas en revanche, c'était l'absence de représentation de certains peuples auxquels l'Uruguay se sentait uni par de forts liens historiques et culturels. Le cas italien rentrait dans cette catégorie particulière et c'est pourquoi son absence à Montevideo fut vécue comme une authentique trahison.

Avec le cas italien, celui de l'absence de l'Espagne fut sans nul doute l'épisode du vaste dossier de l'abstentionnisme européen le plus affligeant pour l'Uruguay. Après la première réponse négative de la RFEF dont le président de l'AUF avait disqualifié les arguties, les véritables raisons poussant le onze ibérique à se tenir éloigné des rives de l'Atlantique Sud firent rapidement

155. « Chile concurrirá pués, sin otra pretensión que contribuir a medida de sus fuerzas al éxito del Certamen, pero seguro que al lado de los hermanos orientales habrá de sacar grandes enseñanzas para el progreso del football entre sus múltiples cultores ». Lettre n°224 de la Fédération de Football du Chili, signée par Abraham Ortega (Président), adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, datée du 15 octobre 1929, Santiago. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

156. Le Brésil avait notamment remporté les Copas América de 1919 et 1922, toutes deux à domicile.

surface dans les pages des journaux de la péninsule. À l'image de la presse tchécoslovaque, les journalistes espagnols admettaient sans ambages que la question de fond motivant les réticences européennes en général et espagnole en particulier résidaient avant tout autour de la reconnaissance d'une infériorité sportive criante. Pour eux, il valait mieux s'abstenir que de prendre le risque de porter les stigmates d'une humiliation sportive.

« Aucun onze européen ne peut prétendre sortir victorieux. [...]. Les Uruguayens, les Sud-américains même, ne verront pas sur leurs terrains l'équipe représentative d'Espagne. Ceux qui ressentiront le plus cette absence seront les centaines de milliers de compatriotes émigrés dans ces pays désireux de pouvoir acclamer les joueurs espagnols. Mais il est préférable d'entretenir les illusions plutôt que de les voir tomber à terre. En effet, absents du tournoi de Montevideo, ils auront toujours la satisfaction de pouvoir s'exclamer : Ah, si l'équipe d'Espagne était venue! ... »¹⁵⁷.

In fine, cette attitude de l'Espagne était en tout point similaire à celle de la majorité des pays du Vieux Continent. Ce qui la différenciait cependant – outre l'aspect symbolique découlant de sa qualité d'ancienne métropole coloniale – fut l'allure de feuilleton à rebondissements que prit la venue de La Roja dans l'espace médiatique uruguayen. Proximité de langage oblige, les articles parus dans la presse ibérique exposant les prises de position des diverses autorités espagnoles, pour ou contre la venue à Montevideo, étaient régulièrement publiés dans les colonnes des journaux uruguayens. Le public latino-américain suivait attentif l'évolution de la situation et les signaux envoyés par la RFEF étaient ambigus. Si elle avait, dès la fin de l'année 1929, fait part des nombreuses 'difficultés' s'opposant à sa venue, elle tardait en revanche à prendre une décision finale sur la question. Surtout, elle ornementait systématiquement ses propos de formules de fervente amitié ibéro-américaine qui laissaient transparaître des lueurs d'espoir en vue d'un providentiel déblocage de la situation.

Faute de pouvoir acter unilatéralement l'absence de sa sélection sans s'attirer les foudres de ses anciennes colonies, le bureau de la fédération ibérique décida de confier cette lourde tâche à l'ensemble de ses membres composé des

157. « Ningún once europeo puede pensar salir victorioso. [...]. Los uruguayos, los sudamericanos todos se quedarán sin ver en sus campos al once representativo de España. Los que lo sentirán más serán los cientos de miles de compatriotas emigrados en aquellos países y que desearían aplaudir a los jugadores españoles. Preferible es siempre tener ilusiones a no ver como caen por tierra. Ausentes nuestros jugadores del concurso de Montevideo, les cabrá la satisfacción de exclamar : Si hubiese venido el equipo español! ». Retranscription d'un article d'Alfonso R. Kuntz paru dans le journal *Telegrama del Rif* (Melilla), journal *El Día*, Montevideo, édition du 30 avril 1930.

différents clubs et fédérations régionales du pays. À cet effet, elle convoqua le 3 février 1930 une Assemblée Générale au cours de laquelle le voyage de La Roja serait mis au vote¹⁵⁸. Avec 16 voix pour et 113 contre, l'issue du scrutin fut très largement défavorable à l'aventure sud-américaine et acta officiellement l'absence de la sélection espagnole à Montevideo¹⁵⁹. La nouvelle causa un profond abattement dans le milieu uruguayen. Et ce, d'autant plus que les efforts entrepris pour obtenir la venue des Ibères n'étaient pas restés circonscrits aux actions des agents de l'AUF, du MRREE ou de la FIFA, mais avaient également touché la société civile. En effet, la vaste communauté espagnole résidant en Uruguay s'était amplement mobilisée dans ce dossier. Les membres du Centre Asturien de Montevideo par exemple, avaient pris l'initiative de contacter directement le Prince des Asturies en le priant d'avoir l'obligeance d'intercéder auprès des dirigeants de la RFEF dans le sens d'une participation de l'Espagne¹⁶⁰. Aussi, lorsque se firent jour les dessous de la décision espagnole, l'affliction qu'elle avait initialement causé se mua en un indicible mouvement d'indignation. En effet, dès le 17 janvier 1930, alors que la RFEF préparait son Assemblée Générale, le FC Barcelone contacta son représentant officiel à Montevideo en vue de dénoncer – au nom de l'amitié le liant au « noble et progressif peuple uruguayen »¹⁶¹ – les agissements des autorités espagnoles. Les Catalans disaient vouloir « faire resplendir la vérité »¹⁶² et laver leur honneur dans cette affaire qui risquait de durablement brouiller les deux pays. Pour cause, les autorités du club *blaugrana* dénonçaient, preuve à

158. Lettre n°191411 du Ministère des Relations Extérieures, signée Rufino T. Domínguez, retranscrivant le télégramme n°4370 du 3 février 1930 en provenance du poste de Madrid, signé Medina, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, datée du 4 février 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

159. Copie traduite de la lettre de la Fédération Espagnole de Football, adressée à Monsieur Jules Rimet, Président du Comité Exécutif de la FIFA, datée du 7 février 1930, Madrid. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

160. Lettre du Président de la Fédération Espagnole, le Marquis de Someruelos, adressée au Chef Supérieur du Palais du Roi Alphonse XIII, le Duc de Miranda, datée du 2 avril 1930, Madrid. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol. Des initiatives similaires avaient également été entreprises par d'autres communautés, ainsi par exemple le Cercle Français de Montevideo adressa en son nom à Jules Rimet une demande similaire en vue de la participation du onze tricolore. Lettre du Cercle Français, signée M. Charrier (président), adressée à M. Rimet, Président de l'Association Internationale de Football, datée du 4 février 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

161. « noble y progresivo pueblo uruguayo ». Lettre du Football Club Barcelone, signée par son secrétaire, adressée à Don Adolfo Gamundí Roig, délégué officiel du FC Barcelone dans la République Orientale de l'Uruguay, datée du 17 janvier 1930, Barcelone. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

162. « resplandezca la verdad ». *Ibidem*.

l'appui¹⁶³, qu'alors même que la RFEF disait officiellement à l'Uruguay être favorable dans le principe à une participation à la Coupe du monde, mais que celle-ci était bloquée par l'opposition de ses clubs au projet, elle était en réalité en même temps en train de donner en sous-main l'instruction à ses affiliés pour qu'ils votent contre le projet lors du scrutin de l'Assemblée Générale qui fixerait le sort de la participation de la sélection.

Portées à la presse par le délégué local du FC Barcelone, les révélations furent vécues à Montevideo comme « un coup de poignard sous-cape »¹⁶⁴ des dirigeants espagnols et déclenchèrent un tourbillon de diatribes à leur rencontre. Ainsi, le journal *El Día*, pourtant peu familier des réactions putassières, se chargea de crucifier dans ses colonnes sportives la conduite du président de la fédération espagnole, le Marquis de Someruelos, accusé pour l'occasion de tous les maux.

« Seul un esprit pervers pouvait se douter de la supercherie en cours. Mais oh surprise! Quand nous apprîmes [...] que sur ordre du petit marquis de Someruelos, la Fédération Espagnole tombait dans la tromperie en envoyant à ses fédérations régionales le billet portant la mention « conviendrait répondre négativement ». Et pendant ce temps, avec le cynisme d'un aristocrate rampant, le fameux Président de la Fédération, Monsieur le Marquis de Someruelos parlait au téléphone avec le président de notre Association, Dr. Jude, en le couvrant d'amabilités et de paroles optimistes. [...].

Quelle peine mérite le brave petit marquis? ... LE CODE PÉNAL DEVRAIT ÊTRE REFORMÉ POUR CONDAMNER UNE TELLE ACTION »¹⁶⁵.

La découverte du pot aux roses suscita également de vives réactions en Espagne où plusieurs journaux qualifièrent de « honte nationale »¹⁶⁶ l'épisode en question qui d'après eux avait « jeté le discrédit et l'ignominie sur l'Espagne aux yeux d'une Amérique sportive qui, pleine d'espoir [les] avait aimablement

163. « Convendría dar una contestación negativa ». Journal *El Diario*, Montevideo, édition du 22 février 1930.

164. « una puñalada por abajo el poncho ». *Ibidem*.

165. « Nadie, únicamente con perversa imaginación, podía pensar en una maniobra falsa. Pero ¡oh sorpresa! Cuando supimos [...] que por indicación del marquesillo de Someruelos, la Federación Española caía en el engaño, enviando a las federaciones regionales la nota « CONVENDRIA CONTESTAR NEGATIVAMENTE ». Y mientras tanto, con el cinismo de un aristócrata servil, el reverendo Presidente de la Federación Española, marqués de Someruelos hablaba por teléfono con el presidente de nuestra Asociación, Dr. Jude, y lo llenaba de amabilidades y de optimismo. [...] ¿Qué pena merece el bravo marquesito?... EL CÓDIGO PENAL DEBE SER REFORMADO PARA CONDENAR TAMAÑA ACCIÓN ». Journal *El Día*, Montevideo, édition du 26 février 1930.

166. « Una vergüenza nacional ». Journal *Olympia*, Valladolid, édition du 31 mars 1930.

conviés en leur promettant toutes les facilités économiques et politiques qu'ils jugeraient nécessaires »¹⁶⁷. Ces prises de position dans la presse péninsulaire, au même titre que quelques initiatives locales – comme celle de lancer des pétitions populaires en faveur de l'envoi en Uruguay d'une équipe représentante de l'Espagne – permirent de mitiger quelque peu les ardeurs anti-espagnoles qu'avaient déclenché les révélations¹⁶⁸.

Plus philosophe (une fois n'est pas coutume), le magazine *Mundo Uruguayo* se lamentait quant à lui face à un « destin qui avait voulu – ironie du sort – que ce soit l'Espagne qui nous porte le coup de grâce en nous refusant sa présence et en réduisant ainsi l'éclat des festivités du Centenaire dont le Championnat du monde doit être l'acmé » et ajoutait : « de n'importe quel autre pays nous aurions cru cela faisable, mais de l'Espagne jamais ». Si par ses modalités, par les sentiments d'amitié qu'elle avait trahis et par son dramatisme, la défection espagnole occulta momentanément toutes les autres, elle n'était en réalité que la « goutte qui fit déborder le vase rempli de désillusions que l'Europe tendait [à l'Uruguay] »¹⁶⁹. Ainsi, au début du mois d'avril 1930, malgré tous les efforts et les concessions uruguayennes, malgré l'ultimatum de la Confédération Sud-américaine, l'Europe n'apparaissait toujours nulle part sur la liste des pays officiellement inscrits à prendre part à la première Coupe du monde. Face à ce constat et à l'ineffectivité apparente de la FIFA dans ses obligations, vis-à-vis de l'hôte de sa compétition, d'en assurer le succès, des voix se levèrent en Uruguay et sur le reste du continent pour réclamer la désaffiliation des Amériques de la Fédération Internationale¹⁷⁰.

167. « arrastrar a España al desprestigio y la abyección ante la América deportiva que nos reclamaba, nos llamaba con voces cariñosas y esperanzadas y nos prometía cuantas facilidades económicas y políticas necesitáramos ». *Ibidem*.

168. Celles-ci ne disparurent pas pour autant. Ainsi, plus d'un an après les faits, lorsqu'en juin 1931 dans le cadre d'une tournée latino-américaine l'équipe du Deportivo Español prétendit rendre visite à Montevideo pour y effectuer quelques matchs amicaux, la réaction de l'opinion publique fut si hostile que l'Ambassadeur ibérique en poste à Montevideo « craignant pour l'intégrité personnelle des joueurs » dut prendre des mesures pour annuler leur séjour uruguayen. Lettre d'Antonio Plá, Ministre d'Espagne en Uruguay, adressée à son ministère de tutelle, datée du 25 juin 1931, dans NAHUM, Benjamín, *Informes diplomáticos de los representantes de España en el Uruguay*, p.322.

169. « Pero estaba escrito – mal haya el fatalismo! que fuera España la que nos diera el golpe de gracia negándonos su concurso y restando de ese modo brillo a los festejos del Centenario de los cuales era el Campeonato Mundial broche dignísimo; estaba escrito que fuera España la hidalga, España la de nobleza acendrada y corazón inmenso, la que colmara con su gota de acíbar, la copa casi rebosante de desengaños que Europa nos tendía. De cualquier otro país hubiéramos creído tal cosa, pero de España nunca ». Magazine *Mundo Uruguayo*, Montevideo, édition du 3 avril 1930.

170. « se impone la desafiliación de la FIFA ». Magazine *Mundo Uruguayo*, Montevideo, édition du 8 avril 1930.

9.4 Un sauvetage *in extremis* (avril – juillet 1930)

Pour les Sud-américains, la FIFA avait adopté une attitude bien trop passive dans les rappels qu'elle avait fait aux Européens pour prendre part au tournoi de Montevideo. À bien des égards, cette passivité fut interprétée comme étant le signe d'une complicité envers la posture abstentionniste du Vieux Monde. Ce sentiment de collusion fut aggravé par les signaux en provenance des principales nations du football européen. Celles-ci, loin de s'intéresser au sort de la première Coupe du monde préférèrent multiplier leurs engagements footballistiques locaux durant l'été 1930. Au mois de juin 1930, au moment où elle aurait dû s'embarquer pour le Nouveau Monde, la sélection Suisse par exemple, avait fixé la dispute de deux matchs amicaux à Stockholm et Oslo¹⁷¹. De même, les joueurs de la sélection autrichienne s'étaient engagés à participer avec leurs clubs respectifs à une tournée estivale en Scandinavie¹⁷². Surtout, entre mars et avril 1930, les fédérations d'Europe centrale s'accordèrent pour organiser la quatrième édition de la Mitropa Cup qui allait mettre aux prises leurs meilleurs clubs durant les mois de l'été et décidèrent de maintenir les rencontres de leurs sélections prévues dans le cadre de la première édition de la Coupe Internationale¹⁷³. De façon tout aussi flagrante, à l'occasion de ses 40 ans, le prestigieux club genevois FC Servette comptait organiser entre fin juin et début juillet 1930 un grand tournoi international qui réunirait les équipes victorieuses des dix plus importants championnats d'Europe continentale et dont les partisans annonçaient d'emblée qu'il serait sans doute le « plus important tournoi de football d'Europe derrière les Olympiades »¹⁷⁴, marchant ainsi ouvertement sur les plates bandes de la Coupe du monde¹⁷⁵. La densité ostentatoire du calendrier footballistique européen et les intentions clairement concurrentes de certains événements comme le tournoi de

171. Lettre du Consulat de la République Orientale de l'Uruguay, signée Don Alfredo Castro (Ministre de l'Uruguay à Berne), adressée à Monsieur le Ministre [MRREE], datée du 24 janvier 1930, Bâle. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

172. Lettre n°193116 du Ministère des Relations Extérieures, signée Rufino T. Domínguez, retranscrivant la note n°49/930 du 17 février 1930 en provenance de la Légation de Vienne, signée Luis Garabelli, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, Dr. Raúl Jude, datée du 22 mars 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

173. Journal *Il Giornale d'Italia*, Rome, édition du 10 mars 1930.

174. « Die bedeutendste fussballsportliche veranstaltung Europas nach den olympischen spielen ». Journal *8 Uhr Abendblatt*, Berlin, édition du 4 décembre 1929.

175. VONNARD, Philippe, *L'Europe dans le monde du football : genèse et formation de l'UEFA (1930-1960)*, Peter Lang, Bruxelles, 2018, p.57.

Genève tout particulièrement¹⁷⁶, indisposèrent fortement les Sud-américains. Surtout, l'ensemble de ces activités retombant naturellement sous la responsabilité de la FIFA, les fédérations du Nouveau Monde virent d'un œil toujours plus méfiant l'attitude laxiste de celle-ci vis-à-vis de cet ensemble de nations qui avaient manifestement fait le choix de désertir la Coupe du monde pour se consacrer à d'autres activités en marge des événements officiels. Seulement, le règlement de la première Coupe du monde était clair : le tournoi n'était en aucun cas obligatoire pour les associations affiliées et la FIFA ne bénéficiait donc *de iure* d'aucune mesure de rétorsion pour contraindre les réfractaires – comme l'auraient souhaité les Sud-américains – à prendre part au tournoi.

Par la force des choses, la FIFA se voyait donc coincée entre le marteau et l'enclume, entre d'une part ses principales fédérations qui se désintéressaient ostensiblement de la première édition de son tournoi indépendant du CIO et de l'autre ses jeunes affiliées du Nouveau Monde que la situation avait plongées dans l'incompréhension la plus totale et qui menaçaient en représailles de faire sécession¹⁷⁷. Le blocage entourant la Coupe du monde mettait donc dangereusement en péril la crédibilité et surtout l'avenir de la FIFA. Aussi, après avoir multiplié – sans succès – les prises de contact auprès des fédérations européennes pour les convaincre de se rendre à Montevideo, les dirigeants de la FIFA tentèrent de trouver des solutions de sortie de crise alternatives pour

176. Le tournoi prit le nom suggestif de 'Coupe des Nations de football' et réunit du 28 juin au 6 juillet 1930, le SpVgg Fürth (Allemagne), le First Vienna (Autriche), le Cercle Bruges KSV (Belgique), la Real Unión de Irún (Espagne), le FC Sète (France), le Újpest FC (Hongrie), le Bologna (Italie), le Slavia Prague (Tchécoslovaquie), le Go Ahead Eagles (Pays-Bas) et le Servette FC (Suisse).

177. Lettre de la Légation de l'Uruguay à Bruxelles, signée E. Buero, adressé à Monsieur Raúl Jude, Président du Comité Exécutif de la Coupe du monde, datée du 18 mars 1930, La Haye. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol. De fait, face à l'absentéisme annoncé des Européens et en prenant en compte les bonnes dispositions des États-Unis et du Mexique vis-à-vis du tournoi, dans leurs recommandations à l'AUF, les dirigeants du Club Atlético Peñarol lancèrent l'idée de créer une Confédération Panaméricaine de Football qui aurait dangereusement fait de l'ombre aux prétentions mondialistes de la FIFA. AUF, (document) « Observaciones del Club A. Peñarol al campeonato Mundial de Football » signé Enrique Aubriot. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol. Cette velléité sécessionniste fut amplement relayée et reprise dans les pays de la CONMEBOL. Dans une interview donnée à la presse, le président de la Fédération chilienne affirmait par exemple au mois de mars 1930 que « les Sud-américains nous ne devons pas rester dans la FIFA. [...] Je ne vois pas les avantages que nous apporte cette affiliation à la FIFA. [...] La seule chose que j'observe ce sont les avantages que cette dernière obtient de nous : des pourcentages et des redevances notamment » / « los sudamericanos no debemos continuar en la FIFA. [...] No veo los beneficios que nos acarrea la afiliación a la FIFA. [...] Lo único que diviso son las ventajas que obtiene ella con nosotros : porcentajes y contribuciones especialmente ». Journal *La Nación*, Santiago, édition du 20 mars 1930.

permettre à l'institution de garder la face et d'éviter son éclatement. C'est ainsi qu'au mois de mars 1930 Jules Rimet suggéra à l'AUF une modification de l'organisation de la Coupe du monde. Le président de la FIFA proposa de scinder la compétition en deux en organisant deux tournois parallèles : un à Montevideo, regroupant les nations sud-américaines et l'autre en Europe, regroupant les européennes¹⁷⁸. L'attribution du titre de champion du monde et du trophée l'accompagnant se ferait par la dispute d'un match final tenu à Montevideo opposant les vainqueurs de chacun de ces deux volets continentaux¹⁷⁹. D'une part, cette solution permettait de maintenir – ne serait-ce qu'en apparence – la tenue de la « Coupe du monde » à Montevideo telle qu'elle avait été actée à Barcelone. De l'autre, elle permettait par la même occasion de donner satisfaction aux fédérations d'Europe centrale qui s'étaient, à maintes reprises, montré intéressées par l'organisation d'un championnat européen.

Cependant, cette solution n'était pas du goût des autorités uruguayennes qui la rejetèrent catégoriquement. En effet, l'AUF entendait qu'elle avait obtenu de plein droit, par une décision prise en congrès, l'honneur de l'organisation de cette première Coupe du monde et elle ne comptait pas se contenter d'un simple postiche aux ambitions revues à la baisse. Aussi, sa réponse fut sans équivoque : l'Uruguay était décidé à organiser cette Coupe du monde avec ou sans l'Europe¹⁸⁰. Face au refus uruguayen, Jules Rimet dut se rendre à l'évidence : le projet de Coupe du monde – ce projet rêvé par la FIFA dès sa fondation et qui avait eu tant de mal à voir le jour – n'était plus en mesure d'être avorté à temps. Il aurait lieu coûte que coûte et il était dans l'intérêt de la FIFA et de son avenir que cette première tentative soit un succès. Jules Rimet se sentait d'autant plus responsable de l'issue de cette entreprise qu'il était à la tête de la FIFA. En cas de fiasco, il devrait personnellement en assumer les conséquences et, au-delà de son poste, il risquait surtout de passer à

178. Lettre de la Légation de l'Uruguay à Bruxelles, signée E. Buero, adressée à Monsieur Raúl Jude, Président du Comité Exécutif de la Coupe du monde, datée du 18 mars 1930, La Haye. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

179. Notons que cette idée de Jules Rimet est très similaire à la formule de Coupe du monde sur une base continentale proposée à la FIFA par l'Italie et la Tchécoslovaquie en mars 1929. Journal, *El Día*, Montevideo, édition du 21 mars 1929.

180. « Asociación Uruguayenne a décidé quel que soit le nombre de participants inscrits Championnat du monde [...] de maintenir décision d'organiser cette compétition, tel qu'accordé à l'unanimité à Barcelone » / « Asociación Uruguaya resolvió que sea cual fuere inscripción ulterior de oponentes Campeonato Mundial [...] mantendrá decisión organizar aquel certamen, acuerdo cometido confiriérale por unanimidad Congreso Barcelona ». Lettre du Comité Exécutif du Championnat mondial de football de 1930, signée Celestino Mibelli (Secrétaire Gal), adressée à Monsieur le Ministre des Relations Extérieures, Don Rufino T. Domínguez, datée du 14 mars 1930, Montevideo. Archivo Histórico, Ministerio de Relaciones Exteriores.

occuper dans les pages de l'histoire du football mondial la place du président de l'échec, celui sous l'autorité duquel la FIFA se serait morcelée voire, aurait disparu¹⁸¹. Or, comme le démontre la publication de son ouvrage de 1954 et la revendication mémorielle qui le traverse, M. Rimet était tout à fait sensible à la question du souvenir qu'il laisserait. C'est donc tout naturellement que, poussé par cette volonté personnelle et par son sens du devoir institutionnel, il redoubla d'efforts à partir du tournant du premier trimestre 1930 dans le sens d'un sauvetage du projet de Coupe du monde.

La circulaire qu'il avait émise au mois de décembre 1929 n'avait pas eu les effets escomptés. Manifestement, son influence et son pouvoir en tant que président de l'institution internationale n'avaient pas été suffisants pour faire plier les associations européennes réfractaires. M. Rimet disposait cependant encore de certains atouts pour lui permettre d'atteindre ses desseins. En effet, le Français cumulait son mandat au sein de la FIFA avec celui de président de la fédération française de football. S'il ne pouvait contraindre les associations européennes à entreprendre le voyage en Uruguay, il pouvait en revanche faire jouer le pouvoir qu'il exerçait dans les milieux footballistiques français pour obtenir la représentation à Montevideo de l'équipe tricolore. Concrètement, le fondateur du Red Star entreprit la longue mission de convaincre et de recruter un à un les joueurs nécessaires pour mettre sur pied un onze de France. D'après ses propres mots, il s'employa tel un « pèlerin passionné »¹⁸² à sillonner l'Hexagone dans le but d'assurer la présence française lors de la première Coupe du monde de football.

La France avait fait partie des premiers pays à annoncer à l'Uruguay son impossibilité de prendre part à la Coupe du monde. Dès le lendemain du Congrès de Barcelone, alors qu'Enrique Buero se montrait tout à fait optimiste sur le taux de participation européen au tournoi, le diplomate mentionnait déjà dans son rapport que la venue de la France était en doute ; quelques mois plus tard, elle fut définitivement écartée¹⁸³. Cependant, lorsque la situation devint réellement délicate pour la FIFA et pour son Président, la France revint sur sa position et s'invita à nouveau à la table des négociations, et ce pour le plus grand soulagement des Uruguayens qui virent enfin une grande nation européenne montrer un semblant d'intérêt pour son Tournoi du Centenaire.

181. Rappelons qu'à la même époque, le football était en conflit ouvert avec le CIO (d'où le projet de Coupe du monde d'ailleurs) et qu'il courait le risque de se voir exclu des Olympiades (ce qui se confirma finalement lors des JO 1932 à Los Angeles). Dans ces conditions, le naufrage du projet de Coupe du monde était susceptible d'entraîner des répercussions dramatiques pour le ballon rond.

182. RIMET, Jules, *Histoire... op.cit.* p.34.

183. Lettre de la Fédération Internationale de Football Association, signée Seeldrayers, adressée à M. Buero, datée du 21 décembre 1929, Bruxelles. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

Au tournant de l'année 1930, lorsque l'AUF s'était vu réclamer des indemnités spéciales par les nations professionnelles, elle y avait accédé en veillant à se montrer ferme vis-à-vis du reste des participants. En effet, comme nous l'avons exprimé précédemment, promettre d'éventuelles compensations aux nations amateurs – au-delà de la coquette ardoise qui aurait pu en résulter – risquait surtout de mettre l'Uruguay en porte-à-faux auprès de ses consœurs latino-américaines à qui n'était proposée aucune aide pécuniaire malgré des situations économiques parfois désastreuses¹⁸⁴. Cependant, à un mois et demi du tournoi et alors que la présence européenne était en jeu, l'AUF oublia vite les précautions qu'elle avait prises jusque-là. Ainsi, lorsque les Français se dirent préoccupés par les coûts qu'entraînerait pour eux le voyage en Uruguay, l'AUF coupa court à leurs atermoiements en leur promettant les sommes qu'ils jugeraient nécessaires à leur participation.

Dans ces conditions, et alors que Jules Rimet avait conclu son périple et réussi à embrigader suffisamment de joueurs pour prétendre représenter dignement le onze tricolore en Uruguay¹⁸⁵, les dirigeants français annoncèrent provisoirement, à la mi-mai 1930, la présence de leur pays à la première Coupe du monde de football¹⁸⁶. C'était ensuite au comité de direction de la FFFA de donner son feu vert officiel pour le départ vers le Nouveau Monde de cette délégation montée *in extremis*¹⁸⁷. Finalement, le 3 juin 1930, moins de trois semaines avant la date d'embarquement de la sélection française à Villefranche-sur-Mer, Henri Delaunay, le secrétaire de la FFFA, confirma la nouvelle à ses

184. Concrètement, lorsque le secrétaire général de la FIFA s'enquit en février 1930 auprès de l'AUF des éventuelles indemnités que celle-ci était disposée à accorder aux sélections amateurs, Buero répondit pour le compte de l'Uruguay qu'« il y a impossibilité accorder aux équipes amateurs compensation extraordinaires à moins que vous trouviez formule protection intérêts association uruguayenne en face demandes éventuelles analogues de la part autres pays européens ainsi qu'américains ». Télégramme signée Buero, adressée à Hirschman, daté du 6 février 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

185. Lettre de la Fédération Internationale de Football Association, signée Jules Rimet, adressée à Monsieur Roul [sic] Jude, Président du Comité Exécutif du Championnat Mondial de Football 1930, datée du 22 mai 1930, Paris. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

186. Lettre n°702633 du Ministère des Relations Extérieures, signée Rufino T. Domínguez, retranscrivant le télégramme L 2497 du 20 mai 1930 en provenance de la Légation de Bruxelles, signée par le chargé de commerce, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, Dr. Raúl Jude, datée du 23 mai 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

187. Lettre n°703347 du Ministère des Relations Extérieures, signée Rufino T. Domínguez, retranscrivant le télégramme L 6008 du 23 mai 1930 en provenance de la Légation de Paris, signée Guani, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, Dr. Raúl Jude, datée du 23 mai 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

homologues uruguayens en leur télégraphiant le message suivant : « Équipe France participera Coupe monde »¹⁸⁸. Sur le plan matériel cette participation française s'accompagna des arrangements suivants : augmentation du *per diem* de l'équipe porté à 83,79 dollars par jour de présence à Montevideo (les 75 initialement prévus ayant été jugés insuffisants)¹⁸⁹, augmentation du nombre de personnes de la délégation à 20 (par rapport au 17 initialement couverts par l'Uruguay)¹⁹⁰, échange des billets de bateau, remplacés par des tickets de deuxième classe et versement par l'Uruguay aux Français de la différence de prix avec les billets de première classe prévus dans la réglementation FIFA¹⁹¹ et surtout, versement d'une somme de 4 000 pesos à la délégation française pour éponger les surcoûts que lui entraîneraient son voyage en Uruguay¹⁹². Le revirement français ne s'était pas fait sans contreparties et malgré son statut amateur, le onze tricolore bénéficierait donc des dispositions initialement mises en place pour les nations professionnelles.

L'autre grande victoire remportée par les Sud-américains dans leurs négociations de dernière minute avec l'Europe fut le revirement de la Belgique. C'est d'ailleurs ce pays qui, quelques jours avant la France, avait officiellement brisé le mur de l'abstentionnisme européen. Tout comme son grand voisin du Sud, l'Union Royale Belge des Sociétés de Football Association avait dans un premier temps décidé de s'abstenir de toute participation à la Coupe du monde¹⁹³. En accord avec son statut de pays amateur, la principale raison invoquée par la Belgique pour motiver son abstention avait été l'impossibilité d'obtenir les congés nécessaires de la part des employeurs des joueurs de la sélection et donc, par voie de conséquence, la crainte de ne pouvoir réunir

188. Télégramme Paris 305/110 9 16,36 date 3 transradio, signé Delaunay, daté du 3 juin 1930. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

189. Lettre du Comité Exécutif du Championnat mondial de football, signée Raúl Jude, adressée au comptable de l'Association Uruguayenne de Football, datée du 11 juillet 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

190. Lettre n°36/930 de la Légation de l'Uruguay à Bruxelles, signée E. Buero, adressée à Monsieur le Président [de l'AUF], datée du 20 juin 1930, Bruxelles.

191. *Ibidem*.

192. Dans les faits, cette somme devait être récupérée par l'organisation d'un match amical de l'équipe de France à Montevideo sur lequel l'Uruguay garantissait aux Bleus des bénéfices à hauteur de 4 000 pesos. Lettre n°702688 du Ministère des Relations Extérieures, signée Rufino T. Domínguez, retranscrivant le télégramme L 2500 du 29 mai 1930 en provenance de la Légation de Bruxelles, signée Ministre Uruguay [Buero], adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, Dr. Raúl Jude, datée du 30 mai 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

193. Lettre n°S/MA.-4955 de L'Union Royale Belge des Sociétés de Football Association, signée par son Secrétaire Général (signature illisible), adressée à Monsieur le Président, Championnat du Monde de Football, à Montevideo 1930, datée du 24 février 1930, Bruxelles. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

une équipe suffisamment forte pour prétendre participer au tournoi avec des chances, aussi infimes fussent-elles, de vaincre¹⁹⁴. Par ailleurs, la fédération belge adossa également sa décision à la réticence des clubs concernés à soumettre leurs meilleurs joueurs à la fatigue et l'engourdissement d'un si long trajet qui ne manquerait pas de se traduire par autant de blessures sur le terrain. Enfin, et c'est sûrement là l'argument le plus inattendu, les dirigeants belges disaient s'opposer à l'envoi de leur équipe car ils craignaient « d'habituer les joueurs (gens modestes en général) à la vie somptueuse d'un voyage exceptionnel, tel que la libéralité de l'Uruguay permet de l'envisager »¹⁹⁵ – ce qui, au regard des demandes matérielles toujours plus exigeantes formulées par les pays européens, pouvait relever du comble.

Malgré la réponse négative qu'elle formula initialement, la fédération belge n'en comptait pas moins un solide noyau dur de figures favorables à l'envoi d'une équipe en Uruguay. Parmi elles se trouvait notamment son président, l'influent M. Seeldrayers, par ailleurs membre du Comité Exécutif de la FIFA, qui mit tout en œuvre pour créer les conditions propices à un changement de décision de sa fédération. Outre Seeldrayers, le principal artisan du revirement belge fut ici encore Enrique Buero. Portant la double responsabilité d'homme de l'AUF et de la FIFA – le diplomate uruguayen ne s'était montré que plus zélé dans ses efforts en faveur de la Coupe du monde de 1930. Comme évoqué précédemment, sa mobilisation redoubla d'intensité de mai 1929 à juin 1930 pour tenter de débloquer la situation européenne. Si celle-ci semblait partout ailleurs irrémédiablement verrouillée, il jouissait dans le cas particulier de la Belgique d'un puissant atout : son accréditation diplomatique. Son statut spécial de chef de la représentation diplomatique d'un État souverain en bons termes avec le Royaume de Belgique lui donna une marge de manœuvre supplémentaire pour arriver à ses fins. Concrètement, le 15 avril 1930, Buero utilisa sa position de Ministre Plénipotentiaire de l'Uruguay pour obtenir une audience auprès de M. Hymans, ministre belge des Affaires étrangères à qui il présenta les tenants et aboutissants du projet de Coupe du monde à Montevideo en insistant sur sa dimension symbolique de célébration officielle du Centenaire de la nation et sur la volonté de l'Uruguay d'en faire une grande fête consacrée à la communion pacifique des peuples par le sport¹⁹⁶. Buero ne manqua pas non plus d'axer son argumentaire autour

194. BUERO, Enrique, *Negociaciones...* *op.cit* p.142.

195. *Ibidem*. D'après Seeldrayers, cette réticence était due aux dirigeants des clubs belges qui ne voulaient pas que leurs joueurs goûtent à une « vie de confort et de luxe » qui leur était jusque-là inconnue. Lettre de la Légation de l'Uruguay à Bruxelles, signée E. Buero, adressé à Monsieur Raúl Jude, Président du Comité Exécutif de la Coupe du monde, datée du 18 mars 1930, La Haye. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

196. Lettre signée Enrique Buero, adressée à Monsieur le Docteur Raúl Jude, datée du 28

des liens d'amitié unissant les deux pays. Le rappel de ces accointances fut d'autant plus efficace que les festivités du Centenaire de la nation uruguayenne correspondaient avec celles du Centenaire de la Révolution belge de 1830 et de la fondation de la Belgique moderne¹⁹⁷.

Manifestement, l'initiative du diplomate fut des plus fructueuses. Dès le lendemain de leur entrevue, le ministre belge des Affaires Étrangères convoqua le président de la fédération de football pour lui faire part de son désir de voir la Belgique représentée à Montevideo et par conséquent de revenir sur la décision qu'avait initialement prise l'institution. C'était, d'après Buero, la première fois que le gouvernement du Royaume s'immisçait directement dans les affaires footballistiques du pays¹⁹⁸. Suite à cette convocation, le Comité directeur de la fédération belge invita Enrique Buero à son siège le 23 avril pour y défendre le projet de Coupe du monde et la participation de la Belgique¹⁹⁹. Pour les dirigeants belges, le voyage en Uruguay devait remplir deux conditions : premièrement de pouvoir mobiliser « une équipe convenable », et deuxièmement que cette participation « n'entraîne pas de frais pour la Fédération »²⁰⁰. Aussi, comme dans le cas de la France, l'Uruguay était par ailleurs tout à fait disposé à offrir des concessions matérielles extraordinaires pour s'offrir la présence d'une sélection qui, bien que ne jouissant pas de sa meilleure forme, n'en restait pas moins la championne olympique de football des Jeux d'Anvers de 1920. Outre l'augmentation de la taille de la délégation à 20 joueurs, les Uruguayens promirent aux Belges le versement de 3 000 pesos supplémentaires²⁰¹. Ces derniers, en retour, et parce qu'ils tenaient à « faire ce voyage en amateurs absolument stricts » ne voulant « réaliser aucun bé-

avril 1930, Bruxelles. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

197. Traduction d'une interview d'Enrique Buero parue dans le journal *La vie sportive* (organe officiel de l'URBSFA). Document s/ref, Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

198. Lettre n°700823 du Ministère des Relations Extérieures, signée Rufino T. Domínguez, retranscrivant le télégramme 2484 du 24 avril 1930 en provenance de la Légation de Bruxelles, signé Buero, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, Dr. Raúl Jude, datée du 24 avril 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

199. Lettre signée Enrique Buero, adressée à Monsieur le Docteur Raúl Jude, datée du 28 avril 1930, Bruxelles. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

200. Lettre de l'Union Royale Belge des Sociétés de Football Association, signée Seeldrayers, adressée à Mon cher Ministre [Buero], datée du 22 mai 1930, Bruxelles. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

201. Lettre n°367/930 de la Légation de l'Uruguay à Bruxelles, signée E. Buero, retranscrivant la lettre du 18 juin 1930 de Monsieur Vankesbeek, chef de la délégation belge au Championnat du Monde de Football, adressée à Monsieur le Président [de l'AUF], datée du 18 juin 1930, Bruxelles. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

néfice »²⁰², s'engagèrent à rembourser l'Uruguay dans le cas où les sommes qu'ils percevraient dépasseraient le nécessaire.

Après avoir délibéré, le comité belge décida de convoquer pour le 27 avril une assemblée générale des clubs en vue de l'organisation d'un scrutin pour trancher officiellement la question de sa participation à la Coupe du monde. Entre temps, pour appuyer ses démarches et pour maximiser les chances de succès de l'élection à venir, le diplomate uruguayen intensifia sa campagne par voie de presse. Il reçut dans la Légation uruguayenne de Bruxelles « tous les chefs de chroniques sportives des journaux »²⁰³ du pays pour leur faire la promotion du tournoi de Montevideo. La démultiplication des interviews qu'il donna dans les colonnes de journaux locaux contribua à créer un courant d'opinion publique favorable à l'aventure sud-américaine²⁰⁴. Et, finalement, lors de son assemblée générale du 27, l'URBSFA vota – sur le score spectaculaire de 1170 voix pour et trois contre – l'envoi de sa sélection nationale à la première Coupe du monde de football²⁰⁵. De l'autre côté de l'Atlantique, la nouvelle fut accueillie avec le plus grand enthousiasme et tous saluèrent unanimement la décision historique du « petit et héroïque pays »²⁰⁶ qui avait donc décidé d'honorer l'Uruguay de sa présence.

Occupant le poste d'Ambassadeur de l'Uruguay en Belgique et en Hollande, Enrique Buero tenta d'utiliser aux Pays-Bas la même recette qui avait porté ses fruits en Belgique : à savoir passer par les services de la chancellerie pour tenter d'obtenir un revirement de la fédération de football²⁰⁷. Il n'eut toutefois pas pour les Oranje la même réussite que pour Diablos Rouges. Cependant, la volte-face des Belges permit tout de même de créer un appel d'air en Europe en faveur de Montevideo dans lequel s'engouffrèrent la France, mais également la Yougoslavie et la Roumanie, complétant ainsi les quatre tickets du Vieux Continent pour la première Coupe du monde. Dans le cas de ces deux

202. Lettre de l'Union Royale Belge des Sociétés de Football Association, signée Seeldrayers, adressée à Mon cher Ministre [Buero], datée du 22 mai 1930, Bruxelles. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

203. « recibí en la Legación a todos los jefes de crónicas deportivas de los diarios, encontrando en ellos el mejor eco ». Lettre signée Enrique Buero, adressée à Monsieur le Docteur Raúl Jude, datée du 28 avril 1930, Bruxelles. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

204. BUERO, Enrique, *Negociaciones... op.cit.* p.140.

205. Lettre n°701014 du Ministère des Relations Extérieures, signée Rufino T. Domínguez, retranscrivant le télégramme 2486 du 27 avril 1930 en provenance de la Légation de Bruxelles, signée Buero, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, Dr. Raúl Jude, datée du 28 avril 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

206. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 28 avril 1930.

207. Lettre signée Enrique Buero, adressée à Monsieur le Docteur Raúl Jude, datée du 28 avril 1930, Bruxelles. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

derniers pays, leur participation ne semble pas avoir suscité les intenses débats et tractations qui entourèrent celles des principales nations européennes. Les fonds d'archive de l'AUF sont relativement silencieux à leur égard. Un début d'explication pourrait être fourni par le caractère éminemment périphérique de ces pays et par le faible intérêt que montrèrent les dirigeants uruguayens à propos de leur venue. En effet, ni la Yougoslavie ni la Roumanie ne figuraient dans les listes des participants 'souhaités' qui circulaient en interne au sein de l'AUF et du MRREE au lendemain du Congrès de Barcelone. Pour cause, aucune de ces deux nations ne se distinguait particulièrement par son football (les Uruguayens gardaient d'ailleurs en mémoire la correction 7-0 qu'ils avaient infligés aux Yougoslaves en 1924) et surtout, aucune n'était non plus particulièrement proche sur un plan symbolique et culturel de l'Uruguay. La petite République australe n'avait d'yeux que pour ses sœurs latines occidentales, pour les grandes puissances européennes et pour les pays jouissant d'un sérieux prestige footballistique. La Roumanie et la Yougoslavie ne réunissaient aucun de ces critères.

Pour le cas roumain, quelques mentions apparaissent tout de même dans les sources. Un rapport du vice-consulat uruguayen de Bucarest datant de février 1930 faisait par exemple remonter les avantages matériels demandés par la fédération roumaine de football en vue de son déplacement (en l'occurrence le versement de 1 000 dollars supplémentaires d'indemnités et l'autorisation de voyage pour 22 personnes)²⁰⁸. Quelques jours plus tard, une lettre de l'Ambassadeur uruguayen à Vienne mentionnait la participation « certaine » de Bucarest au Tournoi du Centenaire²⁰⁹. Malgré cette certitude, aucune trace de la concrétisation formelle de l'inscription de la Roumanie à ce moment-là ne subsiste dans les fonds documentaires consultés. D'après ce que laissent entendre les mémoires de Jules Rimet, la venue de la sélection roumaine butait sur l'octroi pour les joueurs des autorisations de congés de leurs employeurs – principalement des entreprises anglaises implantées en Roumanie – s'opposant à leur départ. Ce serait l'intercession personnelle sur ce dossier du Roi Carol de Roumanie qui aurait permis, *in fine*, de débloquer la situation et donc rendu possible la présence du onze roumain à Montevideo²¹⁰. Malgré cette implication royale, les autorités de l'AUF se montrèrent dubitatives jusqu'à la

208. Lettre n°19 du Vice-Consulat de la République Orientale de l'Uruguay à Bucarest, (signature illisible), datée du 7 février 1930, Bucarest. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

209. Lettre n°48/930 de la Légation de l'Uruguay [à Vienne], signée, Luis Garabelli, adressée à Monsieur le Président du Comité Exécutif du Championnat Mondial de Football, Dr Raúl Jude, datée du 18 février 1930. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

210. RIMET, Jules, *Histoire... op.cit.* p.36.

dernière minute sur les intentions réelles des Roumains. Ainsi, Buero évoquait dans ses échanges avec l'Uruguay que « concernant ces messieurs, [il avait] fait prendre des mesures de précaution », à savoir le refus du versement de tout acompte par l'Uruguay (alors que ceci avait été fait pour l'ensemble des autres pays), et le paiement en deux temps des sommes dues aux Roumains, avec la moitié du montant versé à Gênes au moment de l'embarquement du team et l'autre à Montevideo après la fin de la Coupe du monde²¹¹.

La méfiance de l'Uruguay vis-à-vis de la Roumaine était le prolongement logique de la posture qu'avait adopté l'AUF dès le lendemain du Congrès de Barcelone lorsqu'elle affirmait vouloir se prémunir de l'affluence d'équipes « secondaires » qui viendraient potentiellement profiter des dispositions financières mises en place. Manifestement, dans le cas des Roumains, les Uruguayens craignaient de voir ces derniers empocher le montant des billets et se défilier ensuite à l'heure de départ, plus qu'ils ne s'inquiétaient de les voir simplement profiter d'un voyage *all inclusive* aux frais de l'hôte. Comme le rappelle Paul Dietschy, il est vrai que tant pour la fédération roumaine que la yougoslave – des institutions aux moyens limités – le voyage en Amérique latine offert par l'AUF dans le cadre de la première Coupe du monde, représentait une véritable aubaine²¹². Outre les bénéfices économiques que ces fédérations pourraient dégager en obtenant l'autorisation de disputer quelques matchs amicaux dans la région, la participation au Mondial de 1930 représentait surtout une opportunité rare d'aventure humaine car très largement hors de portée du commun des mortels de l'époque. Dans le cas yougoslave, ce sont vraisemblablement ces perspectives exceptionnelles qui motivèrent les footballeurs du FC Belgrade à s'organiser pour mettre en place un team balkanique en mesure de représenter la Yougoslavie à Montevideo.

Malgré ces signaux positifs arrivés d'Europe à partir de la fin du mois d'avril 1930, le doute planait encore largement sur la concrétisation de ces intentions. Lorsqu'à la fin mai 1930 l'AUF télégraphia anxieuse à Hirschman pour que celui-ci lui confirme les inscriptions effectives de ces équipes au tournoi, le Secrétaire général de la FIFA répondit que seules les « Associations de l'Argentine ; Bolivie ; Brésil ; Chili ; Mexique ; Paraguay ; Pérou ; Uruguay et États-Unis » s'étaient inscrites et que celles « de la Belgique ; France ; Roumanie ; Tchécoslovaquie et Yougoslavie [n'avaient] pas encore pris une décision »²¹³. Ainsi, à un mois et demi du coup d'envoi de la compétition – ou

211. Lettre n°36/930 de la Légation de l'Uruguay à Bruxelles, signée E. Buero, adressée à Monsieur le Président [de l'AUF], datée du 20 juin 1930, Bruxelles.

212. DIETSCHY, Paul, et *al.*, *Histoire politique... op.cit.* p.41.

213. Lettre de la Fédération Internationale de Football Association, signée C.A.W. Hirschman, adressée au Comité Exécutif pour l'organisation de la Coupe du monde 1930, datée du 31 mai 1930, Amsterdam. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya

plutôt, à trois semaines du dernier appareillage possible vers les Amériques – l'Europe ne s'était toujours pas formellement engagée dans la Coupe du monde. La présence de la Tchécoslovaquie dans cette liste²¹⁴, qui finalement ne participerait pas au tournoi, démontre l'extrême volatilité qui entourait jusqu'au dernier moment la question des participations. De même, selon Buero, inquiétée par une rumeur évoquant l'allongement de la durée de la Coupe du monde jusqu'à la mi-août, la France faillit se désister à la dernière minute²¹⁵. Quelques jours plus tard, alors que les équipes Européennes s'embarquaient en Méditerranée, l'Égypte – dont la sélection avait été la première à représenter l'Afrique à l'international dès les Jeux olympiques d'Anvers en 1920 – fit part à l'Uruguay de son désir de prendre part au tournoi²¹⁶. Mais faute de temps – et très probablement faute d'intérêt de la part des Uruguayens qui n'avaient d'yeux que pour l'Europe – l'AUF ne donna pas suite à cette demande tardive²¹⁷.

de Fútbol.

214. D'ailleurs, dans sa lettre du 3 juin, Hirschman donnait la présence tchécoslovaque comme presque certaine. Lettre de la Fédération Internationale de Football Association, signée C.A.W. Hirschman, adressée au Comité Exécutif pour l'organisation de la Coupe du monde 1930, datée du 3 juin 1930, Amsterdam. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.
215. « Tu ne peux pas te faire une idée, même approximative, du travail que m'a donné organiser le départ des Européens. Et ce, non seulement au moment d'obtenir d'eux la décision de participer [au tournoi], mais ce qui est plus grave, au moment de leur fournir les mille et un détails du voyage. Durant mon séjour à Berlin, je me trouvais matériellement assiégé de télégrammes de Belgrade, de Bucarest, de Paris, de Bruxelles, de Prague, etc. [...]. Étant à Berlin, lorsque je reçus un télégramme alarmant de Rimet, j'ai de suite pris un avion pour aller m'entretenir directement avec la Fédération française : mon déplacement a été si utile, que sans lui les Français auraient fait machine arrière sur leur décision de concourir [à Montevideo] » / « Tú no te puedes hacer una idea, ni siquiera aproximada, del trabajo que me ha dado el organizar esta partida de los europeos. No solo obtener la decisión de concurrir, pero lo que es mas grave, proveer a todos los mil detalles del viaje. Durante mi estadía en Berlín, me encontraba materialmente asediado por telegramas de Belgrado, de Bucarest, de París, de Bruselas, de Praga, etc. [...]. Estando en Berlín, a raíz de recibir un telegrama alarmante de Rimet, tomé el avión y me marché para conferenciar con los de la Federación francesa : mi viaje fue tan útil, que sin él los franceses se habrían echado atrás en su decisión de concurrir ». Lettre signée Enrique Buero, adressée à M. Docteur Raúl Jude, datée du 13 juin 1930, Bruxelles. Fond 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.
216. Dès le mois de décembre 1929, des premiers signaux en provenance de l'Égypte avaient laissé entendre que le pays montrait un certain intérêt pour la compétition de Montevideo. Cependant, ces intentions ne semblent pas s'être concrétisées dans les mois qui suivirent. Lettre de l'American Express, signée E. J. Lovegrove (assistant manager), adressée à Don Alfredo Assir, Consul Général de l'Uruguay, datée du 16 décembre 1929, Le Caire. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.
217. « Égyptiens se sont décidés dernier moment, mais je crois impossible arranger dé-

Du côté latino-américain, malgré la solidité de l'engagement des nations du continent aux côtés de leurs 'frères' uruguayens, des complications se firent également jour. À l'instar du Pérou, l'Équateur notamment, souffrit grandement des conséquences du krach de 1929 et le gouvernement du pays se vit contraint de refuser les aides pécuniaires demandées par la sélection de football en vue de son déplacement à Montevideo²¹⁸. Malgré cette détresse financière, l'Uruguay se limita par l'intermédiaire de son ambassadeur, à insister auprès des pouvoirs politiques locaux pour que ceux-ci reviennent sur leur décision. Fondée en 1925, la fédération équatorienne faisait office d'enfant en bas-âge dans le paysage footballistique sud-américain et sa sélection n'avait participé à aucune compétition internationale. Manifestement, pour les organisateurs uruguayens du mondial, leur potentielle absence ne méritait pas d'y consacrer une énergie particulière. Contrairement à son voisin du Sud, la fédération équatorienne ne parvint pas à trouver de solution pour dégager par ses propres moyens les fonds nécessaires et dut donc annoncer, peu de temps avant le tournoi, sa non-participation²¹⁹. En Bolivie, la situation économique n'était pas meilleure : le pays fut frappé de plein fouet par une baisse subite de la demande d'étain, qui constituait une part essentielle de ses exportations. Le chaos économique amena de forts remous politiques auxquels le pouvoir répondit par une répression sanglante. À la fin du mois de juin 1930, des soulèvements civils et militaires finirent par destituer par les armes le président Hernando Siles Reyes. La situation du pays andin était si grave qu'au début du mois de juillet, les journaux uruguayens annonçaient le forfait de la Bolivie pour la Coupe du monde²²⁰. Cependant, en dépit du contexte révolutionnaire que traversait le pays et malgré des finances réduites à peau de chagrin²²¹, la

tails faute de temps » / « Egipcios decidiéronse último momento pero creo imposible arreglar detalles falta de tiempo ». Lettre n°702054 du Ministère des Relations Extérieures, signée Rufino T. Domínguez, retranscrivant le télégramme L 2506 du 21 juin 1930 en provenance de la Légation de Bruxelles, signée Buero, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, Dr. Raúl Jude, datée du 23 juin 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

218. Lettre n°703348 du Ministère des Relations Extérieures, signée Rufino T. Domínguez, retranscrivant la note n°251 du 10 mai 1930 en provenance de la Légation de la République au Pérou, signée Rafael J. Fosalba, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, Dr. Raúl Jude, datée du 22 mai 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

219. Lettre de la Légation de l'Uruguay en Équateur, signée Raf. J. Fosalba, adressée au docteur don Raúl Jude, Président du Comité Exécutif du championnat du monde de football de 1930, datée du 26 mai 1930, Lima. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

220. Journal *El Día*, Montevideo, édition du 3 juillet 1930.

221. Lettre n°360592 du Ministère des Relations Extérieures, signée Rufino T. Domínguez, retranscrivant la note n°18 du 8 juillet 1930 en provenance du Consulat Général de

sélection bolivienne – contre vents et marées – prit la route de Montevideo où elle multiplia les déférences envers son hôte, comme lorsqu'elle se présenta sur le terrain pour son premier match du tournoi avec, en guise d'uniforme, des maillots portant chacun une lettre formant la phrase : « VIVA URUGUAY » (fig 9.2).



FIGURE 9.2 – L'équipe de Bolivie posant pour les photographes en amont de son match contre la Yougoslavie, Montevideo, Estadio Parque Central, 17 juillet 1930. Photographie, détail, Centro de Fotografía de Montevideo, s.d., 0116FMHD.

Malgré ces preuves d'amitié continentale et les indéniables sacrifices consentis par certaines fédérations – telles la péruvienne et la bolivienne en tout premier lieu – le regard uruguayen restait inexorablement fixé sur le Vieux Monde. Le 21 juin 1930, l'équipe de Yougoslavie s'y embarqua, à Marseille, à bord du vapeur Florida talonnant de près sur l'océan ses homologues de Roumanie, de France et de Belgique, embarquées sur le Conte Verde à Gênes, Villefranche-sur-Mer et Barcelone respectivement. C'étaient là les quatre équipes que l'Europe envoyait en Amérique participer à la première Coupe du monde de football de l'Histoire mettant ainsi un point final à plus d'un an de rudes tractations entre les deux épïcètres du football mondial. En termes footballistiques, ce n'étaient pas les meilleurs athlètes que le continent avait à proposer, loin de là. En termes volumétriques, c'était une

La Paz, Consul Général de l'Uruguay, adressée à M. le Président de l'Association Uruguayenne de Football, Dr. Raúl Jude, datée du 8 juillet 1930, Montevideo. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

bien mince contribution au regard des effectifs du continent. Mais symboliquement, en revanche, cette participation était capitale. Tout d'abord, en se déplaçant jusqu'en Amérique latine, la France et ses trois homologues du Vieux Continent épargnèrent à la FIFA une mort annoncée. La fronde des pays latino-américains, pilotée par l'Argentine, ne s'était pas éteinte d'elle-même au mois de juin lorsque ces participations européennes de dernière minute furent actées. De fait, il était prévu qu'à l'ouverture de la Coupe du monde, profitant de la présence de neuf fédérations américaines, celles-ci lançassent les discussions autour de la création de la fédération panaméricaine de football et posent la question de la pertinence de leur adhésion à la FIFA. Mais le moment venu, respect des hôtes oblige, ils se ravisèrent. Comme l'expliqua Usera Bermúdez lors de la réunion en question :

« Les deux représentants [Rimet et Fischer] de la tendance qui a épuisé [au sein de la FIFA] tous les moyens pour que participent les pays européens étant à Montevideo, [nous] entendons qu'il est peu politique et tout à fait indélicat pour nous d'essayer de donner corps à la Confédération Panaméricaine qui n'est rien de plus qu'une déclaration de guerre ou une menace de guerre pour ces hommes qui nous ont défendus »²²².

Ainsi, grâce à l'obtention de ces quatre participations *in extremis* et en se déplaçant personnellement jusque dans le Cône Sud, Jules Rimet avait-il réussi par sa simple présence à désamorcer le cocktail explosif qu'avaient formé le dédain de l'Europe combiné au ressentiment de l'Amérique latine. Par la même occasion – grâce à la venue de ces sélections d'outre-Atlantique et malgré leur faible nombre – cette compétition qui se voulait mondiale par essence, assurait sa dimension planétaire. Ceci permit à la FIFA de redonner toute sa crédibilité à sa Coupe du « monde » et donc de garder la face aux yeux de ses affiliées.

Surtout, le déplacement de ces quatre délégations, permit à l'Uruguay d'assouvir son fantasme de se penser, le temps du tournoi, le centre de l'attention mondiale (ou tout du moins du monde qui l'intéressait, à savoir l'Occidental). Il convient de souligner ici la place prépondérante que joua – à son insu peut-être – la France dans le sauvetage de la dimension symbolique du Centenaire uruguayen. En effet, dans l'échelle de classement des nations in-

222. « Estando en Montevideo los dos representantes leaders de la tendencia que agotó todos los medios para que concurrieran los países europeos, entiendo que es poco político y anti delicado que tratemos de levantar la Confederación Panamericana que no es más que una declaración de guerra o una amenaza de guerra a los hombres que nos han defendido ». AUF, « Actas Secretas (1925-1942) », procès verbal de la réunion secrète du Conseil de l'Association Uruguayenne de Football juillet 1930 (s/date précise). Archivo de la Asociación Uruguayana de Fútbol.

vitées en fonction de la valeur incarnée aux yeux des Uruguayens, la France (contrairement à la Belgique, à la Roumanie ou à la Yougoslavie) occupait un poste de premier rang. Nation millénaire, puissance mondiale, grande sœur latine, référente culturelle planétaire et surtout mère spirituelle de cet Uruguay républicain, laïque et rationnel qui organisait sa propre mise en scène en juillet 1930, la France avait, par la position qu'elle occupait dans l'imaginaire fiévreusement francophile des Uruguayens, le pouvoir d'éclipser les absences – aussi criantes furent-elles – de l'Italie, de l'Espagne et du reste de l'Europe qui avaient décliné l'invitation à Montevideo. L'accueil triomphal et exclusif que reçut le onze tricolore à son arrivée dans le port de la capitale uruguayenne traduit parfaitement la place spéciale qui était la sienne dans les cœurs et dans les esprits des Uruguayens.

Par le truchement de la délégation française et des autres sélections européennes, mais aussi par celui de ses consœurs américaines, l'Uruguay pouvait donc se consacrer pleinement à fêter son Centenaire dans l'illusion d'être entouré de ses pairs, qui plus admiratifs les uns que les autres à la vue de ses progrès politiques, économiques et sociaux, étaient entendus comme célébrant avec lui la réussite de son modèle et la vitalité de sa « race » aussi jeune que conquérante. C'est ce mirage – entretenu par les pouvoirs politiques – qui se projeta sur la quasi-totalité de la presse du pays dès que les premières délégations étrangères mirent pied à terre. Ces reflets se prolongèrent durant toute la durée du tournoi jusqu'à la victoire finale de l'Uruguay, comme en atteste cette couverture extasiée du couronnement uruguayen du 30 juillet :

« La Patrie est en fête !

Nos âmes emportées par l'enthousiasme vibrent comme une ardente Marseillaise.

Depuis la Tour de l'Hommage nous salue notre magnifique et fier drapeau bien-aimé ; le nom de l'Uruguay résonne comme un coup de clairon sur toutes les terres, dans toutes les patries et il est répété avec une admiration respectueuse par tous les peuples et dans toutes les langues. Leurs noms [des joueurs] seront gravés dans le bronze. [...]

En cette heure de gloire, s'amoncellent sur l'autel de la Patrie les rameaux d'olivier et les bouquets de fleurs. Partout résonnent les hymnes au triomphe et les chants de victoire.

Il est l'heure de sentir et non de penser.

C'est pourquoi, genou au sol et submergé d'émotion, nous disons seulement,

Vive l'Uruguay !!!²²³

223. AUF (sous le patronage de), Olimpiada, article : « ¡ Salve Uruguay ! », Montevideo, 1930 (s/n° de p.).



« ¡¡Hurra Uruguayos!! ». Une du journal *El Día*, Montevideo, édition du 31 juillet 1930. Dessin sur papier, illustration par M. Buscasso.

Conclusion

« Centenario del Uruguay ». Sous ces lettres, à droite, la figure robuste d'un homme nu au visage sévère. Une jambe en avant, le torse légèrement de face, il domine la composition d'une posture ferme et conquérante. Tendu devant lui, son bras droit tient d'une main puissante le blason officiel de l'Uruguay tandis que sa main gauche serre contre ses flancs l'étoffe rayée du pavillon national. À ses pieds, le globe terrestre à la surface duquel se dessinent les contours du continent sud-américain. Dressé devant lui, au centre, le tracé fin et élancé de la Tour de l'Hommage couronnée du drapeau uruguayen flottant au vent ; au-dessus, la mention « Campeones del mundo 1930 ». Dans la profondeur, des silhouettes architecturales se découpent sur un horizon que traversent les rayons d'un soleil levant. À gauche, une monumentale palme de la victoire referme le tableau.

Grandeur du football, grandeur de la nation

Rien, peut-être, ne résume mieux le 'moment' Coupe du monde de 1930 que cette image publiée en une du journal *El Día* le 31 juillet 1930. Elle est le pendant graphique du texte « ¡Salve Uruguay! » publié dans *Olimpiada*²²⁴. L'ensemble des ingrédients essentiels à la fabrication de l'événement que ce travail a tenté de mettre en lumière y sont représentés. L'imposante figure, reprenant la nudité des athlètes antiques, qui domine la scène incarne l'Homme nouveau uruguayen fantasmé par les pouvoirs publics : cet Homme fort, victorieux et déterminé ; digne héritier des peuples éclairés des plus illustres cités grecques. C'est la personnification du citoyen que le gouvernement uruguayen s'était efforcé de forger de toutes pièces, à renfort de politiques publiques inspirées des dogmes de l'hygiénisme et du positivisme. La Tour de l'Hommage, quelque peu étirée par la main de l'artiste²²⁵, énonce distinctement – avec les lignes épurées de son architecture Art déco – les ambitions transpirant la modernité que tentaient de véhiculer ses constructeurs. La dimension nationale de l'événement est ostensiblement rappelée par la double présence des emblèmes officiels de la nation : son drapeau et son écu. Sur ce dernier, le cheval et le bœuf – symboles de liberté et d'abondance – apparaissent comme un

224. AUF (sous le patronage de), *Olimpiada*, article : « ¡Salve Uruguay! », Montevideo, 1930 (s/n° de p.).

225. Rappelons que la construction originale ne compte que neuf balcons.

lointain et presque inaudible écho du passé pastoral du pays. L'ancrage rural originel de l'Uruguay semble avoir disparu au profit de la ville. Celle-ci traverse la composition. Mais l'œil averti peine à reconnaître, dans ces immeubles élancés se découpant dans le ciel le panorama de la capitale uruguayenne. La composition ne représente pas Montevideo dans ce qu'elle était alors, mais dans ce qu'elle voulait être : une vibrante métropole digne du monde occidental. Les rayons qui jaillissent de l'arrière-plan sont ceux d'une aube éclatante, promesse à peine voilée de l'avenir glorieux auquel pensait être promise la petite République et témoin de l'optimisme séculaire dont était pétrie la société uruguayenne d'antan. Si le Centenaire est mentionné en toutes lettres, aucune évocation graphique du passé ne trouve sa place dans ce tableau, trahissant par là le regard exclusivement tourné vers le futur que portaient les contemporains sur cette célébration. Enfin, le rameau d'olivier semble prolonger, dans l'idée comme dans la forme, la mention du titre conquis : celui de « champions » d'un monde centré sur l'Amérique du Sud, comme si le continent focalisait alors l'attention planétaire. En résumé, cette une de *El Día* rend graphiquement compte de la fièvre patriotique que signifia pour l'Uruguay sa consécration lors de son Tournoi du Centenaire.

Cette conquête venait couronner de succès l'intense action entreprise par le pays depuis qu'une poignée d'individus avaient lancé en février 1929 l'idée d'organiser à Montevideo la compétition programmée par la FIFA. Dans son discours en l'honneur de ses deux principaux instigateurs, Usera Bermúdez et Espil, le dirigeant du CNdF José María Delgado résumait en ces termes le processus qui se matérialisa durant le mois de juillet 1930 sur le gazon du stade Centenario :

« Ce fut une idée qui surgit [...] dans l'étonnement général. Initiative inouïe, elle se plaçait bien au-delà de nos prétentions les plus folles et de nos capacités matérielles. Et pourtant, c'était une idée débordante de forces vives devant l'impulsion desquelles nous vîmes stupéfaits, les obstacles tomber un à un, la volonté du monde s'y plier, valser des sommes pléthoriques et instantanément couler les fondations d'un stade magnifique. Ce fut une espèce de pyramide égyptienne levée en vingt jours »²²⁶.

La perception immédiate de l'événement dans le pays était celle d'un

226. « Fué un concepto que surgió, como el de la primera triunfal Olimpiada, ante el asombro general, que pareció de pronto inaudito y superior no solo a nuestras posibilidades, sino a nuestras vanidades. Y sin embargo, era una idea llena de fuerzas vivas a cuyo imperio vimos estupefactos caer todos los obstáculos, inclinarse la voluntad del mundo, bailar sumas millonarias y echarse instantáneamente los cimientos de un estadio magno. Fué una especie de pirámide egipcia levantada en veinte días ». DELGADO, José María, *Discursos, versos... op.cit.* p.36

succès retentissant conquis en dépit des nombreuses difficultés qui semèrent d'embûches l'avancée du projet. Ce discours faisait la part belle à l'adversité que connut l'initiative et à l'abnégation dont elle bénéficia en réponse, de la part de ses promoteurs. Le contraste ainsi créé rehaussait l'éclat du dénouement et permettait à ceux s'en sentant les dépositaires de mieux s'abandonner au puissant sentiment d'autosatisfaction que signifiait avoir gravi collectivement ces obstacles. Nombreux, ces derniers se cristallisaient surtout autour de deux aspects qui avaient structuré les tribulations de l'organisation du Tournoi du Centenaire. Il s'agissait premièrement, de la course contre la montre induite par l'étroitesse des délais voulus par le calendrier de la FIFA et le souhait de tenir ces festivités au moment précis des célébrations du centenaire. Pour la population locale, l'écoulement des 14 mois dont disposait le pays pour mener à bien ses préparatifs se matérialisa physiquement dans la construction du stade Centenario. Le pays suivit au quotidien l'avancée frénétique du chantier, se posant jusqu'à la dernière minute la question cruciale des possibilités de son achèvement en temps et en heure.

Deuxièmement, il s'agissait bien sûr du dossier controversé de la participation des équipes invitées au tournoi. Là où tout semblait convenu d'avance pour assurer une large présence étrangère à Montevideo, les dirigeants uruguayens et l'opinion publique locale avaient découvert à leur grande surprise l'indisposition générale d'une Europe découragée par ses faibles perspectives de victoire. Par voie de presse, le pays entier avait suivi, avide de nouvelles, les négociations fébriles entreprises par l'AUF, le MRREE et la FIFA pour remédier à l'absentéisme général qui s'annonçait, ainsi que les interminables attermoissements des sélections du Vieux Continent. L'affaire mobilisa l'attention nationale à la manière d'un feuilleton, avec ses annonces fracassantes sur la vénalité des uns, les désistements inespérés des autres, les « trahisons » de l'Italie et de l'Espagne et enfin les heureux retournements de situation de dernière minute. La présence de la France, de la Belgique, de la Roumanie et de la Yougoslavie – quoique maigre aux regards des attentes initiales – représentait tout de même une victoire de plus participant au sentiment de réussite qui accompagna la réalisation du tournoi. Surtout, la venue de ces quelques nations d'Europe – et principalement de la France – permettait d'entretenir le mirage d'une attention mondiale focalisée sur Montevideo, et donc la conquête de cette projection internationale si chère à l'Uruguay en sa double condition de nation latino-américaine (donc périphérique) et de « petit État ».

Outre la résolution des difficultés organisationnelles, la victoire de la Celeste le 30 juillet 1930 signifiait bien évidemment aussi une victoire sportive. C'était le dénouement de la pièce footballistique en trois actes qui s'était consécutivement jouée à Colombes, à Amsterdam puis, pour son mouvement final, à Montevideo. Le livret de l'œuvre en question était somme toute assez

simpliste et relevait presque du monologue. Sa trame se réduisait à l'affirmation *urbi et orbi* de la supériorité sportive de l'Uruguay, détenteur, dans les esprits, du meilleur football du monde. Le pays l'avait prouvé sous les yeux admiratifs du Vieux Continent lors des Jeux olympiques et le prouvait à nouveau, sur ses terres du Nouveau Monde cette fois, à l'occasion du premier tournoi planétaire de la FIFA. Pour comble, le triomphe avait été obtenu une fois de plus aux dépens de l'Albiceleste. Comme à Amsterdam, la présence de l'Argentine en finale démontrait la qualité des footballeurs du Rio de la Plata et comme à Amsterdam, la victoire acquise sur celle-ci – cette grande sœur culturellement aussi proche que rivale féroce sur la scène sportive – inversait les hiérarchies régionales, donnant ainsi au public local une saveur particulièrement douce au triomphe. Grâce au miroir déformant offert par la lecture symbolique des réalités sportives, les supporters uruguayens se sentaient ainsi, par le truchement de leur sélection, à la fois meilleurs et plus « grands » que leurs voisins.

Ce sentiment ne s'appuyait pas uniquement sur la disproportion évidente des dimensions nationales de l'Uruguay et de l'Argentine, mais se nourrissait également du passif sportif accumulé entre les deux adversaires depuis trois décennies déjà. La consécration à Montevideo était donc teintée d'un revanchisme ancien répondant aux premières heures du ballon rond national, à l'époque où les footballeurs de Buenos Aires régnaient en maîtres dans l'estuaire. Elle corroborait la solidité de la montée en puissance – si problématique pour les relations de bon voisinage – dont avait fait preuve la Celeste depuis les années 1910. Elle était également vécue comme un magistral pied de nez aux constantes remises en question de sa valeur sportive dont la presse argentine avait fait une habitude éditoriale depuis 1924.

À l'image de cet enracinement dans un passé footballistique de plus de trois décennies, la satisfaction générale qui s'empara du pays le soir du 30 juillet 1930 ne se limitait pas à l'immédiateté de l'événement et de son organisation réussie, mais retentissait aussi sur une temporalité plus large. En effet, le succès de ce Tournoi du Centenaire signifiait également le triomphe implicite du projet politique porté par les forces gouvernementales au pouvoir dans le pays depuis le début du XX^e siècle et en tout premier lieu du batllisme. À travers ce sacre, les politiques publiques sportives lancées au début du siècle avec la CNEF, les *plazas de deporte* et les divers dispositifs de promotion des pratiques athlétiques faisaient état de leur fécondité et prouvaient ainsi leur à-propos. Grâce à la conquête de son Tournoi du Centenaire, l'État uruguayen donnait l'impression d'être parvenu à donner naissance au citoyen idéal : cette déclinaison démocratique d'un homo athleticus, opportunément incarné dans

les « invincibles »²²⁷ 22 joueurs de la sélection.

De même, l'obtention de l'organisation du tournoi et sa conséquente réussite validaient par la même occasion les décisions stratégiques que le pays avait effectuées en matière de positionnement sur la scène internationale. Les choix en faveur d'une doctrine extérieure allant dans le sens d'une projection dynamique de l'Uruguay dans le concert mondial avaient là encore rapporté leurs dividendes. À l'instar de son engagement au sein de la SDN et à la faveur de l'aisance de ses agents dans l'art de la diplomatie, l'AUF avait fait le pari de s'investir lourdement dans la vie sportive internationale. En s'adjugeant une position de force au sein de la FIFA et en impulsant la Conmebol, l'Uruguay avait trouvé un moyen de transformer le capital purement sportif de ses victoires continentales et olympiques en capital politique monnayable dans le champ footballistique mondial. Ce capital, qui s'avéra déterminant au moment de trancher l'organisation de la Coupe du monde en faveur de Montevideo, permit surtout à l'Uruguay de s'assurer une source supplémentaire de prestige. Grâce à son rôle de leader footballistique continental et à son poids dans la scène sportive internationale, le pays pouvait entretenir l'image – principalement à destination de sa population – d'une nation puissante dont la voix aurait été écoutée et respectée, par ses pairs d'Europe principalement, soit une position flatteuse en dissonance avec les déterminants géopolitiques réels du pays.

Enfin, la victoire de 1930 couronnait également de succès les choix mémoriels auxquels s'était livré le gouvernement uruguayen dans le cadre de la préparation des festivités du Centenaire. Le pari qu'il avait fait pour la relégation du passé national – politique, rural ou militaire – au profit d'un discours forgée de toutes pièces, à partir d'un amalgame idéologique fait de célébration fervente de la modernité et d'une vision fondamentalement utopiste de l'avenir, était particulièrement risqué. Une défaite de la sélection sur la pelouse du Centenario – en plus du discrédit sportif – aurait signifié un coup dur pour ces narrations et ainsi, pour le projet de nation que les pouvoirs publics tentaient de véhiculer à l'occasion de ces célébrations patriotiques. Mais à mise risquée, gains conséquents. Le cas échéant, la victoire balle au pied, parce qu'elle offrait une preuve palpable et indiscutable de la validité de ces discours, en décuplait la portée. En ce sens, la victoire acquise le 30 juillet 1930 permit de sublimer dans le bronze l'ensemble des narrations sur la nation fabriquées et propagées par les élites politiques au pouvoir. Cette idée d'un Uruguay occidental, moderne, démocratique, urbain, cultivé, sportif, exemplaire, le tout enveloppé dans une forte impression d'exceptionnalisme vis-

227. AUF (sous le patronage de), *Olimpiada*, article : « Invencibles », Montevideo, 1930, (s/n° de p.).

à-vis du reste du paysage latino-américain, résonne toujours dans la société uruguayenne contemporaine.

Ainsi, par ces différents aspects, le Tournoi du Centenaire de 1930 signifia l'aboutissement de processus politiques et sociaux qui le dépassèrent amplement. Il fut le couronnement de ces différentes dynamiques à l'œuvre – pour certaines depuis des décennies – et peut donc être considéré à bien des égards comme leur grand dénouement. En sa qualité de vaste synthèse, voire d'épilogue, le Tournoi du Centenaire marqua la fin d'un cycle dans l'histoire sportive du pays. Ironiquement, les principaux ingrédients qui avaient été le secret des succès de son football furent promptement négligés au sortir de la compétition. L'intense émulation sportive entretenue avec l'Argentine depuis l'aube du XX^e siècle, qui avait permis à l'AUF de maintenir une sélection redoutablement affûtée, périt dans la discorde qui fit rage entre les deux nations au lendemain de la finale. Dès le début du mois d'août 1930, la presse des deux pays se livra à une joute intense où tous les coups étaient permis²²⁸. Là où les journalistes argentins évoquaient l'usurpation du titre de champions du monde par la Celeste et accusaient ces derniers de s'être livrés aux pires intimidations pour s'arroger illégitimement la coupe, leurs homologues uruguayens répondaient par des railleries en tout genre, comme cette caricature conseillant aux Argentins « de laisser tomber [. . .], car celui qui naît pour être un chat ne deviendra jamais un lion », ou encore comme le photomontage paru dans *Mundo Uruguayo* qui, accusant leurs adversaires d'être des « pleureuses », travestissait l'ensemble de l'équipe rivale en femmes habillées pour un concours de Miss²²⁹. Ces attaques de part et d'autre débouchèrent une fois de plus sur une rupture des relations entre les deux associations de football. Le tandem qui avait fait office de moteur pour le football latino-américain se voyait ainsi durablement disloqué. Les conséquences de cette rupture se firent ressentir dans toute la région : en raison du climat de « guerre froide » entre les deux patriarches du ballon rond continental, la Copa América – cette épreuve annuelle dont la dispute avait fourni plusieurs longueurs d'avance aux footballeurs du Nouveau Monde sur leurs homologues européens en termes d'expérience de jeu – dut être suspendue pendant cinq ans avant de pouvoir effectuer un timide retour en 1935 sur les terres neutres du Pérou.

Mais la fracture provoquée par le tournoi de 1930 n'eut pas pour seule conséquence le divorce du football *platense* : elle entraîna également l'éloignement de la Celeste de la scène footballistique mondiale. Aveuglés par l'opti-

228. Pour une analyse détaillée de cette controverse, voir notamment : MORALES, Andrés, « La identidad rioplatense y el fútbol. Confraternidad y violencia en el clásico del Río de la Plata », *A romper la red : miradas sobre fútbol, cultura y sociedad*, Cuadernos de historia n°14, Biblioteca Nacional, Montevideo, 2014, p.31-46.

229. Magazine *Mundo Uruguayo*, Montevideo, édition du 14 août 1924



« No se estire compañero, que nunca me alcanzará. El que nació para medio no puede llegar a real ». Dessin sur papier, détail, magazine *Mundo Uruguayo*, Montevideo, édition du 14 août 1924.

même, les dirigeants uruguayens n’avaient pas vu le monumental quiproquo qu’avait signifié la décision du Congrès de la FIFA de 1929 en faveur de Montevideo. Par conséquent, ils interprétèrent l’absence des principales sélections du Vieux Monde dans la capitale uruguayenne comme le signe d’une trahison européenne d’autant plus amère que les hôtes du tournoi multiplièrent les concessions jusqu’aux derniers instants. Le rapport interne rédigé par l’AUF à la suite du mondial contient des mots très durs pour le Vieux Monde. Outre le « boycott » auquel elles se seraient livrées, les dirigeants uruguayens dénonçaient les « exigences mercantilistes véritablement usuraires de certaines associations [européennes] qui conditionnèrent leur participation au versement de sommes financières considérables »²³⁰. Manifestement, le goût du sacre n’avait pas totalement fait passer – chez les dirigeants de l’AUF – l’amertume de l’échec de leurs négociations auprès de la plupart des sélections d’Europe. Cette rancœur laissa des traces. En 1934 par exemple, lorsque vint le temps de défendre son titre, l’Uruguay refusa de se rendre en Italie pour la dispute de la deuxième Coupe du monde de l’histoire. La lettre que fit parvenir l’AUF à la FIFA quelque temps auparavant pour justifier sa décision est édifiante :

« Grâce à des efforts considérables, nous avons conquis sur la scène footballistique internationale une position que personne n’a réussi à dépasser, ni même à égaler. Toute interprétation [de notre absence] pour des questions sportives est donc à écarter. Nous avons tout gagné et battu tous ceux qui se sont présentés sur le gazon pour se mesurer à

230. « las exigencias mercantilistas realmente usurarias de algunas asociaciones, que prometieron su participación en el Campeonato a condición de recibir cuantiosos beneficios pecuniarios ». AUF, tapuscrit du compte rendu de la Coupe du monde de 1930. Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

nous. [...] Cet argumentaire admet par ailleurs que l'on puisse le mettre en lien avec le fait que l'organisatrice du tournoi, la Ligue italienne – bien que n'ayant pas atteint son propos à Amsterdam – se désista de participer [à la Coupe du monde] deux ans plus tard »²³¹.

Offusqué par l'affront européen de 1930, l'Uruguay décida donc de rendre la pareille aux nations du Vieux Monde à l'occasion des éditions de 1934 et de 1938. En procédant de la sorte, l'AUF s'enfermait dans un isolationnisme qu'aggravait le gel des activités de la Conmebol. Le volontarisme international du football uruguayen de la première heure, cette exogamie qui en avait été une des marques de fabrique, céda le pas à un renfermement nombriliste, signe annonciateur du décrochage qu'elle subirait durant le deuxième XX^e siècle. Par ailleurs, la morgue des dirigeants uruguayens en 1933, lorsqu'ils affirmaient ne plus avoir l'intention de dispenser bénévolement des leçons de football à des équipes inférieures, donne la mesure de l'hubris qui s'empara du pays après sa troisième conquête mondiale consécutive. Dès le lendemain de la finale, le milieu de terrain Álvaro Gestido affirmait plein d'arrogance : « j'en ai assez d'être champion du monde », une position partagée selon la presse par « la masse des supporters »²³². Privée de la supériorité des adversaires anglais ou argentins du début du XX^e siècle, l'hypergamie originelle du football uruguayen disparut à la faveur d'un sévère penchant égocentrique²³³. L'avè-

231. « En el orden internacional, por lo demás, conquistamos mediante esfuerzos tesoneros una posición que nadie ha podido superar, ni igualar siquiera. De esta suerte, hay que descartar hasta la menor sutileza que pudiera ensayarse, porque lo hemos podido todo, contra todos los que se alinearon en un Stadium a discutirnos supremacías. [...] Esta argumentación admite que se la relacione con la situación de la Liga Italiana de Football, organizadora de ese Torneo : entidad que a pesar de no haber obtenido lo que se propuso en Amsterdam, desistió de concurrir dos años después ». Lettre de l'AUF, signée Mario Ponce de León (président), adressée à Monsieur le Président de la Fédération Internationale de Football Association, M. Jules Rimet, datée du 29 mars 1933, Montevideo. Museo del fútbol, Montevideo. L'Uruguay est donc à ce jour, le seul vainqueur d'une Coupe du monde de l'histoire à ne pas avoir défendu un de ses titres.

232. « Familiarizados ya con la gloria deportiva, no aquilatan bien la magnitud de su nuevo triunfo. Es un hecho glorioso que se repite y por ello, va perdiendo algo de su alto significado. Gestido jocosamente pero ciertamente, ya lo dijo « estoy aburrido de ser campeón del Mundo » y esa posición espiritual gana también la masa de aficionados y compatriotas ». AUF (sous le patronage de), *Olimpiada*, article : « Invencibles », Montevideo, 1930, (s/n^o de p.).

233. Piendibene, l'idole Celeste des années 1910, le pressentait déjà au lendemain de la victoire d'Amsterdam : « je crains que croyant qu'il savent déjà tout et qu'il n'y a plus rien à apprendre, les *muchachos* ne se laissent aller [à s'endormir sur leurs lauriers] » / « [question] ¿ Cree en el porvenir del football en el Uruguay ? [réponse de Piendibene] Si los muchachos no se duermen en los laureles, sí. Pero me temo que creyéndose que ya lo saben todo y no necesitan aprender más se descuiden un poco y eso sería una verdadera lástima ». Magazine *Mundo Uruguayo*, Montevideo, édition du 17 juillet

nement d'un triomphalisme crâneur dans les discours entourant le football uruguayen est une nouveauté introduite par le sacre de 1930, qui constitue un marqueur de plus de la profonde rupture que signifia cette étape dans l'histoire sportive du pays²³⁴. Ce sentiment de supériorité et ce mirage quant à une invincibilité footballistique se virent profondément confortés dans les mentalités lorsqu'en 1950, pour la Coupe du monde accueillie au Brésil, l'Uruguay daigna retrouver la scène sportive mondiale et eut l'impertinence de remporter un nouveau sacre face à la Seleção et devant un public de 200 000 Brésiliens entassés dans les gradins du Maracanã.

La première des Coupes du monde

Apothéose, aboutissement, fin de cycle, changement de paradigme sont autant de traits qui caractérisent l'événement de 1930 dans son référentiel uruguayen. Mais ce que fut le Tournoi du Centenaire pour les uns fut par la même occasion la première Coupe du monde de football pour les autres. Pris sous ce dernier angle, l'événement ne constitue plus une fin, mais un début : c'est l'apparition de la compétition sportive contemporaine la plus suivie au monde. Acte de naissance de la joute reine de la FIFA, Georges Vigarello affirme que ce qui « frappe » dans l'édition de Montevideo est « l'apparent archaïsme de la première Coupe du monde par rapport aux critères actuels »²³⁵. Nous croyons qu'il s'agit là d'une bévue à mettre sur le compte du silence presque absolu des sources dont disposait alors l'historien au moment de son analyse.

S'il serait abusif de prétendre que la Coupe du monde est née à Montevideo, casquée et armée telle Athéna sortant du crâne de Zeus, y voir un modeste brouillon ou un coup d'essai nous paraît fondamentalement erroné. En effet, l'édition de 1930 frappe non pas par son archaïsme, mais au contraire par sa modernité. Tout d'abord, en termes d'audience, avec un public total estimé à 434 000 personnes pour une moyenne de 24 139 spectateurs par match, elle se situe dans la norme des Coupes du monde de l'ère pré-télévisuelle englobant les éditions de 1930 à 1966²³⁶. Surtout, le tournoi de Montevideo préfigure

1930.

234. Nous rejoignons ici l'analyse pressentie par Rafael Bayce dans BAYCE, Rafael, « El sinuoso proceso de constitución de la identidad nacional y futbolística », *A romper la red : miradas sobre fútbol, cultura y sociedad*, Cuadernos de historia n°14, Biblioteca Nacional, Montevideo, 2014, p.47-62.

235. VIGARELLO, Georges, « Les premières Coupes du monde, ou l'installation du sport moderne », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 1990, vol. 26, n° 1, p.5-10.

236. Pour une estimation étayée de l'affluence au cours des différentes Coupes du monde de l'histoire, voir par exemple les chiffres compilés par Statista. (« number of spectators

par plusieurs de ses caractéristiques l'objet Coupe du monde de football tel que nous le connaissons aujourd'hui.

Ce sont, tout d'abord, les enjeux qui ont entouré son attribution. Six nations différentes réclamèrent à Barcelone l'honneur d'organiser le tournoi. Le choix ne se fit qu'à l'issue de rudes négociations au cours desquelles, déjà, le maître mot semblait devoir être le volume pécuniaire auquel l'hôte était disposé à consentir. Ce processus d'attribution s'accompagna de l'intervention du service diplomatique du pays candidat, mis explicitement au secours de la cause sportive par son gouvernement. Loin d'être une prérogative des États autoritaires, les ambassadeurs, les consuls et les envoyés spéciaux uruguayens se relayèrent pour porter et défendre la candidature de leur pays dans l'arène politique internationale donnant ainsi à cette question les contours d'une affaire d'État. Les répercussions en termes de prestige national s'imposaient déjà comme le grand mobile motivant l'investissement sportif.

Sur le plan domestique, ce fut une édition qui s'appuya presque exclusivement sur un financement public, seul en mesure de prendre en charge un projet d'une telle envergure. Les mots de réprobation pointant l'excès et la démesure de l'initiative étaient présents dans le débat public interne et nombreuses furent les voix qui – comme de nos jours – s'employèrent à dénoncer vigoureusement cet emploi jugé illégitime des deniers du peuple. La nature et la magnitude de ces investissements s'incarnaient physiquement dans l'écrin de la Coupe du monde. Et ce stade devant accueillir l'événement était déjà tirailé par l'éternelle tension entre d'une part, la nécessité de doter le pays d'une enceinte monumentale symbolisant par sa taille la mesure de ses ambitions et de l'autre, le risque d'accoucher d'un formidable éléphant blanc, verrue urbaine incarnant l'impéritie de ses décideurs.

Si les gains financiers ne semblent pas avoir été au cœur des préoccupations des artisans de l'édition de 1930 – survivance d'un temps où l'amateurisme vivait ses dernières heures et où l'argent n'était pas encore roi dans le football –, le secteur privé, lui, avait flairé l'aubaine. Entreprises, agents et promoteurs se pressaient aux portes de ce qui s'annonçait être une juteuse affaire. Mais ils durent se contenter, en 1930, des maigres espaces que les prodigalités de l'État leur laissèrent.

La Coupe du monde était déjà cette grande attraction à la masculinité aussi numériquement écrasante que honteuse dans le regard qu'elle portait sur elle-même. Cet entre-soi masculin était perçu comme un problème, comme un défaut qu'il fallait occulter ou mitiger en démultipliant la présence des femmes dans le public, si ce n'est dans les faits, tout du moins dans les discours. La compétition était déjà également pour ses organisateurs cet objet paradoxal

cherchant à la fois à convoquer une foule aussi nombreuse que possible – témoignant ainsi du succès de l’initiative –, mais craignant par la même occasion ces masses dangereusement incontrôlables. La sécurité, cette obsession typique des grands rassemblements contemporains, sculptait de ses enjeux l’aménagement du stade Centenario et dictait le choix pour un déploiement impressionnant des forces de l’ordre.

Les footballeurs de la sélection étaient ces héros nationaux pour qui la presse se passionnait. La question de leur mise en forme mobilisait les efforts d’un État à peine dissimulé derrière le masque de l’association nationale de football. La sélection des 22 heureux élus pour défendre les couleurs du pays suscitait les réactions les plus passionnées et les polémiques les plus enragées. La préparation finale des joueurs s’effectuait à huis clos, avec son lot de conjectures, de suppositions, de mystère et d’annonces fracassantes fabriquées, diffusées et amplifiées par la presse.

Surtout, le ressenti, les propos et les comportements des supporters du tournoi de Montevideo étaient en tout point similaires à ceux de leurs lointains confrères assistant, à l’heure actuelle, à une Coupe du monde de football. Consentant à toutes les transgressions pour obtenir une place dans les tribunes, vociférant bruyamment leur soutien à leur équipe depuis les gradins, ressentant une profonde angoisse face à la perspective d’une éventuelle défaite, une fois la victoire acquise ils s’abandonnaient à une jubilation aussi débordante que chauvine exprimée par des klaxons, des drapeaux et des manifestations sur la principale avenue de la capitale. Les trottoirs de l’Avenida 18 de Julio le soir du 30 juillet 1930 préfigurent en tout point ceux des Champs Élysées le 15 juillet 2018.

Enfin et surtout, la Coupe du monde s’affirme d’emblée lors de son édition montevidéenne comme ce puissant catalyseur d’identité nationale. Grâce aux simplifications discursives permises par le football, ce qui n’est autre chose qu’un simple tournoi sportif devient le moment privilégié pour la fabrication d’un discours schématisant la nation, lui donnant un corps, une âme et un destin. Dans le paradigme séculaire de l’État-nation, ce type de narration est un fait habituel des élites au pouvoir, un réflexe presque, assouvi à la première chance se présentant. Mais si la Coupe du monde ne constitue qu’une énième occasion de se livrer à un pareil exercice, elle n’en est pas moins exceptionnelle non seulement par les dimensions de la caisse de résonance qu’elle offre à ces discours, mais surtout par la capacité qui semble être la sienne à y faire adhérer les masses anonymes. Dans la longue série de ces mythes forgés par le tournoi phare de la FIFA – celui de la renaissance allemande du « Wunder von Bern » en 1954, celui d’une France « Black-blanc-beur » en 1998, celui d’une Espagne unie en dépit des régionalismes en 2010 –, le mythe de 1930, celui d’un Uruguay qui se voulait moderne, exemplaire et ouvert sur le monde,

constitue non seulement le premier de ces exemples, mais peut-être également le plus abouti tant il semble avoir infusé profondément au sein de la société uruguayenne et avoir réussi le tour de force de faire du football en lui-même un objet central dans le schéma identitaire uruguayen. Pour preuve : après sa première édition en 2015 du concours de dessin organisé par le MRREE à destination des enfants uruguayens résidant à l'étranger dont le thème avait été, rappelons-le, « Raconte-nous comment tu vois l'Uruguay », les diplomates de la Chancellerie uruguayenne décidèrent d'en organiser une nouvelle édition en 2018, année de Coupe du monde. Cette deuxième édition cherchait comme la première à « promouvoir l'identité nationale » et à rapprocher les enfants de la diaspora uruguayenne de leur pays d'origine. Après la lecture de ces pages de thèse, le thème finalement choisi par les dignitaires pour ce nouveau concours n'étonnera personne : c'était « raconte-nous ce que tu sens quand joue la Celeste »²³⁷.

237. « Dibuja qué sentis cuando juega la Celeste ». Concurso de pintura para niños, niñas y adolescentes uruguayos o descendientes de uruguayos residentes en el exterior, 2018.

ANNEXES

Index

A

Arena, Domingo, 119, 129, 363, 404
Artigas, José Gervasio, 30, 32, 36, 47,
78, 217, 321, 332, 333, 369,
491

B

Baqué, Horacio, 366, 367, 411, 422,
424, 439–441, 452, 467
Batlle Berres, Lorenzo, 154, 256, 257,
315, 317
Batlle Pacheco, César, 114, 131, 132,
264, 281, 323, 325, 412, 416
Batlle Pacheco, Lorenzo, 324, 325
Batlle y Ordóñez, José, 23, 73, 88, 107,
113–119, 124, 128–130, 149,
156, 195, 230–233, 256, 324,
334, 337–339, 345, 358, 408,
427, 449
Bermúdez, Rodolfo, 290
Blengio Rocca, Juan, 129, 131, 132,
217, 281
Brum, Baltasar, 132, 195, 231, 233,
337, 339, 432
Buero, Enrique, 177, 238, 243, 244,
270, 279, 280, 307, 308, 350,
355, 359, 363, 365, 366, 368,
372, 374, 376–378, 381, 382,
385, 391, 392, 394, 401, 415,
453–456, 458, 459, 464, 471,
474, 477, 480, 481, 485–487,
498–505, 507–509
Buero, Juan Antonio, 233, 238, 280,
344

C

Campisteguy, Juan, 31, 33, 129, 439,
441
Casas, Asdrubal, 439, 441, 446
Coubertin, Pierre de, 127, 188, 440
Céspedes (frères), 75, 80, 82, 85, 179,
185

D

Delaunay, Henri, 350, 372–375, 383,
399, 461, 472, 477, 501, 502
Delgado, José María, 95, 132, 325,
436, 437, 516
Domínguez, Rufino T., 392, 393

E

Elena, Emilio, 430
Espil, Roberto, 350, 352, 354, 355,
357, 359, 371, 380, 384, 392,
408, 409, 453, 516

F

Fernández y Medina, Benjamín, 383,
394
Fosalba, Rafael J., 394, 482, 509
Frugoni, Emilio, 360

G

Garabelli, Luis, 394, 462, 463, 471,
472, 483–485, 487, 497, 506
Ghigliani, Francisco, 131, 132, 190,
250, 264, 265, 279, 281, 282,
285, 363, 403, 404, 407, 408,
411, 427, 428, 430
Guani, Alberto, 233, 269, 374, 394,
472, 478, 479, 501

H

Harley, John, 294, 437
 Herrera y Obes, Julio, 73, 108
 Herrera y Reissig, Julio, 73, 105–108
 Hirschman, Carl Anton Wilhelm, 22,
 227, 238, 270, 347–349, 456–
 459, 474, 476, 480, 501, 507,
 508
 Hopkins, Jess T., 136, 137, 182, 442

J

Jude, Raúl, 42, 44, 131, 132, 176, 177,
 191–193, 270, 271, 308, 356,
 365, 372–374, 376–378, 381,
 382, 394, 398–400, 408, 411,
 416, 424, 428, 429, 436, 438,
 440, 446, 450, 451, 453–456,
 458–460, 462–465, 467, 469,
 474, 477–479, 482–487, 489,
 490, 495, 497–499, 501–506,
 508–510

L

Langenus, John, 52, 57, 167, 169, 170,
 173, 176, 177, 477
 Larrayoz, Bernardo, 325, 411
 Le Bas, Alfredo, 217, 282, 394, 464,
 465, 484
 Lichtenberger, Henry Candid, 67, 71,
 78, 97, 142, 153

M

Manini Ríos, Pedro, 107–110, 112,
 116, 123, 125, 132, 208, 233,
 279
 Martínez Laguarda, Casto, 132, 245,
 249, 343
 Mibelli (frères), 97, 149, 487
 Michaelsson (famille), 73, 114, 149

N

Narancio, Atilio, 41, 77, 95, 131, 132,

244, 272, 288, 336, 399, 404,
 436, 439, 441, 446

Nogueira, Julián, 233

O

Otamendi, José A., 358, 362

P

Pain (Madame), 252, 253, 268, 270,
 308, 316–319

Penadés, Carlos, 397, 436

Peyrou, León, 132, 223, 224

Polleri, Félix, 131, 282, 336, 337, 350,
 358

Ponsonby, (Lord), 63

Poole, William Leslie, 67, 68, 77

Q

Quijano, Carlos, 360, 361

R

Reyes Lerena, José María, 91, 132

Rimet, Jules, 33–35, 42, 56, 159, 177,
 348, 374, 384, 420, 445, 474–
 478, 489, 494, 499–501, 506,
 508, 511, 522

Rivadavia Gómez, Héctor, 10, 130–
 132, 141, 221–224, 235, 281,
 308, 363, 376, 385, 391, 436,
 438

Romero, Melitón, 355

Rossi, Santín Carlos, 427–429

S

Saralegui, Álvaro, 282, 436, 438

Sardeson (frères), 68, 69, 76, 77, 80

Scasso, Juan Antonio, 43, 48, 326,
 410–412, 414, 416–418, 420

Seeldrayers, Rodolphe William, 474,
 476, 477, 480, 481, 500, 503–
 505

Serrato, José, 107, 132, 195, 264, 281,
 282, 464

Simón, Francisco, 131, 132, 196
Sosa, Julio María, 131, 132, 237, 281,
404
Sturzenegger, Carlos, 90, 130, 145–
147, 149, 150, 164, 170, 177,
178, 206, 282
Suppici, Alberto Horacio, 137, 138,
442, 443, 445

T

Towers, Pedro, 130, 153

U

Usera Bermúdez, José, 350, 353, 355,
357–359, 371, 378, 380, 384,
392, 401, 408, 409, 450, 511,
516
Usera Bermúdez, José, 271, 373, 391,
453, 458

V

Verdesio, Héctor, 441
Vitale D'Amico, Manlio, 97

W

Williman, Claudio, 73, 88, 128, 130,
230

Z

Zorilla de San Martín, José Luis, 342,
417

Documents

Document 1

« En defensa del football », texte Pedro Manini Ríos defendant la pratique du football en Uruguay. Paru dans HERRERA Y REISSIG (éd.), *La Revista*, año 1, n°2, Montevideo, 1899, p.2.

« El Director de LA REVISTA, nos obliga, contra nuestros deseos, a responder a su atenta circular, colaborando para su interesante publicación. Hubiéramos preferido conservarnos en el silencio y la uniforme opacidad de los modestos quehaceres cotidianos. Indudablemente que no por ese espíritu de adusto retraimiento, signo presuntuoso de la estultez intelectual, con que se han galoneado muchas de nuestras inteligencias inéditas; pero si por una convicción personalísima, reforzada por observaciones diarias, que nos dice que poco valemos ahora, que quizá no valdremos nada en el futuro, y que es mucho mejor resistirse a las sugerencias del exhibicionismo, para no confundirse con esa desgraciada turba de incipientes enfermizas, de precocidades barullentas, de mendicantes intelectuales que revolotean eternamente alrededor de la misma frase, y se empalagan siempre con la misma rima. . .

Pero, al señor Herrera y Reissig – que, dicho sea de paso, une a brillantes condiciones propias, genialidades de estirpe, – se le ha antojado que nuestra juventud debe descuidar su físico degenerado y misér-rimo para gozar del concubinato con sus musas ideales. . .

Y todavía, haciendo un juego de palabras original y bonito, trata de ridiculizar esa noble inclinación que hacia los juegos atléticos esta surgiendo en nuestra muchachada. Nosotros opinamos en sentido diametralmente opuesto. El football, como cualquier otra institución análoga, estará desprovista para el espíritu superficial de nuestra raza, de toda cualidad estética, y podrá parecer algo materialmente grosero para el atroz subjetivismo de nuestra ambulancia literaria.

No lo entiende así una raza, que tendrá menos exuberancias de imaginación, y menores osadías caballerescas que la nuestra; pero que nos aventaja en su mayor espíritu científico y en sus mas grandes conquistas positivas; ni hablan así tampoco las ultimas conclusiones de la ciencia, ni la historia de las grandes hegemonías del pasado, ni la voz profética del porvenir.

Por otra parte, no podemos comprender cómo es que se pretende que crezca y se desarrolle el vigor intelectual de nuestra muchachada, cuando la mayor parte de ella prolonga sus días a remiendo; cuando todas las vivacidades del espíritu, y todas las concepciones de la mente

se debilitan y agostan, y acaban por ceder ante las exigencias de un organismo enclenque y raquítrico.

Los estudios fisiológicos de los últimos tiempos, demuestran con pruebas concluyentes que los fenómenos orgánicos y los fenómenos intelectuales guardan una concomitancia recíproca y constante. Si el cuerpo es sano, si se encuentra en sus condiciones normales de robustez, claras, precisas y vigorosas serán las manifestaciones mentales. Toda irregularidad orgánica, todo estado patológico de la fisiología del individuo señala un tropiezo paralelo en las funciones de su inteligencia. ¡Predíquese con eso a nuestros jóvenes, de suyo desidiosos, que abandonen los football y los gimnasios y se entreguen a las vanas superfluidades de la literatura!

Sin tener las ideas y los conocimientos avanzados de los contemporáneos; solo con esa poderosa intuición que de sus destinos han tenido siempre las grandes sociedades, los griegos supieron hermanar a su inmortal condición de pueblo sabio, la heroica condición de pueblo fuerte. En la actualidad, la gente sajona, con menos grandeza de sentimientos pero con mayor robustez de criterio que nosotros, fija la fortaleza indiscutible de la raza, en los innumerables juegos atléticos con que educa a su juventud. Pueblo profundamente práctico, rigurosamente moral, suplantando garitos, casinos y plazas de toros con canchas de football y clubs de remeros; y mientras nosotros vemos caminar a pasos inciertos por nuestras plazas, esas precocidades macilentas y anémicas, como espectros ambulantes de nuestra chifladura literaria, – ellos crean soldados viriles para la patria, y robustas generaciones para la sociedad.

El talento es patrimonio de unos pocos; la fuerza, de todo ser animado, hasta la última gradación de la escala zoológica. Aquel es innato, la otra adquirida. El primero superfluo, para las necesidades inmediatas del individuo; la segunda, imprescindible para su conservación y desarrollo.

Nadie niega la evidencia de lo dicho; pero lo curioso es que, entre nosotros, todos se creen privilegiados, y poseídos de geniales condiciones innatas. Nuestra caterva literaria, rasgo patológico de una sociedad enferma, aumenta por días, y entretanto los gimnasios mueren de inanición, se engrosa a cada hora con algún neófito, esos grupos de infelices degenerados que luchan y se denigran mutuamente, como habitantes de un conventillo, que en tal lugar son dignas de habitar las musas de muchos de nuestros escogidos. »

Document 2

Rapport du 13 novembre 1906 de la Commission de Développement de l'Honorable Chambre des Représentants sur le projet de création des Jeux athlétiques. Comisión Nacional de Educación Física, *Antecedentes de su creación*, Tip. La Industrial, Montevideo, 1916.

H. Cámara de Representantes :

I

La cuestión que constituye la materia de este informe es otra de las grandes cuestiones que toca a V. H. resolver y que por su elevada trascendencia y a las vastas proyecciones que su acertada solución debe ejercer sobre el desarrollo económico, moral y social del país, merece vuestra atención más preferente y vuestra más decidida cooperación.

Este problema de la educación física está hoy a la orden del día en todas partes, y ha sido tan perfectamente estudiado y tan extensamente debatido por los higienistas, por los pedagogos, por los sociólogos, por los estetas, por todos lo que se ocupan con interés de la suerte futura de la humanidad, que Vuestra Comisión no podría decirnos nada nuevo, ni exponeros vistas originales que ya no hubieran penetrado hondamente en los ilustrados criterios de V. H. tratándose como se trata de una cuestión popularizada por la prensa, por el libro, por la cátedra, por la conferencia y el folleto, por todos los poderosos medios que tiene a su alcance la moderna propaganda de las ideas.

Hace ya tiempo que el genio de Hipólito Taine escribió sus paginas inmortales; hace ya tiempo que en los *Études sur la vie Anglaise*, su analisis sutil y criterioso atribuía esa superioridad del cuerpo y esa superioridad del carácter, que reconoce como atributo especial de la raza inglesa, al hecho observado de que en sus grandes y en sus pequeñas escuelas, en las grandes Universidades de Oxford y de Eton, como en los pequeños colegio rurales, los estudiantes dedican mucho mas tiempo a los ejercicios corporales que a los estudios literarios y científicos. De entonces acá la pleyade innúmera de pensadores que ha abordado el estudio de este problema no ha hecho mas que glosar en formas variadas y diferentes maneras las conclusiones que había establecido el talento ilustre de Taine.

Cree, pues, Vuestra Comisión hablar a convencidos : tan indiscutidos son hoy los innumerables beneficios y las ventajas positivas que reporta a la raza humana desde múltiples puntos de vista la práctica constante y racional de la educación física ; le parece por lo tanto inoficioso e inoportuno insistir haciendo largas consideraciones sobre hechos que hace ya tiempo han penetrado en el espíritu de todos, y cuya simple

enunciación in extenso adquiriría necesariamente las proporciones de un libro.

Haremos sin embargo un bosquejo rápido y sumario de las más fundamentales e importantes de esas ventajas.

II

En los tiempos que corren no se concibe ya un plan de educación racional que no comprenda al mismo tiempo el desarrollo educacional en su triple orientación : la educación intelectual, física y moral ; las tres se complementan, las tres se perfeccionan, el desenvolvimiento de cada una de las tres hace más fácil y más intensa la expansión perfecta de las otras dos ; no puede haber verdadera educación integral si no se cultivan con igual intensidad esas tres modalidades concurrentes en las que se diversifican las energías de la vida.

De ahí el rol complejo que ejerce la educación física, de ahí que su acción no se limite exclusivamente a la vigorización del cuerpo, sino que actuando como actuá sobre todos los órganos y obrando sobre el cerebro, el órgano noble por excelencia en la especie, ejerza una influencia poderosa sobre el desarrollo de la mentalidad del individuo, sobre la formación del carácter y de la voluntad y hasta sobre la moralidad y la evolución estética de las razas y de las sociedades, eso sin tener en cuenta todavía la honda repercusión que todos estos hechos realizan en el terreno económico político y social.

Como factor en el desenvolvimiento orgánico de las razas y como factor higiénico, la educación física determina una acción tan poderosa, que puede decirse que ella sola es el factor más eficiente en la conservación de la salud y de la vida, tan intenso es el estímulo que provoca en el funcionamiento fisiológico de todos los órganos. Baste decir que la práctica de los ejercicios físicos sera tal vez durante mucho tiempo una de las fuerzas más positivamente eficaces que la humanidad tenga a su alcance para luchar con ventaja contra el asalto formidable y destructor de esa triada funambulesca que constituye los tres más grandes flagelos que amenazan la existencia de la sociedad contemporánea : la tuberculosis, la sífilis y el alcoholismo. Los medios como se pone de relieve en todos estos casos la influencia de la educación física, cree innecesario detallarlos. Vuestra Comisión, tan conocidos son de todas las personas que, aunque de lejos, hayan seguido con cierto interés la marcha de los conocimientos y el progreso de las ideas.

Pero como se sabe, la educación física no se limita solamente a acrecentar el vigor corporal : ella toma también como campo para desarrollar su influencia benéfica, muchas otras manifestaciones de la vida individual y colectiva, y en estas otras esferas su acción constante intensifica fuerzas e incrementa energías que no tienen sin duda alguna menor importancia para el desenvolvimiento armonioso y perfecto del

hombre y de la sociedad ; intensifica fuerzas e incrementa energías de tan respetable finalidad, que merecen el apoyo y la protección más decidida del estadista y del legislador.

Como decíamos anteriormente, el ejercicio muscular obrando sobre el cerebro como sobre los demás órganos, estimulando enérgicamente su desarrollo y su nutrición, es claro que debe ejercer una influencia evidente sobre la mentalidad ; y esa influencia la ejerce el entrenamiento físico no solo de esa manera indirecta, no solo tonificando el órgano cerebral, sino también de una manera directa, puesto que cada movimiento, antes de traducirse como tal fenómeno de la movilidad, ha sido siempre un proceso mental, ha sido un acto volitivo que ha desarrollado todas las asociaciones y articulaciones cerebrales complejas que caracterizan a los actos de la volición.

Y esto explica porque ciertos ejercicios físicos como la esgrima, por ejemplo, consumen tanta energía nerviosa como energía muscular, provocando un grado intenso de fatiga cerebral ; y esto explica también porqué los alumnos de una clase cometen un numero de faltas mucho mayor al practicar un trabajo mental, un ejercicio aritmético por ejemplo, si lo practican después de haber hecho media hora de gimnasia, que si lo realizan sin el previo trabajo físico.

La acción, pues, de la educación física sobre el desarrollo de la inteligencia en general, es innegable e indiscutible ; pero esa acción repercute especialmente sobre ciertas modalidades de la inteligencia y sobre ciertas facultades esenciales del carácter. De lo que anteriormente acabamos de decir, se deduce que la educación física más que de los músculos es una escuela de la voluntad : nada como los juegos para educar la voluntad, nada como los juegos para educar la atención, que procura realizar eficazmente y de un modo perfecto, el acto querido.

Ademas, la educación física es una escuela del carácter : la costumbre de la acción constante y enérgica desarrolla cualidades eximias del carácter ; como alguien lo ha dicho, no solo contribuye a hacerlo firme y seguro por el querer intenso que provoca, sino que también lo perfecciona, lo hace correcto y templado en exacta correspondencia con el valor real de las personas y de las cosas.

La educación física enseña también al hombre a tener confianza y fe en sus fuerzas y en sus energías ; exponiéndolo al peligro, oponiéndole resistencias, enseñándole a vencerlas con perseverancia y con tranquilidad, lo temple vigorosamente para la lucha por la vida. Ella desarrolla y perfecciona el valor físico, pero, lo que vale mucho más, perfecciona y acrecienta el valor moral, esa entidad que marca el exponente de todos los grandes heroísmos individuales o colectivos y que es el símbolo de todas la virtudes verdaderas que han escrito tantas paginas de oro en las etapas a veces obscuras y dolorosas de los pueblos, en su marcha

fatigosa hacia la conquista de eterno ideal.

Cuando la educación física se desarrolla con método y con vigor, despierta en los hombres y en los pueblos ese amor al trabajo, a la acción, al esfuerzo personal que caracteriza a los pueblos sajones y que contrasta con el abandono, el redentorismo, el constante mañana de los pueblos latinos.

Desde el punto de vista moral puede todavía la cultura física popular ejercer influencias poderosas en otro sentido; ese nerviosismo creciente que caracteriza la época moderna, - que ya también Taine lo había señalado como derivado de la falta de educación física, - y que es tal vez la consecuencia de las condiciones en que se realiza la lucha por la existencia, produce una exaltación y una perversión también creciente de todas las pasiones; y casi siempre ese exceso de irritabilidad nerviosa se derrocha y se expande en pasiones malsanas o se exterioriza en sentimientos inferiores. Inculcando al hombre desde niño el amor a los ejercicios físicos, creándole de esa costumbre una segunda naturaleza, multiplicando los fields y las plazas de juegos populares, popularizando de todos modos la necesidad de la educación física, haciéndole amar al pueblo las bellezas de la acción, se constituirá de ese modo un derivativo poderoso a esa excitabilidad nerviosa del hombre moderno y se arrancaría a un montón de juventud a la influencia estupidizante del alcohol que arruga los cuerpos y marchita las ideas, se arrancaría a un montón de juventud a los bajos placeres de un sensualismo sin fin y sin objeto que no tiene ninguna de las hermosas virtudes de los amores profundos y verdaderos, los únicos capaces de fecundar y engrandecer el espíritu humano.

Fuera de esta larga serie de ventajas positivas que es capaz de engendrar el desarrollo y el cultivo de la educación física racional, hay otras todavía de orden social que no son menos interesantes y que tienen gran transcendencia desde el punto de vista de la marcha ascendente de la civilización.

La característica del hombre en la sociedad humana, es precisamente la de construir un ser social, y toda educación que tienda a esa adaptación final, puede considerarse como uno de los factores más esenciales de civilización y de progreso. Es evidente que el esfuerzo individual aislado y solo, de nada o casi nada vale, de nada o casi nada sirve; es evidente que el individuo humano, la célula social como la célula orgánica, no vive ni vale sino en la acción conjunta y solidaria con las demás células. Todos los grandes ideales humanitarios proclamados primero por un hombre solo, no llegaron a imponerse, no llegaron a triunfar, sino el día en que pasaron del cerebro del vidente a formar el substractum y la tendencia del alma colectiva: sólo entonces dejaron de ser idea para transformarse en acción.

Y bien : la gran fuerza educativa de los ejercicios físicos desde el punto de vista social radica esencialmente en el poderoso sentimiento de solidaridad que ellos despiertan. La educación física tal como se entiende y se practica hoy, habitúa al hombre a la acción, pero a la acción conjunta y solidaria. En la practica de los sports, los hombres se acercan y se vinculan, las clases sociales desaparecen y se nivelan más, muchos más que por la cultura exclusivamente intelectual. Todo lo que la educación intelectual es capaz de aristocratizar el espíritu, la educación física lo democratiza. El intelectual puro tiende casi siempre a destacarse, a sobresalir, a distinguirse del resto del grupo ; para él ahí reside el secreto del éxito, mientras que en los ejercicios físicos racionales el secreto del éxito reside más en la solidaridad del compañerismo y en la sujeción mutua de cada individuo a los intereses del grupo colectivo. Se trata, pues de armonizar esas dos tendencias fundamentales y necesarias para la evolución correcta de la sociedad : la cultura intelectual que desarrolla el egoísmo necesario para la vida de la personalidad, y la cultura física que desarrolla el altruismo necesario para la vida social.

Como se ve, pues, la educación física desde cualquier punto de vista que se la considere, estimula sentimientos y actividades que a todos nos conviene estimular, estimula sentimientos y actividades que dormitan en el fondo del alma humana, y que serán la esencia de la moralidad y de la virtud cuando el trabajo vincule todos los esfuerzos y la ley de amor esté escrita en todas las conciencias.

Podría Vuestra Comisión extenderse aún en una larga serie de consideraciones sobre las grandes ventajas que la práctica del entrenamiento físico tiene desde el punto de vista económico, ya que siendo la lucha mundial contemporánea una lucha genuinamente económica, es el factor más importante del triunfo, la potencia muscular del obrero ; desde el punto de vista estético, ya que la obesidad y la anemia, esas dos resultantes del sedentarismo característico de la mujer contemporánea, van alejándola cada vez más del tipo de belleza ideal que se revela en la pureza de la forma y en la nitidez de la línea ; pero juzgamos con lo dicho concretada de una manera suficiente la necesidad de apoyar la iniciativa del Poder Ejecutivo, aunque modificada en la forma. Vuestra Honorable Comisión, cuya ilustración ha de llenar las deficiencias de este informe, que son obligadas por la necesidad de ahorrar espacio y de ahorrar tiempo, – estará seguramente convencida que sancionando este proyecto de ley hace obra patriótica y obra buena, y lo que es más, hace obra humanitaria.

III

Vuestra Comisión de Fomento, si bien acepta la ideal general que informa el proyecto del Poder Ejecutivo, le ha introducido algunas modificaciones que servirán a su juicio para hacerla más eficaz en la práctica.

Así por ejemplo, los cincuenta mil pesos que se destinan con este objeto, no se destinan solamente para la institución de premios a los vencedores de los concursos anuales, sino que también se emplearán en el fomento en general de la educación física y en la instalación de plazas de juegos populares, estableciendo baños públicos y todas las otras mejoras que respondan al mismo fin. Al proceder des este modo V. Comisión se inspira en las conclusiones unánimamente aceptadas hoy por los higienistas y los pedagogos : la tendencia de la educación física no debe ser la de formar atletas ni individuos excepcionalmente dotados, sino y con especialidad la de elevar el nivel medio de la capacidad, y la resistencia física general.

La Comisión, con el fin de que esta iniciativa quede sólidamente asentada, os propone, al ejemplo de lo que se ha hecho en otros países la creación de la Comisión Nacional de Educación Física, que bajo la superintendencia del Poder Ejecutivo deberá dirigir y encaminar todo lo referente a esta cuestión atribuyéndosele desde ya un abundante programa de trabajo, detallado en el artículo 6°.

Vuestra Comisión no acepta el artículo del Poder Ejecutivo que declara feriados los días 17 y 19 de Julio para que en ellos efectúen los concursos anuales, porque entiende que el mes de Julio es la fecha menos adecuada para la celebración de juegos olímpicos, que en todas partes se realizan al final de la primavera o en los comienzos del verano. Cree vuestra Comisión que esa iniciativa debe dejarse para que la solicite en el momento oportuno y si lo cree conveniente, la Comisión de Educación Física.

Es en virtud de estas consideraciones que vuestra Comisión os aconseja la sanción del adjunto proyecto de ley, diponiéndose su miembro informante a aclarar cualquier duda que pudiera surgir en el criterio de Vuestra Honorabilidad.

Sala de Comisión, en Montevideo a 13 de Noviembre de 1906

Antonio Cabral – Manuel B. Otero – Domingo Arena – Alberto F. – Canesa – Victor B. Sudriers – Santiago Rivas.

Document 3

Loi de création des Jeux athlétiques et de la Commission Nationale d'Éducation Physique (CNEF) de 1911. Comisión Nacional de Educación Física, *Antecedentes de su creación*, Tip. La Industrial, Montevideo, 1916.

Poder Legislativo.

El Senado y Cámara de Representantes de la República Oriental del Uruguay reunidos en Asamblea General

Decretan :

Artículo 1.º : Créanse los juegos atléticos anuales a que son llamados todos los habitantes del país no profesionales.

Art. 2.º : Destínase la cantidad de cincuenta mil pesos (\$50.000) anuales para el fomento de la educación física en el país, establecimiento de campos populares de juegos e institución de premios para los vencedores en los concursos anuales.

Art. 3.º : Créase la Comisión Nacional de Educación Física. Dicha Comisión será nombrada por el Poder Ejecutivo y estará bajo la superintendencia de dicho Poder. Sus miembros serán honorarios, durarán dos años en el desempeño de sus funciones y podrán ser reelectos.

Art. 4.º Serán miembros ex officio de dicha Comisión : el Rector de la Universidad, el Inspector Nacional de Instrucción Pública, el Presidente del Consejo Nacional de Higiene y el Director de la Academia Militar. Se integrará dicha Comisión hasta el número de once con las personas que el Poder Ejecutivo designe.

Art. 5.º Estará a cargo de la Comisión Nacional de Educación Física la administración e inversión de los fondos que por esta ley se le asignan, los que obtuviere del concurso popular o privado, y los que otro arbitrio cualquiera pusiera a su disposición para los propósitos de su establecimiento.

Art. 6.º La Comisión de Educación Física se consagrará con preferencia y en particular a los siguientes fines :

- a) Organizar todo lo referente a los concursos anuales en la República.
- b) La formación de Asociaciones de cultura física nacional.
- c) Relacionar las Asociaciones nacionales existentes, entre sí y con las extranjeras, unificando la acción y los métodos.
- d) Publicar revistas especiales y libros de propaganda popular.
- e) Fomentar la fundación de plazas de juego, gimnasios, baños públicos y stands de tiro.

f) Recabar de las autoridades, de las corporaciones y de los particulares, asignaciones de fondos, donativos y otros recursos para impulsar la cultura física en el país.

g) Organizar conferencias públicas en los establecimientos nacionales, para los padres de familia, sobre higiene infantil

h) Combatir las causas de deterioro físico, en la infancia y juventud, de todas las clases sociales

i) Proyectar un plan racional de educación física obligatoria en las escuelas de instrucción primaria y en los establecimientos de instrucción secundaria.

Art. 7.º La Comisión de Educación Física queda autorizada para proponer al Poder Ejecutivo las medidas que crea más convenientes para el mejor cumplimiento de su misión.

Art. 8.º La Comisión de Educación Física dictará su propio reglamento y elegirá su presidente.

Art. 9º El Poder Ejecutivo reglamentará la presente ley.

Art. 10º Comuníquese, etc.

Sala de sesiones de la Honorable Cámara de Representantes, en Montevideo, a 4 de Julio de 1911.

Antonio M. Rodríguez (Presidente)
Domingo Veracierto (Secretario)

Document 4

Article « Terre promise », tiré de l'introduction du Libro del Centenario. LÓPEZ CAMPAÑA, Perfecto (dir.), *El Libro del Centenario del Uruguay, 1825-1925*, Agencia Publicidad Capurro, Montevideo, 1925, p.531.

"TIERRA DE PROMISIÓN", se ha denominado al Uruguay en oportunidades diversas, por la fertilidad prodigiosa de su territorio, por las bellezas de sus paisajes, por la facilidad que acuerdan sus leyes, su naturaleza y su clima, para las gestas fecundas del trabajo. Tierra de realización y de progreso, tierra generosa abierta a todas las nobles energías creadoras, todas las razas, tendencias e ideas pueden afirmarse, sin incurrir en exageraciones de un patriotismo enfermizo, que es el Uruguay, cuyo porvenir es inmensamente grande y auspicioso. Con amplias costas al Océano Atlántico, Rio de la Plata y Uruguay, está en contacto permanente con todas las naciones civilizadas del mundo, recibe de ellas la influencia renovadora del pensamiento y cultura universal y marcha con ritmo palpitante de pueblo joven, sin ambiciones territoriales, sin conflicto de fronteras, con elevado concepto de la libertad, hacia sus grandes destinos seguros por el perfeccionamiento de sus instituciones, la liberalidad de sus leyes, la capacidad integral de su ambiente de trabajo y el desarrollo de sus industrias y comercio. Es, por otra parte, la única nación de América que puede hacer la afirmación categórica de que dentro de sus límites territoriales no contiene un solo núcleo que recuerde su población aborigen. Los últimos charrúas desaparecieron como tribu, sin dejar vestigios perdurables, en el rincón de Yacaré Curucú, en el año 1832 y desde aquel lejano entonces, casi una centuria, quedo la tierra uruguaya en posesión absoluta de la raza europea y de sus descendientes. Hombres laboriosos de todas las nacionalidades pueblan el país y contribuyen al desarrollo de sus riquezas cuantiosas. Al amparo de una paz estable que se disfruta desde hace mas de cuatro lustros sin la mínima alteración, gozando de todas las prerrogativas, libertades y consideraciones, con los mismos derechos y respeto de los nativos, todas las razas del orbe, fundidas en el crisol de nuestra democracia progresiva, encuentran favorable acogida, realizan su independencia económica e intervienen en el desenvolvimiento de la riqueza territorial, de las industrias, del comercio y de la cultura ambiente.

Document 5

Article du *Figaro* rapportant le match Allemagne-Uruguay disputé dans le cadre des Jeux olympiques d'Amsterdam. Journal *Le Figaro*, Paris, édition du 4 juin 1928.

LA IX^e OLYMPIADE, Le Tournoi olympique de football
L'Uruguay bat l'Allemagne par 4 buts à 1

Amsterdam (par téléphone), 3 juin.

Le match Allemagne-Uruguay restera, pour les 40,000 spectateurs qui en ont été les témoins empoignés, angoissés et aussi navrés, comme un des plus extraordinaires souvenirs sportifs de leur existence. Par les péripéties de ce match, que les Uruguayens gagnèrent par 4 buts à 1, la foule hollandaise est passée de la sympathie naturelle qu'elle avait au début pour les Allemands, à une sympathie chaleureuse, enthousiaste pour les Uruguayens, et ceci uniquement en raison de l'inconcevable brutalité de leurs germaniques adversaires, qui ont vraiment, hier, et très regrettablement, passé la mesure. Ils y ont peut-être été incités par les manifestations de délirant chauvinisme auxquelles s'étaient, dès leur entrée dans le stade, livrés les vingt mille Allemands accourus pour soutenir leurs compatriotes contre les Uruguayens. Amsterdam avait été, en effet, dès samedi soir et toute la matinée de dimanche, comme submergée par une invasion allemande, vingt mille au moins, qui avaient pris possession de tous les hôtels, de tous les restaurants, de tous les cafés, ou circulaient en autocars pavoisés de drapeaux fournis par des journaux allemands. Au stade, ils étaient groupés, ils étaient partout, mais essentiellement en deux vastes et bruyantes colonies dans les gradins des deux virages, où ils menaient d'ailleurs grand tapage, chantant leur hymne, poussant des hurrahs, brandissant des drapeaux. Le stade était, bien entendu, archicomble des milliers de spectateurs n'y purent avoir accès. Il faisait un temps radieux et une chaleur excessive, rendue plus accablante par la réverbération du ciment de la piste cycliste. À leur entrée sur la pelouse, les deux équipes furent saluées des plus vives acclamations, et après les formalités d'usage le match commença. On s'attendait à une lutte sévère et passionnante. Elle le fut, mais devint dans la seconde mi-temps un spectacle révoltant. Ce match dégénéra, en effet, en une véritable bataille. Dès le début, on eut le sentiment que l'équipe allemande était résolue à employer tous les moyens pour gagner, et celui qu'elle choisit d'emblée fut une violence sans exemple. Le match finit plus en tournoi de boxe qu'en partie de football. Et cela et ne tourna pas à la plus invraisemblable bagarre grâce à la façon magistrale dont elle fut arbitrée par l'arbitre égyptien M. Youssef Mohammed qui fut inflexible et sortit après trente minutes de jeu l'Allemand Kolb qui

exagérait le recours à la vigueur. Au signal, les Allemands attaquèrent avec fougue, une fougue catapultueuse servie par leur haute taille, leur poids, leur force, tant et si bien que le jeu des Uruguayens s'en ressentait et que ceux-ci, bousculés, balayés, durent recourir à toutes les ressources de leur virtuosité pour sauver leur but. Néanmoins, après 35 minutes de jeu, Petrone trouvait un défaut dans la défense allemande et marquait un premier but, puis, 5 minutes après, un second but. Ces deux succès uruguayens, accompagnés de l'expulsion du joueur Kolb, eurent pour conséquence de calmer la chorale germanique, et la mi-temps put être atteinte sans incident, avec la marque suivante Uruguay 2, Allemagne 0. Et puis ce fut la reprise, et tant aussitôt, un nouvel et désagréable incident que voici. Les Uruguayens sont sur le terrain depuis un instant. L'équipe allemande n'apparaît pas. On s'impatiente et on apprend qu'elle examine si elle doit reprendre ou abandonner le match, ce qui fait mauvais effet. L'arbitre se décide et se porte sur la touche pour donner à l'Uruguay match gagné par forfait. Ce geste d'autorité a pour effet d'entraîner une bonne détermination de l'équipe allemande qui se hâte de reprendre place sur le terrain. Et la partie de bourre reprend, singulièrement plus violente que dans la première mi-temps. Au cours d'un de ces engagements furieux, Castro trouve un jour, file et botte avec succès un troisième but pour l'Uruguay. Les équipes sont, à partir de ce moment, dans un état de surexcitation indescriptible. Elles ne jouent plus, elles se battent. Les sportifs sont atterrés. En conséquence de cette mêlée sans nom, un coup franc est, à cinq mètres du but uruguayen accordé à l'équipe d'Allemagne. L'avant-centre Ottinger tente le but et le réussit. On joue, si on peut dire, depuis 35 minutes. La bataille reprend. Deux Uruguayens gisent à terre. On les porte sur la touche l'un reprend bientôt sa place, mais l'arrière Nasazzi reste hors de combat. La partie se poursuit, acharnée, décousue, violente, et cinq minutes avant la fin, Petrone, qui fut prestigieux marque un quatrième but pour l'Uruguay. Et c'est le coup de sifflet final, l'Uruguay gagnant donc par 4 à 1. Deux modifications avaient été faites dans l'équipe sud-américaine. Castro remplaçait Scarone et Piriz remplaçait Andrade. Disons, à la vérité, que les spectateurs allemands eurent tout le long de la seconde mi-temps une attitude correcte. Ils comprirent l'erreur dans laquelle était tombée leur équipe nationale, et ils en souffrirent amèrement ! Ils quittèrent le stade dans une véritable consternation, cependant que la foule, qui avait attendu les Uruguayens, les portait en triomphe et se livrait en leur honneur à des manifestations d'un affectueux enthousiasme. Peut-on dire que cette rencontre au caractère si déplorable semble avoir porté un coup mortel au maintien du football dans le programme olympique ? Les membres du CIO ici présents paraissaient décidés à demander que soient exclus des Jeux tous

les sports d'équipe. Ceci n'a pas empêché d'ailleurs la Fédération hollandaise d'annoncer l'organisation, d'accord avec la Fédération, d'une Coupe de consolation pour les battus du tournoi olympique, Coupe dans laquelle sont d'ores et déjà inscrits la Belgique, la Hollande, le Chili, le Mexique et les États-Unis.

Document 6

Discours de présentation du projet de loi de financement de la Coupe du monde de 1930 prononcé dans les Chambres le 8 avril 1929. Diario de Sesiones de la Honorable Cámara de Representantes, 20.a Sesión Ordinaria, tome 351, 1929, p.151-154.

« Honorable Cámara :

Próximo ya al Centenario de la nacionalidad, la República se apresta a solemnizar dignamente ese acontecimiento trascendental en la vida de los pueblos. Entre los números a programarse, uno que ha de merecer todas las simpatías de los habitantes del país, es sin duda alguna la celebración en nuestra Capital del Certamen Mundial de Football, homenaje de afectuosa solidaridad que ya nos han tributado algunas de las naciones de América, al resolver, por unanimidad, que sea Montevideo la sede del gran torneo footballístico.

Destacar la importancia de todo orden que significaría la llegada hasta Montevideo de deportistas de todas las naciones afiliadas es tarea casi innecesaria por conocida. Sería en el orden moral, como un homenaje a la nacionalidad en su más fausta fecha, recordando a la vez que los hijos del Uruguay en las memorables jornadas de Colombes y Amsterdam, habían puesto de relieve que un pueblo joven llega a los campos de juego para poner de manifiesto toda la energía y la vitalidad de la raza.

Nuestro pueblo, siempre gentil y generoso, tendría oportunidad – si se realizara el Campeonato Mundial – de sentir una de sus mayores aspiraciones patrióticas. Conocidas son de todos las ansiedades sentidas en las justas mundiales, cuando nuestros compatriotas disputaban en tierras lejanas, la conquista del preciado título de campeones. El Uruguay vibraba de entusiasmo y con delirante y patriótico anhelo, el pueblo todo, alborozado, rendía su tributo de agradecimiento a quienes – derrochando energías y entusiasmo – hacían pasear victoriosa por Europa la enseña patria.

A ese pueblo no podría dársele mayor satisfacción en el día que conmemora su independencia, que ver repetidas – bajo su mismo cielo

– las memorables hazañas que hicieron saber al mundo que en tierra de América, una joven nación marchaba, por el esfuerzo y vigor de sus hijos, rumbo al porvenir.

[...] La Asociación Uruguaya de Football si no recibiera la ayuda del Estado, no podría atender la organización de la magna jornada deportiva, sin imponer precios exorbitantes que restarían la asistencia del pueblo a las memorables justas. »

Document 7

Texte de la Loi n°8409 de financement de la première Coupe du monde. UGÓN, Armando, *Compilación de Leyes y Decretos*, Ley n° 8409, Montevideo, 1929.

Poder legislativo.

El Senado y la Cámara de Representantes de la República Oriental del Uruguay, reunidos en Asamblea General, decretan :

Artículo 1.º El Consejo Nacional de Administración pondrá a disposición de la Asociación Uruguaya de Football, en calidad de subvención, hasta la suma de trescientos mil pesos (\$ 300.000.00), que se tomarán de Rentas Generales, para que pueda organizar el próximo año en nuestra Capital el Campeonato Mundial de Football con motivo de celebrarse el centenario de la Jura de la Constitución.

Art. 2.º Los ingresos y egresos que se produzcan en la organización del campeonato deberán ser contraloreados por un Interventor que designará a ese efecto el Consejo Nacional de Administración.

Art. 3.º Las entradas más económicas no podrán exceder en ningún caso de veinte centésimos (\$ 0.20).

Art. 4.º La Comisión Nacional de Educación Física otorgará [...] un préstamo sin interés de doscientos mil pesos (\$ 200.000.00) amortizable en treinta años a la Asociación Uruguaya de Football para la construcción de su field oficial »

Art. 5.º Refuérzase con la cantidad de doscientos mil pesos (\$ 200.000.00) el rubro de la Comisión Nacional de Educación Física creado por dicha ley en el sentido de que las cantidades reintegrables serán destinadas exclusivamente al fomento de los deportes en el interior de la República.

Art. 6.º Comuniques, etc.

Sala de Sesiones del Honorable Senado, en Montevideo a 15 de Mayo de 1929. Carlos María Morales, Presidente.

Ministerio de Instrucción Pública. Montevideo, Mayo 16 de 1929. Cúmplase, acúcese recibo, comuníquese, publíquese, insértese en el R. N. y pase a la Contaduría General a sus efecto. Por el Consejo, Brum.

Document 8

Lettre de désistement de la Fédération espagnole à la première Coupe du monde. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

Federación Española de Fútbol

Madrid, 21 de Noviembre de 1929

Asociación uruguaya de football,
Muy Sres. Nuestros :

Por conducto del Sr. Ministro del Uruguay en esta Corte, recibimos en su día su atenta comunicación invitándonos a concurrir con nuestro mejor equipo nacional al Campeonato del Mundo que organiza para Julio de 1930 la Asociación de su digna Presidencia, y ahora mismo acaba de llegar a nuestro poder la suya del 26 de Octubre último recordándonos que el plazo de inscripción termina al finalizar el corriente año.

Entre tanto hemos tenido el honor de recibir la visita del Sr. Ministro de su país, que se ha interesado personalmente de una manera viva y cordial, que no podemos menos que agradecer como asimismo estimamos la invitación de Vds.

Ningún otro país seguramente tendrá mayores deseos ni más señalado estímulos que el nuestro para sentirse espiritual y moralmente propicio a concurrir al Campeonato del Mundo que se prepara en Montevideo no solo por la importancia del acontecimiento en sí mismo, sino muy principalmente por el afán de contribuir al éxito de la prueba confiada a la Asociación de un país que en todos los órdenes y muy singularmente por el valor de su fútbol es orgullo de nuestra raza común.

Pero ninguna Asociación nacional se encontrará sin duda con mayores obstáculos que la nuestra para desplazar el equipo en condiciones que respondan a las conveniencias de los organizadores y que permitan presentarnos con las mínimas garantías de alternar en una prueba de esta naturaleza con la preparación que exige nuestro propio prestigio.

El campeonato nacional termina en primeros de Junio, y según las fechas publicadas en el periódico oficial de la FIFA, el Campeonato del Mundo se jugará del 13 al 27 de Julio.

De ello resulta que en 30 de Junio se cierra la temporada oficial y no podemos disponer reglamentariamente de los jugadores que necesitan descanso por llegar a fin de temporada agotados después de la dura campaña que suponen ocho meses seguidos de partidos de campeonato cada semana. Los Clubs se sienten celosos de sus jugadores y han de poner dificultades ya que tienen derecho a negarlos. Es la época de cambios de Club y de renovación de fichas, y la movilización de jugadores en aquellos momentos representa una perturbación de consecuencias incalculables para todos. Pero aún salvando todas estas dificultades quedaría una casi invencible como es la de que en el mes un poco largo que va desde el 8 de Junio al 13 de Julio, tendríamos que hacer la selección de jugadores, preparar el equipo, efectuar el viaje y disponer de un periodo de aclimatación, cosa que no es posible. Únicamente saliendo antes de terminarse el campeonato nacional podría tener esto remedio, pero este sería para los Clubs peor que la enfermedad porque destrozaría la competición, y los Clubs que mayores aspiraciones pueden tener y que lógicamente son los que poseen los mejores jugadores, se verían privados de estos y reducidos a condiciones de inferioridad y aparte de los perjuicios incalculables que ellos ocasionaría, de ello se resentirían también los otros Clubs que participan en nuestro campeonato, el cual quedaría completamente destrozado por este año.

No obstante es tal nuestro afán por cooperar con nuestra presencia al éxito del Campeonato del Mundo, que a pesar de conocer el criterio que acerca de ello tienen nuestros afiliados, (cuyos intereses estamos obligados a defender y tutelar por encima de todo) que haremos cuanto sea posible para ver si logramos hallar una solución que concilie la colisión de deberes que se nos plantea y por este motivo nada hemos resuelto aún en definitiva.

Hemos querido, sin embargo, exponerles con toda lealtad la situación en que nos encontramos, para que estén previamente advertidos de ellas.

Sea cual sea la decisión que nos veamos precisados a adoptar, tengan la seguridad de nuestra más alta consideración y estima.

Con este motivo les saludamos atentamente y quedamos suyos afectísimos ss.ss.

q.e.s.m.
Por la R.F.E.F.
Secretario General.

Document 9

Relance diplomatique émanant de l'Ambassade uruguayenne à Vienne auprès du ministère autrichien des Affaires étrangères, sollicitant une intervention des pouvoirs publics dans le sens d'une participation de la sélection autrichienne à la première Coupe du monde (février 1930). Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

N°32/930

Note verbale (à la Chancellerie fédérale, Département des Affaires étrangères)

La Légation de l'Uruguay a l'honneur de porter à la connaissance de la Chancellerie fédérale d'Autriche – Département des Affaires étrangères qu'à l'occasion du Centenaire de la Constitution politique de l'Uruguay, qui aura lieu dans le courant de cette année, de grandes fêtes seront organisées, comprenant des solennités de tout genre, congrès scientifiques, fêtes musicales et sportives, etc. Parmi ces dernières ce sera surtout le Championnat mondial de Football, devant se jouer à Montevideo aux mois de juillet et août prochain, qui trouvera le plus intérêt bien également chez le peuple uruguayen et celui des autres pays sud-américains et l'Uruguay n'a pas manqué d'inviter officiellement la Fédération autrichienne de Football à prendre part au Championnat mondial et d'envoyer son team pour faire représenter les couleurs nationales autrichiennes.

Malgré les concessions faites par le Gouvernement de l'Uruguay soit le paiement de la traversée et de tous les autres frais de séjour de l'équipe à Montevideo et d'autres avantages d'ordre personnel, des difficultés ont surgi de la part de la Fédération de Football d'Autriche de façon que celle-ci n'a pas jusqu'à présent déclaré l'adhésion de son team au Championnat mondial à Montevideo.

En vertu de cette attitude de la Fédération autrichienne de Football et vu que l'inscription des teams prenant part au Championnat mondial de Football à Montevideo sera clôturée le 28 février 1930, cette Légation se permet de prier la Chancellerie fédérale de vouloir bien faire valoir son influence auprès de ladite Fédération de Football à fin de la décider en sens favorable concernant la participation de l'Autriche au Championnat de Football de Montevideo.

Tout en remerciant par anticipation à la Chancellerie fédérale Département des Affaires étrangères des démarches qu'elle voudra bien faire à cet égard, la Légation de l'Uruguay saisit cette occasion pour renouveler à la Chancellerie fédérale Département des Affaires étrangères l'expression de sa haute considération.

Vienne, le 1^{er} février 1930

Document 10

Lettre de la Fédération hongroise adressée au personnel diplomatique uruguayen suggérant qu'elle conditionnerait sa venue en Uruguay au paiement d'une indemnité de 17 500 dollars (l'usage approximatif de la langue française est celui du document original). Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

Lettre n°773/929-30
Magyar Labdarugók Szövetsége,

Budapest, le 8 mars 1930

Excellence

Conformément à ma promesse faite à Vous lors de votre séjour de Budapest, j'ai l'honneur de Vous indiquer ci-après le budget concernant les dépenses parallèlement de la participation de l'équipe nationale hongroise au Championnat mondial se déroulant à Montevideo en 1930.

a/ - Il faut fixer l'aller et le retour ainsi que le séjour en Uruguay, en deux mois.

b/ - Vu le fait qu'il y a la question des concours d'un Championnat mondial, dont l'importance l'exige absolument qu'il y a pour chaque joueur une réserve convenable, surtout prenant en considération les maladies éventuelles durant le long voyage et des matches de là ainsi que les blessures et autres circonstances, il faut compter avec 22 joueurs, le délégué de l'Association, le capitaine, l'entraîneur de l'équipe et le manager, de sorte que le nombre de voyageurs se monterait à 26 personnes.

c/- Selon les règlements la Fédération d'Uruguay indemnise pour 17 personnes les frais de l'aller et retour des chemines de fer et du passage, de plus la pension et logement sont fixés en 75 dollars par jour et pendant le voyage un demi-dollar par personne et par jours.

Après la fixation de ces points particuliers nous pouvons donc envisager les dépenses d'être portée par l'Association hongroise hors des sommes d'être payées par l'Association d'Uruguay, en cas d'une participation de notre équipe.

1/ - À base du contrat valable notre Association est obligée de payer le salaire de ces joueurs là qui figurent dans l'équipe représentative, ce qui est dans ce cas un salaire de deux mois se montant par semaine et par joueur à 60 pengó égal à 11 dollars.

2/ - Également aux termes du contrat nous sommes obligés de payer par jour et par joueur 1 dollar pour les menus.

3/ - Hors des rétributions d'autre côté il nous faut payer aux joueurs pour la participation au chaque match une prime de 40 pengó,

en cas d'un match se terminant à un résultat égal il faut payer 20 pengo en sus, et en cas d'une victoire 60 pengo.

4/ - Étant donné que l'Association d'Uruguay indemnise d'après les règlements les frais de voyage et de la pension seulement pour 17 personnes, l'Association hongroise serait chargée de ces frais pour 9 personnes de plus.

5/ - Si nous prenions part au Championnat mondial, il nous faudrait enlever les membres de l'équipe représentative de leurs clubs à partir du 15 mai au plus tard pour se mettre à la disposition de notre Association à cause de l'entraînement, et par suite les clubs en question ne pourraient exécuter des matches à partir du 15 mai, en conséquence ces clubs éprouveraient une perte financière sensible jusqu'à ce qu'ils puissent ravoir leurs joueurs. Cet espace de temps doit être fixé du 15 mai à la fin du mois d'août, et pour cet intervalle il nous faut dédommager les clubs professionnels dont la subsistance dépend des recettes des matches.

6/ - Finalement il nous faut compter avec une certaine somme pour des dépenses imprévues occasionnées si fréquemment durant un long voyage et de plusieurs matches. Par exemple, si un joueur est blessé ou peut-être sa main ou son pied se brise, c'est notre Association qui serait chargée des frais de traitements.

Nous passons donc à la fixation des chiffres desquels notre Association serait chargée en cas de la participation au Championnat mondial :

1/ - le salaire des joueurs pour 22 personnes pour 9 semaines à 11 dollars :

\$ 2.200

2/ - les menus pour 22 personnes pour 60 jours à 1 dollar :

“ 1.320

3/ - les primes des joueurs en une somme :

“ 1.500

4/ - les frais du voyage et de la pension, ainsi que les menus et les frais de la représentation des 9 personnes en question à 700 dollars :

“ 6.300

5/ - pour dédommagement des clubs mentionnés

“5.000

6/ - pour des dépenses imprévues c.-à-d. pour le traitement éventuel en cas de blessures ...

“ 1.200

Total : 17.520

De cette calculation on peut constater que les 100 000 pengos déjà indiqués à Budapest, égal à 17 500 dollars, c'est la somme à laquelle notre Association serait débitée, cependant, puisque la situation pécuniaire de notre Association en permet point ce luxe, c'est donc nos conditions financières en cas d'un passage. Nous avons une condition de plus, c'est-à-dire si l'Association d'Uruguay avait la bonté d'accorder l'exécution de trois ou quatre matchs pour notre équipe représentative avec l'Argentine respectivement avec le Brésil, mais cela, après le concours du Championnat mondial.

En portant à la connaissance de Votre Excellence tout cela, je Vous prie de ne considérer pas ma lettre officiellement, mais seulement pour une communication particulière des directeurs de l'Association hongroise, puisque nous en pourrions poursuivre des négociations officielles qu'aux conditions précitées.

Veillez agréer, Monsieur le Ministre, mes considérations les plus respectueuses,

Le Secrétaire général

Document 11

Discours prononcé par le président de l'AUF, Dr Raúl Jude, le 18 juillet 1930 lors de l'inauguration du stade Centenario. Museo del Fútbol, Montevideo.

« Surgió, señores como un conjuro milagroso, como si una fuerza ineluctable lo hiciese irrumpir, victorioso ; desde la propia entraña de la tierra.

Y no hubo en cambio otra cosa que la voluntad de vencer, contra todos los obstáculos ; contra el escepticismo y la debilidad de los unos, contra el desfallecimiento y la reticencia de los otros, hasta contra el error, agazapado siempre al acecho de toda cosa humana y contra la naturaleza, hoscamente hostil, que parecía empeñada en abatir nuestra esperanza ; como si pretendiera reivindicar para ella sola el derecho de las grandes transformaciones.

Y el artista Scasso, que concibió la joya, en la compilación armónica del tumulto de los planos fue en seguida obrero y artífice a un

mismo tiempo ; y puso alma y corazón y tercero empeño en llegar, y triunfo !

Y fueron muchos los que estuvieron con él en el proceso gestatorio : la Asociación Uruguaya, en ejercicio de la soberanía del deporte, hizo un supremo esfuerzo y puso todo lo que estaba al alcance de sus medios ; el gobierno nacional prestó su ayuda y el Municipio de Montevideo fiel a su divisa de progreso y consciente de su función social, extremó todos los resortes de su organización para que el día augural del Centenario, tuviera la ciudad la fuerte y clara emoción de su propia grandeza.

Y abajo, la muchedumbre anónima, no cejó un instante, como si el vuelo lírico del artista hubiera alucinado su espíritu multiplicando la energía creadora de su brazo heroico : y la vimos así, día tras día, hundida en el barro, con la cabeza inclinada sobre la tierra rebelde, trabajar sin desmayo, como si cumpliera un designio sagrado ; y aunque la lluvia castigara sus carnes y aunque el frío entumeciera sus dedos, estaba entregada al reposo de su sueño sereno. El ejército de sombras continuaba, sin desfallecimientos, su combate extraordinario contra las fuerzas de la naturaleza.

Y hasta tuvo bajas, que pareciera que la fatalidad reclamase siempre el holocausto de alguna existencia para asegurar la perdurabilidad de los monumentos de los hombres.

Recordemos a todos ellos en el momento de la consagración : al arquitecto que trazó la concepción magistral, y al otro, al héroe anónimo, hijo del pueblo, a cuyo empuje triunfal pudo ser el prodigio.

Ya dejó de ser quimera la quimera del Estadio : ya está pronto para que los rivales en noble y levantada porfía muestren con el cotejo de sus aptitudes su superioridad caballeresca que el adversario vencido puede ser siempre el vencedor, si después de la jornada limpia queda su frente y queda limpio su corazón.

Sepamos honrar el templo que creamos ; afirmación de nuestro respeto y de nuestra unciosa reverencia espiritual hacia los fundadores de la patria es también signo afirmativo de nuestra fe en el porvenir de la República, no tan sólo en la esfera de la materialidad de las cosas sino también las otras más nobles y más altas del ideal y de la solidaridad que esa Torre del Homenaje acogerá siempre con orgullo y con emoción el pabellón de cualquier país del mundo, aún cuando sepamos que ella aguarda, como amorosa inquietud, la llegada de la bandera oriental para vestirse de fiesta.

Y la mujer de nuestro pueblo deberá poner de hoy en adelante la contribución de su gracia, de su encanto y de su exquisitez sentimental al servicio de estas fecundas ceremonias deportivas ya que con el confort que habrá de disfrutar en este sitio no tendrá excusa que niegue la gloria de su aplauso a los vencedores y el tesoro de su estímulo a los vencidos,

por lo mismo que sera siempre para unos y para otros el mejor paladín de la jornada.

Señores : En nombre de la Comisión Administradora del Field Oficial y de la Asociación Uruguaya de Football, declaro inaugurado en esta fecha el Estadio Centenario, síntesis armoniosa del ideal creador y patriótico de un pueblo, que marcha con la frente al sol, por el recto camino de su aliento histórico ».

Document 12

AUF (sous le patronage de), *Olimpiada*, article : « ¡ Salve Uruguay ! », Montevideo, 1930 (s/nº de p.).

Salve Uruguay

La Patria esta de Fiesta.

Nuestras almas arrebatadas por el entusiasmo, vibran como una ardiente Marsellesa.

Desde la Torre de los Homenajes nos saluda hermosa y soberbia la bandera muy querida; el nombre de Uruguay resuena como una clarinada de triunfo en todas las tierras, en todas las patrias y es repetido con respetuosa admiración por todos los pueblos y en todas las lenguas.

Esa admiración y ese respeto lo brindan al valor, al coraje, a la gallardía, a la ciencia de los hijos de esta tierra, que en las rudas y nobles luchas del deporte; mas dignificadoras por que siendo incruentas, conquistan glorias y laureles, sin dejar lutos ni dolores, han realizado la más estupenda de las hazañas, al clavar el gallardete bendito de este bendito Uruguay en la más alta cumbre del football Mundial.

Modestos, sencillos, humildes son los héroes de esta magna empresa. Casi todos hijos del pueblo, con músculos templados en la labor ruda y con temperamentos que aprendieron el rigor de la lucha, desde los albores de su vida.

En impecadero bronce van a ser grabados sus nombres. Eso para las generaciones futuras, para el porvenir. Los contemporáneos no necesitamos mirar al bronce para recordarlos... Los llevamos indelebles en nuestros corazones.

Nuestras almas vibran con el frenesí de una ardiente Marsellesa. Sobre el altar de la Patria en esta hora de gloria, se amontonan frescos laureles y fragantes flores. Resuenan por doquier himnos de triunfo y cantos de victoria.

Es hora de sentir y no pensar.

Por eso rodilla en tierra y ahogados de emoción, solo decimos.
¡¡ Salve Uruguay!!

Document 13

Lettre d'insulte, prétendument du gardien de la sélection argentine, Juan Botasso envoyée à l'AUF dans les jours qui suivirent la finale de la Coupe du monde. Fonds 1930, Archivo de la Asociación Uruguaya de Fútbol.

Buenos Aires, Agosto 2 de 1930

Sr Dr Raúl Jude
Presidente de la As. U. de Football

Muy estimado "Uruguayo"

Siéndome muy necesario adquirir un buen par de burros pateadores, y en la imposibilidad de adquirirlos aquí, le solicito me informe si entre los once que tienen ahí y que Vds. les llaman campeones olímpicos o mundiales, podría elegir dos de los cuales uno sería el cuadrúpedo ese que aunque tiene figura humana ahí le llaman Fernández.

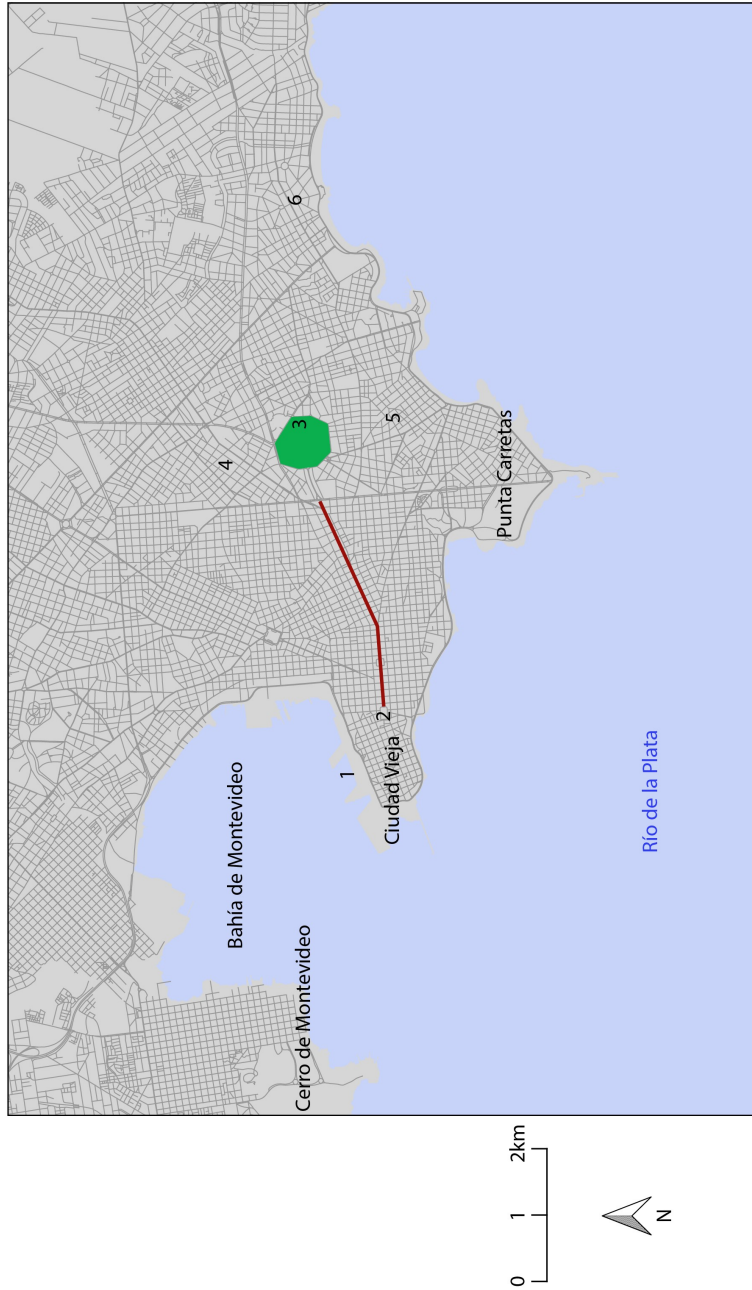
En caso de hacer negocio sería en la condición de dejarlos de pastoreo en la cancha del famoso y monumental (gracias a los argentinos) estadio Centenario, pues ahora este campo de deportes si Vds no lo dedican al retozo y pastoreo de esos burros tendrían que destinarlos a cancha de bochas o bien hacer un harás para que las yeguas que mostraban las tetas a los argentinos el día 30 del pasado hagan cría con esos mismos burros, no sea que tengan que perder la gloria y el honor – triste honor y gloria – tan cobardemente adquiridos de ser los campeones de las coces, si aquellos desaparecen.

La gran conchuda de su mujer pues como buena uruguaya tenía que ser puta, porque uruguaya y puta es una misma cosa, se encargaría de tenerlos siempre alzados a los burros de que hablo.

Así como no deseo trasladarme más nunca a esa espero una contestación enviándoles saludos de mis compañeros Monti, Bossio, Stábile y demás amigos que estuvieron ahí, queda a sus órdenes,

José Bottasso, en las Oficinas de la AAA.

Localisation des principaux lieux mentionnés dans la thèse.
(le tracé des rues est contemporain)



Principaux lieux mentionnés dans la thèse :

- | | | |
|--------------------------|---|---------------------------|
| 1 - Puerto de Montevideo | 4 - Estadio Parque Central | — Avenida 18 de Julio |
| 2 - Plaza Independencia | 5 - Estadio Pocitos (aujourd'hui détruit) | ■ Parque Batlle y Ordoñez |
| 3 - Estadio Centenario | 6 - Plaza de los Olímpicos | |

GROUPES	PHASE DE POULE	VAINQUEUR DU GROUPE	DEMI-FINALES	FINALE
1	FRANCE 4 – 1 MEXIQUE 13 juillet 1930	ARGENTINE	ARGENTINE 6 – 1 ÉTATS-UNIS 26 juillet 1930	URUGUAY 4 – 2 ARGENTINE 30 juillet 1930
	ARGENTINE 1 – 0 FRANCE 15 juillet 1930			
	CHILI 3 – 0 MEXIQUE 16 juillet 1930			
	CHILI 1 – 0 FRANCE 19 juillet 1930			
	ARGENTINE 6 – 3 MEXIQUE 19 juillet 1930			
	ARGENTINE 3 – 1 CHILI 22 juillet 1930			
2	YOUgoslavIE 2 – 1 BRÉSIL 14 juillet 1930	YOUgoslavIE		
	YOUgoslavIE 4 – 0 BOLIVIE 17 juillet 1930			
	BRÉSIL 4 – 0 BOLIVIE 20 juillet 1930			
	ROUMANIE 3 – 1 PÉROU 14 juillet 1930			
3	URUGUAY 1 – 0 PÉROU 18 juillet 1930	URUGUAY	URUGUAY 6 – 1 YOUgoslavIE 27 juillet 1930	
	URUGUAY 4 – 0 ROUMANIE 21 juillet 1930			
	ÉTATS-UNIS 3 – 0 BELGIQUE 13 juillet 1930			
4	ÉTATS-UNIS 3 – 0 PARAGUAY 17 juillet 1930	ÉTATS-UNIS		
	PARAGUAY 1 – 0 BELGIQUE 20 juillet 1930			

Document 15. *Fixtue* et résultats des matchs de la Coupe du monde de 1930 (Source : CARBONELL DEBALI, Arturo. *Álbum del Primer Campeonato Mundial de Football, Montevideo, Julio 1930*. Ediciones de la Impresora Uruguaya. Montevideo, 1930, p.104-105.

Sources

Archives

Archivo de la Asociación Uruguaya de Football

Fonds généraux ;
Fonds Conmebol ;
Fonds 1930 ;
Fonds Suppici ;
Rapports annuels ;
Collections de presse.

Archivo Batlle y Ordoñez

Index détaillé.

Archivo Caruso

Fonds d'images de la première Coupe du monde de football

Archives de la Fédération Internationale de Football Association

Fonds 1ère Coupe du monde Montevideo 1930 ;
12th-19th Ordinary Congress, 1923-1930. Activity Report, Minutes ;
Collection de publications.

Archivo General de la Nación

Fonds du Ministère de l'Instruction Publique
boîte 131, 1917 ;
boîte 150, 1918 ;
boîte 253, 1929.

Fondos particulares : UY 11100 AGN AH CAP

boîte 12 ;
boîte 151 ;
boîte 233 ;
boîte 236 ;
boîte 237.

Catálogo del Archivo de la Universidad de la Republica (1886-1904)

item 3720 ;
item 3737 ;
item 3741 ;
item 3769.

Archivo de la Imagen y la Palabra

Fonds d'images de la première Coupe du monde de football.

Archivo de la Intendencia Municipal de Montevideo

Archivo de la Junta Departamental de Montevideo

Boletín Municipal de Montevideo

Archivo del Ministerio de Relaciones Exteriores

Item : « Telegramas transmitidos por el Sr. Ministro Dr. Buero a la Legación del Uruguay en Bruselas »

Item : « Comisión Nacional de Educación Física, 1929-1930 »

Item : « Asociación Uruguaya de Football, 1929-1930 »

Archivo Parlamentario

UGÓN, Armando, Compilación de Leyes y Decretos (1900-1930) ;

Diario de Sesiones de la Honorable Cámara de Representantes (1900-1930) ;

Diario de Sesiones de la Honorable Cámara de Senadores (1900-1930) ;

Registro Nacional de Leyes y Decretos (1900-1930).

Archivo de la Universidad de la República

Centre des Archives diplomatiques La Courneuve

Ministère des Affaires étrangères 1930-1940

Uruguay 4 ;

Uruguay 6

Centre des Archives diplomatiques de Nantes

Fonds Uruguay

boîte 10 : correspondances politiques et commerciales ;

boîte 30 : correspondance du poste 1929-1930 ;

boîte 50 : manifestations uruguayennes ;

boîte 61 : traités et conventions ;

boîte 77 : affaires économiques ;

boîte 138 : sport

boîte 534 : finances publiques de l'Uruguay ;

boîte 535 : affaires économiques.

Centro de Fotografía de Montevideo

Fondo municipal histórico.

Departamento de Historia de la Facultad de Humanidades y Ciencias de la Educación

Collection de publications.

Presse

presse uruguayenne

journal *Diario del Plata*, Montevideo (consultation ponctuelle) ;
 journal *El Día*, Montevideo (1924 ; 1928-1930) ;
 journal *El Diario*, Montevideo (consultation ponctuelle) ;
 journal *El Ideal*, Montevideo (consultation ponctuelle) ;
 journal *El Imparcial*, Montevideo (consultation ponctuelle) ;
 journal *Justicia*, Montevideo (consultation ponctuelle) ;
 journal *El País*, Montevideo (consultation ponctuelle) ;
 journal *El Plata*, Montevideo (consultation ponctuelle) ;
 journal *La Razón*, Montevideo (consultation ponctuelle) ;
 journal *La Tribuna Popular*, Montevideo (consultation ponctuelle) ;
 magazine *Mundo Uruguayo*, Montevideo (1919-1930) ;
 magazine *Sportsman, revista semanal ilustrada*, Montevideo
 (consultation ponctuelle) ;
 magazine *Sportsman, semanario sportivo ilustrado*, Montevideo
 (consultation ponctuelle) ;
 magazine *Uruguay Football*, Montevideo (consultation ponctuelle) ;
 magazine *Uruguay Gráfico*, Montevideo (consultation ponctuelle) ;
 magazine *Uruguay-Sport*, Montevideo (consultation ponctuelle) ;

presse étrangère

Argentine

journal *El Telégrafo*, Buenos Aires (consultation ponctuelle) ;
 magazine *Palestra*, Buenos Aires (consultation ponctuelle) ;
 journal *The Standard*, Buenos Aires (consultation ponctuelle).

Allemagne

journal *8 Uhr Abendblatt*, Berlin (consultation ponctuelle)
 journal *Tempo*, Berlin (consultation ponctuelle)

Autriche

journal *Der Abend*, Vienne (consultation ponctuelle)

Espagne

journal *El Sol*, Madrid (consultation ponctuelle) ;
 journal *El Faro de Vigo*, Vigo (consultation ponctuelle) ;
 journal *Olympia*, Valladolid (consultation ponctuelle) ;
 journal *Telegrama del Rif*, Melilla (consultation ponctuelle).

France

journal *L'Auto*, Paris (consultation ponctuelle) ;
 magazine *La Vie au grand air*, Paris (consultation ponctuelle) ;
 journal *Le Figaro*, Paris (1924 ; 1928-1930) ;
 hebdomadaire *Le Miroir des Sports*, Paris (1924-1930) ;
 journal *Le Petit Journal*, Paris (consultation ponctuelle) ;
 journal *L'Humanité*, Paris (consultation ponctuelle).

Italie

journal *Il Giornale d'Italia*, Rome (consultation ponctuelle)
 journal *La Gazzetta dello Sport*, Rome (consultation ponctuelle)
 journal *Il Messaggero*, Rome (consultation ponctuelle)
 journal *Il Secolo XX*, Gênes (consultation ponctuelle)

Mexique

journal *El Universal Gráfico*, México DF (consultation ponctuelle)
 journal *Excelsior*, México DF (consultation ponctuelle)

Paraguay

journal *La Nación*, Asunción (consultation ponctuelle)

Pérou

journal *La Crónica*, Lima (consultation ponctuelle)
 journal *La Prensa*, Lima (consultation ponctuelle)
 journal *Mundo*, Lima (consultation ponctuelle)

Tchécoslovaquie

journal *České slovo*, Prague (consultation ponctuelle)
 journal *Národní Politika*, Prague (consultation ponctuelle)

Sources publiées

- ASOCIACIÓN URUGUAYA DE FOOTBALL. *La Olimpiada de Paris de 1924, Informe de la Delegación de la Asociación Uruguaya de Football, Memorias y Finanzas correspondiente al Año Olímpico*, Montevideo : Tall. Graf. "Rossi", 1925
- BLANCO ACEVEDO, Pablo. *Centenario de la Independencia, Informe sobre la fecha de la celebración*. Montevideo : Imp. El Siglo Ilustrado, 1922.
- BUERO, Enrique E. *Negociaciones Internacionales*. Bruxelles : Imp. Puvrez, 1932.

-
- CARBONELL DEBALI, Arturo. *Álbum del Primer Campeonato Mundial de Football, Montevideo, Julio 1930*. Ediciones de la Impresora Uruguaya. Montevideo, 1930.
 - CLEMENCEAU, Georges. *Notes de voyage dans l'Amérique du Sud Argentine, Uruguay, Brésil*. Collection Unesco d'œuvres représentatives. Paris : Utz, 1991.
 - COMISIÓN NACIONAL DE EDUCACIÓN FÍSICA. *Comisión Nacional de Educación Física, Antecedentes de su creación*. Montevideo : La Industrial, 1916.
 - DELGADO, José María. *Sport. Discursos, versos, semblanzas*. Montevideo : Tall. Graf. Monteverde y Cia, 1943.
 - MINISTERIO DE RELACIONES EXTERIORES, URUGUAY. *Anuario diplomático y consular de la República oriental del Uruguay : año 1917*. Imprenta nacional, 1917.
 - HERRERA Y REISSIG, Julio. « La Revista », año 1, n°1-2 (1899).
 - LANGENUS, John. *En sifflant par le monde : souvenirs et impressions de voyages d'un arbitre de football*. Liège : Snoeck-Ducaju et Fils, 1943.
 - MAGARIÑOS PITTALUGA, Juan Antonio, Mateo. *Del fútbol heroico*. Montevideo : Alfonso Ruiz y Cia., 1942.
 - MATEOS, José María. *De Amberes a Montevideo*. Bilbao : Editorial Vizcaina, 1929.
 - LÓPEZ CAMPAÑA, Perfecto (dir). *El libro del centenario del Uruguay, 1825-1925*. Montevideo : Agencia Publicidad Capurro, 1925.
 - RIMET, Jules. *L'histoire merveilleuse de la Coupe du monde : (Les champions du monde de football)*. Monaco : Union européenne d'éditions, 1954.
 - SARMIENTO, Domingo Faustino. *Civilización y Barbarie - Vida de Juan Facundo Quiroga*. Santiago : Imprenta del Progreso, 1845.
 - SCAPINACHIS, Luis. *Gambeteando frente al gol*. Montevideo : Barreiro y Ramos, 1964.
 - SCASSO, Juan Antonio. *Espacios Verdes*. Montevideo : Tipografía Atlántida, 1941.
 - ———. « Estadio de Montevideo ». *Arquitectura. Órgano Oficial de la Sociedad de Arquitectos*, n° 151 (1930).
 - SMITH, Juan A. *Plazas vecinales de cultura física : orígenes, propósitos, normas morales de buenas costumbres : prácticas higiénicas. Reglamentaciones, abril 1913*. Montevideo : Barreiro y Ramos, 1913.
 - STURZENEGGER, Carlos. *Football, Leyes que lo rigen y Modo de jugarlo*. Montevideo : Tall. Graf. « El Arte », 1911.
 - TACITE. *Annales*. Édité par Henri Goelzer. Collection des universités de France. Paris : Les Belles Lettres, 1978.
 - TAINE, Hippolyte Adolphe. *Notes sur l'Angleterre*. Paris : Hachette, 1872.
 - TERTULLIEN. *De spectaculis*. Édité par Marie Turcan. 1 vol. Sources chrétiennes. Paris : Éd. du Cerf, 1986.

Bibliographie

Cadrage général

- ANDERSON, Benedict. *L'imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*. Paris : Éd. la Découverte, 1996.
- BLOCH, Marc. *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*. Paris : A. Colin, 1997.
- CAILLOIS, Roger. *Les jeux et les hommes : le masque et le vertige*. 2^e éd. 1 vol. Paris : Gallimard, 1958.
- DI FILIPPO, Laurent. « Contextualiser les théories du jeu de Johan Huizinga et Roger Caillois ». *Questions de communication*, n° 25 (2014) : 281-308.
- DUBY, Georges. *Le Dimanche de Bouvines (27 juillet 1214)*. Paris : Gallimard, 1973.
- RENAN, Ernest. *Qu'est-ce qu'une nation ? : conférence faite en Sorbonne, le 11 mars 1882*. Lévy, 1882.
- FARGE, Arlette. « Penser et définir l'événement en histoire. Approche des situations et des acteurs sociaux ». *Terrain. Anthropologie et sciences humaines*, n° 38 (2002) : 69-78.
- HOBBSAWM, Eric John. *Nations and nationalism since 1780 : programme, myth, reality*. Cambridge : Cambridge University Press, 1990.
- HOBBSAWM, Eric John, et Terence RANGER, *L'invention de la tradition*. Paris : Éd. Amsterdam, 2006.
- HUIZINGA, Johan. *Homo ludens : essai sur la fonction sociale du jeu*. Collection Tel 130. Paris : Gallimard, 1988.
- LE GOFF, Jacques, Roger CHARTIER, et Jacques REVEL, éd. *La Nouvelle histoire*. Les Encyclopédies du savoir moderne. Paris : Retz-C.E.P.L, 1978.
- MAUSS, Marcel. *Essai sur le don : forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*. 2^e éd. 1 vol. Série Mauss 6. Paris : Presses universitaires de France, 2012.
- NOIRIEL, Gérard. *À quoi sert « l'identité nationale »*. Marseille : Agone, 2007.
———. *Introduction à la socio-histoire*. Paris : La Découverte, 2006.
- NORA, Pierre, éd. *Les lieux de mémoire*. 3 vol. Quarto. Paris : Gallimard, 1997.
- RICCEUR, Paul. « Le retour de l'Événement ». *Mélanges de l'école française de Rome* 104, n° 1 (1992) : 29-35.
- SIRINELLI, Jean-François. « L'événement-monde ». *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* 76, n° 4 (2002) : 35-38.

- THIESSE, Anne-Marie. *La création des identités nationales : Europe XVIII^e-XX^e siècle*. Paris : Éd. du Seuil, DL 1999, 1999.
- VENGOA, Hugo Fazio. « La historia global y su conveniencia para el estudio del pasado y del presente ». *Historia crítica*, n° 1 (2009) : 300-319.
- VEYNE, Paul. *Le Pain et le cirque*. Paris : Ed. du Seuil, 1974.

Histoire de l'Amérique latine - histoire de l'Uruguay

- ACHUGAR, Hugo, et Gerardo CAETANO. *Identidad uruguaya : mito, crisis o afirmación ?* Montevideo : Trilce, 1993.
- ÁLVAREZ LENZI, Ricardo, Mariano ARANA, et Livia BOCCHIARDO. *El Montevideo de la expansión (1868-1915)*. Montevideo : Ediciones de la Banda Oriental, 1986.
- ARDAO, Arturo. *Batlle y Ordóñez y El Positivismo Filosófico*. Montevideo : Imprenta Rosgal, 1951.
- . *Espiritualismo y positivismo en el Uruguay, filosofías universitarias de la 2da mitad del siglo XIX*. Buenos Aires : Fondo de cultura económica, 1950.
- ASDRÚBAL SILVA, Hernán, Carmen NORAMBUENA CARRASCO, Ernesto PUIGGROS, José Sebastiao WITTER, et Juan José ARTEAGA, éd. *Inmigración y estadísticas en el Cono Sur de América : Argentina, Brasil, Chile, Uruguay*. Inmigración 6. Montevideo : OEA : Instituto Panamericano de Geografía e Historia, 1990.
- AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane, et Jean-Jacques BECKER, éd. *Encyclopédie de la Grande guerre, 1914-1918 : histoire et culture*. Montrouge : Bayard Edition, 2013.
- BARRÁN, José Pedro. *Historia de la sensibilidad en Uruguay*. 2 vol. Montevideo : Ed. de la Banda Oriental, 1992.
- . *Los Conservadores Uruguayos, 1870-1933*. Ediciones de la Banda Oriental, 2004.
- . *Medicina y sociedad en el Uruguay del novecientos*. 3 vol. Ediciones de la Banda Oriental, 1992.
- BARRÁN, José Pedro, Gerardo CAETANO, et Teresa PORZECANSKI, éd. *Historias de la vida privada en el Uruguay*. 3 vol. Montevideo : Ediciones Santillana, 1998.
- BARRÁN, José Pedro, et Benjamín NAHUM. *El Nacimiento del batllismo. Batlle, los estancieros y el Imperio británico*. Montevideo : Ediciones de la Banda Oriental, 1982.

-
- BERSTEIN, Serge, et Pierre MILZA. *Histoire du XXe siècle*. 1 vol. Paris : Hatier, 1996.
 - BERTINO, Magdalena, *La economía del primer batllismo y los años veinte : auge y crisis del modelo agroexportador (1911-1930)*. Montevideo : Editorial Fin de Siglo, 2005.
 - BÉRTOLA, Luis, Leonardo CALICCHIO, María Magdalena CAMOU, Laura RIVERO, *El PBI uruguayo 1870-1936 : y otras estimaciones*. Facultad de Ciencias Sociales. Montevideo, 1998.
 - BRACCO NAHSON, Diego. « Apuntes para la historia de la Tauromaquia en Uruguay ». *Revista de Estudios Taurinos*, n° 22 (2006) : 203-47.
 - BULMER-THOMAS, Victor. *The economic history of Latin America since independence*. Cambridge : Cambridge University Press, 1994.
 - CAETANO, Gerardo. « Laicidad, ciudadanía y política en el Uruguay contemporáneo : matrices y revisiones de una cultura laicista ». *Cultura y Religión* 7, n° 1 (2013) : 116-39.
———, éd. *Los uruguayos del centenario : nación, ciudadanía, religión y educación, 1910-1930*. Montevideo : Taurus, 2000.
 - CAETANO, Gerardo, et José RILLA. *Historia contemporánea del Uruguay : de la colonia al MERCOSUR*. Montevideo : Editorial Fin de Siglo, 1994.
 - CLEMENTE BATALLA, Isabel. « Política exterior de Uruguay, 1830 – 1995. Tendencias, problemas, actores y agenda ». *Documentos de Trabajo*, n° 69 (2005).
 - COCCHI, Angel Mario, Jaime KLACZKO, et Juan Rial ROADE. « La urbanización en Uruguay en la época de la inmigración europea ». In *L'industrialisation des pays de la Plata : Éveils et somnolences, 1890-1970*, par Frédéric Mauro et Guy Bourdè, 3-31. Travaux et mémoires. Paris : Éditions de l'IHEAL, 1980.
 - CUADRO CAWEN, Inés. *Feminismos y política en el Uruguay del novecientos : (1906-1932) Internacionalismo, culturas políticas e identidades de género*. Tesis de historia. Montevideo : Asociación Uruguaya de Historiadores : Ed. de la Banda Oriental, 2018.
 - DEMASI, Carlos. *La Lucha por el Pasado, Historia y Nación en Uruguay (1920-1930)*. Montevideo : Trilce, 2004.
 - FRADKIN, Raúl O. « Centaures de la pampa ». *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 58, n° 1 (2003) : 109-33.
 - FREGA, Ana, éd. *Historia del Uruguay en el siglo XX (1890-2005)*. 3ra éd. Montevideo : Ediciones de la Banda Oriental, 2010.
 - GARAVAGLIA, Juan. « Gauchos : identidad, identidades ». *América. Cahiers du CRICCAL* 30, n° 1 (2003) : 143-51.
 - GATTI, Paula, et Mariana ALBERTI. *Juan Antonio Scasso*. Montevideo : Facultad de arquitectura / Universidad de la República, 2010.

-
- GOEBEL, Michael. *Anti-imperial metropolis : interwar Paris and the seeds of Third-World nationalism*. New York : Cambridge University Press, 2015.
- LUQUE AZCONA, Emilio José. *Ciudad y poder : la construcción material y simbólica del Montevideo colonial, 1723- 1810*. Sevilla : Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Escuela de Estudios Hispano-Americanos Universidad de Sevilla, 2007.
- MEDEROS, Domingo. « Enchalecamiento : un método de suplicio y ajusticiamiento de la época colonial. Reseña histórica y consideraciones medico-legales. » *Revista Medica del Uruguay*, n° 23 (2007) : 203-6.
- MENA SEGARRA, Enrique, éd. *José Batlle y Ordóñez : documentos para el estudio de su vida y de su obra 1874-1907* . Serie I, 1856-1893, Ateneo de Montevideo, Montevideo, 1989.
- MONREAL, Susana. *Génesis y concreción de The British Schools : cien años de educación británica en Uruguay*. 1a. ed. Montevideo : The British Schools, 2008.
- NAHUM, Benjamín, éd. *El Uruguay del siglo XX*. Montevideo : Ediciones de la Banda Oriental, 2003.
- . *Estadísticas históricas del Uruguay (1900-1950). Tomo I : Población y Sociedad, Política, Educación, Estado*. Departamento de publicaciones de la Universidad de la República. Montevideo, 2007.
- . *Informes diplomáticos de los representantes de Bélgica en el Uruguay*. Montevideo : Universidad de la República, Departamento de Publicaciones, 1998.
- NOTARO, Jorge. « Los salarios en Uruguay, 1930-1950 ». *América Latina en la historia económica* 20, n° 2 (2013) : 96-120.
- ODDONE, Juan Antonio. *La emigración europea al Río de la Plata : motivaciones y proceso de incorporación*. Montevideo : Ediciones de la Banda Oriental, 1966.
- . *La formación del Uruguay moderno. La inmigración y el desarrollo económico-social*. Buenos-Aires : Editorial Universitaria, 1966.
- PARÍS DE ODDONE, M. Blanca. *Cronología comparada de la historia del Uruguay, 1830-1945*. Montevideo : Universidad de la República, Dpto. de Publicaciones, 1966.
- PASTORIZA, Elisa. *La conquista de las vacaciones, breve historia del turismo en la Argentina*. Buenos Aires : edhasa, 2010.
- PIVEL DEVOTO, Juan E., et Alcira RANIERI DE PIVEL DEVOTO. *Historia de la República oriental del Uruguay (1830-1930)*. Montevideo : Editorial Medina, 1966.
- RAMA, Germán W. « La evolución de la educación secundaria en Uruguay ». *REICE : Revista Electrónica Iberoamericana sobre Calidad, Eficacia y Cambio en Educación* 2, n° 1 (2004) : 1-28.

-
- REAL DE AZÚA, Carlos. *El impulso y su freno : tres décadas de batllismo y las raíces de la crisis uruguaya*. Colección Reconquista Texte imprimé Montevideo Ediciones de la Banda Oriental 196X 2. Montevideo : Ediciones de la Banda Oriental, 1964.
- . *Los orígenes de la nacionalidad uruguaya*. Montevideo : Arca : Instituto Nacional del Libro : Nuevo Mundo, 1991.
- RIAL, Juan. *Estadísticas históricas de Uruguay, 1850-1930 : población, producción agropecuaria, comercio, industria, urbanización, comunicaciones, calidad de vida*. Montevideo : Centro de Informaciones y Estudios del Uruguay, 1980.
- SÁNCHEZ, Norma Isabel. *La higiene y los higienistas en la Argentina : 1880-1943*. 1 vol. Buenos Aires : Sociedad científica Argentina, 2007.
- SCARONE, Arturo. *Diccionario de seudónimos del Uruguay*. Claudio García editores. Montevideo, 1942.
- TERÁN, Oscar, éd. *Ideas en el siglo : intelectuales y cultura en el siglo XX latinoamericano*. 1 vol. Sociología y política. Buenos Aires : Siglo XXI, 2008.
- . *Vida intelectual en el Buenos Aires fin-de-siglo (1880-1910). Derivas de la « cultura científica »*. Buenos Aires : Fondo de cultura económica, 2000.
- TURCATTI, Dante. *El equilibrio difícil : política exterior del batllismo*. Montevideo : ARCA, 1981.
- VANGER, Milton. *El país modelo : José Batlle y Ordóñez, 1907-1915*. Montevideo : Arca : Ed. de la Banda Oriental, 1983.
- . *José Batlle y Ordoñez of Uruguay, the Creator of His Times 1902-1907*. Cambridge, Mass : Harvard university press, 1963.
- VARESE, Juan Antonio, Julia ALLO, Ellen APOLANT, Laura AROSA, Dora BORGES CHILDE, Alvaro CUENCA, Werther HALAREWICZ, et al., éd. *Influencia británica en el Uruguay : aportes para su historia*. Montevideo : Cruz del Sur : Torre del Vigía, 2010.
- VEBER, Hélène. *Une rencontre dans les fastes de l'Amérique ? : Julio Roca à Rio de Janeiro (Argentine-Brésil 1899)*. Chrysalides n° 13. Paris : Editions de l'IHEAL, 2015.
- WINN, Peter. *El imperio informal británico en el Uruguay en el siglo XIX*. Ediciones de la Banda Oriental ; 51. Montevideo : Ediciones de la Banda Oriental, 1975.
- YAFFÉ, Jaime. « Ideas, Programa y Política Económica Del Batllismo Uruguay, 1911-1930 ». *Documentos de Trabajo* 7 (2000).
- ZUM FELDE, Alberto. *La literatura del Uruguay*. Buenos Aires : Imprenta de la Universidad, 1939.

Relations internationales

- BAKER FOX, Annette. « The Small States in the International System, 1919–1969 ». *International Journal* 24, n° 4 (1969) : 751-64.
- BOLI, John, et George M. THOMAS, éd. *Constructing world culture : international nongovernmental organizations since 1875*. Stanford : Stanford University Press, 1999.
- DUMONT, Juliette. « De la coopération intellectuelle à la diplomatie culturelle : les voies/x de l'Argentine, du Brésil et du Chili (1919-1946) ». Université de la Sorbonne nouvelle - Paris 3, 2013.
- . « L'identité latino-américaine à la SDN : entre espoirs et désillusions. » In *L'Amérique latine et la Genève internationale dans l'entre-deux-guerres : les débuts d'une intégration régionale et internationale*. Genève, Suisse, 2011.
- GUILBAUD, Auriane. « L'engagement multilatéral des petits États : pratiques, usages et trajectoires ». *Critique internationale* 71, n° 2 (2016) : 9-18.
- HERRERA LEÓN, Fabián. « La Sociedad de Naciones y el problema del distanciamiento mexicano : la misión internacional de Julián Nogueira en México, agosto-septiembre de 1923 ». *Tzintzun*, n° 57 (2013) : 125-53.
- IRIE, Akira. *Global community : the role of international organizations in the making of the contemporary world*. Berkeley : University of California Press, 2002.
- JEANNESSON, Stanislas. « Léon Bourgeois aux conférences de La Haye de 1899 et 1907 : solidarisme et démocratisation des relations internationales ». *Histoire, économie société* 33, n° 2 (2014) : 107-20.
- LYONS, Francis Stewart Leland. *Internationalism in Europe : 1815-1914*. Leyden : A.W. Sythoff, 1963.
- MARCILHACY, David. « Une histoire culturelle de l'hispano-américanisme (1910-1930) : L'Espagne à la reconquête d'un continent perdu ». Theses, Sorbonne Nouvelle - Paris 3, 2006.
- MCPHERSON, Alan L., et Yannick WEHRLI, éd. *Beyond geopolitics : new histories of Latin America at the League of Nations*. Albuquerque : University of New Mexico Press, 2015.
- RASMUSSEN, Anne. « Tournant, inflexions, ruptures : le moment internationaliste ». *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle* 19, n° 1 (2001) : 27-41.
- ROBINET, Romain. « Entre race et révolution : l'horizon ibéro-américain du mouvement étudiant mexicain (1916-1945) ». *Cahiers des Amériques latines*, n° 78 (2015) : 159-77.
- SCHOU, August. *Histoire de l'internationalisme*. Oslo : Oslo Aschehoug, 1957.
- SEBASTIANI, Marcela García, et David MARCILHACY. « Celebrating the Nation : 12 October, from "Day of the Race" to Spanish National Day ». *Journal of Contemporary History* 52, n° 3 (2017) : 731-63.

-
- SPEECKAERT, Georges Patrick. *Les Racines nationales de la coopération internationale. - Bruxelles : Union des associations internationales, 1980-. Le premier siècle de la coopération internationale.* Bruxelles : Union des associations internationales, 1980.
 - WEHRLI, Yannick. « Los proyectos de “Sociedad de las Naciones americanas” : intentos de integración política en las Américas durante el periodo de entre-guerras. » (communication) Buenos Aires, Argentine, 2008.

Histoire - sociologie du sport

- ALLISON, Lincoln. *The changing politics of sport.* Manchester : Manchester University Press, 1993.
- ARBENA, Joseph, et David Gerald LAFRANCE, éd. *Sport in Latin America and the Caribbean.* Lanham : Rowman & Littlefield, 2002.
- ARCHAMBAULT, Fabien, et Loïc ARTIAGA. « Les significations et les dimensions sociales du sport. Sport et identité nationale ». *Les Cahiers français*, n° 320 (2004) : 38-42.
- ARNAUD, Pierre, et James RIORDAN, éd. *Sport et relations internationales, 1900-1941 : les démocraties face au fascisme et au nazisme.* Espaces et temps du sport. Paris : l'Harmattan, 1998.
- ATTALI, Michaël, et Jean SAINT-MARTIN. « Le rôle de l'école dans la genèse d'une culture sportive de masse (1960-1970) ». *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* 95, n° 3 (2007) : 181-92.
- AUGUSTIN, Jean-Pierre, et Jean-Baptiste MAUDET. « Cultures rugbystiques et cultures taumachiques : deux mondialisations partielles ». *Journal des anthropologues. Association française des anthropologues*, n° 120-121 (2010).
- BODIN, Dominique, *Sports et violences.* Paris : Chiron éd, 2001.
- BOLI, Claude, Patrick CLASTRES, et Marianne LASSUS. *Le sport en France à l'épreuve du racisme du XIXe siècle à nos jours : sports, xénophobie, racisme et antisémitisme.* Paris : Nouveau monde éditions, 2015.
- BOLZ, Daphné. « La mise en scène sportive de l'Italie fasciste et de l'Allemagne nazie : la Coupe du monde de football (1934) et les Jeux olympiques de Berlin (1936) ». In *Les politiques au stade : Étude comparée des manifestations sportives du xixe au xxie siècle*, édité par Benoît CARITEY, André GOUNOT, et Denis JALLAT, 167-84. Histoire. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2015.
- . *Les arènes totalitaires : fascisme, nazisme et propagande sportive.* Paris : CNRS éd., 2007.
- . « L'événement en histoire culturelle du sport : essai d'historiographie ». *Movement Sport Sciences* 86, n° 4 (2014) : 81-91.

- BOUET, Michel. « Note sur la signification du sport ». *Les Études philosophiques* 12, n° 3 (1957) : 131-35.
- BOURDIEU, Pierre. « Programme pour une sociologie du sport ». In *Choses dites*, 229. Le sens commun 78. Paris : Éd. de Minuit, 1987.
- BROMBERGER, Christian. « De quoi parlent les sports ? » *Terrain. Anthropologie & sciences humaines*, n° 25 (1995) : 5-12.
- CARPENTIER, Florence. « Alice Milliat et le premier « sport féminin » dans l'entre-deux-guerres ». *20 21. Revue d'histoire* 142, n° 2 (2019) : 93-107.
- . « Le conflit entre le CIO et la FIFA dans L'entre-deux-guerres. » *Staps : revue internationale des sciences du sport et de l'éducation physique*, n° 68 (2005) : 25-39.
- CLASTRES, Patrick. « Culture de paix et culture de guerre. Pierre de Coubertin et le Comité International olympique de 1910 à 1920 ». *Guerres mondiales et conflits contemporains* 251, n° 3 (2013) : 95-114.
- . « L'histoire de France au miroir du sport ». *La revue pour l'histoire du CNRS*, n° 26 (2010) : 8-13.
- CLAVERIE, Éric. « Significations du basket-ball. Entre constantes corporelles et variabilité socio-historique ». *Techniques & Culture. Revue semestrielle d'anthropologie des techniques*, n° 62 (2014) : 208-29.
- COAKLEY, Jay, et Eric DUNNING. *Handbook of sports studies*. London : SAGE, 2000.
- CONRAD, Felipe A., et Cristiana de Jóvenes Asociación Montevideo. *Memorias de la Fundación de la Asociación Cristiana de Jóvenes de Montevideo*. Montevideo : Chiese Hnos, 1959.
- CRONIN, Mike. *Sport and nationalism in Ireland : Gaelic games, soccer and Irish identity since 1884*. Dublin, Irlande : Four Courts press, 1999.
- DARBON, Sébastien. *Diffusion des sports et impérialisme anglo-saxon : de l'histoire événementielle à l'anthropologie*. 1 vol. Paris : Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 2008.
- . « Pourquoi les Indo-Fidjiens ne jouent-ils pas au rugby ? » *Études rurales*, n° 165-166 (2003) : 103-21.
- DAUNCEY, Hugh, et Geoff HARE. « Sport and Media : Representing and Conceptualising Identity and Community ». *Movement & Sport Sciences - Science & Motricité*, n° 86 (2014) : 5-14.
- DELÉPINE, Michaël. « Le stade de Colombes et la question du grand stade en France (des origines à 1972) ». *Sciences sociales et sport* 7, n° 1 (2014) : 69-100.
- . « Le stade de Colombes et l'enjeu d'un grand stade en France : des origines à 1972 ». Thèse de doctorat, Paris 10, 2015.
- DELÉPINE, Michaël, et Willie LEWIS. « Des villes et leurs stades olympiques ». *Histoire urbaine* 57, n° 1 (2020) : 67-85.

-
- DOGLIOTTI, Paola. « Acerca de La “Cultura Física” En La Revista Uruguay-Sport : Archivos de La CNEF, Uruguay (1918–1926) ». *Revista Brasileira de Ciências Do Esporte* 36, n° 3 (2014) : 608-16.
 - . « Cuerpo y currículum : discursividades en torno a la formación de docentes de educación física en Uruguay (1874-1948) ». Universidad de la República, 2012.
 - . « Educación Física y educación del cuerpo en el Uruguay : Jess T. Hopkins (1912-1922) ». *Educación Física Y Deporte*, 33 (2014) : 31-50.
 - DUNNING, Eric. « Sport in the Quest for Excitement : Norbert Elias’s Contributions to the Sociology of Sport ». *Group Analysis* 30, n° 4 (1997) : 477-87.
 - . *Sports Matters : sociological studies of sport, violence and civilization*. Londres : Routledge, 2005.
 - ELIAS, Norbert, et Eric DUNNING. *Sport et civilisation : la violence maîtrisée*. Agora 169. Paris : Pocket, 1998.
 - ESPERON, José Enrique. *Memorias : Asociación Cristiana de Jóvenes y el desarrollo del deporte en el Uruguay*. Asociación Cristiana de Jóvenes, 2014.
 - ETCHANDY, Alfredo. *100 años Comisión Nacional de Educación Física*. Montevideo : Dirección Nacional de Deporte, 2011.
 - GASPARINI, William, et Michel KOEBEL, éd. *La double réalité du monde sportif. Savoir - agir (Revue)*. Savoir - agir. Bellecombe-en-Bauges : Éditions du Croquant, 2011.
 - GIULIANOTTI, éd. *Routledge Handbook of the Sociology of Sport*. 1 vol. Routledge International Handbooks. Abingdon : Routledge, 2015.
 - GIULIANOTTI, *Sport : A Critical Sociology*. Second edition. Cambridge, MA : Polity Press, 2016.
 - GOMENSORO, Arnaldo. *Historia del deporte, la recreación y la educación física en Uruguay : crónicas y relatos*. Montevideo, Uruguay : Instituto Universitario Asociación Cristiana de Jóvenes, 2015.
 - GOUNOT, André. « Les Spartakiades internationales, manifestations sportives et politiques du communisme ». *Cahiers d’histoire. Revue d’histoire critique Sport et propagande en Europe (XIXe-XXe siècles)*, n° 88 (2002) : 59-75.
 - . « Sport or Political Organization ? Structures and Characteristics of the Red Sport International, 1921-1937 ». *Journal of Sport History* 28, n° 1 (2001) : 23-39.
 - GUTTMANN, Allen. *Du rituel au record : la nature des sports modernes*. 1 vol. Espaces et temps du sport. Paris : l’Harmattan, 2006.
 - . *Games and Empires : Modern Sports and Cultural Imperialism*. New York : Columbia University Press, 1994.
 - HÉAS, Stéphane, Sylvain FEREZ, Ronan KERGOAT, Dominique BODIN, et Luc ROBÈNE. « Violences sexistes et sexuelles dans les sports : exemples de l’humour et de l’insulte ». *Genre, sexualité & société*, n° 1 (2009).

- HILL, Jeffrey, Kevin MOORE, et Jason WOOD, éd. *Sport, history, and heritage : studies in public representation*. Woodbridge : The Boydell Press, 2012.
- HOLT, Richard. *Sport and the British : A Modern History*. Oxford Studies in Social History. Oxford : Clarendon press, 1992.
- HOLT, Richard, James Anthony MANGAN, et Pierre LANFRANCHI. *European Heroes : Myth, Identity, Sport*. London : F. Cass, 1996.
- HUBSCHER, Ronald H. *L'Histoire en mouvements : le sport dans la société française (XIXe-XXe siècle)*. Paris : Armand Colin, 1992.
- INSTITUT PLURIDISCIPLINAIRE D'ÉTUDES SUR L'AMÉRIQUE LATINE DE TOULOUSE. *Le sport en Amérique latine*. Presses Univ. du Mirail, 2007.
- JOBERT, Timothée. *Champions noirs, racisme blanc*. Presses universitaires de Grenoble, 2013.
- JOHNSON, Elmer L. *The History of YMCA Physical Education*. Chicago : Association Press, 1979.
- KEYS, Barbara J. *Globalizing sport : national rivalry and international community in the 1930s*. Harvard University Press. Cambridge (Mass.), 2006.
- LOUVEAU, Catherine. « Inégalité sur la ligne de départ : femmes, origines sociales et conquête du sport ». *Clio. Histoire, femmes et sociétés* 23, n° 1 (2006) : 119-43.
- MAGUIRE, Joseph. *Global sport : identities, societies, civilizations*. Cambridge : Polity press, 1999.
- MANGAN, James Anthony, éd. *Pleasure, profit, proselytism : british culture and sport at home and abroad 1700-1914*. London, 1988.
- MARSAULT, Christelle. « 1. La sportivisation : l'enjeu sportif comme modèle culturel ». In *Socio-histoire de l'éducation physique et sportive*, 5-50. Quadrigue. Paris : Presses Universitaires de France, 2009.
- MARSCHIK, Matthias. « Mitropa ». *International Review for the Sociology of Sport* 36, n° 1 (2001) : 7-23.
- MASON, Tony, éd. *Sport in Britain : a social history*. Cambridge : Cambridge university press, 1989.
- MCKERNAN, Luke. « Rituals and Records : the Films of the 1924 and 1928 Olympic Games ». *European Review* 19, n° 4 (2011) : 563-77.
- MESEGUER, Alberto, et Evelise AMGARTEN QUITZAU. « 'Elegantes siluetas femeninas y las varoniles formas armoniosas' : primeros acercamientos históricos sobre mujeres y cultura física en Montevideo. » *Movimento : Revista da Escola de Educação Física* 26 (2020).
- NAURIGHT, John. « Rugby et identité nationale en Nouvelle-Zélande ». *Staps* 78, n° 4 (2007) : 101-14.
- . *Sport, Power and Society in New Zealand : Historical and Contemporary Perspectives*. Sydney : Australian Society for Sports History, 1995.

-
- NOLTE, Claire Elaine. *The Sokol in the Czech lands to 1914 : training for the nation*. New York : Palgrave, 2002.
 - POGAM, Yves Le. « Rites du sport et générativité du social ». *Corps et culture*, n° 4 (1999).
 - POPE, Steven Wayne, et John NAURIGHT, éd. *Routledge companion to sports history*. Routledge. London, 2010.
 - PORRINI, Rodolfo. « Izquierda uruguayana y culturas obreras. Propuestas al 'aire libre' : el caso del fútbol (Montevideo, 1920 - 1950) ». *Diálogos* 16, n° 1 (2012) : 69-95.
 - RIEU, Michel. « La santé par le sport : une longue histoire médicale ». *La revue pour l'histoire du CNRS*, n° 26 (2010) : 30-35.
 - RIORDAN, James. *Sport, Politics and Communism*. International Studies in the History of Sport. Manchester : Manchester university press, 1991.
 - ROBÈNE, Luc (dir.). *Le sport et la guerre : XIXe et XXe siècles*. France : Presses Universitaires de Rennes, 2012.
 - SANTOS, João Manuel C. Malaia, et Victor ANDRADE DE MELO. *1922 : celebrações esportivas do centenário*. 7 letras. Rio de Janeiro, 2012.
 - SARREMEJANE, Philippe. *Éthique et sport*. Auxerres : Éditions Sciences Humaines, 2016.
 - SCHARAGRODSKY, Pablo Ariel. « El Sistema Argentino de Educación Física. Entre el cientificismo, la higienización, el eclecticismo y la argentinidad ». *Revista Brasileira de Ciências do Esporte* 37, n° 2 (2015) : 158-64.
 - SCHARAGRODSKY, Pablo Ariel, et Jacques GLEYSE. « El Dr. Enrique Romero Brest, las visitas a instituciones europeas de formación y el Congreso de Educación Física realizado en 1913 como indicadores de la globalización y la nacionalización de la « cultura física » ». *Staps* 100, n° 2 (2013) : 89-107.
 - SCHMIDT, Thomas. « L'architecture au service du sport : les stades olympiques de 1896 à 1936 ». *Revue olympique*, *Revue olympique*, 1986, 397-402.
 - SINGARAVÉLOU, Pierre et Julien SOREZ, *L'empire des sports : une histoire de la mondialisation culturelle*. 1 vol. Histoire & société. Paris : Belin, 2010.
 - TERFOUS, Fatia. « Femmes et activités physiques sous le régime de Vichy : politiques et enjeux médicaux ». *Genre & Histoire*, n° 21 (2018).
 - TÉTART, Philippe. « Le boycott des Jeux de Moscou (1980) : les athlètes à l'écran, entre impossible deuil d'un accomplissement sportif et sens de la responsabilité ». *Parlement[s]*, *Revue d'histoire politique* 29, n° 1 (2019) : 71-81.
 - THING, Lone. « Quest for excitement : sport and leisure in the civilising process ». *Annals of Leisure Research* 19 (2015) : 1-6.
 - TRANTER, Neil. L. « The Patronage of Organised Sport in Central Scotland, 1820-1900 ». *Journal of Sport History* 16, n° 3 (1989) : 227-47.

- VAMPLEW, Wray. « Sport, industry and industrial sport in Britain before 1914 : review and revision ». *Sport in Society* 19, n° 3 (2016) : 340-55.
- VIAUD, Baptiste. « Panser les deux mondes. Médecines et sports, entre principes hippocratiques et performances ». *Bulletin Amades. Anthropologie Médicale Appliquée au Développement Et à la Santé*, n° 83 (2011).
- VIGARELLO, Georges, éd. *L'esprit sportif aujourd'hui : des valeurs en conflit*. Paris : Universalis, 2004.
 - , *Du jeu ancien au show sportif : la naissance d'un mythe*. La couleur des idées. Paris : Éd. du Seuil, 2002.
- YOUNG, Kevin. *Sport, Violence and Society*. London : Routledge, 2012.

Histoire - sociologie du football

- AGUIAR, Magdalena, et Carlos DEMASI, éd. *A romper la red : miradas sobre fútbol, cultura y sociedad*. Cuadernos de historia 14. Montevideo : Biblioteca Nacional, 2014.
- ALABARCES, Pablo. *Crónicas del aguante : fútbol, violencia y política*. Buenos Aires : Capital Intelectual, 2012.
 - . *Fútbol y Patria : El Fútbol y Las Narrativas de la Nación en la Argentina*. Buenos Aires : Prometeo libros, 2002.
 - , éd. *Futbologías : fútbol, identidad y violencia en América Latina*. Colección grupos de trabajo de Clacso. Buenos Aires : CLACSO, Consejo Latinoamericano de Ciencias Sociales, 2003.
 - . *Hinchadas*. Buenos Aires : Prometeo Libros, 2005.
 - , éd. *Peligro de gol : estudios sobre deporte y sociedad en América Latina*. Buenos Aires : Consejo Latinoamericano de Ciencias Sociales, 2000.
- ARCHAMBAULT, Fabien. « "È andata male". Matches de football et révolte urbaine dans l'Italie républicaine ». dans *Le Destin des rituels. Faire corps dans l'espace urbain, Italie-France-Allemagne*, édité par Ilaria TADDEI et Gilles BERTRAND, Rome : École Française de Rome, 2008, p.427-433.
 - , éd. « L'autre continent du football ». *Cahiers des Amériques latines*, n° 74 (2013).
 - . *Le contrôle du ballon : les catholiques, les communistes et le football en Italie, de 1943 au tournant des années 1980*. Rome : École française de Rome, 2012.
- ARCHAMBAULT, Fabien, Stéphane BEAUD, et William GASPARINI, éd. *Le football des nations : Des terrains de jeu aux communautés imaginées*. Paris : Éditions de la Sorbonne, 2018.

-
- ARCHETTI, Eduardo. « Estilo y virtudes masculinas en El Gráfico : la creación del imaginario del fútbol argentino ». *Desarrollo Económico* 35, n° 139 (1995) : 419-42.
- . *Fútbol y ethos*. 1 vol. Monografías e informes de investigación 7. Buenos Aires : FLACSO, 1984.
- . « Nationalisme, football et polo : tradition et créolisation dans la construction de l'Argentine moderne ». *Terrain. Revue d'ethnologie de l'Europe*, n° 25 (1995) : 73-90.
- ARMUS, Diego, et Stefan RINKE, éd. *Del football al fútbol/futebol : historias argentinas, brasileras y uruguayas en el siglo XX*. Madrid : Iberoamericana Vervuert AHILA, Asociación de Historiadores Latinoamericanistas Europeos, 2014.
- ARRIGHI, Pierre. *1924 primera copa del mundo de fútbol de la FIFA*. Montevideo : Zonalibro, 2014.
- ARRIGHI, Pierre, et al. *A romper la red abordajes en torno al fútbol uruguayo*. Montevideo : Biblioteca Nacional, 2012.
- AUGÉ, Marc. « Football, de l'histoire sociale à l'anthropologie religieuse ». *Le Débat*, n° 19 (1982) : 59-67.
- AUGUSTIN, Jean-Pierre. « La percée du football en terre de rugby. L'exemple du sud-ouest français et de l'agglomération bordelaise ». *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* 26, n° 1 (1990) : 97-110.
- . « Qu'est-ce que le sport ? Cultures sportives et géographie. » *Annales de géographie* 680, n° 4 (2011) : 361-82.
- BALSAS, Héctor. « El fútbol y su injerencia en el habla de los uruguayos ». *Foro Literario* 10, n° 17 (1987) : 57-62.
- BAYCE, Rafael. « Cultura, identidades, subjetividades y estereotipos : preguntas generales y apuntes específicos en el caso del fútbol uruguayo ». dans *Futbologías : Fútbol, identidad y violencia en America Latina*, édité par Pablo Alabarces, CLACSO, Consejo Latinoamericano de Ciencias Sociales., 163-77. Buenos Aires, Argentine, 2003.
- . « El sinuoso proceso de constitución de la identidad nacional y futbolística ». *A romper la red : miradas sobre fútbol, cultura y sociedad*, n° 14 (2014) : 47-62.
- BEAUD, Stéphane, et Gérard NOIRIEL. « L'immigration dans le football ». *Vingtième Siècle, revue d'histoire* 26, n° 1 (1990) : 83-96.
- BODIN, Dominique, Luc ROBÈNE, et Stéphane HÉAS. « Le hooliganisme entre genèse et modernité ». *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* 85, n° 1 (2005) : 61-83.
- BOLI, Claude. « La perception des joueurs africains en France ». *Hommes & migrations. Revue française de référence sur les dynamiques migratoires*, n° 1285 (2010) : 124-32.

- BOLSMANN, Chris. « L'Afrique du Sud, le précurseur du football international ». *Afrique contemporaine* 233, n° 1 (2010) : 25-33.
- BOLSMANN, Chris, et Dilwyn PORTER. *English gentlemen and world soccer : Corinthians, amateurism and the global game*. Abingdon : Routledge, 2018.
- BONNEY, Norman, Richard GIULIANOTTI, Mike HEPWORTH, et Gerhard BOOMGAARDEN. *Football, Violence & Social Identity*. London : Routledge, 1994.
- BREUIL, Xavier. « “Femmes, culture et politique. Histoire du football féminin en Europe de la Grande Guerre jusqu'à nos jours” ». Université Paul Verlaine, 2007.
- . *Histoire du football féminin en Europe*. Histoire du sport. Paris : Nouveau Monde, 2011.
- . *Les paris dans le football : histoire d'une industrie culturelle*. Paris : Nouveau Monde éditions, 2018.
- BROMBERGER, Christian. *Le match de football : ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*. Paris : Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1995.
- . *Football : la bagatelle la plus sérieuse du monde*. Agora 258. Paris : Pocket, 2003.
- . « Pour une ethnologie du spectacle sportif. Les matchs de football à Marseille, Turin et Naples ». In *Vers une ethnologie du présent*, 211-43. Ethnologie de la France et des mondes contemporains. Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2015.
- BUSSET, Thomas, et William GASPARINI, éd. *Aux frontières du football et du politique : supportérismes et engagement militant dans l'espace public*. Berne : Peter Lang, 2016.
- CAPELÁN CARRIL, Juan A. *Nueve Décadas de Gloria*. Montevideo : Estampas, 1990.
- CARRIÓN, Fernando. « El fútbol es ancho y ajeno : Selección de referencias en la literatura y el arte de América Latina y Europa ». *Quórum. Revista de pensamiento iberoamericano*, n° 14 (2006) : 30-39.
- CENTRO DE FOTOGRAFÍA DE MONTEVIDEO. *1930 : El Primer Mundial*. CdF Ediciones. Montevideo, 2014.
- CHOVAUX, Olivier. *50 ans de football dans le Pas-de-Calais : le temps de l'enracinement (fin XIXe-1940)*. Arras : Artois Presses Université, 2001.
- . « Origines et enracinement du football-association dans le Pas-de-Calais (fin xixe siècle-1914) : des jeux aux sports ? » *Revue du Nord* 355, n° 2 (2004) : 341-65.
- COCCHI, Carlos Alberto. *Cuatro centros del fútbol mundial (aurora triunfal y embrujo del balón en Sudamérica)*. Buenos Aires : Ed. Deportivas Master Fer, 1963.

-
- COMISIÓN ADMINISTRADORA DEL FIELD OFICIAL (CAFO), éd. *Estadio Centenario de Montevideo, Uruguay, Monumento Histórico del Fútbol, 1930 - 18 de julio - 1983*. Montevideo, 1983.
 - DASKAL, Rodrigo, et Julio FRYDENBERG. *Fútbol, historia y política*. 1a ed. Buenos Aires : Aurelia Rivera, 2010.
 - DE WAELE, Jean-Michel, éd. *The Palgrave international handbook of football and politics*. Cham : Palgrave Macmillan, 2018.
 - DE WAELE, Jean-Michel, et Frédéric LOUAULT, éd. *Soutenir l'équipe nationale de football : enjeux politiques et identitaires*. Bruxelles : Éditions de l'Université de Bruxelles, 2016.
 - DEMASI, Carlos, éd. « Fútbol y Sociedad. Perspectivas plurales ». *Revista Encuentros Uruguayos* 13, n° 1 (2020).
 - DI GIANO, Roberto, et Ariel SCHER. *Fútbol, poder y discriminación social*. Buenos Aires : Leviatán, 2010.
 - LUCERO Diego. *Siento ruido de pelota. . . (Crónicas de medio siglo)*. Editorial Freeland. Buenos Aires, 1975.
 - DIETSCHY, Paul. « French Sport : Caught between Universalism and Exceptionalism ». *European Review* 19 (2011) : 509-25.
 - . *Histoire du football*. Paris : Perrin, 2010.
 - , éd. *Le foot, du local au mondial. Vingtième siècle, revue d'histoire*. Presses de Sciences pô, 2011.
 - . « Les avatars de l'équipe nationale ». *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* 111, n° 3 (2011) : 35-47.
 - . « «Pugni, bastoni e rivoltelle». Violence et football dans l'Italie des années vingt et trente ». *Mélanges de l'école française de Rome* 108, n° 1 (1996) : 203-40.
 - DIETSCHY, Paul, Yvan GASTAUT, et Stéphane MOURLANE. *Histoire politique des coupes du monde de football*. 1 vol. Sciences, corps & mouvements, Paris : Vuibert, 2006.
 - EISENBERG, Christiane, Pierre LAFRANCHI, et Tony MASON. *FIFA : 1904-2004*. Paris : le Cherche midi, 2004.
 - ELSEY, Brenda. *Citizens and Sportsmen : Fútbol and Politics in Twentieth-Century Chile*. Austin : University of Texas Press, 2011.
 - ELSEY, Brenda, et Joshua H. NADEL. *Futbolera : a history of women and sports in Latin America*. Austin : University of Texas Press, 2019.
 - ETCHANDY, Alfredo. *Memorias de la pelota : más de un siglo de fútbol uruguayo*. Montevideo : Ed. del Caballo Perdido, 2003.
 - FACCIO, Florencia. « "Soy celeste". El fútbol como espacio de producción de identidad ». FHCE, Universidad de la Republica, 2010.

- FACCIO, Florencia, Andrés MORALES, et Gustavo ADAMO. *Los campeones del Centenario : análisis antropológico e histórico del Mundial de fútbol de 1930*. Montevideo : Central de Impresiones, 2003.
- FISCHER, Thomas. « La nueva historia del fútbol. El ejemplo del Brasil ». *Iberoamericana* 20, n° 74 (2020) : 263-78.
- FONTAINE, Marion. *Le Racing club de Lens et les « Gueules Noires » : essai d'histoire sociale*. Paris : Les Indes savantes, 2008.
- . « RC Lens, de la mine au terrain? » *Plein droit* 108, n° 1 (2016) : 11-14.
- FRAU, Manuel. « Fútbol e Historia : la esquizofrenia oriental ». *Caravelle*, n° 89 (2007) : 129-37.
- FREULER, Sebastián Sánchez. « Eduardo Galeano and Mario Benedetti : Fútbol in Black and White ». *Americas* 60, n° 3 (2008) : 60-63.
- FRYDENBERG, Julio. « Los nombres de los clubes de fútbol. Buenos Aires 1880-1930. » *Lecturas : Educación Física y Deportes* 1, n° 2 (1996).
- . « Boca Juniors en Europa : El diario crítica y el primer nacionalismo deportivo argentino ». *História : Questões & Debates* 39, n° 2 (2003).
- . *Historia social del fútbol : del amateurismo a la profesionalización*. Historia y cultura. Buenos Aires : Siglo XXI Editores, 2011.
- . « Prácticas y valores en el proceso de popularización del fútbol, Buenos Aires 1900-1910 ». *Entrepasados* 6, n° 12 (1997).
- FRYDENBERG, Julio et Roberto DI GIANO. « El fútbol de la Argentina. Aproximaciones desde las ciencias sociales (II). Entrevista a Eduardo Archetti ». *efdeportes, Revista Digital* 5, n° 22 (2000).
- GALEANO, Eduardo. *El fútbol a sol y sombra*. 1 vol. La Creación literaria (México). México : Siglo veintiuno, 1995.
- GARRIGA ZUCAL, José. « *Haciendo amigos a las piñas* » : *violencia y redes sociales de una hinchada del fútbol*. Prometeo Libros, 2007.
- GASTAUT, Yvan, et Stéphane Mourlane, éd. *Le football dans nos sociétés : une culture populaire, 1914-1998*. 1 vol. Collection Mémoires (Paris. 2002) ; 120. Paris : Éd. Autrement, 2006.
- GIULIANOTTI, Richard. « Built by the two Varelas : The rise and fall of football culture and national identity in Uruguay ». *Sport in Society* 3 (1999) : 134-54.
- . éd. *Football, Violence and Social Identity*. London : Routledge, 1994.
- . *Football : a sociology of the global game*. Cambridge : Polity Press, 1999.
- GUILLAIN, Jean-Yves. *La coupe du monde de football : l'oeuvre de Jules Rimet*. Paris : Amphora, 1998.
- HAVEKOST, Folke, et Volker STAHL. *Fußballweltmeisterschaft 1930 Uruguay*. Kassel : Agon-Sportverl, 2005.
- HELAL, Ronaldo, Fausto AMARO, et Filipe FERNANDEZ RIBEIRO MOSTARO. « Les récits d'un « Nouveau Brésil » : une analyse médiatique de la Coupe du monde de football de 1950 ». *Societes* 140, n° 2 (2018) : 65-73.

-
- HOLT, Richard. « Working class football and the city : the problem of continuity ». *The International Journal of the History of Sport* 3, n° 1 (1986) : 5-17.
 - INGHAM, Roger. *Football Hooliganism : The Wider Context*. London : Interaction Inprint, 1978.
 - INSTITUT NATIONAL DU SPORT, DE L'EXPERTISE ET DE LA PERFORMANCE. *La violence dans les stades. Les Cahiers de l'INSEP (Paris)*. Paris, France : INSEP, 1995.
 - INTENDENCIA MUNICIPAL DE MONTEVIDEO. *Medio siglo del Estadio Centenario*. Montevideo : Imprenta de la Intendencia Municipal de Montevideo, 1980.
 - JALABERT D'AMADO, Lorenzo. « La Lutte des classes face à l'internationalisme sportif. » *Conserveries mémorielles. Revue transdisciplinaire*, n° 20 (2017).
———. « Montevideo 1930 : reassessing the selection of the first World Cup host ». *Soccer & Society* 21, n° 8 (2020) : 848-60.
 - JIMÉNEZ, Axel Elías. « Mexico 1970 : football and multiple forms of modern nation-building during the 1970 World Cup ». *Soccer & Society* 21, n° 8 (2020) : 876-88.
 - KEIFU, R. *Fussball-Weltmeisterschaft 1930 in Uruguay*. Kassel : Agon-Sportverl, 1993.
 - KSSIS, Nicolas. « Le mouvement ouvrier balle au pied, culture populaire et propagande politique : l'exemple du football travailliste en région parisienne (1908-1940) ». *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, n° 88 (2002) : 93-104.
 - LABORRIDO, Gastón. « Diarios, fútbol y guerra civil en el Uruguay de la primera década del siglo xx ». *A romper la red : miradas sobre fútbol, cultura y sociedad*, n° 14 (2014) : 181-92.
 - LANFRANCHI, Pierre. « Football, cosmopolitisme et nationalisme ». *Pouvoirs, Le football*, 101, n° 2 (2002) : 15-25.
———. *Football, ombres au spectacle : violences dans les stades le supportérisme menace-t-il l'ordre public ?* Paris : La documentation française, 1996.
 - LANFRANCHI, Pierre, et Matthew TAYLOR. *Moving with the ball : the migration of professional footballers*. Oxford : Berg, 2001.
 - LEBLOND, Renaud, et Yves RIMET, éd. *Le journal de Jules Rimet : le récit rare du fondateur de la Coupe du monde de football*. First éd. 1 vol. Paris : First éd, 2014.
 - LOMBARDO, Ricardo. *Donde se cuentan proezas : fútbol uruguayo : 1920-1930*. Montevideo : Ed. de la Banda Oriental, 1993.
 - LOUDCHER, Jean-François. « La soule, ancêtre du rugby ? D'une pratique culturelle à un fait de civilisation ». In *La planète est ovale, Regards croisés sur l'ovalie*, édité par Patrick Porte et Jean-Yves Guillain, Atlantica., 33-69. Biarritz, 2008.

- LUZURIAGA, Juan Carlos. *El football del novecientos : orígenes y desarrollo del fútbol en el Uruguay (1875-1915)*. Taurus, 2009.
- . « La forja de la rivalidad clásica : Nacional-Peñarol en el Montevideo del 900 ». *efdeportes.com Revista Digital* 10, n° 88 (2005).
- . « Nacional y Peñarol en el Novecientos : la génesis de la rivalidad clásica ». *A romper la red : miradas sobre fútbol, cultura y sociedad*, n° 14 (2014) : 193-206.
- MACON, Benoit. « The politicization of football : the European game and the approach to the Second World War ». *Soccer & Society* 9, n° 4 (2008) : 532-50.
- MAENNIG, Wolfgang, et Stan Du Plessis. « World Cup 2010 : South African economic perspectives and policy challenges informed by the experience of Germany 2006 ». *Contemporary Economic Policy* 25, n° 4 (2007) : 578-90.
- MASON, Tony. *Association football and English society 1863-1915*. Brighton : The Harvester Press, 1980.
- . *Passion of the people ? : football in South America*. Verso. London, 1995.
- MATTA, Roberto Da. « Notes sur le futebol brésilien ». *Le Debat* 19, n° 2 (1982) : 68-76.
- MAYNE-NICHOLLS, Harold. *Historias Sudamericanas en la Copa del Mundo, 1930-2006*. Editorial Gráfica Mercurio, 2006.
- MAZZUCHELLI, Aldo. *Del Ferrocarril al Tango. El estilo del fútbol uruguayo 1891-1930*. Montevideo : Taurus, 2019.
- MCDOWELL, Matthew L. « “Social physical exercise ?” Football, industrial paternalism, and professionalism in west Dunbartonshire, Scotland, c. 1870–1900 ». *Labor History* 55, n° 5 (2014) : 547-62.
- MICHÉA, Jean-Claude. *Les intellectuels, le peuple et le ballon rond : à propos d'un livre d'Eduardo Galeano*. 1 vol. Collection Micro-climats. Castelnau-le-Lez : Climats, 1998.
- MIGNON, Patrick. « Supporters et hooligans en Grande-Bretagne depuis 1871 ». *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* 26, n° 1 (1990) : 37-48.
- . *La violence dans les stades : supporters, ultras et hooligans*. Paris : Institut national du sport et de l'éducation physique, 1995.
- MOORHOUSE, H.F. « Scotland against England : football and popular culture ». *The International Journal of the History of Sport* 4, n° 2 (1987) : 189-202.
- MORALES Álvarez, Andrés. « Batllismo y fútbol ». *efdeportes.com Revista Digital* 9, n° 62 (2003).
- . *Fútbol, identidad y poder, 1916-1930*. Montevideo : Fin de Siglo, 2013.
- . « Fútbol, política y sociedad ». *La Gaceta. Revista A.P.H.U.*, n° 24 (2002).
- . « Identidad nacional y monumentos. El caso del estadio Centenario ». Universidad Nacional de San Martín, Buenos Aires. Argentina, 2004.

-
- . « La identidad rioplatense y el fútbol. Confraternidad y violencia en el clásico del Río de la Plata ». *A romper la red : miradas sobre fútbol, cultura y sociedad*, n° 14 (2014) : 31-46.
- MORALES, Franklin, éd. *100 AÑOS DE FÚTBOL (collection)*. Montevideo : Editores Reunidos, 1969.
- MORALES, María Paula. « El insulto como forma de violencia en los espectáculos de fútbol profesional de Montevideo ». *A romper la red : miradas sobre fútbol, cultura y sociedad*, n° 14 (2014) : 151-66.
- MOREAU, Sebastien. « Rencontres footballistiques transfrontalières et avènement du spectacle sportif. Le cas du Nord-Est de la France (Années 1920-Années 1930) ». *Page 19 : Bulletin Des Doctorants et Jeunes Chercheurs Du Centre d'histoire Du XIXe Siècle* 3 (2015) : 106-21.
- NADEL, Joshua H. *Fútbol! : Why Soccer Matters in Latin America*. Gainesville : University Press of Florida, 2014.
- NUYTENS, William. « Le supporter de football et la règle : entre la faire et la défaire ». *Deviance et Societe* 29, n° 2 (2005) : 155-66.
- OSABA, Julio, éd. *Football : leyes que lo rigen y modo de jugarlo por Carlos Sturzenegger*. Montevideo : Biblioteca Nacional de Uruguay, 2017.
- PIMENTEL, Lucía. « Investigación acerca del fútbol femenino en Uruguay ». *A romper la red : miradas sobre fútbol, cultura y sociedad*, n° 14 (2014) : 105-22.
- PRATS, Luis. *La crónica celeste : historia de la selección uruguaya de fútbol : triunfos, derrotas, mitos y polémicas (1901-2000)*. Búsqueda. Montevideo : Fin de Siglo, 2000.
- . *Montevideo la ciudad del fútbol : historias de barrios, clubes, canchas y estadios*. Montevideo : Ed. de la Banda Oriental, 2007.
- PRUDHOMME-PONCET, Laurence. « Mixité et non-mixité : l'exemple du football féminin ». *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 18 (2003) : 167-75.
- QUIN, Grégory. « La Coupe de l'Europe Centrale (1927-1939) : une compétition internationale oubliée ? » *Stadion* 37, n° 2 (2011) : 285-304.
- . « La reconstruction de la Fédération Internationale de Football Association (FIFA) après la Seconde Guerre mondiale (1944-1950). Jalons pour une histoire des relations internationales sportives ». *Staps* 106, n° 4 (2014) : 21-35.
- RINKE, Stefan. « ¿La última pasión verdadera? Historia del fútbol en América Latina en el contexto global ». *Iberoamericana* 7, n° 27 (2007) : 85-100.
- RÍOS, Carlos. *Historia de los Campeonatos Sudamericanos de Football*. Montevideo : Tall. Graf. « Prometeo », 1944.
- RODRÍGUEZ, María Graciela. « The Place of Women in Argentinian Football ». *The International Journal of the History of Sport* 22, n° 2 (2005) : 231-45.
- ROSENBERG, Joel. *Un grito de gol*. Montevideo : Ediciones Santillana, 1999.

- ROVERSI, Antonio, éd. *Calcio e violenza in Europa : Inghilterra, Germania, Italia, Olanda, Belgio e Danimarca*. Bologna : Mulino, 1990.
- SAN ROMÁN, Gustavo. « La garra charrúa : fútbol, indios e identidad en el Uruguay contemporáneo ». *Bulletin Hispanique* 107, n° 2 (2005) : 633-55.
- SAZBÓN, Daniel. « Fútbol y ciencias sociales. Problemas e intersecciones ». In *Matías Godio y Santiago Uliana, Fútbol y sociedad. Prácticas locales e imaginarios globales*, Eduntref. Buenos Aires, 2011.
- SCHER, Ariel, et Héctor PALOMINO. *Fútbol, pasión de multitudes y de elites : Un estudio institucional de la Asociación de Fútbol Argentino (1934-1986)*. Buenos Aires : Centro de Investigaciones Sociales sobre el Estado y la Administración, 1988.
- SCHILLER, Kay, et Stefan RINKE. *The FIFA World Cup 1930 - 2010 : Politics, Commerce, Spectacle and Identities*. Göttingen : Wallstein Verlag, 2014.
- SCHOTTÉ, Manuel. « La Structuration Du Football Professionnel Européen. Les Fondements Sociaux de La Prévalence de La "Spécificité Sportive" ». *Revue Française de Socio-Économie* 13, n° 1 (2014) : 85-106.
- SEGOVIA DE STANLEY, Alfa. « A propósito de Viejas emociones de Julio César Puppo, El Hachero ». *Revista de la Biblioteca Nacional*, 2008, 281-88.
- SIMÓN, Juan Antonio. « Global Football and National Identities in 1925 : The Boca Juniors Athletic Club's Spanish Tour as Seen through its Impact in the Press ». *Historia Crítica*, n° 61 (2016) : 65-84.
- SOREZ, Julien. « De l'usage détourné des sources militaires ». *Genèses* 102, n° 1 (2016) : 89-106.
- . *Le football dans Paris et ses banlieues de la fin du XIX^e siècle à 1940 : un sport devenu spectacle*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2013.
- . « Le football français et la Grande Guerre : une pratique sportive à l'épreuve du feu ». *Materiaux pour l'histoire de notre temps* 106, n° 2 (2012) : 11-19.
- . « Sports et guerres ». *Materiaux pour l'histoire de notre temps* 106, n° 2 (2012) : 1-3.
- TAYLOR, Matthew. *The association game : a history of british football*. Abingdon : Pearson Education, 2013.
- . *The leaguers : the making of professional football in England, 1900-1939*. Liverpool, : Liverpool University Press, 2005.
- TÉTART, Philippe, éd. *Côté tribunes : les supporters en France de la Belle Époque aux années 1930*. Rennes, France : Presses Universitaires de Rennes, 2019.
- TOMLINSON, Alan. *FIFA (Fédération internationale de football association) : the men, the myths and the money*. New York : Routledge, 2014.

-
- TOMLINSON, Alan, et Christopher YOUNG, éd. *National identity and global sports events : culture, politics, and spectacle in the Olympics and the football World Cup*. Albany : State University of New York Press, 2006.
 - TREJO, Fernando Segura M., et Diego MURZI. « Violences Dans Les Stades En Argentine : La Place Des « Barras Bravas » et La Réaction Citoyenne ». In *L'autre Visage Du Supportérisme. Autorégulations, Mobilisations Collectives et Mouvements Sociaux*, édité par Roger Besson, Thomas Busset, et Christophe Jaccoud, 107-21. Berne : Peter Lang, 2014.
 - TREJO, Fernando Segura M., et Rosana DA CAMARA TEIXEIRA. « Le Supportérisme Militant Au Brésil : Affrontements, Revendications et Négotiations ». In *Aux Frontières Du Football et Du Politique*, édité par Thomas Busset et William Gasparini, 147-64. Berne : Peter Lang, 2016.
 - TUMBLETY, Joan. « La Coupe du monde de football de 1938 en France : Émergence du sport-spectacle et indifférence de l'État ». *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 93 (2007) : 139-49.
 - VASSORT, Patrick. *Football et politique : sociologie historique d'une domination*. Paris : les Éd. de la Passion, 1999.
 - VIGARELLO, Georges. « Les premières coupes du monde, ou l'installation du sport moderne ». *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* 26, n° 1 (1990) : 5-10.
 - VONNARD, Philippe. *L'Europe dans le monde du football : genèse et formation de l'UEFA (1930-1960)*. Bruxelles : P.I.E Peter Lang, 2018.
 - VONNARD, Philippe, Clément ASTRUC, Lorenzo JALABERT D'AMADO, et Nicola SBETTI. « Organizing the World Cup in an historical perspective : new challenges and topics ». *Soccer & Society* 21, n° 8.
 - WAHL, Alfred. *Football et histoire : recueil d'articles*. Metz : Centre de recherche histoire et civilisation de l'Université de Metz, 2004.
 - . *Histoire de la Coupe du monde de football : une mondialisation réussie*. Bruxelles : Peter Lang, 2013.
 - . *La balle au pied : histoire du football*. Paris : Gallimard, 1990.
 - . « Le football, un nouveau territoire de l'historien ». *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* 26, n° 1 (1990) : 127-32.
 - , éd. *Les archives du football : sport et société en France, 1880-1980*. Paris : Gallimard, 1989.
 - WAHL, Alfred, et Pierre LANFRANCHI. *Les footballeurs professionnels : des années trente à nos jours*. Paris : Hachette, 1995.

Miscellanées

- BECQUEMONT, Daniel. « Positivisme et utilitarisme : regards croisés, Comte, Spencer, Huxley ». *Revue d'Histoire des Sciences Humaines* 8, n° 1 (2003) : 57-72.
- BOURDELAIS, Patrice, éd. *Les hygiénistes : enjeux, modèles et pratiques (XVIII^e-XX^e siècles) [colloque]*. Modernités. Paris : Belin, 2001.
- BOYER, Pierre-Xavier. « Aux origines de l'élitisme républicain : Les aristocraties d'Alfred Fouillée ». *Revue Française d'Histoire des Idées Politiques* 22, n° 2 (2005) : 37-49.
- BRIAN, Eric. « Y a-t-il un objet Congrès ? Le cas du Congrès international de statistique (1853-1876) ». *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle* 7, n° 1 (1989) : 9-22.
- CAMERON, Alan. *Circus Factions : Blues and Greens at Rome and Byzantium*. Oxford : Clarendon Press, 1976.
- CARR, Edward Hallett. *Socialism in One Country, 1924-1926, Volume 3*. 2 vol. A History of Soviet Russia 7-8. London : Macmillan, 1964.
- CAVÉ, Isabelle. *Les médecins-législateurs et le mouvement hygiéniste sous la Troisième République, 1870-1914*. Paris : l'Harmattan, 2014.
- CHARVET, Marie. « La question des fortifications de Paris dans les années 1900. Esthètes, sportifs, réformateurs sociaux, élus locaux ». *Genèses. Sciences sociales et histoire* 16, n° 1 (1994) : 23-44.
- DAGRON, Gilbert. *L'hippodrome de Constantinople : jeux, peuple et politique*. Paris : Gallimard, 2011.
- DIGEON, Claude. « La crise allemande de la pensée française (1870-1914) ». Paris : Presses universitaires de France, 1959.
- HAUPT, Georges, Michael LÖWY, et Claudie WEILL. *Les marxistes et la question nationale, 1848-1914*. 2^e éd. Paris : l'Harmattan, 1997.
- RÜHL, Joachim K. « Hommes et femmes dans les tournois du Moyen âge ». *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 23 (2006).
- SAINT-ANDRÉ, Catherine. « L'athlète de la Grèce classique : un modèle d'harmonie de corps et d'esprit ? » Université du Québec, 2016.
- THUILLIER, Jean-Paul, Jean-Michel RODDAZ, Marie PÉRÈS, Robert VERGNIEUX, Christian LANDES, Jean-Claude GOLVIN, Anne BERLAN BAJARD, Fabricia Christine LODOYSKA FAUQUET, et Gwenaëlle MARCHET. *Jeux du cirque et amphithéâtres dans le monde romain. Histoire antique. Hors-série*. Apt : Editions Harnois, 2003.
- TISSOT, Samuel Auguste André David. *L'onanisme, ou dissertation physique sur les maladies produites par la masturbation*. Lausanne : Imprimerie de A. Chapuis, 1760.

- VIDART, Daniel D. *Uruguayos : quiénes somos, cómo somos, dónde estamos*. Montevideo : Ediciones B, 2012.
- VIGARELLO, Georges. *Le sain et le malsain : santé et mieux-être depuis le Moyen-Age*. L'univers historique. Paris : Ed. du Seuil, 1993.

Table des matières

Sigles et abréviations	III
INTRODUCTION	3
PROLOGUE	29
I LES DÉBUTS DU FOOTBALL EN URUGUAY	59
1 La naissance du football uruguayen	61
1.1 Le football, un sport anglais	62
1.2 Une pratique élitiste	71
1.3 Les logiques d'une appropriation locale	75
1.4 Les conditions d'une greffe réussie	81
1.5 Une pratique en pleine expansion	90
2 Le sport en Uruguay : de la vision des élites aux politiques publiques	101
2.1 Culte du corps ou culte de l'esprit ? Positivismisme ou romantisme ? . . .	105
2.2 La prise en charge du sport par l'État	112
2.3 L'avènement de l'Uruguay sportif	133
3 Pratiques sociales du football	143
3.1 Un sport de <i>gentlemen</i> ?	145
3.2 Football, la violence maîtrisée ?	151
3.3 La turbulence des tribunes	159
3.4 Sous le regard des femmes	177
3.5 Le football, un sport d'envergure nationale	193
II UNE PROJECTION INTERNATIONALE	201
4 Exister dans le football, exister par le football	203
4.1 <i>Vinco ergo sum</i>	204
4.2 Se mesurer aux meilleurs	213
4.3 Construire un cadre propice	219
4.4 Se projeter à l'international	225
4.5 Du schisme de 1922 aux Jeux olympiques de 1924	234

5	Colombes 1924, Amsterdam 1928 : les antécédents olympiques	241
5.1	L'invitation des fédérations espagnoles	242
5.2	La tournée ibérique de la Celeste	245
5.3	Les Jeux de Paris de 1924	250
5.4	Amsterdam 1928 : la confirmation	268
6	Étatisation, identité, mémoire : les retombées des épopées olympiques	277
6.1	La sélection, une affaire d'État	278
6.2	Le football uruguayen, un produit d'exportation	287
6.3	Ce que 'football uruguayen' veut dire	294
6.4	Le footballeur, un archétype de la nation ?	309
6.5	Une dimension mémorielle instantanée	320
III	CÉLÉBRER LA NATION	329
7	Un Centenaire balle au pied	331
7.1	1925 ou 1930 ? La controverse du Centenaire uruguayen	331
7.2	Que célèbre l'Uruguay le 18 juillet 1930 ?	340
7.3	Le projet initial de Coupe du monde à Montevideo	347
7.4	L'argent, le nerf de la guerre	358
7.5	Les alliances autour de la candidature uruguayenne	364
7.6	L'élection de Montevideo : un tour de force diplomatique	371
8	Une mobilisation générale	387
8.1	L'État et la nation au service de la Coupe du monde	390
8.2	Le stade Centenario, un monument de volonté nationale	401
8.3	Toucher une nation entière	421
8.4	Préparer une sélection à la hauteur des enjeux	435
9	Contre vents et marées	449
9.1	L'Europe, l'invitée de marque	449
9.2	Le Vieux Monde se fait désirer (juillet 1929 – mars 1930)	454
9.3	Lutter contre l'abstentionnisme (janvier – avril 1930)	472
9.4	Un sauvetage <i>in extremis</i> (avril – juillet 1930)	497
	CONCLUSION	515
	ANNEXES	529
	Index	529
	Documents	533

Table des matières	591
Sources	559
Bibliographie	565

AUX ORIGINES DE LA COUPE DU MONDE DE FOOTBALL : MONTEVIDEO 1930.
CULTURE DE MASSE, USAGES POLITIQUES DU SPORT ET CONSTRUCTION NATIONALE.

Résumé : Du 13 au 30 juillet 1930, alors qu'il fêtait son centenaire de vie indépendante, l'Uruguay a accueilli dans sa capitale, Montevideo, la première Coupe du monde de football de l'histoire. Malgré son caractère pionnier, celle-ci a été relativement peu explorée par les sciences sociales en raison principalement de la difficulté d'accès aux sources la concernant. L'objet de cette thèse est de contribuer à historiciser cet événement sportif qui constitue à la fois un des exemples les plus aboutis d'utilisation politique du sport à des fins de construction nationale et un jalon majeur dans le processus de globalisation du football à l'œuvre durant l'entre-deux-guerres. Indifféremment désignée par ses contemporains comme « Tournoi du Centenaire » ou comme « Championnat du monde de football », cette diversité terminologique reflète le caractère protéiforme d'un événement se situant à la confluence de deux temporalités distinctes. Celle, nationale, d'un pays dont les élites cherchaient à investir les grandes célébrations patriotiques pour mettre en avant leur bilan politique et social et celle d'une discipline sportive et de son institution reine, la FIFA, qui cherchaient, en dépit des rivalités sportives intercontinentales, à poser les bases d'une hégémonie planétaire.

Mots clés : COUPE DU MONDE, FOOTBALL, URUGUAY, 1930, NATIONALISMES, CONSTRUCTION NATIONALE, HISTOIRE DU SPORT, SOCIO-HISTOIRE, FIFA.

AT THE ORIGINS OF THE FOOTBALL WORLD CUP : MONTEVIDEO 1930.
MASS CULTURE, POLITICAL USES OF SPORT AND NATION BUILDING.

Abstract : From July 13 to 30, 1930, as it celebrated the centenary of its independence, Uruguay hosted the first ever FIFA World Cup in its capital, Montevideo. In spite of its pioneering status, this event has rarely been studied by academic research mainly because of the difficulty to access the sources concerning it. The aim of this thesis is to shed light on this sporting premiere which represents both one of the most accomplished examples in the use of sport as a nation-building tool and a key milestone in the globalization of football during the interwar period. This first World Cup was named by its contemporaries both the "Centennial Tournament" and the "Football World Championship". This shows the two facets of an event that answers to two different temporalities. First, on the national scale, the one of Uruguayan elites who wanted to seize the opportunity of the great patriotic celebrations of the centenary to showcase their political and social achievements. Second, on the sporting scale, the one of football and its main authority, the FIFA which sought, despite intercontinental sporting rivalries, to lay the foundations for a planetary hegemony.

Keywords : FOOTBALL, WORLD CUP, URUGUAY, 1930, NATIONALISM, NATION BUILDING, SPORTS HISTORY, SOCIAL HISTORY, FIFA.
